MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

MÉDITATIONS

SUR LA VIE DE

N.-S. JÉSUS-CHRIST

SUIVIES DES

MÉDITATIONS SUR LA VIE DES SAINTS

Par le P. Julien HAYNEUVE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ÉDITION CORRIGÉE, RAJEUNIE ET DISPOSÉE SELON L'ORDRE DU BRÉVIAIRE ROMAIN

Par M. L'ABBÉ J.-B. LOBRY,

CURÉ DE VAUCHASSIS, ANCIEN DIRECTEUR AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES

OUVRAGE DÉDIÉ A M^GR E.-J. RAVINET

ÉVÊQUE DE TROYES, PRÉLAT ASSISTANT AU TRONE PONTIFICAL

TOME CINQUIÈME

ALMA COLLEGE
LIBRARY
Alma, California

PARIS

HIPPOLYTE WALZER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE VAUGIRARD, 31

1869

44602

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/meditations0005juli

MÉDITATIONS

SUR LA

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE LA DÉLIVRANCE DE TROIS MAUX DONT ON S'APERÇOIT LE MOINS, SUR LA SEPTIÈME DEMANDE : *DÉLIVREZ-NOUS DU MAL* [1].

ET SUR L'ÉVANGILE DU JOUR :

Gardez-vous des faux prophètes; ils paraissent doux comme des agneaux, mais ils sont cruels comme des loups; c'est à leurs œuvres que vous les reconnaîtrez [2].

Le Sujet se rencontre heureusement, pour joindre la dernière demande avec le reste du sermon de Notre-Seigneur, d'où est tiré l'Evangile de ce jour. Comme la demande porte la délivrance du mal, on remarque dans l'Evangile trois diverses sortes de maux dont on s'aperçoit le moins, parce qu'ils sont couverts d'un bien apparent, ou de quelque prétexte spécieux. Il faut en demander la délivrance avec d'autant plus d'instance, et l'opérer avec d'autant plus de soin et de diligence, que la paresse, qui est le vice contraire à la demande, s'y oppose.

La Fin sera de se rendre soigneux à remarquer et à éviter ces trois sortes de maux, qui nous sont découverts dans l'Evangile.

[1] Sed libera nos a malo. *S. Matth.* VI.

[2] Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces : a fructibus eorum cognoscetis eos. *S. Matth.* VII.

La Forme est en ces trois points, qui comprennent les trois sortes de maux :

1° Du mal caché sous l'apparence du bien, d'après ces paroles : *Gardez-vous de ces faux prophètes, qui vous paraissent, à l'extérieur, doux comme des moutons* [1].

2° Du mal qui vient de l'omission et de l'imperfection du bien, d'après ces paroles : *Tout arbre qui ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.*

3° Du mal qui naît de la pratique du bien volontaire, à l'exclusion de celui qui est nécessaire, sur ce que Notre-Seigneur ajoute que : *Tous ceux qui me prient, et qui crient : Seigneur, Seigneur! n'entreront pas dans le Ciel, mais ceux-là seulement qui font la volonté de Dieu mon Père* [2].

PREMIER POINT.

DU MAL CACHÉ SOUS L'APPARENCE DU BIEN.

Il faut se mettre en garde, non-seulement contre les faux prophètes et contre ceux qui dissimulent et couvrent leurs mauvais desseins de belles apparences, mais encore contre tout mal qui a quelque couleur de bien ; ce qui arrive plus ordinairement, et ce qui n'est pas moins nuisible que la fourberie des faux prophètes. La colère et l'indignation, par exemple, pourraient se couvrir de l'apparence du zèle ; l'indiscrétion dans les mortifications, du prétexte de pénitence; le changement d'état et de condition, de l'apparence d'une plus grande perfection; la conversation avec les hérétiques, les libertins, ou avec des personnes d'un autre sexe, de l'intention prétendue de les aider ou d'en être aidé [3]. Voilà des maux sous l'apparence du bien, dont il faut demander à Dieu d'être délivré, parce qu'il est difficile de les reconnaître, puisqu'ils se dissimulent sous la figure du bien, comme on ne se méfierait pas d'un loup qui serait couvert d'une peau de brebis. Il faut encore en demander la

[1] Attendite a falsis prophetis qui veniunt ad vos in vestimentis ovium.

[2] Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine ! intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse intrabit in regnum cœlorum.

[3] Prudentia remota, nihil cujusvis generis est, quod licet bonum videatur, non in vitium recidat, si aut alieno tempore aut adhibita moderatione fiat. S. Basil. in *Constit.* c. v.

délivrance, parce que si on s'y est une fois laissé aller, il est difficile d'en revenir et de se persuader qu'on ait été trompé ; car on a honte de l'avouer et de le reconnaître. On veut se maintenir et se défendre dans sa manière d'agir, on s'y opiniâtre, et on y meurt, comme nous n'en avons que trop d'exemples. O mon Dieu! délivrez-nous de ce mal, délivrez-nous de l'ange de ténèbres, qui se transfigure ainsi en ange de lumière[1].

Il ne suffit pas de le demander, mais il faut encore s'en défier, y prendre garde; il faut apprendre à connaître le loup sous la peau de brebis, ou le mal sous l'apparence du bien; ce qui est assez difficile dans le monde où le mal passe pour le bien et le bien pour le mal, où les ténèbres sont prises pour la lumière, et la lumière pour les ténèbres, et où enfin le doux est pris pour l'amer, et l'amer pour le doux[2]. Néanmoins voici trois marques qui pourront vous en donner quelque connaissance ou soupçon, et qui pourront vous servir de préservatif, pour n'être pas surpris par ces biens prétendus et par ces maux véritables.

La première est, quand le bien qui se présente à faire est fort extraordinaire à ceux de votre condition, quand il dépasse votre état et votre vocation. Comme il ne faudrait pas toujours rejeter cette sorte de bien, puisque Dieu peut quelquefois l'inspirer et donner des grâces extraordinaires pour l'accomplir, de même ne faut-il pas l'entreprendre aisément, et aussitôt qu'il se présente. Il faut s'en défier et consulter ; il faut éprouver et discerner les esprits, selon l'avertissement que nous en donnent les Apôtres[3]. Ce serait une témérité de s'appliquer trop tôt à ces choses extraordinaires, avant que d'être bien assuré qu'elles viennent de Dieu, comme aussi ce serait lâcheté et infidélité de ne pas les accomplir, quand on s'est assuré par les moyens que suggère la prudence que c'est Dieu qui y appelle. Comment

[1] II *Cor.* II.

[2] *Isaiæ* V.

[3] Prophetias nolite spernere. Omnia autem probate : quod bonum est, tenete. Ab omni specie mala abstinete vos. I *Thess.* V.

Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint. I S. *Joan.* IV.

vous y comportez-vous? Il est à craindre que ceux qui voient assez clairement ce que Dieu veut d'eux, et qui ne le font pas, se laisseront plutôt emporter à je ne sais quoi d'apparent et de brillant, dont ils ne sont pas aussi certains! N'êtes-vous point de ceux-là? Si vous ne cherchez qu'à faire la volonté de Dieu, pourquoi ne la faites-vous pas quand vous l'avez trouvée?...

La seconde marque est le défaut d'indifférence dans les projets qu'on forme. Quand on est attaché à ce que l'on entreprend, quand on serait fâché que nos supérieurs ou directeurs eussent connaissance de notre dessein, dans la crainte qu'ils ne s'y opposassent, s'ils le savent et qu'ils nous fassent à ce sujet quelques observations, nous avons de la peine à y acquiescer ; nous nous déterminons trop facilement de nous-mêmes: c'est un mauvais signe, et il y a à craindre que ce ne soit amour-propre et illusion. Car la sagesse d'en haut, dit saint Jacques, est docile, traitable, elle se laisse persuader et ne résiste nullement aux personnes de bien et de mérite [1]. Si c'est une force d'esprit de résister à ceux qui nous conseillent mal, ce n'en est pas une moindre de suivre les bons avis qui nous sont donnés. Qu'en dites-vous, et comment vous y accommodez-vous? N'est-ce point après qu'ils vous ont tout accordé?... Oh! que cette âme se trompe, qui pense être bien docile et indifférente, quand elle propose tellement ses doutes et ses difficultés, qu'elle veut qu'on lui réponde, et qu'on lui accorde plutôt d'une façon que d'une autre! Donnez-vous-en de garde...

La troisième marque, pour se défier raisonnablement de l'apparence du bien, est, quand dans ce bien prétendu est intéressé notre honneur [2], notre intérêt, notre plaisir, ou qu'on

[1] Ubi zelus et contentio, ibi inconstantia et omne opus pravum. Quæ autem desursum est sapientia, primum quidem pudica est, deinde pacifica, modesta, suasibilis, bonis consentiens. *S. Jac.* v.

[2] L'œil de l'intention pure s'obscurcit dans plusieurs parce qu'ils le tournent bientôt sur le premier objet agréable qui se présente : car il est bien rare de trouver une personne parfaitement exempte de la tache d'une certaine recherche de soi-même. C'est ainsi qu'autrefois les Juifs étaient venus à Béthanie, chez Marthe et Marie, non pour Jésus seulement, mais aussi pour voir Lazare. *Imitat.* liv. III, ch. XXXIV.

espère se racheter de quelque perte, de quelque peine ou affront que l'on craint. Alors on se persuadera aisément que c'est pour la gloire de Dieu, pour son salut, ou pour le zèle des âmes qu'on entreprend ce bien ; et il y a grand danger que ce ne soit une ruse de la nature qui se cherche ainsi finement et malicieusement. Ceci est d'autant plus dangereux, que la personne est spirituelle; car elle n'a garde d'avouer que ce soit pour son plaisir, pour son honneur ou pour ses intérêts qu'elle entreprend cette bonne œuvre ; au contraire, elle prend Dieu à témoin qu'elle ne cherche que sa plus grande gloire. Toutefois, puisque votre honneur et votre plaisir y sont intéressés, et que vous en attendez quelque bien temporel, ô bonne personne, qui que vous soyez, défiez-vous de cette bonne œuvre ; car il faut que vous soyez bien parfaite, si vous n'agissez pas autant ou plus par l'amour-propre que par l'amour de Dieu. Si vous ne vous en défiez point, je vous assure alors que vous ne vous connaissez pas, et que vous vous trompez fort en parlant si hardiment de vous-mêmes et de vos intentions ; puisque les plus grands saints et les plus éclairés dans la vie spirituelle sont ceux qui se défient le plus de leur amour-propre, et qui, en le fuyant et en le combattant par le mépris d'eux-mêmes, craignent même de le chercher et de le rencontrer[1]. O mon Dieu ! délivrez-moi de ces maux; et puisque vous voulez que je travaille avec vous à ma délivrance, faites-moi tellement craindre les moindres approches du mal, que je le craigne même sous l'apparence et la couleur du bien.

DEUXIÈME POINT.

DU MAL QUI VIENT DE L'OMISSION ET DE L'IMPERFECTION DU BIEN.

Tout arbre, dit Notre-Seigneur, *qui ne porte point de bon fruit, sera coupé et jeté au feu.* C'est une autre sorte de mal caché qui nous est découvert par ces paroles, l'omission ou

[1] Sæpe homo agere quælibet, bona intentione nititur, sed tamen pro multis quæ surrepunt, ejus acta apud omnipotentem Deum qualiter habentur incertum est. S. Greg. XII *Mor.* XIV.

l'imperfection du bien : comme cet arbre est mauvais qui ne porte point de fruit ou de bon fruit ; de même, dit notre Evangile, cette personne qui ne fait pas le bien qu'elle devrait faire, selon sa condition, ou qui ne le fait pas avec la perfection qu'elle devrait y apporter fait mal ; elle sera châtiée et punie, comme on coupe cet arbre et qu'on le met au feu [1]. Elle n'y pense peut-être pas, elle ne s'en fait ni scrupule ni conscience, elle ne croit pas pécher en omettant le bien que l'on doit faire, ou en le faisant imparfaitement ; et c'est pourquoi il faut y prendre garde. C'est de ce mal dont il faut prier Dieu d'être délivré, et sur quoi il faut maintenant s'instruire plus sérieusement.

Sachez donc qu'il y a trois sortes de biens, dont l'omission ne semble pas mauvaise, mais qui cependant peut être coupable.

La première regarde les aumônes et les autres œuvres de miséricorde et de piété à l'égard du prochain. On n'est pas à la vérité toujours obligé de les faire ; mais aussi on y est aussi plus souvent tenu qu'on ne pense ; c'est sur quoi vous avez à vous examiner et à prendre garde....Pensez-vous que donner quelquefois une pièce de monnaie et un morceau de pain à un pauvre, ce soit assez pour vous qui avez la facilité de donner davantage [2]. Dieu le sait, et si vous ne faites pas la sourde oreille, il vous le dira par ses inspirations ou par vos directeurs. Cependant, apprenez que c'est pécher de ne pas faire cette sorte de bien, quand vous le devez.

La seconde sorte de bien dont l'omission est un mal, et dont on ne s'aperçoit pas pour l'ordinaire, c'est le bien propre et particulier de sa vocation [3]. Chacun doit servir Dieu et travailler à son salut selon son état et sa condition, comme un arbre

[1] Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulnea hac et non invenio : Succide ergo illam, ut quid etiam terram occupat ? *S. Luc.* XIII.

[2] Grandis culpa, si sciente te, fidelis egeat, etc. S. Ambr. I *Offic.* XXX.
Cave ne intra loculos tuos includas salutem inopum, et tamquam in tumulis sepelias vitam pauperum. Idem, II *Offic.* XVI.

[3] Vide ministerium quod accepisti a Domino, ut illud impleas. I *Coloss.* IV.

planté dans un verger doit porter du fruit de son espece, un pommier des pommes, un cerisier des cerises, et ainsi des autres. Si donc il vient à manquer de faire ce à quoi sa condition l'oblige, s'il n'étudie pas étant écolier, prédicateur ou magistrat ; s'il ne veille pas à sa charge étant supérieur; s'il ne travaille pas pour sa famille, étant pere ; ou si la mere n'en prend pas le soin qu'elle doit : ce sont des omissions qui deviennent des fautes plus ou moins graves, selon que l'obligation est plus stricte, que les dommages sont plus considérables, et qu'il y a moins d'excuse pour s'en exempter. Que dites-vous à ce sujet, quelle est votre charge ? Quelle est votre fidélité, quels sont les fruits que vous rapportez ?... Puisqu'il est dit que tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé, pensez-vous qu'on vous épargnera ?... Le fruit de l'arbre n'est pas pour l'arbre, mais pour son maître ; de même, vous n'êtes pas à vous [1], mais à votre Dieu qui vous a créé et à votre Jésus qui vous a racheté. Vous ne devriez pas plus vous épargner pour votre créateur et votre Sauveur, que l'arbre qui souffre tout. Est-ce ainsi que vous agissez ? Est-ce pour Dieu ou pour vous que vous travaillez ? Est-ce pour lui que vous vivez, et ce que vous faites dans votre état et dans votre vocation, le faites vous pour lui, ou simplement pour vos intérêts et votre propre satisfaction [2] ?... Porter du fruit, ce n'est pas travailler dans sa charge, comme ferait un avare et un ambitieux ; mais c'est y travailler pour les fins et les desseins que Dieu s'est proposés en vous y appelant ; c'est ne prétendre que ce qu'il veut ; c'est lui donner la gloire et le contentement qu'il cherche, c'est remplir sa charge comme il veut qu'on le fasse....

Le bien qui, en troisième lieu, peut être imputé à péché, c'est celui dont l'omission nous entraînerait dans quelque mal, comme, par exemple, si, pour n'avoir pas eu recours à la prière, au jeûne, à la communion, ou succombait à la tentation ; si, pour n'avoir pas demandé conseil, on se jetait dans quelque affaire épineuse, ou si, par sa faute, on s'exposait au danger de

[1] Non estis vestri. I *Cor.* VI.

[2] Ut ei placeat, cui se probavit. II *Tim.* II.

mourir sans confession [1]. C'est déjà une sorte de mal de ne pas faire le bien, puis qu'il le fallait faire pour éviter le mal. Faire le mal est un péché de commission, mais ce péché commence par l'omission du bien, puisque le mal s'ensuit, comme un mauvais effet d'une mauvaise cause. Oh ! que de fautes se commettent aujourd'hui, fautes auxquelles on ne pense pas, parce qu'on aura négligé de s'en préserver par la réflexion, la prière, la reception des sacrements ?... La terre est désolée, dit un prophète [2], parce qu'il n'y a presque personne qui réfléchisse sur les vérites éternelles, comme il le devrait et comme elles le méritent. Remarquez-vous qu'il dit que tout le mal ne vient que de l'omission du bien?... O mon Dieu ! quand il n'y aurait d'autre mal que celui d'annuler vos grâces qui nous portent au bien, de vous priver de la gloire qui vous en reviendrait, de perdre ce bien de vous plaire, ce serait assez pour nous exciter à ne jamais omettre le bien que nous devons faire....

Ce n'est pas encore tout, le mal ne consiste pas seulement à négliger le bien ; car si on ne le fait qu'imparfaitement, c'est comme ne pas l'accomplir, ou commettre le mal. Il n'est pas simplement dit que l'arbre qui ne porte point de fruit sera coupé ; mais qui ne porte point de bon fruit. C'est comme si on voulait nous dire, que faire le bien imparfaitement ou à demi, c'est ne rien faire, parce que le bien, pour être tel, doit être accompli dans son intégrité [3]. Les imperfections dues à la surprise ou à la fragilité sont pardonnables; mais celles qui sont le fait de paresse et de négligence sont criminelles. Cependant on n'y prend pas garde, on croit que c'est assez d'être à la messe quand on doit y assister, de faire ses prières, ses oraisons, et de s'acquitter de ses autres devoirs quant à la substance de l'œuvre, sans penser si elle est bien ou mal faite ; et c'est presque toujours un aussi grand mal de faire le bien négligemment, que de l'omettre ab-

[1] Vigilate et orate ut non intretis in tentationem. S. *Matth.* XVI.

[2] Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. *Jerem.* XII.

[3] Juste quod justum, persequeris. *Deut.* XVI.

solument. Je jugerai les justices [1], dit Dieu, aussi bien que les injustices; c'est-à-dire qu'il examinera le bien qu'on a fait, pour voir s'il a été accompli dans sa perfection, comme il demandera compte et raison des fautes qu'on aura commises. S'il y a un malheureux dans le nombre de ceux qui servent Dieu, c'est celui qui le sert négligemment ou frauduleusement [2], c'est celui qui feint de le servir, en faisant semblant de faire le bien, ne le faisant qu'imparfaitement; c'est celui qui pense en faire accroire à Dieu, comme il se fait accroire à lui-même qu'il en fait assez, et qui estime Dieu assez peu pour s'imaginer qu'en faisant une partie du bien qu'il exige, c'est en faire assez, et qu'il n'est pas nécessaire de se mettre en peine d'en faire davantage. O mon Dieu! que je suis honteux de cette impudence, et comment la souffrez-vous sans nous en châtier. Mon fils, c'est pour t'apprendre la patience qu'il faut avoir dorénavant, en t'amendant et en faisant mieux le bien que tu dois faire [3]. Tout ton mal vient de ce que tu ne sais pas patienter un peu, et te supporter autant qu'il le faut pour bien faire l'action qui se présente, afin qu'elle soit accomplie. Tu ne l'as pas plus tôt commencée que tu voudrais l'avoir achevée, tu penses aussitôt à une autre, et tu t'empresses d'expédier ce que tu fais, comme si c'était un grand mal de faire ce bien. Aussi arrive-t-il que tu ne le fais que très-imparfaitement [4]. N'est-ce pas la vérité? Or apprends maintenant, à mon exemple, à patienter; considère ma patience à voir et à supporter tant d'imperfections. Combien y a-t-il que je t'exhorte à cette tranquilité de cœur et à cette fermeté d'esprit, qui ne pense qu'à bien faire ce qu'il doit faire? Et tu en es encore à commencer! N'est-il pas temps; n'est-il pas raisonnable que tu souffres un peu, pour accomplir parfaitement tes actions, puisqu'on souffre même

[1] Cum accepero tempus, ego justitias judicabo. *Psal.* LXXIV.

[2] Maledictus qui facit opus Domini fraudulenter, *Jerem.* XLVII; — negligenter, secundum Sept.

[3] Malum impatientia est boni. Tertul.

[4] Bonum facientes, non deficiamus. *Galat.* VI.

davantage en s'impatientant, et que personne ne souffre moins que celui qui fait de bon cœur ce qu'il fait [1] ? Il est vrai, mon Dieu, je vous l'avoue, l'œuvre elle-même est moins pénible que la peine de mon impatience. Il me semble aussi que je voudrais être plus patient et faire mieux que je ne fais ; mais je ne sais pas souvent comment il faut mieux faire, et c'est ce qui me rend impatient.

Mon fils, quiconque ne fait pas ce qu'il sait, se rend indigne d'en savoir davantage. Fais tes actions comme tu penses en conscience devoir les faire, tu t'en acquitteras assez bien pour le présent, et tu te disposeras à les mieux faire à l'avenir [2]. Tout le mal est que tu ne fais pas tes actions selon la connaissance qui t'est donnée, et comme tu enseignerais un autre à les faire; contente-toi d'agir comme tu sais, puisque j'en suis content [3]; mais ne te contente plus d'agir autrement que tu le sais, puisque tu as appris que je n'en suis pas content et que c'est une sorte de mal de ne pas faire le bien, comme on sait qu'il faut le faire.

TROISIÈME POINT.

DU MAL QUI NAIT DE LA PRATIQUE DU BIEN VOLONTAIRE, A L'EXCLUSION DE CELUI QUI EST NÉCESSAIRE.

Tous ceux qui me prient et me disent : Seigneur, Seigneur ! ne seront pas sauvés ; mais seulement ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

Si ceux qui prient Notre-Seigneur faisaient la volonté de son Père, ou s'ils le priaient de leur faire la grâce de l'accomplir, leur prière serait louable ; mais se contenter seulement de le prier, et penser que cela suffit, sans se mettre en peine d'accomplir sa volonté, voilà ce que Notre-Seigneur blâme. C'est un mal qui arrive à

[1] Quodcumque facitis, ex animo operamini. *Coloss.* II.

[2] Si qua virtus, si qua laus disciplinæ : hæc cogitate. Quæ et didicistis, et accepistis, et audistis, et vidistis in me, hæc agite, et Deus pacis erit vobiscum. S. Philip. IV.

[3] In hoc et ipse studeo sine offendiculo, conscientiam habere ad Deum, et homines semper. *Act.* XXIV.

plusieurs et dont peu s'aperçoivent ; c'est un mal qui naît de la pratique du bien volontaire, à l'exclusion de celui qui est nécessaire [1] ; c'est un mal qu'on ne reconnaît pas, parce que l'on ne voit, ce semble, que du bien, et on ne remarque pas que, quand il y a plusieurs sortes de bien à faire, et que le moindre en empêche un plus grand, ce moindre bien se change en mal. Afin donc de vous instruire sur ce point, et de vous appliquer plus particulièrement l'instruction générale que l'on peut en donner, considérez attentivement ces trois vérités.

La première, qu'il est certaines bonnes œuvres que vous pouvez faire uniquement par devotion, comme la prière, le jeûne et l'aumône, et qu'il en est d'autres auxquelles vous êtes obligés, et dont vous ne sauriez vous dispenser, comme entre autres d'éviter toute sorte de péché autant que vous le pourrez avec la grâce, d'en fuir les occasions, d'en déraciner les mauvaises habitudes, et de vous étudier à réprimer les inclinations naturelles qui vous y portent. Vous y êtes obligé, et si vous ne le faites pas, vous ne servez pas Dieu, et vous négligez votre salut. Car, c'est en cela particulièrement que consiste le service de Dieu et le soin de votre salut [2]. Ce qu'on demande de nous, c'est que nous le servions dans la sainteté et la justice [3], comme étant en sa présence, en tout lieu et en tout temps. Comprenez-vous bien cette vérité ? Vous y conformez-vous ? Mettez-vous là votre principal soin à vous conserver pur et net, au milieu de toutes les occasions que vous pourriez rencontrer de mal faire ?... O mon Dieu ! je vous confesse que quand il y va de mon honneur ou de mes intérêts, je m'étourdis tellement la conscience, que j'ai plus tôt fait le mal, que je ne me suis aperçu s'il y aurait

[1] Ordinavit in me charitatem. *Cant.* I.

Utinam et in me Deus Jesus tantillum ordinet charitatis quod dedit, ut sic mihi curæ sint universa quæ sunt ipsius, ut tamen quod mei potissimum propositi seu officii esse constiterit, ante omnia curem. Quod veritas indicat præponendum, id charius amplectendum, ordo postulat charitatis. S. Bern. s. XLVI, *in Cant.*

[2] Me etenim de die in diem quærunt, et scire vias meas volunt, dissolve colligationes impietatis, etc. *Isa.* LVIII,

[3] In sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris. *S. Luc.* I.

du mal. Mon fils, c'est pour cela que je te recommande si souvent de déraciner de ton cœur ces mauvaises inclinations, qui te portent à te rechercher toi-même [1]; car quand l'occasion s'en présente, elles ont tant de charmes, qu'elles endurcissent le cœur et assoupissent la conscience.

La seconde vérité est, que sous prétexte que vous faites quelques bonnes œuvres par dévotion, que vous êtes fidèle, par exemple, à la méditation, à la récitation quotidienne de votre chapelet, que vous communiez souvent, il peut se faire que vous n'ayez pas autant de soin de combattre vos mauvaises inclinations, de résister à la colère, de réprimer une mauvaise parole, de détacher votre cœur de l'affection trop vive qu'il a pour quelque créature, de ne blesser jamais la charité [2]. Car comme ces pratiques de vertus sont plus spirituelles et plus intérieures, elles vous coûtent davantage que les autres qui sont extérieures, et qui n'exigent pas la même contrainte; et s'il vous vient quelque scrupule d'offenser Dieu, ou d'engager votre salut, il est aussitôt repoussé par la secrète confiance que vous donnent vos autres bonnes œuvres [3]. Il arrive de là, que bien que vous soyez moins mortifié et moins vertueux que beaucoup d'autres, vous ne craindrez pas autant pour votre salut qu'ils craignent pour le leur, parce que vous pensez que vous en faites plus qu'eux, et qu'il n'y a pas tant à craindre pour vous qui êtes plus dévot.

Vous n'oseriez tenir ouvertement ce langage, car ce serait se vanter trop impudemment; mais tenez cette vérité pour très-certaine, que si vous n'êtes pas plus fervent et plus appliqué à réprimer vos inclinations déréglées, c'est que vous n'appréhendez pas qu'il y ait autant de danger pour votre salut, comme il

[1] Emundate manus peccatores et purificate corda, duplices animo. *S. Jac.* IV.

[2] Quare jejunavimus et non aspexisti; humiliavimus animas nostras et nescisti. Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, etc. *Isa.* LVIII.

[3] Ecce vos confiditis vobis in sermonibus mendacii qui non proderunt vobis furari, occidere, etc. Et venistis et stetistis coram me in domo hac, in qua invocatum est nomen meum, et dixistis: Liberati sumus eo quod fecerimus omnes abominationes istas. *Jer.* VII.

y en a en vérité. La raison pour laquelle vous ne l'appréhendez pas, c'est que vous croyez tacitement faire assez d'autres bonnes et louables actions pour vous sauver ; car si vous ne pensiez pas en faire assez, assurément vous y apporteriez plus de soin, parce que vous voulez votre salut, et vous ne vivriez pas en repos. Il est donc aisé de conclure, que si vous ne craignez point dans vos immortifications, où il y a pourtant assez sujet de craindre, c'est que vous présumez de vos dévotions, et cette présomption vous empêche de sentir du scrupule de vos imperfections et de vos vices; elle vous entretient dans vos affections trop libres sans en craindre le danger, comme si une personne qui se confesse et communie si souvent, ne pouvait consentir à un péché mortel[1] ! Oh ! que cette présomption est dangereuse ! Oh ! qu'il y en a qui s'y trompent; qu'il y en a qui passent pour spirituels dans le monde, et même dans l'état religieux, qui se feraient grand scrupule de n'avoir pas rempli tel ou tel acte de dévotion, et qui ne se font point de conscience d'avoir de l'ambition, des inimitiés, ou des amitiés trop particulières et des haines secrètes, dont ne voudraient pas se rendre coupables des personnes moins dévotes. Mais pour celles qui s'adonnent à la dévotion et à l'oraison, elles n'ont rien, ce semble, à redouter. Dieu me garde de vos dévotions, Dieu me garde de ces bonnes œuvres volontaires, qui m'empêchent de faire celles qui sont nécessaires.

C'est la troisième vérité que de telles dévotions, quoiqu'au reste bonnes et louables, deviennent mauvaises, puisqu'elles vous entretiennent dans la présomption et dans la négligence de faire ce qui est le plus important et le plus nécessaire. La mortification de vos affections, c'est une sorte de mal dont vous devez prier Dieu de vous délivrer, et sur lequel vous devez veiller avec d'autant plus de soin, que vous y aviez moins pris garde. Ce n'est pas que vos dévotions soient blâmables en elles-

[1] O præsumptio nequissima unde creata es, cooperite aridam malitia et dolositate illius. *Eccli.* XXXVII.

mêmes, ou qu'il les faille quitter; mais c'est la conséquence qui est à craindre. Le mal, c'est cette négligence à faire la volonté de Dieu, qui vous ordonne de mortifier toutes vos inclinations déréglées; c'est là présomption, cause de cette négligence, qui vous persuade qu'il n'y a pas tant de mal à omettre ces bonnes œuvres commandées, puisque vous en faites d'autres volontairement. C'est cette persuasion qui est mauvaise, car elle empêche un plus grand bien, elle empêche de faire ce que Dieu veut, en vous faisant accroire que c'est assez de faire ce que vous aimez mieux [1].

Oh! quelle dangereuse illusion de faire si grand cas de ce que l'on fait, qu'on ne daigne pas exécuter ce que Dieu nous commande! Que diriez-vous à votre débiteur, qui ferait de grandes aumônes, et qui ne payerait point ses dettes? Oh! que vous seriez éloquent pour lui persuader que ces aumônes ne l'acquitteront pas plus devant Dieu que devant les hommes, et que s'il s'y fie, il se trompe, parce que l'un est nécessaire, puisqu'il a le moyen de l'accomplir, et que l'autre n'est que de dévotion. Et pourquoi ne raisonneriez-vous pas de même au sujet de vos dévotions et de vos obligations [2]? Hélas! c'est qu'on voit toujours assez clair dans les autres ce qui ne coûte qu'à voir; mais quand, dans nos affaires, il faut travailler selon les connaissances que nous avons, nous ne voulons point voir ce qui nous oblige de travailler. O mon Dieu! je crains maintenant de vous prier et de vous invoquer, sachant que je ne fais pas tout ce que vous voulez de moi; mais je me vois, à cette heure, si obligé d'accomplir toutes vos volontés, que je ne cesserai de vous prier de m'en faire la grâce.

[1] Ecce inter sanctos ejus nemo immutabilis, et cœli non sunt mundi in conspectu ejus : quanto magis abominabilis, et inutilis homo qui bibit quasi aquam iniquitatem. *Job.* xv.

[2] Aliquando homo perversus, quædam recte agere videtur, sed per ea quæ iniqua sunt, etiam ea quæ ejus recta sunt destruuntur. Et quia multum Deo displicent mala, neque illa placent, quæ videntur bona. S. Greg. I *Mor.* xviii.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du mal caché sous l'apparence du bien.

Ce ne sont pas seulement les loups ou les hommes mauvais qui se couvrent de la peau de brebis; mais c'est le mal même qui se cache sous la belle apparence du bien. Tout ce qui brille n'est pas or, et tout ce qui paraît bon ne l'est pas toujours. Si on ne se laisse pas tromper au faux or, pourquoi ne prendrez-vous pas garde au vrai bien? Pourquoi, au moins, ne vous défierez-vous pas du bien apparent?... Vous le reconnaîtrez à ces marques : quand c'est un bien extraordinaire aux personnes de votre condition; quand vous vous y sentez si attaché et que vous êtes si enchanté de le faire, que vous n'êtes pas également prêt à le laisser ou à le prendre, quand il y aurait même plus de raison de le laisser que de le prendre; quand enfin il y va de votre intérêt personnel. Dites ce que vous voudrez, vous pourrez reconnaître avec vérité qu'en de telles occasions, notre amour propre s'en fait accroire. Tout ce qu'il aime lui semble bon; et, de peur que la conscience lui dise qu'il se trompe, il la prévient, et il lui jure que ce n'est que la plus grande gloire de Dieu qui le porte à cette bonne œuvre. N'en croyez rien, car il n'y a point de plus hardi menteur, que l'amour-propre qui se parle à lui-même.

DEUXIÈME POINT.

Du mal qui vient de l'omission ou de l'imperfection du bien.

Il y a longtemps qu'on a dit que l'homme est comme un arbre renversé dont les racines sont dirigées vers le ciel, et qui doit porter des fruits dignes de sa tige et de la main de Dieu qui l'a planté. Mais quoi qu'on dise, et quoique cet arbre soit si heureusement planté et cultivé, néanmoins il ne rapporte pas d'ordinaire les fruits relativement à la quantité et à la qualité. Il contraint son maître de le menacer aujourd'hui, que comme on coupe l'arbre qui ne rapporte pas de bon fruit et qu'on le jette au feu, de même il en fera justice. Et encore, si l'homme à qui on parle entendait bien que c'est à lui que l'on parle, il y aurait quelque espérance; mais fort peu de personnes s'appliquent cette menace. Elles ne voient pas le mal dont elles se rendent coupables, en omettant le bien qu'elles devraient faire selon les moyens qui leur sont donnés, ou en ne faisant pas le bien avec la perfection nécessaire. Il leur

semble qu'il leur suffit de ne point faire de mal, ou de faire quelque bien selon leur dévotion, sans se mettre en peine s'il est parfaitement accompli, et si c'est un bon fruit.

Pauvres aveugles, qui ne voient pas que faire une chose imparfaite c'est ne rien faire, quand, principalement, la chose est ordonnée par Dieu, quand elle lui est due tout entière, ou qu'elle doit lui être présentée. Lui qui est si parfait, qui ne fait et qui n'approuve que ce qui est parfait, comment osez-vous ne le servir qu'avec tant d'imperfection?... Hélas! mon Dieu, vous connaissez ma faiblesse et le peu que je puis faire en comparaison de ce que vous méritez. Vos plus parfaits serviteurs reconnaissent même que si vous aviez égard à leurs défauts, ils ne pourraient pas subsister devant vous. Oui, mon fils, je sais bien ta faiblesse; mais je connais aussi ta négligence; j'excuse ta faiblesse et celle de mes Saints,mais je châtierai ta négligence et ton impatience, qui sont les véritables causes de tes imperfections. Ce n'est pas tant l'œuvre imparfaite qui me déplaît, que ce cœur qui ne se donne qu'à demi, et qui pouvant faire davantage avec ma grâce, ne fait pas tout ce qu'il peut.

TROISIÈME POINT.

Du mal qui nait de la pratique du bien volontaire et de l'exclusion de celui qui est nécessaire.

Il y a encore un mal qui est d'autant plus dangereux qu'il est moins connu, et il est moins connu, parce qu'on n'y voit que du bien et de la dévotion. Il se trouve dans ces personnes assez dévotes qui font la méditation, qui prennent tous les sacrements, visitent les prisons et les hôpitaux et s'employent à toute sorte de bonnes œuvres; mais qui laissent l'essentiel, qui est de mortifier leurs passions, et de retrancher les causes tant intérieures qu'extérieures du péché. Elles se feraient plus de scrupule de se coucher sans avoir dit leur chapelet, que sans avoir pardonné les injures qu'elles ont reçues. La conscience ou leur confesseur les presse d'y mettre ordre, en leur rappelant que leur salut y est intéressé, elles n'en croient rien, elles s'en corrigeront moins que si elles n'étaient pas si dévotes, car elles présument de leur dévotion; la présomption les endort, la vue de leurs bonnes œuvres leur ôte le scrupule de leurs immortifications ou de leurs passions déréglées. Ce sont ces gens qui prient et qui crient, Seigneur, Seigneur! mais qui ne font pas la volonté de son Père, et qui n'entrent point dans le royaume des Cieux.

Je vous laisse à penser ce qu'ils peuvent devenir; voyez si vous n'êtes point de ce nombre...

Mais, mon Dieu, si vous ne m'assistez, la présomption me fera accroire que je n'en suis pas, ou que si j'en suis, je mérite d'être traité plus doucement, comme si j'étais meilleur qu'eux, quoique je sois plus mauvais, comme cette présomption de m'estimer plus que les autres le prouverait. Mon fils, si tu apprends à te mortifier, comme je te le recommande, tu remédieras aussitôt à cette présomption; car la première passion qu'il faut mortifier, c'est celle de la bonne opinion de soi-même, et la première leçon qu'on en tire, c'est qu'en même temps qu'on avance en vertu, loin de croître dans la bonne opinion de soi-même, on doit, au contraire, s'humilier davantage. C'est alors qu'on en fait plus, qu'on doit penser en faire moins, c'est quand on est le plus grand qu'on doit s'estimer le plus petit, et jamais on n'est plus digne de la première place, que lorsqu'on se tient à la dernière.

SUJET DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE.

Nous prendrons le sujet des méditations de cette semaine dans ce que rapporte l'Évangile à la suite du Sermon sur la montagne. Bien qu'il y soit question de divers miracles et de discours qui n'ont entre eux ni liaison ni rapport, nous les considérons néanmoins de manière à apprendre par ordre les actes les plus remarquables des sept principales vertus. Ces vertus sont les trois que l'on appelle vertus théologales : la Foi, l'Espérance et la Charité ; et les quatre cardinales, la Force, la Tempérance, la Justice et la Prudence.

LUNDI.

DE LA GRANDE FOI DU CENTURION DEMANDANT A NOTRE-SEIGNEUR LA GUÉRISON DE SON SERVITEUR, QUI ÉTAIT PARALYTIQUE.

Je vous assure que je n'ai point trouvé autant de foi parmi les Israélites mêmes [1].

Le Sujet. Un capitaine païen qui commandait, dans la ville de Capharnaum, la garnison romaine, avait un serviteur qu'il aimait tendrement, et qui était atteint de paralysie; cet homme ayant appris que Jésus, dont il avait entendu raconter les œuvres merveilleuses, s'approchait de la ville, envoya des Juifs à sa rencontre, pour le prier de rendre la santé à son serviteur. Il n'osa pas y aller lui-même, et ne se jugea pas digne de recevoir dans sa maison un personnage tel que Jésus. Mais il lui députa les plus notables de la ville, de la nation juive et de ses amis, les priant de lui dire, de sa part : Seigneur, je ne mérite pas que vous preniez la peine de venir jusque dans ma maison, et je crois que vous êtes si puissant, que vous n'avez qu'à dire un mot, et, aussitôt, mon serviteur sera guéri ; car moi qui ne commande que par l'ordre que je reçois de mes chefs, je suis si ponctuellement obéi de mes soldats et de mes serviteurs, qu'à peine leur ai-je commandé d'aller et de venir où bon me semble, qu'ils s'empressent d'exécuter mes volontés. Vous donc, qui commandez souverainement à toute la nature sans dépendre de personne, quand vous aurez dit une parole, je ne doute nullement que la maladie n'y obéisse aussitôt, et qu'elle ne quitte le malade [2]. Notre-Seigneur prit

[1] Amen dico vobis, nec in Israel tantam fidem inveni. *S. Luc.* VII.

[2] Cum autem implesset omnia verba sua in aures plebis, intravit Capharnaum Centurionis autem cujusdam servus male habens, erat moriturus, qui illi erat pretiosus. Et cum audisset de Jesu, misit ad eum seniores Judæorum, rogans eum ut veniret et salvaret servum ejus. At illi cum venissent ad Jesum, rogabant eum sollicitè, dicentes ei : quia dignus est, ut hoc illi præstes. Diligit enim gentem nostram : et synagogam ipse ædificabit nobis. Jesus autem ibat cum illis. Et cum jam non esset longè a domo, misit ad eum Centurio amicos, dicens : Domine noli vexari : non enim sum dignus, ut sub tectum meum intres : propter quod et meipsum non sum dignum arbitratus ut venirem ad te, sed dic verbo

plaisir à ce discours; et, après l'avoir admiré, il déclara à tous ceux qui l'environnaient, qu'il n'avait point encore rencontré personne parmi les Juifs mêmes, qui lui eût montré une aussi grande foi, et il les assura[1] que c'est ainsi que plusieurs païens se trouveraient dans le royaume des cieux plutôt qu'eux, qui, cependant, y étaient appelés les premiers. Répondant alors au centurion qui lui avait parlé si à propos : Allez, dit-il, vous méritez qu'on vous accorde ce que vous demandez, qu'il soit ainsi de la santé de votre serviteur, comme vous avez cru que je pouvais en disposer, et aussitôt le malade fut guéri.

La Fin de la méditation sera de nous reconnaître, et de nous considérer dans la personne de ce serviteur malade, et ensuite d'admirer et d'imiter la foi de son maître, vertu qui mérita l'approbation de Notre-Seigneur et la guérison du malade.

La Forme est en ces trois points :

1° Paralysie du serviteur.

2° Foi de son maître.

3° Approbation qu'en donne Notre-Seigneur; guérison du malade.

PREMIER POINT.

PARALYSIE DU SERVITEUR.

Considérez, dans la personne de ce pauvre serviteur, trois sortes de maux qui peuvent vous arriver. Le mal de la peine se fait sentir le premier, et il ne comprend pas seulement les maladies du corps, mais encore la perte des biens, celle de la réputation, et mille accidents fâcheux qui troublent notre repos[2]. Vous ne les ressentez que trop, mais quelle vertu y faites-vous paraître?... Faites ici réflexion sur la conduite de la Providence à votre

et sanabitur puer meus : nam et ego homo sum sub potestate constitutus, habens sub me milites : et dico huic, vade et vadit ; et alii, veni et venit ; et servo meo, fac hoc, et facit. Quo audito Jesus miratus est : et conversus sequentibus se turbis, dixit : Amen dico vobis, nec in Israel tantam fidem inveni. *S. Luc.* VII.

[1] Dico autem vobis, quod multi ab Oriente et Occidente venient, et recumbent cum Abraham, et Isaac, et Jacob in regno cœlorum : filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores : Ibi erit fletus, et stridor dentium; et dixit Jesus Centurioni : Vade, et sicut credidisti, fiat tibi, et salvatus est puer in hac hora. *S. Matth.* VIII.

[2] Jugum grave super filios Adam. a die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ, in matrem omnium. *Eccli.* XL.

égard ! Examinez les défauts dans lesquels l'une et l'autre fortune vous font tomber; acceptez les dispositions de la Providence envers vous, et dites généreusement avec David : Mon cœur est prêt, ô Dieu, mon cœur est prêt [1] !...

Mettez au second rang des maux la corruption et le dérèglement de la nature, dont saint Paul se plaint dans ses Epîtres. Je sens, dit-il, dans mes membres une loi contraire à celle de l'esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché, qui règne dans mon corps. Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps mortel? Ce sera la grâce de Dieu, par l'entremise de mon maître Jésus-Christ [2]. Ce mal est un germe de péché, qui est une des peines pour ceux qui lui résistent, et une faute dans ceux qui lui cèdent, et qui se laissent lâchement vaincre. Desquels êtes-vous? Ne rendez-vous pas ces mouvements criminels, de peur qu'ils ne soient trop pénibles? Aimez-vous mieux céder que de combattre? Ne vous jetez-vous point dans le péché, de peur de tomber dans le mépris?... Ces excuses, ces déguisements, ces vaines louanges que vous recherchez avidement, et que vous usurpez vous-même quand on ne les vous présente pas, ces paroles avantageuses dont vous tâchez de couvrir la honte que vous aurez encourue, ce sont autant de mauvais effets de la nature corrompue, qui, pour éviter le mal de la peine, ne redoute point le mal de la faute. Ce n'est pas ainsi qu'en usait l'Apôtre, qui disait : Je ne cours point à l'aventure ; je ne me livre point à des combats inutiles, comme ceux qui élèvent les bras et ne frappent qu'en l'air; je châtie mon corps et ses penchants, je les soumets à la raison et à la grâce [3]. N'en pourriez-vous pas faire autant, puisque vous avez assez de grâce pour le faire comme lui, et que l'obligation est la même?...

[1] *Psal.* LVI.

[2] Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris. Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum. *Rom.* VII.

[3] Ego igitur sic curro, non quasi in incertum, sic pugno non quasi aerem verberans, sed castigo corpus meum et in servitutem redigo. I *Cor.* VI.

Enfin, il y a une troisième sorte de mal que nous pouvons appeler paralysie, parce que, nous laissant une entière connaissance de notre devoir, et assez de puissance avec la grâce pour l'exécuter, il nous ôte la volonté de le faire, et nous plonge pour la vie spirituelle, dans un état semblable à celui dans lequel nous serions pour la vie naturelle, si nous avions seulement la vie et les facultés entières, sans en avoir l'usage. C'est ainsi qu'un paralytique est plein de vie, et que les parties de son corps paraissent intactes et saines; mais il ne peut s'en servir, à cause des mauvaises humeurs qui relâchent les nerfs, et rendent les organes du mouvement inutiles. N'est-ce pas ce qu'on remarque dans votre vie?... On trouve en vous assez de connaissance des choses spirituelles, et assez de grâces pour en venir à la pratique; mais vous n'en faites rien .... En conscience, ne savez-vous pas bien ce que c'est que l'humilité, la patience, la véritable charité, la contrition, la retenue de la langue, la modestie et les autres vertus? Eh bien, où en sont les effets dans les occasions? Pourquoi ne suivent-ils pas la connaissance? A quoi sert de savoir, si l'on ne fait pas ce que l'on sait, sinon à se rendre plus coupable et plus criminel? Mais d'où vient que vous n'en faites pas autant que le demandent et les connaissances que vous avez et les grâces qui vous sont données? C'est parce que vous n'avez pas autant de volonté et de générosité pour vous conduire dans les occasions. Il semblerait que vous êtes paralysé, et que vous ne jouissez pas du libre usage de votre volonté.

Vous voilà donc malade comme ce serviteur, quoique vous ne le sentiez pas comme lui. C'est un malheur, car, au lieu de la compassion qu'on a pour ce pauvre malade, et au lieu du remède qu'on cherche et qu'on trouve pour son mal, vous ne devez attendre que cette menace de l'Evangile : Le serviteur qui connaît la volonté de son maître, et qui ne le fait pas, sera châtié au double [1]. Oui, dit saint Jacques, celui-là pèche et mérite d'être

[1] Ille servus qui cognovit voluntatem dominum sui, et non fecit secundùm voluntatem ejus, vapulabit multis. *S. Luc.* XII.

châtié, qui savait assez ce qu'il avait à faire, et qui ne l'a pas fait[1]. De même que Urie portait à Joab les lettres de David qui ordonnaient de l'exposer à la mort, ainsi vous portez l'arrêt de votre condamnation, ayant la connaissance de votre devoir, et ne vous en servant pas. Car cette même connaissance vous apprend qu'il faut s'en servir, sous peine de mépris ou d'infidélité. O mon Dieu! que je crains sur ce sujet, car je ne demande qu'à savoir, et je n'en sais pas davantage!... Qu'est-ce que cela, sinon me rendre plus criminel et plus digne de châtiment! Mon âme! puisque nous voulons tant savoir, apprenons aujourd'hui qu'il n'y a point de meilleur moyen de devenir savant qu'en pratiquant ce que l'on sait; car, en faisant, on apprend à mieux faire; et le plus savant est celui qui fait le mieux.

DEUXIÈME POINT.

DE LA FOI DU CENTURION.

Comme ce pauvre paralytique est un exemple de la misère des hommes, de même le centurion son maître est un parfait modèle de vertu. Admirez sa charité à l'égard de ce malade, le soin qu'il prend de ses domestiques, la franchise avec laquelle il parle de ses actions, l'humble soumission qu'il témoigne devant Jésus-Christ, mais surtout la grandeur de sa foi, qui paraît admirable aux yeux de celui qui ne peut rien admirer, parce qu'il ne peut rien ignorer. Cette vertu doit nous sembler, d'autant plus digne d'être considérée et prise comme exemple, qu'elle est un puissant remède contre la paralysie dont nous venons de parler; car cet homme, vraiment vertueux, fait ce qu'il dit, et pratique ce qu'il fait. Il se juge indigne de paraître devant Notre-Seigneur et de le recevoir dans sa maison; aussi n'a-t-il pas la hardiesse de venir le trouver, ni de le prier qu'il visite le malade. Il est persuadé que si Notre-Seigneur veut dire une parole, il se fera obéir, et que le malade sera aussitôt guéri que Jésus aura parlé. Dément-il sa connaissance par ses actions comme vous le faites?

[1] Scienti igitur bonum facere, et non facienti peccatum est illi. *S. Luc.* IV; II *Reg.* II.

Nullement. Voyez comment il s'y conforme; voyez comment il veut être traité par Notre-Seigneur, comment il est plus jaloux de l'honneur de ce divin médecin que du sien, puisque, au lieu de l'avoir en personne dans sa maison, il ne demande que sa parole. C'eût été pour lui un plus grand honneur, si Jésus fût venu jusqu'à son logis; mais c'est plus d'honneur à Jésus de n'avoir dit qu'un mot et d'en avoir autant fait, que s'il eût été présent et s'il eût touché le malade. Vraiment, parler et agir ainsi, c'est avoir la foi, c'est montrer sa croyance par les œuvres, et c'est montrer qu'on est humble et dévot en effet et en vérité, et non pas seulement en parole et en imagination [1].

C'est ainsi que la vraie foi fait agir dans les occasions, ou bien elle n'est pas véritable ni vive; c'est ainsi que la paralysie spirituelle se guérit en exerçant sa foi, et en faisant ce à quoi l'on est obligé [2] Quand, par exemple, il vous arrive d'être méprisé, et que la nature s'en afflige, qu'elle s'en fâche et qu'elle n'accepte point ce mépris, la foi et la grâce viennent au secours, et vous représentent que c'est le moment de montrer que vous croyez n'être qu'un pécheur, comme vous l'avez protesté tant de fois. Car, croire qu'on n'est qu'un pécheur qui mérite d'être méprisé, et ne pas recevoir ce mépris quand il se présente, ce n'est pas croire en réalité, puisque l'effet ne s'ensuit pas. Ainsi il faut que la foi se déclare et qu'elle agisse, si elle est vraie et vivante; ou si elle n'agit pas, elle n'est qu'une foi morte, puisque ce qu'un Apôtre a dit est un article de notre croyance, que la foi, sans les effets et les œuvres, est morte comme l'est un corps séparé de l'âme à laquelle il était uni.

Eh bien, où en êtes-vous? Voudriez-vous être sans foi, être un hérétique, un infidèle?... Vous courez ce danger, si vous ne montrez votre foi par ses effets et par ses œuvres. Que croyez-vous de

[1] Fides in latino sermone ab eo dicitur appellata, quia fit quod dicitur. S. Aug. ep. XIX.

[2] Quid proderit si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat. Numquid poterit fides salvare eum, etc. Fides si non habeat opera, mortua est in semetipsa. Sicut enim corpus sine spiritu mortuum est, ita et fides sine operibus mortua est. *S. Jac.* II.

l'humilité, de la charité, de la patience et de la douceur d'esprit? Pensez-vous avoir la foi touchant ces vertus que vous êtes obligé de pratiquer? On le verra bientôt dans l'occasion. Le soldat a beau se vanter et faire le vaillant avant la bataille ; s'il prend la fuite sans sujet, c'est un poltron[1]. Nous ne sommes dévots, humbles, patients, que lorsqu'il n'y a rien à faire ou à souffrir ; mais sitôt qu'il en faut venir aux actes, on quitte tout, et on montre ce que l'on est. La foi est un bouclier[2], dit saint Paul, qu'il faut toujours avoir à la main, et non pas à la ceinture; car nos ennemis nous attaquent sans cesse. Ils ne sont forts contre nous que parce que nous leur cédons, et nous ne leur cédons que par défaut de foi. Si vous pensez que dans l'occasion du martyre il faudrait se déclarer, déclarez-vous quand l'occasion se présente de pratiquer l'humilité, la patience et les autres vertus ; car, si vous croyez à la parole de saint Augustin, on peut être aussi bien martyr que rénégat dans ces occasions que parmi les tyrans ; et la foi n'est pas moins intéressée quand il s'agit de la pratique des vertus que Jésus-Christ nous a enseignées, que lorsqu'il s'agit de confesser le même Jésus-Christ[3]. O le Dieu de mon âme et des vertus, donnez-moi cette foi vive et agissante, comme vous m'avez donné une âme ; car c'est pour donner la vie à mon âme que je vous demande cette foi vive, puisqu'elle est aussi bien la vie de mon âme, que l'âme est la vie de mon corps.

TROISIÈME POINT.

APPROBATION QUE NOTRE-SEIGNEUR DONNE A LA FOI DU CENTURION ; PROMPTE GUÉRISON DU MALADE.

Notre-Seigneur n'eut pas plus tôt entendu parler de la maladie de ce pauvre paralytique, qu'il répondit aussitôt qu'il irait

[1] Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli. *Psal.* LXXVII.

[2] In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere. *Ephes.* VI.

[3] Si castitas et veritas et justitia Christus est, sic et ille qui insidiatur, persecutor est, et ille qui ea in aliis defendere, et in seipso custodire voluerit, martyr est. S. Aug. serm. CCL *de Temp.*

et qu'il le guérirait, et comme, en effet, il se dirigeait vers le centurion, celui-ci s'en excuse en s'humiliant; il lui proteste qu'il se reconnaît indigne de le recevoir dans sa maison, ainsi que nous l'avons déjà vu. Notre-Seigneur, entendant ces paroles, rendit ce glorieux témoignage à la foi de ce gentil : qu'il n'avait point trouvé son pareil parmi les Juifs.

Mon Dieu, que cet homme fut heureux d'avoir pour témoin de sa vertu et pour célébrer ses mérites, non le monde, dont les recommandations sont vaines, non l'amour-propre, dont les complaisances sont honteuses, non la conscience, dont l'approbation et le jugement sont souvent trompeurs, mais Dieu lui-même, ce grand Dieu, dont le jugement est la règle infaillible de la vraie grandeur et du véritable mérite. Apprenez à rechercher son approbation par de solides vertus, et spécialement par cette foi vive, qui vous porte à faire ce qu'elle vous fait connaître [1]. C'est cette enclume qu'il faut battre maintenant, c'est l'affaire qu'il faut presser et terminer; c'est le moment de réfléchir et de recourir à Dieu par la prière.

Persuadez-vous que vous n'êtes vraiment vertueux qu'autant que vous faites des bonnes œuvres ; que Jésus-Christ regarde les fruits des saintes actions, et non pas les feuilles des belles paroles, ni les fleurs des bonnes pensées [2]; qu'il estime surtout la foi, parce qu'elle est la racine d'où viennent les fruits et les effets de toutes les autres vertus. Pour cet effet, pesez les paroles qu'il adresse à ceux qui le suivaient, après l'approbation qu'il avait donnée à la foi du centurion [3]. Je vous dis, en vérité, que plusieurs viendront du côté du levant et du couchant pour prendre place avec Abraham dans le royaume des cieux, et que les enfants de la maison royale seront jetés dans les ténèbres. Nous voyons tous les jours la réalisation de cette prophétie dans la conversion des infidèles, soit dans les Indes orientales et

[1] Qui gloriatur, in Domino glorietur, non enim qui seipsum commendat, ille probatus est, sed quem Deus commendat. I *Cor.* x.

[2] Facite arborem bonam et fructum ejus bonum. *S. Matth.* XII.

[3] Suprà.

occidentales, soit parmi les autres peuples barbares où la puissance de la foi se réveille, pendant qu'elle s'éteint parmi nous. Cela se voit encore dans un grand nombre de personnes d'une humble condition, qui ont fort peu de connaissance, et qui, néanmoins, font honte aux grands esprits et aux savants, parce qu'elles pratiquent, incomparablement mieux, la vertu que ceux-ci ne le font. Cette considération doit vous faire rentrer en vous-même, vous souvenant que plusieurs qui ont eu moins de grâce et de lumière que vous, en usent plus fidèlement et vous laissent bien au-dessous de leur mérite, malgré toute votre science.

Ajoutez à cela qu'il y a mille pécheurs qui se convertiraient, et deviendraient de grands saints avec les grâces que Dieu vous fait, et toutefois vous languissez dans une dangereuse paralysie, bien que vous soyez si près du médecin, qui ne souhaite rien tant que de vous guérir, et de vous mettre dans la perfection de votre état. Quelle honte, pour vous qui êtes enfant de son royaume, qui êtes non-seulement prince du sang, mais enfant du roi, étant régénéré par sa grâce et fait héritier de sa couronne avec l'apanage de toutes les grandeurs convenables à cet état, que l'on puisse dire que vous dégénérez tellement, qu'on ne remarque rien en vous qui soit digne de cette royale naissance, qu'on ne voit en vous que des affections basses pour la terre et ses biens, pour la vanité et les plaisirs!... Ah! que cela est indigne d'un cœur qui connaît sa demeure, et qui sait qu'elle n'est autre que le ciel! Les enfants de ce royaume en seront exclus [1], dit Notre-Seigneur, et qui sont ces enfants, si vous n'en êtes pas? Et pourquoi en seront-ils exclus, sinon en raison de ce que vous faites?... En y réfléchissant, ne reprendrez-vous point vos esprits? Ne penserez-vous point à ce que dit le roi-prophète : Qu'en vérité l'homme était assez honoré d'être appelé à ce royaume, mais qu'il n'a pas compris cet honneur [2], qu'il n'en a

[1] Filii regni ejicientur, etc. Suprà.

[2] Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Psal.* XLVIII.

pas fait de cas, et qu'il a mieux aimé l'honneur et les plaisirs du monde.

Ah! quel regret, quand on viendra à la prise de possession, et qu'on verra alors ce qu'on a entendu dire assez souvent, qu'il n'y a que les pauvres, les humbles, les patients et les chrétiens qui se font violence, qui y seront reçus; tandis que ceux qui se livrent à la colère, à l'orgueil, qui ne suivent que leurs passions, en seront exclus[1]. A qui vous en prendrez-vous alors? A Notre-Seigneur...? Oseriez-vous le faire, et que lui objecteriez-vous?... Qu'il n'a pas voulu vous sauver ; qu'il ne vous en a pas donné les moyens, vous qui en avez si abondamment, qu'il y a plus à craindre pour les grâces que vous avez reçues que pour celles qui vous manquent. Toutefois, s'il vous en faut encore, tenez, regardez son exemple et apprenez comment il fait ce qu'il dit.

Il dit qu'il va guérir le malade et il fait aussitôt ce qu'il dit ; allez dans la maison du centurion, et vous verrez ce malade sur pied et en parfaite santé. C'est ainsi qu'il faut vivre, non pas qu'on demande de vous que vous fassiez un miracle, ni que vous entrepreniez plus que vous ne pouvez, mais seulement que vous fassiez ce que vous savez pouvoir et devoir faire. La grâce ne vous manquera pas plus qu'elle n'a manqué à ce malade pour se lever ; ne manquez pas plus à la grâce que ce malade, qui s'est levé aussitôt qu'il en a la puissance, après avoir été guéri. Qu'eût-on dit si, après cette faveur, il fût resté dans son lit? On n'eût su que dire, sinon, ou qu'il n'était point guéri, ou qu'il préférait demeurer toujours malade et paralytique. L'un eût été injurieux à Notre-Seigneur, et l'autre honteux pour le malade. Il faut pourtant vous résoudre, ou à faire cette injure à votre Jésus, de dire qu'il ne peut vous guérir, ou que, malgré la guérison qu'il vous offre, vous aimez mieux vivre dans vos maux et mourir de votre maladie [2]. Qu'en dites-vous? O mon

[1] Qui vicerit, possidebit hæc, et ero illi Deus, et ille erit mihi filius. Timidis autem et incredulis, etc., pars illorum erit in stagno ignis ardentis, etc. *Apoc.* XXI.

[2] Et quare moriemini domus Israel? quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus, revertimini et vivite. *Ezech.* XVIII.

Dieu ! je ne saurais souffrir ni l'un ni l'autre, et je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Mon fils, je n'ai rien de nouveau à t'ordonner; mais regarde ce que je t'ai recommandé pour le faire plus parfaitement ; tu verras que c'est en cela que tu t'oublies. Je ne recommande rien tant à mes amis, que de se corriger de leurs imperfections et d'être plus exacts là où ils sont plus négligents.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La paralysie du serviteur.

Le serviteur d'un centurion romain était fort malade et gravement atteint de paralysie. C'est le tableau de votre corps et de votre âme. Quels maux ne souffre pas un pauvre corps dans cette vie ! Que de traverses, que d'anxiétés, que de misères !... Comment les supportez-vous ?... Mais ce n'est pas tout, le corps et l'âme s'entrechoquent, se contredisent et se font plus de mal entre eux, qu'ils n'en reçoivent de tous leurs ennemis. Ne ressentez-vous point ce combat de l'esprit et de la chair, de la raison et de la passion, de la grâce et de la nature, quand il faut s'humilier, pratiquer la patience, ou toute autre vertu? Lequel des deux partis est le plus fort?..

De là se forme une troisième sorte de mal auquel vous êtes plus sujet que vous ne pensez; c'est la paralysie spirituelle qui consiste dans la perte d'une partie de vos facultés spirituelles, comme la paralysie corporelle consiste dans la privation de l'usage de ses membres. A voir un paralytique, on dirait qu'il se porte assez bien; mais dites-lui de se tourner dans son lit, de vous montrer son bras et sa main, il ne saurait les remuer. Mais n'a-t-il pas ses bras et ses mains, et l'âme n'est-elle pas unie au corps? Oui, sans doute, mais cependant il ne peut se servir de ses membres, parce que les nerfs ou d'autres parties du corps sont affectés par la maladie. De même, à vous voir on ne dirait pas que vous eussiez grand mal; mais, quand il faut un peu se remuer, quand il en faut venir à la pratique des vertus, qu'il faut donner l'aumône, dire un mot de douceur et de charité, vous avez la main et la langue percluses et paralysées; vous ne pouvez vous en servir.

Ah ! ce n'est pas tant la langue ou la main, que l'esprit et la volonté,

qui sentent de la peine à faire ces bonnes œuvres! Qu'en dites-vous, ne savez-vous pas bien qu'il faut les faire; et pourquoi ne les faites-vous pas? Pourquoi la volonté ne donne-t-elle pas le mouvement à toutes les autres facultés de l'âme et du corps pour agir et pour souffrir selon les lumières de l'entendement?... Cette inertie n'est-elle pas une véritable paralysie, puisque, dans cette maladie, on a comme perdu l'usage de ses membres? Mais mon Dieu, on ne sent point ce mal. Mon fils, ce mal ne se ressent pas comme celui du corps, c'est assez de le connaître pour être obligé d'en rechercher le remède.

DEUXIÈME POINT.

De la foi du centurion.

Le maître de ce pauvre malade, qui était un capitaine romain et gentil, ayant entendu parler de Jésus-Christ, et appris qu'il approchait de Capharnaum où il commandait, envoya aussitôt vers lui pour le prier de guérir son serviteur. Il n'osa pas y aller lui-même en personne, se jugeant indigne de lui parler; mais il chargea expressément ceux qu'il envoyait, de lui témoigner de sa part, qu'il avait tant de confiance dans son pouvoir que, sans prendre la peine de venir jusqu'à sa maison, il n'avait qu'à commander, du lieu où il était, à la maladie, et qu'elle lui obéirait aussi parfaitement que ses soldats allaient et venaient au moindre mot qu'il leur disait.

Ces envoyés vont donc trouver Jésus et lui disent, comme l'eût fait le centurion lui-même : Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez dans ma maison, mais, s'il vous plaît de dire seulement une parole, je crois que mon serviteur sera guéri. Notre-Seigneur entendant ces paroles s'arrêta, et, saisi d'admiration, il se tourna vers les Juifs qui étaient présents et leur dit : Qu'il n'avait point encore rencontré de foi dans aucun d'eux, qui lui plût autant que celle de cet homme. En effet, elle était admirable dans un païen.

Mais en quoi pensez-vous qu'elle excellât particulièrement? C'est qu'elle lui faisait faire ce qu'il croyait. Il croyait que Jésus était assez puissant pour pouvoir guérir son serviteur d'une seule parole; il n'en demande pas davantage. Il ne s'estime pas digne d'aller parler lui même à Jesus, ou que Jésus le vienne voir, aussi n'y va-t-il pas, et il fait tout son possible pour l'empêcher d'y venir. Conformer ses paroles et ses actions à la croyance, assurément, c'est croire. C'est ce que Notre-Seigneur aime particulièrement dans notre foi, et c'est ce qui manque à la

vôtre... Vous croyez assez que vous n'êtes qu'un pécheur, qui mérite plutôt le mépris que l'honneur, mais quand ce mépris vous arrive, que dites-vous alors? Que faites-vous?... Oh! doux Jésus, vous le voyez, et, si vous avez tant approuvé la foi vive et agissante, je crains fort que vous ne condamniez la mienne qui est plutôt morte que vivante. Mon âme, regarde un corps privé de vie. Quel spectacle! Ah! si tu pouvais aussi bien voir ta foi, qui ne fait rien de ce qu'elle croit, tu la verrais aussi morte et aussi difforme qu'un corps sans âme.

TROISIÈME POINT.

L'approbation que Notre-Seigneur donne à la foi du centurion; prompte guérison du malade.

Notre-Seigneur a voulu louer la foi de ce païen pour trois raisons. L'une, pour nous apprendre que la vraie foi est celle qui nous fait faire ce qu'elle nous fait croire; l'autre, pour nous confondre, avec les juifs, de n'avoir pas cette foi agissante, par l'exemple d'un homme qui n'avait pas reçu les grâces qui nous sont données pour faire ce que nous croyons, et, enfin, pour nous exciter à mieux employer la foi et les grâces de Dieu, en faisant ce à quoi nous sommes obligés. De plus, il ajoute qu'il y va de notre salut, et que Dieu fait passer les grâces dont on ne se sert point à d'autres personnes qui en useront mieux; qu'on le verra à la prise de possession du royaume des cieux, dont plusieurs seront exclus qui se promettaient d'y entrer assurément, et où d'autres seront reçus auxquels on ne pensait pas.

Ah! combien en voit-on qui avaient assez bien commencé et qui finissent mal! Et ne voit-on pas en même temps des pécheurs, des hérétiques où des infidèles qui se convertissent, et qui prennent leur place et leur couronne?... Mon âme, tu ne peux pas te plaindre de n'avoir pas assez de connaissances et de grâces, pour faire ce que tu dois; mais, si tu t'en plaignais, ouvre ton sein; reçois encore cette faveur que ton Jésus te présente, en te faisant considérer comment il commande à la maladie de quitter immédiatement ce paralytique. C'est pour t'apprendre qu'il a autant de bonne volonté maintenant pour te guérir de ta paralysie, si tu as autant de docilité pour te laisser guérir. Tout consiste à faire ce que tu crois. Voudrais-tu ne pas croire?... A quoi sert de croire si on n'en vient pas aux effets, puisque les effets sont aussi nécessaires que la foi; et quelle excuse pourrais-tu donner si tu ne fais pas ce que tu crois, puisque ce n'est que par la grâce que tu crois, et que tu as aussi bien

la grâce pour agir que pour croire?... Commandez, mon Seigneur, et me voilà prêt. Mon fils, tout est déjà commandé, je ne demande rien de toi que ce que tu sais être à faire, et que tu ne fais pas.

MARDI.

RÉSURRECTION DU FILS DE LA VEUVE DE NAÏM.

ESPÉRANCE QUE NOUS DONNE CE MIRACLE.

Notre-Seigneur ayant vu cette mère affligée, qui conduisait son fils en terre, en eut compassion et lui dit : Ne pleurez point [1].

Le Sujet nous représente la mort d'un jeune homme de la ville de Naïm en Galilée et l'affliction de sa mère, qui était veuve et dont il était le fils unique. Comme Notre-Seigneur entra dans la ville dans le même instant qu'on portait ce jeune homme en terre, et qu'il vit cette mère tout éplorée, il en fut touché d'une vive compassion, et lui dit de ne pas s'attrister davantage, lui donnant à espérer qu'il allait rendre la vie à son fils. Il fit alors arrêter ceux qui portaient le mort, puis, appelant ce jeune homme qui était dans le cercueil, il lui commanda de se lever, et le jeune homme se leva, au grand étonnement de toute l'assistance, qui était fort nombreuse et honorable. Tous se mirent à bénir Dieu et à dire : Un grand prophète s'est élevé au milieu de nous et Dieu a visité son peuple [2].

La Fin sera d'apprendre à espérer et à nous confier dans ce même Jésus, qui nous a promis de nous donner la vie de la grâce et son esprit, comme dans cette circonstance il promit de rendre la vie à ce jeune homme qui était mort.

[1] Quam cùm vidisset Dominus misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere. *S. Luc* VII.

[2] Et factum est : deinceps ibat in civitatem quæ vocatur Naim ; et ibant cum eo discipuli ejus et turba copiosa. Cùm autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matri suæ : et hæc vidua erat : et turba civitatis multa cum illa. Quam cùm vidisset Dominus misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere. Et accessit et tetigit loculum ; hi autem qui portabant, steterunt. Et ait : Adolescens, tibi dico, surge. Et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ. Accepit autem omnes timor, et magnificabant Deum dicentes : Quia propheta magnus surrexit in nobis, et quia Deus visitavit plebem suam. *Ibid.*

La Forme est en ces trois points.

1° La mort de ce jeune homme.

2° L'affliction de sa mère.

3° Bonté de Jésus qui console la mère, ressuscite ce jeune homme, et nous fait espérer, par ce miracle, la vie de la Grâce.

PREMIER POINT.

LA MORT DU JEUNE HOMME.

Considérez dans la mort de ce jeune homme trois sortes de morts. La mort du corps, celle des sens et la mort de l'âme. La première est indifférente, la seconde est fort bonne et la troisième très-pernicieuse. La première est inévitable, car, dit saint Paul, la sentence de mort est portée contre tous les hommes, et après la mort, le jugement[1]. Etes-vous prêt? Y a-t-il quelque chose qui vous empêche de l'être?... Quel est cet empêchement? Voudriez-vous en avoir à l'heure qu'il faudra effectivement mourir? Pourquoi ne seriez-vous pas prêt actuellement, puisque vous pouvez mourir maintenant, puisque vous devez vivre et vous tenir toujours dans l'état où vous désirez mourir, sous peine d'être surpris par la mort. L'amour n'est-il pas fort comme la mort; ne nous fait-il pas faire de bon gré tout ce que la mort nous contraindra de faire par nécessité[2]? Oh! qu'il paraît bien que vous n'avez pas beaucoup d'amour, et que ce que vous ferez à l'heure de la mort, vous ne le ferez que par crainte et par une contrainte qui n'est point une sûreté pour le salut.

La seconde sorte de mort regarde la sensualité dont elle éteint ou arrête les mouvements, et met une bonne âme en état de ne plus agir selon les inclinations de la nature, mais plutôt selon les lumières de la raison et de la grâce. C'est la mort des saints, qui est précieuse devant Dieu. Ah! que ne puis-je mourir de la mort des justes[3]... et que ne peut-on dire de moi comme d'eux: Vous êtes mort, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

[1] Statutum est hominibus semel mori; post hoc autem, judicium. *Hebr.* IX.
[2] Fortis est ut mors, dilectio. *Cant.* VIII.
[3] *Psalm.* CXV.
Moriatur anima mea morte justorum. *Num.* XXIII.

Il faut pour cela le vouloir, le commencer maintenant avec plus de ferveur, et bien prendre garde à la dernière sorte de mort, qui tend à la destruction de cette vie spirituelle.

Cette mort arrive ou par le péché mortel, qui bannit la grâce sanctifiante, ou par un état de tiédeur, qui engourdit l'âme, et lui ôte la force de produire des actes de vertu dans les occasions qui se présentent, ou par une manière d'agir et de vivre toute sensuelle, toute naturelle et étrangère aux mouvements de la grâce. C'est ainsi que saint Paul dit qu'une veuve qui se traite trop délicatement est morte à la vie spirituelle [1], et qu'il nous assure tous, que si nous vivons selon la chair, nous mourrons [2]. En effet, n'est-ce pas une espèce de mort, de ne pas agir par cet esprit de grâce, qui est la véritable vie de notre âme? Si les sages ont cru que c'était une espèce de mort et de sépulture pour un homme, de vivre sans l'étude des lettres, que sera-ce de vivre sans la véritable vertu, dont l'exercice donne la vie et l'esprit à l'âme, beaucoup plus que l'étude des belles-lettres? Soyez assuré que tous ceux qui ne vivent que pour le plaisir, l'honneur, ou pour leur intérêt, ceux-là méritent d'être regardés comme morts plutôt que vivants.

Or de ces morts, il s'en trouve trois sortes. Les uns viennent de mourir comme cette petite fille d'un prince que Notre-Seigneur alla promptement ressusciter, ainsi que le père de la défunte l'en pressait [3] : ils n'ont de mal que l'acte du péché, sans autre mauvaise habitude. Les autres, au contraire, sont à demi pourris, comme Lazare, dans le tombeau de leurs mauvaises habitudes, et dans un malheur qui mérite les larmes d'un Dieu pour le pleurer [4]. Enfin les autres, bien qu'ils ne soient pas plongés dans de mauvaises habitudes comme ces seconds, ne sont pas pourtant aussi innocents que les premiers, mais ils sont entre les deux, comme ce jeune homme qui n'était pas à la vé-

[1] Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est. I *Tim.* v.
[2] Si secundum carnem vixeritis, moriemini. *Rom.* VIII.
[3] S. *Matth.* I.
[4] S. *Joan.* XXI.

rité encore en terre et dans le tombeau [1], mais qui était déjà dans le cercueil, tout près d'y être jeté, si Notre-Seigneur ne fût arrivé et n'eût fait ce miracle.

Ce sont des personnes qui ne se cachent pas pour faire le mal qu'elles font, qui sont plus libres que l'état de la grâce où Dieu les appelle ne le permettrait, qui se font gloire de mille petites legèretés et railleries dont d'autres rougiraient. Ils sont tombés dans la confusion, dit le Prophète [2], que dis-je ? ils essuient la confusion de leur visage; la honte même ne saurait les faire rougir... A qui parle-t-il? n'est-ce point peut-être à vous, ou pour le présent, ou pour le passé?.... Oui, mon Dieu, c'est à moi, qui souvent me glorifie de ma belle humeur, à moi qui me réjouis dans mes plaisirs et dans mes heureux succès, lorsque je devrais craindre davantage [3]. Je suis tout honteux maintenant que j'y pense en votre présence, et je suis tout confus des vanités de ma vie et de mon cœur qui les recherche ; quand je me trouve au milieu du monde, je les reçois avec aussi peu de honte que si vous ne voyiez pas mon cœur, ou que vous n'y soyez pas. Mon âme, si le vice est une espèce de mort, se réjouir et se glorifier de son vice est pire que la mort.

DEUXIÈME POINT.

L'AFFECTION ET LES LARMES DE LA MÈRE.

Considérez dans la personne de cette veuve éplorée et des autres qui assistaient à ce convoi, les trois sortes de larmes et d'amertume de cœur, dont nous avons parlé dans une autre méditation [4] ; nous y disions que les unes étaient inutiles, les autres avantageuses, et les dernières dangereuses et mauvaises.

[1] S. Aug. tr. XLIX. *in S. Joan.*

[2] Confusi sunt, quin potius confusione non sunt confusi, et erubescere nescierunt. *Jer.* VI.

[3] Nunc autem exultatis in superbiis vestris. Omnis exultatio talis maligna est. S. *Jac.* IV.

[4] Voyez le mercredi de la troisième semaine après la Pentecôte, troisième point, IV^e^ volume, page 288.

Pleurer la perte des biens temporels, c'est une tristesse inutile [1]. A quoi vous servent en effet tous ces regrets; vous rendront-ils ce que vous avez perdu?... Que de grâces et de faveurs de Dieu vous avez perdues dans votre vie! En avez-vous ainsi regretté la perte?... C'est ce qu'il faudrait pleurer avec des larmes de sang; mais pour des biens périssables, les regrets sont inutiles; retranchez ces plaintes et ces larmes [2]. Si vous voulez pleurer, pleurez la grandeur de vos offenses, votre exil sur la terre, vos misères, vos infidélités, et les injures qu'on fait à Dieu tous les jours. Venez adorer ce grand Dieu, dit David [3], et prosternez-vous devant lui, pleurez en la présence du Seigneur qui vous a créé, parce qu'il est votre maître et que vous êtes sa créature; vous deviez souffrir mille morts plutôt que de l'offenser. C'est alors que vos larmes seront utiles et saintes.

Si toutefois ces larmes se changeaient en désespoir, ou en certaines indignations que nous pouvons ressentir parfois contre nous, ou contre Dieu qui permet nos péchés, sans vouloir faire autre chose que nous chagriner, nous désoler, et nous abandonner à ce dépit, elles seraient alors mauvaises et très-dangereuses. Car elles nous porteraient à des impiétés et à des blasphèmes qui ferment la porte aux grâces, et ouvrent celle de la damnation. Cette tentation est des plus dangereuses. C'est donc particulièrement à ceux-là que Notre-Seigneur dit : *Ne pleurez pas*, ne vous désespérez pas, et même ne vous laissez pas aller tellement aux regrets de vos péchés passés ou de vos imperfections ordinaires, que vous portiez atteinte à l'espérance que vous devez avoir en la bonté de Dieu, qui peut tirer de vos défauts sa gloire et votre avancement spirituel [4].

Celui qui craint trop ne craint pas assez, car la vraie crainte

[1] Non est utilitas in illa. *Eccli.* XXX.

[2] *Imitation*, liv. I ch. XI, XXI.

[3] Procidamus et ploremus ante Dominum qui fecit nos. *Psal.* VIC,

[4] Nec quantitas criminis, nec brevitas temporis, nec horæ extremitas, nec vitæ enormitas si vera contritio, si pura fuerit voluptatum mutatio, excludit a venia, sed in amplitudine sinus sui mater charitas prodigos suscipit revertentes. S. Cyp. serm. *de Cœna Domini.*

porte l'âme à mettre ordre au mal, autant qu'elle le peut avec la grâce. Il suit de là que tous ces soulèvements du cœur à la vue de ses péchés, qui consistent seulement à les voir, à les pleurer et à se laisser aller au découragement, sans penser à y remédier et à s'en relever avec énergie, ce sont des craintes et des tristesses, non-seulement inutiles, mais mauvaises ; car elles sont opposées à la confiance, qu'on ne doit jamais perdre, quoiqu'on ait tout perdu [1]. Oh! que l'amour-propre est dangereux, car après nous avoir trompés dans nos vaines joies, il veut encore nous abuser dans nos fausses tristesses. C'est vraiment se nuire et se faire du tort, que de prendre trop de joie dans les plaisirs et les succès de cette vie; mais c'est achever de se perdre, de se laisser aller ensuite à tant de tristesse, au sujet des fautes qui accompagnent ces vaines joies, qu'on ne se croit plus capable de s'amender. O mon Jésus, apprenez-moi, s'il vous plaît, à retenir mes joies, pour apprendre en même temps à pouvoir modérer mes tristesses.

TROISIÈME POINT.

BONTÉ DE JÉSUS QUI CONSOLE LA MÈRE, RESSUSCITE L'ENFANT MORT, ET NOUS APPREND A ESPÉRER.

On faisait donc un grand convoi dans la ville, à l'occasion de la mort de ce jeune homme que l'on portait en terre, quand Notre-Seigneur survint et se présenta à toute l'assemblée. Il s'approche de la mère du défunt qu'il voyait toute désolée, et lui disant de ne point pleurer, il fait arrêter les porteurs; puis, posant la main sur le cercueil, il commande au mort de se lever : ce qu'il fit aussitôt [2]. Il n'y a pas une circonstance dans ce miracle qui ne mérite d'être considérée, et où l'on ne puisse admirer la sagesse et la bonté de Jésus. Mais remarquez-en trois principalement, pour apprendre à espérer et à remédier à ces dangereuses larmes, qui jettent l'âme dans des désespoirs et des défiances intolérables.

[1] Felix qui non habuit animi sui tristitiam, et non excidit a spe sua. *Eccli.* XIV.

[2] Cum appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur. Supra.

La première est que Notre-Seigneur survint sans avoir été appelé, et se trouva à l'instant où l'on portait en terre ce jeune homme. C'est pour nous faire entendre que nous ne sommes pas plus tôt tombés dans quelque péché, qu'il est plus disposé à nous en relever que nous ne le sommes à l'appeler. Il nous prévient par ses grâces, il nous excite, il nous éclaire, il nous menace, il nous attire [1], et ne cesse de nous chercher, comme le bon Pasteur court après sa brebis égarée, quoique nous le fuyions, quoique nous ne fassions pas semblant de le voir ou de l'entendre. Reviens, nous dit-il, reviens ma Sunamite [2]; ouvre-moi, ma sœur, ouvre-moi [3]; que je rentre dans ton cœur d'où tu m'as chassé. Je suis ton frère, m'étant fait homme; je ne puis oublier que tu es ma sœur, et que je t'aime cordialement. Tantôt comme une mère qui voit son enfant tombé à terre, il accourt, il nous tend la main et nous crie : Eh bien, ne faut-il pas se relever lorsqu'on est tombé [4]?... Puisque nous avons un Dieu si bon, quel serait le malheureux qui se désespérerait?... Et pour être plus certain encore que c'est ainsi qu'il agit avec nous, arrêtez-vous à cette considération : N'est-il pas vrai qu'il n'y a rien qui nous soit autant recommandé que de nous convertir, et de revenir à Dieu aussitôt que nous l'avons offensé [5]. Or, nous ne saurions le faire sans une grâce particulière; il faut donc nécessairement conclure que Dieu veut que nous nous relevions de nos chutes, et aussi que, pour le faire, il nous tend la main, puisque nous ne saurions nous relever sans son aide, et qu'il ne nous commande rien que nous ne puissions exécuter [6]. Voyez donc encore une fois si vous auriez bonne grâce de vous désespérer dans vos chutes, si vous consi-

[1] Ecce ego, ecce ego ad gentem, quæ non invocabat nomen meum, etc. *Isai.* LXV.

[2] Revertere, revertere Sunamitis. *Cant.* VI.

[3] Aperi mihi soror mea, amica mea, columba mea. Ibid. V.

[4] Numquid qui cadit non resurget? et qui aversus est, non revertatur? *Jerem.* VIII.

[5] Non tardes converti ad Dominum. *Eccli.* V.

[6] Converte nos Domine ad te, et convertemur. *Tren.* V.

dérez qu'un Dieu vous tend la main pour vous en relever. Mais voici encore ce qui doit affermir notre espérance.

La seconde circonstance du miracle est que Jésus vit la mère du défunt tout en pleurs, et qu'il en fut grandement touché; aussi il la console en lui disant de ne point pleurer. C'était lui dire qu'il allait lui rendre son fils plein de vie et de santé. Voilà, dit saint Ambroise, ce que fait tous les jours ce bon Jésus à l'égard des pécheurs, il voit l'Eglise leur bonne mère, qui ne cesse de pleurer dans ses prières publiques et particulières, pour la conversion de ses enfants [1]; et, parce qu'il l'aime tendrement, il est touché de ses larmes, et lui a promis d'exaucer ses prières, particulièrement en faveur des pécheurs. Oui, Dieu octroie volontiers et infailliblement la rémission du péché, quand le pécheur se met en état de la recevoir et de se convertir. On ne peut pas avoir la même assurance, quand il s'agit des prières qu'on peut faire, soit pour obtenir des biens, soit pour détourner des maux temporels, car on ne sait pas s'il est expédient que nous en soyons délivrés; mais, quant aux péchés, il n'y a rien de plus important que d'en être purifiés. C'est un mal que Dieu ne veut point que nous ayons, et quand nous le prions de nous pardonner, c'est une prière qu'il ne refuse jamais quand elle est bien faite, puisqu'il nous oblige de pardonner à nos ennemis comme il nous pardonne [2]. Il veut que nous pardonnions toujours, et autant de fois que nos ennemis se reconnaissent et qu'ils nous demandent pardon ; c'est donc aussi pour toujours qu'il faut espérer ce pardon d'un Dieu si bon. Il s'est engagé à nous l'accorder, il a engagé sa parole, il a employé le serment, et ce sont deux obligations si fortes, comme dit saint Paul [3], qu'à moins d'être un athée et un démon, nous devons espérer. Aussi vrai que je suis le Dieu

[1] Quæ pro singulis tanquam pro unicis filiis vidua mater intervenit. Compatitur enim quodam spirituali dolore naturæ, cum suos liberos lethalibus vitiis ad mortem cernit urgeri. S. Amb. *in S. Luc.* VII.

[2] *S. Matth.* XXVIII.

[3] Ut per duas res immobiles, quibus impossibile est mentiri Deum firmissimum solatium habeamus. *Hebr.* VI.

vivant, nous dit-il, dès l'instant que le pécheur m'aura témoigné le regret de m'avoir offensé, il n'y a plus d'offense, il n'y a plus de péché, nous voilà réunis comme auparavant [1].

Et ce n'est pas sans mystère que Notre-Seigneur toucha de sa main sacrée le bois où était enseveli ce pauvre mort. Cette troisième circonstance est fort remarquable; c'était le signe qu'il allait ressusciter ce mort, et, en effet, il lui donna aussitôt la vie[2]. De même, depuis que ce béni Jésus a touché le bois de la croix, notre confiance est si bien établie, que nous ne pouvons pas plus douter de sa bonne volonté à nous pardonner, que de sa puissance pour nous mériter ce pardon par sa croix, par son sang et par sa mort. J'ai bien de quoi me troubler à la vue de mes péchés, dit saint Bernard, mais aussi j'ai de quoi me rassurer à la vue de tant de miséricordes et de tant de bontés. Non, tant que je saurai qu'un Dieu est mort pour moi sur une croix, je ne saurais croire à mon cœur, qui voudrait me persuader que mes péchés sont sans remède [3].

En effet, ne voyons-nous pas que, comme il a ressuscité ce jeune homme qu'on allait déposer dans la terre, il a redonné la vie à autant de pécheurs, qu'il y aura de bienheureux dans l'éternité? Car tous étaient pécheurs, tous s'en allaient dans les enfers, si Jésus ne leur eût fait miséricorde. Nous étions de ce nombre, puisque nous étions dans le péché; il nous en a retirés; nous lui avons l'obligation d'avoir été sauvés de l'enfer même, et nous ne saurions mieux reconnaître cette faveur, qu'en reconnaissant sa bonté, qu'en nous y confiant, et en espérant non-seulement qu'il nous redonnera la vie, si nous l'avons perdue, mais encore, comme il le dit lui-même, qu'il nous la donnera

[1] *Ezech.* XVIII.

[2] Postea quam Christus lignum tetigit, proficere cœpit ad vitam. S. Ambr.

[3] Peccavi peccatum grande, turbatur conscientia, sed non perturbabitur, quoniam vulnerum Domini recordabor, nempe vulneratus est propter iniquitates nostras. Quid tam ad mortem, quod non Christi morte salvetur? Si ergo in mentem venerit tam potens, tamque efficax medicamentum, nulla jam possum morbi malignitate terreri, et ideo liquet errasse eum qui ait : Major est iniquitas mea quam ut veniam merear. S. Bern. serm. LXI *in Cant.*

avec plus d'abondance, afin que nous vivions de la véritable vie. Cette vie c'est la vie spirituelle et divine, qui est autant au-dessus de la vie sensuelle et animale, que la vie humaine surpasse celle des bêtes et des plantes.

Il est vrai que si on voulait croupir dans son péché dans l'espérance de ces divines miséricordes, ce ne serait pas une espérance, mais une présomption. Mais aussi quiconque ressent un regret de son péché, et une ferme volonté de plutôt mourir que d'y retourner de sang froid, s'il venait à craindre et à s'attrister tellement, qu'il perdît le courage de s'avancer dans la perfection; cette crainte ne serait pas bonne, elle serait plutôt une espèce de désespoir, qui n'est pas moins dangereuse que la présomption. Eh ! pauvre âme, si tu crains tes péchés, que ne crains-tu davantage ce désespoir, qui est le plus grand péché que tu puisses commettre? Voilà la ruse de notre ennemi, il nous ôte la crainte quand, dans l'occasion du péché, il faudrait la ressentir, et il nous la rend quand il faut demander le pardon et l'espérer [1]. Donnons-lui le change, mon âme, et apprenons aujourd'hui à craindre où il fait craindre, et à espérer où il faut espérer. C'est pourquoi il est recommandé expressément à ceux qui le craignent d'espérer en lui, et à ceux qui espèrent en lui, de le craindre [2]; parce qu'il faut espérer tellement en lui, qu'il faut craindre pourtant de l'offenser; mais il ne faut pas tellement craindre, après qu'on l'a offensé, qu'on n'espère toujours en lui. O mon Dieu! qu'il en soit ainsi; soyez toute ma crainte et toute mon espérance [3].

[1] Deum non invocaverunt : illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. *Psal.* LII.

[2] Qui timetis Dominum sperate in illum. *Eccli.* II.

[3] In timore Domini, fiducia fortitudinis. *Prov.* XIV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la mort du jeune homme.

A la vue de ce jeune homme mort, représentez-vous qu'il y a trois sortes de mort différentes. L'une est indifférente, l'autre est bonne et la troisième mauvaise. La mort indifférente est inévitable, il faut mourir, et le bien ou le mal de cette mort n'est pas simplement de mourir, mais c'est de bien ou de mal mourir. Etes-vous prêt? Et pourquoi non?... La bonne mort, c'est la mort à la vie des sens et aux appétits déréglés de la nature, qui fait dire à l'Apôtre que nous sommes morts avec Jésus-Christ. Etes-vous de ceux-là?... Enfin, la troisième, qui est mauvaise, c'est la mort à la vie de la grâce, ou par le péché mortel qui chasse la grâce habituelle, ou par un genre de vie trop sensuel et trop naturel, qui empêche les effets de la grâce actuelle et qui nous fait tomber sous la menace de saint Paul : Que si nous vivons selon la chair, nous mourrons. Il nous dit encore qu'il regarde comme mortes ces personnes qui vivent selon leurs appétits, quoique, au reste, elles soient d'honnêtes personnes et des veuves dévotes et charitables. Mais si elles sont mondaines et si elles suivent leurs affections naturelles, leur vie est une mort spirituelle, comme la mort à la vie des sens est spirituelle.

Oh! qu'il y a de ces morts! Les uns ressemblent à cette petite fille d'un prince, qui venait de mourir quand elle fut ressuscitée; d'autres ressemblent à Lazare, qui était à demi pourri dans son tombeau, et d'autres enfin à ce jeune homme, qui n'est pas encore en terre, mais qui est tout près d'y être jeté, si Dieu ne fait un miracle. Desquels êtes-vous?... Vous le connaîtrez par la mauvaise habitude que vous avez de suivre vos inclinations naturelles, qui causent cette sorte de mort; quelque légère que soit cette habitude, elle est toujours mauvaise et que sera-t-elle donc si elle est si forte, que vous vous en fassiez plutôt gloire que conscience?... L'âme qui n'a plus de honte du mal qu'elle fait, quoiqu'il semble petit, est doublement mauvaise et dans un double danger de mort; l'un pour le mal qu'elle fait, et l'autre pour la gloire qu'elle tire de son mal. Eh! mon Dieu, quelle gloire peut-il y avoir dans le mal? Mon fils, il est vrai qu'il ne peut y en avoir; mais je vois tous les jours plusieurs de mes serviteurs, qui se font gloire de leur esprit et de leur belle humeur, quand ils devraient en rougir de honte.

DEUXIÈME POINT.

Les larmes et l'affection de la mère.

En voyant aussi cette bonne mère qui pleure la mort de son fils, considérez qu'il y a des larmes et des tristesses dont les unes sont inutiles, les autres fort profitables, et les autres pernicieuses. A quoi sert de tant pleurer les pertes temporelles, puisque les pleurs ne peuvent y remédier? Mais il est très-profitable de pleurer ses péchés, car c'est le moyen d'en obtenir le pardon. Si cependant on les pleurait avec un certain dépit, qui surprend quelquefois les âmes et les jette dans le désespoir, ce serait un très-grand mal. Quiconque s'afflige trop de ses fautes ordinaires, ne s'afflige pas comme il convient. Car, la bonne tristesse étant celle qui remédie au mal, celui qui s'en fâche trop ne pense pas à remédier à ses fautes, puisqu'il ajoute mal sur mal, et qu'au lieu de s'amender, il devient plus mauvais.

Apprenez donc que ce n'est pas assez de pleurer ses péchés, si on ne les pleure comme il faut, c'est-à-dire avec une humble reconnaissance de sa fragilité, de son néant, de sa misère et de sa malice. Mais aussi il faut les pleurer avec la connaissance de la bonté et de la miséricorde d'un Dieu, qui est aussi bon et aussi puissant pour nous relever, que nous sommes fragiles et sujets à tomber. Mon âme, cette grande tristesse ne nous arrive d'ordinaire qu'après une trop grande joie; si nous voulons n'être point trop tristes, ne soyons pas trop joyeux; car on passe facilement d'un excès à l'autre, et ce passage est dangereux. Il n'y a rien de plus sûr qu'un juste milieu et que la constante égalité d'esprit. Prenons-y garde.

TROISIÈME POINT.

Bonté de Jésus qui console la mère, ressuscite l'enfant mort et nous apprend à espérer.

Si toutefois on ne peut pas si bien veiller sur soi, qu'on ne se laisse parfois emporter à quelque excès, tout n'est pas perdu, si l'on a conservé l'espérance. Pour ne jamais en venir à cette extrême défiance, considérez notre bon Jésus qui, en consolant cette mère affligée et en ressuscitant son fils, nous apprend à espérer. Il nous en propose trois motifs pris de trois circonstances remarquables de ce miracle, qui peuvent se rapporter aux trois principaux attributs de la Divinité. Le premier est l'attribut de la bonté, qui paraît en ce que Jésus arriva et se présenta de lui-même pour ressusciter ce mort, sans en être prié. C'est ainsi qu'il

nous prévient de ses grâces, et qu'il est le premier à nous appeler, si nous nous éloignons de lui, à nous chercher si nous fuyons, et à nous relever si nous tombons. Car s'il nous commande de nous relever aussitôt que nous sommes tombés, et que nous ne le puissions sans sa grâce, il faut nécessairement dire qu'elle ne nous manque pas ; ceci étant une fois accordé, il s'ensuit nécessairement qu'il faut espérer, puisque ce n'est que sur le défaut de la grâce qu'on désespère.

En second lieu, s'il n'avait compassion du pécheur, il aurait pitié de son Eglise représentée par cette bonne mère qui, sans cesse, pleure sur ses enfants, et demande la miséricorde et le pardon qu'il a promis lui-même au pécheur. Penserions-nous que la sagesse se fût trompée en ménageant au monde tant de prières, de sacrements et tant de personnes qui travaillent à expier le péché, et que deviendrait tout cela, s'il n'y avait point d'espérance et de moyen de s'en servir?...

Troisièmement, que deviendraient ses mérites, son sang, sa Passion, sa mort et son pouvoir, qui sont capables de racheter mille et mille mondes?... Voyez-vous qu'il touche ce bois où est enseveli ce mort qu'il va ressusciter ; qu'il met la main sur ce cercueil ; il le fait pour déclarer le pouvoir qu'il a sur la mort de lui faire rendre cet enfant, et qu'aussitôt qu'il l'a commandé, le voilà plein de vie? Pensez-vous qu'il n'ait pas autant de puissance pour vous relever de vos chutes? Et s'il en a la volonté, s'il s'y est engagé par parole et par promesse, de quoi douterez-vous?... O mon Dieu! ce qui me donne lieu de craindre, c'est que, vous étant si bon et me faisant tant de grâces, je me vois néanmoins toujours dans mes imperfections et dans mes rechutes, comme si je ne faisais qu'abuser de ces grâces. Mon fils, l'espérance n'ôte pas la bonne crainte ; mais aussi la bonne crainte n'exclut pas l'espérance. Quiconque ne craindrait point de m'offenser par l'espérance du pardon, n'aurait pas plus l'espérance que la crainte ; et celui qui, après m'avoir offensé, craindrait à ce point de ne plus oser espérer, ne me craindrait pas plus qu'il n'espérerait. Car s'il me craignait, il ne m'offenserait pas par un nouveau péché de défiance, après tant de témoignages que je lui ai donnés de ma cordialité et de ma bonne volonté à son égard. Mon âme, pourquoi m'affliges-tu par ces tristesses et ces amertumes d'esprit [1]. Espère en ton Dieu, et apprends que quand tu auras failli, tu ne saurais mieux réparer ta faute qu'en te confiant en ce Dieu si bon, qui ne demande qu'à te relever et à te remettre en ton premier état.

[1] *Psal.* XLII.

MERCREDI.

DE LA CONVERSION DE LA PÉCHERESSE ET DE LA CHARITÉ.

Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé [1].

Le Sujet. Ce fut vers ce temps qu'arriva cette mémorable conversion d'une femme reconnue comme pécheresse ; on croit communément que c'était Marie-Madeleine [2]. Cette femme étant venue se jeter aux pieds du Sauveur lorsqu'il était à table, le Pharisien, qui avait invité Jésus, s'en offensa et sa foi en lui en fut ébranlée. Car, disait-il en lui-même, si cet homme était un prophète et un homme de Dieu, comme il semble, il n'ignorerait pas quelle est cette femme qui le touche, et il ne le permettrait pas. Mais Jésus fit bientôt voir qu'il était un prophète, quand il répondit à ce discours que le Pharisien se faisait à lui-même, qu'il lui apprit que cette femme n'était plus pécheresse, comme il le pensait; mais que, en lui baignant les pieds de ses larmes, en les essuyant de ses cheveux et en les baisant, elle l'obligeait davantage que lui-même en l'invitant dans sa maison. Il ajouta encore que tous les péchés de cette femme lui étaient entièrement pardonnés, et que toutes les dettes dont elle pouvait être redevable à la justice de Dieu lui étaient remises,

[1] Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. S. *Luc.* VII.

[2] Rogabat autem illum quidam de Pharisæis ut manducaret cum illo. Et ingressus domum Pharisæi discubuit. Et ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti : Et stans retro secus pedes ejus, lachrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus et unguento ungebat. Videns autem Pharisæus, qui vocaverat eum, ait intra se dicens : Hic si esset Propheta, sciret utique quæ, et qualis est mulier quæ tangit eum quia peccatrix est. Et respondens Jesus, dixit ad illum : Simon, habeo tibi aliquid dicere. At ille ait : Magister, dic : Duo debitores erant cuidam fœneratori : unus debebat denarios quingentos, et alius quinquaginta. Non habentibus illis unde redderent, donavit utrisque. Quis ergo eum plus diligit : Respondens Simon dixit : Æstimo quia is, cui plus donavit. At ille dixit ei : Recte judicasti, et conversus ad mulierem dixit Simoni : Vides hanc mulierem ? Intravi in domum tuam, aquam pedibus meis non dedisti : hæc autem ex quo intravit, non cessavit osculari pedes meos. Oleo caput meum non unxisti : Hæc autem unguento unxit pedes meos. Propter quod dico tibi : Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. Qui autem minus dimittitur, minus diligit. Dixit autem ad illam : Remittuntur tibi peccata. Et cœperunt qui simul accumbebant dicere intra se : Quis est hic, qui peccata dimittit ? Dixit autem ad mulierem : Fides tua te salvam fecit : Vade in pace. S. *Luc.* VII.

parce qu'elle avait produit des actes d'un amour très-parfait, qui lui avaient mérité ce pardon universel et cette indulgence plénière. Puis, se tournant vers cette pénitente, il lui dit : Vos péchés vous sont pardonnés; et quoique quelques-uns s'étonnassent de l'entendre ainsi parler du pardon des péchés, il continua de l'assurer que sa grande foi animée par la charité l'avait sauvée, et qu'elle pouvait s'en aller en paix.

La Fin est d'apprendre à aimer de la sorte, afin d'obtenir un semblable pardon de nos péchés.

La Forme est en ces trois points :

1° Bonté de Jésus-Christ attirant la pécheresse à la pénitence.

2° Amour de cette sainte pénitente prosternée aux pieds de son Sauveur.

3° Effet et mérite de cet amour que Jésus récompense largement.

PREMIER POINT.

LA BONTÉ DE JÉSUS ATTIRANT LA PÉCHERESSE A LA PÉNITENCE.

Proposez-vous avant tout la grandeur de la bonté divine, qui retira cette pécheresse de l'abîme où elle était plongée, pour l'élever à la contrition de ses fautes et à l'amour parfait. On peut connaître cette bonté de trois manières. Premièrement, en considérant la nature de Dieu qui est la bonté même [1]. Formez dans votre esprit la plus noble idée que vous pourrez d'une excellente bonté, vous serez encore au-dessous de la vérité; car Dieu est plus grand que notre cœur, dit saint Jean [2], et il a toujours plus de perfection que nous n'en saurions concevoir, puisque l'une de ses perfections est d'être incompréhensible, et qu'il ne peut être parfaitement connu que de lui-même.

En second lieu, on peut reconnaître cette bonté, en considérant les bienfaits qu'elle accorde à tous les hommes ensemble, et principalement celui de notre Rédemption [3]. Regardez le cru-

[1] Cujus natura bonitas, cujus opus misericordia est. S. Leo, serm. *de Natu.*
[2] Major est Deus corde. II *S. Joan.* III.
[3] In hoc cognovimus charitatem Dei. I *S. Joan.* V ; *Apoc.* V.

cifix, considérez le mystère de l'Eucharistie, lisez ce livre, que lirez-vous, sinon ces mots : O excès de Bonté !

Enfin, c'est par les bienfaits particuliers qu'il accorde à chacun, qu'il faut apprendre à reconnaître la bonté de Dieu. Elle éclate surtout quand il invite une âme à la pénitence, et qu'il la conduit à l'état de la grâce et de perfection où il l'appelle. L'Apôtre dit que ce sont les richesses de la bonté, de la patience et de la longanimité de Dieu [1]. Vraiment, celui qui pourrait comprendre ce que c'est qu'un péché, combien Dieu le déteste, quel tort il fait à une si haute majesté, quelle peine il mérite dès le moment qu'il est commis, quel droit a la justice de Dieu d'en tirer vengeance, et qui réfléchirait qu'après tout cela, il ne demande qu'à pardonner au pécheur, qu'à lui donner son cœur, son âme, sa vie et son paradis [2], comment pourrait-il ne pas reconnaître cette bonté ?... Une si grande patience et un si grand amour envers une personne qui le mérite si peu ne sauraient être sans un excès de bonté. Représentez-vous la rigueur qu'il a exercée à l'égard des anges, pour une seule pensée d'orgueil [3] ; voyez combien la peine qui suivit leur offense fut soudaine et sévère ; mesurez-en la durée. Eh bien, telle est la peine que méritent tous les pécheurs, et elle leur serait infailliblement infligée, si la bonté de Dieu ne prévenait sa justice [4]. Mais cette bonté est si grande, qu'au lieu de les traiter selon qu'ils le méritent, et de les punir à l'instant où ils pèchent, il leur présente au contraire sa grâce, pour les retirer du gouffre où ils se sont jetés, et il lui tarde plus de les voir hors de danger, et de les cacher dans le sein de ses miséricordes, qu'ils ne se mettent en peine de quitter le péché [5]. Pensez-vous, en effet, que ce misérable pécheur revienne aussitôt qu'il est appelé ? Oh ! non, pour

[1] An divitias bonitatis, et patientiæ, et longanimitatis, contemnis ? ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit ? *Rom.* II.

[2] Tu fornicata es cum amatoribus tuis, tamen ad me revertere. *Jer.* III.

[3] Angelis peccantibus non pepercit. I. *Pet.* II.

[4] In charitate perpetua dilexi te, miserans. *Jerem.* XXXI.

[5] Tardius videtur ei veniam peccatori dare, quam ipsi peccatori recipere S. August.

l'instant, il s'en moque, il s'en joue ; il reviendra plus tard, dit-il, mais maintenant il n'en a pas le loisir [1], et il passe les jours, les semaines, les mois et des années entières dans son péché. Dieu, au contraire, continue sès miséricordes et ses grâces [2] ; de sorte qu'il se fait un combat entre la malice de l'homme et la miséricorde de Dieu, qui, après avoir longtemps poursuivi ce pécheur et souffert une infinité de refus, de moqueries et de crimes sur crimes, remporte enfin la victoire, et donne mille couronnes dans le ciel, à celui qui avait mérité mille tourments dans les enfers....

Si agir ainsi ce n'est pas être bon, qu'est-ce que la bonté, à votre avis ? Si l'homme était le dieu de Dieu même, et si Dieu attendait sa félicité de l'homme, et qu'il l'eût offensé, que pourrait-il faire davantage pour regagner son amitié. Mais qu'est-ce que l'homme comparé à Dieu ? Néanmoins, c'est cette chétive créature qui a offensé son Créateur : et c'est ce grand Dieu qui le recherche, et qui prend un si grand plaisir à vaincre sa lâcheté, par sa douceur, qu'il semble que plus le pécheur est opiniâtre, plus il fait éclater sa bonté, soit à raison de l'opposition et de la résistance qu'il trouve dans l'homme, soit à cause de la longue patience qu'il emploie pour le gagner [3].

C'est donc cette bonté qui se manifeste particulièrement à l'égard de cette femme pécheresse, tant parce qu'elle lui fait quitter ses amours déréglées, que parce qu'elle lui en révèle d'autres plus purs qu'elle ne quittera jamais. C'est aussi, mon âme, c'est aussi cette bonté, qui t'a supportée jusqu'à présent avec tant de patience. Non-seulement elle t'a supportée avec une admirable longanimité, mais encore elle n'a cessé de te poursuivre pour te retirer du péché. Que de combats et de résistances! que de grâces et de miséricordes pour te gagner! et

[1] Verterunt ad me terga, et non faciem. *Jer.* XXXII.

[2] Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas. Qui redimit de interitu vitam tuam, qui coronat te in misericordia et miserationibus. *Psalm.* CII.

[3] Sustinuit in multa patientia vasa iræ apta in interitum, ut ostenderet divitias gloriæ suæ in vasa misericordiæ quæ præparavit in gloriam. *Rom.* IX.

jusqu'ici tu ne t'es pas encore rendue!... Arrêtons-nous un instant pour refléchir sur ce sujet. Ces considérations sont douces pour le cœur; elles sont aussi efficaces pour nous déterminer à nous donner à Dieu.... Rappelez-vous encore quel fut l'amour excessif de ce grand Dieu qui, après le déicide détestable commis par les Juifs sur la personne de son Fils, daigna néanmoins leur envoyer le Saint-Esprit pour sanctifier ces exécrables assassins. Une âme pécheresse n'est pas moins obligée à son Dieu que tous ces déicides, puisqu'elle n'a pas moins crucifié son Jésus, et que Jésus daigne lui offrir son Esprit, et lui accorder encore plus de grâce qu'aux Juifs, puisqu'elle a plus de moyens, et des moyens plus efficaces, pour se convertir, qu'ils n'en ont eu. O amour, ô bonté, que ne vous ai-je connus plus tôt! Si du moins je vous connaissais maintenant comme il faut !...

Considérez que si, au milieu d'une tempête terrible, la foudre et les éclats du tonnerre remplissant les hommes de frayeur et ne laissant attendre que la mort, tout à coup la nuée qui portait l'orage, venait à se résoudre en une pluie douce et fertile, qui arrosât la terre depuis longtemps desséchée, quelle joie se répandrait dans le cœur de ces hommes, auparavant consternés et à demi morts de frayeur!... O foudres de la justice divine, qui tonnez sur les pécheurs, enfin, après avoir longtemps menacé, vous vous tournez en pluie, et vous changez la frayeur d'une pauvre âme en joies toutes divines et toutes célestes[1] ! O miséricorde ineffable de mon Dieu, la vie de l'homme est trop courte, son cœur trop petit pour vous comprendre, et son esprit trop faible pour porter le poids dont vous l'accablez!... Bonté admirable et ravissante, que peu de personnes vous connaissent et vous aiment[2]!... Il n'y a que vous, ô mon Dieu! à qui votre charité soit pleinement connue, il n'y a que votre Fils

[1] Fulgura in pluviam fecit. *Psal.* CXXXIV.

[2] Tu Domine, licet in multis operibus tuis sis mirabilis, mirabilior tamen in operibus pietatis. Si pœniteo, parcis ; si revertor, suscipis : dum differo præstolaris, revocas errantem, invitas repugnantem, expectas torpentem, amplexaris redeuntem. S. Aug.

qui puisse dignement vous en louer, il n'y a que votre Esprit qui nous la fasse goûter et savourer comme elle le mérite... O Saint-Esprit ! donnez-moi autant de connaissance et de goût, qu'il m'en faut pour lui rendre ma part des actions de grâces que tous les pécheurs sont obligés de lui rendre.

DEUXIÈME POINT.

AMOUR DE CETTE SAINTE PÉNITENTE PROSTERNÉE AUX PIEDS DE SON SAUVEUR.

Voilà donc cette pécheresse, qui s'est laissé vaincre par les attraits de l'immense bonté de Dieu ; voilà qu'elle va trouver son vainqueur, afin d'être guérie par la main qui l'a blessée. On ne sait pas où elle reçut cette plaie que lui fit l'amour, ni comment et en quel temps elle fut touchée ; il est seulement certain qu'elle était pécheresse, qu'elle fut frappée d'un puissant trait de l'amour de Dieu, et que, par cette sainte plaie, elle fut guérie de toutes celles de ses péchés. Ne recherchez pas si elle avait été très-déréglée dans sa vie; cela ne sert de rien; peut-être que vous l'avez été plus qu'elle. Quoi qu'il en soit, sachez qu'il n'est pas nécessaire d'en venir aux extrémités du mal, pour être en mauvais état, puisqu'un seul péché mortel nous rend l'ennemi de Dieu [1], et que c'est un état assez déplorable que, d'ami et d'enfant de Dieu, nous devenions son ennemi, et l'ami des démons. Il est bien plus important de connaître le bien qu'elle a fait après sa conversion, que d'apprendre le mal qu'elle a pu commettre auparavant. Notre-Seigneur résume en un mot tout le bien qu'elle a fait, quand il dit qu'elle *a beaucoup aimé* [2]. C'est tout dire, puisque c'est l'amour qui fait tout, qui sanctifie tout, qui peut tout sans avoir besoin d'autre chose, et que, sans l'amour, tout le reste ne peut rien. Remarquez six belles propriétés de ce divin amour, touchant la conversion d'une âme ; elles sont comme les six ailes du séraphin, qui est tout de feu, par l'ardeur de l'amour.

La première est, qu'il ne peut y avoir de vraie conversion

[1] Ne impie agas multum. *Eccli.* VII.
[2] Dilexit multum.

sans amour. Il faut qu'on puisse dire d'une âme qu'elle aime Dieu, pour pouvoir dire qu'elle a quitté son péché et qu'elle est convertie; car c'est le cœur que Dieu demande, et non pas vos biens et vos œuvres seulement. C'est le cœur qui s'est dérobé à son Dieu par le péché; il faut donc que ce soit le cœur qui revienne par la conversion [1]; et comme ce n'est que par l'amour que Dieu nous porte, qu'il nous attend à la pénitence, et qu'il nous donne le moyen de nous convertir, ainsi est-il raisonnable que l'amour soit dans notre cœur, afin qu'il y ait correspondance entre Dieu et l'âme, et entre l'âme et Dieu.

La seconde propriété de l'amour consiste en ce que rien ne peut mieux nous faire reconnaître la grâce que Dieu nous fait, en nous convertissant à lui, que l'amour de notre cœur; puisque l'amour n'est jamais mieux payé et récompensé que par l'amour; ce qui est vrai surtout de l'amour de Dieu, qui ne recherche que notre amour qu'il veut exciter, et dont il veut se rendre maître par les attraits dont il prévient nos cœurs.

Il suit de là comme troisième propriété, que quelque chose que fasse une âme pénitente et amante de Dieu, Dieu regarde plutôt l'amour qui produit cette action, que l'action elle-même. Jésus regarde plutôt le cœur qui l'aime, que les yeux ou les mains qui lavent ses pieds, que les cheveux qui les essuient; et, quoique les actions si extraordinaires de cette pécheresse pénitente, contribuassent à augmenter son amour et à lui donner plus de prix, c'était pourtant l'amour qui rendait ses actions d'autant plus agréables qu'il était plus grand, plus vif et plus ardent [1].

Il est donc facile de reconnaître pour la quatrième propriété de l'amour, que, quand le cœur ne ferait simplement qu'aimer de cet amour de charité, sans faire autre chose, à moins qu'elle ne fût commandée, c'en est assez pour être converti, pour plaire à son Dieu. Cela suffit pour obtenir aussitôt la rémission pleine

[1] Convertimini ad me in toto corde vestro, et scindite corda vestra.

[2] Hæc quidem agebantur exterius, sed quæ interius revolvebat, multo erant his ferventiora. S. Chrys.

et entière de tous ses péchés, et même de toutes les satisfactions pénales, qui restent à payer après le pardon de l'offense, si l'amour est parfait et répond à la grâce de la conversion [1]. La charité parfaite est un baptême, un purgatoire et un martyre; l'âme qui vit dans cette perfection est sainte ; si elle quitte son corps dans cet état de sainteté, elle va droit en paradis continuer et perfectionner son amour pour une éternité...

La cinquième propriété est que l'amour n'est jamais seul, ou alors il n'est pas un véritable amour. Il gémit, il pleure, il macère le corps, il se dépouille de ses biens, il quitte le monde ou ses mauvaises habitudes, il fait tout ce qu'il sait être agréable à son bien-aimé, il est ingénieux pour le savoir et puissant pour l'accomplir [2]. Et après avoir fait tout ce qu'il sait et tout ce qu'il peut, il est si humble et si ardent dans ses désirs pour en faire davantage, qu'il ne croit jamais en faire assez, et qu'il est toujours à commencer, comme s'il n'avait encore rien fait [3]. C'est là la dernière propriété de l'amour, celle qui met le sceau et qui donne le prix aux autres.

Voilà donc ce qu'a fait cette pécheresse, en aimant comme elle a aimé, voilà ce que voulait nous dire Notre-Seigneur, quand il disait qu'elle a beaucoup aimé, c'est comme s'il nous eût dit : Considérez plutôt son amour que ses actions. Ce qu'elle fait est bien fait ; mais son amour l'emporte sur tout le reste. Si vous voulez apprendre à vous convertir, apprenez-le de cette pécheresse, non pas en faisant tout ce qu'elle fait, mais en aimant comme elle aime. Aimez comme elle, et faites ce que l'amour vous suggère, selon l'état où vous vous trouverez.

Ceci est donc bien à remarquer, que quand cette pécheresse nous est proposée comme modèle d'une vraie conversion, nous

[1] Tantò amplius peccati rubigo consumitur, quantò peccatoris cor magno charitatis igne concrematur. S. Greg.

[2] Voyez Imitation, livr. III, ch. v.

[3] Si dederit omnem substantiam pro dilectione, quasi nihil despiciet eam. *Cant.* VIII.

devons moins considérer ses actions que sa charité ; ses actions lui sont particulières ; mais la charité est pour tous, et cette charité apprendra à chacun ce qu'il aura à faire. Si vous désirez savoir comment vous pourrez la reconnaître, voici trois règles générales que chacun pourra s'appliquer en particulier pour imiter cette conversion, pour apprendre à aimer en se convertissant, et pour se convertir en aimant.

La première est de ne point tarder à se convertir, ou à se résoudre à une plus grande perfection, lorsqu'on en sent l'attrait et l'inspiration. Voyez cette pécheresse, elle s'en vient aussitôt trouver son Sauveur et se rendre à lui, sans avoir égard ni au lieu, ni au temps, ni aux personnes, ni aux paroles, ni à quoi que ce soit : car l'amour ne connaît pas les délais ; il est tout feu, tout ardeur et activité [1], quand principalement il est question de quitter le péché. Vous pouvez juger par là que vous avez peu d'amour, ou que vous l'entretenez bien mal, puisque vous êtes si peu fidèle aux grâces qui vous portent à un état plus parfait, ou à une perfection plus grande de votre état.

La seconde est que l'on déteste entièrement le péché, ses attaches, ses affections et tout ce qui en dépend, comme le fit cette pénitente ; mais qu'on le déteste sincèrement et suivant le langage de l'Ecriture, dix fois autant qu'on a aimé la chose qui nous a fait pécher [2]. Il faut la rejeter, la détester, l'avoir en horreur, quoique, à proprement parler, l'aversion de notre cœur doit être moins contre la chose qui, de soi, est souvent innocente ou indifférente, que contre l'affection déréglée qui nous y a fait pécher. Puisse cet argent n'avoir pas existé, pourrait-on dire avec la mère de Tobie [3], ou plutôt, puissé-je jamais n'avoir ressenti d'attachement pour cet argent, que j'ai mal acquis, ou que j'ai trop aimé !...

[1] Charitas Christi urget nos. II *Cor.* v.

[2] Sicut fuit sensus vester ut erraretis a Deo, decies tantum iterum convertentes requiretis eum. *Bar.* IV.

[3] Nunquam fuisset ipsa pecunia. *Tob.* V.

Enfin, il ne faut plus retomber dans le péché [1], et s'il y avait quelque occasion, quelque livre, quelque objet, quoi que ce soit en un mot, qui eût servi d'instrument au péché, et qui fût capable de nous y faire retomber, il faut en faire un sacrifice à l'amour [2]; ainsi que cette pécheresse, qui, en donnant son cœur à son Jésus, lui donna tout, pour vivre plus entièrement à lui. Oh! quand serai-je dans cet heureux état!... Mon âme, nous avons déjà trop différé, et si nous différons toujours ainsi, jamais nous n'y arriverons. Mon Dieu, que ce soit maintenant s'il vous plaît! ah! combien j'ai besoin de me convertir!...

TROISIÈME POINT.

EFFET ET MÉRITE DE CET AMOUR QUE JÉSUS RÉCOMPENSE LIBÉRALEMENT.

Vos péchés vous sont pardonnés; *votre foi vous a sauvé, allez en paix* [3]. Ce fut une grande faveur que Notre-Seigneur fit à cette pécheresse de lui parler ainsi, mais ce qui rend cette faveur bien plus précieuse encore, c'est que ce ne sont pas de simples paroles. Jésus récompense avec libéralité l'amour qu'elle venait de lui témoigner.

Vos péchés vous sont pardonnés, lui dit-il; c'est le premier effet de la charité et de la contrition parfaite, pour ce qui regarde le passé, d'obtenir une indulgence plénière de tous ses péchés; oh! quel bonheur [4]!...

Votre foi vous a sauvée. C'est la seconde faveur pour l'avenir; elle comprend le gage précieux de sa prédestination et de son éternelle félicité. Oui, le parfait amour est un acte si généreux et si héroïque qu'il n'a rien de semblable; il attire ordinairement une telle abondance de grâces, que l'âme est affermie et confirmée dans le bien. Aussi, elle s'écrie avec l'Apôtre [5]: Qui me séparera

[1] Aras subvertite, et confringite statuas, lucosque succidite, et sculptilia comburite. *Deut.* VII.

[2] Quot in se habuit oblectamenta, tot de se invenit holocausta. S. Greg.

[3] Dixit autem ad illam : Remittuntur tibi peccata tua : fides tua te salvam fecit : Vade in pace. *S. Luc.* VII.

[4] Charitas operit multitudinem peccatorum. I *Petr.* IV.

[5] Certus sum quia neque mors, neque vita, etc, *Rom.* VIII.

de la charité? Je suis assurée que ni la vie, ni la mort ne pourra opérer cette séparation. C'est aussi dans ce sens que le même Apôtre dit que la charité ne finit jamais [1]; non pas qu'absolument elle ne puisse se perdre, et que l'âme ne dépende toujours de Dieu pour le grand don de sa persévérance; mais c'est qu'en effet, cette charité ne se perdra point, par une faveur toute particulière que Dieu fait à ceux qui ont produit de tels actes de cet amour. Oh! quel bonheur de pouvoir toujours aimer!...

Allez en paix. C'est le troisième fruit de l'amour pour le présent, et c'est un des fruits du Saint-Esprit habitant et résidant dans une âme par le moyen de l'amour [2]. Il la remplit d'une telle joie et d'une telle tranquillité, que rien ne la trouble, rien ne l'inquiète, rien ne l'altère. Et même, si elle était troublée dans son imagination, dans ses biens et dans son repos, elle est si unie à son bien-aimé, et si contente de tout ce qu'il permet qu'il lui arrive, qu'elle sera paisible dans la guerre, tranquille parmi les troubles, satisfaite dans les nécessités. Oh! quelle riche possession qu'une conscience exempte de péché, disait le Sage [3], et que David parlait avec assurance quand il disait à Dieu : Vous donnerez à mon oreille et à mon cœur la joie et l'allégresse, pour prix de mon amour et de mon obéissance, et tous mes os tressailleront de joie et de contentement [4].

Eh bien, mon âme, n'apprendrons-nous pas à aimer, en voyant que l'amour est si bien reçu de Dieu et si magnifiquement récompensé, qu'il ne faut qu'apprendre à aimer pour apprendre à devenir heureux et saint? Que peux-tu désirer davantage que le pardon de tes offenses, que l'assurance de ton salut, et qu'une vie douce et tranquille, en attendant la vie bienheureuse?... Oui, mais mon Dieu, si je regarde ces faveurs et ces avantages de l'amour pour apprendre à vous aimer, quel amour apprendrai-je, sinon un amour mercenaire, un amour qui sera

[1] Charitas nunquam excidit. I. *Cor.* XIII.

[2] Fructus Spiritus est charitas, gaudium, pax. *Gal.* V.

[3] Bona est substantia cui non est peccatum in conscientia. *Eccl.* XIII.

[4] *Psalm.* L.

plutôt l'amour de moi-même que de vous, puisque j'aurai en vue mes biens et mes intérêts plutôt que les vôtres? Mon fils, souviens-toi que je t'ai présenté premièrement ma bonté comme objet de ton amour; mais, parce que le monde s'efforce de corrompre cet amour par de fausses promesses, apprends que j'ai de plus grands biens à te donner. Toutefois, ce n'est pas pour que tu m'aimes, plutôt par la considération des biens que je te promets, que par la considération de ma bonté; mais c'est afin que tu voies mieux ma bonté par les biens que je te donne, et que tu saches mieux rejeter les faux biens du monde, par la vue des vrais biens que je te présente; et qu'étant affranchi de ses importunités, tu te reposes en moi seul, comme étant l'unique bien et la bonté même. O divine bonté! le cœur qui ne vous aime pas ne mérite de vivre que pour être châtié; et le plus grand châtiment qui puisse lui arriver, c'est de vivre sans vous aimer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Bonté de Jésus-Christ attirant la pécheresse à la pénitence.

Puisque c'est la bonté de Jésus qui a fait ce miracle de grâce d'attirer une pécheresse à la pénitence, et que c'est cette même bonté qui a été l'objet de son amour, il est bien raisonnable de considérer cette bonté et de chercher les moyens de la connaître, de l'adorer et de l'aimer. Vous les trouverez en considérant, premièrement que, de sa nature, Dieu est la bonté même; ensuite qu'il la fait éclater dans les bienfaits communs à tous de la création et de la rédemption. Oh! que de bontés et de miséricordes! Et enfin, en considérant qu'il vous en fait part, à vous en particulier, en vous prévenant de ses grâces et, surtout quand, les ayant perdues par le péché, au lieu de vous châtier et de vous damner comme l'ange apostat, et comme tant d'autres pécheurs, il vous appelle à la pénitence et vous attend dans sa miséricorde.

Mais avec quelle patience vous a-t-il attendu? Combien de mois, combien d'années, après quels combats et quelles résistances?... Pensez-y un peu, et voyez que celui que vous aviez offensé, est celui-là même qui

vous a recherché, comme si c'eût été lui qui vous eût offensé. C'est lui qui, après que vous l'avez crucifié, daigne encore vous donner son esprit ; et, après tous ces bienfaits, vous en êtes peut-être encore à vous laisser gagner et à vous rendre à une telle bonté... O mon Dieu! faut-il dire que ma malice est plus grande que votre bonté? Non, mon fils, mais il faut plutôt dire que ma bonté est d'autant plus grande que ta malice en empêche les effets, et ainsi, si tu n'apprends pas à m'aimer par mes biens, tu l'apprendras par tes maux, puisqu'ils te font mieux connaître ma bonté, et qu'il ne faut que la connaître pour apprendre à l'aimer.

DEUXIÈME POINT.

Amour de cette sainte pénitente prosternée aux pieds de son Sauveur.

Cette femme pécheresse qui, sachant où était Notre-Seigneur, va promptement le trouver, se jette à ses pieds, les baigne de ses larmes et les essuie de ses cheveux, montre bien qu'elle ressentait les effets de cette divine bonté, qui l'avait si puissamment touchée pour faire ce qu'elle faisait. Mais, que pensez-vous qui fût plus agréable à son Jésus? C'est qu'elle l'aimait, et que tout ce qu'elle faisait n'était que pour lui témoigner cet amour. C'est l'amour qui fait la conversion, qui nous fait reconnaître l'amour que Dieu nous porte, et qui rend agréables tous les autres présents. Seul il suffirait, quand il ne serait accompagné de rien autre chose; mais l'amour n'est jamais seul, car il produit toujours quantité de bonnes œuvres, et après qu'il a fait tout son possible, il croit n'avoir rien fait, tant il a de désir d'en faire davantage.

Voilà donc pourquoi Notre-Seigneur fait tant de cas de l'amour, et il nous déclare que vous devez imiter cette pénitente, en vous convertissant par amour, et en montrant que vous aimez véritablement Dieu par votre conversion. Mais voulez-vous le montrer? On le reconnaîtra à ces trois marques. La première, si vous ne tardez pas davantage à vous convertir. La seconde, si c'est de tout votre cœur, en détestant entièrement votre péché et vos imperfections. Et la troisième, si c'est pour toujours, sans vouloir y retomber. Voilà comment cette pénitente a montré qu'elle aimait; voilà ce que vous devez imiter, si vous ne voulez pas vous faire accroire que vous n'avez pas besoin de vous convertir. Seriez-vous assez misérable de penser que vous ne puissiez pas devenir meilleur que vous n'êtes? Votre conversion consiste à vous élever à un état plus parfait, ou

à une perfection plus grande de votre état; et, moins vous y apporterez de retard, mieux votre bonne volonté sera accueillie par Dieu.

TROISIÈME POINT.

Effet et mérite de cet amour.

Vos péchés vous sont pardonnés, votre foi vous a sauvée, allez en paix. Voilà trois paroles qui portent avec elles trois grands effets, pour le passé, pour l'avenir et le présent. Le premier, qui regarde le passé, est une entière rémission de tous ses péchés. Le second, pour l'avenir, une espérance pour le salut. Et le troisième, pour le présent, une joie et une paix du cœur qui n'a rien de semblable. Voilà ce que mérite l'amour, et voilà qui mérite qu'on apprenne à aimer. Mais n'y a-t-il point de danger qu'on n'apprenne à s'aimer autant que Dieu, en aimant Dieu pour les biens qu'il accorde à notre amour? Non, si vous savez vous servir de ces considérations.

Aimez Dieu pour sa bonté, et apprenez à connaître sa bonté par ses bienfaits, afin que, si l'on cherche à vous séduire par l'apparence des faux biens du monde, vous puissiez répondre que vous en avez d'autres, et que vous êtes assuré qu'il n'y a qu'un vrai bien, qui mérite d'être tellement aimé, qu'il ne reste plus de place dans votre cœur pour les créatures. O bonté vraiment aimable, comment voulez-vous être aimé d'un cœur qui se fait tant prier, vu qu'il devrait plutôt vous demander la permission de vous aimer?... Mon fils, c'est afin que tu voies encore mieux cette bonté qui est si excessive, qu'elle se présente d'elle-même aux hommes pour être aimée ou refusée. Car, quoi qu'il arrive, c'est toujours un excès de bonté de s'exposer à la liberté d'un cœur aussi chétif que le cœur de l'homme, pour en être aimée ou refusée, selon qu'il lui plaira.

JEUDI.

DU DÉMON AVEUGLE ET MUET CHASSÉ PAR NOTRE-SEIGNEUR, ET DE LA VERTU DE FORCE QUI NOUS EST ENSEIGNÉE PAR CE MIRACLE ET PAR CES PAROLES :

Quand le fort armé veille à la garde d'une place, tout ce qu'il possède y est en assurance; mais s'il survient un autre plus fort qui le chasse, il enlèvera toutes ses munitions et machines de guerre, et partagera ses dépouilles à qui bon lui semblera. Qui n'est pas de mon parti est mon ennemi; qui n'amasse pas avec moi, ne fait que dissiper et perdre tout [1].

Le Sujet. Notre-Seigneur délivre un démoniaque qui était aveugle et muet; les Juifs, qui sont témoins de ce miracle, s'indignent et calomnient Jésus. C'est ce que nous considérons particulièrement dans le premier point de la méditation.

La Fin sera d'apprendre, par les paroles de Notre-Seigneur et par le miracle qu'il opère, que, quoique le démon soit fort puissant contre nous, néanmoins nous sommes plus puissants que lui, si nous sommes bien unis à Jésus-Christ. Nous tirerons de là cette conséquence, que nous devons nous tenir près de lui.

La Forme est en ces trois points :

1° Combien le démon est fort contre nous, si nous ne sommes fortifiés par Jésus-Christ.

2° Combien nous sommes forts contre le démon, quand Jésus-Christ est avec nous.

3° Combien ce motif est puissant pour nous unir à Jésus-Christ, qui dit en termes exprès, qu'il regarde comme ennemis ceux qui ne sont pas avec lui.

[1] Cum fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet; si autem fortior eo superveniens vicerit eum, universa arma ejus auferet, in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet. Qui non est mecum contra me est, et qui non colligit mecum, dispergit. *S. Luc.* XI.

PREMIER POINT.

COMBIEN LE DÉMON EST FORT CONTRE NOUS, SI NOUS NE SOMMES FORTIFIÉS PAR JÉSUS-CHRIST.

On présente à Notre-Seigneur un démoniaque aveugle et muet [1]. Quel objet de pitié ! quel traitement fait subir ce mauvais hôte au corps et à l'âme de cet homme ! Jésus-Christ touché de compassion le délivre de sa misère, et le met en pleine liberté. Quelle bonté, quelle puissance, et quel honneur pour Jésus ! Pendant que le peuple en demeure tout ravi [2], les Pharisiens sont remplis de rage et d'envie ; et, pour obscurcir la gloire de ce prodige, ils ont l'impudence de dire, qu'il l'a opéré par le moyen de la magie, et par intelligence avec les démons. Quelle malice ! Que n'entreprend pas l'envie quand un cœur en est pris ? Notre-Seigneur les convainquit de fausseté manifeste, en leur remontrant qu'il ne peut s'accorder avec le diable, puisqu'il lui fait la guerre, et qu'ils devraient plutôt dire qu'il est son ennemi mortel, et qu'il est plus puissant que lui, puisqu'il le chasse avec tant de facilité. Il prend de là occasion de les instruire des forces de nos ennemis et de la puissance qu'il a sur eux. C'est donc ce qu'il nous faut considérer pour notre instruction, nous arrêtant plus particulièrement ici à remarquer cette puissance des démons, pour mieux apprendre, dans les points suivants, le besoin que nous avons de la force de Jésus pour les combattre et les chasser.

La puissance de cet ennemi est si prodigieuse, que Dieu même a voulu nous la représenter assez au long, dans l'entretien qu'il eut avec Job, comme nous le lisons dans son livre, où il dit, entre autres choses [3] : Qu'aucune puissance sur la terre ne lui est com-

[1] Oblatus est ei Dæmonium habens cæcus et mutus, et curavit eum, ita ut loqueretur et videret. *S. Matth.* XII.

[2] Et admiratæ sunt turbæ. Quidam autem ex eis dixerunt : In Beelzebuth Principe Dæmoniorum ejicit Dæmonia. Ipse autem ut vidit cogitationes eorum, dixit eis : Omne regnum in seipsum divisum desolabitur, etc. *S. Luc.* XI.

[3] Non est super terram potestas quæ comparetur ei, qui factus est ut nullum timeret. *Job.* XLI.

parable. Si vous aviez à combattre seul contre dix ou vingt hommes bien armés, que feriez-vous? Ayant à combatre contre un seul démon, vous avez à lutter contre une plus puissante armée, que si vous aviez contre vous vingt, trente, cent et même mille hommes, puisqu'il n'y a aucune puissance sur la terre qui égale la sienne. Il est tout esprit, il peut se diriger où il veut, tandis que nous sommes enfoncés dans la terre et dans la boue de nos corps. Il est invisible; par conséquent, nous ne pouvons l'attaquer, et nous ne pouvons nous apercevoir de ses attaques; nous sommes toujours sous sa vue, pour être un objet continuel de ses traits et de ses coups. Il est très-subtil et plein d'artifices pour nous surprendre; et nous, nous sommes très-ignorants dans cette guerre spirituelle. Il ne s'endort jamais, et n'a qu'une affaire et qu'une pensée, celle de nous perdre et de nous ruiner, et nous, à peine pensons-nous à nous défendre, nous favorisons même ses desseins, en suivant nos penchants. Ajoutez encore à la subtilité de son esprit, la malice de son envie contre nous qui ne s'adoucit jamais, et qui le porte à travailler sans cesse à notre ruine. Si nous lui cédons lâchement, comme il n'arrive que trop souvent, il en devient plus insolent et plus cruel. Si nous lui résistons quelquefois, il enrage de dépit et redouble ses efforts, ne pouvant souffrir d'être vaincu par nous; de sorte que, pour une victoire que nous gagnons sur lui, il en remportera dix. Il se sert même de nos avantages pour nous ruiner; nos victoires sont ses armes, car il en prend sujet de nous combattre par l'orgueil et par la vanité, quand il n'a pu nous abattre par l'impureté, la paresse ou tout autre vice.

D'ailleurs il connaît parfaitement notre caractère, nos penchants, notre tempérament[1]; il sait comment il nous faut attaquer, et par où il faut nous prendre; il sait se servir de nos passions, de nos vices, de nos mauvaises habitudes, de nos vertus

[1] Intuetur inimicus generis humani unius-cujusque mores, cui vitio sint propinqui, etc. S. Greg. XIV *Mor.* VI, 19, 12.

de nos affaires, de nos charges ; il fait arme de tout. Il excite notre imagination par des objets sensibles ; nos désirs s'enflamment aussitôt, et se portent vers ce qui leur est présenté comme agréable, ou se détournent de ce qui leur semble contraire et fâcheux, sans écouter la raison ni l'ordre de la loi de Dieu. De là autant de péchés qu'il y a de mouvements déréglés, que la raison devait et pouvait empêcher avec la grâce. Et qui cause ce désordre, sinon cet ennemi, qui vient ainsi jeter son ivraie parmi le bon grain dans le champ de nos cœurs [1], pendant que l'esprit est comme endormi, ou pense à autre chose ? Car il prend si bien son temps, et il joue si habilement son jeu, qu'il a presque plus tôt fait le coup que nous ne l'avons aperçu. Nous ne connaissons souvent le mal qu'après l'avoir fait, et même il arrive que nous ne le connaissons pas. Oui, de vingt péchés que nous commettons, à peine en reconnaissons-nous un seul ; car il nous enchante, il nous charme, il nous bande les yeux, il détourne et amuse nos esprits, il enlève de notre cœur les bonnes pensées et les inspirations que Dieu y jette, comme le dit expressément Notre-Seigneur [2], et ne cesse jamais qu'il n'ait gagné quelque chose sur nous ; et s'il ne peut ruiner notre salut, pour le moins, il empêche notre perfection. N'est-ce pas là jouir d'une grande puissance, d'autant plus que Dieu lui donne main levée pour nous tenter et nous combattre. Il veut essayer notre courage par ces sortes d'épreuves, il veut que nous méritions d'obtenir au ciel les places, d'où ces anges apostats ont été privés, en combattant contre eux. Et néanmoins n'est-il pas étrange que nous y pensions si peu, quoique nous soyons si souvent avertis de veiller sur nous, et de prendre garde afin de n'être point surpris [3]....

Véritablement, il n'est pas possible de voir une stupidité pareille à celle d'un chrétien, qui sait fort bien à qui il a affaire,

[1] S. *Matth.* XV.

[2] Venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant. S. *Luc.* VIII.

[3] Nolite locum dare diabolo. *Ephes.* IV.

qu'il a tout l'enfer sur les bras et les démons à ses côtés, qui n'ignore pas qu'il s'agit de son âme dans ce combat, et néanmoins qui n'y pense pas plus que s'il n'en croyait rien. Vous vous excuserez peut-être sur ce que Dieu et ses anges sont pour vous; il est vrai, mais comme vous ne pouvez rien sans eux, aussi ne font-ils rien sans vous. Quand tout le ciel serait pour vous contre le dernier des démons, il ne l'empêcherait pas de vous nuire, si vous ne prenez pas même les armes pour vous défendre au temps de la tentation, et dans les occasions du péché.... Les Apôtres étaient auprès de Notre-Seigneur dans le jardin des Oliviers, quel démon eût osé approcher? Cependant il les avertit de veiller et de prier, de peur d'entrer en tentation [1], et vous pensez pouvoir l'éviter, et vous sauver de cet ennemi sans combat et sans armes?... Méditez ces vérités, représentez-vous-les souvent pour vous tenir toujours en état de combattre. Reconnaissez que vous êtes comme ces Syriens qui avaient été aveuglés par la permission de Dieu, et qui furent conduits sur les terres de leurs ennemis [2]; or, quand ils recouvrèrent la vue et qu'ils se virent environnés de toute part, quel sentiment eurent-ils? C'est celui que vous devriez avoir. Vous devriez soupirer et dire comme David [3]: Mon Dieu accourez à mon aide, non pas afin que je demeure oisif, mais afin que je lutte courageusement dans cette guerre; non pas afin que je ne sois pas tenté, ni afin que je ne combatte point, mais afin que je puisse remporter la victoire.

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN NOUS SOMMES FORTS CONTRE LE DÉMON, QUAND JÉSUS-CHRIST EST AVEC NOUS.

Il est vrai que si nous n'avions point d'autres forces pour combattre que celles qui nous sont propres, et que nous tirons de la nature, ce serait fait de nous; mais notre force vient de celui

[1] Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. *S. Matth.* XXVI.
[2] IV *Reg.* VI.
[3] *Psalm.* LXIX.

qui est venu en ce monde pour déjouer les desseins de cet ennemi, et pour le chasser aussi bien de nos âmes que de nos corps[1]. Que Jésus-Christ soit plus puissant par lui-même que tout l'enfer, cela est trop clair, puisque les démons n'ont de force qu'autant qu'il leur en donne, et que s'ils sont méchants sans lui, ils ne peuvent cependant faire de mal sans sa permission. Mais, ce qui est plus digne de remarque, et ce que nous devons considérer d'une manière toute particulière, c'est que la force de Jésus-Christ nous est communiquée avec tant d'avantage que, si nous voulons nous en servir, et nous bien entendre avec lui, nous qui sommes si faibles de nous-mêmes, nous deviendrons plus forts que tout l'enfer, quand il aurait ramassé toutes ses forces contre un seul homme.

Et, pour bien comprendre cette vérité qui est si importante, sachez que toute la victoire que vous pouvez espérer dans cette guerre spirituelle, consiste à ne consentir jamais ni au péché ni à l'imperfection, autant qu'il est en votre pouvoir. Or il est certain qu'étant assisté de la grâce de Jésus-Christ, il vous est si facile de refuser votre consentement, que, quand toutes les troupes de l'enfer viendraient fondre sur vous, elles ne pourraient l'arracher de votre cœur, si vous ne le voulez. Le démon peut bien vous solliciter, dit saint Augustin [2], et aboyer contre vous, comme un chien qui est à la chaîne, mais il ne pourra jamais vous mordre et vous perdre, il ne le fera jamais, si vous n'en approchez pas. Il peut bien vous attirer par ses appas, vous épouvanter par ses menaces, vous affliger comme Job, vous tourmenter de toutes manières ; mais forcer votre volonté, et vous faire pécher contre votre consentement, il ne le peut et

[1] In hoc apparuit filius Dei ut dissolvat opera diaboli. II. S. *Joan.* III.

[2] Alligatus est enim tanquam innexus canis catenis, et neminem potest mordere, nisi eum qui se illi mortifera securitate conjunxerit. Jam videte, fratres, quam stultus est homo ille, quem canis in catena positus mordet. Tu te illi per voluptates et cupiditates sæculi noli conjungere, et ille ad te non præsumet accedere. Latrare potest, sollicitare potest, mordere omnino non potest, nisi volentem. Non enim cogendo, sed suadendo nocet : nec extorquet a nobis consensum, sed petit. S. Aug. serm. CXCVII, *de Temp.*

il ne le fera jamais [1]. Nous le voyons dans la personne de Job, qui malgré tous les efforts du démon, s'est soutenu avec la grâce, contre les desseins qu'il avait de lui faire offenser Dieu, par quelque blasphème ou par le désespoir. Qu'il fasse du reste tout ce qu'il voudra, il ne fait rien s'il ne vous attire au péché ; aussi ne veut-il rien autre chose, et néanmoins il est en votre liberté de ne le pas faire.

Quelle plus grande puissance que celle qui ne dépend que de votre volonté ? Quel spectacle de voir tous ces esprits ramassés autour d'un jeune homme ou d'une pauvre fille pour les solliciter au mal, par toutes les ruses et les violences imaginables, et néanmoins qu'ils soient repoussés par une seule parole, par un acte de volonté, et qu'il suffise, pour rendre tous ses efforts inutiles, de dire seulement : Non, je n'en ferai rien, je ne le veux pas... Il n'en faut pas davantage pour avoir sujet de dire avec saint Paul : Grâces immortelles à Dieu, qui nous a donné la victoire par le moyen de Jésus-Christ. Oui nous avons la victoire, si nous le voulons ; mais c'est par la grâce et par le moyen de Jésus que nous le voulons [1]. Hé ! pourquoi ne l'ai-je pas toujours voulu, puisque j'avais toujours cette grâce pour le vouloir ? Pourquoi me suis-je laissé vaincre tant de fois, pouvant remporter la victoire ?... Ah ! quelle honte et quelle perfidie de n'avoir pas voulu triompher de mon ennemi, quand je le pouvais, ne voulant pas en prendre la peine, et préférant plutôt trahir mon âme et mon Jésus, que combattre pour eux. N'est-ce pas là l'acte d'un traître ?... Et que puis-je attendre autre chose que le châtiment de ma désertion et de ma trahison... Mais mon Sauveur, je la reconnais, et je la déteste de tout mon cœur ; je vous en demande pardon, et je l'espère de votre bonté, d'autant plus volontiers que je sais bien que mon ennemi voudrait, s'il le pouvait, m'arracher cette confiance de l'âme, et me jeter dans le

[1] Sane diabolo nos nostra mancipat voluntas, non ipsius potestas. S. Bern. *de grat. et lib. arbit.*

[2] Deo gratias cui dedit nobis victoriam per D. N. Jesum-Christum. I *Cor.* xv.

désespoir par les reproches qu'il me fait de ma déloyauté. Mais non, je ne l'écouterai point, qu'il fasse ce qu'il voudra, il ne m'ôtera jamais l'espérance que j'ai en votre bonté, parce que je suis assuré que vous êtes plus porté au bien et à me pardonner, que je ne suis moi-même enclin au mal et à vous offenser.

TROISIÈME POINT.

COMBIEN CE MOTIF EST PUISSANT POUR NOUS UNIR A JÉSUS-CHRIST QUI DIT EN TERMES EXPRÈS, QU'IL REGARDE COMME ENNEMIS CEUX QUI NE SONT PAS AVEC LUI.

Ce n'est pas assez d'expier les péchés passés, si vous ne prévoyez l'avenir, et si vous ne mettez un meilleur ordre dans vos affaires; car la guerre dure aussi longtemps que la vie, et ce que vous avez à prévoir pour maintenant, c'est d'être dans une parfaite intelligence avec Jésus-Christ. Avec lui, vous êtes si puissant que tout l'enfer ne peut rien contre vous [1], et sans lui, vous êtes si faible qu'il ne faut qu'un démon et qu'une imagination pour vous ruiner entièrement. Afin que vous connaissiez mieux combien il importe d'être bien avec Jésus, méditez ces paroles, par lesquelles il vous déclare ouvertement qu'il n'y a point de neutralité, qu'il faut être ou avec lui, ou contre lui : *Qui n'est pas avec moi*, dit-il, *est contre moi* [2]. O Dieu! être contre Jésus! Ne tremblez-vous point à ces paroles? Ne voyez-vous pas que c'est être du parti de l'ennemi? N'en reconnaissez-vous pas l'indignité, et ne concluez-vous pas aussitôt qu'il faut nécessairement être bien avec lui, puisque autrement on serait contre lui [3]?... Après avoir pris cette résolution, apprenez ce que c'est que d'être bien avec Jésus. Que vous en semble? S'il ne vous vient pas quelque autre lumière, examinez si ce n'est pas être dans l'état où il veut que nous soyons, pour sortir victorieux de cette

[1] Confortamini in Domino, et in potentia virtutis ejus. *Ephes.* VI.

[2] Qui non est mecum contra me est.

[3] Ab electis eo valentius vincitur, quo soli auctori omnium humilius sub sternuntur. Superest igitur, ut unusquisque nostrum tanto se plenius auctori subjiciat, quanto se contra verius violentas adversari vires pensat, etc. V. S. Greg. XXXII *Mor.* XXIX.

guerre, et si ce n'est pas par le moyen des trois facultés de notre âme, que nous serons en cet état.

Il veut que notre entendement soit bien instruit des vérités qu'il nous a enseignées dans son saint Evangile, et principalement de celles qui touchent ce combat, de celles-ci par exemple : qu'il faut continuellement veiller, de peur d'être surpris; qu'il faut avoir les yeux ouverts pour voir ce que vous faites, et où vous mettez le pied ; qu'il faut vous défier de vous-même, et fonder vos espérances sur l'aide et sur la puissance de votre chef. Si on se sentait faible d'un côté au sujet de quelques autres vérités, il faudrait se fortifier : car c'est là infailliblement que l'ennemi nous attaquerait, et nous prendrait au dépourvu. Reconnaissez donc l'endroit faible. Qu'y a-t-il dans toute la Religion, ou dans la poursuite de la perfection, qui vous choque et qui vous fasse peine ? Est-ce de vous confesser, de vous découvrir à votre directeur, de n'avoir point d'amitiés trop particulières, trop d'attache et d'amour pour vos inclinations naturelles? Qu'y a-t-il encore ? Ne laissez rien sur quoi vous ne soyez pleinement informé, et, selon que vous connaîtrez la vérité, efforcez-vous d'y acquiescer sans contredit ; car autrement vous ne seriez pas bien avec Jésus, qui est l'auteur de toutes ces vérités; et à la première tentation qui surviendrait, vous rendriez les armes. O mon Sauveur, ne le permettez pas, donnez-moi cet entendement qui donne la vie, et que votre miséricorde et votre vérité ne m'abandonnent jamais [1].

Quant à la volonté où est plus proprement le nœud de l'union qui se fait avec Jésus-Christ, il faut qu'elle soit tellement attachée à ses ordres et à son bon plaisir, qu'elle soit entièrement resolue de ne s'en écarter jamais, pour n'importe quelle raison de bien, d'honneur, ou de plaisir. Qu'il n'y ait ni perte ni tourment, ni menace, ni frayeur, ni mort même qui nous fasse changer de résolution, afin que, selon ce que dit le Sage, vous combattiez jusqu'à la mort pour votre âme et pour le bien de la

[1] Da mihi intellectum et vivam. *Psalm.* CXVIII.

justice, et qu'ainsi Dieu renverse les desseins de tous vos ennemis[1]. Représentez-vous la fidélité que doit un soldat à son capitaine, celle que doit le capitaine à son général, et le général à son roi. Rappelez-vous que c'est en ceci principalement que consiste votre fidélité; que jamais avec connaissance vous ne consentiez à aucun mal, parce que vous savez bien que votre Jésus n'en veut aucun, et que vous fassiez le bien qu'il vous demande dans votre état, sans l'omettre lâchement pour obéir à votre caprice, ou au caprice d'un autre, plutôt qu'au bon plaisir de votre Dieu[2]. C'est cette fidélité qui emporte la couronne; mais il faut qu'elle soit si constante et si ferme, qu'elle persévère jusqu'à la mort, et que la vie ne soit jamais sans elle[3]. Et, comme il y a du faible dans la volonté aussi bien que dans l'entendement, il faut s'éprouver, se sonder, comme dit l'Ecriture[4], de peur qu'étant surpris au combat, on ne prétende s'excuser sur la faiblesse qui n'est pas excusable, puisqu'on a dû la reconnaître, la fortifier, et y pourvoir, car il faut s'armer avant de marcher au combat. Quelle passion est en vous maintenant plus vive et plus remuante? Car elles ont leurs saisons; c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui domine, l'ennemi le sait fort bien et dispose à cette intention ses artifices. Mais ceux qui, avec l'Apôtre, n'ignorent pas ses pensées[5], y pourvoient sagement, se tiennent sur leurs gardes, se défient des moindres premiers mouvements, et jamais une bonne âme n'est moins passionnée que quand elle craint plus de l'être : car la crainte la rend vigilante, et la vigilance la rend vertueuse et fidèle à son Dieu. O mon Dieu! que jamais je ne m'endorme, puisque j'ai toujours quelque passion

[1] Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos. *Eccli.* IV.

[2] Odientes malum, adhærentes bono. *Rom.* XII.

[3] Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ. *Apoc.* II.

[4] Fili, in vita tua tenta animam tuam, et si fuerit nequam non des illi potestatem, non enim omnia omnibus expediunt, et non omni animæ omne genus placet. *Eccli.* XXXVII.

[5] Ut non circumveniamur a Satana; non enim ignoramus cogitationes ejus. II. *Cor.* II.

qui remue, et qu'il est à craindre que mon ennemi ne s'en prévale.

Enfin, pour votre mémoire, si vous voulez être parfaitement bien avec Jésus-Christ, il faut vous attacher au souvenir de sa parole, afin que dans toutes les occasions qui se présentent, vous puissiez effectuer vos bonnes résolutions qui, autrement, s'évanouiraient. C'est ce qu'il nous voulait faire entendre quand il disait à ses Apôtres, que tous les discours qu'il leur tenait ne tendaient qu'à cette fin, qu'ils s'en souvinssent à l'heure et au moment qu'il faudrait les pratiquer [1]. Et quand lui-même alla au devant de ses ennemis, et qu'il encourageait ses trois compagnons pour ne rien faire de lâche et d'indigne de leurs personnes : Voici l'heure, voici le temps, leur dit-il, où il faut accomplir tout ce que nous avons jamais résolu de faire et de souffrir [2]. C'est aussi ce que veut nous dire l'Apôtre [3], quand il dit qu'il faut nous armer pour être prêts dans les mauvais jours qui arrivent, et qu'il faut tenir sans cesse à la main le bouclier de la foi, pour parer les coups et les traits embrasés de notre ennemi, qui ne pense qu'à nous perdre. C'est comme s'il nous disait que, comme lorsque nous sommes tentés sur quelque article de la foi, nous devons opposer à la tentation la certitude de notre croyance, de même devons-nous, dans tout ce qui regarde la religion ou la perfection, être aussi persuadés et aussi vigilants à repousser toutes les pensées et les mouvements contraires, que s'il s'agissait de la foi. Et de fait, c'est un article de foi, qu'il faut se faire violence, qu'il ne faut jamais céder ni succomber à la tentation, de quelque manière que ce soit; et cela est aussi indubitable qu'il est vrai que les saintes Ecritures l'ont

[1] Hæc locutus sum vobis, ut cum venerit hora, eorum reminiscamini, quia ego dixi vobis, S. *Joan.* VI.

[2] Ecce appropinquavit hora. S. *Matth.* VI.

[3] Induite armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli. Propter ea accipite armaturam Dei, ut possitis resistere in die malo, et in omnibus perfecti stare. In omnibus sumentes scutum fidei, in quo possitis omnia tela nequissimi ignea extinguere, et galeam salutis assumite, et gladium spiritus, quod est verbum Dei, per omnem orationem, et obsecrationem, orantem omni tempore in spiritu, et in ipso vigilantes in omni instantia. *Ephes.* IX.

dit, et que les Ecritures sont infaillibles. Il faut donc vivifier cette croyance et combattre de telle sorte, avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que vous voudriez le faire maintenant qu'il vous découvre ces belles vérités. N'est-il pas vrai que vous ne voudriez pas aller à l'opposé? Mais peut-être que dans la chaleur de la tentation et du combat, vous n'auriez pas autant de lumières qu'en ce moment; défiez-vous alors de ces ténèbres, rappelez-vous ce que vous voyez maintenant, comme étant incomparablement plus certain, que tout ce que le démon vous représentera à l'esprit, au moment de la tentation. C'est s'unir et s'attacher à Jésus, que de se souvenir ainsi constamment de tout ce qu'il nous a recommandé de faire ou de laisser, pour lui être aussi fidèles que s'il y allait de la foi et du salut de l'âme. C'est ainsi que le Psalmiste dit, que la vérité nous environnera comme un bouclier qui défend toutes les parties du corps, et que nous ne craindrons point ces fantômes nocturnes, qui n'effrayent que ceux qui marchent sans Jésus [1]. O mon Dieu! mettez-moi donc auprès de vous, et vienne qui voudra m'attaquer [2].... Mon fils, pour être près de moi, il faut quitter le monde qui en est éloigné; et quoique je m'approche de toi, le monde te retire, et tu t'éloignes autant de moi que tu aimes le monde. Mon âme! prends garde à cet avis; car c'est la ruse de ton ennemi de te retirer ainsi de ton Jésus, en t'approchant du monde, pour te combattre plus à son aise et à son avantage.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Combien le démon est fort contre nous, si nous ne sommes fortifiés par Jésus-Christ.

Après avoir considéré l'état déplorable de cet homme qui, étant possédé du démon, était aveugle et muet; après avoir vu comment Notre-Seigneur le délivre de ce mauvais hôte et le guérit parfaitement; après

[1] Scuto circumdabit te veritas ejus, non timebis a timore nocturno. *Psal* xc.
[2] Libera me, Domine, et pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me *Job.* xviii.

avoir entendu ce que disent les Juifs de ce miracle, et ce que Jésus leur répond, réfléchissez sur cette parole du Sauveur, qui appelle cet ennemi: *Le fort armé*, et souvenez-vous que Dieu avait déjà dit à Job, qu'il n'y avait point de puissance sur la terre qui fût comparable à la sienne. Reconnaissez cette vérité en remarquant les grands avantages qu'il a sur vous; il est un pur esprit, subtil, rusé, nuisible, implacable; toutes ses pensées et ses efforts tendent à vous perdre; il en sait le moyen, il en viendra à bout, si vous n'y prenez soigneusement garde. Admirez après cela votre stupidité; vous connaissez fort bien le danger que vous courez, et cependant, vous ne vous en mettez pas plus en peine que si vous n'en saviez rien. En conscience, n'auriez-vous pas sujet de craindre, si vous veniez à passer seul et désarmé près d'un lion affamé, qui vous attend au passage pour vous dévorer? Et n'est-ce pas ce que dit un Apôtre, que le démon n'est pas moins à craindre que ce lion dévorant qui n'épargne personne?

Oh! qu'il faut avoir peu de foi, ou de soin de son salut, pour n'être pas sur ses gardes, ayant continuellement affaire à un tel ennemi! On en laisse tout le soin à Dieu et à son bon ange, comme si Dieu n'avait pas ordonné que nous en prissions notre part, et qu'autrement nous péririons aussi assurément que si Dieu et notre ange n'y veillaient point. Combien y en a-t-il qui succombent à la tentation? Presque tous les hommes du monde y sont pris. Et n'ont-ils pas leurs bons anges pour en être délivrés? Mais, quand tous les anges du ciel descendraient pour le secourir, si l'homme n'y apporte du sien, il est perdu. Veillez et priez disait Notre-Seigneur à ses trois plus fidèles compagnons, de peur de la tentation. Eh! mon Seigneur, n'êtes-vous pas près d'eux pour les garantir de tout malheur? Ecoutez ce qu'il vous répondra à ce sujet, et apprenez à craindre plutôt votre lâcheté que votre ennemi; car, quelque fort et puissant qu'il soit de sa nature et par sa malice, il devient encore plus fort et plus puissant par votre lâcheté.

DEUXIÈME POINT.

Combien nous sommes forts quand Jésus est avec nous.

Ce qui doit nous encourager, c'est que, pour nous fortifier contre notre faiblesse et contre notre lâcheté, il ne faut qu'être uni avec Jésus; car, non-seulement il est plus fort et plus puissant que l'ennemi, mais encore il nous communique sa force, afin de le combattre et de le surmonter.

Oui, quand tout l'enfer serait armé contre nous, pourvu que Jésus soit avec nous, et nous avec lui, nous sommes assez forts : car, que fera l'enfer contre nous? Il nous donnera de la peine. Il nous tentera, il nous sollicitera; mais, s'il n'y a que cela, il n'y a point de mal; et tant qu'il ne nous aura pas fait succomber, il ne croira avoir avancé en rien contre nous, car, tout ce qu'il veut, c'est de nous faire pécher. Mais je l'en défie, pourvu que je me confie à mon Jésus, et que je me tienne près de lui. Jamais je ne pécherai si je ne le veux pas. Non, il n'est pas en la puissance de l'enfer, de me faire pécher si je ne le veux pas, et j'ai moyen de ne pas le vouloir, et de résister à tous ses efforts par la grâce de mon Jésus, qui fait dire à saint Paul et à tous ceux qui savent se servir de ce moyen : Rendons grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par le moyen de Jésus-Christ.

Oh! quel honneur pour Jésus, de changer ainsi notre faiblesse en une telle force! Mais quel déshonneur pour une âme d'avoir la force de dompter tous les démons, si elle le veut, et de se laisser vaincre au moindre assaut qui lui est livré. Ou elle ne veut pas se servir de sa force, préférant céder lâchement plutôt que combattre et que vaincre glorieusement à la vue de tout le ciel. Mon âme, c'est toi qui t'es rendue coupable de cette trahison. Qu'attends-tu de ton roi, que la confusion et le châtiment qui est dû à ta déloyauté? Mon Sauveur, il est vrai que je le mérite; mais parce que je me repens, par votre grâce, de ma lâcheté, et que je vois que mon ennemi me combat encore, et se promet de m'abattre par le désespoir, je veux lui résister et je veux espérer que vous me pardonnerez le passé, et que la confusion que j'en ressens me rendra plus sage et plus vigilant à l'avenir.

TROISIÈME POINT.

Combien ce motif est puissant pour nous unir à Jésus-Christ.

Toute la sagesse et la prévoyance que nous devons avoir pour l'avenir, revient à cette conséquence que nous devons tirer des deux points précédents; que si nous sommes si faibles de nous-mêmes et si forts avec Jésus, il faut nécessairement nous joindre à lui. Si nous manquons en ce point, nous manquons en tout, puisqu'il nous a dit expressément à ce propos que celui *qui n'est pas avec lui, est contre lui.* Or, être contre lui, c'est ce que l'oreille même ne peut souffrir. Il faut donc être avec lui.

Considérez maintenant ce que c'est qu'être avec lui. C'est lui être uni par l'entendement, la volonté et la mémoire. L'entendement est persuadé des vérités que Jésus a laissées en son saint Evangile, la volonté est prête à s'y conformer, et la mémoire s'en souvient dans l'occasion; et ainsi en tout temps, en tout lieu, en toute matière, on agit suivant la volonté de Jésus, comme ferait un soldat à la vue de son capitaine et de son général; c'est en cela que consiste notre fidélité. Et afin que l'âme soit digne de la couronne que Jésus notre roi tient toute prête, il faut qu'elle soit invariable jusqu'à la mort, autrement un autre l'emportera.

Mon âme, que ne voudrions-nous pas faire à cette heure que nous voyons clairement ce qu'il faut faire, et que nous en comprenons l'obligation? C'est ainsi qu'il faut que nous nous comportions dans l'occasion. Car, bien que nous ne le voyons pas clairement, il est néanmoins toujours vrai que nous devons faire ce que notre Jésus nous a recommandé ; et il faut plutôt s'arrêter à la vérité que nous connaissons maintenant, qu'au sentiment contraire que nous avons à l'instant du combat et de la tentation. Car, c'est notre mal dans la tentation, de ne plus croire, de ne plus vouloir, ou de ne plus penser à ce que nous croyons, à ce que nous voulons et pensons maintenant. Oh! mon Jésus, demeurez s'il vous plaît avec moi, comme vous y êtes par ces bons sentiments que vous me communiquez. Mon fils, prends garde de ne point t'en retirer, car, s'il arrive que nous nous séparions, c'est toi qui commences à me quitter.

VENDREDI.

DES PAROLES OISEUSES ET INUTILES, DONT NOUS RENDRONS COMPTE, ET DE LA TEMPÉRANCE QUI MODÈRE NOTRE LANGUE.

Je vous déclare que tous les hommes rendront compte, au jour du jugement, de chaque parole inutile et sans édification qu'ils auront proférée. Ce sera particulièrement sur vos paroles que vous serez justifié ou condamné[1].

Le Sujet s'arrête seulement à ces paroles de Notre-Seigneur, pour nous apprendre à régler les nôtres. Les Evangélistes rapportent un discours bien plus ample qu'il adressa aux Juifs, à raison de leurs blasphèmes, d'où il prit occasion de leur découvrir les grands maux qui se trouvent dans l'usage de la langue; mais nous les connaîtrons suffisamment, si nous apprenons que nous sommes coupables, non-seulement lorsque nous proférons des paroles mauvaises, mais encore celles qui se disent sans sujet et sans édification.

La Fin est d'apprendre cette tempérance qui modère la langue, par la considération du jugement, où nous rendrons compte des plus petites fautes qu'on commet en parlant.

La Forme est en ces trois points :

1° Que les vices de la langue sont fréquents et dangereux, si elle n'est soigneusement retenue.

2° C'est le devoir de la tempérance, de la modérer.

3° La considération et la crainte du jugement doit nous servir pour l'exercice et la pratique de cette tempérance.

PREMIER POINT.

LES VICES DE LA LANGUE SONT FRÉQUENTS ET DANGEREUX, SI ELLE N'EST SOIGNEUSEMENT RETENUE.

Notre-Seigneur ayant condamné de blasphème et d'impiété les discours très-impertinents des Juifs, qui calomniaient les

[1] Dico autem vobis, quoniam omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die Judicii. Ex verbis enim tuis justificaberis, et ex verbis tuis condemnaberis. *S. Matth.* XII.

miracles qu'il opérait par la vertu du Saint-Esprit, prit sujet de parler des péchés de la langue, afin de nous en inspirer de l'horreur, et de nous les faire plus efficacement éviter. L'Ecriture est pleine de pareilles instructions ; mais tout ce qu'elle en dit tend principalement à nous faire reconnaître qu'il est très-facile de faillir en cet endroit, si l'on n'y prend bien garde, et que les fautes qu'on y commet sont plus dangereuses qu'on ne se le persuade. C'est pourquoi il faut s'arrêter particulièrement dans ce point à se bien instruire sur deux vérités ; la première, qu'il est très-aisé de pécher par la langue, si l'on n'y prend soigneusement garde. L'Écriture, la raison et l'expérience nous démontrent cette vérité. Jamais on ne parle beaucoup qu'on ne pèche et qu'on ne blesse son âme, dit le Sage[1], d'où il faut inférer, que naturellement parlant beaucoup, nous commettons beaucoup de fautes. C'est pourquoi David disait que pour marcher droit dans la voie de Dieu, il ne voulait que prendre garde à sa langue[2]. Comme s'il eût dit que c'était le pas le plus glissant, et qu'il y avait grand danger de tomber. Par conséquent, nous disait un autre Sage sur ce sujet[3], employez tout ce que vous avez chez vous de meilleur et de plus beau, faites fondre votre or et votre argent pour en faire une balance où vous pesiez toutes vos paroles, ou bien une bride pour votre langue, que vous tiendrez toujours serrée de peur qu'elle ne vous occasionne quelque chute. Enfin, il n'appartient qu'aux plus parfaits de ne point faillir par la parole, dit saint Jacques, et c'en est une des marques les plus certaines, car pour les autres hommes ils dompteraient plutôt les tigres et les lions que leur langue, et comme il y a fort peu de personnes parfaites, c'est ce qui lui fait dire que personne ne dompte sa langue, pour nous apprendre

[1] In multiloquio non deerit peccatum ; qui autem moderatur labia sua, prudentissimus est. *Prov.* x.

Qui multis verbis utitur, lædet animam suam Ibid. x.

[2] Dixi custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea. *Psal.* xxxviii.

[3] Ori tuo facito ostia et seras. Aurum tuum et argentum tuum confla, et verbis tuis facito stateram, et frænos ori tuo rectos, et attende ne forte labaris in lingua, et cadas in conspectu inimicorum insidiantium tibi, et sit casus tuus insanabilis in mortem. *Eccli.* xxviii.

qu'il y en a bien peu, et que par conséquent il est très-aisé d'y pécher[1].

La raison en est, que la langue est l'esclave de toutes les passions et de tous les vices, qui se servent de son ministère pour éclater au dehors. Aussi, s'il est vrai de dire en général que l'homme est fragile et sujet à pécher[2]; on peut dire avec non moins de vérité, en particulier, qu'il est sujet au péché de la langue, et que ce péché comprend tous les autres, parce que la langue est comme l'organe de toute sorte de fautes. Les péchés prennent naissance dans le cœur, mais ils se produisent aussitôt par la langue. L'envie, la colère, la vengeance, la luxure, la gourmandise, l'avarice s'en servent pour se manifester. Car tout ce que nous avons sur le cœur, nous l'avons aussitôt sur la langue[3], et comme le cœur a bien plus de pente au mal qu'au bien, de là vient que la langue et les paroles s'en ressentent. C'est ce qui fait que pour l'ordinaire nous ne parlons que par passion, et que la passion nous fait parler mal à propos, parce que étant le plus souvent opposée à la raison, elle ne l'écoute point.

L'expérience ne nous démontre-t-elle pas aussi cette vérité, ne nous fait-elle pas connaître, pour peu que nous voulions réfléchir sur nous-mêmes, que si nous avons une parole nécessaire à dire, nous y en ajoutons dix et vingt qui ne servent à rien. Ce sont autant de paroles oiseuses, et autant de fautes, puisque nous sommes menacés d'en rendre compte, et que la parole oiseuse, au dire de tous les saints Pères[4], n'est autre qu'une parole qui ne sert de rien pour l'édification, ou pour

[1] Si quis in verbo non offendit, hic perfectus est vir. Omnis natura bestiarum, et volucrum, serpentium, et cæterorum domantur, et domita sunt à natura humana, linguam autem nullus hominum domare potest, inquietum malum, plena veneno mortifero. *S. Jac.* III.

[2] In multis offendimus omnes. *S. Jac.* III.

[3] Progenies viperarum, quomodo potestis bona loqui, cum sitis mali ? ex abundantia enim cordis os loquitur. *S. Matth.* XII.

[4] Quod sine loquentis utilitate dicitur, et audientis, ut de frivolis et fabulis: at scurrilia non sunt otiosa, sed criminosa. *Interlin. hic ex* S. Hier.

l'utilité spirituelle et temporelle de ceux qui la profèrent, ou de ceux qui l'écoutent.

Eh bien! ne voyez-vous pas combien il est aisé de se laisser aller à ces discours qui n'ont d'autre fin que le plaisir, le passe-temps ou la vanité, sans parler des plus mauvais; et que ce plaisir et cette vanité n'ayant point d'utilité, ni d'édification, ne sauraient justifier ces discours, qui sont par conséquent inutiles et criminels[1]? Vous pouvez enfin reconnaître combien il est facile de faire des fautes en parlant, puisqu'il est si facile de ne parler que par plaisir, si l'on n'y prend bien garde. Et le plaisir ou la mauvaise habitude que vous avez de parler vous empêche tellement d'y prendre garde, qu'à peine si vous y pensez. N'est-ce pas la vérité?... N'avez-vous pas lieu de craindre? Faites-vous si peu de cas du jugement de Dieu, et de la recherche qu'il fera de vos fautes, que, étant certain qu'il examinera vos paroles et punira toutes celles qui sont inutiles et oiseuses, vous n'en teniez pas plus de compte que si vous ignoriez ce jugement, ou qu'il ne pût vous atteindre. N'est-ce point parce que vous croyez que bien que l'on puisse commettre quelque faute par parole, néanmoins la faute n'est pas si grande qu'il puisse en arriver du danger? Vous vous trompez, et c'est la seconde vérité qu'il nous faut maintenant examiner, que les fautes qu'on fait en parlant sont plus grandes et plus dangereuses qu'on ne pense.

L'Ecriture Sainte en parlant des maux de la langue, en parle comme de maux très-pernicieux, de coups mortels qui occasionnent une perte et une ruine entière[2]. Il ne faut pas seulement l'entendre des blasphèmes, des parjures, ou des autres crimes qui peuvent sortir de la bouche, mais de toutes les paroles

[1] Quod aut ratione justæ necessitatis, aut intentione piæ utilitatis cadet. S. *Greg.* VII, III *Moral.* XXVII; *Past. adm.* XV, hom. *in Evang.*

[2] Flagelli plaga livorem facit, plaga autem linguæ comminuet ossa. Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic quasi qui interierunt per linguam suam. Jugum illius, jugum ferreum est, et vinculum illius vinculum æreum, Mors illius mors nequissima, et utilis potius infernus quam illa. *Eccli.* XXVIII.

où il peut y avoir quelque faute. La faute est plus grande que vous ne pensez. La raison en est, que là où il y a plus de liberté d'agir ou de ne pas agir, la faute est plus grave si nous faisons mal. Or, en parlant, la liberté est pleine et entière, car la langue obéit despotiquement, comme on dit, à la volonté, qui peut lui commander de parler ou de se taire, selon la liberté naturelle et l'empire absolu qu'elle a de lui commander. Il suit de là que nous sommes moins excusables, et que les péchés de parole renferment plus de malice. Il n'en est pas de même de nos pensées et de nos passions, car elles ne sont pas autant en notre puissance que la langue et la parole. Quoique la langue prévienne souvent la raison, et que nous parlions souvent plus par manque de réflexion que par malice, néanmoins la faute de cette inconsidération est plus grande que celle d'une distraction, d'une pensée et d'un premier mouvement; car nous pouvons plus facilement y veiller, nous pouvons empêcher plus efficacement la langue de parler, que le cœur ou l'imagination d'extravaguer. Ajoutez à cela que les autres fautes qui se passent seulement dans le cœur et dans l'intérieur, sans monter jusques à la langue, ne causent pas autant de préjudice, de scandale et de dommage que les paroles, car celles-ci ne sont pas seulement nuisibles à celui qui les profère, mais encore à ceux qui les entendent et à ceux de qui on parle, qu'on offense autant de fois qu'on en parle mal sans sujet. Oh! combien de fois cela nous arrive! Ces fautes sont presque irréparables, car pour réparer la faute de la médisance, il faudrait réparer l'honneur qu'elle ravit[1]; et cela semble si difficile qu'on le regarde comme impossible.

Reconnaissez donc cette vérité, que les fautes de la langue sont plus grandes et plus nuisibles qu'on ne le pense communément, et que c'était à bon droit que le Sage demandait une garde à sa bouche et un sceau sur ses lèvres, de peur qu'il

Qui custodit os suum, et linguam suam, custodit ab angustiis animam suam : qui autem inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala. *Prov.* XIII.

[1] Quæ viderunt oculi tui, ne proferas in jurgio citò, ne postea emendare non possis, cum dehonestaveris amicum tuum. *Prov.* XV.

péchât dans ses paroles et que sa langue causât sa perte [1]. Examinez si vous appréhendez ces fautes comme vous le devez, si vous les avez confessées avec l'intégrité nécessaire, si vous vous en êtes repenti et si vous avez pris la résolution d'y remédier... C'est le mal de ce mal, d'être devenu si naturel, si ordinaire, si familier qu'il ne paraît plus un mal, qu'on ne s'en met point en peine, qu'on y vit et qu'on y meurt comme s'il n'y avait point de compte à rendre [2]... Oh! mon Dieu, que je vous ai d'obligation, de m'avoir donné cette occasion d'y réfléchir. Il est vrai que je suis effrayé par la pensée de votre jugement où je devrai rendre compte de tant de paroles inutiles; mais la frayeur me console, car elle me porte à prévenir ce jugement en reconnaissant plus sensiblement mes fautes passées et en prenant la résolution, avec votre sainte grâce, d'y apporter plus de soin et plus de retenue.

DEUXIÈME POINT.

C'EST LE DEVOIR DE LA TEMPÉRANCE DE POURVOIR A CETTE RETENUE.

Il n'appartient proprement qu'à Dieu de gouverner la langue, dit le Sage [3], parce qu'elle est tellement indomptable, que si Dieu n'y met la main, on n'y arrivera jamais. Mais comme il veut aussi que nous y travaillions, c'est à nous de voir par quel moyen et par quelle vertu nous nous acquitterons de ce devoir. On pourrait dire que toutes les vertus y ont part, puisque tous les vices se servent de la langue pour se produire, que l'humilité, la patience, la charité, la prudence, la force et la justice doivent y contribuer, puisqu'elles y ont autant d'intérêt et qu'elles peuvent être offensées par les paroles d'orgueil, d'impatience et des autres vices qui leur sont opposés. Néanmoins, c'est proprement à la tempérance qu'il appartient de régler ce penchant de la nature corrompue, qui ne cherche que le plaisir [4].

[1] Quis dabit ori meo custodiam, et super labia mea signaculum certum, ut non cadam ab ipsis, et lingua mea perdat me. *Eccli.* XXI.

[2] Indisciplinatæ loquelæ non assuescat os tuum ; est enim in illa verbum peccati. Ibid. XVIII.

[3] Hominis est animam præparare, et Domini gubernare linguam. *Prov.* XVI.

[4] S. Thom. 2, 2, q. CXLI, art. 3.

Car puisque c'est principalement le plaisir que nous avons de parler, qui nous fait trop parler, ou pécher en parlant plus qu'il ne faut, qui ne voit que c'est à cette vertu qui règle le plaisir, de modérer notre langue? Aussi le Sage nous a-t-il avertis fort à propos et en termes bien précis, que celui qui ne prend point de plaisir à parler, a retranché tous les maux[1]. Il nous donne dans ces quelques paroles deux leçons très-utiles; l'une que la retenue de la langue est la correction de tous les vices; et l'autre, que cette retenue se fait en modérant et en réglant le plaisir qu'on a de trop parler.

Ceci nous est nécessaire à savoir, non-seulement pour connaître la nature des vertus, mais encore pour apprendre à les pratiquer. Car, sachant que c'est à la tempérance de régler et de modérer notre langue aussi bien que le boire, le manger et les autres plaisirs du corps, nous apprenons comment il faut la régler, et nous sommes puissamment excités à le faire par la connaissance que nous avons de cette vertu. Comment donc réglez-vous votre boire et votre manger? N'est-ce pas par la nécessité? Eh bien! voilà la règle et la mesure que vous devez prendre pour régler votre langue; ne parlez qu'autant qu'il est nécessaire de parler et vous ne direz jamais de paroles superflues[2]. Voilà la vraie pratique de cette tempérance. Pour vous y exciter, considérez quelle honte ce serait pour une personne honorable, d'être notée d'intempérance, et de passer dans les bonnes sociétés pour une personne qui se laisse facilement emporter à l'excès du vin et des viandes. N'est-il pas vrai que ces vices sont honteux et infâmes? Eh bien! les vices de la langue ne le sont pas moins, puisqu'ils sont aussi bien opposés à la vertu de tempérance que les excès de bouche, et qu'on peut aussi bien assurer que celui-là est intempérant qui parle trop, que celui qui boit et mange plus qu'il ne convient[3].

[1] Qui odit loquacitatem, extinguit malitiam. *Eccli.* XIX.

[2] Sit sermo vester, Est, Est: Non, Non; quod autem his abundantius est, a malo est. *S. Matth.* V.

[3] Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat; sed si quis bonus ad ædi-

Il ne le semble pas à celui qui aime à parler beaucoup; mais ne vous y trompez pas, car nos vices nous trompent en ce qu'ils ne nous semblent pas aussi laids et aussi difformes que ceux des autres. Un grand parleur accusera un grand mangeur, et le grand mangeur condamnera le grand parleur. Mais quoi qu'il en soit du jugement des hommes, n'est-ce pas assez pour vous faire rougir devant Dieu, au sujet des excès de votre langue, de connaître le jugement qu'il en porte et qu'il vous déclarera au dernier jour de votre vie? Ah! mon Dieu, ce serait bien assez si nous appréhendions autant vos jugements que nous redoutons ceux des hommes. Mais que dis-tu, mon âme? Nous avons encore plus sujet de rougir, et de nous confondre devant Dieu qui doit nous juger pour une éternité, de ce que nous ne craignons pas ses jugements autant que ceux des hommes.

TROISIÈME POINT.

LA CONSIDÉRATION ET LA CRAINTE DU JUGEMENT DE DIEU DOIT NOUS SERVIR POUR LA PRATIQUE DE CETTE TEMPÉRANCE.

Il faut donc se représenter vivement la considération de ce jugement qui doit être rendu sur les excès de notre langue; jugement qui sera sans doute épouvantable, puisque notre juge nous assure lui-même, qu'il s'exercera sur les paroles qui ne sont qu'inutiles et sans fruit; et que sera-ce de celles qui sont mauvaises et nuisibles? Assurément, si nous avions entendu parler de la sorte un homme devant qui nous dussions être cités, et qui eût la puissance de nous juger, nous craindrions pour le moins de parler mal à propos en sa présence, quand ce ne serait que par respect pour lui, ou pour ne point l'offenser. Quoi donc! voilà votre Dieu et votre juge, qui vous avertit de ce qu'il doit faire, il vous est toujours présent, pour voir le cas que vous faites de ses avis et de son jugement, et vous aurez la

fication em fidei, ut det gratiam audientibus, et nolite contristare Spiritum sanctum Dei. *Ephes.* IV.

Lingua placabilis, lignum vitæ, quæ autem immoderata est, conteret Spiritum. *Prov.* XV.

Est odibilis qui procax est ad loquendum. *Eccli.* X.

hardiesse de continuer ces discours qui seront la cause de votre condamnation?... Prenez-y garde, et pour cet effet pesez bien ces trois vérités importantes.

La première, que votre juge vous avertit expressément du jugement qu'il portera sur les paroles oiseuses, afin de vous obliger à y faire attention. La seconde, qu'il vous voit partout et toujours, qu'il prête une oreille attentive à tous vos discours[1], pour vous obliger davantage à y veiller. La troisième, que si après tout cela vous n'y prenez pas garde, il faut ou que vous ne croyiez pas à sa parole, ou que vous mépriisiez son jugement et ses menaces. Qu'avez-vous à répondre? Qu'y a-t-il dont vous puissiez être mieux instruit!... On vous a dit ce que c'est qu'une parole oiseuse; s'il reste quelque chose à savoir sur ce sujet, c'est de bien comprendre ce que dit Notre-Seigneur, qu'on en rendra compte. Il veut vous dire que l'examen s'en fera selon toutes les règles de la justice, qu'il écoutera les raisons que l'on pourra alléguer pour excuser la parole ou la personne; qu'il y aura égard, et que le jugement sera proportionné à la qualité de la faute ou de la personne qui l'aura commise. Ce qui est fort à remarquer, car on apprend de là, que les personnes qui ont eu plus de connaissance de ces vérités seront plus responsables, si elles n'en ont pas fait leur profit. On leur demandera compte de tant de fautes après tant de grâces, après tant de lumières, de connaissances et de moyens qu'elles ont eus pour s'en garantir. Que répondrez-vous? Quelles excuses donnerez-vous[2]? Car c'est à vous que ces grâces ont été accordées; c'est vous qui méditez ceci, qui avez une connaissance plus particulière du danger des paroles oiseuses. Qu'alléguerez-vous pour vous justifier de tant de fautes, dans lesquelles vous êtes tombé malgré toutes ces connaissances?...

Si vous n'avez point d'autres raisons que les raisons ordi-

[1] Os fatuorum ebullit stultitiam. In omni loco oculi Domini contemplantur bonos et malos. *Prov.* XV.

[2] Reduc me in memoriam, et judicium simul, narra si quid habes ut justificeris, *Isa.* XLIII.

naires que vous apportez tous les jours, raisons qui sont prises du sentiment commun des hommes, qui n'estiment pas qu'il y ait tant de mal dans ces paroles, vous êtes un insensé, car ces raisons sont nulles devant ce juge, qui ne juge pas selon le sentiment humain, mais selon le sentiment divin qui est la règle de vérité. Vous verrez alors qu'il est si juste et si raisonnable, que vous-même vous vous condamnerez; vous porterez vous-même la sentence contre vous, en voyant l'équité de ce juge et en reconnaissant votre iniquité. Que si maintenant vous ne le voyez pas, vous n'en êtes pas excusé; car vous devez croire ce que vous en a dit la Vérité même qui doit vous condamner.

Quand la sentence sera portée contre les excès de votre langue, vous savez bien qu'il faudra y acquiescer, qu'il n'y aura pas lieu d'en appeler, et qu'il ne peut y avoir rien de plus juste ni de plus équitable, car c'est la justice même qui l'aura prononcée. Et n'est-ce pas cette même équité, puisque c'est la même personne, qui nous assure qu'il y a matière de jugement et de condamnation dans ces paroles oiseuses? N'y a-t-il donc pas aussi sujet de craindre et d'y pourvoir?... Oui, le sujet y est si évidemment pressant, que tous les Saints ne se sont pas contentés de veiller sur leurs langues et sur leurs paroles, dans la crainte du compte qu'il en faut rendre; mais ils ont tellement redouté ce jugement, qu'ils redoublaient leur ferveur, leurs pénitences et toutes leurs autres bonnes œuvres, afin de le prévenir et d'expier par leurs satisfactions, les fautes qu'ils pourraient avoir commises. C'est en ce sens que saint Grégoire explique ces paroles de Job, qui se repent d'avoir un peu trop parlé. *Je mettrai,* disait-il, *ma main sur ma bouche*[1], voulant dire non-seulement qu'il serait plus réservé désormais, mais que pour se punir d'avoir parlé légèrement, il ferait quelque bonne œuvre, quelque acte d'humiliation, de patience ou de toute autre vertu; car la main étant le symbole de l'œuvre, c'est mettre sa main

[1] Qui leviter locutus sum, respondere quid possum ? manum meam ponam super os meum. *Job.* XXXIX.

sur sa bouche de faire des bonnes œuvres, en satisfaction de ses paroles. C'est ainsi que font les saints, dit à ce sujet ce grand docteur [1], c'est ainsi qu'ils s'efforcent de réparer les fautes qu'ils peuvent avoir commises dans leurs paroles superflues. Ils n'ignorent pas que, quelque vigilance ou quelque soin qu'ils puissent y apporter, il leur en échappera toujours, et, redoutant ce tribunal si formidable de la justice de Dieu, ils aiment mieux se châtier et payer ici-bas pour ces fautes, que d'attendre le châtiment et le paiement dans l'autre vie.

O Dieu! que les saints appréhendent bien autrement que nous vos jugements. Voilà Job qui avait été si sage et si réservé dans son parler, que Dieu même l'en loue; toutefois, parce qu'il s'échauffa un peu dans la dispute contre ces personnes qui l'accusaient à tort, et qu'il excéda en quelque chose dans ses paroles [2], il s'en accuse devant Dieu, il lui en demande pardon, il ajoute à toutes ses peines la cendre et le cilice, et il proteste que dorénavant il sera plus vigilant. Et nous, quand on nous parle de ces fautes, nous ne faisons qu'en rire! D'où vient cela? On dira peut-être que Job avait entendu Dieu lui reprocher sa faute, et qu'il n'y a rien d'étonnant qu'il la reconnût et qu'il en fît pénitence [3]. Mais ce n'est pas une excuse pour vous; car, bien qu'il en soit ainsi, ce n'était qu'une faute vénielle, une faute de parole légère et superflue pour vouloir un peu trop se justifier; et n'en avez-vous pas dit mille et mille semblables? N'avez-vous pas aussi entendu votre Dieu vous dire, dans son Evangile et au cœur, que toutes ces paroles sont des fautes? D'où vient donc que vous n'entrez pas dans les mêmes sentiments que Job? Quand Dieu vous parle dans les saintes Ecritures, n'est-ce pas la même chose que s'il vous parlait en personne? Et quand il

[1] Sancti viri ante Dei oculos studeut culpas linguæ regere meritis vitæ, studeut bonorum operum pondere premere immoderata verborum, unde in sancta Ecclesia manus super os ponitur, dum in electis ejus quotidie, otiosæ locutionis vitium bonæ actionis virtute operitur. S. Greg. XXXII *Mor.* II; *Job.* II.

[2] Unum locutus sum, quod utinam non dixissem, et alterum quibus ultra non addam. *Job.* XLI.

[3] Auditu auris audivi te autem oculus meus videt te. Idcirco ipse me reprehendo, et ago pœnitentiam in favilla et cinere. *Job.* XLI.

parlait à Job, le reprenant de sa faute, il vous parlait, pour ne point la commettre, ou pour la reconnaître, si vous l'avez commise. C'est ainsi que tous les saints se comportent, comme vous l'avez entendu, et toute personne qui veut être sainte doit vouloir entrer dans ces saints sentiments. Oh! mon Dieu! je voudrais bien, ce me semble, les avoir, mais il n'est pas en ma puissance. Mon fils, si la sensibilité des sentiments n'est pas en ta puissance, la sainteté y est avec ma grâce; car c'est alors que les sentiments sont vraiment saints, quand ils portent à faire ce qu'il faut faire autant qu'on le peut; et parce que tu peux te corriger de tes fautes de parole, si tu fais ce que tu peux avec ma grâce, tu as le sentiment des saints.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les vices de la langue sont fréquents et dangereux, si elle n'est soigneusement retenue.

Qui eût entendu ces blasphémateurs qui calomniaient les miracles de Notre-Seigneur, eût bien jugé qu'ils faisaient mal, et que ce mal était pernicieux; mais celui qui eût entendu le Seigneur prenant occasion de ces blasphèmes, pour reprendre tous les autres péchés de la langue, comme étant matière de jugement et de condamnation, n'eût peut-être pas compris aussitôt comment ces péchés, qui semblent si petits, sont si griefs et si dangereux. Arrêtez-vous donc ici à considérer ces deux vérités qui sont également importantes. La première est, qu'on peut faillir fort souvent en paroles et presque aussi souvent qu'on parle. L'Ecriture le témoigne en plusieurs endroits. La raison le démontre, parce que la langue sert à toutes les passions et à tous les vices; et c'est pour cette raison qu'elle est appelée par un Apôtre, un monde d'iniquités. L'expérience le fait toucher au doigt, car, si une parole oiseuse est un péché, quel est celui qui ne voit combien il dit de ces paroles, puisque toutes celles qui n'ont aucune utilité sont oiseuses.

En outre, elles sont plus nuisibles qu'on ne pense, et c'est la seconde vérité qu'il faut bien considérer; car elles dépendent plus de notre liberté que nos pensées et nos premiers mouvements; elles portent bien

plus de préjudice que ce qui se passe seulement dans le cœur, et ce préjudice est presque irréparable. Car, la parole lâchée ne peut être rappelée, le scandale causé et l'honneur ravi ne peuvent presque pas se réparer. Que deviendra donc ce médisant et ce causeur? Oh! Jésus, vous qui le menacez de votre jugement, vous le savez. Vraiment, nous avons lieu de nous effrayer de ce compte que vous nous demanderez; mais cette frayeur est salutaire, puisqu'elle nous rend plus vigilants et qu'elle nous excite à expier ces fautes, afin qu'elles ne soient point châtiées dans l'autre vie.

DEUXIÈME POINT.

C'est le devoir de la tempérance de pourvoir à cette retenue.

Le remède est qu'avec la grâce de Dieu, on s'efforce de retenir ce penchant naturel que nous avons de trop parler. C'est là l'office de la tempérance, vertu qui modère et règle les plaisirs que recherche la nature corrompue; et, parce qu'il n'y a que le plaisir qui nous fait excéder en paroles, c'est à la tempérance de corriger aussi bien ces excès que ceux du boire et du manger. Comme c'est la nécessité qui sert de règle et de mesure à cette vertu pour régler l'appétit à table, de même la règle pour nous apprendre à parler, c'est de ne parler qu'autant qu'il est nécessaire, autrement on s'expose à dépasser les bornes et à pécher.

Que les excès de bouche sont honteux! N'est-il pas vrai? Ceux de la langue ne le sont pas moins, puisqu'ils sont opposés à la même vertu, et que celui-là qui parle trop est aussi intempérant que celui qui mange plus qu'il ne convient. Mais, mon Dieu, les hommes n'en jugent pas ainsi. Mon fils? Qui est ton juge de Dieu ou des hommes? Et si tu sais que c'est là le jugement de ton Dieu, ne dois-tu pas autant t'y conformer qu'au jugement des hommes?... Ah! mon Dieu, je vois bien ce qu'il en est. Nous redoutons moins d'être jugés par vous que par les hommes; mais c'est ce qui doit nous couvrir de honte et de confusion devant vous.

TROISIÈME POINT.

La considération et la crainte du jugement de Dieu doit nous servir pour la pratique de cette tempérance.

Il ne suffit pas de se confondre de cette insensibilité des jugements de Dieu; il faut apprendre à les craindre et à modérer sa langue par cette crainte. Vous n'avez pour cet effet qu'à vous représenter vivement ces trois vérités qui sont indubitables. L'une, que notre Dieu vous a averti

qu'il vous demanderait compte de vos paroles, afin que vous y prissiez garde. L'autre, qu'il vous considère sans cesse, et qu'il entend tout ce que vous dites, pour vous obliger à ne rien dire qui l'offense. La troisième, que si après cela vous n'êtes pas plus réservé dans vos paroles, vous vous rendez coupable, non-seulement de la faute que vous commettez par vos discours, mais encore du mépris que vous faites des avis et des grâces qu'il vous a donnés pour vous modérer. Il vous en demandera compte; et, si vous en avez quelque raison qui vous justifie, il l'entendra volontiers; mais si vous n'en avez point, il faut que sa parole s'exécute aussi bien avant qu'après avoir porté l'arrêt. Vous savez bien que le jugement étant rendu, il n'y a point d'appel, il faut s'en tenir à ce que ce souverain juge ordonne, et s'il a ordonné qu'il jugerait les paroles oiseuses, ne faut-il pas croire qu'il le fera? Ne faut-il pas craindre ce jugement? Et ne faut-il pas apprendre à parler et à se taire par cette sainte crainte?...

C'est ainsi que Job et tous les saints l'ont appris et pratiqué. C'est un exemple fort remarquable sur ce sujet, que Job n'ayant dit que quelques paroles légères, il en fut tellement repris de Dieu, et il reconnut si bien sa faute, qu'il protesta dès lors vouloir la réparer. Pour cela il s'humilia dans la cendre, se couvrit d'un cilice, comme s'il n'eût pas assez souffert, et comme s'il n'eût osé paraitre devant Dieu sans avoir expié cette faute. Et vous, à qui Dieu s'est adressé en parlant à cet homme, plus particulièrement dans son Evangile, et encore plus, vous à qui il parle intimement au cœur dans cette méditation, que dites-vous de ces fautes? Quelle pénitence ferez-vous, quel sentiment en avez-vous?... Les saints ne faisaient que peu de fautes, et ils craignaient beaucoup; et nous, dans la quantité de nos fautes, nous ne savons pas ce que c'est que de craindre! O mon Dieu! apprenez-le-moi, s'il vous plaît; car il me semble que je voudrais bien craindre, et que je ne le puis. Mon fils, fais ce que tu dois et ce que tu peux avec ma grâce, et, parce que tu peux te corriger des excès de la langue, autant tu t'efforceras de te corriger, autant tu montreras de crainte.

SAMEDI.

DE L'INJUSTE PROCÉDÉ DES JUIFS QUI VEULENT VOIR D'AUTRES MIRACLES QUE CEUX QUE JÉSUS FAISAIT DEVANT EUX, ET DE LA VERTU DE JUSTICE.

Maître, nous voulons que vous fassiez devant nous quelque nouveau miracle[1].

Le Sujet. Prenant occasion de cette demande, nous considérerons l'injuste procédé des Juifs envers Notre-Seigneur, et nous apprendrons par sa réponse et par l'indigne conduite de ses ennemis, comment nous devons pratiquer la vertu de justice, à l'égard de Dieu et du prochain.

La Fin est de remarquer l'injuste procédé des Juifs, pour apprendre les actes de justice, opposés à leur injustice.

La Forme est en ces trois points :

1° Injuste procédé des Juifs dans la demande qu'ils font à Notre-Seigneur.

2° Réponse de Jésus à leur demande.

3° Instruction que l'on peut tirer de la demande et de la réponse.

PREMIER POINT.

INJUSTE PROCÉDÉ DES JUIFS DANS LA DEMANDE QU'ILS FONT A NOTRE-SEIGNEUR.

Nous voyons ici la vérité de ce que Notre-Seigneur avait dit auparavant, que le cœur étant le trésor des paroles, si le cœur est méchant, il ne fournira rien à la bouche que de mauvais[2]. Voici les ennemis de Jésus, qui montrent assez par leurs paroles ce qu'ils ont dans le cœur : Nous voulons, lui disent-ils, que vous fassiez présentement devant nous d'autres miracles que ceux que vous avez faits. En tenant ce langage, ils révèlent leur indigne manière d'agir avec Jésus, en ce qu'ils ne veulent pas

[1] Magister, volumus a te signum videre. *S. Matth.* XII.

[2] Bonus homo de bono thesauro profert bona, et malus homo de malo thesauro profert mala. *S. Matth.* XII.

lui accorder ce qu'ils lui doivent, et qu'ils lui demandent ce qu'il ne leur doit pas. Remarquez que ce sont les deux injustices les plus signalées qu'on puisse faire à une personne ; lui refuser ce qui lui est dû, et la contraindre à donner ce qu'elle ne doit pas. C'est ce que font les Juifs à l'égard de Notre-Seigneur. En effet ils lui refusent premièrement, la croyance qui était due à tant de miracles qu'il avait déjà faits devant eux, et au lieu de les respecter, ils les calomnient et les décrient. N'est-il pas vrai que Jésus avait déjà suffisamment montré ce qu'il était, par tant de prodiges qu'il avait opérés en leur présence?... N'est-il pas vrai que ces miracles étaient plus que suffisants pour les obliger à honorer sa personne, à croire à ses paroles, et à exécuter ses ordonnances?... Que font ces cœurs incirconcis et ces langues de vipères? Au lieu de lui rendre leurs devoirs, ils se révoltent contre lui; au lieu de l'honorer, ils le calomnient; au lieu de croire en lui, ils le décrient, et au lieu de se donner à lui, ils en éloignent les autres. N'est-ce pas là refuser ce qu'on doit? et n'est-ce pas une notable injustice, eu égard au mérite de la personne, au tort qu'ils lui font, et à ceux qu'ils pervertissent?...

Quant à l'autre chef d'injustice, ils veulent obliger Jésus à faire des miracles à leur gré. Quand il n'y eût eu que cette iniquité, de vouloir l'obliger à faire des miracles, c'eût été déjà un crime insupportable ; car puisqu'il n'y a que Dieu proprement qui fasse de vrais miracles, c'était vouloir contraindre Dieu à opérer des prodiges; ce qui est une présomption trop injuste pour n'être pas digne de châtiment. Mais ils ajoutent crime sur crime, en demandant des miracles à leur fantaisie, selon qu'il leur plaira, et non pas selon l'ordre et le bon plaisir de Dieu. Si du moins les termes de leur demande étaient dans les formes du droit et de la civilité; s'ils lui disaient : Nous vous prions, nous vous demandons très-humblement. Mais voyez comment ils parlent : Nous voulons[1], disent-ils, comme s'ils

[1] *Volumus ut supra.* Signum de cœlo quærebant ab eo. *S. Luc.* XI.

commandaient en souverains, et comme s'ils voulaient l'obliger à faire ce qu'ils lui intimaient, sous peine de condamner de fausseté et d'imposture tout ce qu'il avait fait auparavant. Je vous laisse à penser si Notre-Seigneur leur devait ce qu'ils lui demandaient, et si les Juifs n'avaient pas tort de le lui demander.

Oh! que nous sommes souvent dans ce tort et dans cette injustice, quand nous ne voulons pas nous servir des moyens de salut et de perfection que Dieu nous présente. Nous en voudrions d'autres, nous voudrions que Dieu fît des miracles, et qu'il en fît à notre fantaisie ; nous voudrions qu'il nous fît humbles sans humilation, qu'il nous rendît patients sans rien souffrir, qu'il nous fît dévots sans rien retrancher de nos plaisirs ; et qu'en un mot, il nous rendît vertueux et parfaits, sans faire aucune violence à nos humeurs et à nos penchants. Mon âme, il faudrait renverser le paradis, changer tout l'Evangile, et qu'un autre Jésus-Christ vînt nous prêcher, pour être humbles, patients, dévots, et vertueux, comme la nature et le monde le voudraient ; car tant que le paradis, que l'Evangile, et que Jésus-Christ seront ce qu'ils sont, jamais l'humilité, la patience, la dévotion et la vertu ne seront ailleurs que là où elles sont ; et quiconque les cherche autre part, n'en veut point. Il veut un miracle que Dieu même ne peut pas faire, car il veut que le mal devienne bien, et que le bien se change en mal. Mon Dieu, délivrez-moi de cette iniquité et faites-moi accepter ce qu'il vous plaît de me donner, sans vous demander rien l'injuste.

DEUXIÈME POINT.

RÉPONSE DE JÉSUS A LA DEMANDE DES JUIFS.

Cette race méchante et infidèle demande des miracles, et elle n'en aura point d'autre que celui de Jonas : car comme ce prophète a demeuré trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le fils de l'homme qu'ils ne veulent pas reconnaître pour leur souverain, sera enseveli autant de temps dans la terre, et puis ressuscitant le troisième jour, il se fera bien recon-

naître pour ce qu'il est. Les Ninivites se lèveront au jour du jugement contre cette nation, la condamneront parce qu'ils se sont convertis à la prédication de Jonas, et voici que je suis plus que Jonas. De même la reine de Saba qui est venue des extrémités du monde pour entendre la doctrine de Salomon, et recevoir ses sages instructions, sera entendue contre ce peuple, et le condamnera, puisqu'il a plus de moyen de s'instruire, ayant en ma personne un docteur plus grand que Salomon[1]. Voilà ce que répondit Notre-Seigneur aux Juifs, et cette divine réponse mériterait autant de considérations qu'elle contient de paroles, car elles sont toutes d'or et de poids. Pour vous la rendre plus claire et plus intelligible, nous la diviserons en deux parties, qui vous feront voir deux traits de la justice divine, opposés aux deux sortes d'injustice que vous avez remarquées dans les Juifs.

Le premier est, que Notre-Seigneur leur refuse le miracle qu'ils lui demandaient ; ce qu'il fait très-justement pour les punir de ce qu'ils refusaient de croire à ses autres miracles. Considérez ici, que la divine bonté de Jésus devait être grandement irritée par l'injustice de ces misérables, pour leur refuser ainsi nettement ce qu'ils lui demandent ; car nous savons qu'il ne cherchait qu'à se donner et à se communiquer, qu'il opérait, en faveur de tous ceux qui le venaient trouver, des miracles, des guérisons, et toutes sortes de prodiges ; que même il invitait tous les hommes à venir à lui, pour recevoir le soulagement de leur afflictions. Et maintenant que des nobles d'entre les Juifs se présentent, et lui demandent la faveur qu'il promet et qu'il offre de faire à tous ceux qui le désireront, qu'ils le prient de faire quelque miracle devant eux, comme il en a fait devant

[1] Generatio mala et adultera signum quærit, et signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus ; sic erit Filius hominis in corde terræ, tribus diebus et tribus noctibus. Viri Ninivitæ surgent in Judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam : quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ. Et ecce plus quàm Jonas hìc. Regina Austri surget in Judicio cum generatione ista, et condemnabit eam : quia venit a finibus terræ audire sapientiam Salomonis : Et ecce plus quàm Salomon hìc.

tant d'autres, afin qu'ils puissent reconnaître qu'il est envoyé de Dieu, et qu'ils doivent lui obéir, il refuse de condescendre à leur désir ! Non, il n'en fera rien, quelque miracle qu'il ait déjà fait, quelque bonne volonté qu'il ait pour leur salut, quelque raison qu'ils puissent donner, ils n'auront que le miracle de Jonas, c'est à dire une figure de sa Résurrection, qui n'est pas ce qu'ils demandent. O justice de Dieu, que vous êtes à craindre, quand l'injustice des hommes vous provoque à les châtier ; il n'y a bonté alors qui vous retienne. Toute miséricorde, comme dit le Sage, laisse la place à la justice [1].

Mon âme, croirais-tu que ce Dieu bon fût si juste et si sévère, que celui qui est si prompt à donner devienne si prompt à refuser, que celui qui ne souhaite que de nous voir près de lui, nous renvoie parfois bien loin, quand nous en approchons.... D'où vient cela ? C'est le juste châtiment de ceux qui abusent de sa bonté. Quand ils ne font pas ce que Dieu attend d'eux, Dieu ne fait pas ce qu'ils attendent de lui ; quand ils refusent à la bonté ce qu'ils lui doivent, la justice leur refuse ce qu'ils désirent. C'est injuste de leur part de refuser à leur Dieu, car ils lui doivent à trop bon droit ce qu'il demande d'eux ; mais c'est justice de la part de Dieu de refuser à l'homme ingrat ce qu'il demande, car Dieu ne lui doit que des châtiments et des refus. O mon Dieu ! faites-moi profiter de cette instruction que vous me donnez maintenant, de peur qu'abusant de la grâce que vous me faites, quand je la rechercherai plus tard, je ne la trouve point.

L'autre partie de la réponse de Notre-Seigneur, et le second trait de la justice opposé à l'injustice des Juifs, est, que ces impies lui demandant de nouveaux miracles, qui fussent de nouveaux témoignages en faveur de sa puissance et de sa mission, lui au contraire leur présente des témoins et des juges de leur impiété. Ils voulaient se sauver sans se convertir, quoiqu'ils eussent pour cela tant de moyens et de grâces, et ils seront condamnés par ceux qui

[1] Omnis misericordia faciet locum unicuique secundum meritum operum suorum, *Eccli.* XVI.

se sont convertis, quoiqu'ils n'en aient pas eu autant. Ils voulaient se faire arbitres et juges des miracles du Sauveur ; et des Païens avec une femme idolâtre seront leurs juges. Les Ninivites et la reine de Saba se lèveront au jugement, et porteront témoignage contre eux. Oh quel spectacle a ce grand jour ! quelle justice y paraîtra, quand on verra des personnes du monde, des personnes de la plus humble condition, qui n'avaient pas reçu autant de grâces et de faveurs que beaucoup de prêtres, de religieux, et d'autres plus qualifiés, et qui néanmoins auront plus travaillé et amassé plus de mérites.... Que diras-tu, mon âme, que pourras-tu répondre, si après tant de méditations et tant de grâces qui te sont données pour apprendre à être humble et patiente, tu n'as pas pratiqué ces vertus comme plusieurs, qui n'ont eu ni ces occasions ni ces faveurs? Ne se lèveront-ils pas contre toi ? mais ne parlent-ils pas dès maintenant contre tes infidélités?...Ignores-tu quelque chose de ce qui regarde la vertu et la perfection ? Pratiques-tu ce que tu sais des vertus, là où ces bonnes âmes, qui savent à peine ce que c'est que la vertu et la perfection, ne font rien néanmoins que par vertu[1] ?...

O mon Jésus! vous que j'entends tous les jours me prêchant et me rappelant mes devoirs, je vois bien que j'ai reçu beaucoup plus de grâces que ceux qui n'avaient que Jonas et Salomon; mais je ne sais si je suis converti comme eux. Mon fils, la vraie marque d'une bonne conversion se trouve dans le détachement du cœur; et pour connaître si tu es bien détaché de toutes choses, regarde si tu es aussi content d'en être privé que de les posséder...

TROISIÈME POINT.

L'INSTRUCTION QUE L'ON PEUT TIRER DE LA DEMANDE DES JUIFS ET DE LA RÉPONSE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Quoique les considérations précédentes n'aient pas été sans quelque instruction particulière, néanmoins celle qui se rap-

[1] Quoniam data est a Domino potestas vobis et virtus ab Altissimo, qui interrogabit opera vestra et cogitationes scrutabitur, etc. Fortioribus autem fortior instat cruciatio. *Sap.* VI.

porte le mieux à ce sujet, et que vous devez étudier avec plus de soin, c'est d'apprendre la justice, et de vous exciter à la mettre en pratique. L'un est enseigné par la demande des Juifs, et l'autre par la réponse du Sauveur. Les Juifs nous ont fait voir leur injustice, en ce qu'ils refusent ce qu'ils doivent, et en ce qu'ils demandent ce qui ne leur est pas dû. Nous pouvons donc apprendre que la justice exige de nous que nous donnions à chacun ce qui lui appartient, et que nous n'exigions rien de personne qui ne nous appartienne[1]. Voyez ce que vous devez à Dieu, à Jésus-Christ, à sa sainte mère, à votre ange gardien, aux autres saints, à vos supérieurs, à vos parents, à vos bienfaiteurs, à vos maîtres, à vos égaux, à vos inférieurs, à votre âme, à votre corps, à votre charge[2]. Il y a sur tous ces points certains droits qu'il faut connaître, et qui nous obligent à nous acquitter de nos devoirs, si nous voulons être justes et raisonnables. Comment vous y comportez-vous?... Vous ne voudriez pas retenir injustement le bien d'autrui; eh bien, persuadez-vous que vos devoirs de justice sont des biens d'autrui, que vous retenez autant de fois que vous refusez de les remplir, quand l'occasion vous y oblige. Tous ces refus sont autant de nouvelles dettes que vous accumulez, au lieu de vous acquitter des anciennes, et que tôt ou tard il faudra liquider.

Mais, au contraire, ne demandez-vous point plus qu'il ne vous est dû? Vous ne le voudriez pas en matière d'argent, cela vous semble trop injuste et trop vil. Mais en beaucoup d'autres choses n'exigez-vous pas qu'on vous supporte dans vos caprices plus qu'on ne le doit, et plus que vous ne supportez les autres? qu'on vous rende plus d'honneur et de déférence qu'à ceux qui en méritent autant ou plus que vous? N'exigez-vous point qu'on ne vous contredise en rien, quoique vous preniez la liberté de contrôler les autres?... Un petit mot qu'on dira de vous vous irrite

[1] Justitia est quæ suum cuique tribuit, alienum non vendicat, etc. S. Ambr. I. *Off.* XXIV. V. au Livre de l'*Ordre* III p. d. XXIV, et les suivants.

[2] Reddite omnibus debita; cui tributum, tributum : cui timorem, timorem : cui honorem, honorem. Nemini quidquam debeatis nisi ut invicem diligatis. *Rom.* XIII.

aussitôt, et vous vous permettez sans scrupule de longs entretiens sur les actions d'autrui. Tout cela n'est-il pas injuste, puisqu'il est contraire à cette règle du droit : qu'il ne faut faire à autrui que ce que nous voulons qu'il nous fasse [1]. Autrement c'est employer deux poids et deux mesures, l'une pour soi, et l'autre pour autrui : ce qui est en horreur et en abomination devant Dieu [2]. Reconnaissez donc vos désordres sur ce point, et prenez la résolution d'y mettre ordre. Et pour ne pas exiger des autres plus qu'il ne faut demander, suivez l'avis du Sage qui vous recommande de juger de ce plus, par le jugement raisonnable que vous en porteriez, si on venait à l'exiger de vous [3].

Quant au motif qui doit nous exciter à remplir nos devoirs de justice, et à nous exercer dans cette vertu, il est pris de la réponse de Notre Sauveur. Dans cette réponse, Jésus déclare aux Juifs qu'au lieu de leur accorder de nouveaux miracles pour satisfaire leur incrédulité et leur curiosité, il leur donnera des témoins de leur infidélité, qui s'élèveront contre eux et les condamneront un jour devant tout le monde. De même, quand nous n'agissons pas franchement et simplement avec Dieu et avec notre prochain, que nous cherchons plutôt notre intérêt que le leur, et que nous nous détournons ainsi de nos devoirs, qu'arrive-t-il, sinon qu'au lieu de trouver notre avantage, notre honneur et le contentement que nous nous promettions de cette manière d'agir, nous n'y rencontrons que notre malheur et notre perte? Dieu le permet et l'ordonne ainsi, pour nous apprendre qu'il n'y a point de ruse ni de subtilité contre lui, qu'il ne découvre et ne châtie. Il veut nous apprendre qu'aimant la justice, la franchise et la simplicité, il poursuit la duplicité et la punit très-justement [4]. Il permet alors comme châtiment, que celui qui prétendait s'avancer en repoussant son prochain, qui

[1] *Tob.* IV. *Matth.* VII.

[2] Pondus et pondus, mensura et mensura, utrumque abominabile est apud Deum. *Prov.* XX.

[3] Intellige quæ sunt proximi tui ex teipso. *Eccli.* XXXI.

[4] Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum. *Prov.* XXI.

voulait s'agrandir en l'abaissant, et s'enrichir en l'appauvrissant, devienne lui-même si pauvre et si humilié, qu'il tombe dans la fosse qu'il avait creusée pour un autre ; que la pierre qu'il avait jetée en l'air, lui écrase la tête [1] ; que cet Aman soit pendu au gibet qu'il avait fait dresser pour Mardochée ; qu'Holoferne soit décapité avec son épée [2], et qu'enfin tous les hommes méchants et injustes soient pris dans leur malice, dans leur injustice et qu'ils y trouvent leur châtiment [3].

Ce motif est puissant contre l'amour propre, qui est l'auteur et l'instigateur de toutes nos injustices, et de tous les mauvais procédés dont nous usons les uns à l'égard des autres. Car comme il ne cherche que son bien et son avantage, si nous sommes une bonne fois persuadés qu'il n'y a rien à gagner dans ces manières d'agir, mais qu'elles occasionnent plutôt la ruine des personnes, des maisons et des familles, il s'en éloignera avec autant de soin qu'il s'y portait, il fuira l'injustice pour fuir son malheur, puisqu'il ne l'avait méditée que pour y trouver son bonheur. Il est vrai que peut-être il agira moins par amour de la justice que par amour de lui-même, mais cet amour étant une fois éteint, la justice est si belle, que si elle est vue par une âme guérie de l'amour-propre, elle est aussitôt aimée, suivie, et servie pour l'amour d'elle-même, ou plutôt pour l'amour de celui qui l'a commandée.

O justice divine, que vous êtes aimable, même lorsque vous nous châtiez ! car vos châtiments sont notre guérison, si nous les savons bien prendre. C'est pourquoi je vous en prie, confondez mon amour propre, s'il se cherche jamais au préjudice de la charité ou de la justice. Qu'il ne trouve que le mépris au lieu des honneurs, que le blâme au lieu des louanges, que la perte au lieu du gain, et le déplaisir au lieu du plaisir qu'il recherchait injustement, aux dépens d'autrui ; afin qu'étant pris dans

[1] Qui fodit foveam, incidet in eam : et qui volvit lapidem revertetur ad eum. *Prov.* XXIX.

[2] *Esther.* VII ; *Judith.* VIII.

[3] Justitia simplicis diriget viam ejus : et impietate sua corruet impius. Justitia rectorum liberabit eos, et in insidiis suis capientur iniqui, *Prov.* XI.

ses propres liens, il apprenne que c'est à lui qu'il fait tort, quand il pense en faire à un autre, et que l'injustice ne nuit à personne autant qu'à celui qui la commet [1]. Mon fils, ces paroles et ces prières me sont fort agréables; mais quand je viens à t'accorder ce que tu me demandes, et que je châtie tes injustices, tu en commets une nouvelle, qui n'est pas moins criminelle, en murmurant contre mes châtiments. Apprends que c'est alors qu'il faut reconnaître ma justice et ma bonté; c'est alors qu'il faut dire, qu'il est juste et raisonnable d'être soumis à Dieu [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Injuste procédé des Juifs dans la demande qu'ils adressent à Notre-Seigneur.

Si c'est une injustice, et de fait c'en est une, de refuser ce qu'on doit à une personne, et de lui demander ce qu'elle ne doit pas, les Juifs montrent bien qu'ils étaient très-injustes, quand après avoir refusé l'honneur qui était dû à la personne sacrée de Notre-Seigneur, après avoir refusé de croire à ses miracles et de se soumettre à ses commandements, ils vinrent lui demander de nouveaux miracles, et comme lui commander d'en faire à leur gré et à leur fantaisie, en lui disant : Nous voulons que vous nous montriez ce que vous savez faire.

Que dis-tu, mon âme, de cette manière d'agir? Ne le condamnes-tu pas? Ne vois-tu pas clairement leur malice et leur iniquité quand ils veulent obliger leur Souverain à renverser la nature, et à faire des miracles pour leur plaisir? Eh bien! n'es-tu pas souvent aussi déraisonnable?... Ne voudrais-tu pas être humble sans être humiliée, patiente sans rien souffrir, dévote au milieu des plaisirs du monde, et spirituelle en suivant tes penchants?... C'est demander encore plus que les Juifs; car c'est vouloir que Dieu fasse des miracles qu'il ne peut faire, c'est vouloir des œuvres qui ne sont pas seulement au-dessus de la nature, mais contre la grâce et les ordres inviolables de Dieu, qui a ordonné que la vertu détruisît l'amour-propre; et nous voudrions l'un avec

[1] Qui statuit lapidem proximo, offendit in eo, et qui laqueum alii ponit, peribit in illo. Facienti nequissimum consilium super ipsum devolvetur, et non agnoscet, undè adveniat illi. *Eccli.* VII.

[2] Justum est, subditum esse Deo. II *Machab.* VI.

l'autre!... O mon Dieu, n'ayez pas égard à ce que je désire, mais faites ce qui vous plaît.

DEUXIÈME POINT.

Réponse de Jésus à la demande des Juifs.

Notre-Seigneur leur répondit de telle sorte, qu'il fit admirablement paraître l'opposition de sa justice avec leur injustice. Car comme ils lui refusaient injustement ce qu'ils lui devaient, ainsi il les punit justement en leur refusant un nouveau miracle. Et comme ils lui demandaient ce qu'il ne leur devait pas, il leur donne en punition ce qu'ils ne voudraient pas. Ils prétendaient se faire juges et arbitres des miracles du Sauveur, et pour contrecarrer leurs prétentions, il leur donne des païens et des femmes idolâtres pour témoins et juges de leur infidélité. Les Ninivites et la reine de Saba, leur dit-il, vous condamneront au jour du jugement.

Sais-tu bien pourquoi, mon âme, les uns condamneront les autres? et sais-tu bien que, par cette même raison, tu mérites d'être condamnée? C'est parce que tu as plus de moyens de te sauver et de te perfectionner, et que, malgré cet avantage, tu as fait moins de progrès que beaucoup d'autres qui n'ont pas été aussi favorisées? D'où vient cela? veux-tu attendre ta condamnation, lorsque tu peux l'éviter?... Prends garde à cet abus de tant de moyens de perfection. Tu ne fais pas assez de cas des moyens qui sont plus faciles et plus en ta puissance; la messe, la confession, la communion, l'examen et l'oraison, te semblent maintenant trop communs et ordinaires, et néanmoins ce sont les plus utiles, et c'est en cela qu'excellent les bonnes âmes qui te condamneront.

TROISIÈME POINT.

Instruction que nous pouvons tirer de la demande des Juifs et de la réponse de Notre-Seigneur.

Mais apprenons surtout à garder la justice et à nous y exciter; nous apprendrons l'un de la demande des Juifs, et l'autre de la réponse de Jésus. Les Juifs refusant injustement ce qu'ils doivent, et demandant ce qu'on ne leur doit pas, nous font reconnaître que c'est alors que nous gardons la justice, quand nous rendons à Dieu, au prochain, et à nous-mêmes, ce que nous pouvons légitimement leur devoir, et que nous ne demandons à personne plus que ce que nous donnerions volontiers, si on nous le demandait. Eh bien, rendez-vous ces devoirs?... Si quelque

chose vous en empêche, c'est l'amour-propre, c'est que vous recherchez plutôt vos intérêts que ceux des autres; mais qu'y gagnez-vous, si Dieu renverse vos desseins?... Pensez-vous tromper Dieu aussi bien que le prochain? Vous ne faites aucun acte d'injustice que Dieu ne sache, et qu'il ne punisse : et c'est l'une de ses punitions ordinaires, de renverser nos affaires au lieu de les faire réussir. Cela ne suffit-il pas pour vous exciter à rendre tous vos devoirs à qui vous les devez, puisque vous n'en êtes détourné que par l'attente de votre intérêt, et que cette attente se trouve frustrée ?...

Désabusez-vous, et sachez que jamais un bâtiment construit sur les ruines d'un autre n'est solide : qu'une injustice ne rapporte jamais rien de bon, et qu'en matière d'injustice, il vaut toujours mieux la souffrir que d'en être l'auteur. C'est gagner que d'y perdre; c'est perdre beaucoup, que de penser gagner par la perte des autres... Si vous n'aimez pas encore la justice pour sa beauté, aimez-la pour sa bonté dont elle vous fait part, et si une fois vous venez à la connaître, non-seulement rien au monde ne vous la fera violer, mais encore vous abandonnerez plutôt tous vos biens de peur de l'offenser. Mon âme, demande à ton Jésus qu'il te châtie ainsi, en te privant de tes prétentions, si tu prétends jamais quelque chose au désavantage d'autrui ; mais lorsqu'il te châtiera de la sorte, prends garde de murmurer. Car c'est une injustice aussi c pable, qu'il est juste et raisonnable d'être soumis à Dieu.

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE LA PARABOLE DE L'ÉCONOME QUI AYANT MAL ADMINISTRÉ LE BIEN DE SON MAITRE, POURVUT SAGEMENT A SON AVENIR; ET DE LA PRUDENCE SPIRITUELLE QUI NOUS EST ENSEIGNÉE PAR CET EXEMPLE.

Les enfants de ce siècle sont plus prudents et plus clairvoyants dans les choses temporelles, que ne le sont les enfants de lumière dans les choses spirituelles [1].

Le Sujet, pris de l'évangile du jour [1], vient bien à propos à la suite des méditations de la semaine précédente. Car il nous fait voir la prudence spirituelle, qui est la vertu cardinale qui restait à considérer après les autres. Le sommaire de la parabole est qu'un économe, qui ayant l'administration des biens d'un homme riche, s'en était mal acquitté, fut privé par son maître de sa charge. Cette disgrâce le mit fort en peine, et après y avoir réfléchi il avisa cet expédient. Il fait venir tous les débiteurs de son maître, et ayant appris d'eux ce qu'ils lui devaient, il leur donne l'acquit d'une bonne partie de la somme, et se les gagne ainsi pour en être assisté, s'il en a besoin. Le maître qui apprit cette manière d'agir de son homme d'affaires vit bien qu'elle était coupable; mais pourtant il ne put s'empêcher de louer ce mauvais serviteur, de ce qu'il avait eu l'esprit et l'adresse de pourvoir à son avenir dans cette circonstance délicate. Notre-Seigneur prend de là occasion de nous dire que les enfants de ce siècle, c'est-à-dire les hommes du monde, sont plus avisés dans leurs affaires temporelles que les enfants de lumière

[1] Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua. *S. Luc.* XVI.

[2] Homo quidam erat dives qui habebat villicum : et hic diffamatus est apud illum quasi dissipasset bona ipsius et vocavit illum, et ait illi : Quid hoc audio de te ? Redde rationem villicationis tuæ : Jam enim non poteris villicare. Ait autem villicus intra se : Quid faciam, quia Dominus meus aufert a me villicationem ? Fodere non valeo, mendicare erubesco. Scio quid faciam, ut cum amotus fuero a villicatione, recipiant me in domos suas. Convocatis itaque singulis debitoribus Domini sui, dicebat primo : Quantum debes Domino meo ? At ille dixit. Centum cados olei : Dixitque illi : Accipe cautionem tuam : et sede citò scribe, quinquaginta. Deinde alii dixit. Tu verò quantum debes ? Qui ait centum coros tritici. Ait illi, Accipe litteras tuas, et scribe octoginta. Et laudavit Dominus villicum iniquitatis, quia prudenter fecisset : Quia filii hujus seculi pruden-

qui sont ses serviteurs, dans ce qui touche le service de Dieu et le soin de leur âme. Et il conclut qu'il faut imiter la prudence de cet homme, en se faisant des amis qui nous aident dans nos besoins, ou en pourvoyant autrement à notre affaire spirituelle, qui est en mauvais état.

La Fin est de reconnaître que nous sommes tous en cette vie comme les administrateurs des biens de Dieu, et que nous lui en rendrons compte; c'est de considérer que nous avons dissipé tous ces biens, et que par conséquent nous devons appliquer notre prudence à réparer cette dissipation, pour nous mettre hors du péril.

La Forme est en ces trois points :

1° Tous nos biens viennent de Dieu; nous n'en sommes que les administrateurs.

2° Ces biens, nous les avons dissipés.

3° Il faut par la prudence réparer cette dissipation et éviter le danger auquel elle nous expose.

PREMIER POINT.

TOUS NOS BIENS VIENNENT DE DIEU, NOUS N'EN SOMMES QUE LES ADMINISTRATEURS.

Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu [1] ? Pour répondre à la demande que vous fait le saint Apôtre, faites l'inventaire de tous vos biens, et partagez-les en trois lots, dont l'un comprenne les biens temporels, l'autre les biens naturels du corps et de l'âme, et le troisième les biens spirituels de la grâce. Examinez maintenant s'il est quelque bien qui ne vienne de Dieu. Pour les biens spirituels vous ne pouvez pas en douter ; car ce que dit saint Jacques est vrai : que tout don parfait descend du Père des lumières [2].

Quant aux biens naturels, quoiqu'on se les attribue, et qu'on se les approprie davantage, néanmoins nous savons bien que nous ne nous sommes pas formés nous-mêmes; ce n'est pas de

tiores filiis lucis in generatione sua sunt : Et ego dico vobis, facite vobis amicos de mammona iniquitatis : ut cùm defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

[1] Quid habes quod non accepisti ? I *Cor.* IV.

[2] Omne datum optimum, et omne donum perfectum de sursum est, descendens a Patre luminum. *S. Jac.* I.

nous que vient le corps, l'esprit et tout ce que nous possédons sur ce fonds [1]. Qu'étions-nous avant d'exister? un pur néant; la main toute-puissante de Dieu nous en a tirés, et nous a faits ce que nous sommes, à l'exception du péché qui est notre seule et unique œuvre. Mais, ô Dieu, quelle œuvre!... C'est du ciel que nous tenons tout le reste, il faut le reconnaître.

Il ne faut pas penser autrement des biens temporels, dont les hommes se regardent les propriétaires, et qu'ils s'attribuent plus particulièrement, à raison de leur industrie pour les acquérir, ou parce qu'ils les tiennent de leur naissance, de leur parenté, de leurs succès, ou de quelque autre manière [2]. Il leur semble qu'on pourrait douter que tous ces biens viennent uniquement de Dieu, puisque pour les acquérir et les conserver, les hommes y travaillent et y contribuent davantage que pour les biens naturels ou spirituels. Cependant vous ne sauriez en douter ; car ce que dit David [3] est aussi vrai de cette sorte de biens que des autres. Tout est à vous, Seigneur, ce sont vos dons et vos présents, que nous avons reçus sans le mériter, et nous méritons de les perdre, si nous ne reconnaissons les avoir reçus de vous. Mais la plus grande difficulté n'est pas là, il faudrait être trop impie et trop idolâtre de soi-même, pour refuser de l'avouer et de le reconnaître. L'essentiel est de savoir que nous ne sommes que les administrateurs et les économes de ces biens que Dieu nous a confiés, et que nous devons les employer à son service, et les faire valoir selon les desseins et les fins pour lesquels il nous les a donnés [4].

Oui, comme il est véritable que vous tenez tout de Dieu, ainsi est-il très-vrai que vous n'avez rien que pour lui et pour votre salut éternel qui se rapporte à lui. Il est le principe d'où

[1] Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me totum in circuitu. *Job.* x.

[2] E cœlo ista possideo. II *Machab.* VII, 11.

[3] Tua est Domine magnificentia et potentia, et gloria atque victoria, et tibi laus : Cuncta enim quæ in cœlo sunt, et in terra, tua sunt, tuæ divitiæ et tua est gloria. I *Par.* XXIX, 11.

[4] Nobis villici humilitas et modestia assumenda est ; nihil est enim nostrum, sed omnia sunt datoris Dei. S. Chrys.

proviennent toutes choses, il est aussi la fin à laquelle elles doivent se rapporter [1], et comme il est impossible qu'il y ait quelque chose qui ne vienne de Dieu, de même il ne peut se faire qu'elle soit pour une autre fin, puisque Dieu qui en est l'auteur ne peut rien faire sans se proposer une fin, et qu'il ne peut avoir d'autre fin que lui-même. L'homme à qui Dieu donne ces biens peut pervertir cette fin, en abusant de ces dons, et en ne les employant que pour son plaisir, son honneur, et ses intérêts temporels ; mais il ne peut pas pervertir cette vérité essentielle : que Dieu sera toujours la fin à laquelle l'homme doit se rapporter lui-même, et tout ce qu'il fait, et tout ce qu'il possède. S'il manque de le faire, il en rendra compte un jour, et il entendra ces paroles formidables de notre Évangile : Rendez compte de votre administration, de tous les biens que vous avez reçus, de toutes les grâces et des lumières qui vous ont été communiquées, de toutes les connaissances naturelles, de tous les avantages temporels dont vous jouissez. Qu'avez-vous fait de tout cela? à quoi l'avez-vous employé, quel usage en avez-vous fait, quelle fin vous êtes-vous proposée [2] ?... C'est la matière de votre jugement, et d'où dépend votre éternité, selon que vous aurez bien ou mal employé tous ces biens. Le croyez-vous comme un article de foi? Hélas qu'on y pense peu !... Si vous voulez maintenant reconnaître la vérité, vous avouerez que c'est la moindre de vos pensées... O mon Dieu, faites-moi donc s'il vous plaît la grâce de reconnaître dans ce temps de l'oraison, comment j'ai mal employé ma vie passée.

[1] A et Ω, principium et finis. *Apoc.* I.

[2] Bonum nobis, bonum nimis, si ad nos ista referamus, qui in terra nos debemus sentire villicos, Dominos non putare, prorogationis temporariæ ministerium suscepisse, non invenisse jus perpetuum possidendi, cavete ad patrem familias ; fama vestræ substantiæ vos præcedat, juxta illud Apostoli, quorumdam peccata manifesta, sunt præcedentia ad judicium, quosdam autem et subsequuntur. D. Chrysol. ser. CXXVI, *de villico.*

DEUXIÈME POINT.

CES BIENS NOUS LES AVONS DISSIPÉS.

Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi maintenant vos comptes [1]. C'est le maître qui parle à son serviteur, c'est Dieu qui est votre maître, et qui vous parle avec d'autant plus de vérité, que vous êtes ce mauvais serviteur qui a dissipé tous ses biens. Entrons en compte, calculons les recettes et les dépenses, et voyons si vous avez été aussi fidèle à me servir, que j'ai été libéral à vous en donner les moyens... Comment avez-vous administré vos biens temporels depuis que vous en jouissez? Combien en avez-vous employé pour l'avarice, la vanité, ou pour un plaisir déréglé? Combien en habits superflus, en excès de jeux, de meubles, de passe-temps, de festins et autres semblables dépenses?... Rendez-moi tout cela, dit votre Dieu, car tout cela n'a point été employé pour moi, ni pour la fin que je me suis proposée, et que je vous ai déclarée en vous donnant mes biens [2]. J'accorde tous les articles de sage dépense, ceux qui regardent l'entretien de votre vie, l'exercice de votre charge et les autres besoins réels, tout cela me touche et m'appartient; mais ce que vous avez dépensé pour l'orgueil, la vanité, pour le service du monde et du démon, c'est ce que je n'ai jamais prétendu en vous donnant mes biens, et c'est de quoi je demande raison.... Quoi? penseriez-vous que je vous eusse donné mes biens, pour commettre des excès, pour pécher, pour m'offenser, pour fortifier mes ennemis contre moi et pour vous perdre [3] ?... Je ne pouvais y penser [4] et par conséquent je désavoue tous ces frais, j'en demande compte et raison, je veux en être payé et satisfait; si vous ne le faites je saurai vous y contraindre. A tout cela, mon âme! qu'as-tu à répondre? tu ne peux nier la dette, tu ne peux dissimuler tes jeux, ta vanité, ta gourmandise aux

[1] Quid hoc audio de te ? redde rationem villicationis tuæ.

[2] Quia ego dedi ei frumentum et vinum et oleum, et argentum multiplicavi ei, et aurum quæ fecerunt Baal. *Osée.* II.

[3] Argentum suum et aurum suum fecerunt sibi idola ut interirent. Ibid. VIII.

[4] Quæ non præcepi, nec cogitavi in corde meo. *Jerem.* VII.

frais de qui tout cela s'est-il passé? qui nous en a fourni l'argent? de qui le tenons-nous? à quelle condition?... Il faut nécessairement dire que c'est de Dieu que nous avons reçu tous ces biens; mais oserais-tu dire que c'était pour ces fins qu'ils nous ont été confiés? Que reste-t-il donc, sinon d'avouer que nous sommes redevables à Dieu, et qu'il faut trouver le moyen de le satisfaire, et de réparer toutes ces pertes.

Passons maintenant aux biens du corps et de l'âme, qui sont encore plus considérables que les premiers; entrons en compte de la santé, des forces, de la beauté, des sens, de vos yeux, de vos oreilles, de votre esprit, de votre science, de toutes les parties et de toutes les facultés de votre âme. D'où vous viennent tous ces biens, et pour quelle fin vous ont-ils été donnés? N'est-ce pas de Dieu et pour Dieu [1]? Mais est-ce pour cette fin que vous les avez employés?... Vous ne deviez jamais ouvrir les yeux, dire une seule parole, ou faire un pas que pour cette fin? L'avez-vous fait? il s'en faut bien... Comptez toutes les démarches que vous avez faites, nombrez les pensées, les paroles, les mouvements libres et volontaires de votre corps et de votre esprit, et en un mot tout ce qui est émané de vous, depuis l'âge de discrétion jusqu'à cette heure, qui soit capable de mérite ou de démérite; tout cela est écrit et marqué dans le livre de Dieu [2]. Ce livre sera ouvert au jugement, pour examiner si toutes vos actions ont été faites selon la règle qui vous a été donnée, et pour la fin qui vous a été proposée. Vous ne sauriez, dites-vous, en supputer le nombre; mais pourtant il est calculé et arrêté. Tous vos cheveux sont comptés [3], disait le juge, c'est-à-dire toutes vos pensées et toutes vos moindres actions; et Job a reconnu cette vérité, quand il a confessé à son Dieu qu'il savait bien que tous ses pas étaient comptés [4]. Et pourquoi pensez-vous

[1] Omnia in gloriam Dei facite. I *Cor.* x.

[2] Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis, *Deut.* xxxii.

[3] Vestri capilli capitis omnes numerati sunt. *S. Matth.* x.

[4] Tu quidem gressus meos dinumerasti. *Job.* xiv.

Nonne ipse considerat vias meas, et cunctos gressus meos dinumerat? Ibid. xxxi.

qu'on en tienne ainsi compte, sinon pour en faire l'examen et le jugement, selon qu'on trouvera chaque chose employée à son usage et à sa fin? S'il y a quelque chose de détourné pour l'ambition, pour le luxe ou pour quelque autre dérèglement, sachez que c'est un bien aussi mal employé, aussi véritablement dissipé et perdu, que si vous eussiez joué l'argent qu'on vous aurait confié en dépôt, ou pour en faire des aumônes. Voyez un peu si vous ne seriez pas responsable de cet argent?... Voilà comment Dieu parle des dons naturels dont vous avez abusé : C'est, dit-il, comme si vous eussiez employé pour faire des idoles l'or et l'argent, que je vous aurais donné pour un meilleur usage [1].

Ce n'est pas tout, puisque Dieu ne s'est pas contenté de vous pourvoir de biens naturels, mais qu'il vous a encore enrichi de biens spirituels et surnaturels, afin que vous le serviez plus dignement; c'est sur cette sorte de biens qu'on s'arrêtera davantage, pour examiner l'emploi et l'usage que vous en aurez fait, parce que plus ils sont précieux, plus la dissipation et la perte en est coupable. Voyons donc, pauvre âme, qui n'avez fait que demander des grâces, sans penser à les employer. Combien pensez-vous que vous en ayez reçu depuis votre baptême, depuis que vous fréquentez les sacrements, que vous assistez à la messe et aux instructions, que vous lisez des bons livres, que vous fréquentez des personnes spirituelles, et que vous pratiquez la méditation?... Quelles bénédictions, quelles lumières, quels sentiments, quelles faveurs Dieu n'a-t-il point tirés de ses trésors pour vous sanctifier? Mais en vérité êtes-vous devenue sainte, comme vous le deviez, et comme vous pouviez le devenir, si vous eussiez bien usé de ces faveurs?... Avez-vous fait valoir chaque grâce selon son mérite? avez-vous fait des progrès en rapport avec les moyens qui vous ont été donnés?... Car on ne vous demandera pas seulement si vous avez fait quelque profit;

[1] Et tulisti vasa decoris tui de auro meo, atque argento meo, quæ dedi tibi, et fecisti tibi imagines masculinas, et fornicata es in eis. *Ezech.* XVI.

mais si le profit est proportionné à la grâce, si l'emploi s'accorde avec la recette, en un mot, s'il y a autant de bien utilement dépensé que reçu. A ce jugement, on redemande à chacun le profit qu'il a tiré de ce qu'on lui a donné, plus ou moins [1], suivant ce qu'on a reçu. Celui qui a eu un talent, doit en montrer un autre qu'il a gagné; celui qui en aura reçu deux, doit en faire voir deux autres, qu'il a multipliés; et celui à qui on en aurait confié cinq ou dix, est obligé de rendre le double, sous peine de ne rien rendre, et d'être châtié comme ce serviteur paresseux, qui rendit la somme d'argent qu'on lui avait donnée, sans l'avoir fait profiter [2]. C'est donc à vous d'examiner non-seulement si vous êtes humble, patient, charitable et vertueux; mais si votre humilité, votre patience, votre vertu est proportionnée aux moyens que vous aviez de faire des progrès. Car la vertu d'une personne qui médite et qui communie aussi souvent que vous le faites, doit être toute autre que celle d'un artisan ou d'un ouvrier qui n'a pas les facilités et les avantages dont vous jouissez.

Si au lieu d'avoir progressé tous les jours, vous avez, au contraire, dissipé vos biens; si au lieu d'être plus humble par les grâces que Dieu vous a faites, vous en êtes devenu plus présomptueux; si au lieu d'être plus charitable, pour communiquer les lumières et les bons sentiments dont Dieu vous a fait part, vous en êtes plus réservé, que ferez-vous, que répondrez-vous, quelle excuse donnerez-vous, puisque non-seulement vous n'avez pas le double de votre talent, mais que vous l'avez même dissipé tout entier ou en partie?... Ce serviteur négligent qui n'avait pas multiplié le sien, ne l'avait pas perdu, et néanmoins il fut châtié; quelle eût été la sévérité de son châtiment, s'il l'eût consommé en jeux et en débauches?... Et vous à qui il serait difficile de retrouver votre innocence baptismale, et d'en représenter les grâces en leur entier, que deviendrez-vous? A quoi

[1] Omni cui multum datum est, multum quæretur ab eo, et cui commodaverunt multum, plus petent ab eo. *S. Luc.* XII; *S. Matth.* XXV; *S. Luc.* XIX.

[2] Domine, ecce mna tua quam habui repositam in sudario, etc.

vous résoudrez-vous?... N'y a-t-il pas lieu de rentrer en vous-même et de dire comme cet homme de l'Evangile : Que ferai-je? quel conseil prendrai-je? comment me comporterai-je dans cette affaire [1]?

O mon Dieu, c'est le comble de notre misère, de ne pas en connaître la profondeur, jusques à ce que nous comparaissions devant vous, et qu'il n'y ait plus de remède ni de réparation possible; nous n'appréhenderons jamais la rigueur de votre jugement, tant que nous ne sentirons pas la douleur de nos plaies; votre grâce seule peut nous la faire ressentir plus vivement. Touchez, mon Dieu, touchez ce cœur de la crainte de vos jugements [2], afin que je me trouve crucifié avec vous, et que par le moyen de votre croix, j'évite le danger qui m'attend. Mon fils, ma grâce n'agit que dans l'âme qui s'y dispose par un vrai recueillement des sens, et qui pense sérieusement à cette affaire, qui mérite, comme tu le vois, qu'on y pense à loisir; mais aussi la pensée en étant sérieusement conçue, fera trouver le remède à y apporter.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT RÉPARER PAR LA PRUDENCE CETTE DISSIPATION, ET ÉVITER LE DANGER AUQUEL ELLE NOUS EXPOSE.

Nous devons employer notre prudence, si nous en avons, non-seulement à pourvoir à cette affaire si importante, mais encore bien plus à exécuter ce que nous aurons reconnu être à propos de faire. Si nous en sommes dépourvus, nous commencerons ici à l'apprendre, en commençant à vaquer sérieusement à une affaire qui n'a pas sa pareille. C'est la fin et le dessein de la parabole, c'est la conclusion et l'instruction qu'en tire Notre-Seigneur. Il nous fait voir que si un homme a été jugé sage, pour avoir pensé aux moyens de se retirer du danger où il s'était jeté par sa dissipation, quoique ces moyens fussent iniques, s'il a passé pour prudent, combien est-il plus équitable d'attribuer

[1] Quid faciam ?

[2] Confige timore tuo carnes meas, a judiciis enim tuis timui. *Psalm.* CXVIII.

à la vraie prudence le soin de se tirer du danger où nous sommes touchant notre grande affaire [1]? et combien est-il plus raisonnable d'y apporter ce soin, et d'y appliquer cette prudence? C'est ce qui ne se fait pas pour l'ordinaire; car peu de personnes y pensent comme il faudrait. C'est ce qui fait dire au Sauveur de nos âmes : Qu'on est plus avisé dans ses affaires temporelles que dans ses affaires spirituelles. En effet, si on se trouve en danger de quelque perte d'honneur ou de bien, on se met aussitôt à penser aux moyens de se relever de ces pertes, et si l'on n'y arrive pas, c'est plutôt par défaut de pouvoir que de volonté. Mais dans ces pertes spirituelles, il ne faut qu'y penser sérieusement, et vouloir efficacement ce qu'on aura pensé; c'est là le moyen de réparer tous les dommages.

Est-il possible, mon Dieu! que sans une remise totale de mes dettes, je puisse trouver un moyen de satisfaire aux pertes passées, et me remettre en état de tenir mes comptes prêts, au jour de votre jugement? Oui, mon âme, il est possible et nous en trouverons le moyen, si nous nous souvenons de ce qui se passa entre un prophète et cette pauvre femme veuve, qui n'avait qu'un peu d'huile chez elle pour payer toutes ses dettes. Le prophète lui demanda : Dites-moi, que vous reste-il dans votre maison [2]? Et elle répondit qu'elle n'avait que ce peu d'huile qu'elle s'était réservé pour ses besoins. Allez, repartit le prophète, faites de ce peu d'huile ce que je vous dirai, et vous avez suffisamment de quoi acquitter toute votre dette, et suffire pour le reste de votre vie. De même, si nous réfléchissons comment nous pourrons satisfaire au passé, et pourvoir à l'avenir, nous entendrons notre Dieu qui nous demandera : Que reste-t-il à votre disposition? Que vous reste-t-il à faire dans votre condition? quel bien pouvez-vous faire?... Vous avez peur, ce semble, vous craignez qu'il ne vous dise qu'il faut donner tous vos biens aux

[1] Si laudari potuit ille a Domino qui fraudem faciebat, quanto amplius placent Domino Deo, qui secundum ejus præceptum, illa opera faciunt. S. Aug. li. II, qq. Evang. q. XXXIV.

[2] Dic mihi, quid habes in domo tua, etc. IV, *Reg.* IV.

pauvres, jeûner, faire beaucoup de prières, et que c'est ainsi qu'on satisfait, et qu'on obtient l'entière rémission de ses dettes. Certes quand il vous l'ordonnerait, vous en seriez encore quitte à bon marché. Le dessein de Notre-Seigneur est ici de persuader l'aumône à qui peut la faire; mais si vous n'avez pas de quoi, voyez sa bonté, et comment il est disposé à composer avec nous de la manière la plus douce et la plus raisonnable que l'on puisse imaginer.

Qu'avez-vous à faire depuis le matin jusqu'au soir? Quelle dépense de bien vous est nécessaire? Quelles sont vos pensées, vos conversations, vos actions, quel est votre travail, votre emploi, selon votre âge et votre condition? Vous n'êtes pas sans avoir quelque chose à faire, quand ce ne serait que de vivre, boire et manger. Eh bien, vous dit ce bon Dieu, ne vivez plus dorénavant que pour moi [1], n'étudiez plus que pour moi, ne faites aucune dépense d'argent, que pour une utilité que vous rapportiez à ma gloire et à mes intentions; enfin, faites à l'avenir, de tous vos biens temporels, naturels et spirituels, ce que vous deviez avoir fait par le passé; voilà le moyen de satisfaire et de réparer toutes vos pertes [2]. Mais mon Dieu, si cela est recevable pour le présent et pour l'avenir, comment peut-il s'étendre au passé, puisque ce qui est perdu est perdu, et que ce qui se fait maintenant ne peut servir que pour le temps actuel? C'est, mon fils, le grand avantage de cette prudence et de cette pratique spirituelle; que quoi qu'on ait perdu dans le passé, si on veut se reconnaître quelque temps avant la mort, et qu'on fasse de tout cœur ce que je viens de te recommander, ce bon emploi que l'on fait de ses biens, de son esprit et de mes grâces, m'est si agréable que, quoiqu'il dure peu, il suffit pour satisfaire au passé, au présent, et à l'avenir. Car étant fait en état

[1] Nemo nostrum sibi vivit. *Rom.* XIV.

[2] Omne quodcumque facitis in verbo, aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu-Christi. Quodcumque facitis, ex animo operamini; sicut Domino, et non hominibus, scientes quod a Domino accipietis retributionem hereditatis; Domino Christo servite. *Coloss.* III.

de grâce, il peut être aussi méritoire et satisfactoire que les autres bonnes œuvres qui satisfont pour le passé; et la satisfaction est si ample, qu'elle peut même servir pour les autres vivants, ou pour les âmes du purgatoire.

C'est le travail de ceux qui ne viennent à la vigne que sur le soir, mais qui travaillent si bien, qu'ils méritent autant que ceux qui sont venus plus tôt [1]. Car la ferveur avec laquelle on travaille, double le mérite; et rien ne peut nous inspirer mieux cette ferveur, que la pensée de l'avantage qu'on en reçoit. Il ne reste plus alors qu'à se persuader vivement cette vérité si aimable, et à s'y conformer ainsi que le disait l'Apôtre [2]: que comme on a employé les membres du corps et les facultés de l'âme pour l'iniquité et la vanité, ainsi on les emploie pour la justice et la religion, pour le service de Dieu et le salut de l'âme. Il n'est point question d'en faire plus qu'on n'en faisait, mais seulement de faire pour Dieu ce qu'on faisait pour le monde, de faire pour le salut de son âme ce qu'on faisait pour les plaisirs du corps, de faire pour les biens de l'éternité ce qu'on faisait pour les biens de la terre. Si déjà on le faisait en partie, il s'agit alors de s'en acquitter entièrement avec un courage tout nouveau et une ferveur désintéressée qui témoigne à son Dieu, que comme on ne tient la vie que de lui, ainsi on ne veut en user que pour lui. Mon âme, que dis-tu à ce sujet? voudrais-tu refuser une telle bonté?... Si tu consens à l'accepter, dis alors : C'est maintenant que je commence, et fais ce que tu dis.

[1] Sic erunt novissimi primi. *S. Matth.* xx.

[2] Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati, ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ. *Rom.* vi.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Tous nos biens nous venant de Dieu, nous n'en sommes que les administrateurs.

Qu'avez-vous *que vous n'ayez reçu*? Rien du tout, que le péché volontaire qui vient seulement de nous. Quant au reste, tout ce qui mérite le nom de bien, soit temporel, soit naturel, soit spirituel, nous vient de Dieu, et doit lui être fidèlement rapporté, car Dieu est le principe et la fin de toutes choses. L'homme à qui ces biens sont donnés doit se rappeler qu'il n'en est que l'administrateur, et qu'il aura un jour à en rendre compte. Il peut bien en abuser par la liberté qui lui est laissée, et les approprier à ses plaisirs et à ses intérêts particuliers; mais la liberté ne justifie pas ces abus. Il peut bien, s'il veut, ne pas reconnaître son maître dans les biens qu'il en a reçus; mais il sera contraint bon gré, malgré, de le reconnaître quand il s'agira de lui en rendre compte; et c'est maintenant qu'il faut penser à y pourvoir. Oh! qu'elle est donc précieuse cette heure qui m'est donnée pour reconnaître comment j'ai employé mon temps, et tous les biens qui ne m'étaient donnés que pour accomplir les desseins et les fins particulières de celui qui me les avait donnés!... Mon âme, méditer et considérer cette vérité, c'est comme racheter le temps perdu; mais si cette méditation n'est pas sérieuse, c'est comme présenter une monnaie qui n'ayant pas le poids n'a pas de valeur.

DEUXIÈME POINT.

Ces biens, nous les avons dissipés.

Vous ne sauriez mieux employer votre méditation, qu'à considérer ici comment vous avez dissipé tous ces biens qui vous étaient donnés pour le service de Dieu et le salut de votre âme. Car, tout ce qui n'a point été employé pour cette fin est perdu, puisqu'il ne vous avait été donné que pour cet effet; comme l'argent que vous auriez reçu pour faire des aumônes serait perdu et dissipé, s'il avait passé à votre profit, ou que vous en eussiez disposé autrement que vous n'étiez chargé. Voyez donc si tout a été ainsi fidèlement distribué... Oh! qu'il s'en faut! Que de luxe, que de vanité, que de perte d'argent, d'esprit, de connaissances et de grâces! On vous demandera compte de cette dissipation, car, ce n'était

pas pour vous en enorgueillir ou pour briller, que tous ces biens vous étaient accordés.

Quoi! penseriez-vous, que Dieu vous eût donné des biens pour l'offenser, et pour vous perdre? C'est comme profaner les vases du temple, d'employer son esprit à un usage qui n'est point rapporté à sa fin. L'âme qui a reçu le caractère du baptême, n'est pas moins consacrée à Dieu qu'un temple et qu'un autel, et la profanation n'en est pas moindre, quand elle emploie ses facultés à ses plaisirs, que quand on abuse des choses saintes. Si on nous dit que tous nos pas et tous nos cheveux sont comptés, ce n'est que pour nous avertir qu'on tient compte des moindres actions de notre vie, pour en faire l'examen et la censure, et que tous les biens qui sont détournés de leur usage et de leur fin, sont autant de biens perdus... Ah mon Dieu, que ferai-je? Car, je vois que toute ma vie a été employée à suivre mes penchants, sans avoir eu égard à vos desseins et à vos intentions!... Si tout cela est perdu, quel compte aurai-je à rendre, d'autant plus que je devrais même présenter le double de ce que j'ai reçu? Que sera-ce de moi, si je ne puis représenter en leur entier les biens qu'on m'a donnés?... Mon fils, comme cela mérite d'y penser, penses-y donc sérieusement et tu mériteras de trouver le moyen de réparer tes pertes.

TROISIÈME POINT.

Il faut réparer par la prudence cette dissipation, et éviter le danger auquel elle nous expose.

Nous devons ici faire usage de notre prudence si nous en avons, ou commencer à l'apprendre, si nous n'en avons pas. Car si cet homme de notre Évangile fut jugé prudent et avisé, pour avoir mis ordre à se affaires temporelles, aux dépens même de la justice et de la fidélité; combien serons-nous plus prudents, en mettant ordre à l'affaire de notre salut, qui jusqu'ici a été si mal dirigée. Mais que faut-il faire pour agir avec prudence? Ce que vous feriez volontiers pour réparer la perte de quelque bien ou d'un peu d'honneur. Que feriez-vous? Tout ce qui serait en votre pouvoir, n'est-il pas vrai? Eh bien, faites donc ce que l'on vous dira, car on ne vous dira que ce que vous pouvez faire. Dites-le vous-même; que pouvez-vous? Que reste-t-il à votre disposition? Que faites-vous depuis le matin jusques au soir. On ne vous demande que cela, pourvu que vous le fassiez dans l'état de grâce, et dans l'intention d'accomplir les desseins que Dieu a eus, en vous plaçant dans votre condition.

Mais quoi ! Si peu de chose pourrait-il satisfaire à tant de dettes, et réparer tant de dommages? Oui, Dieu est si bon qu'il se contente de ce peu, pourvu que nous consentions à ne vivre plus que pour lui, sans y mêler d'autres intérêts. C'est ce peu d'huile de la veuve, qui fit ce qu'on lui avait dit, et qui s'étant acquittée de toutes ses dettes, eut encore suffisamment de quoi vivre et nourrir ses enfants. C'est cet heureux travail d'une heure, qui vaut autant que celui d'une journée. C'est enfin le mérite de la ferveur, qui double la valeur de l'action, qui la rend méritoire pour le présent et satisfactoire pour le passé; de sorte qu'il ne reste plus qu'à commencer et à continuer... Et pour nous exciter à commencer avec cette ferveur, il faut considérer son prix et son mérite, se souvenir de ce qu'on a perdu et de ce qu'on peut regagner, si on le veut; il faut se dire souvent ; au commencement de ses actions : Mon âme, nous avons perdu par le passé tout le bien et le temps qui n'a pas été employé pour Dieu; et, maintenant nous pouvons réparer toutes nos pertes, si nous voulons bien employer cette heure, et faire cette action pour la gloire de Dieu et pour notre salut.

DESSEIN DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Nous prendrons pour sujet de nos méditations, cette semaine, les six belles paraboles que nous trouvons à la suite dans l'Evangile ; ces paraboles ont pour but de nous faire reconnaître quelques vérités fort importantes, qui concernent notre avancement dans la vie spirituelle et dans la perfection de notre état.

LUNDI

PARABOLE DE LA SEMENCE, DONT LA PLUS GRANDE PARTIE TOMBE DANS UNE TERRE MAUVAISE ET NE RAPPORTE POINT DE FRUIT.

Celui qui sème est allé semer son grain [1].

Le Sujet. Nous considérerons en particulier les trois sortes de terre où la semence ne profite point; nous y verrons la figure de trois grands obstacles aux fruits que doit produire la parole de Dieu, et à la perfection qui est propre à chacun selon son état.

La Fin est qu'ayant reconnu ces trois obstacles, nous nous efforcions de les renverser, et de nous mieux disposer à recevoir les saintes inspirations que Dieu nous envoie.

La Forme est en ces trois points, dont chacun comprend une sorte de ces terrains et de ces empêchements.

1° La semence tombe sur un chemin battu; premier empêchement, la dissipation du cœur.

2° Elle tombe sur un terrain pierreux; second obstacle, la dureté du cœur.

3° Elle tombe sur une terre couverte d'épines; troisième empêchement, les soins trop empressés.

PREMIER POINT.

LA SEMENCE TOMBE SUR UN CHEMIN BATTU ; PREMIER EMPÊCHEMENT, LA DISSIPATION DU COEUR.

Il faut avouer que Notre-Seigneur avait un grand désir de répandre sa parole et ses grâces dans le monde, car il savait fort bien que la plus grande partie de ses dons seraient perdus, malgré cela il ne laisse pas de les distribuer. Oh! bonté de Jésus à donner! Oh! malice des hommes à refuser ce qu'il leur donne!... Dieu ne voulait pas anciennement qu'il tombât une goutte d'eau du ciel, quand la terre n'était pas disposée à la recevoir. Je défendrai, disait-il, aux nuées de répandre la pluie [2]; et

[1] Exiit qui seminat, seminare semen suum. *S. Luc.* VIII.
[2] Mandabo nubibus meis ne pluant. *Isai.* V.

qu'est-ce que la pluie en comparaison de la parole d'un Dieu ! Après que Dieu a refusé la pluie, parce que la terre n'était pas capable de la recevoir, ou parce que les hommes ne la méritaient pas, il répand maintenant sa parole et ses bénédictions, quoique les hommes ne soient pas mieux disposés pour recevoir ses grâces, que la terre ne l'était pour recevoir les eaux du ciel !... Oh ! que ce prophète qui prévoyait cette grande bonté de Jésus, et cette prodigieuse malice des hommes, avait raison de s'écrier et de leur dire par trois fois : Terre, terre, terre, écoute la parole de Dieu[1] ; comme s'il eût déjà vu ce qui devait arriver, qu'il y aurait trois sortes de terres ou de personnes, qui ne recevraient point cette divine semence, ou qui n'en tireraient aucun profit.

La première sorte de terrain est la figure de ceux qui sont comme un grand chemin battu par tous les passants, où la semence est aussitôt foulée aux pieds et enlevée par les oiseaux, de sorte que ce n'est que semence et peine perdue[2]. Ce sont ces personnes qui ne savent pas, ou qui ne veulent pas apprendre ce que c'est que le recueillement du cœur et de ses affections, qui se laissent dissiper l'esprit par toutes sortes de pensées, de nouvelles curieuses et mondaines. Ce sont ces habitants d'Athènes, dont la plus grande occupation est d'apprendre ce qui se passe, d'y penser et d'en faire l'objet de leurs entretiens[3] ; et, quand saint Paul vient leur parler de Jésus-Christ, ils ne l'écoutent pas, ou ils s'en moquent, ou enfin ils ne font rien de ce qu'il leur dit, semblables à ce grand chemin qui, ouvert à tous les passants, ne fait pas fructifier la semence qu'il reçoit.

Toutes ces nouvelles et ces pensées de ce qui se fait et se dit dans le monde, sont autant de passants qui foulent et écrasent tout ce qui pourrait avoir été inspiré de bon et de saint, sans

[1] Terra, terra, terra, audi sermonem Domini. *Jerem.* XXI.

[2] Dum seminat, aliud cecidit, secus viam et conculcatum est, et volucres cœli comederunt illud. Hi sunt qui audiunt, deinde venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant. *S. Luc.* VIII.

[3] Athenienses omnes et advenæ hospites ad nihil aliud vacabant, nisi aut dicere, aut audire aliud novi. *Act.* XVII.

qu'il puisse pousser et profiter. Ne vous en étonnez pas, car le démon se mêle parmi ces nouvelles et à ces curiosités, qu'on reçoit avec tant d'avidité; et, comme le dit expressément Notre-Seigneur, il enlève et emporte de ce cœur tout ce qu'il y avait de bon. Aussi voyez-vous ces personnes sans sentiment de Dieu, et qui n'en peuvent pas plus parler, ou en entendre parler, que si elles n'y croyaient point. Et la raison pour laquelle le démon se retrouve ainsi parmi ces curiosités du monde, c'est que, pour nous surprendre et pour avoir entrée dans notre cœur, il se sert de toutes les choses que nous aimons et que nous recherchons, pour s'insinuer dans notre âme, comme une personne inconnue s'introduit dans la maison des grands, en se joignant à celles qui y sont bien reçues. Voyant que les nouvelles et les curiosités sont si bien reçues de ces personnes qu'il ne peut aborder autrement, il s'y mêle dans ce moment où l'on en parle trop ardemment, et n'en sort point qu'il n'ait fait son coup, et emporté ce qu'il a trouvé de meilleur et de plus saint [1].

Oh! quel malheur pour une âme qui a le bonheur de communier souvent, et de recevoir la parole substantielle du Père éternel, c'est-à-dire, ce Verbe divin, qui lui faisait connaître ses besoins, si elle eût voulu l'écouter, ou garder plus soigneusement sa parole. Mais elle ne peut pas se contraindre, pour entendre en elle la parole de son Dieu; elle trouve trop long ce temps où il faut être recueillie, il lui tarde de prendre part aux conversations, aux visites et aux discours du monde[2]. Etonnez-vous après cela du peu de profit que l'on tire de ses communions. Oh! quelle perte n'as-tu pas éprouvée, mon âme, car c'est toi qui communies souvent sans fruit, qui es aussi distraite et dissipée, que tu communies de fois et que tu

[1] Intuetur inimicus genetis humani uniuscujusque mores, cui vitio sint propinqui, et illa opponit ante faciem ad quæ cognoscit facilius inclinari mentem. Ibi decipulam ponit ubi esse semitam menti conspicit, quia illic periculum deceptionis inserit, ubi viam esse invenerit propinquæ cogitationis. S. Greg. XIV *Mor.* VI.

[2] La nature a du penchant pour les créatures, pour sa propre chair, pour les vanités et pour les courses. *Imitat.* liv. III, ch. LIV.

entends la Messe. A quel honteux reproche dois-tu t'attendre, permettant ainsi à l'ennemi de s'opposer aux desseins de ton Dieu!... D'un côté, ton Jésus vient te communiquer autant de grâces que tu es capable d'en recevoir ; de l'autre, ton ennemi et le sien se présente pour détruire ce que Jésus a édifié dans ton cœur, si tu veux l'aider, car autrement il ne peut rien ; et, tu aurais la malice et l'impiété de te joindre avec cet ennemi, et de conspirer avec lui la ruine de ton Jésus et la tienne?... Oui, c'est outrager Jésus dans ton cœur, de ruiner ses grâces ; c'est ruiner ses grâces, de donner entrée au démon; c'est lui donner entrée, d'avoir un cœur ouvert comme un grand chemin, où les passants et les oiseaux enlèvent le bon grain [1]... Oh! mon Jésus, bouchez, s'il vous plaît, ce passage, fermez l'entrée de mon cœur, environnez-le des épines de votre couronne, armez-le des armes de votre Passion et de votre croix; qu'il mette en fuite cet ennemi, et vous conserve la place, comme à son légitime Seigneur.

DEUXIÈME POINT.

LA SEMENCE TOMBE DANS UN TERRAIN PIERREUX ; SECOND EMPÊCHEMENT, LA DURETÉ DU COEUR.

La seconde sorte de terre qui n'est pas propre à recevoir le grain qu'on y sème, c'est celle qui est semée de pierres, qui est sans humidité et sans fraîcheur ; aussi la semence ne peut y prendre racine, ni résister aux ardeurs du soleil et aux intempéries de l'air [1]. Cette terre est la figure de ces consciences endurcies dans leur manière d'agir, qui ont tellement l'habitude de suivre en tout leurs inclinations naturelles, que les bonnes inspirations et les attraits de la dévotion n'ont pas de prise sur elles. La parole de Dieu ne peut y prendre racine, ou si elle y trouve quelque entrée, ce n'est que pour peu de temps ;

[1] Qui filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit in quo sanctificatus est et spiritui gratiæ contumeliam fecerit. *Hebr.* x.

[2] Et aliud cecidit supra petram et natum aruit, quia non habebat humorem. Nam qui supra petram, qui cum audierint, cum gaudio suscipiunt verbum, et hi radices non habent, qui ad tempus credunt, et in tempore tentationis recedunt.

elle ne pénètre pas profondément dans le cœur, aussi s'évanouit-elle facilement au temps de la tentation. Car le cœur étant endurci dans ses affections, il revient aussitôt à son naturel, et ne peut souffrir ce qui lui est contraire ou lui répugne. Il n'est pas nécessaire que la tentation soit violente, pour faire mourir cette bonne parole ou cette inspiration qui lui avait été donnée. Le moindre obstacle, le respect humain, une vaine crainte, *un qu'en dira-t-on*, est capable de l'étouffer. Quoique l'on ait été touché au sermon, que l'on ait pris les plus belles résolutions dans la méditation, il y a si peu de fermeté dans ces cœurs, que tout les effraie, jusqu'au vent d'une parole; un seul mot est pour eux une pierre de scandale, dit Notre-Seigneur, un mot de raillerie les blesse au vif, tant ils sont faibles [1].

Ce sont des personnes inconstantes qui changent comme des girouettes et tournent à tous vents. Elles sont semblables à ces Juifs, auxquels l'Apôtre avait assez heureusement prêché Jésus-Christ. A peine les eut-il quittés, qu'ils abandonnèrent leur bonne résolution, parce qu'ils étaient si endurcis dans l'observation des cérémonies de la loi de Moïse, qu'ils voulurent les reprendre et les suivre comme auparavant ; ce qui était incompatible avec la loi de grâce et avec la grâce de l'Evangile [2]. Oh! insensés que vous êtes, leur disait ce grand Apôtre, qui vous a ainsi charmés et fascinés pour ne pas obéir à la vérité, pour ne pas tenir ferme dans la foi, et dans la croyance que vous avez données à ma parole [3]? Qu'est-il arrivé depuis? N'était-ce pas la parole de vérité, quand je vous la prêchais? Ne l'avez-vous pas reconnue et reçue pour telle? Quoi ! n'est-elle pas toujours véritable, et la vérité même qui ne se dément point? Pourquoi l'avez-vous donc quittée, ou pourquoi l'avez-vous prise? Je vois bien ce qu'il en est; la cause de cette inconstance est cet attachement à vos cérémonies légales, à la circoncision et à vos purifications. Vous

[1] Non habet in se radicem, sed est temporalis : facta autem tribulatione et persecutione propter verbum continuo scandalizatur. S. *Matth.* XIII.

[2] Miror quod sic tam citò transferimini ab eo qui vos vocavit in gratiam Christi. *Gal.* I.

[3] O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati ? Ibid. III.

êtes faussement persuadés qu'on ne peut les quitter. Mais je vous proteste que si vous vous circoncisez, et si vous voulez vivre encore selon le rite judaïque, il n'y a plus de Jésus pour vous[1]. Déclarez-vous ou pour l'un ou pour l'autre ; car, comme celui qui se donne à Jésus n'a plus que faire de Moïse ni de la circoncision, de même celui qui veut encore se circoncire renonce à Jésus[2].

Appliquez tout cela à votre cœur, suivant qu'il est attaché à ses inclinations naturelles, qui sont aussi incompatibles avec la conduite de Jésus, que la loi ancienne était incompatible avec la nouvelle. Et quand l'Apôtre dit qu'il faut se dépouiller du vieil homme pour revêtir le nouveau, il veut nous faire entendre qu'il faut passer du judaïsme au christianisme, et de la vie de la nature corrompue à celle de la grâce et de l'esprit, que Jésus nous communique dans nos méditations. Oh! que la séduction doit être puissante pour quitter ce qu'on y apprend, car ce n'est qu'un petit plaisir ou un léger intérêt qui, se présentant, nous fait tout perdre !... Quelle horreur avez-vous du judaïsme? Il faudrait en avoir tout autant de la manière d'agir du monde et de la nature dépravée, et même davantage, car le judaïsme a été bon dans son temps, il a été ordonné par Dieu, tandis que la conduite déréglée du monde et de la chair n'a jamais été approuvée de Dieu, et qu'elle est aussi contraire à la nouvelle loi et à la vie de l'esprit, que les pratiques cérémonielles des Juifs.

TROISIÈME POINT.

LA SEMENCE TOMBE DANS UN TERRAIN COUVERT D'ÉPINES; TROISIÈME EMPÊCHEMENT, LES SOINS TROP EMPRESSÉS.

Ceux enfin qui tirent aussi peu de profit que les autres, des bonnes instructions qu'ils reçoivent nous sont représentés par

[1] Ecce Ego Paulus dico vobis quoniam si circumcidamini, Christus nihil vobis proderit. Evacuati est is a Christo, qui in lege justificamini, a gratia excidistis. Ibid. v.

[2] *Ephes.* IV ; *Coloss.* III.

les épines, qui nous figurent les soins inutiles et les inquiétudes d'esprit, dans lesquelles nos affaires nous plongent au point de ne nous laisser ni la liberté, ni le temps de penser à Dieu, au ciel, à l'éternité [1]. Vous diriez que nous n'avons en tête que cette seule affaire. O pauvre tête ! pauvre cœur ! et le pauvre homme que vous êtes, si pour gagner je ne sais quoi, vous perdez sans retour un bien qui a coûté le sang d'un Dieu ! Et ensuite, sous prétexte que vous avez quelque bonne volonté pour la dévotion et pour les bonnes œuvres, et que vous ressentez de l'horreur pour quelques péchés, vous passerez pour dévot, et vous n'aurez pas de peine à le croire, en voyant d'autres personnes plus déréglées que vous. Mais désabusez-vous, et ne vous prenez jamais pour une personne dévote, tant que votre cœur sera embarrassé dans ces épines. Vous traitez trop mal la dévotion pour qu'elle s'arrête chez vous ; elle est de la nature de cette divine sagesse, qui dit qu'elle a cherché le repos en toutes choses [2]. Ce n'est pas qu'elle soit oisive, ou qu'elle aime des âmes paresseuses ou désœuvrées ; non, elle ne recherche point ceux qui sont en charge, elle se trouve partout ; elle s'habituera aussi bien avec un homme qu'avec une femme, avec un séculier qu'avec un religieux, avec un marchand qui ne vit que de son travail, comme avec un bourgeois qui a moyen de vivre de ses rentes sans travailler ; parce que ce n'est pas le travail qui l'offense, mais c'est le travail empressé ; ce n'est pas le soin du cœur qui lui est contraire, mais le soin inutile et importun. Elle accorde qu'après avoir fait ses prières, on pense à ses affaires et à sa charge, mais elle veut qu'on n'y pense qu'autant qu'il le faut, aux heures et dans les lieux où il est permis de s'en occuper; sachant discerner ce qui dépend de la disposition de l'homme de

[1] Et aliud cecidit inter spinas, et simul exortæ spinæ suffocaverunt illud. Hi sunt qui audierunt, et a sollicitudinibus, et divitiis, et voluptatibus vitæ, euntes, suffocantur, et non referunt fructum.

[2] In fluctibus maris ambulavi ; et in omni terra steti, et in omni gente primatum habui, et omnium excellentium, et humilium corda virtute calcavi; et in his omnibus requiem quæsivi. *Eccli.* XXIV.

ce qui n'en dépend pas, agir et souffrir de bonne grâce, selon que Dieu le permettra [1].

Si la terre épineuse pouvait parler, elle se plaindrait moins de la piqûre des épines, que de la piqûre inutile et nuisible ; car elle souffre davantage du soc de la charrue qui la sillonne et la retourne ; mais c'est pour mieux recevoir le grain qu'elle est ainsi sillonnée et retournée, tandis que les épines sucent sa substance, lui dérobent de son soleil et étouffent le bon grain : voilà ce qui la rend mauvaise. Il en est de même de la dévotion ; elle ne se plaint pas tant des soins et des affaires, que de la manière dont on les traite ; elle veut bien qu'on y emploie son esprit, mais non pas qu'on l'y épuise. Elle ne s'offense point qu'on ne prie pas Dieu si on ne le peut; mais seulement quand, le pouvant, on ne le veut pas, ou qu'on se réduit à cette extrémité de ne pouvoir le faire, soit parce qu'on ne sait pas bien distribuer son temps, soit parce qu'on en donne plus qu'il ne faut aux affaires, ou parce qu'on en prend plus de soin qu'il ne faut. Pensez-vous que saint Paul et les autres Apôtres ne fussent pas très-occupés, ayant tout le monde à convertir [2] ? En perdaient-ils pour cela leur dévotion ? Et David, saint Louis, et tant d'autres, même dans les soucis que leur donnaient et l'administration de leur royaume et les guerres qu'ils avaient à soutenir, n'y ont-ils pas été aussi dévots que dans les temples ? Oui, mais en gouvernant leurs affaires, ils ne s'y laissaient pas totalement absorber ; ils s'y prêtaient, mais ils ne se livraient pas ; ils suivaient les ordres de Dieu, et non leurs inclinations. En un mot, ils ne faisaient point de distinction entre leurs affaires temporelles ou domestiques, et la grande affaire de leur salut et de leur perfection, car ils n'entreprenaient et ne traitaient aucune affaire que pour s'acquitter de leur devoir, pour remplir les desseins de Dieu, et lui être agréables. Et c'est ainsi qu'ils faisaient en même

[1] L'homme intérieur est bientôt recueilli, parce qu'il ne se répand jamais au dehors : il n'est dérangé ni par le travail extérieur, ni par les occupations nécessaires en certains temps, mais il s'accommode aux choses comme elles se présentent. *Imitat.* liv. II, ch. I.

[2] Instantia mea quotidiana sollicitudo omnium Ecclesiarum. II *Cor.* XI.

temps lour salut, et qu'ils s'avançaient dans la perfection de leur état [1].

Ne pourriez-vous pas en faire autant? Qu'est-ce qui vous en empêche?... Ce n'est ni la quantité, ni la charge des affaires. Les épines ne chargent pas la terre de leur poids ou de leur grandeur; mais elles l'occupent inutilement; de même votre grand mal est que vos préoccupations sont inutiles et trop empressées; et ces préoccupations peuvent aussi bien se trouver dans une seule affaire, dans de petits emplois, que dans d'autres plus sérieux. N'attendez pas pour vous changer que vos affaires aient cessé; votre mal est au dedans de vous,.... et non pas au dehors, l'épine est au cœur, et non pas à la main ni au pied.... Calmez votre cœur, et vous conserverez dans les grandes affaires la dévotion que vous avez perdue dans les petites. O mon Dieu! j'avoue bien que le cœur étant libre et affranchi des soins inutiles, il est plus capable de vous servir au milieu de ses occupapations; mais, je crois qu'il n'y a que vous qui puissiez le mettre dans cette liberté. Mon fils, ce n'est pas tout que d'y être, il faut y demeurer; et si tu veux que je t'y mette, je veux aussi que tu n'en sortes pas, comme tu le fais, en te laissant surprendre par le souci des affaires. Pense à cet avis.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La semence tombe sur le chemin; premier empêchement, la dissipation du cœur.

Terre, terre, terre, écoute la parole de Dieu. C'est par trois fois que le prophète répète ce mot, parce qu'il y a trois sortes de terres, comme Notre-Seigneur nous l'enseigne dans cette parabole, qui ne reçoivent pas la parole de Dieu, ou qui ne profitent point de ce qu'elles reçoivent. La première est celle qui, servant de passage à tous ceux qui vont et viennent, n'a pas plus tôt reçu le grain, qu'elle l'a perdu. C'est la dissipation qui fait de notre cœur ce grand chemin ouvert; ce sont les nouvelles et

[1] Qui credita sibi officia diligenter observant, et ita cuncta agunt, ut omnium laude digni sint. *Esther.* XVI.

les curiosités du monde qui y passent, et qui foulent cette bonne semence, que nous avons reçue dans la communion, la méditation et les autres exercices. C'est aussi le démon qui y trouve l'accès et l'entrée aussi faciles que ces curiosités sont naturelles, ou que naturellement elles plaisent et sont les bienvenues; car cet ennemi sait s'insinuer dans notre cœur à la faveur de ce que nous y recevons volontiers.

Voilà donc cette âme qui entend la parole de Dieu, qui communie, et qui médite si souvent, et qui néanmoins profite si peu; d'où vient cela? C'est qu'elle est comme un grand chemin ouvert à tous les passants, et qu'après avoir reçu son Jésus, elle reçoit son ennemi en recevant les vanités du monde, et que cet ennemi détruit tout ce que Jésus y avait édifié. Mon âme, peux-tu entendre cela et prêter l'oreille à ces nouvelles, qui dissipent ton cœur et qui l'ouvrent à l'ennemi, pour en faire sortir cet ami et cet époux, qui voudrait que tu fusses comme un jardin fermé et comme une fontaine scellée, réservée pour son seul usage. Mon Jésus, fermez vous-même, s'il vous plaît, ce cœur, et montrez-moi que vous êtes celui qui ferme si exactement que personne ne peut ouvrir.

DEUXIÈME POINT.

La semence tombe sur un terrain pierreux; second empêchement, la dureté du cœur.

La seconde sorte de terre est celle qui, étant pierreuse et n'ayant point d'humidité et de fraîcheur, laisse aussitôt la semence se dessécher, sans qu'elle puisse pousser. Elle est la figure de l'endurcissement d'un cœur accoutumé à suivre ses inclinations naturelles et ses fantaisies. Qu'on lui parle de Dieu, qu'il lise ou qu'il médite, il en sera touché sur l'heure; mais s'il en faut venir à la pratique, voilà ce cœur qui devient tout abattu, il n'en peut déjà plus avant d'avoir commencé; il est mort avant d'être frappé; il ne faut qu'un petit coup, un seul mot, ou la pensée seulement de ce qu'on dira de lui pour le faire changer. Comme ces Galates qui avaient si bien commencé en voyant saint Paul, et qui finirent si mal dès qu'ils ne le virent plus.

O pauvres insensés, qui vous a ainsi charmés et fait perdre l'esprit? C'est l'endurcissement du cœur, qui est attaché à ses vieilles habitudes, qui aime mieux quitter Jésus, que de quitter la circoncision et les autres cérémonies légales. Quant à vous, vous ne seriez pas assez insensé de vous arrêter à ces coutumes de l'ancienne loi, au préjudice de votre foi; mais de vous arrêter à vos passions et à vos affections naturelles,

vous ne vous en faites pas grand scrupule. O pauvre insensé! vous ne méritez pas moins qu'on vous adresse ces paroles, que ceux à qui parlait l'Apôtre, car vous êtes aussi inconstant, et cette inconstance est aussi pernicieuse à votre perfection, puisqu'elle trouve un obstacle dans cet attachement à vos affections qui vous font ainsi changer. Ne vous y trompez pas, la loi de l'Evangile nous oblige à nous dépouiller des vieilles affections du monde, aussi bien qu'à renoncer aux cérémonies du Judaïsme; et l'horreur que vous ressentez à ce mot de Juif devrait vous éloigner tout autant du monde et vous faire combattre l'amour-propre, puisque les lois du monde et de ce mauvais amour-propre sont plus contraires à l'amour de Jésus que les lois de Moïse.

TROISIÈME POINT.

La semence tombe sur une terre couverte d'épines; troisième empêchement, les soins trop empressés.

Reste la troisième terre, aussi mal disposée à recevoir la semence que les autres; car, étant couverte d'épines, le bon grain est aussitôt étouffé par les ronces. Ces épines nous représentent ces soins empressés d'un cœur qui se donne plus de peine, que toutes les affaires du monde ne lui en donneraient, s'il n'avait point ces soucis superflus. C'est la terre qui produit ces épines, et c'est le cœur qui se donne ces soins, et non pas les affaires. Le mal des épines n'est pas qu'elles piquent et qu'elles ouvrent la terre, car le soc de la charrue l'ouvre bien autrement; mais c'est que cette ouverture est aussi inutile que l'autre est nécessaire. De même les soins ne nuisent pas parce qu'ils entrent dans le cœur, mais parce qu'ils l'amusent inutilement, ou qu'ils l'occupent à contre-temps; en un mot, parce qu'ils sont opposés à la dévotion, qui n'est pas vraie dans un cœur épineux, quelque bon sentiment qu'il puisse avoir.

Et partant, ne vous imaginez pas que si vous n'aviez point tant d'affaires, vous seriez plus dévot. Ce sont moins vos affaires qui vous empêchent de l'être, que la disposition de cœur avec laquelle vous les traitez. Quand vous auriez tout un royaume à gouverner, si vous gouvernez bien votre cœur, vous en viendrez à bout, et quand vous n'auriez qu'un valet à commander, si vous ne vous commandez vous-même, vous ne vous ferez pas obéir et respecter. Tout le mal vient de nous, c'est au cœur qu'est l'épine, et non pas aux mains, ni aux pieds. Mettez ce cœur en liberté, ne lui faites entreprendre que ce qu'il doit entreprendre, et qu'il le fasse de la manière qu'il le doit, et surtout selon la fin que nous devons nous propo-

ser en servant Dieu. O mon Dieu! c'est à vous, s'il vous plaît, de mettre ce cœur en liberté, puisque je ne puis de moi-même que l'embarrasser dans les soins! Mon fils, je ferai volontiers ce que tu ne peux pas, pour te mettre dans cette liberté de cœur; mais j'entends que tu fasses aussi ce que tu peux pour t'y maintenir, prenant garde de ne pas te laisser surprendre par les affaires.

MARDI

PARABOLE DE L'IVRAIE JETÉE PARMI LE BON GRAIN.

L'ivraie que l'ennemi a semée parmi le bon grain, ce sont les méchants que le démon entretient en ce monde parmi les bons [1].

Le Sujet qui a été traité ailleurs [2], se bornera ici à la simple explication qu'il a plu à Notre-Seigneur de donner lui-même de cette parabole, nous déclarant en termes exprès, que l'ivraie est la figure des méchants, qui se trouvent mêlés parmi les bons. Nous apprendrons de là que, loin de nous plaindre et de murmurer, quand nous en recevons quelque mal, nous devons au contraire le supporter patiemment, et en tirer profit pour notre perfection, selon le dessein que Dieu s'est proposé d'exercer les bons par les mauvais, et de convertir les mauvais par les bons.

La Fin sera d'apprendre à ne juger de personne en particulier, qu'il est plus mauvais que nous. Si cependant quelques-uns nous donnent sujet d'exercer notre patience, supportons-les sans rendre le mal pour le mal, et étudions-nous à leur faire du bien et à les convertir à Notre-Seigneur.

La Forme est en ces trois points :

1° Il ne faut jamais juger mal de personne.

2° Si les hommes nous font de la peine, il faut supporter le mal et la personne qui le fait.

3° Nous devons même rendre à cette personne le bien pour le mal, et procurer sa conversion.

[1] Zizania filii sunt nequam inimicus autem qui seminavit ea, est Diabolus. S. *Matth.* VII.

[2] Voyez dans le second volume, page 98, la méditation pour le *cinquième dimanche après l'Epiphanie.*

PREMIER POINT.

IL NE FAUT JAMAIS JUGER MAL DE PERSONNE.

Dieu n'est point l'auteur du mal, il n'est pas non plus l'auteur de la mort [1]; le péché ne peut venir de son ordre premier, qui est un ordre de bonté : il est un effet de la malice des hommes et des démons, que Dieu pourrait empêcher s'il le voulait. Mais, comme dit saint Augustin [2], il a jugé plus à propos, pour de justes raisons, de le permettre, afin de tirer du mal même un plus grand bien, et de le réduire par ce moyen à l'ordre de sa bonté. C'est donc pour cela qu'il souffre les méchants parmi les gens de bien, afin d'exercer les justes par les pécheurs, et de convertir les pécheurs par les justes. Mais aussi devez-vous prendre garde de ne pas renverser ses desseins, et de ne pas vous laisser pervertir par la malice de ceux qui devraient servir à votre avancement, selon l'intention de celui qui n'a pas voulu qu'on arrachât l'ivraie. Ce que vous avez donc à faire avant tout, c'est d'examiner si vous n'êtes point vous-même cette ivraie et ce mauvais grain, si vous ne faites du mal à personne, si vous n'avez point de part au mal que les autres font, et si vous n'êtes point trop porté à juger mal d'autrui.

C'est ce dernier point que vous devez considérer. Établissez comme un principe certain, que quoiqu'il y ait des méchants dans le monde, il ne vous est pas loisible de juger et de condamner personne en particulier, quelles que soient les preuves que vous puissiez avoir de sa faute : il est aisé de se tromper, et l'erreur n'est pas de petite conséquence. Ne jugez point, dit Notre-Seigneur [3], n'usurpez pas un droit qui ne vous appartient

[1] Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum. *Sap.* I.

[2] Melius judicavit de malis bona facere, quam mala nulla esse permittere S. Aug, *in Ezech.* c. XXVII.

Ne putes gratis esse malos in hoc mundo, et nihil boni de illis agere Deum. Omnis malus, aut ideo vivit, ut corrigatur, aut ideo vivit, ut per illum bonus exerceatur. Idem, *in Psal.* LIV,

[3] Nolite judicare. Nolite condemnare. *S. Luc.* VI.

point. C'est à Jésus qu'est donnée la puissance de juger [1]; il sait les grâces qu'il donne et qu'il peut donner; il connaît le fond de l'âme, il pénètre les intentions, il les voit naître dans le cœur. Mais vous, qui êtes-vous, dit l'Apôtre [2], pour juger des personnes qui ne vous appartiennent point? Etes-vous leur Dieu, êtes-vous leur juge? Ne craignez-vous point de faire plus de mal en les jugeant, qu'elles n'en font en faisant ce que vous condamnez?... Oh! combien de fois nous est-il arrivé de censurer mal à propos les actions de notre prochain, car elles pouvaient être innocentes, ou, s'il y avait quelque mal dans l'action, la personne pouvait n'être pas mauvaise; peut-être ne savait-elle pas qu'il y eût du mal, et, en agissant ainsi, peut-être même croyait-elle faire bien.

Autre chose est qu'une personne fasse le mal, et autre chose qu'elle soit mauvaise; car, bien qu'il n'y ait aucune personne mauvaise, qui ne fasse ou qui n'ait fait du mal, il y a néanmoins des personnes qui peuvent faire du mal, et cependant n'être pas méchantes. Ce ne sera quelquefois qu'un mal en apparence, qu'un mal de surprise, de promptitude ou d'ignorance, qui excuse la personne, et nous devons toujours le croire plutôt que de l'accuser ou de la juger. Car, quand même la personne serait criminelle en réalité et devant Dieu, nous n'en savons pourtant rien, nous n'en sommes pas certains pour en juger, nous pouvons nous tromper; et quand nous en aurions quelque certitude, nous devrions suspendre notre jugement, et ne point nous arrêter à y penser, en laissant le jugement à Dieu, selon qu'il nous le commande et que nous voudrions qu'un autre fît à notre égard [3]. Oh! que nous ferions bien mieux, dit le saint Apôtre, de nous juger nous-mêmes! car en nous jugeant nous serions justifiés, et en jugeant les autres, nous sommes condamnés [4]. En effet, il y a bien plus de sûreté à nous juger et con-

[1] Pater omne judicium dedit Filio. *S. Joan.* v.

[2] Tu quis es, qui judicas alienum servum? Domino suo stat, aut cadit. *Rom.* XIV.

[3] *Imitat. de Jésus-Christ* liv. I, ch. XIV.

[4] Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur, dum judicamur autem, a Domino corripimur. I *Cor.* II.

damner nous-mêmes, qu'à juger et à condamner les autres, car je puis penser à mon péché, je puis m'en confesser et m'en accuser [1] ; mais je ne puis pas penser de même du péché d'autrui ; je ne dois pas penser qu'il ait péché, comme je dois le penser de moi : cela m'est défendu, et, au contraire, il m'est commandé de m'accuser.

Vous pouvez par là reconnaître que le jugement qu'on fait d'un autre peut combattre tout à la fois six belles vertus : la vérité, la justice, la prudence, la charité, l'obéissance et l'humilité. Jugez maintenant s'il n'est pas vrai qu'en jugeant, nous commettons un mal plus grand que le mal dont nous jugeons ? Mon âme, pensons-nous à ces maux quand nous condamnons si aisément les autres? Pensons-y maintenant pour être plus réservés ; et, s'il y a des mauvais parmi les bons, nous pouvons être aussi bien du nombre des mauvais que des bons. Quand il n'y aurait que le jugement que nous portons sur autrui, c'est assez pour être mauvais, car si nous sommes bons, ce n'est que par une pure grâce et miséricorde de Dieu, qu'il peut retirer de nous, et donner à ceux que nous jugeons. Tel est bon aujourd'hui qui demain peut devenir mauvais, et tel est aujourd'hui mauvais qui demain peut être bon [2]. Rien n'est certain, sinon qu'il n'y a point de si grand pécheur au monde, que je ne puisse égaler et surpasser en méchanceté, si Dieu m'abandonne ; et ce qui porte Dieu à abandonner une âme, c'est quand elle présume plus de bien d'elle-même que des autres. O mon Dieu ! faites moi si petit et si humble par cette vérité, que je ne me voie jamais qu'au-dessous de tous les autres.

[1] Justus prior est accusator sui. *Prov.* XVIII.

Non confundaris confiteri peccata tua. *Eccli.* IV.

[2] In eo quod malus est quis eorum, utrum usque in finem perseveratus sit, ignoramus. Et plerumque cum tibi videris odisse inimicum fratrem audisti, et nescis. S. Aug. *in Psal.* LIV.

DEUXIÈME POINT.

SI LES HOMMES NOUS FONT DE LA PEINE, IL FAUT SUPPORTER LE MAL ET LA PERSONNE QUI LE FAIT.

Ce qui fait que nous jugeons plus librement des autres, c'est quand ils nous molestent et qu'ils nous tourmentent ; car, l'indignation nous montant au cœur, notre esprit s'arrête volontiers à penser au mal qu'ils nous font ; nous nous échappons en plaintes, en murmures, et nous les condamnons. Nous commettons alors deux grandes fautes : la première, que nous jugeons du péché ou de la personne par notre sentiment, qui est un très-mauvais juge, surtout quand il est intéressé [1] ; la seconde, que nous perdons l'occasion du mérite par ce murmure, et nous ne correspondons pas au dessein que Dieu avait de nous avancer dans la perfection par cet exercice de patience, en souffrant généreusement le mal et la personne qui nous le fait.

Apprenez donc à vous comporter autrement dans ces occasions ; et, pour vous en souvenir, remarquez bien ces trois choses qu'on vient de vous dire : Premièrement, que c'est un dessein de Dieu que vous profitiez dans cette occasion. Secondement, que le moyen d'y profiter, c'est de souffrir patiemment le mal qu'on vous fait. Et en troisième lieu, que vous devez supporter, sans murmure et sans désir de vengeance, la personne même qui vous cause ce mal.

Que ce soit un dessein de Dieu, vous ne devez pas plus en douter que de ce qui est écrit : que rien ne se fait sans cause [2]. Ce qui doit s'entendre, non-seulement de ce que Dieu fait effectivement par lui-même, ou par les bons, mais encore de ce qu'il permet par les mauvais et par les démons, selon que nous avons dit, parlant en général, qu'il n'aurait pas laissé les méchants parmi les bons, s'il ne prétendait en tirer quelque bien. De même en particulier, vous devez croire qu'il n'a pas permis que

[1] Non est sensus, ubi est amaritudo. *Eccli.* XXI.
[2] Nihil in terra sine causa fit. *Job.* V.

cette personne vous fît souffrir ce mal, sans s'être proposé de vous sauver et de vous perfectionner par ce moyen[1]. Et si vous voulez y réfléchir, vous verrez que tout homme de bien a eu quelque méchant pour le persécuter, et pour le rendre encore meilleur. Abel a eu Caïn, Isaac eut pour persécuteur Ismaël, Jacob son frère Esaü, Joseph ses mauvais frères, David le roi Saül, Jésus-Christ les Pharisiens ; et, pour couper court, les Apôtres, et après eux les martyrs et tous les chrétiens, ne devaient-ils pas se trouver comme des brebis au milieu des loups, ne devaient-ils pas avoir autant d'ennemis que d'amis, qui seraient les premiers à les persécuter ? Et vous croiriez que Dieu n'a pas eu quelque dessein particulier en le permettant ?... Prenez-y garde ; et, s'il faut croire que c'est Dieu qui nous envoie cette occasion et nous procure cet adversaire, il faut adorer ses desseins, et s'y conformer d'entendement en en reconnaissant la justice, et de volonté en les acceptant et en souffrant patiemment tout ce mal qu'il permet[2]...

C'est ce qui nous est recommandé en second lieu, que le moyen de profiter de cet accident, c'est de le supporter avec patience et résignation, pour atteindre par ce moyen au degré de grâce, de perfection et de gloire, où Dieu nous appelle. Et pour s'entretenir généreusement dans cette patience, il ne faut que se représenter ces trois motifs : Le premier, que c'est Dieu qui dispose et nous envoie cette occasion. Le deuxième, qu'il nous en revient un grand bien, si nous savons nous en servir. Et le troisième, que si nous ne supportions pas ce mal sensible, nous pourrions encourir un plus grand mal, celui d'être privé de ce bien spirituel, et de nous retirer des ordres de Dieu et des moyens de notre salut[3]. O Dieu ! qu'il vaut bien mieux souffrir ce petit mal, que de tomber dans ces autres malheurs....

[1] Dominus præcepit ei, ut malediceret David, et quis est qui audeat dicere, quare sic fecerit ? II *Reg.* XVI.

[2] Omnia facite sine murmurationibus, et hæsitationibus. Ut sitis sine querela et simplices filii Dei, sine reprehensione in medio nationis pravæ et perversæ : inter quos lucetis sicut luminaria. S. Phil. II.

[3] Qui timent Dominum, custodiunt mandata illius, et patientiam habebunt

Ce n'est pas tout, il faut encore, pour l'accomplissement de ces divins desseins et de votre perfection, souffrir les personnes qui vous causent ces maux ; et vous les souffrirez quand vous n'en murmurerez point, quand vous ne leur en témoignerez aucun mécontentement ; quand, en un mot, vous ne vous comporterez point autrement avec elles, que si vous n'en receviez aucun déplaisir ; autrement votre vertu perdrait autant que vous manqueriez en cet endroit[1]. Car, que devient la vertu de patience, quand on est fâché de souffrir ? Quelle estime montrez-vous que vous avez pour les souffrances, en vous fâchant contre ceux qui vous les font endurer. Où est la vertu de résignation aux ordres de Dieu, qui se sert de ces personnes pour vous faire mériter, quand vous vous indignez contre ces mêmes personnes ?.. C'est bien témoigner que nous n'agréons pas le présent qu'on nous fait, quand nous haïssons la personne par qui il nous arrive. Voudriez-vous vous en prendre à Dieu ? Et pourquoi vous en prenez-vous à la personne dont Dieu se sert ?... C'est, dites-vous, parce qu'elle a tort; mais c'est vous qui avez tort de vous arrêter à ces pensées. S'il ne s'agissait que des intérêts de cette vie, on vous laisserait parler ; mais puisqu'il s'agit d'accomplir les ordres de Dieu, d'accomplir les moyens qu'il vous donne pour vous élever à la perfection, et pour lui témoigner votre fidélité, taisez-vous, et dites avec David : J'ai gardé le silence parce que c'est vous qui l'avez permis[2].

Oh ! si nous avions une fois reconnu les grands avantages de la souffrance, que nous chéririons les personnes qui nous en fournissent les moyens ! Nous les chéririons autant que ceux qui nous rendent toutes sortes de bons offices et de services, puisqu'on ne peut nous rendre de service plus éminent, que de nous rendre agréables à Dieu, de nous mettre dans ces voies, et de nous aider à nous avancer dans la perfection. C'est ainsi que

usque ad inspectionem illius, dicentes : Si pœnitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini et non in manus hominum. *Eccli.* II.

[1] Nulli malum pro malo reddentes. *Rom.* XII.

[2] Opprobrium insipienti dedisti me. Obmutui et non aperui os meum quoniam tu fecisti. *Psal.* LVIII.

saint Augustin explique ce qui est écrit d'Esaü, qu'il servirait à son frère Jacob [1] ; c'est là le service qu'il lui a rendu, de lui donner des occasions de mériter et d'être saint. Si Esaü n'eût pas été si mauvais, Jacob ne fût peut-être pas devenu aussi bon. N'aimez point le mal de la faute, s'il y en avait en ceux qui vous causent ce mal ; mais ne vous irritez pas contre le mal de peine, de peur de les imiter et d'offenser Dieu plus qu'eux, en vous fâchant d'un mal que vous devez regarder comme un bien, et dont vous êtes obligés de remercier ce Dieu bon qui vous présente ces occasions d'être bon, comme lui, en souffrant les mauvais [2]. Mon âme, quand Dieu n'aurait que toi seule à souffrir dans le monde, tu lui fais plus de mal par tes péchés, que tous les hommes ne sauraient t'en faire, par les peines qu'ils te font endurer....

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS MÊME RENDRE LE BIEN POUR LE MAL, ET PROCURER LA CONVERSION DE CELUI QUI NOUS FAIT DU MAL.

Dieu, en permettant que telle ou telle personne vous afflige, ne veut rien moins que votre perfection. Or, la perfection ne s'arrête pas à ne point rendre le mal pour le mal, mais elle va plus avant, elle fait bénir ceux qui nous maudissent, elle fait aimer cordialement ceux qui nous haïssent, elle nous fait rendre autant de bien que nous avons reçu de mal. C'est donc à cela que vous devez aspirer et prétendre; car autrement vous ne suivriez pas la grâce qui vous y porte, et vous ne répondriez pas à votre vocation qui veut, comme vous le disent les Apôtres [3], que vous traitiez avec douceur et cordialité ceux qui agissent mal à votre égard, et qui le méritent moins selon le monde. Mais le plus grand bien que vous puissiez leur procurer, et pour lequel vous devez

[1] Major serviet minori. *Gen.* XXV.

[2] Et eritis filii Altissimi, quia ipse benignus est super ingratos et malos. *S. Luc.* VI.

[3] Non reddentes malum pro malo, nec maledictum pro maledicto, sed e contrario benedicentes, quia in hoc vocati estis, ut benedictionem hæreditate possideatis. I *Pet.* III.

employer tous vos soins, c'est de les convertir et de les gagner à Dieu, c'est d'un ennemi en faire un ami, d'un pécheur un homme de bien, et d'un suppôt de Satan en faire un serviteur et un enfant de Dieu[1]. Oh! la belle conquête, Oh! le digne emploi et le divin dessein!... Vous pourrez y arriver par ces trois moyens.

Le premier est celui de la prière et de la confiance en Dieu ; car, comme c'est une œuvre toute divine et qui surpasse nos forces, il faut recourir à celui qui est le maître des cœurs, et qui se plaît souvent à faire des coups de miséricorde, par le moyen de la prière qui nous est recommandée, et que nous ferons pour ceux qui nous persécutent.

L'autre moyen est celui de la patience et de la douceur ; elles vous gagneront ce cœur qui ne peut vous souffrir, ou mériteront du bon Dieu une grâce puissante pour le toucher et l'amollir[2]. Enfin, si vous ajoutez à tout cela un bon mot de Jésus-Christ, accompagné d'un doux sourire et d'un regard affectueux, vous triompherez de votre ennemi, lorsqu'il pense avoir le dessus sur vous ; vous l'abattrez lorsqu'il vous combat ; et il se trouvera heureusement pris dans les lacets qu'il vous avait tendus. C'est ainsi que les brebis ont converti les loups, que les Apôtres ont fait la conquête du monde, et qu'ils nous ont appris, par leur exemple, qu'en opposant à nos ennemis la douceur et la charité, nous les gagnerons tous[3].

Oh! qu'un mot dit à propos et de bonne grâce a d'effet sur un cœur, quand il plaît à Dieu de le bénir ; et il ne refuse pas cette bénédiction, quand nous saisissons volontiers les occasions qui se présentent de parler là où il ne faut pas se taire[4]. Com-

[1] Utinam qui nos modo exercent, convertantur, et nobiscum exerceantur. S. Aug. *in Psal.* LIV.

[2] Hoc enim faciens, carbones ignis congeres super caput ejus. Noli vinci a malo, sed vince in bono malum. *Rom.* XII.

[3] Majus certe atque admirabilius est mentem adversariorum commutare, et animam in diversum transferre, quam illos occidere, præsertim, cum duodecim tantùm essent, et lupis plenus esset orbis universus. S. Chrys. *in S. Matth.*

[4] Mala aurea in lectis argenteis, qui loquitur verbum in tempore suo *Prov.* XXV.

bien ne voyez-vous pas de blasphémateurs et de libertins qui ne craignent pas de parler, et vous auriez peur d'ouvrir la bouche pour leur imposer silence !... Vous en répondrez devant Dieu. Peut-être que vous les eussiez gagnés au ciel, peut-être qu'il y avait une grâce toute prête pour leur conversion, et la pensée que vous aviez alors de parler en était une marque, mais vous l'avez étouffée, vous avez laissé perdre cette grâce et cette âme ; et peut-être que la vôtre en souffrira... Oui, il est vrai que, comme ce serait une œuvre d'un insigne mérite, de ne pas s'épargner dans ces occasions pour la gloire de Dieu et le salut d'une âme, aussi est-ce un acte de lâcheté et de perfidie, de n'oser dire un mot quand on le peut et qu'on doit parler. Malheur à moi, dit un Prophète, pour avoir gardé le silence lorsque je devais parler [1].

Quand on nous injurie, nous devons nous taire, mais quand l'injure s'adresse à Dieu, il faut parler, il faut vous résoudre à l'une ou à l'autre de ces deux choses : ou à travailler à convertir le pécheur avec qui vous conversez, ou à vous pervertir avec lui. Car, si vous n'y tâchez, le mauvais exemple a tant d'ascendant sur nos esprits, qu'il faut ou convertir le libertin, ou le quitter, ou se mettre en danger d'en être perverti. Si vous ne pouvez convertir cet impudent et ce libertin, dit l'Apôtre, je vous ordonne, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de vous retirer d'auprès de lui, plutôt que d'y demeurer sans rien dire, ou de parler souvent sans rien gagner [2]. Et quand il n'y aurait que ce silence que vous gardez, et que vous n'osez pas rompre, c'est déjà être perverti; c'est être coupable de respect humain, ce qui est souvent un aussi grand péché que celui qu'on n'ose reprendre quand on le doit [3]. Et puis nous avons toujours à redouter ce malheur, dont nous avertissent les saintes Ecritures et les saints Pères : Que celui qui n'empêche pas un crime, qu'il pouvait et devait empêcher

[1] Væ mihi, quia tacui. *Isa.* VI.

[2] Denunciamus vobis fratres in nomine Domini nostri Jesu Christi, ut subtra hatis vos ab omni fratre ambulante inordinatè. II *Thess.* III.

[3] Nolite communicare operibus infructuosis tenebrarum, magis autem redarguite. *Ephes.* V.

se rend le complice de ce crime[1]. Voudriez-vous blasphémer comme ceux que vous entendez, et que vous ne faites pas semblant de remarquer, de peur d'être obligé de les reprendre? Et que savez-vous, si vous ne péchez pas autant en gardant le silence que ceux-ci en blasphémant? Oh! si nous avions un peu de zèle! Si nous ressentions aussi bien les injures de Dieu que les nôtres, si nous savions ce que c'est qu'un Dieu offensé par un homme! Mais nous ne voulons pas le savoir, de peur d'en savoir trop et d'être obligés d'en faire plus que nous ne voulons....

Examinez-vous sérieusement sur ce point, et s'il vous vient en pensée que vous n'y êtes pas obligé, que c'est juger le prochain, de vouloir le corriger; que vous ne gagnez rien à parler, que c'est effaroucher davantage les pécheurs. Si, en un mot, il se présente à votre esprit toute autre pensée de ce genre pour vous arrêter, défiez-vous-en, et écoutez votre Dieu qui vous fera savoir que, là où il y va de l'honneur, la nature ne manque jamais de raisons apparentes pour ne point le hasarder; mais que la grâce et l'esprit de force ne s'y arrêtent point. Quoiqu'on ne réussisse pas dans son entreprise, et qu'on ne convertisse pas sur l'heure ce débauché, néanmoins, par cet avertissement salutaire, on frappe un coup qui aura son effet, tôt ou tard ; ce coup est, comme dit l'Ecriture, la flèche du salut[2].

Essayer seulement, c'est assez pour témoigner à son Dieu que si on n'en fait davantage, il ne tient pas à nous. O mon Dieu! je vous avoue que ce qui me retenait, c'était la persuasion que je perdais mon temps et ma peine, en avertissant, celui qui n'en profiterait pas. Mais, puisqu'il n'est question que de vous témoi-

[1] Non solum qui ea faciunt, sed etiam qui consentiunt facientibus. *Rom.* II.
Est consentire, silere cum arguere possis, et scimus quia similis pœna facientes maneat et consentientes. Bern. serm. *de Nat. S. Jean.*
Ille injuriam fecit, et injuriam faciendo gravi seipsum vulnere percussit : tu vulnus fratris tui contemnis, tu eum vides perire vel periisse, et negliges : pejor es tacendo quàm ille conviciando : quando ergo in nos aliquis peccat, habeamus magnam curam non pro nobis, nam gloriosum est injurias oblivisci : sed obliviscere injuriam tuam, non vulnus fratris tui. S. Aug. ser. XVI, *de verbo Dom.* ch. IV.

[2] Sagitta salutis Domini. II *Reg.* XIII.

gner de la fidélité, et de vous laisser l'effet et la réussite de notre essai, je prends la résolution, avec votre sainte grâce, d'être plus courageux, et d'être aussi porté à sauver les âmes et à réparer votre honneur, que je pourrai les voir elles-mêmes portées à se perdre et à vous offenser.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il ne faut jamais juger mal de personne.

Il est bien vrai que les méchants se trouvent en ce monde parmi les bons, comme l'ivraie au milieu du bon grain, mais nous ne savons pas avec certitude quels sont ces méchants en particulier; aussi n'est-il pas nécessaire de le savoir, si ce n'est pour apprendre à se bien comporter avec eux. Mais au reste, il ne faut pas aisément en former le soupçon, et moins encore en juger; car on s'y trompe souvent, et l'erreur est toujours dangereuse. Le plus sûr est de prendre garde à n'être point du nombre de ces méchants, et après tout le soin que nous y aurons apporté, de craindre encore que nous n'en soyons. Car, quoi qu'il en soit, il est bien plus conforme au sentiment des saints et de la vérité de s'accuser, que d'accuser les autres; parce qu'en s'accusant, on mérite de tomber dans les mêmes crimes que l'on veut juger. En s'accusant on pratique les vertus d'humilité, de vérité, de justice, de prudence, de pénitence, de dévotion; et, en jugeant les autres, on tombe dans tous les vices contraires. Enfin, le jugement téméraire est un si grand mal, qu'il est souvent plus grand que celui dont on juge; et si la personne, avant de juger, était bonne, elle devient si mauvaise par le jugement qu'elle porte, que souvent elle tombe dans l'état de celle qu'elle accusait. Car comme c'est la grâce qui fait l'état de bonté, si la grâce se perd, cet état est perdu; or la grâce, se fâchant contre ces présomptueux qui s'érigent en juges, se retire d'avec eux pour se donner aux autres. O Dieu! que cela est épouvantable, et qu'il est dangereux de juger mal d'autrui!...

DEUXIÈME POINT.

Si les hommes nous font de la peine, il faut supporter le mal et la personne.

Ce qui nous porte principalement à juger le prochain ou à murmurer contre lui, c'est quand nous en recevons quelque peine; mais c'est alors

que nous devrions nous défier de notre jugement, puisque la nature s'y joint et que, y étant intéressée, elle fausse le jugement. De plus, nous nous faisons grand tort, car nous nous en prenons à la personne, au lieu de regarder Dieu qui s'en sert pour nous donner occasion de mérite ; comme il se servit de Caïn pour faire un saint d'Abel, d'Ismaël pour le bien d'Isaac, d'Esaü pour l'avantage de Jacob, et ainsi de tous les autres. Oseriez-vous nier que cela arrive sans un dessein particulier de Dieu? Et s'il en est ainsi, voudriez-vous ne pas l'accomplir?... Mais comment l'accomplirez-vous, sinon en souffrant généreusement la peine et la personne qui vous la fait? Car consentir à souffrir la peine et non pas la personne, ce n'est souffrir qu'à moitié, puisque la personne est une partie de la peine, et que la partie que vous souffrez le moins est celle que Dieu veut que vous supportiez davantage.

TROISIÈME POINT.

Il faut rendre même le bien pour le mal, et procurer la conversion de celui qui nous fait du mal.

Puisque c'est par la permission de Dieu que les personnes nous causent de la peine, ce n'est pas assez de les supporter sans murmurer, et sans leur rendre le mal pour le mal; car le dessein de Dieu est de vous donner le moyen d'avancer votre perfection. Or, la perfection ne s'arrête pas à ce degré de justice, mais avançant plus loin, elle va jusqu'à ce point de charité de rendre le bien pour le mal, le plaisir et les services pour les déplaisirs et les offenses. Et comme il n'y a point de plus grand bien que celui de l'âme, c'est ce qu'il faut leur procurer ou par la prière, ou par l'exemple de votre vertu, ou par des paroles qui pénètrent le cœur, et le changent de telle sorte qu'il n'offense plus Dieu.

Oh! quel bonheur, si vous aviez gagné une âme!... Mais, oh! quel malheur, si vous manquez de faire votre possible, car la vôtre en répondra. Si vous ne convertissez pas ce pécheur, il vous pervertira, il vous intimidera par son libertinage, en sorte que vous n'oserez lui parler de son salut, de peur qu'il n'en fasse un sujet de raillerie, ou qu'il ne prenne pas attention de pécher davantage. Vous voilà alors arrêté par le respect humain, et cette mauvaise honte est bien de nature à vous faire craindre que vous ne soyez perverti, quoique vous ne soyez pas semblable à ce pécheur; car c'est par là que commence la perte des bons, de négliger la conversion des méchants, bien qu'ils ne dussent pas les convertir. Mais, mon Dieu, n'est-ce pas juger le prochain que de

travailler à le corriger, et à le convertir? Non, mon fils, quand le mal est si évident que ceux même qui le commettent ne s'en cachent point, et se tiennent moins offensés d'être reconnus pour mauvais, que d'être repris de leur malice.

MERCREDI.

PARABOLE DE LA SEMENCE QUI CROIT PEU A PEU, LORS MÊME QUE LE LABOUREUR QUI L'A JETÉE EN TERRE EST ENDORMI.

Le royaume de Dieu est semblable à ce qui arrive lorsqu'un homme a jeté de la semence en terre; soit qu'il dorme ou qu'il se lève durant la nuit et durant le jour, la semence germe et croît, sans qu'il sache comment cela se fait [1].

Le Sujet. En comparant cette parabole avec celle qui précède, on y remarque une opposition si évidente qu'il ne semble pas qu'on puisse les accorder ensemble. En effet, dans la parabole de l'ivraie, il est dit que ce fut pendant que les hommes dormaient, que l'ennemi vint jeter cette malheureuse ivraie parmi le bon grain [2]; et dans celle-ci, au contraire, il est rapporté que l'homme, ayant une fois semé son bon grain dans la terre, n'a plus besoin d'y penser, mais qu'il peut se reposer et dormir à son aise, puisque le grain viendra à germer et à croître, sans qu'il soit nécessaire qu'il s'en occupe. Il ne sait même pas comment la terre produit d'elle-même l'herbe, ensuite l'épi, puis le grain tout formé qui remplit l'épi. Il n'a plus qu'à y mettre la faucille au temps de la récolte et à s'en nourrir [3]. Comment peut-on accorder ces deux choses : qu'il ne faut que s'endormir et se reposer après qu'on a jeté son grain en terre; et que néanmoins le malheur qui arrive à ce grain et à ce champ où il est semé, n'arrive que parce que les hommes s'étaient

[1] Sic est regnum Dei, quemadmodum si homo jaciat sementem in terram, et dormiat et exurgat nocte et die, et semen germinet et increvit, dum nescit ille. *S. Marc.* IV.

[2] Cum dormirent homines, venit inimicus et superseminavit zizania in medio tritici.

[3] Et increscat, dum nescit ille. Ultro enim terra fructificat primum herbam, deinde spicam, deinde plenum frumentum in spica et cum produxerit fructus statim mittit falcem quoniam adest messis. *S. Marc.* IV.

endormis? Cela montre, d'une part, qu'il peut y avoir un mauvais repos et un bon travail; et que de l'autre aussi, il y a un bon repos et un mauvais travail. De sorte que.

La Fin de la méditation doit être de nous faire reconnaître ce qu'il y a de bon et de mauvais dans le travail et dans le repos, touchant notre profit spirituel, qui est figuré dans ces paraboles, afin de retenir ce qui est bon et louable, et d'éviter ce qu'il y a de blâmable.

La Forme est en ces trois points :

1° En quoi le travail est-il bon et mauvais.

2° Comment le repos est-il louable et répréhensible.

3° Quel est le bon usage du travail et du repos.

PREMIER POINT.

EN QUOI LE TRAVAIL EST-IL BON OU MAUVAIS.

Quand il n'y aurait d'autre motif pour nous tenir continuellement sur nos gardes, et veiller sans cesse sur notre avancement spirituel, que la recommandation qui nous en est faite dans les saintes Ecritures, ce serait un motif suffisant pour nous y porter, et pour reconnaître les avantages de la vigilance. En effet, cette recommandation nous est faite si fréquemment, et en termes si pressants et si précis[1], qu'il faut ou ne point croire à l'Ecriture, ou croire qu'il est très-important de veiller et de travailler. Mais la raison en est si évidente, qu'il ne faut que la considérer avec un peu d'attention pour en être convaincu. Elle est prise de deux chefs : l'un du côté de l'ennemi qui ne cesse à toute heure de nous solliciter au mal, et de nous circonvenir pour saisir l'occasion de nous dévorer, ainsi que parle saint Pierre[2], si nous ne veillons autant pour nous défendre, qu'il est vigilant et actif pour nous attaquer.

L'autre motif est que Notre-Seigneur est aussi porté à nous combler de ses grâces, que le démon est animé à nous faire du

[1] Videte, vigilate, et orate. Vigilate ergo, etc. Quod autem vobis dico, omnibus dico, vigilate. S. *Marc.* XIII.

[2] Vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret. I *Petr.* V.

mal. Mais, pour recevoir ces grâces aux heures et aux moments qu'elles nous sont données, il ne faut pas moins de soin et d'adresse, que pour repousser les coups de l'ennemi [1]. Vous voyez donc combien la vigilance est absolument nécessaire pour la perfection ; car, la perfection consistant à éviter le mal et à faire le bien, de quelque côté que vous vous tourniez, soit pour vous garantir du mal, soit pour vous porter au bien, il faut veiller, il faut travailler, et se tenir presque continuellement dans la position de ceux qui rebâtissaient la ville de Jérusalem, tenir comme eux l'épée d'une main et la truelle de l'autre [2]. Autant nous avons de tentations et d'ennemis à combattre, autant avons-nous de grâce pour nous avancer dans la perfection. Mais pour y coopérer, il ne faut pas être endormi, il faut être pour le moins aussi vigilant pour notre garde, que nos ennemis le sont pour notre perte, et nous tenir aussi prêts à recevoir le secours, que nos amis sont prêts à nous l'envoyer [3].

Représentez-vous une ville assiégée et pressée d'un côté par une puissante armée, qui approche de jour en jour plus près des remparts mais qui voit d'autre part le secours qui lui arrive, et avec l'aide duquel elle pourra repousser l'ennemi. Que dirait-on du gouverneur, des habitants et des sentinelles de cette ville, s'ils s'endormaient, ou s'ils ne faisaient rien dans cette circonstance? Et n'êtes-vous pas en guerre continuelle, puisque vous vivez [4], et que vivre seulement, c'est combattre, ou se rendre lâchement à son ennemi en présence du secours favorable qui vous est offert, selon que vous en avez de besoin, mais dont vous êtes privé par manque de vigilance et de soin, si vous n'y prenez garde. L'ennemi commence par nous endormir et nous crever les yeux, pour se jouer ensuite de nous, comme firent les Philistins à l'égard de Samson [5]. Mais au con-

[1] Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum. *S. Luc.* XII.
[2] Una manu sua faciebat opus, et altera tenebat gladium. II *Esdr.* IV.
[3] Ne dederis somnum oculis tuis, nec dormitent palpebræ tuæ. *Prov.* VI.
[4] Militia est vita hominis super terram. *Job.* VII.
[5] *Judic.* XVI.

traire, il faut avoir tant d'yeux par tout le corps, et les avoir si ouverts, que, s'il y avait moyen d'avoir des yeux dans les yeux, comme ces saints animaux dont il est parlé dans l'Ecriture [1], nous n'aurions que ce qu'il nous faut, eu égard au besoin que nous avons d'être vigilants. Car, comme nous l'avons vu, nous devons être éclairés, non-seulement pour éviter le mal, mais pour faire le bien ; et, parce que le mal se couvre de l'apparence du bien, il faut avoir des yeux dans les yeux, pour discerner le bien d'avec le bien. En effet, il n'en est pas du bien comme du mal : toute espèce de mal doit être évité par toute sorte de personnes, tandis que toute espèce de bien ne doit pas être entrepris par toutes les conditions et dans tous les états, vu que ce qui est bien pour l'un peut être mal pour un autre. C'est pourquoi l'Apôtre ne craint pas de prier les justes et les parfaits aussi bien que les pécheurs [2], de s'adonner à ce travail qui nous fait prendre garde à tout, parce qu'il y a des illusions et des tromperies partout, et que la plus grande et la plus dangereuse, c'est celle qui nous ferait croire qu'il n'est pas besoin de tant de travail et de soin. N'êtes-vous point dans cette erreur?.. Quel jugement portez-vous sur ces vérités? Comment vous y conformez-vous?... Ne vous laissez-vous point surprendre par la vanité, la complaisance en vous-même et par la considération de vos intérêts? Tout cela ne vient que par faute de soin, et cette faute n'est pas petite. O mon Dieu! je vous avoue mes infidélités en cet endroit, et je reconnais tellement la nécessité de cette présence et de cette attention, d'esprit, pour combattre les mouvements de la nature et pour seconder ceux de la grâce, que je m'étonne comment on peut dire qu'il se trouve du mal dans ce travail et dans cette violence.

C'est ce qu'il vous faut maintenant considérer; et, à dire vrai, il n'y a point de mal à veiller et à nous tenir sur nos gardes, comme nous venons de le considérer, mais on ne le fait pas toujours d'une manière convenable, et on peut à cette occasion

[1] *Ezech.* I ; *Apoc.* IV.

[2] Evigilate justi, et nolite peccare. I *Cor.* XV.

commettre ces trois fautes qui rendent le travail mauvais et la vigilance vicieuse. L'une, qu'on se donne une peine inutile en voulant examiner trop attentivement, si nous avons consenti ou non au mouvement de la nature ou de la grâce, et si nous avons gagné ou non quelque mérite dans cette action. Il est impossible dans cette vie de le savoir d'une manière certaine [1]. Au lieu de se mettre ainsi l'esprit à la torture, il vaut mieux s'efforcer de remplir simplement ses petits devoirs, et remettre le reste au jugement de Dieu. L'autre défaut est de craindre tout, à force de réflexions et de considérations sur ce que l'on fait ; et parce que l'on peut y remarquer quelques manquements, ou qu'on n'est pas assuré de ses intentions, et de quelques autres circonstances, on se trouble à ce sujet et on fait mal. Enfin, toutes les fois qu'on se met en peine de ces mouvements intérieurs ou de ces événements extérieurs qui touchent la conscience et qui ne dépendent pas de nous, on fait autant de fautes que la peine qu'on se donne est grande [2]; car elle est nuisible, elle décrie la vertu, lasse l'esprit, tarit la dévotion et nous jette dans le dégoût et dans le désespoir. Que diriez-vous du laboureur qui voudrait veiller sur son champ, pour le préserver de la gelée ou de la sécheresse ? A quoi lui serviraient ses veilles et ses soins, sinon à se donner une peine inutile, puisqu'il n'est pas en sa puissance d'empêcher la gelée, sinon peut-être en priant Dieu, ou en se confiant en lui, mais non pas en veillant simplement sur ce qu'il a semé ?... Faites-vous l'application de cet exemple et voyez que la peine inutile, que vous vous donnez dans vos dévotions, n'est pas moins déraisonnable et puérile que ces soins ridicules et exorbitants, que prend ce pauvre homme à propos de son champ. O mon Dieu ! je comprends maintenant ce que disait David, que c'est inutilement qu'on veille sur une ville ou sur une âme, si Dieu ne la garde lui-même [3] ; car cette assi-

[1] Sunt justi atque sapientes et opera eorum in manu Dei et tamen nescit homo, etc. *Eccli.* IX.

[2] Cor hominis disponit viam suam, sed Domini est dirigere gressus ejus. *Prov.* XVI.

[3] Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. *Psalm.* CCXXVI.

stance divine fait qu'on ne veille et qu'on ne travaille qu'autant qu'il est nécessaire pour se délivrer du mal, et non pour s'en faire.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LE REPOS PEUT ÊTRE LOUABLE ET REPRÉHENSIBLE.

Le laboureur ayant jeté son grain en terre va se reposer, et pendant ce temps le grain ne cesse jour et nuit de germer et de croître, sans que l'homme se mettre en peine, car la terre produit par elle-même premièrement l'herbe, puis l'épi et enfin le grain[1]. Ces paroles de Notre-Seigneur nous découvrent trois belles connaissances, dont la première est, que le progrès de la vie spirituelle est semblable à la production naturelle du grain de blé, qui nous figure les trois voies et états de la vie parfaite. En effet, le grain jeté en terre se pourrit et pousse aussitôt en herbe. N'est-ce pas la figure de la vie purgative et de l'état des commençants, qui consiste à mourir à l'amour-propre et à produire de bons désirs. Cette herbe s'élève ensuite et devient une tige qui atteint la hauteur voulue ; ce qui nous représente qu'il faut ainsi s'élever en excitant sa bonne volonté ; et enfin à l'extrémité de cette tige se présente l'épi, et dans l'épi le grain, qui mûrit en son temps. Voilà l'image de la vie divine et des parfaits, qui unit tellement notre volonté à celle de Dieu, par le moyen de la grâce et de la charité, qu'elle s'y perfectionne, s'y divinise, et se rend capable de s'y joindre encore plus parfaitement dans la gloire.

O sagesse de Dieu ! que vous êtes admirable dans vos inventions ! Mais, mon âme, avançons-nous en vérité comme nous voyons en figure qu'il faut le faire ; avons-nous commencé à mourir à nous-mêmes[2] ? Pensons-nous en être exempts, quand notre Jésus a subi cette loi, et qu'il dit expressément de lui-même, qu'il s'est laissé mourir comme le grain jeté en terre?...

[1] *S. Marc.* ch. IV.

[2] Nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet : si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. *S. Joan.* XII.

Oh ! que les créatures insensibles obéissent plus exactement que nous aux ordres de la providence de Dieu ! En effet, les semences atteignent leur grandeur et leur perfection, et nous sommes encore à commencer, quand nous devrions déjà être parfaits! N'avons-nous pas reçu des ordres pour cet avancement comme ces petites créatures ? Et pourquoi ne les gardons-nous pas aussi régulièrement qu'elles?...Répondez, ou si vous n'avez rien à répondre, que votre silence vous couvre de confusion.

La seconde connaissance qui nous vient des paroles de Notre-Seigneur est que, comme le laboureur se repose pendant que son blé croît en terre, de même il faut que nous nous tenions en repos, pendant que ce progrès de la vie spirituelle se réalise. Car ce progrès, étant plutôt l'œuvre de Dieu que l'œuvre de notre industrie [1], il faut le laisser faire sans nous empresser mal à propos, ces empressements et ces inquiétudes troublant l'œuvre de Dieu. Si vous avez déjà eu quelque connaissance de cette vérité au point précédent, fortifiez-la ici par cette pensée, que comme notre amour-propre se cherche dans tous les mouvements de notre âme, il se cherche même dans la vie spirituelle, en s'attachant aux moyens de s'avancer, qui reviennent mieux à ses goûts et à sa manière de voir, sans avoir égard à l'ordre de Dieu. Agir ainsi, c'est se jeter dans une fausse voie, car nous devons accepter les moyens que Dieu nous donne ; autrement Dieu voulant nous conduire d'une façon et nous d'une autre, notre amour-propre se tourmente à ce sujet, et n'est satisfait qu'autant qu'il fait sa volonté ; et, après qu'il l'a faite, il n'en est que plus troublé. C'est ce qui a fait dire à un saint fort éclairé dans ces matières [2], que le plus grand brouillon qu'il y ait au monde, c'était l'amour-propre, et que le plus grand repos que nous pouvions avoir, c'était d'être délivrés de ces tracas. Le moyen d'en être délivré, c'est de se laisser conduire par la divine providence, d'embrasser les moyens qu'elle nous présente tous les

[1] Dei agricultura estis, Dei ædificatio estis. I *Cor.* I.

[2] S. François de Sales, évêque de Genève.

jours dans notre condition, sans nous en écarter sous quelque prétexte que ce soit, de plus grande perfection ou de toute autre considération [1]. Vivez-vous constamment dans cette paix, ou qu'est-ce qui la trouble? Ne vous excusez point, mais aussi accusez-vous de manière cependant que vous ne tombiez pas dans le découragement; car la réflexion que vous faites sur vos inquiétudes est quelquefois pire que les inquiétudes elles-mêmes. O mon Dieu! que vous êtes véritablement bon; puisque, pour nous faire participer à vos bontés, vous nous demandez seulement que nous vous laissions faire, et que pour le reste nous vivions en repos.

La troisième connaissance que nous tirons de cette parabole est que, comme il semble que le repos du laboureur contribue autant à la croissance de son blé que son travail, puisqu'il est fait mention aussi bien de l'un que de l'autre, de même le repos d'esprit servira autant pour notre avancement que le travail lui-même. Je dis que le travail, parce qu'il n'est nécessaire que selon la mesure que Dieu nous impose. Et si Dieu veut que, malgré ce travail, nous nous conservions néanmoins en repos, ce repos n'est-il pas aussi nécessaire que le travail, puisque c'est par ce moyen que nous témoignons notre confiance en Dieu, et que cette confiance en fait plus auprès de Dieu que nos plus grands travaux? C'est de la bénédiction de Dieu, dit le Sage [2], qu'il faut attendre tout notre avancement, et c'est par le moyen de la confiance que vous lui témoignerez, en ne vous agitant point mal à propos, que vous ferez descendre sur vous cette bénédiction. Voyez donc le grand bien du repos qui est en soi si aimable, et qui, de plus, produit un autre bien incomparablement plus avantageux, c'est-à-dire l'avancement spirituel et le progrès dans la vertu.

[1] Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ. In omnibus viis tuis cogita illum, et ipse diriget gressus tuos, ne sis sapiens apud temetipsum. *Prov.* xxxi.

[2] Confide in Deo, et mane in loco tuo, facile est enim in oculis Dei subito honestare pauperem. Benedictio Dei in mercedem justi festinat, et in hora velocì progressus ejus fructificat. *Eccli.* xi.

Toutefois il est à craindre que ce repos d'esprit soit mal compris et mal pratiqué. Car, si on se persuadait que ce repos consiste dans la satisfaction de la nature qui se trouve à son aise, et qui a trouvé ce qu'elle cherche, on se tromperait fort, et ce repos serait aussi mauvais que la recherche de la nature ; ou si on croyait que ce repos fût la délivrance de toute sorte de troubles et de peines sensibles, ou enfin, qu'on se fît accroire que c'est une liberté d'esprit, sans aucun soin ni travail pour les biens de l'autre vie, qui viennent en dormant, ce serait abuser du repos, et d'un grand bien en faire un très-grand mal. Ceci peut facilement arriver, si on ne sait pas accorder ce repos avec la vigilance et avec le travail ; car la nature se jette toujours aux extrémités ; ou elle veut trop travailler sans repos, ou elle veut trop de repos sans travailler ; mais la grâce accorde si bien l'un et l'autre, que le travail se trouve dans le repos, et le repos dans le travail. O mon Dieu ! accordez-moi cette grâce, qui est une participation de cette divine sagesse, laquelle, après avoir dit qu'elle travaille continuellement, nous assure qu'elle a cherché son repos partout[1], et on peut croire qu'elle a trouvé ce qu'elle a recherché. Mon fils, pour recevoir cette sagesse, il faut purifier ton cœur de ses légèretés, qui sont opposées au véritable travail et à l'heureux repos ; car elles ne veulent pas travailler, et elles ne savent pas se reposer.

TROISIÈME POINT.

QUEL EST L'ACCORD ET LE BON USAGE DU TRAVAIL ET DU REPOS ENSEMBLE.

L'accord donc que la grâce et la sagesse divine établissent entre le repos et le travail, consiste en ces trois points. Le premier est de ne rien entreprendre qui soit au-dessus de ses forces, ou au delà de ce que l'ordre demande de vous, conformément à votre état [2]. Le second, de remettre le succès à la prudence de Dieu, ne vous inquiétant que de faire ce qu'il vous

[1] Supra.

[2] Non enim omnia hominibus expediunt, et non omni animæ omne genus placet. *Eccli.* XXXVII.

commande, ne vous ingérant point dans ce qui ne vous regarde pas, et n'oubliant rien de ce qui est de votre devoir [1]. Le dernier est de rapporter à un seul but tout ce que vous faites, de sorte que, dans la variété des œuvres que vous accomplissez, vous soyez toujours invariable, gardant un même esprit partout, comme si vous n'aviez qu'une chose à faire [2]; et, en effet, vous n'en avez qu'une seule, celle de faire la volonté de Dieu. C'est ainsi que Notre-Seigneur, après avoir fait tant de choses en sa vie, dit à son Père, qu'il avait accompli l'œuvre qu'il lui avait recommandée [3], pour nous donner à entendre qu'il unissait toutes ses actions à la volonté de son Père; et dans cette unité il joignait heureusement le travail et le repos. C'est ce qui fait dire à ce livre d'or, qui ne dit rien que de divin, qu'il est aisé d'établir le repos de son esprit et d'affermir sa tranquillité à celui qui sait ramener toutes choses à l'unité [4]. Pourquoi donc ne le pourriez-vous pas, puisque vous savez qu'il n'y a que cette grande affaire, et que toutes les autres doivent s'y rapporter? Si elles ne peuvent s'y rapporter, il ne faut pas alors les entreprendre; car, si on pense mener de front deux affaires, celle de son salut et celle de ses emplois ou devoirs extérieurs, on ne fera ni l'une ni l'autre, parce que jamais on ne fait mieux son salut qu'en s'acquittant dignement des devoirs de sa charge, et jamais on ne s'en acquitte plus dignement, que lorsqu'on ne les fait qu'en vue et dans l'ordre de son salut.

Considérez ces anges que vit Jacob sur cette échelle mystérieuse [5]; ils travaillent à monter et à descendre, et cependant ils ne perdent rien de leur repos, parce qu'ils ne travaillent que pour la gloire de Dieu, que par ses ordres et pour le salut

[1] Laboro certando secundum operationem ejus, quam operatur in me in virtute. *Coloss.* I.

[2] Ne in multis sint actus tui. *Eccli.* XI.

[3] Judicium meum cum Domino, et opus meum cum Deo meo. *Isa.* XLIX. Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam. *S. Joan.* XVII.

[4] Cui omnia unum sunt, et omnia ad unum trahit et omnia in uno videt, potest stabilis corde esse : et in Deo pacificus permanere. O veritas Deus, fac me unum tecum in charitate perpetua, etc. *Imitat.* ch. I. I, c. III.

[5] *Gen.* XXVIII.

des hommes. Ils font ce qui leur est ordonné, laissant aux hommes à faire ce qu'ils doivent, et à Dieu ce qui lui plaît. Voyez-les encore, ces bienheureux esprits; ils ne cessent de se frapper de leurs ailes [1], et de faire retentir continuellement le ciel de ces divines paroles: Saint, saint, saint est le Dieu des armées. On dirait qu'ils n'ont de repos ni jour ni nuit, et cependant c'est leur bienheureux et éternel repos de travailler ainsi, parce qu'ils ne le font que pour la gloire de Dieu, et ce travail est un repos. Je dors et mon cœur veille, disait l'Epouse [2], parce que son travail était si tranquille qu'elle semblait se reposer, et son repos était si vivant et si actif, qu'elle travaillait en se reposant, et se reposait en travaillant.

Les impies, au contraire, n'ont point de repos, dit un Prophète [3], et néanmoins ils ne font rien. Ils ne se reposent point, car leur repos est une peine, et leur travail est sans repos et sans fruit. Vraie image de l'enfer, où l'on ne fait que souffrir, et où la peine ne sert de rien. Mon âme ! tu as à choisir : ou de porter le paradis dans ton sein, ou l'enfer. On travaille en l'un et l'autre lieu; mais le travail du paradis est dans la paix, et celui de l'enfer est sans repos. Serais-tu bien assez misérable pour te tromper dans ce choix de deux parties si inégales ?... O mon Dieu ! le mal est qu'en cette vie on prend le repos pour le travail, et le travail pour le repos. On veut se reposer quand il faut travailler, et on veut travailler quand il faut se reposer. On ne veut pas travailler à mortifier ses passions, et on ne fait que travailler pour les contenter !... On ne considère pas que c'est dans la mortification qu'est le véritable contentement, et qu'il faut se priver des autres plaisirs, pour jouir du contentement et du repos qu'on acquiert par son travail. Mon fils, puisque tu reconnais ce malheur dans ta vie, tu n'as qu'à corriger ta vie pour t'exempter de ce malheur.

[1] *Isa.* VI.

[2] Ego dormio, et cor meum vigilat. *Can.* V.

[3] Impii quasi mare fervens, quod quiescere non potest, et redundant fluctus in conculcationem et lutum. Non est pax impiis, dicit Dominus Deus. *Isa.* LVII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quel est le bien et le mal de la vigilance et du travail qu'il faut apporter à notre profit spirituel.

Le travail et la vigilance qu'il faut apporter à son avancement spirituel sont un si grand bien, qu'ils nous font éviter le mal que l'ennemi nous suggère sans cesse, et qu'ils nous disposent à recevoir les grâces que notre bon Jésus est toujours prêt à nous donner. Quel plus grand bien saurait-on désirer pour la perfection que ce travail, puisque la perfection ne consiste qu'à éviter toute sorte de mal, et à faire le bien auquel les grâces nous portent? Mais prenez garde de n'en pas faire plus qu'elles ne demandent, car c'est ainsi que la vigilance devient répréhensible, quand on veut en faire plus qu'on ne peut ou qu'on ne doit ; quand on veut être exempt des premiers mouvements de la nature comme des seconds, et qu'on voudrait ne point ressentir de passions, au lieu de se contenter de n'en avoir point de mauvaises, ou d'empêcher leur mal.

Si le laboureur voulait se préoccuper de ce que son champ porte des épines et non pas du blé, ce serait un pauvre homme. Que lui diriez-vous, sinon qu'il arrache ces épines, puisqu'il sème son blé, et qu'il aille se reposer laissant le reste à Dieu. Dites la même chose à votre âme qui se trouble des mauvais mouvements qu'elle ressent comme des épines, contre son gré. Qu'elle fasse son possible tout doucement, mais fort efficacement pour n'y point consentir ; et puis, qu'elle s'humilie sous le bon plaisir de son Dieu, sans se préoccuper d'autre chose que de ne plus se mettre en peine. Car c'est ici que l'on peut appliquer cette parole du Sage : Celui qui se mouche trop fort tire le sang[1]; et celui qui se bande trop l'esprit pour en faire plus qu'il ne peut, est contraint ensuite de se relâcher, de sorte qu'il ne fait pas même ce qu'il doit. O mon Dieu! je reconnais ce dérèglement, mettez-y ordre, s'il vous plaît, en retenant mon naturel, qui se jette toujours aux extrémités.

DEUXIÈME POINT.

Quel est le bien et le mal du repos.

Considérez à loisir les paroles dont Notre-Seigneur se sert pour expliquer le repos d'esprit. Vous y reconnaîtrez premièrement la figure de notre avancement spirituel, tirée de la production naturelle du grain de

[1] Qui vehementer emungit, elicit sanguinem. *Prov.* xxx.

blé, depuis qu'il est jeté en terre, jusqu'à ce qu'il mûrisse dans l'épi. Vous y apprendrez ensuite comment il faut se reposer sous la conduite de Dieu, qui nous prescrit les moyens qu'il veut que nous prenions pour arriver à notre perfection, quoique notre amour-propre nous en voulût faire prendre d'autres. C'est un brouillon qu'il ne faut pas plus écouter qu'un trompeur ou un faux guide. Enfin, vous y apprendrez que, relativement à notre avancement, ce repos est un aussi grand bien que le travail, puisque ce repos nous est aussi bien recommandé que le travail.

Si cependant par ce repos, vous entendiez ne rien faire ou ne faire que ce que la nature demande pour se mettre dans son repos imaginaire ; vous vous tromperiez fort, et vous abuseriez de ce mot, qui ne doit pas être pris autrement que pour signifier le repos, qui tempère le travail excessif, ou qui retranche le travail inutile. O mon Dieu! qu'il faut de grâces et de sagesse pour accorder ces deux partis qui sont si opposés : le travail et le repos. Mon fils, j'ai assez de grâces pour t'en donner à cet effet, si tu as le cœur assez purifié de tes légèretés et de tes vanités pour les recevoir et t'en servir.

TROISIÈME POINT.

Quel est l'accord et le bon usage du travail, et du repos ensemble.

Cette grâce, pour mettre d'accord le travail et le repos, ne vous demande que ces trois choses : de ne rien entreprendre qui soit au-dessus de vos forces et des ordres qui vous sont donnés; de remettre tout le succès qui ne dépend pas de vous au bon plaisir de Dieu ; et dans toute la variété de vos affaires, de vous conduire comme si vous n'en aviez dans toute votre vie qu'une seule; comme votre Sauveur n'a eu qu'à vous sauver. C'est ainsi qu'on travaille en repos, et qu'on se repose en travaillant. C'est ainsi que les anges vont et viennent du ciel sur la terre, et de la terre au ciel, ne faisant, ce semble, que travailler, et ne perdant rien de leur repos. Quand même ils ne sortent pas du ciel, il ne cessent de battre des ailes, de chanter et de glorifier Dieu, se reposant dans ce travail, et ne voulant point aussi se reposer sans travailler.

Les méchants, au contraire, et les âmes damnées n'ont pas d'instants de repos, ni aucun moment de bon travail, parce qu'ils ont voulu ici se reposer sans travailler, ou qu'ils n'ont pas voulu prendre un travail qui méritât quelque repos. Oh! quelle différence entre le travail qu'on prend au ciel et celui qu'on endure aux enfers ! Cependant, mon âme, tu as à choisir entre l'un ou l'autre. Pourrais-tu bien te tromper dans une telle

inégalité?... O mon Dieu! ce qui nous trompe dans cette vie, c'est que le travail des méchants semble un repos, et que le repos des bons paraît un travail. Il est vrai, mon fils, qu'il peut ainsi paraître; mais n'es-tu pas assez clairvoyant pour ne point suivre l'apparence, qui ne fait que tromper?

JEUDI.

PARABOLES DU GRAIN DE MOUTARDE ET DU LEVAIN, OU NOUS VOYONS QUE LA PERFECTION CHRÉTIENNE SE TROUVE DANS LES PETITES CHOSES.

Le royaume des cieux peut se comparer au grain de moutarde, qui est la semence la plus petite entre toutes, et qui, étant jetée en terre, devient la plus grande.

Il est semblable aussi à un peu de levain qui, étant mêlé à la pâte, fait lever une grande quantité de farine [1].

Le Sujet, qui a été traité ailleurs [2], explique ici ces deux paraboles dans ce sens, que comme le grain de moutarde et le levain dont on se sert pour faire lever la pâte, étant peu de chose en eux-mêmes, produisent néanmoins de grands effets; de même la perfection chrétienne à laquelle nous sommes appelés, se trouvant dans l'humilité, est néanmoins si excellente et si relevée, qu'elle produit les plus admirables effets dans ceux qui s'efforcent de la pratiquer.

La Fin sera de reconnaître tellement la sublimité et l'excellence de la perfection où nous devons aspirer, que nous reconnaissions que l'humilité lui sert de fondement, de peur que notre dévotion n'ait point de solidité, et qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de tomber, faute de nous être bien affermis dans cette vertu.

La Forme est en ces trois points:

1° Sublimité de la perfection à laquelle nous aspirons.

2° L'humilité doit servir de fondement à cette grandeur.

3° Le manque d'humilité en est la ruine.

[1] Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod minimum est omnibus, cum autem creverit, majus est omnibus oleribus. Simile est regnum cœlorum fermento, quod acceptum mulier abscondit in farinæ satis tribus, donec fermentatum est totum. *S. Matth.* XIII.

[2] Voyez dans le second volume, page 151, la méditation du 6e dimanche après l'Epiphanie, 1er point.

PREMIER POINT.

SUBLIMITÉ DE LA PERFECTION A LAQUELLE NOUS ASPIRONS.

Quel doit être le faîte de ce grand bâtiment que nous élevons? où doit arriver le toit de cet édifice spirituel? C'est saint Augustin qui s'interroge, et qui se répond: Je le dis en un mot; il doit s'élever jusqu'à la vue de Dieu. Voyez-vous sa hauteur, et quel bien c'est que de voir Dieu? Quiconque le désire ardemment sait bien ce que je dis, et comprend aisément ce qu'il entend de ma bouche. On nous promet la vue de Dieu, je dis du vrai Dieu, d'un Dieu de souveraine majesté [1]. Oh! quel bien; mais qu'il est sublime!... Voilà ce que nous pouvons premièrement penser de la hauteur de notre perfection, la considérant dans sa fin et dans son dernier effet, qui est de nous rendre capables de voir Dieu, et de nous rendre semblables à lui, autant que nous le pourrons. Peut-on imaginer quelque chose de plus grand et de plus relevé?...

Si vous voulez considérer cette perfection en elle-même selon l'état de cette vie, jetez les yeux sur l'excellence de la charité et sur l'union qu'elle établit entre nous et notre Dieu. N'avez-vous pas entendu comment l'Apôtre assurait que ni les miracles, ni les prophéties, ni les prédications, ni la science, ni toute autre qualité que ce puisse être ne peut approcher de l'excellence de la charité? Ne savez-vous pas que s'il y avait un pape, un apôtre, un ange et une mère de Dieu qui fussent sans cette charité, l'âme du plus pauvre chrétien qui en serait ornée, serait plus grande que le pape, que l'apôtre, que l'ange et que la mère de Dieu? Voyez-vous sa grandeur et son admirable excellence [2]?

[1] Quod est fastigium construendæ fabricæ, quam molimur? quo perventurum est cacumen ædificii? cito dico usque ad conspectum Dei. Videtis quam excelsum est, quanta res est conspicere Deum. Qui desiderat et quod dico, et quod audit, intelligit. Promittitur nobis conspectus Dei, veri Dei, summi Dei. S. Aug. serm. x *de verb. Dom*; II *Cor.* XIII.

[2] Major horum est charitas. Ibid.

Mais vous la connaîtrez encore mieux en la considérant en détail, et en examinant tous les cas particuliers où vous oblige et où vous élève cette perfection, en quelque état que vous soyez. C'est de ne vouloir consentir jamais à aucun péché que ce soit, si léger soit-il. C'est de n'avoir aucune attache à quelque créature que ce puisse être, à l'honneur, aux plaisirs et aux biens de ce monde, que nous ne quittions plutôt que de pécher. C'est d'être prêt à quitter père et mère et la vie, plutôt que d'offenser Dieu; de ne craindre aucun mal que le péché; de n'estimer aucun bien, s'il ne nous sert pour acquérir le souverain bien qui est Dieu, et le salut de l'âme. C'est de vivre dans ce monde sans être du monde, de vivre dans la chair sans marcher selon la chair; d'être aussi content dans l'adversité que dans la prospérité, dans les mépris que dans l'honneur, quand Dieu le veut ainsi. C'est de vivre sur la terre comme un voyageur qui se dirige vers le ciel, ne se servant de sa maison que comme d'une hôtellerie, ni de ses biens que comme de viatique pour faire son chemin [1], et non pas d'amorce et d'attrait pour s'y arrêter et attacher son cœur. C'est d'être pauvre dans ses biens, les possédant et s'en servant, comme si on ne les avait point; et d'être riche dans sa pauvreté, étant aussi content de n'avoir rien que de posséder tout le monde. C'est enfin, de n'avoir pour but et pour fin de toutes ses actions, que le dessein de Dieu et son bon plaisir, et de se servir de toutes les occasions et circonstances où il faut agir et souffrir selon notre vocation, pour accomplir ce dessein et pour plaire à ce Dieu bon qui nous présente cette circonstance, et qui veut être servi de nous dans cette occasion.

Eh bien, cela n'est-il pas relevé et excellent, et n'est-ce pas où vous devez aspirer, selon les maximes de l'évangile et les mouvements de la grâce qui vous y portent? Ne vous étonnez pas de la sublimité de cette sorte de vie, car nous avons un Dieu qui est véritablement grand, et qui mérite d'être servi selon sa

[1] Ut viaticum itineris, non ut illecebra mansionis S. Leo.

grandeur, mais qui met toute la grandeur dans l'innocence et dans la sainteté. Ne vous étonnez pas, disait Salomon, si nous parlons de bâtir une grande et magnifique maison à notre Dieu, car il est véritablement grand et magnifique au-dessus de tous les autres seigneurs [1]. Ne pouvons-nous pas dire la même chose, puisque nous servons le même Dieu, et que nos âmes et nos corps sont les temples et les sanctuaires où il demeure avec nous et nous avec lui [2] ? Oh ! qu'il est convenable, Seigneur, que vos temples soient saints [3], et qu'afin qu'ils soient saints, nous soyons élevés, par le moyen de cette perfection, au-dessus de toute la terre et de toutes les créatures, pour être auprès de vous. Mais pour nous y élever, descendez, grand Dieu ; condescendez, s'il vous plaît, à notre infirmité, et ne cessez de nous tirer à vous.... Mon fils, si tu veux t'élever, assurément il faut aussi que tu t'abaisses [4].

DEUXIÈME POINT.

L'HUMILITÉ DOIT SERVIR DE FONDEMENT A CETTE GRANDEUR.

Pour élever cette haute tour de la perfection à laquelle nous sommes appelés, il faut l'asseoir sur les solides fondements de l'humilité ; plus ils seront profonds, plus nous monterons aisément et plus nous y demeurerons fermement ; c'est l'ordre de Dieu qui le veut ainsi, c'est la raison, c'est le sentiment et la pratique de tous les saints. C'est la loi que Dieu a établie dans l'ordre de la grâce et de la nature, qu'à proportion que les choses doivent s'élever, elles se fondent et s'affermissent en bas ; qu'à mesure que l'arbre monte par ses branches, il descende et s'étende par ses racines ; que les jambes et les pieds se fortifient à proportion de la grosseur du corps de l'homme ; et qu'ainsi, plus on s'élève en charité, et plus on doit s'abaisser et s'affermir dans l'humilité [5]. C'est la raison, parce qu'autrement la sublimité de notre

[1] Domus enim quam ædificare cupio, magna est, magnus est enim Deus noster super omnes deos. II *Par.* II.

[2] Vos estis templum Dei vivi. II *Cor.* VI.

[3] Domum tuam decet sanctitudo, Domine. *Psal.* XCII.

[4] Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam quoniam magna potentia Dei solius, et ab humilibus adoratur. *Eccli.* III.

état pourrait nous inspirer des sentiments de vanité, et éblouir nos yeux, avec un péril évident de nous renverser par une chute irréparable. C'est ce que le Sage[1] nous démontre fort à propos, en disant que celui qui élève un édifice, sans lui avoir donné des fondations en rapport avec la hauteur qu'il doit avoir, ne bâtit que des ruines. Et saint Augustin, commentant cette pensée, nous dit : Voulez-vous être grand, commencez par les fondements de l'humilité, et creusez aussi profondément que vous voulez vous élever en haut[2]. C'est le sentiment de tous les Saints, depuis le chef, qui est Jésus-Christ, jusques au dernier de tous.

Et s'il nous propose ces deux paraboles du grain de moutarde et du levain, c'est pour nous faire comprendre que l'Eglise et le royaume des cieux leur sont semblables; les commencements sont humbles et petits, parce qu'ils doivent être grands et élevés. C'est ce qu'il nous a dit encore en termes exprès : Que celui qui veut être le premier, se place au dernier rang; quiconque est le plus grand, qu'il se fasse le plus petit[3]; ce qu'il a fait lui-même, puisque, étant le maître, le Seigneur et le premier de tous, il s'est rendu le serviteur, le plus petit et le dernier. Voyez-le dans l'étable ou dans l'Egypte, qu'y a-t-il de plus petit? Considérez sa doctrine qui béatifie la pauvreté et les larmes; quoi de plus simple en apparence? Mais, qu'y a-t-il de plus digne que sa personne, et de plus excellent que sa doctrine? Considérez ensuite la sainte Vierge; elle se dit la servante de Dieu, et elle en est la mère; quoi de plus petit et de plus grand ensemble? Jetez les yeux sur saint Jean-Baptiste et les Apôtres; que verrez-vous à l'extérieur? Un ermite, des pêcheurs, des hommes simples et ignorants. Mais ensuite ils deviennent les princes du

[1] Qui altam facit domum suam, quærit ruinam, et qui evitat discere, incidet in mala. *Prov.* XVII.

[2] Magnus esse vis? a minimo incipe. Cogitas magnam fabricam construere celsitudinis, de fundamento prius cogita humilitatis. Et quantam quisque vult, et disponit super imponere molem ædificii, quantò erit majus ædificium, tantò altius fodit fundamentum. S. Aug. suprà.

[3] S. *Matth.* XX; *S. Marc.* X; *S. Luc.* XXII.

ciel, les colonnes de l'Eglise, les soleils du monde. Voilà le progrès de l'Eglise, c'est ainsi qu'elle commence par l'aurore et par le point du jour [1] pour devenir le soleil qui éclaire et vivifie le monde. C'est ainsi que s'élève l'édifice de la perfection, et que le corps de Jésus-Christ se forme peu à peu. Eh bien, ne voulez-vous donc pas être un des membres de son corps, un des enfants de son Eglise, un des saints du Paradis?... Voulez-vous monter autrement que les saints à ce noble état de grandeur et de sainteté? Voudriez-vous qu'on ne dît pas aussi bien de vous comme d'eux: Celui qui est monté si haut, est celui qui est descendu si bas [2]... Voulez-vous pervertir l'ordre de Dieu, et chercher d'autres routes que celles que Jésus-Christ vous a tracées, et que les Saints ont suivies, agrandissant les pas de leur maître pour nous faciliter le chemin. Or, sachez, dit saint Bernard, qu'il n'y en a point d'autre que la voie de l'humilité, et quiconque en prend d'autre, s'égarera et n'arrivera jamais où il prétend [3].

O mon Sauveur, qui êtes le souverain architecte de votre Eglise, dont nous sommes les pierres vivantes, jetez vous-même les fondements. Je suis bien assuré que le faîte de l'edifice dépend uniquement de vous, et que je ne puis le conduire de moi-même à sa perfection; mais je n'ai pas plus de pouvoir pour le fondement que pour le toit, vu même qu'il est plus aisé d'achever que de bien commencer. Par conséquent, mettez-y vous-même la main, votre gloire y gagnera, parce que ma perfection sera un ouvrage qui vous appartiendra aussi bien dans son commencement, que dans son progrès et dans sa fin. Mon fils, souviens-toi de cette prière que tu me fais, et quand je t'enverrai quelque sujet d'humiliation et de mépris, dis à ton âme qui s'abat et se fâche : Mon âme, voilà ce que nous avons demandé à Dieu.

[1] Progreditur quasi Aurora consurgens *Cant.* VIII.

[2] Quod ascendit, quid est nisi quia descendit? *Ephes.* IV.

[3] Per humilitatem ad sublimitatem ascendatis, quia hæc est vita, et non alia præter ipsam. Qui aliter vadit, cadit potius quam ascendit, quia sola est humilitas, quæ exaltat, sola quæ ducit ad vitam. S. Bern. serm. II *de Ascens.*

TROISIÈME POINT.

LE MANQUE D'HUMILITÉ EST LA RUINE DE LA PERFECTION.

Un prophète demande comment Lucifer, le premier ange, est tombé des cieux ou de ce haut état de grâce dans laquelle il avait été créé [1]; nous pourrions le demander aussi au sujet d'un grand nombre de personnes qui sont déchues de leur grandeur et de leur état spirituel, au grand étonnement de tous ceux qui en ont entendu parler ; la réponse se trouve dans la raison que donne le prophète, au sujet de l'ange. C'est ton orgueil, dit-il, qui est cause de ta chute [2]; c'est ta présomption, c'est le manque d'humilité; voilà ce qui perd tous ceux qui se sont ainsi malheureusement perdus. Aussi le Sage dit-il [3] que les superbes se dessèchent jusqu'à la racine, et qu'ils sont renversés jusqu'au fondement : comme s'il voulait dire qu'ils sont tombés parce qu'ils n'avaient point de racine, et qu'ils n'étaient point assis sur le fondement de l'humilité. Ils ont le sort de cette statue que Nabuchodonosor vit en songe ; cette statue avait la tête d'or et la poitrine d'argent, mais ses pieds étaient d'argile. Voici qu'une petite pierre vient la frapper, et ce colosse fut brisé en mille pièces comme si on l'eût pilé dans un mortier [4]. De même, ces grands hommes qui ont la tête pleine de science, le cœur rempli de bons désirs, et qui ont, ce semble, si bien commencé, s'ils viennent à tomber, ce n'est que parce qu'ils n'étaient pas appuyés sur un fondement solide [5]. Ils n'ont pas compris dans le commencement combien il importait d'être humbles, d'avoir de bas sentiments d'eux-mêmes, et de faire peu de cas de l'opinion des hommes; aussi est-il arrivé que lorsqu'ils ont été mé-

[1] Quomodo cecidisti de cœlo Lucifer, qui mane oriebaris? etc. *Isa.* XIV.

[2] Detracta est ad inferos superbia tua. Ibid. IV.

[3] Sedes ducum superborum destruxit Deus, et sedere fecit mites pro eis. Radices gentium superbarum arefecit Deus, et plantavit humiles ex ipsis gentibus. *Eccli.* X.

[4] *Dan.* II.

[5] Inanis gloriæ telo percussi pejus de alto ruunt. S. Greg. XXXIII *Mor.* VI.

prisés ou blessés tant soit peu dans leur honneur, ils ont été ébranlés, comme ce bâtiment battu de la tempête, qui n'était fondé que sur le sable, s'écroule aussitôt que la secousse se fait sentir [1].

Nous l'avons vu, mon Dieu, nous l'avons vu de nos propres yeux, disait saint Augustin [2], et je ne puis en parler ni m'en souvenir sans frayeur. Nous avons vu plusieurs de nos pères, de nos docteurs, et de nos premiers saints, qui semblaient être montés jusqu'aux cieux, et avoir établi leur demeure parmi les étoiles; ils ont été précipités aussitôt jusqu'au plus profond des abîmes; et, comme si cet ancien dragon eût voulu encore entraîner avec sa queue la troisième partie des étoiles, nous avons vu ces astres et ces lumières de l'Eglise tomber des cieux. C'étaient des astres errants, des feux follets, des comètes qui paraissent dans l'air, comme dit un Apôtre [3], et non des étoiles qui restent invariablement fixées dans les cieux. Remarquez la différence qui existe entre une étoile fixe et une comète. L'étoile paraît plus petite que la comète, elle n'attire pas autant les regards, ni ne fait pas autant parler d'elle; mais qu'arrive-t-il? C'est qu'après un ou deux mois, cette comète disparaît, tandis que l'étoile demeure au lieu qu'elle occupait. D'où vient cela, sinon que l'étoile est fixement arrêtée dans le ciel, qui lui sert comme de fondement, et la comète n'est que suspendue en l'air et errante de sa nature. De même, ces hommes qui ne sont grands qu'en apparence ne dureront pas, ils se dissiperont comme la fumée, parce qu'ils ne sont point soutenus, n'ayant pas cette vertu de l'humilité, qui est le soutien et la base de toutes les autres [4].

[1] *S. Matth.* VII.

[2] Vidimus multos, Domine, ex patribus nostris, quod utique sine magno tremore non recolo, sine multo tremore non confiteor, ascendisse primitus usque ad cœlos, et inter sidera nidum suum collocasse, postmodum cecidisse usque ad abyssos; vidimus stellas de cœlo cecidisse ab impetu ferientis caudæ draconis, etc. S. Aug. *in Solil.*

[3] Sidera errantia quibus procella tenebrarum reservata est in æternum. *Judæ.*

[4] Mox ut honorificati fuerint, et exaltati, deficientes quemadmodum fumus deficient. *Psal.* XXXVI.

Sur quoi pensez-vous que les bases du ciel sont appuyées [1] ? C'est Dieu qui parle à Job; et saint Grégoire, expliquant ces paroles, répond : Que si les colonnes de l'édifice spirituel sont les vertus, leur base est l'humilité, laquelle venant à manquer, tout est renversé [2]. Le ferme fondement de Dieu demeure inébranlable contre tous les obstacles, dit saint Paul [3]; autrement il n'est pas ferme, et il n'est pas de Dieu. Car la marque la plus assurée d'une œuvre de Dieu, c'est la fermeté et la constance, parce que Dieu donne autant d'humilité pour recevoir et conserver ses grâces, que de force et de courage pour supporter les épreuves et les tentations.

Méditez encore un peu cette pensée. Le même Apôtre nous assure que Dieu n'accable point les âmes, et que s'il permet qu'elles soient tentées et chargées de quelque affliction, il leur donne des forces pour porter honorablement ce fardeau, sans en être écrasées, à moins qu'elles ne mollissent par une trop grande liberté [4]. De même, si Dieu remplit une âme de ses dons, ne devons-nous pas penser qu'il lui donnera la force et les moyens de les porter sans en être endommagée [5] ? Et si cette force n'est autre que l'humilité et le bas sentiment de soi-même, Dieu la donne en donnant le reste, car autrement les autres dons seraient aussi pernicieux qu'une tentation. En effet, c'est un sujet de tentation de recevoir de grands dons de Dieu, et on est en danger d'y succomber, si on n'a cet appui et ce fonds d'humilité, qui soutient l'âme dans cette vérité et dans cette connaissance d'elle-même : que, quoi qu'elle ait reçu de Dieu, elle ne s'en glorifie pas, et que la gloire n'est rien, si elle

[1] Super quo bases illius solidatæ sunt ? *Job.* XXXVI.

[2] Incassum alia super se bases ædificia erigent si non ipsæ in fundamento solidatæ consistunt, etc. Fusius S. Greg. XXVIII *Mor.* VI.

[3] Firmum Dei fundamentum stat, habens signaculum hoc. II *Tim.* II.

[4] Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere. I *Cor.* X.

[5] Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, etc. II *Cor.* XII.

Qui fecit ventis pondus, et aquas appendit in mensura. *Job.* XXVIII. Apte hoc S. Greg. XIX *Mor.* V.

est séparée de celui à qui seul appartient la vraie gloire et l'honneur.

C'est donc ce que Notre-Seigneur nous apprend aujourd'hui, que, quant à lui, il nous fait aussi petits qu'il nous fait grands de la vraie grandeur qui est la sainteté. Mais nous voulons nous faire grands sans être petits, et il arrive tout au contraire que nous devenons petits sans être grands ; et cette petitesse où nous tombons est aussi malheureuse que la grandeur que nous affectionnons était mauvaise ; car c'est devenir un néant devant Dieu ; c'est être privé de ses grâces ; c'est être ruiné et en danger de ne pouvoir jamais se relever. Tel est le châtiment des superbes et des présomptueux, qui veulent voler plus haut qu'ils ne peuvent ; Dieu leur coupe les ailes et les abat en sorte qu'ils ne peuvent plus se relever[1]. O mon Dieu ! je sens bien que l'ennemi qui est le premier tombé pour avoir voulu monter trop haut, veut nous jeter dans ces précipices, qu'il connaît par son expérience être si dangereux[2] ; mais vous, qui vous êtes abaissé pour nous enseigner le contraire, et qui n'avez pas moins de force pour nous faire imiter votre exemple, que le démon a de malice pour nous attirer après lui, déployez cette force, mon bon Jésus, en faveur de ma pauvre âme ; vengez-moi de mon ennemi[3]. Vous permettrez bien cette vengeance, puisque vous nous permettez cette prière : Faites que je me venge sur lui en faisant désormais autant d'actes d'humilité qu'il m'a fait faire d'actions de vanité et d'orgueil.

[1] Ceux qui ont voulu mettre leur nid dans le ciel sont tombés dans la pauvreté et dans l'abandon de l'avilissement, afin que, humiliés et appauvris, ils apprissent à ne point voler de leurs propres ailes, mais à se mettre à couvert sous les miennes. *Imitat.* liv. III, ch. VII.

[2] Nempe in his vitiis maxime gaudet, in seipso expertus, quam difficile possis ab hac tanta voragine respirare. S. Bern. *in Psal.* Qui habitat.

[3] Vindica me de adversario meo. *S. Luc.* XVIII.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Sublimité de la perfection à laquelle nous aspirons.

Puisque nous ne prétendons rien moins que de voir Dieu, en nous étudiant à la perfection, la hauteur et l'excellence de la perfection est aussi grande que la vue de Dieu. Oh! quelle vue, quelle grandeur!... Mais comme c'est par le moyen de la charité qu'on se perfectionne, et qu'on arrive à cette vue divine, on peut dire aussi que notre perfection reçoit sa grandeur de la charité qui est si relevée et si puissante, qu'elle nous unit, dès cette vie, à notre Dieu, pour lui être éternellement unis dans sa gloire. Disons encore que parce que la charité est très-agissante, et qu'elle ne connaît pas le repos quand il faut travailler, il n'y a presque aucun acte de charité qui ne porte une excellence si relevée, et c'est admirable comment on y arrive.

En effet, qu'y a-t-il de plus admirable, que de vivre dans le monde sans être du monde? de vivre au milieu des richesses, comme si on était pauvre, et dans la pauvreté comme parmi les richesses; d'être si peu attaché à ses intérêts, à son honneur et à sa vie, qu'on préférerait tout perdre plutôt que de consentir à un seul péché véniel? Et enfin, de ne faire aucune action, que pour accomplir purement le dessein que Dieu se propose pour sa gloire? Ce sont là les effets de cette charité, ce sont là les actes et les parties de cette perfection; jugez donc si cette perfection ne s'élève pas bien haut. Mais ne vous en étonnez pas, ne vous en rebutez point; car nous avons un Dieu si grand, qu'il mérite bien qu'on le serve selon sa grandeur. O mon âme, que tu es heureuse d'être appelée à son service! Mais que tu es obligée de le servir dignement, puisqu'il le mérite. Et, après avoir fait tout ce que tu dois, il faudra que tu reconnaisses n'avoir rien fait, en considération de son mérite et eu égard à tes devoirs.

DEUXIÈME POINT.

L'humilité doit servir de fondement à cette grandeur.

Comme il n'y a point de hauteur sans profondeur, ainsi faut-il que la profondeur soit proportionnée à la hauteur; nous le voyons dans la nature et dans l'art, nous devons le voir aussi dans la grâce. La nature

projette autant de racines dans la terre, que l'arbre pousse en haut de branches et de rameaux. Les hommes creusent les fondements de leurs maisons d'autant plus bas, qu'ils veulent en élever les étages plus haut! Et pourquoi la grâce ne voudrait-elle pas autant d'humilité profonde dans cette âme, où la perfection doit être édifiée, puisque sans cette humilité elle tomberait aussitôt en ruine.

N'est-ce pas pour cela que Jésus dit que son royaume et son Eglise sont semblables à un petit grain de moutarde ou à un peu de levain, qui, tout petits qu'ils sont en eux-mêmes, produisent néanmoins des effets si prodigieux. Cela ne se voit-il pas dans sa personne, dans celle de sa Mère, de son précurseur, de ses Apôtres et de tous ses saints, qui ont été aussi petits qu'ils ont été grands saints? Et vous, voudriez-vous renverser cet ordre de Dieu, et fermer ce chemin du ciel qu'il a frayé, pour en ouvrir un autre à votre fantaisie?... D'où vient donc que vous aimez si peu l'humilité, puisque sans elle votre perfection ne peut subsister? O mon Dieu, il me semble que j'aime assez cette vertu, et que je ne demande rien tant que de la posséder. Mais, mon fils, aimes-tu les humiliations que je t'envoie? Qui aime la vertu, en aime les actes : et il n'y a point de plus nobles actes d'humilité, que dans les humiliations que j'envoie...

TROISIÈME POINT.

Le manque d'humilité est la ruine de la perfection.

Comment es-tu tombé, ô Lucifer, toi qui étais si élevé en gloire? Et vous tous qui étiez comme les cèdres du Liban et comme les étoiles du ciel, comment avez-vous été précipités jusqu'au fond des abîmes de la terre et des enfers? Quelle est la cause de ce malheur? C'est l'orgueil, c'est le défaut d'humilité; aussi il a suffi d'une parole de mépris, d'un mot qui portât atteinte à leur honneur, pour les renverser ; comme la petite pierre suffit pour briser la statue de Nabuchodonosor, quoiqu'elle eût le corps d'or,ou d'argent, ou de fer; mais,parce que les pieds étaient d'argile, il ne fallut que ce coup pour la ruiner. On n'en voit que trop d'exemples; on ne voit que trop de ces comètes, qu'on dirait être des étoiles du ciel, si ce n'est qu'on ne les voit plus, et qu'après avoir brillé quelque temps, elles disparaissent et s'évanouissent.

Prenons-y garde, mon âme, et ne faisons pas d'application aux prêtres, aux religieux ou aux autres saintes personnes qui se sont misérablement perdues, mais considérons-nous nous-mêmes, et disons-nous :

Que si nous ne sommes humbles, nous périrons comme elles, et si nous ne renonçons à toutes les prétentions d'honneur et de vanité, et que nous ne soyons aussi prêts à être méprisés, qu'un mondain le serait à être honoré, nous ne sommes pas humbles ; et que, par conséquent, il faut s'y préparer, et se réjouir quand l'occasion s'en présentera, comme d'un bien qu'on attendait. C'est le moyen de se défendre contre cet ennemi, qui ne demande qu'à nous entraîner avec lui dans ce même précipice où il est tombé. C'est le moyen de se venger des avantages qu'il a eus autrefois sur nous. Et notre Jésus agrée cette vengeance, puisqu'il nous la fait demander dans nos prières, puisqu'il nous fait dire : Seigneur vengez-nous, s'il vous plaît, de notre adversaire ; car nous n'avons point d'ennemi plus acharné que le démon, et il est juste que nous en tirions vengeance par l'humilité, puisqu'elle répare les torts et les injures que nous fait la vanité,

---

VENDREDI.

PARABOLE DU TRÉSOR CACHÉ ET TROUVÉ DANS UN CHAMP.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor caché dans un champ ; un homme l'y ayant découvert, le tient secret ; joyeux de l'avoir trouvé, il vend tout son bien pour acheter cette pièce de terre [1].

Le Sujet de la méditation sera l'exposition de cette parabole telle qu'elle est racontée dans le texte que nous venons de citer. Cette parabole nous apprend combien les biens spirituels sont au-dessus de tous les avantages de ce monde.

La Fin sera d'apprendre à estimer tellement les choses spirituelles, que toutes les autres comparées à elles soient considérées comme de nulle valeur.

La Forme est en ces trois points :

1° Prix qu'on doit attacher aux choses spirituelles,

[1] Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro, quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. *S. Matth.* XIII.

2° Cette estime doit diminuer et anéantir celle qu'on a des biens temporels.

3° Autrement l'estime des biens temporels affaiblira le prix des choses spirituelles.

PREMIER POINT.

PRIX QU'ON DOIT ATTACHER AUX CHOSES SPIRITUELLES.

Pourquoi Notre-Seigneur dit-il que le royaume des cieux est semblable à un trésor caché, puisque dans le ciel il n'y a ni or, ni argent, ni champ, ni trésor, ni rien de tout ce que nous voyons ici-bas sur la terre? C'est, dit saint Grégoire [1], afin qu'entendant parler des choses que nous estimons, nous venions à estimer celles qui nous sont représentées sous leurs noms et leurs symboles; car nous ne comprenons pas leur valeur, parce que nous ne les voyons point. Quand on nous parle des joies du paradis, de la vertu, de la dévotion, du mérite des choses spirituelles, nous n'y entendons rien, nous n'y voyons rien, nous avons peine à le croire; mais, quand nous entendons parler de l'or et des trésors, nous ouvrons les oreilles, et nous nous sentons aussitôt remués par l'amour de ce que nous entendons; car, naturellement, on estime l'or et l'argent, et on se croirait heureux d'avoir trouvé un trésor. D'où il suit que quand on dit que les choses célestes et spirituelles sont comme un trésor caché; c'est comme si on disait qu'elles sont fort précieuses et dignes d'être recherchées.

C'est ainsi que saint Jean dit qu'il n'a vu dans le ciel que l'or le plus fin, des escarboucles, des émeraudes et toutes sortes de pierreries [2], quoiqu'il n'y ait rien de tout cela. Mais c'est que l'excellence et le mérite du lieu ne sauraient se faire connaître, aimer et désirer par des paroles plus significatives, et plus ca-

[1] Cœlorum regnum idcircò terrenis rebus simile dicitur, ut ex his quæ animus novit, surgat ad incognita, quæ non novit, quatenus exemplo visibilius se ad invisibilia rapiat, et per ea quæ didicit, quasi confricatus incalescat, ut per hoc quod scit notum diligere, discat et incognita amare. S. Greg. *in Evang.*

[2] Et erat structura muri ejus ex lapide jaspide, ipsa vero civitas aurum mundum simile vitro mundo. Et fundamenta muri civitatis omni lapide pretioso ornata, etc. *Apoc.* XXI.

pables, que sont celles dont il se sert. Ainsi, quand un prophète se met à décrire les avantages et les dons magnifiques, dont le premier ange était doué, lesquels se communiquent à l'âme dévote qui fait état de la vie spirituelle, il n'en parle que par symboles, et par noms empruntés de tout ce qu'il y a de plus rare et de plus exquis, dans tous les trésors de la terre ou de la nature; parce qu'il n'y a point de meilleur moyen de les faire connaître, que par la connaissance et l'entremise de ces choses connues et estimées[1]. Voilà donc la première règle que nous pouvons avoir pour apprendre à estimer la perfection, les vertus et toutes les choses spirituelles; c'est de les comparer à tout ce qu'il y a de plus magnifique sur la terre et au ciel, comme sont les trésors les honneurs des royaumes, et tout ce que nous souhaitons naturellement le plus; or, la perfection est encore plus souhaitable. Si vous la recherchez, dit le Sage, comme on recherche l'argent, et comme on creuse profondément dans la terre pour trouver des trésors, vous apprendrez la crainte et la science de Dieu[2]. C'est à la vérité une honte, dit saint Jean Chrysostome, qu'on ne l'estime pas davantage que l'argent; mais c'est un reproche bien plus grand, qu'on ne l'aime et qu'on ne l'estime pas même autant.

Un autre moyen de prendre quelque connaissance de la valeur et de l'estime des choses spirituelles, c'est par le prix qu'en a fait notre Sauveur. Que pensez-vous que valent le sang et la vie de Jésus-Christ?... C'est le prix qu'il a payé pour vous acquérir les grâces nécessaires à votre perfection; et, partant, on peut dire qu'elles valent son sang et son âme; autrement il eût été mauvais appréciateur des choses, quand il a donné son âme pour ses ouailles, et quand il a versé tout le sang de ses veines pour nous mériter ces biens spirituels, que nous ne pouvons avoir que par son mérite, que par son sang et par sa mort.

[1] Omnis lapis pretiosa operimentum tuum, Sardius, Topazius, etc. *Ezech.* XVIII.

[2] Si quæsieris eam quasi pecuniam, et sicut thesauros effoderis illam, tunc intelliges timorem Domini.

Savez-vous ce que vous faites quand vous résistez à ses grâces, et que vous dédaignez de vous rendre parfaits? C'est, dit l'Apôtre, comme si vous fouliez Jésus-Christ à vos pieds; c'est n'en faire pas plus d'état que vous n'en faites des vertus que vous méprisez, parce que ces vertus et son sang vont comme de pair et valent le même prix[1]. Qui méprise l'un, méprise l'autre, O Dieu! quelle estime dois-je faire désormais de ce que j'ai si peu estimé jusqu'à présent!...

Il ne semble pas qu'on puisse rien ajouter à cette considération, qui nous fait ainsi estimer les moyens de notre perfection, selon l'estime que nous devons avoir pour ce qui doit nous être cher. Cependant, comme Notre-Seigneur disait que son Père était plus grand que lui[2], nous donnant à entendre que la considération de Dieu seul était en quelque sorte plus relevée, que celle de la divinité unie à sa sainte humanité, nous pouvons aussi entrer dans cette pensée, et dire que notre perfection doit nous être aussi chère et aussi précieuse en quelque façon, que Dieu lui-même, que sa vue, sa volonté, son service et ses desseins. En effet, puisque nous ne saurions mieux le posséder en cette vie et en l'autre, que par le moyen de la perfection, puisque c'est ainsi qu'on le sert, qu'on l'aime et qu'on accomplit sa volonté, quelle difficulté y aurait-il d'assurer que notre perfection soit une chose toute divine, puisqu'elle consiste principalement dans la volonté de Dieu qui est Dieu même? N'est-ce pas ce que le bien-aimé disciple nous dit, quand il ne définit point autrement la charité, qui est la perfection même, qu'en disant que c'est Dieu, et en le disant à dessein de nous faire autant estimer la charité, que nous estimons Dieu lui-même[3]?

Ajoutez à cela que nous ne saurions mieux faire paraître à

[1] Qui Filium Dei conculcaverit, et Sanguinem Testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est, et spiritui gratiæ contumeliam fecerit. *Hebr.* x.

[2] Quia Pater major me est. *S. Joan.* xiv.

[3] Et nos cognovimus et credimus charitati, quam habet Deus in nobis, Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. I *S. Joan.* iv.

Dieu l'estime que nous faisons de ses grandeurs, de ses bienfaits et de ses mérites, qu'en nous adonnant et en nous étudiant à la perfection, en faisant le même cas de cette étude, que des grandeurs et des mérites de Dieu. En effet, c'est ainsi que nous le reconnaissons, et jamais nous ne lui rendons plus d'honneurs et d'hommages que quand nous sommes plus humbles, plus mortifiés, plus vertueux et plus parfaits [1]. Demandez donc à votre âme quelle estime elle fait de son Dieu, et puis, obligez-la de conclure qu'il faut qu'elle s'adonne autant à son service et à la perfection, que cette estime est grande [2]; puisqu'autrement elle se démentirait, et se rendrait grandement coupable en sa présence, ne témoignant pas par ses œuvres ce qu'elle proteste par ses paroles [3]. Mon Dieu, si je voyais la perfection et toutes les vertus ou les choses spirituelles ensemble, peut-être que je m'y adonnerais de meilleur cœur; mais, ne voyant qu'une petite action qu'il faut faire, je ne peux pas m'imaginer que cela soit de si haut prix. Mon fils, ne sais-tu pas que je me retrouve aussi parfaitement en mon essence et en ma puissance dans la plus petite créature que dans la plus grande? Tu dois penser de même de toutes les plus petites actions qui se présentent à faire, selon l'ordre de ma Providence et de ma volonté; j'y suis aussi bien que dans les plus grandes, puisque ma volonté y est, et que ma volonté et moi ne sommes qu'une même chose. Mais ce qui fait que tu n'estimes pas ces petites actions, c'est que tu les regardes seulement dans leur petitesse, et selon le jugement qu'en font les hommes, et non pas selon ma volonté et mon jugement....

[1] Ab humilibus honoratur. *Eccli.* III, 21.

[2] Ego Deus omnipotens, ambula coram me, et esto perfectus. *Gen.* VII.

[3] Secundum eum qui vocavit vos sanctum, et ipsi in omni conversatione sancti sitis, quoniam scriptum est: Sancti eritis, quoniam ego sanctus sum. I *Petr. Lev.* XIX.

DEUXIÈME POINT.

CETTE ESTIME DES CHOSES SPIRITUELLES DOIT DIMINUER ET ANÉANTIR CELLE QU'ON A DES BIENS TEMPORELS.

Celui donc qui a trouvé ce trésor dans un champ, dit Notre-Seigneur, s'en va aussitôt joyeusement vendre tout ce qu'il a de biens, pour acheter ce champ. C'est pour nous faire entendre, que si une fois on connaît le prix et la valeur des choses divines et spirituelles, il ne faut plus faire de cas des temporelles, car les spirituelles sont si excellentes et si relevées au-dessus de tout ce qui n'est point spirituel et éternel, que le reste ne paraît presque rien. Il nous arrive assez ordinairement, comme a remarqué saint Jean Chrysostome, qu'en présence de deux choses aimables, si l'une l'emporte sur l'autre, nous quittons volontiers la moindre pour choisir la plus excellente; et plus la différence est notable, plus l'estime que nous faisons d'une des choses nous fait mépriser l'autre, quand surtout on ne peut avoir celle qui nous semble préférable, qu'en méprisant ou en quittant celle qui l'est moins [1]. Ce qui se voit tous les jours dans les achats que nous faisons en donnant notre argent; car, avant de voir ou de vouloir acheter la chose que nous marchandons, nous aimons et estimons assez notre argent. Mais dès que nous avons résolu de faire cet achat, l'argent ne nous est plus rien, parce que la chose que nous achetons nous semble plus avantageuse; et, comme nous ne saurions la posséder autrement qu'en donnant ce qu'on nous en demande, nous le donnons très-volontiers.

Il en est de même du sujet que vous méditez. Le royaume des cieux est à vendre, dit saint Augustin, les grâces, les vertus et ce qui appartient à votre perfection, ne s'acquiert qu'en donnant quelque chose; ce qu'on vous demande est temporel

[1] Nam et corporum pulchritudo, quoad pulchrius non deprehenditur, in admiratione habetur, cum verò aliud præstantius apparuerit, illa prior despicitur. S. Chr. *in S. Joan.*

et passager ; c'est quelque intérêt de commodité, quelque plaisir, ou quelque honneur qu'il faut parfois quitter [1]. Cela est à la vérité aimable si vous écoutez les sens, ou si vous ne regardez que cette vie présente. Mais quand vous venez à penser qu'il y va du ciel, du salut, de la volonté de Dieu, de notre perfection, et qu'on ne saurait être parfait ni spirituel qu'en quittant ces plaïsirs, ces intérêts et ces honneurs, ah ! qu'on les doit quitter bien volontiers, en disant comme les saints : Que la terre nous paraît vile quand nous regardons le Ciel !...

Tout ce qui nous trompe et nous rend si tenants et si avares, pour ainsi parler, de ce que nous avons, quand il faut le donner, c'est que nous regardons seulement ce que nous donnons, et nous pensons le perdre, ce qui fait que nous ne le donnons pas volontiers. Mais découvrez maintenant l'erreur et la tromperie, reconnaissez que ce n'est pas perdre, quand on change ce qui est moindre avec ce qui est plus précieux. Ce que vous donnez n'est qu'un petit bien du corps, ou d'honneur, ou de la terre, ou de cette vie ; et ce que vous acquérez est un bien spirituel et éternel, qui vaut incomparablement plus que tous les biens du monde [2]. Celui qui sème son grain ou qui donne son argent à rente, a-t-il regret de ce qu'il donne? Pense-t-il perdre en se défaisant de son bien ?... Nullement, car il est assuré que ce n'est que pour en retirer davantage. De même faut-il donner à profit et comme à usure, ainsi que dit Notre-Seigneur [3], et il ne manquera pas de vous rendre au centuple ce que vous lui aurez donné.

C'est ce qui réjouissait tous les saints, comme dit l'Apôtre, dans la perte et en la privation de tous leurs biens ; ils se représentaient qu'ils en retrouveraient d'autres plus précieux par la vertu de patience, ou par la jouissance des biens éternels qu'ils

[1] Venale est, eme si vis, tantum valet quantum habes : noli quærere quid habeas, sed qualis sis, res ista tanti valet quantum es tu, da te, et habebis illam. S. Aug. ser. LXIV *de Ver. Dom.*

[2] Non contemplantibus nobis quæ videntur : quæ enim videntur temporalia sunt, quæ autem non videntur, æterna. II *Cor.* IV.

[3] *Luc.* XIX.

espéraient [1]. Courage, mon fils, disait une mère à son enfant, qu'elle voyait au fort des tourments du martyre, tu ne perds pas la vie, mais tu la changes; regarde le ciel et ton Jésus, cela vaut bien ce que tu donnes [2].... Eh bien, mon âme, quand il s'agirait de ta vie et du monde entier, il faudrait la donner plutôt que de consentir à un acte contraire à la vertu ; il n'est question que d'un chétif plaisir ou d'un vain honneur et de quelque intérêt, et encore nous ne voulons pas le donner et nous en priver, comme si c'était trop !.... Oh ! que c'est ignorer le prix des choses ou refuser de le savoir !... Mon Dieu, quand il n'y aurait rien à recevoir, ne méritez-vous pas qu'on donne tout par considération pour vous, puisque vous-même vous vous êtes donné tout entier pour nous !... Oui, mon fils, je le mérite, et si tu veux seulement regarder ce mérite pour te porter à me servir et à ne rien épargner, ton service en sera plus parfait. Mais parce que tu en es si souvent empêché par tes propres intérêts, j'aime encore mieux que tu me serves par tes propres intérêts, que de manquer à me servir ; j'aime mieux que tu me donnes tes petits biens en échange des plus grands, que si tu ne les donnais point. J'aime mieux enfin que tu vendes tout pour acheter ce trésor que j'ai découvert, que de te voir le perdre, en craignant de donner ce qu'il faut que tu quittes pour l'acheter....

TROISIÈME POINT.

AUTREMENT L'ESTIME DES CHOSES TEMPORELLES AFFAIBLIRA LE PRIX DES SPIRITUELLES.

Il est si nécessaire d'en venir à un mépris absolu des choses temporelles, quand il s'agit des choses spirituelles et éternelles, que si l'estime du spirituel ne nous fait mépriser le temporel, le temporel infailliblement nous fera mépriser le spirituel. La raison est,

[1] Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem, et manentem substantiam. *Heb.* x.

[2] Nate, nate, memento æternæ vitæ, cœlum suspice, et ibi regnantem intuere, tibi enim vita non eripitur, sed mutatur in melius. In Act. S. Symphor. Martyr.

que comme les choses temporelles empêchent pour l'ordinaire les spirituelles, et que c'est pour cet effet qu'on les méprise et qu'on les quitte; ainsi les choses spirituelles empêchent en quelque façon les temporelles. Si on ne fait pas plus de cas des spirituelles que des temporelles, on en viendra à mépriser les spirituelles, autant qu'elles s'opposent aux temporelles; dans le cas contraire, on repoussera celles-ci, parce qu'elles sont un obstacle aux premières. C'est le dégoût de la manne et de la terre sainte qu'on éprouve, quand on n'a pas tout à fait quitté le goût des oignons et des melons de l'Egypte [1]. Et parce qu'une âme religieuse et chrétienne se ferait conscience et scrupule de mépriser les choses de dévotion et de perfection, son amour-propre lui persuadera que ce n'est pas mépris; mais que c'est la nécessité ou la bienséance de son état qui ne permettent pas qu'elle communie si souvent, qu'elle s'adonne tant à l'oraison, et qu'elle s'exerce à toutes ces pratiques de dévotion, qui sont bonnes à d'autres personnes; mais que, pour elle, son loisir et ses occupations ne le lui permettent pas, qu'elle s'en trouve mal, qu'elle donne sujet de parler, qu'elle y a réfléchi, qu'elle ne s'en fait plus de scrupule, qu'elle n'en sent plus de reproche de conscience.

Voilà comme on en vient à mépriser les exercices de dévotion et la pratique des vertus et de la perfection. Voilà comme on déguise ce mépris par les doux mots de santé, d'impossibilité, d'occupations et autres semblables, qui ne sont qu'autant d'oreillers, comme dit un prophète [2], qu'on se fait pour s'endormir plus à l'aise, pour ne sentir point le reproche de sa lâcheté, et enfin, pour se maintenir plus paisiblement dans ses affections naturelles qu'on ne veut pas quitter, et qu'on cherche à entretenir sans remords et sans trouble. Ils se font une paix, dit saint Augustin, parlant de la fausse paix du monde, pour mieux jouir du monde [3]. Oh! que ce n'est pas là la paix de con-

[1] Anima nostra arida est, etc. *Num.* XI.

[2] Væ quæ consuunt pulvillos sub omni cubito manus, et faciunt cervicalia sub capite universæ ætatis ad capiendas animas. *Ezech.* XIII.

[3] Propterea dant sibi pacem, ut sine molestia mundo fruantur. S. Aug. *in Joan.*

science, puisque ce n'est pas la paix que Jésus est venu apporter sur la terre, et qu'il a donnée à ses disciples. Non, non, nous a-t-il dit, je ne suis pas venu apporter sur la terre cette malheureuse paix que les consciences se donnent, ne voulant pas voir ni connaître ce qu'elles ne veulent pas faire ; mais je suis plutôt venu avec une épée pour leur faire la guerre, et pour leur témoigner que je m'oppose à cette fausse paix [1].

Mon âme, tous les scrupules ne sont pas toujours mauvais ; l'anxiété inutile et importune n'en vaut rien, mais leur aiguillon est parfois utile, leur piqûre si salutaire, quand particulièrement il y a du sujet de reconnaître qu'on se relâche de sa perfection [2]. La nature pour lors ne cherche que des prétextes, et Jésus, au contraire, nous représente notre devoir, nous menace, nous pique, nous oblige ; et c'est ce qui fait le scrupule; or, ce qui fait qu'il est bon, c'est quand il nous montre notre défaut, et qu'il nous presse de nous relever. Aussi est-ce là que l'âme fait voir son infidélité et sa malice, quand elle fait la sourde oreille, ou qu'elle veut étouffer ce qui la presse, et ce qui l'oblige à devenir meilleure. Mon âme, n'es-tu point dans ce malheur?... Mon Jésus, ne cessez, s'il vous plaît, de me presser, nonobstant toutes mes résistances, et ne me donnez ni paix ni trêve, jusqu'à ce que je me sois toute donnée à vous, et que j'apprenne à mes dépens, pour le dire à tout le monde, qu'il n'y a ni bien, ni repos, hors de vous....

[1] Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram, non veni pacem mittere, sed gladium. *Matth.* x.

[2] Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina. *Ps.* xxxi.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quel prix on doit faire des choses spirituelles.

Aucune chose temporelle ne peut égaler celles du ciel, ni même ne peut être comparée à celles que nous appelons spirituelles, comme les grâces et les vertus qui composent la perfection. On nous dit néanmoins qu'elles sont comme un trésor caché, pour nous les faire concevoir plus précieuses, et plus souhaitables que nous ne pensons, et pour nous les faire rechercher avec autant d'ardeur, qu'un avare courrait après son or et son argent. Avons-nous cette ardeur?... Oh! qu'il s'en faut, et que c'est un grand sujet de nous confondre...

Mais voici bien de quoi nous piquer davantage; si vous voulez savoir ce que vaut une chose, vous vous adressez à un homme intelligent, et vous lui en demandez son avis. Si donc vous voulez vous informer du prix de la vertu et de la perfection, demandez à Notre-Seigneur qui est la personne la plus capable d'en juger, combien il a donné pour l'acheter et pour vous la mériter. Il vous répondra qu'il a donné son sang, son âme et sa vie pour cet effet; et qu'il estime les avoir fort bien employés, pourvu que vous appreniez à estimer ces biens spirituels, qui lui ont tant coûté, par le prix que Dieu y a mis et qu'il a lui-même payé. O Dieu, que suit-il de là, sinon que je fasse autant d'état des grâces de Jésus, que de Jésus même, puisqu'il n'est mort que pour me mériter et m'acheter ces grâces.

Se peut-il rien dire de plus sur ce sujet? Il ne le semble pas, car qu'y a-t-il de plus grand que Jésus? Il n'y a rien que Dieu, selon ce qu'il dit lui-même, que son Père est plus que lui. Mais si la perfection vient jusque là, si elle mesure sa grandeur sur la grandeur de Dieu, qu'en direz-vous?... Quelle estime en ferez-vous?... Que pensez-vous de Dieu? Que jugez-vous de son jugement, de sa volonté, de sa loi éternelle et de toutes ses grandeurs?... Or, sachez que la perfection n'est rien moins, en quelque façon, que tout cela; ce n'est que l'accomplissement de sa volonté, et la reconnaissance de ses grandeurs. Non, jamais vous ne lui sauriez mieux témoigner l'estime que vous en faites, qu'en vous perfectionnant selon ses grâces et ses desseins. D'où il faut nécessairement conclure, qu'autant vous faites état de Dieu, autant devez-vous estimer la perfection, qui té-

moigne le cas que vous en faites. Oh ! mon Dieu, si j'étais capable d'extase, cette pensée me ravirait. Mon fils, il n'est point question d'extase, ni de ravissement, mais de pratique, en regardant chaque chose que tu fais, quoique petite, non pas selon sa petitesse, mais selon mon ordre et ma volonté, pour la faire aussi parfaitement que tu fais cas de ma volonté, et de moi-même...

DEUXIÈME POINT.

Cette estime des choses spirituelles doit diminuer et anéantir celle qu'on fait des temporelles.

Celui qui trouva ce trésor caché, dit Notre-Seigneur, donna tout ce qu'il avait pour acheter le champ où il était caché. C'est pour nous faire entendre, que quand on a une fois reconnu le prix et l'estime des choses divines et spirituelles, on se défait volontiers de toutes les autres temporelles, quand, principalement, il s'en faut défaire pour acquérir les spirituelles. Quels que soient les biens de cette vie, si vous les comparez aux biens éternels, et que vous sachiez qu'il faut les donner pour cette bienheureuse éternité, vous les donnerez d'autant plus volontiers, que vous estimerez plus ce bonheur éternel. Car la même raison qui nous fait aimer le bien nous fait aimer le plus grand, quand ce plus grand ne saurait s'acquérir qu'en sacrifiant le moindre.

Mais mon Dieu, n'est-ce point trafiquer que tout cela? et n'est-ce pas de l'imperfection, de regarder ainsi à ce qu'on doit recevoir pour vous donner? Mon fils, ce trafic n'est point mauvais, et quoique celui qui ne regarde que ma bonté ait une vue plus pure, néanmoins ma bonté est si grande, qu'elle veut bien qu'on jette aussi les yeux sur les biens qu'elle rend, quand, surtout, on ne me donnerait pas ce qu'on me donne, si on ne pensait qu'on ne perdra rien en le donnant. Cette bonté étant ainsi mieux connue, sera par après plus capable d'être aimée et considérée toute seule.

TROISIÈME POINT.

Autrement l'estime des choses temporelles diminue le prix des spirituelles.

Si l'estime que nous devons faire du spirituel n'emportait celle que nous faisons du temporel, il faudrait que le temporel l'emportât par dessus l'autre. Si nous ne méprisons les biens de cette vie, pour acquérir les biens véritables et permanents de l'autre, il faudrait mépriser le

ciel en comparaison de la terre, et faire plus de cas du temps que de l'éternité. Il faut nécessairement que l'un l'emporte sur l'autre ; ils ne sauraient subsister ensemble ; ou il faut que vous fassiez plus de cas de la dévotion et de ses exercices que de toutes les choses temporelles, ou le cas que vous ferez des choses temporelles vous fera perdre toute l'estime que vous avez de la dévotion et même de toute vertu.

Il ne vous semble pas maintenant que vous en puissiez jamais venir là, et peut-être qu'au commencement vous en aurez quelque scrupule; mais peu à peu l'affection des biens de cette vie s'emparera tellement de votre cœur, que vous ne vous ferez plus conscience de ce qu'auparavant vous n'eussiez osé penser ; et si on vous en parle, vous croirez qu'on veut vous troubler, qu'on veut vous donner des scrupules. Vous prierez qu'on vous laisse en paix, et on sera contraint de vous y laisser, et de vous abandonner ; mais une bonne guerre vaudrait mieux que cette fausse paix. Ne vous trompez pas sur ce beau mot de paix et de repos de conscience, ce n'est pas là la paix que je suis venu apporter sur la terre, dit votre Jésus et votre chef, mais j'ai plutôt apporté une épée pour combattre? Quelle est cette épée? Quels sont ces combats? et qui êtes-vous pour vous y opposer?

SAMEDI.

LA PARABOLE DE LA PIERRE PRÉCIEUSE, QUI NOUS REPRÉSENTE L'HUMILITÉ POUR LAQUELLE NOTRE-SEIGNEUR A TOUT DONNÉ.

Le royaume des cieux est encore semblable à un joaillier, qui cherche de vraies perles ou des pierres précieuses, qui en ayant trouvé une de grand prix, vend tout son bien pour l'acheter [1].

Le Sujet applique cette parabole à la vertu d'humilité qui est très-bien représentée par cette perle ou pierre précieuse, ainsi que l'a remarqué saint Jean Chrysostome, quand il dit que : Comme la perle demeure

[1] Iterum simile est regnum cœlorum homini negotiatori quærenti bonas margaritas ; inventa autem una pretiosa margarita, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. *Matth.* XIII.

cachée pour un temps dans son écaille, et qu'ensuite en étant tirée, elle brille à merveille, ainsi l'humilité ne demande qu'à se cacher; mais Dieu la fait paraître, ou en cette vie ou en l'autre; et, l'ayant mise en évidence, elle devient merveilleusement éclatante [1]. Le livre d'or de *l'Imitation de Jésus-Christ* confirme cette application, faisant ainsi parler notre bon Jésus : Je vous ai dit qu'il fallait acheter les choses du monde les plus viles, avec les plus chères et précieuses; car aujourd'hui la sagesse céleste qui ne remplit point l'homme de lui-même, et qui n'aime point la pompe, ni la grandeur, est en mépris et en oubli parmi les hommes; plusieurs lui donnent bien quelques louanges, mais ce ne sont que des paroles, leur vie dément leurs discours. Néanmoins, qu'ils en fassent ce qu'ils voudront, il sera toujours vrai que c'est cette perle précieuse de l'Evangile, dont peu de personnes savent le prix [2].

Mais quel est celui qui donne tout ce qu'il a pour l'avoir, vu que les hommes donnent plutôt tout pour avoir de l'honneur, ou pour éviter le mépris? C'est Jésus-Christ, qui n'a rien épargné pour exercer et pratiquer cette vertu, et pour nous apprendre, à son exemple, à donner aussi tout ce que nous pourrions avoir, pour l'acquérir et pour nous y employer.

La Fin donc sera de remarquer attentivement comme Notre-Seigneur est ce sage marchand, qui a donné tout ce qu'il avait pour avoir cette perle de prix, c'est-à-dire pour exercer l'humilité, et pour nous la rendre ainsi recommandable.

La Forme est en ces trois points, qui comprennent les trois sortes de biens que Notre-Seigneur a donnés pour l'humilité :

1° Des biens temporels, naturels et spirituels qu'il a donnés.

2° De son honneur qu'il n'a pas épargné pour ce sujet.

3° De sa vie même qu'il y a employée.

[1] Delitescit margarita tantisper dum in conchylio fuerit, simul verò ac perfractum fuerit, tum in gloria relucet, sic et nos, etc. S. Chrys.

[2] Dixi, viliora tibi emenda pro pretiosis et altis in rebus humanis. Nam valde vilis et parva ac pene oblivioni tradita videtur vera cœlestis sapientia, non sapiens alta de se, nec magnificari quærens in terra, quam multi ore tenus prædicant, sed vita longe dissentiunt, ipsa tamen est pretiosa margarita, a multis abscondita. III *Imit.* ch. XXXII.

PREMIER POINT.

DES BIENS TEMPORELS, NATURELS ET SPIRITUELS QUE NOTRE-SEIGNEUR A DONNÉS.

Comme de tous les motifs que l'Ecriture-Sainte nous présente, pour produire en nos cœurs l'amour du mépris, l'exemple de Jésus-Christ est sans doute le plus puissant, ainsi faut-il faire un grand état de cette parabole et de cette considération, qui nous expose et nous représente son exemple, en nous faisant voir comment il a donné tout ce qu'il avait, pour cet amour du mépris. Et pour mieux reconnaître tout ce qu'il a donné, nous partageons ce tout en trois parties, dont la première qui fait ce premier point, comprend tous les biens qu'on appelle temporels, qui sont les richesses du monde; puis les naturels et les spirituels, qui sont les biens du corps et de l'âme. Nous disons donc qu'il a donné tout cela pour le mépris du monde, en tant qu'il n'a point voulu avoir de biens qui l'eussent fort honoré parmi les hommes, ni faire parade de ses dons naturels et spirituels, comme il pouvait les faire voir et en tirer de la gloire. Mais il a mieux aimé mener une vie pauvre et à demi-cachée, pour éviter cet éclat du monde, et pour en être plutôt méprisé qu'honoré.

N'est-il pas vrai qu'il pouvait posséder plus de biens que n'en eut jamais Salomon ?... Qu'il pouvait avoir plus d'or et d'argent que n'en eurent jamais les Crésus ni les plus puissants du monde[1]?... Qu'il pouvait se bâtir des maisons, des villes, des cités, des royaumes, et paraître s'il l'eût voulu, dans l'éclat et dans la majesté du plus grand monarque qui ait jamais paru sur la terre ? Pensez un peu, (et laissez-vous ravir par cette pensée), en quel état il pouvait entrer au monde ? de quel train ? de quelle pompeuse suite pouvait-il se faire accompagner, s'il eût voulu paraître avec un équipage digne de sa grandeur ?... Que

[1] Meum est argentum, et meum est aurum, dicit Dominus exercituum. *Agg.* II.

de trésors, que de richesses, que de magnificences eût-il fait éclater, lui qui est le possesseur de l'univers?... Et s'il eût voulu se former une cour, établir une monarchie, porter une couronne, ne pouvait-il pas faire venir tous les rois de la terre se prosterner devant lui, et jeter leurs couronnes à ses pieds ? Ne pouvait-il pas unir toutes les provinces et tous les empires du monde sous sa puissance, et de toutes les couronnes de la terre et du ciel n'en faire qu'une pour la mettre sur sa tête ? Quel honneur et quelle gloire n'eût-il pas eus ?... Mais au lieu de ce vain appareil de grandeur, il a épousé la pauvreté, il a voulu naître d'une mère pauvre, dans une pauvre maison, de parents pauvres, et mener une vie bien éloignée de la condition des riches. Et pourquoi ? sinon pour paraître plus vil aux yeux du monde, et pour attirer les hommes à l'amour du mépris, par l'estime qu'il en faisait, et leur ôter la vanité qu'ils tiraient de leur noblesse, ou la honte qu'ils ont de la bassesse de leur naissance[1]. C'est donner tous ses biens pour le mépris, que de les mépriser quand on les pouvait avoir avec honneur, si on n'eût mieux aimé le mépris que l'honneur de les avoir. O Roi du ciel et de la terre, qui osera se glorifier de son extraction, voyant que vous en faites si peu de cas, vous qui êtes le roi de gloire, et qui ne paraissez qu'en qualité de pauvre ? Ah ! que s'il fallait se glorifier de sa parenté, nous aurions bien plus d'honneur et d'avantage de nous faire valoir de ce que nous sommes vos frères, et les enfants d'un même père[2] !

Passez à la considération des biens du corps, de la santé, des forces, de la beauté, et des autres perfections qu'il possédait avec éminence, son corps étant l'ouvrage du Saint-Esprit, formé par une opération miraculeuse, avec une si admirable correspondance et proportion de toutes ses parties, avec un si excel-

[1] Et nonne ipse est qui dicit, meus est orbis terræ et plenitudo ejus ? quid ergo stabulum elegit ? plane ut reprobet gloriam mundi, et damnet sæculi vanitatem. S. Ber. serm. III *de Nat.*

[2] Quantis sudoribus hæreditas cassa expetitur, minore labore margaritum Christi emi poterat. S. Hir. *ad Nepot.*

lent tempérament, une disposition si parfaite des organes, qu'il était capable de charmer les cœurs, seulement par les avantages de la nature, et par les traits de son visage[1]; et qu'eût-il donc fait s'il eût permis à son âme bienheureuse de faire part à son corps de la gloire dont elle jouissait, et de le revêtir de clarté comme il le fit sur le Thabor?... Mais il supprima tout cela, pour n'être point honoré, comme il eût été en cet état, et pour se couvrir et s'abreuver de confusion et d'opprobres, il voulut être tout déchiré au jour de sa Passion et réduit à un si pitoyable état, que tout le monde eut horreur de le voir [2].

O vanité des hommes, comment oses-tu paraître devant un si rare exemple d'humilité ? Mais qu'est-ce encore que cela, au prix des richesses et des trésors qu'il enfermait dans son âme[3]? Faites ici, si vous pouvez, un dénombrement de toutes les sciences, et des arts dont vous avez entendu parler : de l'arithmétique, de la musique, géométrie, astronomie, rhétorique, philosophie naturelle, morale et surnaturelle, de la connaissance des simples, des herbes et des plantes, des minéraux, des métaux, et en un mot de tous ceux qu'ont jamais sus les hommes et tous les anges; tout cela n'est pas comparable à la science et à la sagesse de Jésus-Christ, pas plus qu'une étincelle de feu au globe du soleil. Il n'y a chose au monde, ni dans la nature, ni dans la grâce, ni dans la gloire, ni dans les desseins que Dieu a sur l'univers, ni le passé, ni le présent, ni l'avenir, ni l'éternité même, qu'il n'eût présente dans sa pensée, et qu'il ne connût parfaitement. Qui l'empêchait, de parler et de faire paraître les lumières infinies qu'il cachait dans son âme? Néanmoins on sait assez comment il s'abaissait dans ses discours, et comme il usait dans ses enseignements, de termes si simples et si vulgaires, qu'à peine eût-on cru qu'il avait quelque commencement de science. Ce qui donnait sujet aux sages du monde de mépriser

[1] Speciosus forma præ filiis hominum. *Psal.* XLIV.

[2] Non est ei species, neque decor. *Isaiæ.* LIII.

[3] In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ abscondili. *Coloss.* II.

sa parole et sa doctrine comme indigne d'un esprit éclairé[1]. Pourquoi cela, à votre avis, sinon pour acheter cette perle, pour exercer ce saint mépris du monde, et pour être exercé par le mépris des hommes; afin de condamner notre orgueil, et de confondre ces désirs déréglés que nous avons de savoir et de faire paraître notre savoir?... Oh! que les pensées des hommes sont différentes de celles de Dieu !... O mon Sauveur, désabusez mon esprit; et de toutes les sciences du monde, faites-moi la grâce d'en apprendre une seule, qui est la science de mépriser l'honneur et les louanges, et d'aimer le mépris de moi-même[2].

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR N'A PAS ÉPARGNÉ SON HONNEUR POUR L'AMOUR DU MÉPRIS.

L'honneur est attaché particulièrement à la dignité, et la dignité à l'office; de manière que pour comprendre comment le Fils de Dieu a acheté le mépris et l'opprobre au prix de son honneur, il faut se souvenir qu'il avait trois qualités fort honorables devant les hommes; qualités qui pouvaient lui donner un rang très-éminent parmi eux, s'il eût voulu s'en prévaloir. Il était roi, il était prêtre, et il était prophète, c'étaient les trois dignités les plus considérables parmi les Juifs. Les prophètes étaient chez eux en grande vénération, parce qu'ils prédisaient, l'avenir et leur rendaient des oracles infaillibles. Les rois, parce qu'ils avaient puissance sur la vie; et les prêtres, parce qu'ils étaient médiateurs entre Dieu et les hommes, d'où vient qu'ils estimaient ces trois sortes de personnes *sacrées*. Et en effet, ils usaient d'une onction sainte pour les consacrer, et leur donnaient le nom de *Christ*, qui est un nom tiré de l'onction

[1] Demonium habet et insanit, quid eum auditis? *S. Joan.* x.

[2] Verumtamen existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini nostri, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Phil.* III, 8.

qu'ils recevaient, et qui les rendaient si vénérables, que c'était un crime que de les toucher ou de les offenser[1]. Voilà pourquoi David ayant coupé le bout du manteau de Saül, s'en faisait conscience, tant ils portaient d'honneur à la personne de leurs christs, de leurs oints et de leurs rois [2]. Cependant, tant s'en faut que Notre-Seigneur se soit fait honorer à raison de ces qualités qu'il possédait dans un degré très-éminent, qu'au contraire, il semble qu'il ne les a eues que pour qu'elles fussent pour lui un sujet de mépris. De vrai, comment l'a-t-on traité en qualité de prophète ? lui, dont tous les prophètes anciens n'étaient que les ombres et les figures[3] ? Ecoutez un peu ce que disaient les soldats au jour de sa Passion : Prophétise-nous, beau prophète, qui t'a frappé ? Voilà l'honneur qu'ils lui rendent : et tout ce qu'il a tiré de gloire de ses prophéties, c'est de passer pour un imposteur, plutôt que pour un véritable prophète.

Peut-être a-t-on porté plus de respect à sa qualité de roi. Il est vrai que les Mages l'ont reconnu pour tel : mais où ? dans une étable, sur du foin et sur la paille !... Sont-ce là des marques royales ? Il entre en triomphe dans la ville de Jérusalem, et le peuple lui rend des acclamations comme au fils de David ; mais il est monté sur un âne qui lui sert de char de triomphe[4]. Pilate l'appelle roi ; mais ô Dieu, dans quel équipage le fait-il paraître ! il lui donne un tortis d'épines pour couronne, un roseau pour sceptre, un habit de laquais pour manteau royal[5]. Enfin, on le déclare roi des Juifs par sentence du juge, et la sentence est écrite en trois diverses langues[6]; mais hélas ! ce titre si glorieux, c'est la sentence de sa mort, la croix lui sert de trône, et deux larrons sont tous ses courtisans !... De manière que

[1] Nolite tangere Christos meos. *Psal.* CIV.

[2] Propitius sit mihi Dominus, ne faciam hanc rem Domino meo Christo Domini, ut mittam manum meam in eum, quia Christus Domini est. I *Reg.* XIV.

[3] Prophetam de gente tua, et de fratribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus, ipsum audies, etc.

[4] Ecce rex tuus venit sedens super pullum asinæ. *Zac.* IX. *Joan.* XII.

[5] Ave Rex Judæorum : et dabant ei alapas. Exivit Jesus portans coronam spineam et purpureum vestimentum, Ecce Rex vester. *Joan.* XII.

[6] Jesus Nazarenus Rex Judæorum.

jamais il n'a fait paraître une qualité si honorable qu'au milieu des mépris et des opprobres. O roi de gloire, ou plutôt, ô roi de mépris ! faites que nous reconnaissions votre royale puissance, en faisant que nous aimions le mépris comme vous ; car il ne faut rien moins que votre puissance, pour nous le faire aimer....

Enfin, si vous considérez la qualité de prêtre, il est certain qu'étant médiateur unique entre Dieu et les hommes, seul capable d'apaiser la colère de Dieu, par le sacrifice de son corps ; et d'ailleurs seul prêtre par excellence selon l'ordre de Melchisédech, pour offrir à Dieu dans son église, le sacrifice du pain et du vin, c'est-à-dire, de sa chair et de son sang, voilés sous les espèces du pain et du vin, le premier prêtre, le premier pontife de la loi de grâce, il méritait plus d'honneur et de respect, sans comparaison, qu'on n'en rend aux papes et aux prélats qui tiennent sa place sur la terre [1]. Et toutefois, quel honneur lui en revient-il ? Voyez s'il vous plaît comme il est traité sur la croix, et si vous voulez encore jeter les yeux sur les autels, et sur le Saint-Sacrement où il exerce son sacerdoce, en quel état plus bas, en quelle posture plus humble se pouvait-il mettre qu'en celle-là ?... La perle est-elle plus cachée dans son écaille, et l'écaille dans le fond de la mer, qu'il est lui-même caché sous ces faibles apparences?...Oh ! l'excellente leçon d'humilité, oh ! le puissant motif pour y porter nos courages....O mon Sauveur, si je pouvais vous imiter et faire un sacrifice de toutes les vanités du monde à votre gloire !...

TROISIÈME POINT.

DE LA VIE QUE NOTRE-SEIGNEUR A SACRIFIÉE POUR L'AMOUR DU MÉPRIS.

Il nous reste encore à considérer comment sa vie a été aussi le prix qu'il a donné, pour acheter cet aimable et ce précieux mépris, dont il faisait tant de cas. On remarque en Jésus-Christ

[1] Christus non semetipsum clarificavit ut Pontifex fieret. *Hebr.* v.
Ostendit mihi Dominus Jesum sacerdotem magnum, et erat indutus vestibus sordidis. *Zach.* III.

trois sortes de vie, l'une divine, l'autre spirituelle et la troisième naturelle, et l'on peut dire qu'il les a livrées toutes les trois, en quelque sorte, pour jouir de cette perle évangélique. Il a donné sa vie divine, parce qu'il a permis qu'elle ait été méconnue. Peu de personnes se laissèrent persuader qu'il était Dieu, les autres le persécutaient à mort, parce qu'il osait prendre une qualité si glorieuse [1]; ceux mêmes qui le tenaient pour tel, ne virent jamais ni ne connurent clairement cette vie divine, qu'il avait avec son Père et avec le Saint-Esprit, comme les saints la voient à découvert. Ah ! si du moins ils l'eussent connu autant que l'état de cette vie misérable le peut faire ; mais il ne le permit pas ; au contraire, il ferma la bouche à ceux qui voulaient publier ce secret [2]... Mais maintenant, mon Seigneur, ne me permettez-vous pas d'en parler, et de vous manifester?... A dire vrai, vous êtes si grand dans votre majesté divine, qu'il n'y a pas moyen de la bien comprendre ; mais je crois qu'elle mérite singulièrement d'être louée pour avoir été si longtemps cachée au monde, et moins je puis la comprendre, plus je l'admire et l'adore.

Outre la vie divine, il avait encore une vie spirituelle et morale, ornée de toutes sortes de vertus; vie excellente à raison de sa sainteté, qui se répandait sur toutes ses actions, dans un degré incomparablement plus élevé que n'est toute la sainteté des anges et des saints; sainteté incréée qui sanctifia et consacra, comme une onction divine, son humanité sainte, sainteté consommée par la gloire, sainteté infuse de toute sorte de grâces et de dons, sainteté acquise par l'exercice des vertus particulières ; sainteté de chef, d'où coule sur les saints, comme d'une source féconde, toute leur sainteté.

C'est ainsi qu'il fallait que nous eussions un pontife de nos âmes, qui fût saint, innocent, parfait, séparé des pécheurs, plus élevé et plus pur que n'est le ciel lui-même, comme nous dit saint

[1] De bono opere non lapidamus te, sed de blasphemia, et quia tu homo cum sis, facis teipsum Deum. *S. Joan.* x.

[2] Et comminatus est eis, ne cui dicerent de illo. *S. Marc.* VIII.

Paul[1]. Que si l'on rend en cette vie tant d'honneur à des hommes mortels, qui vivent en odeur de sainteté, quelle gloire et quel respect méritait le saint des saints ?... Cependant une vie si sainte et si merveilleuse demeure encore aujourd'hui inconnue aux hommes, qui en ignorent la meilleure partie. Ses vertus, ses oraisons, son zèle, sa charité, sa sagesse, ses lumières et les flammes de l'amour qui brûlaient incessamment sur l'autel de son cœur, ne sont connues qu'aux bienheureux. Mais ce qui est plus étonnant, c'est qu'au lieu d'en recueillir de la gloire, il n'était reconnu, par la plus grande partie des Juifs, que pour un imposteur, un trompeur, un séditieux, et un hypocrite, qui fut enfin, sur cette créance, crucifié comme un criminel[2]?...O Dieu! est-ce là la gloire des saints... Oui, c'est la solide gloire, non devant les hommes, mais devant vos yeux, d'être saint, et de ne le paraître pas, d'avoir le mérite des saints, et le mépris qui est dû aux pécheurs....

Que dirons-nous de sa vie naturelle, qu'il n'avait prise qu'à dessein d'en faire un sacrifice, ou plutôt que pour être le prix de ses opprobres et de ses ignominies, s'humiliant jusques à la mort de la croix, souffrant ce supplice honteux, sans se soucier de l'infamie qui y était attachée[3]?... Son humilité et sa bassesse fut cause qu'on viola toute justice dans sa condamnation. On ne l'eût jamais jugé, s'il eût voulu faire éclater les rayons de sa gloire et de sa puissance[4]; mais il aima mieux mourir, afin que personne ne pût douter que par amour pour le mépris, et pour posséder ce joyau si précieux, il avait abandonné toute chose, depuis sa naissance jusqu'au dernier jour de sa vie. O aveugles inclinations des hommes, que vous êtes contraires au jugement de mon Sauveur! que ne fait-il pas pour être méprisé; que ne font pas les hommes de peur de l'être !... Il donne tout pour éviter

[1] Talis enim decebat, ut nobis esset pontifex sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus et excelsior cœlis factus. *Hebr.* VII.

[2] Et cum iniquis deputatus est. *Isa.* LV, *S. Luc.* XXII.

[3] In humilitate, judicium ejus sublatum est. *Act.* VIII.

[4] Quem nemo principum hujus sæculi cognovit, si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent. I *Cor.* XXVIII.

l'honneur et pour épouser l'ignominie; et les hommes donnent tout pour pouvoir éviter le mépris et acquérir l'honneur !...

Mon âme, quel est ici ton sentiment, quelle résolution prends-tu désormais ?... Crois-tu que ton maître se trompe ? Tu ne l'oserais penser, et pourquoi ne suis-tu pas son jugement ?... Comment oses-tu rechercher la vanité avec une passion si contraire à ses desseins ? Si tu avoues qu'il juge sainement, ne faut-il pas que tu te condamnes d'erreur, puisque tu as un jugement si opposé au sien ? Se peut-il faire que deux opinions si contraires puissent être toutes deux véritables ? Qu'en dis-tu ? lequel a plus de raison, lequel des deux juge mieux, ou Lui, ou toi ?... Il faut répondre, il faut conclure et terminer ce différend, il faut résolûment accorder l'une ou l'autre de ces deux propositions ; ou qu'il est un mauvais juge qui ne sait pas bien le prix des choses, ayant tant donné pour acquérir le mépris ; ou que le mépris de l'honneur vaut bien ce qu'il en a donné, et qu'il ne faut pas moins donner de notre part pour l'obtenir. Y a-t-il là sujet de doute ? Y a-t-il quelque chose à objecter ?... Le sentiment humain y contredira toujours ; mais qu'est-ce que ce sentiment humain, quand il est contraire au jugement de Dieu ? N'est-ce pas là qu'il faut pratiquer l'abnégation, et l'assujettissement d'esprit qu'on rend aux vérités divines, comme nous faisons en matière de foi. Croyons ce que nous ne comprenons pas, et puis nous le comprendrons [1]. Certes, il y aurait bien plus de raison pour aimer maintenant notre mépris, que n'en avait Notre-Seigneur pour aimer le sien, car il n'y avait rien en lui qui fût méprisable comme en nous. O sage appréciateur ! qui avez autant donné pour m'apprendre à me mépriser comme pour me sauver ! Je reconnais et j'adore votre divine sagesse, puisqu'en agissant ainsi, vous m'apprenez à aimer autant ce mépris de moi-même, que je dois affectionner mon salut éternel ; en effet, il y va de mon salut, et s'il y a danger de me per-

[1] Credite ut mereamini intelligere, fides debet præcedere intellectum, ut intellectus sit fidei præmium. S. Aug.

dre à jamais, c'est du côté de l'honneur, et faute de n'avoir pas su souffrir le mépris qui m'arrive....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des biens temporels, naturels et spirituels que Notre-Seigneur a donnés pour le mépris.

Selon l'explication de ceux qui disent que la perle evangélique est l'humilité, qui fait mépriser les hommes et aimer le mépris, ce riche et sage marchand qui l'a achetée par la vente de tous ses biens, c'est Notre-Seigneur, qui pour la pratiquer a donné tout ce qu'il avait de biens, et tout ce qu'il pouvait prétendre au monde d'honneur, et sa vie même. Les biens de ce monde sont, ou temporels, qu'on appelle biens de fortune, ou naturels et spirituels, qui sont les biens du corps et de l'esprit. On peut dire que Notre-Seigneur a donné tous ses biens pour l'humilité, entant que pour être plus humble, pour être moins honoré et plus méprisé, il n'a point voulu posséder de biens, ni paraître en train de prince ni de roi, comme il le pouvait. Il n'a point fait éclater les belles qualités d'esprit qu'il avait en toutes sortes de sciences; il ne s'est point prévalu des grands avantages qu'il avait en son corps et en ses qualités naturelles. Rien de tout cela, mais au contraire, il a paru aux yeux des hommes comme le plus pauvre, le plus faible et le plus bas de tous les hommes. N'est-ce pas là donner ses biens pour le mépris, quand on ne veut point faire montre de ses biens pour éviter l'honneur, et pour supporter le mépris?... Oh Dieu! que les hommes ont des pensées contraires, puisqu'ils donnent tant pour éviter le mépris, et pour avoir l'honneur!... Mon âme, c'est pour nous désabuser que le Fils de Dieu fait le contraire....

DEUXIÈME POINT.

De l'honneur que Notre-Seigneur n'a pas épargné pour le mépris.

On peut encore considérer plus particulièrement, comment Notre-Seigneur a donné l'honneur auquel il pouvait légitimement prétendre pour le mépris, en remarquant qu'il a été méprisé en trois qualités, qui devaient le rendre plus honorable parmi les juifs. Ces qualités sont celles de prophète, de roi et de grand prêtre; qualités si respectables, qu'elles

étaient comme divines, et adorées de ce peuple, qui ne les considérait que comme les images vivantes de la divinité. En effet, ces personnes sacrées en portaient le caractère, et méritaient pour cet effet d'être appelées, après leur sacre, les *Christs* et les *Oints* du Seigneur. Donc, que toutes les nations de la terre viennent reconnaître ce grand prophète qui avait été promis depuis si longtemps ; qu'elles viennent rendre leurs hommages à ce grand roi de l'univers ; et qu'elles viennent honorer de leur assistance et de leur dévotion, ses sacrifices. N'est-ce pas ce qui lui était dû ?... Mais est-ce ce qui lui a été rendu ?...

Hélas ! au lieu d'honneur il ne reçoit que du mépris ! Puisqu'il est un prophète, disent-ils, qu'il devine celui qui l'a frappé.... Puisqu'il est roi, donnons-lui une couronne et un manteau royal. Ah ! quelle couronne et quel manteau ?... Et enfin si ses sacrifices et les actes de son sacerdoce ne se passent que sur la croix, et sur nos autels, ne sont-ce pas des actes de mépris d'honneur, et d'amour du mépris ?... O Jésus ! que vous êtes adorable dans vos grandeurs ! mais que vous êtes aimable dans vos bassesses ! Plus vous êtes grand et plus vos humiliations sont adorables : plus vos bassesses sont humiliantes et plus vos grandeurs sont dignes d'hommage, et nos cœurs plus vivement touchés à aimer et à louer un si grand Dieu, qui a voulu se faire si petit. Mon âme, ce n'est pas tout que de louer les grandeurs de ton Dieu dans son humilité, il faut imiter ce qu'on loue, et apprendre à imiter sa grandeur dans la bassesse.

TROISIÈME POINT.

De la vie que Notre-Seigneur a sacrifiée pour l'amour du mépris.

Il ne reste plus que la vie à donner, pour donner tout à l'amour du mépris. Et qui ne sait que Jésus a donné sa vie naturelle, ou plutôt qu'il l'a abandonnée au mépris et aux injures, en mourant du supplice de la croix entre deux criminels, comme le plus coupable ? Mais peut-être ne sait-on pas qu'il avait encore deux autres sortes de vie, l'une divine et l'autre spirituelle, selon qu'on parle communément, et qu'il les a toutes deux données de la façon qu'il pouvait les donner pour avoir cette perle. Il ne pouvait pas mourir de la vie divine, comme il est mort de la vie naturelle ; car il ne pouvait pas n'être point Dieu, comme il a pu n'être plus homme ; il ne pouvait pas aussi mourir de la vie spirituelle, qui consiste en la sainteté, et en la pratique continuelle des vertus ; puisqu'il ne pouvait pas n'être point saint ni parfait. Mais il a pu permettre qu'on ne

connût pas sa vie divine et spirituelle, qu'on ne le reconnût pas comme Dieu et comme un homme juste, et qu'on ne lui rendît pas les honneurs qui étaient dus à ses deux vies si glorieuses et si éminentes. Il y a plus; il a permis qu'on le condamnât à la mort parce qu'il se disait Fils de Dieu, et que ce fût à la mort de la croix comme un larron, pour lui ôter la réputation d'un homme juste.

Après cela, mon âme, que peut-il lui rester, sinon le désir que nous en fassions autant que lui, selon notre possible ? Car, s'il a tant estimé le mépris, il faut convenir, ou qu'il est bon juge de la valeur de cette perle, ou que le mépris ne vaut pas ce qu'il en a donné ? Ne va pas là-dessus dire que tu ne peux pas faire ce qu'il a fait, puisqu'il suffit que tu fasses ce que tu dois et ce que tu peux. Si tu veux y prendre garde, tu peux en quelque façon mieux te mépriser, et aimer ton mépris que lui ; car tu es en vérité méprisable, et non pas lui. O mon Jésus, c'est tout ce que vous pouviez faire pour le salut de mon âme, que de donner tout ce que vous aviez, pour m'apprendre à n'y rien épargner. Et si vous en avez donné autant pour m'apprendre à aimer le mépris n'est-ce pas pour me faire connaître que l'amour de ce mépris m'est aussi important que mon salut, et qu'en effet, je ne dois rien épargner pour l'acquérir, pas plus que pour me sauver, puisqu'autrement je pourrais me damner. Il est bien vrai, en effet, que la plupart des hommes ne sont damnés que pour aimer trop l'honneur, ou pour trop craindre le déshonneur.

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DES LARMES QUE JÉSUS-CHRIST VERSA SUR LA VILLE DE JÉRUSALEM.

Jésus s'étant approché de la ville, et la regardant, pleura les malheurs qui devaient fondre sur elle [1].

Le sujet pris de l'Evangile du jour, raconte comment Notre-Seigneur s'approchant de la ville de Jérusalem, et sachant les malheurs qui devaient lui arriver, en eut compassion, et pleura, disant avec une très-grande tendresse de cœur [2] : Ah pauvre ville ! si tu connaissais le bonheur qui t'arrive aujourd'hui, et comme je ne demande qu'à te faire du bien. Mais tu ne veux pas le reconnaître, et cependant les jours viendront, que tout ce bonheur se changera en malheur ; tes ennemis t'assiégeront, et te presseront tellement de tous côtés, que tu seras bientôt rasée et ruinée, parce que tu n'as point profité de ce temps auquel je te visite. Et étant entré dans la ville, il s'en alla aussitôt au temple, d'où il chassa les marchands qui y trafiquaient.

La fin sera d'entrer dans les sentiments de Jésus-Christ, et de reconnaître que nous sommes dans cette même misère qu'il déplore, pour la déplorer avec lui, et pour tâcher d'y porter quelque remède.

La forme est en ces trois points :

1° Quelle sorte de malheur oblige Notre-Seigneur à pleurer.

2° Que ce même malheur règne encore aujourd'hui parmi nous.

3° Et partant il est bien juste d'en concevoir de la douleur, et de le pleurer avec Notre-Seigneur.

[1] Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super illam. *S. Luc.* XIX.

[2] Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis. Quia venient dies in te : et circumdabunt te inimici tui vallo, et circumdabunt te, et coangustabunt te undique : et ad terram prosternent te, et filios tuos, qui in te sunt, et non relinquent in te lapidem super lapidem : eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ. Et ingressus in templum, etc.

PREMIER POINT.

QUELLE SORTE DE MALHEUR OBLIGE NOTRE-SEIGNEUR A PLEURER.

Tout homme né de femme est rempli de beaucoup de maux, dit l'Ecriture ; hélas ! que le nombre en est prodigieux [1]. Mais de toutes nos misères, celle du péché est la plus commune ; et ce qui la rend plus déplorable, c'est que nous avons les remèdes entre nos mains, et nous ne voulons pas en user. Voilà le sujet des larmes de Jésus-Christ ; larmes qu'il ne répandait pas seulement sur la ruine de Jérusalem, ni sur la mort temporelle de ses habitants ; c'était trop peu de chose pour des larmes si précieuses, il fallait un sujet plus considérable pour lui arracher des soupirs et lui tirer des larmes, lui qui ne se plaignait pas sans très-grande raison [2]. Or, il n'en pouvait pas avoir de plus grande que l'obstination des Juifs, à refuser opiniâtrement le salut et le bonheur qu'il leur présentait. *Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu, et tu l'as refusé.* Voilà ce qui est digne des larmes d'un Dieu, qui ne peut pleurer sur un moindre mal que celui-ci [3].

Trois choses sont capables d'affliger un cœur plein d'amour ; l'une, de voir celui qu'il aime misérable, l'autre, d'avoir un extrême désir de le soulager, sans pouvoir le faire autrement que par son consentement ; et la troisième, de ne pouvoir le faire résoudre à le vouloir, ni à quitter le dessein malheureux qu'il a de se perdre. Il faudrait un cœur bien dur pour n'être pas touché d'un si triste objet... C'est le triste spectacle que Jésus-Christ avait devant les yeux en regardant Jérusalem ; il ne voyait presque personne dans cette grande ville, qui ne fût souillé de péchés grands en nombre et en grièveté ; il savait bien l'attentat qu'ils devaient commettre sur sa personne, l'of-

[1] Homo natus de muliere brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. *Job*, XIV.

[2] Rex lugebit et princeps induetur mærore. *Ezech.* VII.

[3] Possumus regem lugentem nostra vitia, atque peccata Christum dicere, qui appropinquans Jerusalem flevit super illam, S. Hier. sup. S. *Matth.* XXIII.

fense et le courroux de son Père déjà tout excité contre eux, et la ruine prochaine des âmes et des corps qu'ils attiraient sur toute leur postérité. L'image effroyable de leurs peines temporelles et éternelles était aussi présente à sa pensée, que ce qui paraît maintenant à vos yeux. Comme l'avenir lui est aussi connu que le présent, il ne les voit pas maintenant plus distinctement dans ces flammes immortelles où ils sont effectivement plongés, qu'il ne prévoyait alors qu'un jour ils y devaient tomber ; il n'y a que cette seule différence, qu'alors il y avait quelque ressource à leur mal, et que maintenant il est sans remède. Hélas! eussent-ils pu souhaiter une occasion plus favorable pour se relever de leurs misères, que de voir un Dieu, qui leur tendait la main avec un désir si passionné de les secourir, qu'il n'hésitait pas à mourir dans ce but? Car jamais il n'a consenti à sa mort, que par le désir ardent qu'il avait de sauver tous les hommes[1]. Et toutefois ces aveugles n'en tiennent aucun compte, ils méprisent son amour; et comme des furieux ils se perdent et se précipitent à ses yeux sans qu'il puisse y donner remède, car quelque remède qu'il leur présente, ils s'en irritent davantage. Cela est bien désolant! Ne doivent-ils pas au moins donner quelque chose aux pleurs de ce bon maître, et ouvrir les yeux à leur malheur; voyant qu'un prince, au milieu d'un triomphe si solennel, ne pouvait pas s'empêcher de verser des larmes de compassion, tant il avait le cœur serré de tristesse à leur occasion ?....

O mon Sauveur, d'où vient que vos soupirs ont si peu d'effet sur ces cœurs de rocher, que pas un que l'on sache ne s'en trouve amolli ? C'est pour toi, ô mon âme, c'est pour toi qu'il verse ces larmes, afin que le voyant pleurer les malheurs de ses mortels ennemis, tu apprennes à connaître par là, quelle tendresse il a pour tous les hommes, et combien est grand son désir de leur salut, qui brûle et qui consume ainsi les entrailles de sa miséricorde. Mais après tout, considère attentivement

[1] Quid faciam tibi Ephraim? quid faciam tibi Juda? *Osee.* VI.

que, malgré la violence du désir qu'il a pour ton bien, il ne le procurera jamais que par les moyens que sa sagesse a ordonnés, il ne sauvera jamais ces misérables, s'ils ne le veulent; et s'ils sont assez malheureux pour lui refuser leur consentement, il pourra bien verser des pleurs sur leurs misères, mais il n'y remédiera jamais autrement. Ce n'est pas qu'il ne pût le faire, s'il voulait user d'une puissance absolue ; mais il ne l'emploiera jamais, parce qu'il veut que nous usions des moyens qu'il nous présente, qui sont bien suffisants pour nous sauver si nous voulons coopérer à sa grâce, car autrement il nous laissera périr dans notre endurcissement [1]. Oh ! jugements de Dieu, que vous êtes terribles ! oh étrange alliance de la justice et de la miséricorde divine ! oh Dieu ! que vous êtes bon, de vous porter avec tant d'ardeur à notre salut ! oh que vous êtes juste de ne le procurer qu'à condition que nous coopérions librement à votre grâce, et de permettre même que nous y résistions volontairement, et que nous soyons nous-mêmes la cause de notre malheur et de notre perte ! Oh mon Sauveur ! faites que la crainte d'une si sévère justice me fasse aimer et suivre votre bonté, puisque je n'ai pas le bonheur de l'aimer et de la suivre pour l'amour d'elle-même.

DEUXIÈME POINT.

CE MÊME MALHEUR RÈGNE ENCORE AUJOURD'HUI PARMI NOUS.

Ce que Notre-Seigneur pleurait avec tant de douleur dans la misère des Juifs n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi nous. Considérez un peu ces trois vérités et vous le reconnaîtrez : la première, que la plupart des hommes sont à cette heure dans le péché. N'est-il pas vrai ?... La seconde, que c'est un mal très-déplorable ; et la troisième, que le remède est entre leurs mains, et que pourtant, oh aveuglement étrange ! ils ne veulent point s'en servir [2]... Voilà donc maintenant parmi vous le même

[1] Ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu in operibus bonis, quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus. *Ephes.* II.

[2] Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur. II *Reg.* XIV.

malheur et le même sujet de tristesse qu'avait Notre-Seigneur en pleurant la ruine et la perte des Juifs. Mais pour vous en faire une application plus particulière et plus utile. N'est-ce pas la vérité que vous êtes pécheur, que vous êtes encore un orgueilleux, un envieux, et sujet à vos caprices et à vos goûts, qui n'aiment que l'honneur, le plaisir et les avantages du monde? N'est-ce pas aussi une vérité, que vous ne sauriez nier, sans contredire l'Ecriture, que de croupir si longtemps dans ses péchés et ses mauvaises inclinations, c'est un grand mal, et d'autant plus grand que peut-être vous l'estimez plus petit [1]? Car, par exemple, il est assuré que Dieu déteste l'arrogance et la superbe, nous en avons sa parole trop expresse pour en douter [2]. Vous le savez assez, vous en avez assez souvent entendu parler; et quand il n'y aurait d'autre mal, sinon que ce vice résiste continuellement à Dieu, serait-ce si peu de chose?... Mais si vous considérez que peu à peu il tarit la source des grâces de Dieu, qu'il vous prive de son secours, qu'il attire sur vous les peines temporelles et spirituelles, et peut-être les éternelles, que direz-vous?... Ne serez-vous pas obligé de convenir que c'est un grand mal, et en vous surtout, qui après tant d'avertissements, l'entretenez encore dans votre cœur?... Eh bien, n'y a-t-il point de remède?... Venez à la troisième vérité....

Hélas! des remèdes!... il y en a mille pour un, dont l'usage vous est très-facile; vous avez les sacrements, vous avez les lumières du ciel, vous avez la parole de Dieu, vous avez sa grâce, vous l'avez lui-même présent dans le sacrement de l'autel [3]. Aujourd'hui ce médecin viendra vous visiter à dessein de vous guérir; doutez-vous de sa bonne volonté? pensez-vous qu'il ne le puisse pas s'il le veut?... Les remèdes ne vous manquent donc pas; il vous invite, il vous attend, il vous presse, ne l'entendez-vous pas qui vous appelle et qui redouble ses plaintes

[1] Si mutare potest Æthiops pellem suam, aut pardus varietates suas, et vos poteritis benefacere, cùm didiceritis malum. *Jerem.* XIII.

[2] Arrogantiam et superbiam et viam pravam, et os bilingue detestor. *Prov.* VIII.

[3] Ecce Dominus Deus auxiliator meus, etc. *Isa.* L.

amoureuses : *Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu, et tu m'as repoussé.* Ah Dieu! voilà le comble de votre mal, de pouvoir guérir et de ne le vouloir pas. Non, sans doute vous ne le voulez pas; cette vérité n'est pas moins évidente que les autres; car ayant déjà si longtemps demeuré dans votre péché, quoique vous eussiez le remède qui pouvait vous guérir, d'où peut venir que vous êtes encore malade, sinon que vous ne voulez pas la santé? *Et tu n'as pas voulu*[1]... Il ne peut y avoir d'autre raison que cette résistance de votre volonté, si on peut appeler raison ce qui est si déraisonnable, que de résister à son Dieu et de ne vouloir pas ce qu'il nous présente pour notre bien.

Et pour vous faire voir qu'il ne tient qu'à vous, on en vous demande pas plus que vous ne pouvez donner; ce serait une injustice si on vous le demandait, et quand on vous le demanderait, vous n'y seriez pas obligé[2]. Votre péché ne serait plus péché, si vous ne le pouviez éviter, de là vient que les premiers mouvements qui devancent votre raison et votre liberté, ne vous sont point imputés à péché, parce qu'ils ne sont point en votre pouvoir. Mais les paroles, mais le consentement libre de votre cœur, mais les actions volontaires qui sortent au dehors, ce qu'on demande de vous, c'est que vous les empêchiez et que vous n'admettiez point le péché qui les suit, si vous ne les empêchez pas. C'est ce que vous pouvez avec la grâce, c'est ce que vous devez; et c'est pourtant ce que vous ne faites pas!... Mais pourquoi, sinon parce que vous ne le voulez pas? Ah Dieu! combien de fois ne l'avez-vous pas voulu? Combien de fois votre Sauveur vous a-t-il parlé par des inspirations que vous avez étouffées? Comptez si vous pouvez tant de communions, tant de messes, tant d'oraisons, tant de bonnes pensées, tant de voix intérieures qui vous disent sans cesse : retirez-vous de là, quittez ce péché, combattez cette passion, réprimez cette affection, corrigez-vous, *et vous ne l'avez pas voulu*[3] !...

[1] Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. *S. Joan.* v.

[2] Impossibilium nulla obligatio est. *Regula juris* CLXXXV.

[3] Et locutus sum ad vos mane consurgens, et loquens, et non audistis, et vocavi vos, et non respondistis. *Jer.* VII.

Vous voyez donc que vous êtes dans le même malheur et dans la même misère que déplorait votre Jésus, et que vous devez pleurer maintenant avec lui, si vous ne voulez pas être aussi insensible qu'étaient les Juifs. O mon Dieu, je n'ai que trop de sujet de reconnaître ce malheur ; mais je n'ai point de larmes pour pleurer ma misère... Mon fils, ne vous mettez pas en peine de ces larmes qui tombent des yeux, si je ne vous les accorde pas. J'aime mieux un véritable repentir et une douleur sérieuse, qui vous porte à corriger vos défauts, que cette dévotion sensible, qui vous ferait accroire que vous êtes dévot sans que vous le soyez, si vous n'êtes pas mortifié dans vos goûts et dans vos humeurs....

TROISIÈME POINT.

IL EST BIEN JUSTE DE PLEURER CE MALHEUR AVEC NOTRE-SEIGNEUR

Afin de vous exciter davantage à cette sainte douleur, que vous devez éprouver sur l'état de votre âme, en voyant pleurer votre Jésus pour ce sujet, imaginez qu'il s'agit de vous employer à convertir un autre, comme vous devez vous employer à votre conversion. Que feriez-vous si vous saviez qu'il y eût quelqu'un de vos proches parents, de vos meilleurs amis, qui ne fût pas en bon état, quoique vous vous fussiez déjà employé pour lui, que vous lui eussiez parlé sérieusement, que vous n'eussiez rien épargné pour l'avertir de son devoir, et que, malgré toutes vos peines, il ne se laissât point persuader; mais plutôt, comme s'il se riait de vos larmes et de vos prières, qu'il se roidît contre vos avertissements, quelque soin que vous apportiez à procurer sa conversion; ne seriez-vous pas sensiblement affligé de son opiniâtreté ?... Vous auriez raison certainement, et cette douleur que vous éprouveriez de son insensibilité serait si agréable à Dieu, qu'elle pourrait mériter plus de grâces pour amollir ce cœur endurci, que toutes vos paroles [1]. Pourquoi donc main-

[1] Ecce docuisti multos et manus lassas roborasti Vacillantes confirmaverunt sermones tui, et genua trementia confortasti. Nunc autem venit super te plaga et defecisti. *Job.* IV.

Qui ergo alium doces, teipsum non doces. *Rom.* II.

tenant n'employez-vous pas pour vous cette même douleur que vous auriez sur le sort d'un ami, puisque vous avez sujet de penser et de croire que vous êtes en assez grande misère pour y pourvoir? Est-ce que votre faute est moindre? Est-ce que vous ne la ressentez pas? Aurez-vous donc moins d'amour pour vous que pour les autres?... Croyez-vous ces gémissements inutiles!....

Considérez tout ceci avec soin, et ne vous flattez point sur la légèreté prétendue de votre faute; n'attendez pas des lumières extraordinaires ni des sentiments particuliers de vos péchés, pour les pleurer de cette douleur, de ces pleurs du cœur qu'on vous demande; la connaissance que vous en avez est suffisante pour cela, ou si elle vous manque, c'est votre faute. Ne croyez pas qu'il faille d'autres affections plus sensibles, que celles qui vous porteront efficacement à quitter vos péchés ou vos imperfections. Et pour former ces saintes affections, considérez qu'il s'agit de plaire ou de déplaire à Dieu, de recevoir ou de refuser ses grâces, d'accomplir ou de renverser ses desseins; de s'assurer ou de se mettre en danger de son salut; de témoigner à son Dieu qu'on craint ses jugements, ou qu'on ne s'en met pas beaucoup en peine; et enfin, qu'il ne faut que prendre ou que perdre cette occasion, pour être bienheureux ou malheureux à tout jamais....

Est-il possible que si vous pensiez à ces vérités, vous n'en fussiez point touché [1]? Pourquoi donc n'y penseriez-vous pas, puisque tout le malheur des Juifs est de n'y avoir pas pensé? N'est-ce pas ce que Jésus disait en pleurant, parce que si tu y pensais, si tu voulais reconnaître ton malheur, tu t'en rachèterais? Oui mon âme! si tu voulais un peu peser ce que c'est que d'être vaniteuse devant Dieu; si tu voulais ruminer ces paroles de l'Esprit de Dieu, que la superbe est odieuse aux hommes et à Dieu même [2]; si tu voulais savoir ce que c'est que d'être haï de Dieu, pourrais-tu demeurer plus longtemps dans ton péché?...

[1] Quia si cognovisses tu. Supra.
[2] Odibilis coram Deo est, et hominibus superbia. *Eccli.* x.

Pourrais-tu t'empêcher de regretter de n'en être pas sorti plus tôt? Et pour ne rien laisser de ce qui peut servir à te faire concevoir, et appréhender les grands malheurs où nous nous jetons, si nous ne sortons des misères présentes, jetons les yeux de l'esprit sur le sac effroyable de la malheureuse Jérusalem; une fois détruite, ses ruines ont été irréparables, jamais elle n'a pu se relever...

Voilà l'image de l'orgueil que Dieu déteste : Jérusalem, faites-vous sage, dit-il à l'âme, de peur que je ne retire de vous mon esprit et mon cœur [1]. Les jours viendront, la mort s'approche, vos ennemis dresseront des attaques de toutes parts, parce que vous n'avez pas voulu profiter du temps que je vous offre [2]. Voici votre temps, voici votre heure; ce moment suffirait, si nous savions bien le prendre. Voyez ce que vous avez à faire, et ce qui dépend de vous; appliquez les remèdes, et persévérez constamment dans la résolution que vous aurez prise une fois, sans en être jamais détourné. Dites au Père de Notre-Seigneur : Mon Dieu, qui avez autrefois exaucé les soupirs d'un homme, et qui avez éteint dans ses larmes les flammes de votre courroux, regardez aujourd'hui les larmes, non d'un pécheur, mais de votre Fils très-innocent; ces larmes sont à moi, car il m'a donné tous ses mérites; ces larmes sont pour moi, car il pleure mon péché... Je vous les offre donc avec l'assurance qu'elles me seront plus salutaires, que si elles coulaient de mes propres yeux. Que si je ne suis pas encore attendri comme je devrais, ô mon Dieu, c'est que j'attends que vous soyez touché premièrement par les larmes de votre Fils, pour me toucher ensuite moi-même, autant que je devrais être touché.

[1] Erudire Jerusalem ne forte recedat anima mea a te. *Jerem.* VI.
[2] Quia venient dies in te, et circumdabunt te inimici tui vallo, etc. Supra.
[3] Audivi orationem tuam, et vidi lacrymas tuas, et sanavi te. IV *Reg.* XX.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelle sorte de malheur oblige Notre-Seigneur à pleurer.

Quand un cœur plein d'amour voit les personnes qu'il aime, dans une extrême misère, qu'il est prêt à les secourir, et qu'elles ne veulent point consentir à leur soulagement, cela est bien affligeant. C'est ce qui perçait le cœur sacré de Jésus, quand il entra dans la ville de Jérusalem, et qu'il pleura sur ses misères ; il la voyait abîmée dans ses péchés, il ne demandait rien tant que de l'en retirer, et elle ne pensait à rien moins qu'à reconnaître le bonheur de sa visite et de ses grâces S'il n'y eût eu que la ruine de ses murailles, la captivité des personnes, ou la mort même des corps, tout cela pouvait se réparer ; mais de voir des âmes si chères et si recherchées pour leur salut, se perdre au milieu des remèdes, et se damner pour jamais, ah ! cela est digne des larmes d'un Dieu et des sanglots de son bon cœur. Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu te sauver, et tu ne l'as jamais voulu.

Mais mon Jésus ! ne pouviez-vous pas absolument forcer ces cœurs rebelles, et les attirer à vous par des moyens qui ne vous manquent pas, et auxquels ils n'eussent pas résisté? Mon Fils, c'est à la créature de se servir pour se sauver des moyens que lui présente son créateur, et non pas de lui en demander d'autres. Car enfin, si elle ne s'en sert, son Dieu est aussi juste pour l'abandonner sans remède, qu'il était bon pour la prévenir de ses miséricordes.

DEUXIÈME POINT.

Que ce même malheur règne encore aujourd'hui parmi nous.

L'état des Juifs était à la vérité déplorable mais celui du monde, aujourd'hui, ne l'est pas moins, puisqu'on y peut remarquer aussi bien qu'en la ville de Jérusalem, l'abandon des âmes au péché, l'abondance des remèdes, et le peu ou point d'usage et de fruit qu'on en fait. N'est-il pas vrai?... Mais de peur de vous égarer et de vous distraire trop par le monde, retirez-vous en vous-même; considérez si vous ne trempez pas dans ces malheurs, si vous n'avez pas quelque vice qui refuse sa guérison ; si vous n'êtes pas encore superbe, si vous n'avez pas beaucoup de remèdes pour vous en guérir ; si vous en usez, et si vous profitez comme il fau-

drait. Dites la vérité, n'y a-t-il rien de cela dans votre conscience?... Et n'avez-vous pas entendu ce bon Jésus vous visitant, et vous parlant au cœur pour mettre ordre à ce désordre? Combien de fois vous a-t-il témoigné que son plus grand désir était d'y remédier, et vous, autant de fois vous lui avez fait voir que vous ne vouliez nullement de ses remèdes.

Assurément si vous n'êtes pas en l'état où il vous veut, c'est que vous ne le voulez pas; ou si vous êtes esclave de quelque affection déréglée qu'il ne veut point, c'est que vous le voulez. Puisqu'il vous donne les moyens d'en sortir, c'est votre faute si vous y demeurez, et la faute ne vient que parce que vous voulez y demeurer. Arrêtez-vous sur cette opposition que votre volonté fait à celle de Dieu, et jugez si elle est raisonnable, et s'il n'y a pas de quoi reconnaître votre misère et la pleurer!... O mon Dieu, je la voudrais aussi bien pleurer que je la reconnais; mais je suis si endurci, que je ne puis jeter aucune larme. Mon fils, ne peux-tu pas regretter ton péché, et te décider plus sérieusement à te corriger quoi qu'il t'en coûte? Ce sont là les pleurs du cœur, que j'aime mieux que les larmes des yeux....

TROISIÈME POINT.

Il est juste de pleurer ce malheur avec Notre-Seigneur.

Pour nous exciter à ces saintes affections et à ces pieuses résolutions, il faut user de considérations, et nous exciter puissamment par la force des vérités, qu'on peut y reconnaître et qui demandent de nous ces saintes affections. La vue des larmes que Jésus verse aussi bien pour nous que pour les Juifs, n'est-elle pas capable de nous faire convenir que nos péchés sont excessifs, puisqu'ils font couler les larmes d'un homme-Dieu? Si nous avions fait pour un autre ce que Jésus a fait pour nous, et qu'il ne fût pas plus changé de sa mauvaise vie, que nous ne le sommes de nos affections déréglées, que dirions-nous de lui?... Et que ne disons-nous de même de nous?... Est-ce que nos fautes ne sont pas si grandes? Est-ce que nous ne nous aimons pas autant qu'un autre? Est-ce que nous attendons des tendresses, et de plus forts attraits, que ceux que nous éprouvons?... Que sauriez-vous alléguer?... Considérez que tout ce qui peut vous empêcher, n'est rien au prix de ce qui se présente pour vous faire décider à une parfaite mortification du vice, qui résiste davantage au remède. Ah! si vous saviez le bonheur ou le malheur qui dépend de cette heure, selon que vous userez ou que vous abuserez de cette grâce! Jérusalem, âme infidèle, fais toi sage aux dépens de la mal-

heureuse Jérusalem, qui étant cette fois ruinée, comme je le lui ai prédit, ne s'est jamais relevée. Que sais-tu si ce n'est pas la dernière fois que je te parlerai, et que j'emploierai mes pleurs pour te parler? O Dieu! Père de mon Sauveur, ne permettez pas que ces larmes aient coulé en vain, elles vous sont aussi présentes, que si elles tombaient encore des yeux de votre fils, j'attends, s'il vous plaît, que vous soyez touché, pour me donner effectivement ce qu'elles vous demandent.

SUJET DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE.

Trois sortes de personnes, selon la suite de l'histoire évangélique, se présentèrent à Notre-Seigneur pour être reçues au rang de ses disciples; cependant elles ne le suivirent pas, parce qu'elles en furent détournées par ces trois funestes convoitises, qui éloignent ordinairement les hommes du chemin de la perfection. Ce qui nous donnera sujet d'appliquer les méditations de cette semaine à ce dessein et à cette fin, que nous apprenions à soumettre entièrement à Jésus-Christ ces mêmes convoitises, par l'exemple des créatures qui lui obéissent aussitôt qu'il leur commande; comme nous le verrons dans le miracle de la tempête apaisée, dans celui des démons chassés des corps, dans celui des malades guéris et des morts ressuscités, qui feront la matière des méditations suivantes.

LUNDI.

DE TROIS SORTES DE PERSONNES QUI MANQUENT A LEUR VOCATION, LESQUELLES REPRÉSENTENT FIDÈLEMENT LES TROIS CONCUPISCENCES, QUI S'OPPOSENT AUX BONNES ENTREPRISES ET AUX PROGRÈS DANS LA PERFECTION.

Si celui-là ne saurait bien labourer, qui regarde en arrière après avoir mis la main à la charrue, également celui-là n'est pas propre au service de Dieu, qui s'arrête après avoir commencé de le servir [1].

Le Sujet nous représente trois diverses personnes, qui furent appelées au service de Notre-Seigneur, et en même temps qu'elles y devaient entrer, en furent détournées, l'une par l'orgueil, l'autre par l'attache à la chair et au sang, et la troisième par la considération de l'intérêt. Par où nous verrons comment les trois concupiscences, sont les trois plus dangereux obstacles à notre perfection, et qu'il faut travailler à les dominer, au lieu de se faire leur esclave [2].

La Fin sera de reconnaître en général et d'une manière sommaire, trois sortes d'empêchements en nous-mêmes, pour y remédier plus efficacement dans les méditations suivantes....

La Forme est en ces trois points, qui représentent les trois sortes de personnes qui manquent à leur vocation :

1° Du scribe ou docteur de la loi, qui s'offre à suivre Notre-Seigneur, et qui ne le suit point à cause de son orgueil.

2° De celui qui, étant appelé, demande qu'on attende qu'il ait enseveli son père, montrant l'attache qu'il avait à la chair et au sang.

3° De cet autre qui se présente de son plein gré, mais qui diffère l'exécution jusqu'à ce qu'il ait mis ordre à ses affaires ; ce que Notre-Seigneur n'approuva point, car il le renvoya à cause de cette préoccupation des intérêts temporels.

[1] Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retrò, aptus est regno Dei. *S. Luc.* IX.

[2] *S. Matth.* VIII ; *S. Marc.* IV ; *S. Luc.* IX.

PREMIER POINT.

DU DOCTEUR DE LA LOI, QUI S'OFFRE A SUIVRE NOTRE-SEIGNEUR, ET QUI NE LE SUIT POINT A CAUSE DE SON ORGUEIL.

Déjà Notre-Seigneur commençait à obtenir une grande créance auprès du peuple, et à attirer beaucoup de personnes à sa suite. La réputation qu'il avait acquise par tant de prodiges se répandait partout, et laissait un désir ardent à tout le monde de voir cet homme merveilleux; chacun s'estimait heureux de le pouvoir approcher. Il est vrai que la vertu est attrayante, quand une fois elle s'est fait connaître, surtout si c'est une vertu telle qu'était celle de Jésus-Christ. Ce grand éclat frappa les yeux d'un scribe, l'un de ces esprits vains et présomptueux, dont Notre-Seigneur reprend si souvent la vanité et l'orgueil. Espérant acquérir quelque honneur temporel à suivre Jésus-Christ, que tout le monde alors semblait rechercher, il se décide à se présenter devant lui, et à le prier de le recevoir dans sa compagnie et à sa suite, en lui promettant d'être tout à lui. Je vous suivrai, dit-il, partout où vous irez. Voilà de belles paroles si le cœur était bien d'accord avec la langue; mais la réparlie que lui fit Notre-Seigneur, découvrit bientôt ses desseins intéressés et ses mauvaises intentions. Considérez et admirez la réponse de Jésus: Les renards ont leur retraite, et les oiseaux ont leur nid, mais le Fils de l'Homme n'a pas où se retirer ni où reposer sa tête[1].

Il n'y a aucune parole qui ne porte coup, il n'y a pas un mot dans ces comparaisons, où il n'y ait un dessein. Il lui montre par la première, qu'il fait du renard, qu'il use de finesses et de belles apparences, pour faire réussir ses prétentions; et par la seconde, il lui fait assez sentir qu'il voit le fond de son cœur, et que sous ce beau prétexte de piété, il ne tend qu'à s'élever, comme les oiseaux qui bâtissent leurs nids sur la cime des

[1] Et accedens unus Scriba, ait illi : Magister sequar te quocumque ieris. Et dicit ei Jesus : vulpes foveas habent,et volucres cœli nidos ; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet. *S. Matth.* VIII ; *S. Luc.* IX.

grands arbres[1]. Au reste, il ajoute qu'il se trompait fort, et qu'il s'était mal adressé en s'adressant à lui, pour trouver de l'appui à son ambition; qu'il n'était pas homme à avancer ses disciples en honneur, lui qui ne possédait rien, et qui n'avait pas même où se retirer, et reposer sa tête. Cet humble discours refroidit grandement l'ardeur de cet homme dissimulé, qui, se voyant trompé dans ses espérances, ne chercha pas davantage à suivre ce qu'il avait entrepris, mais se retirant à petit bruit, ne parut plus ou n'insista pas davantage.

Croyez-vous que souvent il en est de même de nos entreprises? Elles sont fort spécieuses, elles ont une belle apparence, mais, en effet, ce ne sont que des saillies d'amour-propre, des jalousies, des envies secrètes, des prétentions d'honneur que nous couvrons du voile spécieux de la gloire de Dieu, et du désir d'imiter Jesus-Christ[2]. Il y paraîtra quand il nous fera marcher par les épines, par les disgrâces, par les mépris et par les confusions; on verra alors si vous le suivez sans intérêt, ou plutôt si vous ne poursuivez pas la vanité en le suivant. Si vous vous étonnez de cette disgrâce, et si ce mépris vous rebute et vous fait reculer, ne montrez-vous pas que vous ne recherchez point sa gloire, mais la vôtre?... Et cependant combien de fois cela vous est-il arrivé?... Ne pensez pas que quitter Notre-Seigneur ce soit seulement abandonner sa vocation, et se pervertir entièrement; cela est rare, mais c'est le quitter que de n'être pas fidèle à le suivre par toutes les voies, où il veut vous conduire pour arriver à la perfection de votre état; ceci n'est que trop ordinaire à la vanité de votre cœur. Reconnaissez-le humblement et avec confusion... O mon véritable maître, qui m'enseignez si clairement à connaître mon orgueil, je n'oserais plus dire que je vous suivrai partout, craignant de dire plus que je ne fais; mais j'ose bien dire, que s'il

[1] Intelligitur hic miraculis motus, ob jactantiam sequi voluisse, quam significant aves, et discipuli officium finxisse, quæ fictio vulpis nomine significata est. S. Aug. *in qq. Eu. q.* v.

[2] Nubes, et ventus, et pluviæ non sequentes, vir gloriosus, et promissa non complens. *Prov.* xxv.

vous plaît de me donner l'humilité et le parfait mépris de l'honneur, je vous suivrai partout où vous voudrez, car c'est principalement ce qui m'empêche de vous suivre parfaitement.

DEUXIÈME POINT.

DE CELUI QUI ÉTANT APPELÉ DEMANDE DU TEMPS POUR ALLER ENSEVELIR SON PÈRE, TÉMOIGNANT L'ATTACHE QU'IL AVAIT A LA CHAIR ET AU SANG.

Notre-Seigneur reconnut que cette réponse qui avait rebuté cet orgueilleux, en avait encore étonné un autre qui avait le même dessein que le premier, mais n'osait le découvrir; voyant que ce scribe se retirait si froidement, ce maître si bon le prévient et lui dit doucement : *Suivez-moi*[1]. O quelle bonté! quel attrait! quelle faveur! Ne devait-il pas aussitôt quitter tout, à l'exemple des Apôtres, pour suivre un maître dont le service est préférable à l'empire de tout le monde? Mais, ô jugement de Dieu! ô secrets admirables de sa sainte providence! ô dureté et révolte du cœur humain!... Cet homme hésite, il marchande avec celui qui lui fait des offres si avantageuses, il veut raisonner sur ces promesses; il demande du délai, alléguant pour ses excuses qu'il avait un père déjà âgé, qui ne pouvait pas vivre longtemps, qu'il était obligé de lui rendre les derniers devoirs comme un bon fils, et qu'après cela il se donnerait tout à lui[2].

Ne vous semble-t-il pas, à l'entendre parler, qu'il a raison?... Mais écoutez celui qui est au-dessus de toutes nos raisons humaines : *Laissez*, dit-il, *les morts ensevelir les morts ; mais vous, ne pensez qu'à me suivre, et à prêcher la vie qui fait le royaume de Dieu dans les âmes*[3]. Cette instance devait sans doute l'emporter, car l'attrait était trop puissant pour y résister. Cependant l'attache qu'il avait à ses parents, l'affection sensible de son père, qu'il couvrait du prétexte de piété, fut plus forte que la grâce, et en empêcha le bon effet. Notre-Seigneur le permit ainsi, pour

[1] Ait autem ad alterum : sequere me. *S. Luc.* IX.

[2] Ille autem dixit, Domine, permitte mihi primum ire, et sepelire patrem meum.

[3] Dixitque ei Jesus, sine ut mortui sepeliant... mortuos suos, tu autem vade et annuntia regnum Dei. Ibid.

nous apprendre par cet exemple, combien ces affections sont dangereuses, quand on s'y attache d'une manière désordonnée, et que lorsqu'il nous appelle à son service particulier et à la perfection, il n'y a aucune considération qui doive nous en détourner ; que ce n'est pas sagement agir que de marchander avec Dieu et de disputer avec ses grâces [1]. Apprenons aussi de là que s'il n'a pas voulu permettre ce dernier office d'un fils à un père, qui semblait si raisonnable, il n'est pas pour nous permettre tant de vains amusements qui nous arrêtent souvent, et nous détournent de son service. N'est-ce pas la vérité ?... Oh ! que ces affections prennent souvent de beaux prétextes ! oh qu'elles sont pernicieuses !... Prenez-y garde, ce n'est que pure sensualité, vous le verrez tôt ou tard.

Que ce soit dès à présent, ô mon doux Sauveur, ouvrez-moi les yeux à cet effet, pour connaître ce malheur avant qu'il soit arrivé. Faites que dès maintenant, avant de terminer cette méditation, j'ensevelisse en votre présence ce que j'ai de plus cher au monde, afin qu'il ne me reste rien qu'à vous suivre, et à publier qu'il n'est rien de meilleur que de quitter toute chose, pour vous suivre dès que vous nous appelez.

TROISIÈME POINT.

DE CELUI QUI SE PRÉSENTE DE SON PLEIN GRÉ, MAIS QUI DIFFÈRE L'EXÉCUTION JUSQUES A CE QU'IL EUT MIS ORDRE A SES AFFAIRES.

Voici un troisième personnage qui semble plus décidé, qui, voyant les autres se retirer, vient dire à Notre-Seigneur : C'est moi, mon Maître, c'est moi qui vous suivrai, je n'ai ni ambition, ni affection sensuelle qui m'arrête ; je n'ai qu'un peu de bien en ma maison, je vais promptement y mettre ordre et je suis à vous. C'en était fait, ce semble, il n'y avait rien de plus équitable, il n'attendait que ce mot de Notre-Seigneur : Allez et revenez. Mais ce divin Maître a bien d'autres pensées, et parle bien autrement. Mon ami, lui dit-il, celui qui met la main à la charrue ne détourne point la tête, il avance toujours ;

[1] Quando Dominus parat homines Evangelio, nullam excusationem vult interponi carnalis hujus temporalisque pietatis. S. Aug. *de verb. Dom.* serm. VII.

et vous qui parlez de me suivre, vous ne devriez point penser à retourner chez vous, ni croire qu'il y ait d'autre bien que de me suivre[1]. Avez-vous compris cette réponse?... C'est à vous qu'elle s'adresse, car pour cet homme, il n'en fait point son profit pas plus que les autres. Jésus-Christ, qui permet qu'on lui fasse tous ces refus, voudrait vous apprendre par le malheur de cet avare, combien l'attache aux commodités temporelles est dangereuse, sous prétexte de pourvoir à la nécessité, et que ces excuses ne sont point recevables devant Dieu, qui mérite bien qu'on abandonne tout, quand il est question de faire ses volontés.

Examinez donc ici, s'il y a quelque chose, dans votre cœur, qui soit capable de vous faire tourner visage, si Jésus-Christ vous appelait aujourd'hui à un abandon plus parfait de toutes choses, et à une plus grande pauvreté de cœur, selon le modèle qu'il nous en a tracé sur la croix[2]?. N'y a-t-il rien en vous qui pût vous arrêter?... Quand ce ne serait qu'un livre, un reliquaire, une image, quoi que ce soit, s'il vous empêche d'aller à ce degré de pauvreté où Notre-Seigneur vous appelle, c'est un bien, ou plutôt un mal, qui est capable de vous détourner de son service, et de vous faire reculer et regarder derrière vous[3]. Pensez-y sérieusement, et dites-lui du fond de votre cœur : O le Maître souverain des cœurs, coupez, tranchez, brisez les nœuds dont le mien est attaché, et n'y laissez point d'autre chaîne que celle dont vous le liez pour l'attirer à vous.

[1] Et ait alter, sequar te Domine, sed permitte mihi primum renuntiare his quæ domi sunt. Ait ad illum Jesus Nemo mittens manum suam ad aratrum et respiciens retrò, aptus est regno Dei. *S. Luc.* IX.

[2] Vocat te Oriens, et tu attendis Occidentem. *S. Aug. de verb. Dom.*

[3] Quelque petite que soit une chose, si on la regarde et si on l'aime avec dérèglement, elle éloigne du souverain bien et souille l'âme. *Imit.* liv. III, ch. XLI.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION

PREMIER POINT.

Du scribe qui s'offre de suivre Notre-Seigneur, et qui ne le suit point à cause de son orgueil.

Notre-Seigneur se rendait de jour en jour si admirable par ses prédications, et si aimable par ses vertus, que c'était à qui l'aborderait, à qui lui parlerait, et se joindrait à lui soit pour l'écouter, soit pour le servir, ou pour le suivre. Il y eut entre autres un scribe qui, en vue de ce grand applaudissement, et dans l'attente de quelque bénéfice, s'il faut ainsi parler, ou de quelque faveur mondaine, voulut se présenter à lui, et lui dire : Maître, je me donne à vous, et je suis résolu de vous suivre partout où vous irez. Mais on vit bientôt à quel dessein il parlait, car Jésus ne lui eut pas plus tôt fait entendre qu'il se trompait bien en venant chercher les honneurs à sa suite, que cet homme se retira avec son orgueil et ses prétentions. Les renards, lui dit-il, ont leurs tanières, les oiseaux leurs nids, et moi je n'ai pas un seul endroit sur la terre où me retirer, et où me reposer. Comme s'il lui eût dit : Ne faites point du renard et de fin avec moi, je connais vos desseins, et le vol que vous voulez prendre par votre ambition; mais vous vous adressez mal, car au lieu de grandeur mondaine que vous vous promettez d'acquérir en ma compagnie, vous n'y trouverez que des rebuts, des mépris et des affronts. C'en fut assez pour le faire retirer, et l'orgueil qui l'avait fait approcher et parler, le fit taire, et désister de sa poursuite.

Oh ! qu'il nous arrive souvent de même, sans que nous y pensions, car il est si naturel de chercher son honneur et sa réputation dans ses dévotions même, ou dans ses autres bonnes œuvres, qu'on n'y fait presque pas réflexion. Si vous êtes ecclésiastique, religieux ou séculier, pensez-vous qu'il n'y ait point dans votre état et dans votre condition quelque honneur auquel on puisse aspirer, et que votre amour-propre en veuille prendre sa part, quoiqu'il n'en ait pas l'air, et qu'il vous fasse jurer et protester du contraire?... Ne vous y fiez pas, et si vous voulez reconnaître si vous marchez d'un pas ferme au service de Dieu, sans biaiser dans toutes ces prétentions humaines, regardez si vous êtes aussi content dans les humiliations qui vous arrivent, que parmi les honneurs et les louanges. C'est montrer qu'on ne veut que Jésus, quand on le suit dans ses mépris et dans ses humiliations; mais quand on s'en retire, ou qu'on n'y est qu'à

regret, c'est un signe qu'on cherchait quelque autre chose. Qu'en dites-vous? qu'en reconnaissez-vous?...

DEUXIÈME POINT.

De l'autre qui demande à ensevelir son père avant de suivre Notre-Seigneur.

Si l'orgueil retire quelques-uns du service de Dieu, l'attache à la chair et au sang n'en détourne pas moins. Ce qui parut en celui que Notre-Seigneur appela de sa propre bouche à son service, aussitôt que l'autre s'en fut allé : *Suivez-moi,* lui-dit. Que ne devait-il pas faire après un si puissant attrait? et que n'eût-il pas fait s'il n'eût été attaché par cette affection, qui lie tellement le cœur aux parents, aux cousins, et aux amis, qu'on laisse plutôt Dieu que le parent. Attendez un peu, s'il vous plaît, lui répondit-il, que mon père soit mort, et que je l'ai enseveli et mis en terre ; comme s'il lui eût déclaré, que tandis qu'il vivait, il ne pouvait pas le quitter pour suivre un autre. Mais que lui répartit le souverain Maître, et le seigneur absolu de nos vies? Mon ami, laissez les morts ensevelir les morts ; quant à vous, suivez-moi, et vous mettez à prêcher avec moi une autre vie dans le royaume de Dieu, où l'on ne mourra point. Il n'en fit pourtant rien, il s'en alla quittant Jésus et sa vocation; et qui pis est, il crut avoir raison de le quitter.

Ah! combien y en a-t-il qui se laissent plutôt aller à la chair qu'à l'esprit, au sang qu'à la grâce, et au monde qu'à Jésus!... Ah! que cette passion est violente qui se ressent entre les amis entre les parents ; et qu'elle est dangereuse pour l'affaire de notre salut! Le Sauveur de nos âmes nous l'a voulu montrer, en nous faisant voir dans la personne de cet homme qui le quitte, qu'elle était capable de s'opposer et de résister à toutes sortes de grâces de Dieu; puisqu'elle avait pu résister en cette occasion où Dieu même parlait, et invitait de sa propre bouche une âme à se sauver. N'est-ce pas là pour apprendre à s'en défier, et pour se tenir tellement dégagé de toutes ses affections sensuelles, qu'il n'y ait rien qui nous arrête, et qui nous empêche de suivre aussitôt l'appel et l'attrait de la grâce?

TROISIÈME POINT.

De celui qui est arrêté par l'amour des biens temporels.

Après que ces deux premiers se furent retirés, en voici un troisième qui s'avance, et qui proteste à Notre-Seigneur, que c'est lui qui le suivra sans y manquer, pourvu que seulement il lui permette de faire une visite à sa maison, et de donner quelque ordre à ses biens avant que de les

quitter. Ah, pauvre homme, qui penses à tes biens quand il ne faut penser que d'aller ou Dieu appelle! tu es aussi bien attaché que les autres, et tu n'iras pas plus loin, puisque tu regardes ainsi en arrière, quand il ne faut que marcher, que pousser en avant, et s'avancer avec la grâce. Notre-Seigneur le renvoya comme les autres, lui disant qu'il n'était pas plus propre pour son service et pour le royaume de Dieu, que le laboureur qui, ayant mis la main à la charrue, ne regarderait que derrière lui, au lieu de travailler et d'avancer.

C'est donc là l'image de tous les propriétaires en religion, de tous ces dévots du monde, qui font mine de servir Dieu, et qui font des ménagers; et en un mot, de tous ceux qui ont de l'attache à quelque bien de ce monde. Quoi que ce soit, c'est toujours trop s'il attache le cœur, infailliblement ils n'iront pas loin dans leurs bonnes résolutions. Ou ils quitteront Dieu, ou Dieu les quittera; car c'est déjà quitter Dieu, que d'aimer les biens du monde au préjudice de la perfection où il appelle une âme; ou plutôt, c'est n'avoir jamais quitté le monde pour servir Dieu, quand on y est encore attaché par ce lien des biens et commodités, qui serre d'autant plus dangereusement que le prétexte est spécieux, quand on dit que ce n'est que pour subvenir à ses nécessités, ou pour ne tomber point dans la misère. O mon Dieu! faites-nous reconnaître qu'il n'y a point de plus grande nécessité que de vous obéir quand vous nous appelez au saint dénûment de nos biens, ni de plus grande misère que de vous résister pour l'amour de ces biens...

MARDI.

DE LA TEMPÊTE APAISÉE PAR LE COMMANDEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR, QUI NOUS APPREND A LUI SOUMETTRE NOS PASSIONS PAR CETTE OBÉISSANCE QUE LUI RENDENT LA MER ET LES VENTS.

Jésus se levant menaça le vent qui soufflait, commanda à la mer de se taire et de s'apaiser; ce qui fut fait aussitôt, le vent cessant, et la mer demeurant fort tranquille [1].

Le Sujet, qui a déjà été traité ailleurs [2], et d'une autre manière, rapporte que Notre-Seigneur étant sur la mer, dans une barque avec ses Apôtres, il s'éleva une tempête si furieuse qu'ils se croyaient tous perdus. Tout effrayés ils éveillèrent Notre-Seigneur qui reposait, afin de les secourir dans ce danger; il les reprit de leur timidité, comme s'il y avait que craindre en sa présence, et ayant commandé aux vents et à la mer de se taire, ces créatures obéirent aussitôt, au grand étonnement de tous les assistants.

La Fin sera conforme au dessein de la semaine, qui est d'apprendre à soumettre nos passions aux volontés et à la conduite de Jésus, par l'exemple de la soumission des autres créatures. Pour mieux reconnaître la conformité du sujet à la fin, on remarquera que les passions émues sont comme des tempêtes, que Notre-Seigneur veut apaiser, et qu'il faut lui obéir aussi promptement que la mer et les vents lui obéissent.

La Forme est en ces trois points :

1° De la tempête excitée sur la mer, et de celles qui s'élèvent tous les jours dans nos cœurs.

2° Du commandement que Notre-Seigneur fit à la mer pour l'apaiser, et de celui qu'il nous fait pour la même fin.

3° De l'obéissance que lui rendent les créatures, et de celle que nous devons lui rendre.

[1] Exurgens comminatus est vento, et dixit mari : Tace, obmutesce ; et cessavit ventus, et facta est tranquillitas magna. S. *Marc.* IV ; S. *Matth.* VIII ; S. *Luc.* VIII.

[2] Voir la méditation pour le quatrième Dimanche après l'Epiphanie, dans le 2e volume page 51.

PREMIER POINT.

DE LA TEMPÊTE EXCITÉE SUR LA MER, ET DE CELLES QUI S'ÉLÈVENT TOUS LES JOURS DANS NOS COEURS.

Qu'il s'élève des orages sur la mer, ce n'est pas merveille, il n'y a rien de plus naturel ni de plus ordinaire; ainsi ne faut-il pas nous étonner, si nous ressentons quelquefois en nous-mêmes des répugnances, des passions et des contrariétés pour le bien; cela est naturel et ordinaire à tous les hommes. Mais ce serait une chose fort étrange de voir des mariniers croiser les bras au milieu de la tempête, et laisser périr leur vaisseau sans vouloir user des moyens humains et divins, et sans faire tout ce que la raison et la grâce conseillent en ces rencontres, pour éviter le naufrage. Ces bons pêcheurs qui conduisent Jésus-Christ dans leur barque sont bien plus avisés, ils n'ont garde de s'oublier au milieu du péril [1]; ils réclament aussitôt Notre-Seigneur qui s'était laissé aller au sommeil, afin de leur donner occasion de l'éveiller, et de nous apprendre par cet exemple, lorsqu'il nous arrive de semblables troubles, des inquiétudes, des combats et des traverses, qu'il faut avoir recours à lui, et faire tout ce que nous devons faire avec sa grâce.

En effet, ce qui est étonnant dans ces occasions fâcheuses, et ce qu'on peut dire être la source unique de notre malheur, c'est que nous ne prenons pas nos émotions intérieures pour des orages et des périls de naufrage, comme elles le sont; mais plutôt pour de justes satisfactions, ou des sentiments légitimes de la nature [2]. Nous nous persuadons que nous avons droit de nous fâcher et de parler ainsi avec émotion; la tempête nous plaît, au lieu de nous faire appréhender le danger dans lequel nous sommes [3]. Voilà pourquoi nous ne recourons pas aux remèdes,

[1] Et navigantibus illis, obdormivit, et descendit procella venti in stagnum, et complebantur, et periclitabantur. Accedentes autem suscitaverunt eum dicentes: Præceptor, perimus. *S. Luc.* VIII.

[2] Si vigilassent, aut non timuissent : cum facere tale aliquid non putassent. S. Chrys.

[3] Subrepit autem dum nulli irascenti ira sua videtur injusta : Ita enim inve-

nous n'éprouvons point le besoin de secours; nous sommes si peu touchés du péril, que si même on nous en avertit, ou bien si on nous veut apporter des raisons pour nous apaiser, nous ne cherchons qu'à nous justifier et à contenter notre passion, bien loin de reconnaître le mal et le danger que nous courons... O mon Sauveur, j'avoue que c'est être dans un grand danger, qu'être près de tomber dans le péché, et de ne vouloir pas reconnaître le danger de peur de l'éviter; mais vous qui voyez mon malheur, délivrez-moi, s'il vous plaît; et s'il faut que j'y travaille avec vous, faites-moi reconnaître ce principe de tous mes défauts, qui est de ne pas prendre ma passion naturelle pour ce qu'elle est. Je ne la prends, d'ordinaire, que pour une saillie d'humeur, et une satisfaction de la nature; et on me dit maintenant que ce n'est rien moins qu'une furieuse tempête, et qu'un orage tel qu'on n'en souffre point de plus dangereux sur la mer. O mon Dieu, si cela est, faites-moi craindre, et vous prier dans l'émotion de mon naturel et de mes passions, comme je craindrais et vous prierais dans une tempête.

DEUXIÈME POINT.

DU COMMANDEMENT QUE NOTRE-SEIGNEUR FIT A LA MER DE S'APAISER, ET DE CELUI QU'IL NOUS FAIT POUR LA MÊME FIN.

Notre-Seigneur s'éveille; et rompant son silence avec son sommeil, reprend ceux qui ont plus de peur que de foi, de leur timidité qui les fait penser qu'ils peuvent se perdre en sa présence [1]; comme s'il ne savait pas ce qui se passe, et comme s'il ne pouvait ou ne voulait pas y mettre ordre. Et pour leur montrer qu'ils avaient tort de se défier de sa puissance et de sa bonté, qu'il avait autant de bonne volonté pour eux que de pouvoir sur les vents et sur la mer, il commande sur-le-champ à cet élément qui semble indocile et indomptable, de se calmer; il le tance, il use de menaces, et lui dit avec empire qu'il se taise, et qu'il ne fasse plus de bruit : Taisez-vous, que je ne vous entende plus.

terascens ira fit odium, dum quasi justi doloris admixta dulcedo diutius eam in vase detinet, donec totum acescat, vasque corrumpat. S. August. ep. CXLIX.

[1] Ex dixit eis Jesus, Quid timidi estis, modicæ fidei?

Que ces paroles sont pleines d'autorité ! mais qu'elles nous font bien voir qu'il ne les a pas dites seulement pour les eaux ! C'est pour nous qu'il parle ainsi, et comme ce qui se fait sur les vagues de la mer n'est qu'une peinture des passions qui nous agitent, aussi la manière dont Notre-Seigneur leur parle nous regarde et nous touche. En effet, pourquoi gronderait-il une créature insensible, qui n'a ni raison pour entendre ce qu'il dit, ni liberté pour recevoir du blâme de ce qu'elle fait et pour s'en repentir, s'il ne regardait plus loin, s'il ne nous envisageait sous cette image, et s'il ne voulait faire entendre qu'il blâmerait beaucoup plus les émotions de notre cœur, que celle des flots de la mer qu'il menace et qu'il apaise...

Oui, sans doute, il est comme endormi au milieu de notre âme, pendant que cette tempête dure, cette colère, ce murmure, et cette tristesse... Il attend qu'on l'éveille, et qu'on réclame son secours ; et pour peu de bonne volonté que nous y apportions, il nous fera sentir sa présence et son pouvoir. C'est lui qui fait voir à la raison le tort qu'elle a de se troubler ; c'est lui qui la menace, qui l'invite à se taire, à se retirer, à demeurer en repos, et lui commandant qu'elle ne se fâche point, il lui parle au dedans et au dehors en ces termes : Qu'est-ce qui vous met tant en peine? ce n'est que votre imagination, et le travail que vous vous donnez est plus grand que le mal ; n'y pensez point, n'en parlez point : la pensée entretient le mal dans l'esprit, et la parole ne fait que nourrir la pensée ; taisez-vous donc, le sentiment passera aussitôt : faites votre possible, tout doucement avec ma grâce, pour remédier au mal qui vous presse, et laisser à ma providence ce qui ne dépend pas de vous [1].

Est-il vrai, mon Sauveur, que vous me parliez de la sorte ; mais se peut-il faire que vous me fassiez ces douces et amoureuses réprimandes, et que je ne vous écoute point, ou que vous

[1] Tristitiam non des animæ tuæ, et non affligas temetipsum in concilio tuo. Jucundilas cordis hominis, et thesaurus sine defectione sanctitatis.

Miserere animæ tuæ placens Deo, et contine, congrega cor tuum in sanctitate ejus, et tristitiam longe repelle à te. *Eccli.* xxx.

Hæc dicit Dominus : vox tua à ploratu, et oculi tui à lachrymis. *Jerem.* xxxi.

écoutant, je ne vous obéisse pas?... Oui, cela se peut faire et se fait en vérité, vous me grondez, je l'entends bien; jamais je ne me fâche, que je ne voie bien que j'ai tort de le faire, lors même que je m'excuse et que je me justifie avec plus de passion. J'entends toujours une voix secrète qui me dit : Ne t'émeus point, tais-toi, mets ton esprit en repos, de quoi te fâches-tu? A quoi te sert de te fâcher?... Oui, c'est vous, mon Seigneur, c'est vous qui me rendez ce bon office, je vous en remercie, je vois bien qu'il ne tient qu'à moi de jouir de la paix; qu'il ne faut que vous obéir, et faire tout ce que vous m'ordonnez; mais c'est là qu'est pour moi la difficulté. Instruisez-moi, s'il vous plaît, plus particulièrement, sur cette obéissance que je vous dois...

TROISIÈME POINT.

DE L'OBÉISSANCE QUE LES CRÉATURES RENDENT A NOTRE-SEIGNEUR, ET DE CELLE QUE NOUS DEVONS LUI RENDRE.

Il n'eut pas plus tôt ouvert la bouche, et fait commandement à la mer et aux vents de se taire, que ces créatures obéirent [1], et ces pêcheurs se trouvèrent dans un calme si grand, qu'ils en demeurèrent tous ravis, et se regardant l'un l'autre, ils disaient avec étonnement : Quel homme est celui-ci qui se fait obéir des vents et des orages de la mer [2]? Ils avaient sujet de s'étonner, parce qu'ils ne connaissaient pas encore la puissance, ni la qualité de la personne de Jésus. Pour vous qui ne la pouvez ignorer, ce miracle ne vous surprend pas; mais étonnez-vous de ce que les hommes, et vous entre tous les autres, entendant le commandement et la voix du même Dieu, qui reprend vos passions et qui vous commande de vous taire, vous n'en faites rien. Si ces hommes dont vous méditiez hier le malheur, qui refusaient de suivre Notre-Seigneur, ou du moins qui demandaient du délai, eussent été présents au miracle que vous considérez aujourd'hui, n'eussent-ils pas cherché ensuite, d'après l'exemple de ces créatures insensibles, à obéir et à soumettre leurs volontés, et

[1] Et cessavit ventus, et facta est tranquillitas magna. S. *Marc.* IV.

[2] Porro homines mirati sunt dicentes : Qualis est hic quia venti et mare obediunt ei? *S. Matth.* 8.

à plier toutes les raisons humaines sous la volonté de ce grand maître, qui commande aux vents et à la mer, et qui est sitôt obéi?... Eh bien! vous qui êtes représenté dans leur personne, et qui n'êtes pas moins rebelle aux lumières et aux inspirations divines, n'avez-vous pas sujet d'apprendre votre devoir, aussi bien qu'eux, de ces créatures muettes, qui par une si prompte obéissance vous prêchent la fidélité avec laquelle vous devriez écouter les commandements de votre Dieu?... Vous taisez-vous comme elles se taisent, à la première parole? Et pour vous apprendre à vous taire, il faut vous le dire plus de cent fois quand vous êtes ému; et encore après tout, si vous y prenez garde, vous verrez que si vous venez à vous taire, c'est que vous n'avez plus rien à dire, et non pas que vous vous soumettiez avec respect à l'inspiration qui vous touche le cœur.

Rougissez ville de Sidon, dit la mer, chez un prophète[1]; c'est à nous que la mer parle, c'est nous qui devons rougir de honte et de confusion, de voir que, nous qui avons beaucoup plus d'obligation d'obéir à notre Maître que cet élément, nous lui sommes si rebelles et si contraires dans tous nos sentiments, qu'à peine nous mettons-nous jamais en peine de lui obéir aussi parfaitement qu'il le demande de nous. D'où peut venir ce malheur? Est-ce parce que nous avons la liberté d'obéir ou de désobéir, si nous voulons; ce que n'a pas la mer?... Est-ce parce que nous savons bien que Dieu est bon, et qu'il nous laisse à notre choix?... Est-ce parce qu'il n'emploie pas absolument toute la puissance qu'il a sur nous, ou qu'il n'exerce pas sa justice, ne nous châtiant pas à l'heure même de notre désobéissance, ou que peut-être nous croyons qu'il ne s'en croit pas beaucoup offensé, que ce n'est qu'une faute légère, qu'un mouvement de colère qui surprend, qu'un caprice qui veut avoir son cours; qu'autrement peut-être on serait malade, si on se retenait, et si on se faisait assez violence pour ne dire mot? Voilà toutes les raisons qu'on allègue pour s'excuser dans ses émotions; mais pensez-vous que ce soient des raisons, et qu'elles

[1] Erubesce Sidon, ait mare. *Isa.* XXIII.

soient recevables, devant celui qui ne nous donne la liberté que pour l'aimer et pour accroître notre mérite?... Devant celui qui ne nous fait sentir sa bonté, qu'afin que nous l'imitions dans sa douceur? Devant celui qui ne se fâche point contre nous avec plus de sévérité, pour nous apprendre à pardonner? Devant celui qui ne nous a donné ce naturel que pour le cultiver, et pour nous en faire tirer autant de fruit pour l'éternité, que nous en produirons de bons effets, et qui ne permet ces occasions de troubles, que pour exercer notre vertu et notre courage, pour apprendre à nous vaincre nous-mêmes, et pour nous faire l'honneur de pouvoir acquérir par notre mérite ce qu'il nous offre par sa bonté? Et nous voudrions nous flatter par ces raisons [1] !...

O mon Jésus, ne le permettez pas! Il n'y a point de sagesse ni de raison contre vous; toutes les âmes malheureuses qui vous blasphèment à jamais dans les enfers, toutes les âmes que vous tenez prisonnières pour un temps dans les flammes du purgatoire, ne sauraient alléguer la moindre raison pour se défendre et se justifier! Serait-il donc possible que j'en eusse quelqu'une pour ne pas vous obéir?...Non, je m'accuse et me condamne moi-même; et plus je vous suis obligé au-dessus des autres créatures, à raison des biens de la nature et de la grâce que vous me faites, plus je suis tenu de vous rendre obéissance au moindre signe de votre volonté. Si je manque dorénavant à de si justes devoirs, j'en suis d'autant plus blâmable, que vous ne m'avez pas châtié comme je le méritais. Pardonnez-moi le passé, mon bon Maître, je regretterais presque d'avoir la liberté de vous offenser; mais parce que je n'en ai pas moins pour en demander le pardon, et pour me corriger avec votre grâce, je tirerai le remède de la source de mon mal, et je prends la résolution d'employer toutes les forces de mon libre arbitre, pour faire tout ce qui est en mon pouvoir, et pour souffrir ce qui n'en dépend point.

[1] Me ergo non timebitis, ait Dominus, et à facie mea non dolebitis? qui posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum quod non præteribit, et commovebuntur, et non poterunt, et intumescent fluctus ejus, et non transibunt illud : populo autem huic factum est cor incredulum, et exasperans, recesserunt, et abierunt. *Jerem.* v.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la tempête excitée sur la mer, et de celle qui s'élève tous les jours dans nos cœurs.

Vous savez bien comme la mer est sujette aux orages et aux tempêtes; ainsi notre cœur est agité par ses passions et ses mouvements naturels, qui ne l'agitent pas moins que la tourmente n'agite le vaisseau. Mais savez-vous bien qu'il y a autant et plus de danger de périr dans l'émotion de vos passions, que dans les furies de la mer et des vents? Et comment donc ne vous mettez-vous point en peine étant dans ce danger, comme font les mariniers en danger de naufrage? Voyez ce qu'ils font au temps de leur tempête! et voyez ce que vous faites dans la vôtre. Ah, qu'il paraît bien que vous ne connaissez pas votre mal! Vous prenez votre passion pour une satisfaction de la nature, et non pour un danger; mais votre passion est d'autant plus dangereuse, que vous en connaissez moins le mal, car quel plus grand danger peut-il y avoir, que d'être près de tomber dans le péché, et de ne vouloir pas apercevoir le précipice de peur de n'y pas tomber? C'est aimer son malheur que cela, et c'est se rendre indigne d'y être secouru.

O mon Dieu, ne le permettez pas, et puisque vous voulez que je travaille avec vous pour sortir hors du danger, faites-moi reconnaître et prendre désormais les passions de mon cœur pour des dangers, afin que je m'y comporte comme je ferais au temps d'une tempête, et dans la crainte d'un naufrage évident.

DEUXIÈME POINT.

Du commandement que Notre-Seigneur fit à la mer pour s'apaiser, et de celui qu'il nous fait à même fin.

Notre-Seigneur qui reposait un peu avant la tempête, fut éveillé et prié par ses Apôtres de l'apaiser. Il se lève à leur requête, et après les avoir repris de leur défiance, il commande à la mer et aux vents qu'ils eussent à se taire et à cesser. Taisez-vous, apaisez-vous, leur dit-il, comme s'ils eussent eu des oreilles et de l'esprit pour l'entendre. Mais c'était à vous à qui il parlait, parlant à cet élément insensible. Ce n'était que pour vous faire voir comme dans un tableau, que c'est ainsi qu'il est au milieu de votre cœur, lorsqu'il vient à s'agiter sous le souffle de ses

passions, et qu'il vous dit aussitôt : Taisez-vous, calmez-vous. Tout le mal de la colère est de parler, son meilleur remède est de se taire ; c'est de quoi vous avertit votre Jésus, ne l'entendez-vous pas ?... Hélas ! mon Dieu! j'entends bien toujours je ne sais quelle voix qui m'avertit de mon devoir; mais est-il possible que ce soit vous qui me parliez ?... Oui, je n'en doute plus, et je voudrais aussi bien savoir vous obéir et me taire, comme je sais que vous me parlez, et que vous me commandez de me taire, au temps que je me sens ému.

TROISIÈME POINT.

De l'obéissance que les créatures rendent à Notre-Seigneur et de celle que nous devons lui rendre.

C'est de ces créatures insensibles que nous devons apprendre cette prompte obéissance à nous taire et à nous contenir dans nos émotions, ainsi qu'il nous le commande ; comme nous voyons que la mer et les vents se turent et s'apaisèrent, aussitôt qu'il le leur eut ordonné. Eh quoi! n'avons-nous pas autant et plus d'obligation de lui obéir que le reste des créatures qui sont au-dessous de nous?... Pensons-nous que pour être au-dessus d'elles, nous ne soyons pas autant sujets de Dieu, qui est aussi bien notre créateur et souverain Seigneur, comme il l'est de la mer et des vents, et qui nous ayant fait plus de biens, nous a plus obligés à lui rendre nos devoirs, quand principalement il les exige et les demande de nous !

Rougis de honte, mon âme, te dit la mer aussi bien qu'à la ville de Sidon, de ce qu'elle s'est tue dans ses plus fortes agitations au premier mot de ton Jésus, et que tu n'as pas encore appris à te taire, après cent et cent commandements qu'il t'a faits sur ce sujet. Que peux-tu dire, sinon que tu as la liberté de lui obéir ou non, ce que n'a pas la mer, mais penses-tu que ce soit une bonne raison? Si cela est, il n'y aurait point de péché au monde, il n'y aurait point d'âmes en enfer; car il n'y a pécheur ni âme damnée qui n'ait eu la liberté de pécher ; mais elle n'excuse pas, parce que la liberté nous est donnée pour nous en bien servir, à aimer Dieu et à nous sauver, et non pas pour l'offenser et pour nous perdre.

Ah mon Dieu ! je voudrais n'avoir plus de liberté, si ce n'est que je la veux désormais employer avec votre grâce, pour faire tout ce qui sera selon vos ordres, et pour souffrir tout ce qui ne dépend pas de moi. Mon fils, j'accepte cette résolution, pourvu que tu saches qu'il est en ta liberté de te taire ou de parler, et que tu t'en souviennes, quand je t'avertirai qu'il faut te taire...

MERCREDI.

D'UNE LÉGION DE DIABLES CHASSÉS D'UN CORPS QUI EN ÉTAIT POSSÉDÉ, AU PREMIER COMMANDEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR, AUQUEL, A NOTRE GRANDE CONFUSION, ILS SE MONTRENT PLUS OBÉISSANTS QUE NOUS-MÊMES.

Nous sommes une telle troupe de diables en ce corps, qu'on peut bien nous donner le nom de légion [1].

Le Sujet sera suffisamment exposé dans les Points de la méditation; ce qui fait que nous ne le développerons point ici.

La Fin, conforme au dessein de la semaine, sera de reconnaître que c'est une chose triste, de voir que nous témoignons à Notre-Seigneur moins d'obéissance et de promptitude à dompter nos passions et nos désirs, selon son commandement, que les démons eux-mêmes.

La Forme est en ces trois points :

1° De la cruauté que les diables exerçaient sur ce misérable possédé, et de la rage qu'ils ont de tourmenter les hommes.

2° Du commandement que Notre-Seigneur leur fait de sortir du corps de cet homme, et comment il empêche les démons de nous tourmenter.

3° De l'obéissance qu'ils lui rendent en sortant de ce corps, et du grand reproche qui nous peut être fait, de ce que nous sommes moins soumis à Jésus-Christ que ces esprits mauvais.

PREMIER POINT.

DE LA CRUAUTÉ QUE LES DIABLES EXERÇAIENT SUR CE MISÉRABLE POSSÉDÉ, ET DE LA RAGE QU'ILS ONT DE TOURMENTER LES HOMMES.

C'est une chose épouvantable de voir la cruauté que les diables exerçaient sur ces misérables possédés; car l'Ecriture en compte deux, mais l'un était plus tourmenté que l'autre. Premièrement, il avait une légion de démons dans le corps, et qui s'y tenaient comme dans une garnison. Secondement, ces hôtes mauvais ne lui donnaient point de trêve, ils l'agitaient et le

[1] Legio mihi nomen est, quia multi sumus. *S. Marc.*

tourmentaient avec tant de violence, qu'il n'y avait point de chaînes assez fortes pour le lier, de sorte que quelque effort qu'on y apportât, on ne put jamais l'arrêter. Il courait la nuit et le jour sur les grands chemins, sur les montagnes et dans les déserts, faisant retentir partout des cris et des hurlements si effroyables, que les passants en étaient demi morts, et n'osaient s'en approcher [1]. Que si quelquefois il avait un moment de répit, il s'allait cacher dans des fosses et dans des caveaux funèbres destinés à la sépulture des morts, pour y trouver son repos et quelque nourriture. Enfin, pour comble de misère, il était tout nu, et n'avait autour de lui que des cailloux, dont au fort de sa rage il se meurtrissait le visage et tout le corps, de manière qu'on ne l'eût pas pris pour un homme, tant il était défiguré [2].

N'est-ce pas là un état bien rude et bien fâcheux, surtout si l'on considère la longueur du temps qu'il le souffrit? Or sachez qu'encore qu'il se trouve peu d'hommes, qui aient été tentés et traités avec tant de rage et de cruauté que celui-ci, néanmoins la fureur de cet implacable ennemi est si excessive contre tous les hommes, que si Dieu lui donnait le pouvoir de leur en faire autant, il ne les épargnerait pas. Mais ne pouvant contenter ni assouvir sa rage, parce que la bonté divine lui lie les mains, il s'occupe à les tenter et à les solliciter au péché, dont les plus petits qu'ils commettent à sa sollicitation, sont un plus grand mal, sans comparaison, que tout ce que vous venez de considérer [3]. Pesez bien cette vérité, qu'un seul péché véniel, une seule passion déréglée d'honneur, de plaisir, d'intérêt, est pire que tous les tour-

[1] Et cum venisset trans fretum in regionem Gerasenorum, occurrerunt ei duo habentes dæmonia, de monumentis exeuntes, sævi nimis, ita ut nemo posset transire per viam illam. *S. Matth.* VIII.

[2] Et exeunti ei de navi, statim occurrit de monumentis homo in spiritu immundo, quia domicilium habebat in monumentis, et neque catenis jam quisquam poterat eum ligare, quoniam sæpe catenis et compedibus vinctus dirupisset catenas, et compedes comminuisset, et nemo poterat eum domare, et semper die ac nocte in monumentis et in montibus erat, clamans et concidens se lapidibus. *S. Marc.* V.

[3] Permittit Deus quosdam subesse Dæmonibus ut ædificentur plures, perpendentes quales sint Dæmones erga nos, renuantque illis subjici. S. Cyrill.

ments que la malice des démons peut inventer et exercer sur le corps et sur l'esprit de tous les hommes ensemble. En effet, toutes ces sortes de maux ne sont que des peines qui ne nuisent qu'à la créature, comme nous avons vu ailleurs; mais le péché est le mal de Dieu, il tend à la diminution de son honneur, c'est un outrage fait à sa grandeur; et partant, autant Dieu surpasse l'homme, autant le péché qui offense Dieu surpasse toutes les peines imaginables qui n'attaquent que des créatures [1]. C'est pourquoi le diable s'efforce bien davantage de nous faire tomber dans le péché, que de nous tourmenter par quelque sorte de peine; et le plus grand supplice qu'il puisse souffrir de nouveau, est de se voir empêché par la bonté de Dieu de nous tenter, ou lorsqu'il est repoussé par notre résistance, quand il a le pouvoir de nous solliciter au mal. C'est ce qui le fait crier avec tant de rage, dans le corps du possédé, contre Notre-Seigneur : Qu'avons-nous, dit-il, à démêler avec vous? pourquoi nous arrachez-vous ce plaisir qui nous reste parmi nos peines? pourquoi êtes-vous venu nous perdre avant le temps [2]?

Remarquez que ces esprits malheureux estiment que Notre-Seigneur achève de les perdre, parce qu'il leur ôte la puissance de nuire aux hommes; ils regardent le jugement final, et ce terme fatal auquel ils ne pourront plus nous nuire, comme le commencement d'un second enfer. Voilà pourquoi ils se plaignent que Notre-Seigneur l'anticipe avant le temps, et se croient doublement malheureux d'être misérables, et de ne pouvoir pas envelopper les hommes dans leurs misères. Se peut-il rien de plus effroyable que ceci? Quelle sûreté y a-t-il en cette vie parmi tant d'ennemis dont on se défie si peu, avec lesquels on s'amuse pour ainsi dire, et auxquels on obéit d'autant plus facilement, qu'on prend plus de plaisir pour être honoré, à avoir

[1] Peccatum est inhonorare Deum quod non debet facere homo, etiam si totum pereat quod Deus non est.

[2] Quid nobis et tibi, Jesu fili Dei? Venisti hùc ante tempus torquere nos. S. *Matth.* VIII.

[3] Magnum tormentum diaboli à læsione hominis cessare, et tantò dimittit graviùs quantò possidet duriùs. Beda.

des biens, à jouir de ces plaisirs, et à vivre selon son humeur et à sa fantaisie. C'est la pierre dont il nous frappe, mais nous ne sentons pas le coup [1]. Oh ! que celui qui verrait les plaies de notre âme en aurait horreur!... O mon doux Jésus! je ne m'étonne plus que vous qui les voyez, nous recommandiez si souvent de veiller, je sais maintenant pourquoi par votre grâce, mais je m'étonne que les hommes s'en soucient si peu!... Eveillez mon âme, et la faites sortir d'un sommeil si dangereux, afin que, sur les considérations du danger et du péril où elle est, elle se tienne mieux sur ses gardes...

DEUXIÈME POINT.

DU COMMANDEMENT QUE NOTRE-SEIGNEUR FAIT AUX DIABLES DE SORTIR DU CORPS DE CET HOMME, ET COMME IL LES EMPÊCHE DE NOUS TOURMENTER.

Quelque rage que nos ennemis aient conçue contre nous, soit pour cette vie, soit pour l'autre, il faut cependant qu'ils reconnaissent leur maître, et qu'ils plient sous son obéissance. Voilà Notre-Seigneur qui se laisse approcher de ces deux démoniaques, qu'on n'osait pas même regarder, tant ils étaient effroyables. Il s'attendrit sur leur misère, et parlant à un des démons pour tous : Esprit immonde, lui dit-il, sors de cet homme [2]. Arrêtons-nous un peu à la considération de ce divin commandement, et remarquons-y trois circonstances, qui feront mieux connaître la puissance absolue que Notre-Seigneur a de commander à toutes les créatures, et d'en ordonner ainsi qu'il lui plaira....

La première est, qu'il commande à tous comme s'ils n'étaient qu'un, et qu'il leur commande absolument en maître et en souverain, comme ayant le moyen de se faire obéir. Ce qu'il fit paraître, non-seulement par leur sortie du corps de ce possédé, mais en même temps qu'il leur intimait son commandement, ils ressentaient sa puissance, en éprouvant des peines si ex-

[1] Concidens se lapidibus. *Suprà.*
[2] Exi, spiritus immunde, ab homine. *S. Marc.* v.

traordinaires, qu'ils sont contraints de le prier qu'il ne les tourmente pas davantage [1].

La seconde est, qu'en leur parlant, il use de termes qui montrent bien que celui qui leur parle est un maître, qui les connaît fort bien, qui a droit de leur parler comme il lui plaît, sans leur faire aucun tort, de leur reprocher et de déclarer à tout le monde leur mauvais esprit, qui ne se plaît qu'aux choses sales et immondes. *Esprit immonde,* lui dit-il, parce qu'en effet ils ne se plaisaient qu'au milieu des corps morts, et qu'à pousser ce pauvre homme qu'ils possédaient à des actions immondes. Ce qui parut encore, quand ces démons demandèrent à Notre-Seigneur la permission d'entrer dans le corps des pourceaux, qui paissaient en grand nombre près de là, chose qui leur fut accordée [2]...

Et c'est où nous remarquons la troisième circonstance de la puissance du Sauveur; elle est telle, que cet ennemi ne pourrait pas même s'approcher d'une bête pour lui nuire, sans la permission de celui qu'il reconnaît pour son souverain. Mais aussi, s'il lui permet de prendre possession de quelque créature que ce soit, il n'y a homme qui s'y puisse opposer; comme aussi pas un des habitants du pays n'osa se plaindre de l'autorité et du droit qu'il avait pris sur les biens, car il en était le maître et le Seigneur absolu, et il fallait que chacun le sût afin de le reconnaître et de lui obéir. Ce fut encore la raison pourquoi l'un des possédés qui avait été le plus tourmenté s'offrant à le suivre, il ne le jugea pas à propos ; mais il le renvoya en sa maison, pour faire voir à tout le monde l'empire qu'il avait sur ces esprits de malice, et qu'il n'était pas nécessaire d'être près de sa personne, pour en recevoir du soulagement et de l'assistance au besoin, nous pouvant défendre de loin aussi bien que de près [3].

[1] Adjuro te per Deum ne me torqueas. Ibid.
Christi verba dæmoni ignis et flamma. S. Cyrill. Suprà.

[2] Et deprecabantur eum spiritus, dicentes: Mitte nos in porcos, ut in eos introeamus. S. *Marc.* v.

[3] Cùmque ascenderet navim, cœpit illum deprecari qui à Dæmonio vexatus fuerat, ut esset cum illo, et noluit admittere eum, sed ait illi: Vade in domum tuam ad tuos, et annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit, et misertus sit tui. Et abiit, et cœpit prædicare, etc. S. *Marc.* v.

Et de vrai, quoiqu'il soit maintenant au ciel, ne fait-il pas toujours paraître le même pouvoir sur ces esprits immondes, en les bridant tellement, dans la rage furieuse où ils sont sans cesse contre les hommes, que quelque avantage de nature qu'ils aient sur eux, ils n'osent néanmoins les toucher, ni endommager un seul cheveu de leur tête, qu'en tant qu'il le leur permet[1]. Il se sert du démon comme d'un exécuteur de sa justice, qui ne fait ni plus ni moins que ce qui lui est commandé. De sorte que même quand ce malin esprit afflige les hommes, quand il dépouille Job, qu'il tourmente Saül, qu'il tente David, c'est aussi bien par la permission et sous la dépendance qu'il a de Dieu, que quand il est chassé des corps. D'où vous apprendrez, qu'à proprement parler il ne faut pas tant craindre cet ennemi que Dieu, car il n'a de puissance sur nous que de la part de Dieu, qui lui en donne autant qu'il lui plaît[2]. C'est ce bon plaisir et cette souveraineté de Dieu qu'il faut reconnaître, qu'il faut craindre, adorer et respecter, non pas tant de bouche que de cœur, ni de cœur que d'effet, en ne faisant rien qui donne sujet à ce grand Dieu de nous livrer à notre ennemi, et de lui donner plus de puissance qu'il n'en aurait eu, si nous n'eussions mérité de lui être abandonnés[3]. Oh ! que cela est à craindre, et qu'il est vrai qu'il faut toujours être humbles et petits devant Dieu, à raison de nos péchés, quoiqu'ils soient confessés et pardonnés; car la peine demeure toujours à payer, et une des peines assez ordinaire de nos péchés, c'est d'être tentés et tourmentés par cet ennemi, qui n'attend que la permission de le faire, ayant assez de malice et de puissance pour ne pas nous épargner. O mon Dieu ! je souffrirai tous les maux qu'il vous plaira de cet ennemi, pourvu qu'il ne me fasse jamais vous offenser... Mon fils, il ne le fera jamais si tu ne le veux; je suis aussi près de toi

[1] Ecce spiritus Dei malus exagitat te, I *Reg.* III.

[2] Si in porcos potestatem non habent, multo minus in homines. Deus ergo solus timendus, contemnendi illi. S. Hier. in *vit. S. Ant.*

[3] Eo quod non servieris Domino Deo tuo : servies inimico tuo, quem immittet tibi Dominus. *Deut.* XXVIII.

pour te défendre si tu veux me seconder, comme il est prêt à t'attaquer; mais comme tu ne vis que par inclination, et que tes inclinations t'approchent et t'attachent plus près de lui que de moi; c'est ce qui te perdra, si jamais tu te perds...

TROISIÈME POINT.

L'OBÉISSANCE QUE LES DÉMONS RENDENT A NOTRE-SEIGNEUR, DOIT NOUS FAIRE ROUGIR DE LUI ÊTRE MOINS SOUMIS.

Ce n'est pas tout de voir que Notre-Seigneur commande absolument au démon; la merveille est que le démon lui obéit plus promptement, que nous ne le faisons nous-mêmes. Le commendement de Jésus ne leur est pas plus tôt fait, que voilà toute cette légion de démons qui sort de cet homme, et s'emparant des bêtes immondes, selon la permission qui leur en a été donnée, se précipitent aussitôt d'une montagne dans un lac qui était près de là, et s'y abîment sans qu'on les revoie jamais [1]. C'est là obéir promptement; c'est de quoi vous confondre, que vous, oui vous, qui méditez ceci, qui faites tant le bon serviteur dans votre oraison auprès de Dieu, vous soyez néanmoins moins souple et moins docile aux volontés de Notre-Seigneur, que son plus grand ennemi!...

Et si vous en doutez, interrogez votre conscience, elle vous répondra assez clairement que cela est vrai, et qu'il y a longtemps qu'il vous commande de régler l'affection désordonnée, que vous avez pour cette créature, pour ce vain honneur, pour cette commodité; et vous n'en faites rien [2]. Vous y êtes attaché autant que jamais, vous en êtes possédé comme d'un malin esprit, et plus dangereusement; car si c'était le diable qui vous possédât, si c'était cette légion entière qui tourmentait si cruellement ce pauvre homme, elle obéirait au commendement de Jésus-Christ comme elle le fit alors. Et maintenant qu'il commande à la passion qui vous possède, et à votre liberté qui se

[1] Et ait illis: Ite. At illi exeuntes abierunt in porcos, et ecce impetu abiit totus grex per præceps in mare: et mortui sunt in aquis. S. *Matth.* VIII.

[2] Utinam attendisses mandata mea. *Isa.* XLVIII.

donne et s'attache à cet objet, de se défaire d'une affection si peu légitime, vous n'obéissez pas, vous reculez, vous différez, vous vous excusez, et en un mot, vous n'obéissez point !... N'est-ce pas être en quelque sorte plus mauvais que le démon, puisqu'il montre plus de soumission et d'obéissance que vous. Chose étrange ; votre péché quel qu'il soit, porte une désobéissance que satan n'oserait faire !... Non, si Dieu lui avait défendu ce qu'il vous défend, il n'oserait l'entreprendre contre sa défense, comme vous le faites, et s'il est en péché et dans la disgrâce de Dieu, c'est qu'il n'en peut sortir ; mais vous qui pouvez vous défaire de cette affection, que Dieu vous montre assez ne pas lui être agréable, vous n'en faites rien ; c'est une liberté qui a une certaine malice que n'ont pas toute celles des démons !...

Que si vous dites que c'est votre naturel, et que vous ne sauriez vivre sans aimer ; l'ennemi ne pourrait-il pas dire, que c'est aussi le sien de haïr et de faire du mal aux hommes ; et néanmoins il se retient, il plie, il demeure où Dieu veut, il s'assujettit à lui de telle sorte qu'il n'oserait suivre son naturel, et faire mal à personne quand Dieu le lui défend. Et vous, après cela, oserez-vous encore alléguer que c'est votre humeur et votre naturel ?... Oh que ne vous reprochera-t-il pas au dernier moment de votre vie ! Que ne dira-t-il pas à votre juge contre vous, quand il lui remontrera qu'il lui a été plus soumis que vous, qu'il a tiré plus de soumission et d'obéissance de vous que Dieu n'en a tiré ; que c'est vous qui l'avez entretenu dans votre conscience, et qu'il n'eût pas osé entreprendre de lui-même les crimes, que vous avez eu la hardiesse de commettre avec lui[1]... Que répondrez-vous alors ?... Il sera trop tard pour vous d'y penser ; et vous n'aurez rien à répondre, si vous lui donnez sujet de faire ces plaintes contre vous ; c'est maintenant qu'il faut y pourvoir et prévenir cette heure. Pesez donc cette considération ; voyez combien il est raisonnable de rendre nos devoirs à celui qui nous les demande à si juste titre, que son en-

[1] Æquissime judex, judica meum esse qui tuus esse noluit. S. *Aug. fuse Conc. ad Catech. tom.* VI.

nemi même n'ose les lui refuser. Ecoutez donc ses divines volontés... Examinez; que veut-il de vous maintenant, où que ne veut-il pas? Qu'est-ce qu'il vous ordonne, qu'est-ce qu'il vous défend?... Dites-lui de bon cœur : O mon Dieu ! que je ne sois plus condamné sur un reproche si véritable et si honteux; je m'accuse et je me condamne moi-même, si je ne veux faire désormais ce que vous me commandez, et si je ne le fais avec l'assistance de votre grâce...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la cruauté des diables contre ce misérable possédé et contre les hommes.

Considérez la cruauté que cette légion de diables exerçait sur ce pauvre possédé, et sachez aussi qu'il n'y a aucun démon qui ne voulût vous en faire autant, s'il en avait le pouvoir; et comme il ne leur est permis que de vous tenter, ils le font avec une telle rage et une telle importunité, que lorsque vous y pensez moins et que vous êtes plus à votre aise, c'est alors qu'ils vous trament plus de mal. En effet, c'est alors qu'ils peuvent mieux vous faire pécher, et c'est tout ce qu'ils prétendent; parce qu'ils savent bien que le péché, si petit soit-il, est un plus grand mal que tous les maux qu'ils pourraient faire au corps, puisque c'est un mal et une offense de Dieu à qui principalement ils en veulent. Il ne leur reste que ce plaisir dans leurs peines, s'il peut y avoir quelque plaisir de se venger de Dieu, en le faisant offenser par ses créatures; et c'est ce qui les fait crier contre Jésus, de ce qu'il est venu les perdre, étant venu nous sauver, comme si notre salut leur était une seconde perte.

O malheureuse âme ! qui seconde les desseins de ces maudits esprits pour offenser son Dieu et pour se perdre... Et c'est pourtant le malheur et le danger où nous sommes, si nous ne veillons aussi soigneusement à leur résister comme ils veillent à nous combattre. Et pourrait-on avoir un plus puissant motif pour être vigilants, que la considération de ce malheur où nous nous jetons faute de cette vigilance ? O mon Dieu! ne permettez pas que je m'endorme de telle sorte que mon ennemi puisse dire : J'ai prévalu contre lui et contre Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Du commandement que Notre-Seigneur leur fait de sortir du corps de cet homme.

Tout le monde craignait d'approcher de ce possédé, tant il était effroyable à voir, et tant il était dangereux d'en être vu. Mais le bon Jésus qui avait autant de pitié pour considérer la misère de ce pauvre homme, que de puissance pour l'en délivrer, l'approche hardiment, et commande aussitôt à toute cette légion de quitter cet homme. Ce fut en maître et en seigneur absolu qu'il commanda. Ce fut avec des termes qui montraient bien l'empire qu'il avait sur eux, parlant ainsi à un pour tous : *Sors de ce corps, esprit immonde.* Et comme si cet esprit eut voulu reconnaître cette infâme note, et avouer qu'il était vrai qu'il ne vivait que dans les lieux immondes, il le pria de leur permettre qu'en sortant de cet homme, ils entrassent dans des pourceaux, qui paissaient près de là en grand nombre. Ce qui marquait encore le grand pouvoir que Notre-Seigneur avait sur eux, puisqu'ils n'osaient se saisir et s'approcher d'une bête même, s'il ne le leur permettait; et combien moins oseraient-ils nuire aux hommes, s'ils n'en avaient la permission?... Mais aussi combien est-il à craindre qu'elle ne leur soit donnée en punition de nos péchés, et pour rabattre cet orgueil et cette présomption secrète, qui nous retire de la sainte crainte et de l'humilité des saints?...

Oh! mon Dieu, quoiqu'il soit bien épouvantable d'être ainsi abandonné à cet ennemi, néanmoins s'il faut en être tourmenté pour sortir du péché, je le veux bien, puisque le péché est un plus grand mal que non pas tous les tourments. Mais, mon Dieu, ce que je crains, c'est qu'en me tourmentant il ne me fasse encore pécher, et qu'au lieu de satisfaire pour mes péchés passés, j'en ajoute de nouveaux. Mon fils, cela est à craindre, mais il n'en sera rien si tu ne le veux pas, et tu ne saurais mieux me témoigner que tu ne le veux pas, qu'en prenant garde à tes inclinations naturelles, dont l'ennemi se sert pour te faire pécher.

TROISIÈME POINT.

L'obéissance des démons à Notre-Seigneur doit nous faire rougir de lui être moins soumis.

Ce qui doit surtout nous frapper dans cette méditation, c'est de voir la prompte obéissance que ces esprits immondes rendirent à Jésus, sortant du corps, aussitôt que le commandement leur en eut été fait, et le fruit

de cette considération doit être, que ce nous est un grand sujet de confusion, de nous voir moins soumis et obéissants à ce Sauveur de nos âmes que ces malins esprits. Et pour le mieux voir, faites-vous ces demandes, et y répondez en vérité: N'est-il pas vrai qu'il y a encore quelque affection déréglée dans votre cœur, que Jésus voudrait aussi bien chasser dehors comme il a chassé cette légion de diables... Répondez... N'est-il pas vrai qu'il vous a souvent déclaré ses volontés, et intimé ses ordres, afin de vous défaire de cette affection.... Et pourquoi donc ne vous en êtes-vous pas défait, sinon parce que vous ne le voulez pas, et que vous ne lui obéissez pas comme le ferait le démon. Car si cet ennemi vous possédait comme vous vous laissez posséder par cette passion, et que Jésus lui commandât de sortir, comme il commande à la passion de vous quitter, ou à vous de la mortifier, il aurait obéi au premier commandement, et vous n'en faites rien après tant de commandements qui vous en ont été faits! Qu'est-ce que cela, sinon être plus réfractaire et plus rebelle à Dieu, que ne sont tous les démons de l'enfer? Et n'y a-t-il pas de quoi rougir et mourir de honte?...

Car si vous alléguez votre naturel, le démon ne pouvait-il pas aussi bien s'excuser sur le sien, qui est bien plus dépravé et plus mauvais que le vôtre? Et néanmoins tel qu'il est, il l'assujettit et le plie au bon plaisir de Dieu, n'osant rien entreprendre sans ses ordres, et quittant l'entreprise quand il en ordonne autrement; et vous ne pourriez pas lui assujettir votre volonté, après tant de grâces et de moyens qu'il vous en a donnés? Ce n'est pas que vous ne le puissiez pas, mais c'est que vous ne le voulez pas; c'est ce qui fait qu'il y a dans votre péché une certaine malice, qui n'est pas en celui des démons, de pouvoir et de ne pas vouloir. Voudriez-vous mourir en cet état, et que l'ennemi vous reprochât devant votre juge, qu'il lui a été plus obéissant que vous? Et que s'il vous a fait faire quelque mal, jamais il ne l'eût fait tout seul sans vous, et qu'il ne lui était pas défendu de vous tenter, comme à vous de succomber à la tentation? Que répondrez-vous, alors, âme rebelle?...Certes vous n'aurez rien à répondre; mais vous pouvez, maintenant, en vous corrigeant, prévenir à ce reproche.

JEUDI.

GUÉRISON DE LA FEMME MALADE D'UN FLUX DE SANG.

Elle avait dépensé tout son bien pour trouver quelque remède à son mal, et, au lieu de se guérir, elle allait toujours en empirant [1].

Le Sujet représente cette femme malade, qu'on appelle communément l'*hémorrhoïsse*, à raison de sa maladie, qui était un écoulement de sang dont elle souffrait depuis douze ans. Elle se tenait hors de la ville selon les lois du pays, et comme elle entendit que Notre-Seigneur passait, elle entra dans une si grande confiance de la puissance du Sauveur, que, s'approchant de lui, elle ne voulait que toucher le bord de sa robe, assurée que c'en était assez pour être guérie. Elle ne se trompait pas; car en effet, sitôt qu'elle eut porté sa main sur la frange et l'extrémité de la robe de Jésus, elle recouvra une parfaite santé. Notre-Seigneur voulut même qu'on sût ce qui s'était passé, et donna un honorable témoignage de la foi et de la confiance de cette femme [2].

La Fin sera d'apprendre par le soin que nous apportons à la guérison de nos maladies corporelles, celui que nous devons prendre pour nous guérir des maladies spirituelles, et surtout des passions de notre âme.

La Forme est en ces trois points :

1° Le soin qu'apporte cette femme à chercher sa guérison; et d'où vient que nous sommes plus soigneux naturellement de la santé du corps que de celle de l'âme.

2° La guérison miraculeuse qu'elle obtint.

3° L'instruction que nous devons tirer de là pour notre guérison spirituelle.

[1] Et mulier quæ erat in profluvio sanguinis annis duodecim et fuerat multa perpessa a compluribus medicis, et erogaverat omnia sua, nec quidquam profecerat, sed magis deterius habebat. *S. Marc.* v.

[2] Accessit retrò et tetigit fimbriam vestimenti ejus. Dicebat enim intra se : Si tetigero tantum vestimenta ejus, salva ero. At Jesus conversus, et videns eam, dixit : Confide, filia, fides tua te salvam fecit, et salva facta est mulier ex illa hora. *S. Matth.* IX.

PREMIER POINT.

LE SOIN QU'APPORTA CETTE FEMME A PROCURER SA GUÉRISON, ET D'OU VIENT QUE NOUS SOMMES PLUS SOIGNEUX NATURELLEMENT DE LA SANTÉ DU CORPS QUE DE CELLE DE L'AME.

Les Evangélistes remarquent que cette pauvre femme, se voyant tourmentée par un écoulement de sang extrêmement fâcheux et opiniâtre, n'avait rien épargné pour recouvrer sa santé. Il n'y avait médecin qu'elle n'eût consulté, remède qu'elle n'eût éprouvé, dépense qu'elle n'eût faite pendant l'espace de douze ans, et néanmoins elle n'en avait reçu aucun soulagement [1]. Ne vous semble-t-il pas que c'est avoir eu trop de soins de sa santé pour une pauvre femme. Mais ne la blâmez pas, il n'y a aucun pauvre, auquel la vie ne soit aussi chère qu'à un riche, et qui ne puisse légitimement employer ce peu qu'il a pour recouvrer sa santé [2]; on ne doit blâmer les soins que nous avons de la santé du corps, que quand ils sont préjudiciables à ceux que nous devons avoir pour le salut de notre âme. Et si on s'arrête à considérer ce qu'a fait cette femme pour sa santé, ce n'est que pour nous instruire de ce que nous devrions faire, avec autant et plus de soin pour la parfaite guérison de nos maux spirituels. Voyons donc encore ce qu'elle a fait pour se guérir. Ce mal fâcheux qui la tourmentait l'avait obligée de se retirer à l'écart, et d'abandonner le commerce du monde [3]; elle vivait seule sur le grand chemin, où par hasard voyant une grande troupe ds passants qui suivaient Notre-Seigneur [4], et s'étant informée du miracle, qu'il venait de faire tout récemment sur la personne d'un démoniaque, et du dessein qu'il avait d'aller ressusciter un mort, pressée d'un désir ardent de recouvrer sa santé, elle s'approche et se jette dans la foule sans découvrir son

[1] Quæ in medicos erogaverat omnem substantiam suam, nec ab ullo potuit curari. S. *Luc.* VIII.

[2] In tua infirmitate ne despicias teipsum. *Eccli.* XXXVIII.

[3] Hæc mulier non in domo, non in urbe accedit ad Dominum, quia juxta legem urbibus excludebatur. S. Hier.

[4] Et sequebatur eum turba multa, et comprimebant eum. S. *Marc.* V.

mal, parce qu'on l'eût chassée aussitôt qu'on l'eut connue. Son dessein était de fendre la presse et de toucher le bord de la robe de Jésus-Christ, car elle tenait pour certain que cela seul suffirait pour la guérir [1].

Voyons un peu comme l'amour de la santé est ingénieux et hardi.... Sans doute il y avait de l'attrait de la part de la grâce; car cette confiance ne pouvait pas être purement naturelle; mais il y avait aussi une grande disposition de la part de la nature. Il n'y a personne qui n'ait recours aux prières, quand il est pressé par la violence d'une forte maladie; on crie, on réclame, on conjure la bonté de Dieu; on proteste hautement qu'il est en son pouvoir de redonner la santé; le désir fait naître l'espérance aussi bien que les prières, et si l'effet ne répond pas à nos souhaits, ce n'est pas faute de le demander. Mais il n'est pas toujours expédient que Dieu l'accorde, et il vaut mieux trouver une heureuse mort dans une fâcheuse maladie, qu'une mauvaise fin dans une heureuse vie et dans une longue santé [2]. Ce qu'il faut surtout remarquer à ce sujet, c'est qu'étant aussi malades de l'âme que du corps, nous n'avons pas autant de soin de nos maladies spirituelles, que des corporelles; et néanmoins elles sont plus dangereuses, et elles pourraient être plus tôt guéries si nous voulions. Pourquoi cela?....

Pour mieux répondre, rapportez ce que nous venons de dire à ces trois vérités. L'une, que nous avons des maladies de l'âme aussi bien que du corps; qu'en dites-vous?... L'autre, qu'elles sont plus dangereuses que toutes les maladies corporelles; n'est-il pas vrai?... Et la troisième, que nous n'en avons pas autant de soin pour les guérir que pour celles de notre corps, car nous ne souffrons qu'à regret nos infirmités corporelles, et nous souffrons avec plaisir celles de l'âme....

Ce qu'étant ainsi reconnu, il est plus aisé de répondre pour-

[1] Cum audisset de Jesu, venit in turba retrò.

[2] Omne caput languidum, et omne cor mœrens, a planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas : vulnus et livor, et plaga tumens non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo. *Isa.* I.

quoi nous n'en prenons pas autant de soin ; car c'est que nous n'en sentons pas le mal comme des autres maladies. Le mal du corps est fort sensible, et la sensibilité du mal excite le désir de la santé là où, au contraire, le mal de l'âme est un plaisir[1] ; c'est ce qui plaît le plus au corps et à l'humeur. On n'a garde d'en chercher le remède, parce qu'on ne pense pas que ce soit un mal ; nous n'y voulons pas même penser, si on nous en avertit, de peur de perdre ce plaisir. Et cependant la pauvre âme court à la mort sans qu'elle y pense ; car qu'est-ce que la mort sinon le péché[2] ; d'où vient le péché, sinon des concupiscences et des inclinations naturelles ; et que sont ces concupiscences et ces inclinations, sinon des maladies ?... Mais ce sont des maladies qui sont agréables, et qu'on aime mieux entretenir que d'en chercher la guérison. Examinez-vous sur ce point, et, après en avoir reconnu la vérité, dites avec confusion à votre grand médecin : O mon Sauveur, puisque le plus dangereux état d'un malade est de ne plus sentir son mal, faites que je ressente le mien, pour vous demander secours et recevoir ma guérison...?

DEUXIÈME POINT.

GUÉRISON MIRACULEUSE QU'OBTINT LA MALADE.

Cette pauvre femme se jette donc dans la foule, elle fend la presse, elle approche enfin Notre-Seigneur, et elle n'eut pas plus tôt touché le bas de sa robe que la voilà guérie[3]. Quelle bonté de Jésus ! quelle vertu, mais quelle sagesse ! La malade guérie se retirait à petit bruit comme elle était venue, il l'arrête, il veut qu'on la connaisse. Il y a quelqu'un, dit-il, qui m'a touché. Vraiment ce n'est pas merveille, répond saint Pierre, tout le monde se presse autour de vous ; chacun veut s'approcher pour vous voir et vous entendre ; et vous dites que quelqu'un vous a touché. Vous ne comprenez pas, reprend Notre-Seigneur, il y a quelqu'un qui m'a touché, mais d'une autre

[1] Inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi. I. *Cor.* XI.

[2] Et nescit quod de periculo animæ illius agitur. *Prov.* VII.

[3] Et confestim siccatus est fons sanguinis ejus. Et sensit corpore, quia sanata esset a plaga. *S. Marc.* V.

façon que ce peuple, qui ne se conduit que par les sens; j'ai senti un écoulement divin de ma puissance, qui me le fait dire[1]. Ce qu'entendant cette femme, elle cherchait a se cacher de crainte et de honte; elle tremblait, elle changeait de couleur, elle n'osait paraître, mais Notre-Seigneur la rassura : Ne craignez point, ma fille, lui dit-il, je veux bien que tout le monde connaisse votre foi, et loue votre confiance; mais aussi ne soyez pas contrariée que tous les hommes apprennent qu'on ne fait rien, qu'on ne dit rien et qu'on ne pense rien que je ne sache. Là-dessus elle avoue ce qu'elle avait fait, au grand étonnement de tout le monde, qui ne pouvait s'empêcher de donner à Dieu mille louanges et mille bénédictions. Mais par-dessus tous, elle-même en fut si reconnaissante, qu'elle fit faire depuis une belle image de Notre-Seigneur [2], avec la sienne posée à ses pieds, en la même posture qu'elle était lorsqu'elle toucha la frange de sa robe, pour servir à la postérité d'un fidèle monument du bien qu'elle avait reçu de sa bonté, et de la reconnaissance qu'elle en avait.

C'est ainsi que nous devrions reconnaître les bienfaits de Jésus-Christ; c'est ainsi que nous devrions publier sa puissance et adhérer à sa bonté, pour en faire écouler les grâces. Oh! que n'en puis-je tirer quelques unes par cette méditation, par mes communions fréquentes, par mes exercices ordinaires de dévotion!.. Oh! si j'étais assez heureux pour m'approcher si près de vous, mon Sauveur, que vous disiez de moi comme de cette femme: *Quelqu'un m'a touché, j'ai senti qu'une vertu s'est écoulée de moi*, et qu'en effet j'eusse attiré et reçu dans mon cœur l'humilité, la patience et la ferveur!... Oh! que volontiers je publierais vos grandeurs et vos miséricordes!... Hélas! si le bas de

[1] Et ait Jesus : Quis est qui me tetigit ? Negantibus autem omnibus, dixit Petrus, et qui cum illo erant : Præceptor, turbæ te comprimunt et affligunt et dicis, quis me tetigit ? Et dixit Jesus : Tetigit me aliquis, nam ego novi virtutem de me exiisse. Videns autem mulier, quia non latuit, tremens, venit, et procidit ante pedes ejus, et ob quam causam tetigerit eum, indicavit coram omni populo, et quemadmodum confestim sanata sit. *S. Luc.* VIII.

[2] Euseb. *Hist.* l. VII, cap. XIII.

votre robe a eu tant de vertu, quelle puissance n'aura pas votre corps?... Si vous avez guéri avec tant de facilité et de condescendance les maladies corporelles, quelles inclinations n'avez-vous pas à guérir celle des âmes? Mon fils, quelque inclination que j'aie pour la guérison des maladies de l'âme, si tu ne me témoignes le désir que tu as d'être guéri des tiennes, je ne te servirai de rien; car j'ai beau te présenter des remèdes, et des recettes pour conserver la santé, tu n'en fais point de cas, faute d'avoir ce désir.

TROISIÈME POINT.

INSTRUCTION QUE NOUS DEVONS TIRER DE LA POUR NOTRE GUÉRISON SPIRITUELLE.

C'est l'instruction principale que nous devons retirer de cette méditation, que faute de désir de santé, ou de soin à prendre le remède dans nos maladies, nous ne sommes pas guéris; et que partant il faut chercher à exciter ce soin et ce désir, pour nous disposer à une entière guérison. Que ce soit faute de désir et de soin, cela n'est que trop évident; car puisque, ayant Jésus, nous avons un médecin qui ne veut que nous guérir, et qui peut tout ce qu'il veut, s'il ne trouve de l'obstacle dans sa créature: et que d'ailleurs il nous proteste qu'il n'y a que cet obstacle, et que l'expérience nous fait assez voir que quand nous voulons avec la grâce, tout se fait [1]. Ne faut-il pas avouer que si nos maladies ne sont pas guéries, c'est que nous ne le voulons pas, c'est que nous n'en avons nul souci?... Oh quelle honte! Oh quel reproche!

Pour nous en relever, et pour nous exciter à ce désir et à ce soin, qui est requis pour notre guérison spirituelle, prenons ces trois considérations comme autant de motifs. La première, que nous nous trompons lourdement et fort dangereusement, en ce que nous ne voulons pas prendre, et traiter nos passions comme des maladies [2]. Nous n'aimons point naturellement à être trom-

[1] Numquid medicus non est ibi? Quare igitur non est obducta cicatrix? *Jerem.* VIII.

[2] Quid niteris bonam ostendere viam tuam ad quærendam dilectionem? *Jerem.* II.

pés, et néanmoins n'est-ce pas nous tromper que de juger autrement de notre santé spirituelle, que tous les médecins en jugent? Il ne sert de rien de dire qu'on ne sent point le mal, car le grand mal de ces maladies n'est pas dans le sentiment, mais dans l'effet. C'est là ce qui trompe, comme nous l'avons vu, c'est donc ce dont il faut nous desabuser.

La seconde considération est, que cette erreur étant connue, et la croyance véritable de nos maux spirituels bien affermie, il s'ensuit infailliblement qu'il est plus raisonnable d'en avoir soin, que des maux corporels; puisque ce sont de plus grands maux, et qu'ils ne peuvent être guéris que par ce soin. Comparez mal avec mal, danger avec danger; qu'est-ce que le corps au prix de l'âme, la mort du corps au prix de celle de l'âme, l'offense de Dieu, au prix du plus grand mal que vous puissiez souffrir[1]?... C'est de quoi il est question quand on parle de se guerir spirituellement; voyez donc si cela ne mérite pas qu'on s'en mette aussi en peine, comme vous savez qu'on le fait pour la santé du corps....

Enfin, considérez qu'agir autrement c'est anéantir tous les remèdes, et toutes les grâces de notre divin médecin, qui a donné tout son sang pour nous faire mériter ses grâces, et nous procurer des remèdes, sans lesquels nous ne guerissons jamais, et qui n'ont aussi aucun effet sans nos soins et nos diligences, pour en user comme il le désire. Jugez donc s'il n'est pas juste d'avoir égard à son désir, à ses travaux, et à ses souffrances, pour ne pas laisser perdre ces remèdes, dont la perte vous touche de plus prés que toute autre personne[2]. Si cette femme nous fait compassion, d'avoir dépensé ses biens sans profit; ce bon Jésus nous trouvera-t-il insensibles, lui qui a fait pour nous tant de sacrifices, sans que ces sacrifices nous profitent[3].... Serez-vous assez cruel à son égard, et envers vous-même, pour aimer

[1] Quam dabit homo commutationem pro anima sua? *S. Matth.* XVI.

[2] Participes Christi, effecti sumus, si tamen initium substantiæ ejus usque ad finem firmum retineamus. *Hebr.* III.

[3] Quæ utilitas in sanguine meo? *Psalm.* IX.

mieux voir périr toutes ses grâces et votre âme avec elles, que de vous en servir?...

Oh! mon Dieu, qu'il faut aimer le monde et la chair, pour vous aimer si peu et estimer si peu notre âme, que nous ne nous mettions nullement en peine de vous servir!... O mon Sauveur! s'il y eut jamais un corps humain qui méritât d'être conservé chèrement, c'était le vôtre, qui était le temple et le trône de la divinité résidant corporellement en vous; et néanmoins vous l'avez tout entier sacrifié et livré aux tourments pour le salut de mon âme; vous l'avez laissé tout entier sous les voiles du sacrement, comme un remède à mes infirmités!... Et moi, au contraire, j'ai tant d'amour pour ce misérable cadavre que je porte, qu'il me fait perdre le soin et l'amour de mon âme!... Ne le souffrez plus, ô mon Dieu guérissez-moi de ce mal, puisque c'est la source et la cause des autres.... Et si vous voulez bien que je prenne soin de la santé de mon corps, que ce soin me serve pour m'exciter à celui de mon âme; que la grâce me donne autant d'inclination aux biens spirituels, que la nature m'en donne aux biens sensibles et corporels; que je fasse autant pour l'un que je fais pour l'autre, et puisque je n'épargne rien pour la santé du corps, que j'emploie aussi tout, sans réserve, pour la parfaite santé de mon âme.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du soin qu'apporte cette femme à sa guérison; comment nous sommes plus soigneux de la santé du corps que de celle de l'âme.

Ce n'est pas pour blâmer cette pauvre femme, qu'on doit considérer le soin qu'elle a eu de se guérir de son mal, puisqu'elle a pu prendre ce soin innocemment; mais, c'est pour remarquer dans sa personne, comme nous sommes naturellement portés à ce soin de notre corps, et pour apprendre de cette inclination naturelle, à nous occuper aussi soigneusement de la santé de l'âme. Voici donc en trois mots, ce que la malade fit pour sa guérison, par où nous reconnaissons le grand désir qu'elle en avait. Premièrement, elle y employa tous ses biens, ne cessant

pendant douze ans de se servir de remèdes, quoiqu'ils fussent tous inutiles. Après, elle osa bien, malgré la défense des lois, se joindre à toute cette troupe, qui accompagnait Notre-Seigneur à la campagne, où elle vivait séparée de tout commerce des hommes, à cause de son mal contagieux. Enfin, elle approcha avec un si grand désir de sa guérison, qu'elle en conçut une ferme espérance, Eh! bien, loué soit Dieu qui nous permet ces soins pour la santé du corps; mais pourquoi n'en faisons-nous pas autant pour celle de l'âme, puisqu'elle est aussi malade que le corps, puisque sa maladie est plus dangereuse? Et néanmoins, il est certain que nous n'en prenons pas autant de soin. D'où vient cela?...

Pour peu que vous y pensiez, vous trouverez que c'est qu'on sent les maladies du corps, et qu'on ne ressent point celles de l'âme. On ne dit point qu'on se trouve mal dans l'ardeur de ses passions, comme dans la chaleur de la fièvre. Au contraire, il semble qu'on ne se porte jamais mieux que quand on jouit de ce qu'on aime; et, ainsi, on n'a garde de courir aux remèdes, puisqu'on ne ressent point de mal. C'est pourtant un grand mal que de vivre par passion plutôt que par raison, et le mal est d'autant plus grand que moins on le ressent. Mais, mon Dieu! si je n'en ai point de sentiment, comment le reconnaîtrais-je ici?... C'est, mon fils, par le moyen de la foi, et de la croyance que tu dois avoir à ma parole, qui ne qualifie point autrement les concupiscences et les passions de l'âme, que du nom de maladies.

DEUXIÈME POINT.

Guérison miraculeuse qu'obtint la malade.

La malade s'approche donc du médecin, et elle n'eut pas plutôt touché le bas de sa robe, selon qu'elle avait projeté, que la voilà guérie. Elle ne pensait plus qu'à se retirer à petit bruit sans vouloir être aperçue; mais Notre-Seigneur voulut qu'on la reconnût, et qu'on sût ce qui lui était arrivé, afin qu'on s'en édifiât, et que toute la compagnie eut part à cette bonne œuvre. Ce fut pour ce sujet qu'il dit, au temps que ce miracle avait lieu, que quelqu'un l'avait touché; et pour s'expliquer mieux, il déclara qu'il avait ressenti l'écoulement de la vertu qui avait produit sa santé. Et parlant à la malade guérie : Ne craignez point ma fille, lui dit-il, car c'est ainsi qu'il faut se confier en moi, pour en obtenir tout ce que l'on demande.

Eh bien, mon âme, à quoi tient-il donc que nous ne sortions aussi sains et aussi parfaits de nos communions que cette malade, puisque

nous touchons le corps même de Jésus, qui a bien autant de vertu et de grâce pour nous guérir et nous perfectionner, que le bord de sa robe?... Hélas! c'est que nous ne nous en approchons pas avec cette confiance! Et parce qu'elle s'excite d'ordinaire par le désir qu'on a d'obtenir ce qu'on demande, et par le soin qu'on apporte à le demander, nous n'avons point ce désir ni ce soin, et partant, nous manquons de confiance.

TROISIÈME POINT.

Instruction que nous devons tirer de là pour notre guérison spirituelle.

L'instruction principale que nous devons remporter de cette méditation, c'est que si nous restons si longtemps dans nos infirmités spirituelles, c'est que nous n'en prenons pas le soin qu'il faudrait. Il faudrait premièrement les reconnaître et avouer qu'autrement on se trompe, si on ne prend, et si on ne considère les passions et les convoitises de l'âme comme des maladies; car puisqu'il est ainsi en vérité selon la foi et la raison, n'est-ce pas se tromper que d'en croire autrement? Et quel est le fou ou le misérable qui veut être trompé, et qui ne veut vivre qu'en se laissant tromper? Désabusez-vous donc, et jugez de vos maux par leurs effets, plutôt que par le sentiment. Que si vous avouez que ce sont des maladies, ne faut-il pas aussi accorder qu'il en faut pour le moins prendre autant de soin que de celles du corps!... Autrement quelle perte et quel dommage n'arrive-t-il pas faute de ce soin? faut-il que tant de souffrances de Jésus soient inutiles, et que ni ses prières, ni son sang, ni sa vie, ni ses sacrements ne vous servent de rien?

Si vous craignez de vous incommoder trop le corps et la santé, pour témoigner plus d'ardeur aux exercices de dévotion et de mortification. Pensez-un peu à ce divin corps de Jésus, qui n'a rien épargné pour votre salut; voyez, comme il vous le donne encore tous les jours par la communion, pour vous servir de remède, et pour vous apprendre à n'épargner pas plus votre corps qu'il n'a épargné le sien, en considération de votre âme; puisqu'il n'est fait que pour l'âme, comme l'habit n'est fait que pour le corps. O mon Jésus! c'est la nature qui me porte ainsi aux soins du corps, et qui n'a point d'inclinations sensibles pour ceux de l'âme. Mon fils, si tu laissais agir la grâce que je te donne, elle te porterait autant au bien de l'âme, que la nature te porte aux soins du corps; mais tu empêches la grâce d'agir, et tu laisses tout faire à la nature.

VENDREDI.

RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE.

Fille, je vous commande de vous lever, et elle se leva aussitôt [1].

Le Sujet continuant la pensée qui préside aux méditations de cette semaine, nous laisserons de côté les diverses circonstances qui accompagnent la résurrection de cette jeune fille, pour considérer avec quelle promptitude son âme obéit au commandement du Sauveur. En voyant comment cette âme séparée du corps, revient à l'instant même, sur un simple commandement, se réunir au corps qu'elle a quitté, nous conclurons qu'il en doit être de même pour nos âmes, même pendant qu'elles sont unies à nos corps.

La Fin est d'apprendre à notre âme à être aussi obéissante à Jésus-Christ, pendant qu'elle est unie au corps, qu'elle le sera en étant séparée; puisqu'elle doit lui être aussi soumise en cette vie qu'elle devra l'être en l'autre.

La Forme est en ces trois points :

1° Prompte obéissance de l'âme de cette fille au commandement que Notre-Seigneur lui fait de retourner en son corps.

2° Parfaite soumission de toutes les autres âmes séparées du corps aux volontés de Jésus-Christ.

3° De la même obligation qu'ont les âmes unies au corps, d'obéir à Jésus, quoiqu'elles puissent lui résister.

PREMIER POINT.

DE LA PROMPTE OBÉISSANCE QUE REND L'AME DE CETTE FILLE AU COMMANDEMENT QUE NOTRE-SEIGNEUR LUI FAIT DE RETOURNER EN SON CORPS.

Voilà un père bien affligé, voyant sa fille morte à l'âge de douze ans; voyez comme il s'en va promptement trouver Notre-Seigneur, comme il se jette à ses pieds, comme il le prie, les larmes aux yeux, de venir au plus tôt redonner la vie à sa fille. Il ne fallut pas beaucoup de paroles pour attendrir ce cœur si bon

[1] Puella, tibi dico : surge, et confestim surrexit puella. S. *Marc.* v.

de Jésus [1]. Il se met aussitôt en chemin, il va aussi vite que le père, si pressé qu'il puisse être; il entre dans la maison, et, voyant la confusion et le bruit qu'on y faisait, il en fait sortir tout le monde, retenant seulement le père et la mère de la jeune fille et trois de ses disciples. Il la prend par la main, l'appelle comme si elle dormait, et la fait revivre avec autant de facilité que s'il n'eût fait que l'éveiller. Tout cela peut être médité plus ou moins de temps, selon qu'on y trouvera des pensées pieuses et utiles ; mais, surtout, arrêtez-vous à remarquer la prompte obéissance de cette âme à revenir dans le corps dont elle était sortie, à la première parole qu'elle entend de Jésus-Christ. N'aurait-elle pas sujet de craindre ce retour, soit pour les misères du monde où elle s'expose encore, soit pour la crainte de son salut, dont elle était assurée, autant que l'innocence de son âge peut nous le faire croire?... La laideur du corps qu'elle voit gisant sur ce lit, ne lui en fait-elle point horreur? Non, non rien ne l'empêche de rendre l'obéissance à son créateur et à son maître; elle n'est au monde que pour celà, c'était lui qui l'avait mise dans ce corps, lui qui l'en avait retirée, c'est lui aussi qui la renvoie. Elle lui obéira, elle reviendra encore dans ce corps, et l'animera tant qu'il lui plaira, et jusques à ce qu'il lui commande d'en sortir [2].

Oh! que cet âme est heureuse, si elle sait toujours aussi parfaitement obéir aux ordres de son Dieu. Mais hélas! il y a bien à craindre, qu'étant une fois entrée dans le corps, elle n'oublie son devoir! Chose étrange! une âme séparée du corps ne manquerait pas d'un iota à l'exécution des volontés divines; et quand elle l'habite, à peine les accomplit-elle bien une fois dans tout

[1] Et venit quidam de archisynagogis nomine Jairus, et videns eum, procidit ad pedes ejus, et deprecabatur eum multum dicens: Quia filia mea in extremis est veni, impone manum super eam, ut salva sit, et ibat, et sequebatur eum turba multa. *S. Marci* v.

[2] Et cum venisset domum, non permisit intrare secum quemquam, nisi Petrum, et Jacobum, et Joannem, et patrem, et matrem puellæ: flebant autem omnes, et plangebant illam, at ille dixit: Nolite flere, non est mortua puella, sed dormit, et deridebant eum, scientes quod mortua esset. Ipse autem tenens manum ejus, clamavit dicens: Puella surge. Et reversus est spiritus ejus, et surrexit continuò. *S. Luc.* VIII.

le cours de sa vie. Elle devient toute animale, sensuelle, plongée dans la matière, esclave de son corps et de ses appétits, dont elle suit les inclinations plutôt que celles de la raison supérieure. N'est-ce pas là un grand désordre?... Ne pourrait-elle pas s'aider de la grâce pour résister à la concupiscence?... N'a-t-elle pas les mêmes obligations d'obéir dans le monde, aussi bien que lorsqu'elle en est sortie?... N'est-ce pas le même Dieu qu'elle reconnaît pour maître dans l'un et l'autre état; Dieu qui a un pouvoir absolu sur le corps et sur l'esprit, sur les vivants et sur les morts [1]. Oui, mon Jésus, vous êtes aussi bien notre Dieu et notre maître pendant le cours de cette vie, que pendant l'éternité! Mais, trouvant ici-bas des objets qui nous éloignent de votre service, nous nous émancipons, et nous vous oublions. Mon fils, c'est en résistant à ces objets qui se présentent, qu'on doit me témoigner de la fidélité, et me rendre l'obéissance qui m'est due....

DEUXIÈME POINT.

PARFAITE SOUMISSION DE TOUTES LES AUTRES AMES SÉPARÉES DU CORPS AUX VOLONTÉS DE JÉSUS-CHRIST.

Pour connaître encore mieux cette soumission légitime et naturelle de nos âmes sous la puissance de Jésus-Christ, remarquez qu'il n'y en a pas une seule, hors de l'état de cette vie présente, qui ne soit, en vertu de cette soumission, au lieu précis et dans l'état particulier, qu'il lui a assigné au jugement qu'il a prononcé après la mort. Les âmes bienheureuses possèdent au ciel le rang qu'il leur a marqué; les âmes souffrantes dans le purgatoire endurent la peine qu'il leur a fixée; les âmes damnées ont passé par son jugement comme les autres, et subi l'arrêt qu'il a porté contre elles, demeurant pour une éternité dans ces cachots où il les a jetées. Voilà la puissance de juge que son père lui a donnée, remettant entre ses mains le droit et le pouvoir qu'il a de juger [2]. Il faut que tout le monde plie sous son

[1] Quia ipse est, qui constitutus est a Deo Judex vivorum et mortuorum. *Act.* x.

[2] Sicut enim Pater suscitat mortuos et vivificat, sic et Filius quod vult, vivifi-

autorité ; et vous en passerez un jour par-là aussi bien que les autres, vous n'oserez lui résister, et quand vous en auriez la volonté, vous n'en aurez jamais le pouvoir.

Que ne commencez-vous donc dès maintenant? Que ne vous rangez-vous dès cette heure sous son empire? Avez-vous honte de le servir? lui devant lequel tout le monde doit fléchir le genou, à qui vous obéirez un jour de gré ou de force; attendez-vous qu'il vous y contraigne[1]? Ne voulez-vous donc rien faire par amour?... Oh! quel abord, quelles approches! quelle entrevue d'une âme qui lui a été rebelle et infidèle, lorsqu'elle paraîtra devant son trône de justice, chargée de chaînes et d'un joug insupportable, c'est-à-dire, sous une nécessité inévitable de lui obéir!... Et au contraire, quelles joies et quelles douces assurances pour celle qui lui aura gardé une inviolable fidélité!... Mon âme, à laquelle de ces deux voudrais-tu ressembler ce jour-là? Il faut nécessairement t'efforcer dès cette vie à être semblable à celle à laquelle tu voudrais ressembler dans l'autre....

TROISIÈME POINT.

DE LA MÊME OBLIGATION QU'ONT LES AMES UNIES AUX CORPS D'OBÉIR A JÉSUS, QUOIQU'ELLES PUISSENT LUI RÉSISTER.

C'est pour cette fin que Jésus-Christ est mort; c'est le dessein qu'il a eu en sortant du tombeau pour commander aux vivants et aux morts, comme nous l'a déjà dit le grand Apôtre. Mais reprenons un peu son discours de plus haut, afin de comprendre mieux sa pensée. Voici comment il raisonne : Personne ne vit pour soi-même, et personne ne meurt pour soi; soit que nous soyons en possession de la vie, nous ne vivons que pour Notre-Seigneur, soit que nous passions à la mort, nous ne mourons que pour lui; et partant, en quelque état que nous nous consi-

cat : Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio, ut omnes honorificent Patrem. *S. Joan.* v.

[1] Omnes stabimus ante tribunal Christi, scriptum est enim : Vivo ego dicit Dominus, quoniam mihi flectetur omne genu, et omnis lingua confitebitur Deo. *Rom.* XIV.

dérions, ou de vie ou de mort, nous appartenons au Seigneur, car il est mort et ressuscité pour cet effet, afin de régner sur les vivants et sur les morts [1].

Se peut-il rien trouver de plus convenable, et de plus à propos pour le but de cette méditation, que de nous dire en termes si exprès, qu'en quelque état que nous puissions être, soit de vie soit de mort, nous appartenons tellement à Jésus-Christ, que nous ne devons ni vivre ni mourir que pour lui, et que c'est un des fruits de sa mort et de sa Résurrection, de commander avec une égale puissance aux vivants et aux morts? Car que suit-il de là, sinon qu'il faut qu'il soit obéi aussi parfaitement des uns que des autres? Cette différence, il est vrai, demeure toujours, qu'il se fait absolument obéir par les morts, ou de gré ou de force. Mais, pour ce qui regarde les vivants, il ne veut point forcer leur liberté, ils peuvent lui refuser ce devoir, quoiqu'ils ne le doivent pas plus que s'ils étaient morts, ou que s'ils n'avaient point de liberté. En effet, en vertu de sa Résurrection, il a acquis un nouveau droit de commandement sur eux, et quiconque lui refuse l'obéissance, lui fait en quelque sorte plus de tort que s'il lui disputait son pouvoir et son autorité [2]. Car de quoi lui sert sa puissance et l'autorité qu'il a sur vous, si vous lui refusez l'obéissance, et si vous ne voulez pas dépendre de cette autorité!

Or, voyez maintenant si vous êtes aussi soumis, aussi souple, et aussi prompt à exécuter toutes ses volontés, que les âmes séparées de leurs corps. Considérez ces volontés qu'il vous a tant de fois déclarées; voyez ce que ferait une âme séparée du corps après une telle déclaration, et voyez ce que vous faites. Ne le reconnaissez-vous pas pour votre maître, aussi bien que cette âme? N'entendez-vous pas aussi bien qu'elle ce qu'il veut de vous? Ne reconnaissez-vous pas que vous êtes aussi obligé

[1] Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive enim vivimus Domino vivimus: sive morimur, Domino morimur. Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. In hoc enim Christus mortuus est, et resurrexit, ut et mortuorum et vivorum dominetur. *Rom.* XIV.

[2] Quid vocatis me, Domine, Domine, et non facitis quæ dico? *Luc.* VI.

qu'elle de lui obéir? Pourquoi donc ne lui témoignez-vous pas cette reconnaissance, et comment la lui pouvez-vous témoigner, sinon en lui obéissant, comme elle lui obéit? Si le maître se connaît par le droit de commander, comment se connaîtra le sujet, sinon par le devoir de l'obéissance? N'allez pas regarder ce que vous faites pour lui obéir, mais regardez plutôt ce que vous ne faites pas, et en quoi vous lui désobéissez[1]. Car l'obéissance des morts est universelle, constante et parfaite en tout ce qu'il ordonne, sans qu'ils y manquent d'un seul point; et cette obéissance est le modèle de la vôtre. C'est pour cela, ce semble, que l'Apôtre dit premièrement que Jésus commande *aux morts* et puis *aux vivants;* comme s'il voulait dire, qu'il doit commander aux vivants, comme il fait aux morts; et que, les uns et les autres étant également obligés de lui obéir, ils doivent lui rendre une égale obéissance.

Si vous voyez donc que les morts lui rendent mieux leurs devoirs que vous, ne croyez pas qu'ils y soient plus obligés; mais reconnaissez seulement qu'ils s'en acquittent mieux que vous. Apprenez, à leur exemple, à vous amender et à vous rendre plus fidèle et plus exact dans les occasions où vous l'êtes moins, et dites d'un cœur tout dévoué au service de Jésus: O mon Sauveur, comme il est vrai que je tiens de vous le principe de ma vie, et que j'en attends le terme et la fin que vous m'avez prescrite, aussi est-il raisonnable que le milieu dépende de vous et de vos saintes volontés. Je l'ai commencée par votre commandement, je la finirai par votre volonté; pourquoi ne la continuerais-je pas sous vos saintes ordonnances.... Suis-je moins à vous dans le cours de ma vie, qu'au commencement ou à la fin? Ma résolution que je vous prie de ratifier et de bénir, ô mon souverain Maître, est donc d'être tout à vous pendant la vie, comme je désire l'être à la mort; et tout à vous à la mort, comme je souhaite de l'être pendant toute l'éternité... Mon fils, dans les résolutions générales et universelles, n'oublie pas de descendre à quelque point

[1] Dominum dereliquerunt in non custodiendo. *Osee*, IV.

particulier ; car c'est là où je donne mes grâces, et c'est ce qui les rend plus efficaces.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Prompte obéissance de l'âme de cette fille au commandement que Notre-Seigneur lui fait de retourner en son corps.

Notre-Seigneur n'eut pas plus tôt commandé que l'âme rentrât dans le corps de cette fille morte, qu'elle y revint et le ranima comme auparavant! Oh! si elle était aussi obéissante tant qu'elle sera dans ce corps, comme elle a fait paraître lorsqu'elle en était dehors, qu'elle serait heureuse! Mais, chose étrange! que le même Jésus lui commande ou à votre âme de se mortifier, de s'humilier ou de lui rendre quelque autre service, ces âmes unies au corps lui obéissent-elles si promptement et si parfaitement, comme lorsqu'elles en sont séparées? Hélas! qu'il s'en faut bien. Il semble que cette union de l'âme au corps la rende toute corporelle et toute sensuelle ; et comme les sens lui servent dans ses opérations, aussi veut-elle leur servir dans leurs nécessités. Le mal est que cette nécessité passe en plaisir, que ce plaisir est contraire aux volontés et aux ordonnances de Jésus ; ainsi l'âme étant emportée par les sens, et les sens par divers objets qui se rencontrent en cette vie, elle oublie son Dieu et les ordres qu'il lui donne.

Mais cette oubliance ne l'excuse pas ; car Dieu l'en fait assez souvenir, si elle voulait l'écouter; il lui donne assez de forces contre les sens, contre tous les objets qui l'éloignent de son devoir, si elle voulait y travailler. C'est en ce travail qu'elle devrait montrer sa fidélité et son obéissance, parce que l'état de sa vie est un état de travail, et son plus grand travail doit être d'assujettir le corps à l'esprit et l'esprit à la grâce. N'est-il pas vrai, mon âme? Pourquoi donc y manquons-nous?... N'est-ce pas parce que nous pouvons y manquer, si nous voulons? Mais pourquoi voulons-nous y manquer?...

DEUXIÈME POINT.

Parfaite soumission de toutes les autres âmes séparées du corps aux volontés de Dieu.

Ce n'est pas une âme seule qui obéit ainsi à Jésus-Christ, ni pour rentrer seulement dans son corps, qu'elle lui obéit : car autant il y en a de

séparées de leur corps, soit qu'elles soient dans le ciel, soit dans le purgatoire ou dans les limbes, ou même dans les enfers, elles lui sont toutes tellement sujettes en tout ce qu'il lui plaît d'ordonner que, depuis qu'il en a porté le jugement au sortir de cette vie, elles s'y arrêtent si constamment et persistent si ponctuellement dans l'état où il les a établies qu'elles n'en changent jamais, s'il ne change ses ordres. Et vous-même, qui méditez ceci, vous y viendrez un jour, vous apprendrez à lui obéir de la sorte aussi bien que les autres. Mais pourquoi ne commencez-vous pas dès maintenant, puisque la fin et l'éternité de l'autre vie dépendent de ce commencement, et de l'état de cette vie présente ?

Considérez un peu deux âmes qui sortent en même temps de cette vie pour être présentées à leur juge; l'une lui a toujours été très-fidèle et très-obéissante, et l'autre toujours rebelle. Quel abord et quel accueil de ce juge avec ces âmes? Que dit-il, que fait-il à l'une et à l'autre? Oh! que leur état est bien différent!... A laquelle des deux, mon âme, voudrais-tu ressembler?... C'est maintenant, c'est dès cette vie qu'il leur faut ressembler, car l'état de l'autre vie dépend de la vie présente.

TROISIÈME POINT.

De la même obligation qu'ont les âmes unies aux corps d'obéir à Jésus-Christ.

Pour nous déterminer entièrement à cette parfaite obéissance à et cette entière soumission aux volontés de Jésus, sachons une bonne fois que nous y sommes aussi obligés pendant le cours de la vie présente, que nous le serons jamais en l'autre. Oui, les âmes unies au corps sont aussi obligées de s'assujettir à tout ce que Jésus ordonne d'elles, comme en étant séparées, quoique la pesanteur du corps y contredise, ou que la liberté de l'âme s'y oppose. Ni l'un ni l'autre n'ôte l'obligation, car il est aussi bien le maître, le seigneur, le créateur et le rédempteur, pendant qu'elles sont dans l'état de cette vie, comme dans l'autre. C'est ce qui fait dire à saint Paul que, soit que nous vivions ou que nous mourrions, nous sommes à lui; nous ne possédons la vie, ou nous ne la changeons avec la mort, que pour le servir dans l'état où il nous veut; et c'est pour cet effet qu'il est mort et qu'il est ressuscité, pour commander aussi bien aux vivants comme aux morts, et pour être obéi aussi bien des uns que des autres.

Voyez donc ce qu'il vous commande; voyez si vous lui obéissez comme le ferait une âme de l'autre monde, entièrement, universellement et constamment en tout et pour toujours. Eh quoi! ne lui êtes-vous pas aussi sujet? Ne lui avez-vous pas rendu cette sujétion, en entrant au monde quand il lui

a plu? ne la lui rendrez-vous pas encore en en sortant, au jour, à l'heure et au moment qu'il lui plaira? Et pourquoi le cours et le milieu de votre vie ne serait-il pas aussi bien à lui que l'entrée et la sortie?... Ah! mon Dieu! je le veux; acceptez, s'il vous plaît, ma volonté et me faites aussi entièrement vôtre que je le dois être, parce que vous êtes mon créateur, mon Seigneur et mon sauveur... Mon fils, que veux-tu être, quand tu veux être à moi, il faut que tu penses à quelque point particulier où tu manques le plus, comme j'y pense moi-même en te préparant les grâces que tu me demandes à cette intention.

SAMEDI.

NOTRE-SEIGNEUR REND LA VUE A DEUX AVEUGLES.

Croyez-vous que je vous puisse faire le bien que vous me demandez [1].

Le Sujet est sur ces deux aveugles qui, apprenant que Notre-Seigneur passait, le suivirent et ne cessèrent de crier : Fils de David, ayez pitié de nous; jusqu'à ce que le bon Jésus leur eut demandé s'ils croyaient qu'il pouvait les guérir. Et, ayant répondu qu'ils le croyaient: Qu'il vous soit fait selon votre foi, répartit Notre-Seigneur ; et aussitôt leurs yeux furent ouverts [2].

La Fin sera de reconnaître l'aveuglement de nos passions et le grand mal que nous cause cet aveuglement; et que si nous voulons remédier à cet aveuglement, il faut croire que le Seigneur a le pouvoir de nous en guérir, et qu'il nous fait cette demande : *Croyez-vous que j'ai ce pouvoir*, afin d'exciter notre foi.

La Forme est en ces trois points :

1° De l'aveuglement des passions;

2° Du mal que nous cause cet aveuglement;

3° Du remède qui est au pouvoir de Notre-Seigneur, et dans la foi que nous devons avoir en son pouvoir.

[1] Creditis, quia hoc possum facere vobis ? S. *Matth.* IX.

[2] Et transeunte inde Jesu, secuti sunt eum duo cæci, clamantes et dicentes: Miserere nostri, fili David. Cum autem venisset domum, accesserunt ad eum

PREMIER POINT.

DE L'AVEUGLEMENT DES PASSIONS.

Après avoir considéré quelque temps l'état misérable de ces deux aveugles, vous rendrez grâces à Dieu de la santé dont vous jouissez, et de l'usage de la vue qu'il vous a conservé. Vous le remercierez aussi des lumières et des vérités, dont il a éclairé votre entendement, de préférence à tant d'autres personnes [1]: Mais vous reconnaîtrez, et gémirez avec un esprit de componction de ce que vous laissez éteindre ces lumières et ces vérités par vos passions, qui vous rendent aussi aveugles en certains points de perfection, comme si vous n'y aviez jamais rien vu. Faites un peu de réflexion sur ce que vous pouvez plus naturellement aimer ou haïr, désirer ou craindre de toutes les choses de ce monde, et sur ce qui vous réjouit et vous attriste davantage. Qu'est-ce en ce moment?... Sont-ce les bons ou les mauvais succès dans votre charge? Sont-ce les approbations ou les jugements injustes des hommes? Sont-ce les amitiés ou les inimitiés particulières?... Quoi que ce soit; si c'est un amour, une complaisance, un désir, une crainte, une tristesse, une colère ou une aversion de quelque chose du monde, qui soit tant soit peu déréglée, vous ne serez pas longtemps sans avoir perdu, entièrement ou en partie, la lumière de la raison et de la grâce; la passion vous l'aura enlevée, ne vous laissant que des ténèbres, des obscurités et des erreurs touchant les vérités qui concernent la chose qui émeut votre passion [2].

Qu'y a-t-il de plus vrai, qu'il faille nous réjouir quand il arrive que le monde nous traite mal, et qu'il parle à notre désavantage, sans que nous en ayons donné le sujet? C'est l'Evangile qui l'assure en termes si précis et si exprès, qu'on ne saurait

duo cœci. Et dixit eis Jesus : Creditis quia hoc possum facere vobis ? Dicunt ei, utique, Domine : tunc tetigit oculos eorum, dicens, secundum fidem vestram fiat vobis. Et aperti sunt oculi eorum. Ibid.

[1] Aspiciemus in terram, et ecce tenebræ tribulationis; lux obtenebrata est in caligine ejus. *Isa.* v.

[2] Obscuratum est insipiens cor eorum. *Rom.* I.

en douter [1]. Mais quand c'est de vous qu'on parle mal, quand c'est vous qu'on traite mal et que la nature s'en ressent, que la tristesse ou la colère s'en émeut, voyez-vous aussi clairement cette vérité de l'Evangile, que vous la voyez avant d'être ému?... Ne vous est-il pas survenu quelque nuage et quelque doute, touchant cet article, qui nous propose de croire qu'il se faut réjouir dans les opprobres?... Si on veut vous consoler là-dessus en vous faisant voir la vérité et la parole de Dieu, y croyez-vous comme vous y croiriez, si vous n'étiez point intéressé et dans la passion? N'avez-vous pas coutume d'alléguer tant d'oppositions et de raison pour justifier votre ressentiment, que, quoi qu'en dise l'Evangile, vous ne sauriez-vous persuader que vous deviez vous réjouir dans cette circonstance, et que vous croyez plutôt à votre passion, qui vous porte à la tristesse, qu'à la vérité, qui vous commande la joie et le contentement!... Qu'est-ce que cela, si ce n'est être aveugle [2]? Car c'est ne pas voir la lumière et la vérité. Et d'ou vient cet aveuglement sinon de la passion, qui s'empare tellement du cœur et le couvre de si épaisses ténèbres, qu'il ne voit et ne croit plus ce qu'il voyait auparavant [3].

De même, qu'y a-t-il de plus véritable que ce principe de notre foi, que rien ne nous arrive sans une providence particulière de Dieu, que cette providence divine est infaillible et toujours adorable et aimable, quoique ce soit qu'elle permette nous arriver [4]?... Cela n'est-il pas vrai? Ne le diriez-vous pas à tout le monde?... Mais qu'il nous arrive une perte de ce que nous aimons beaucoup, ou une fâcheuse rencontre de ce que nous craignons le plus, et qu'on nous dise alors que c'est la providence de Dieu, qui nous envoie toutes infortunes, et que cette providence est très-adorable, et très-aimable, n'aurons-nous pas plus de peine à le croire et à nous y conformer qu'avant cette

[1] *S. Matth.* v, *S. Luc.* vi.

[2] Commutaverunt veritatem Dei in mendacium. *Rom.* ii.

[3] Si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosum erit. *S. Matthæi.* ix.

[4] Quis est iste qui dixit ut fieret Domino non jubente. Ex ore Atissimi non egredientur nec mala, nec bona. Quid murmuravit homo vivens, vir pro peccatis suis? *Tren.* iii.

épreuve et cet accident? Et d'où vient cette peine, puisque cela est aussi vrai qu'il l'était auparavant? C'est que la passion y est survenue, c'est qu'on aimait trop ce qu'on a perdu, et que cette passion aveugle tellement l'esprit, qu'on ne voit plus si bien la vérité qu'on la voyait avant [1]. Oh! qu'il est donc dangereux de se laisser surprendre par quelque passion, et qu'il est important de méditer souvent sur ce sujet, pour avoir occasion de rentrer en soi-même et de sonder son cœur, afin de reconnaître s'il n'y a rien qu'il aime ou qu'il craigne trop, selon les mouvements de la nature et du monde ; car c'est par là que commencent toutes les autres passions.

Mais, mon Dieu, l'amour et la crainte ne peuvent-elles pas être aussi bien des vertus que des passions, et quel moyen de discerner l'une d'avec l'autre?... Mon fils, le moyen est, de prendre garde à ces trois circonstances. Quelle est la chose qu'on aime; de quelle façon on l'aime et pour quelle fin. Quand une âme est disposée à s'instruire, et à agir sincèrement en toutes choses, selon ce qu'elle apprendra, c'est un bon signe ; mais quand on est attaché à ses opinions et à ses sentiments, quand on fait le savant et l'entendu, et qu'on ne veut pas en connaître davantage, c'est la marque d'une âme qui vit plus par passion que par vertu.

DEUXIÈME POINT.

DU MAL QUE NOUS CAUSE CET AVEUGLEMENT.

Quand il n'y aurait d'autre mal dans cet aveuglement que d'obscurcir l'esprit, et de le priver de la vue ou de la claire connaissance de vérités aussi importances, que le sont celles de notre foi et de notre perfection, n'est-ce pas un grand mal! Car si être privé de la lumière du soleil, c'est un tel mal, que Tobie croyait qu'il ne pouvait point y avoir de joie ni de contentement dans cet état [2], combien plus justement peut-on dire qu'il n'y a que du malheur dans cette privation des lumières du Ciel, sur-

[1] Vide ergo ne lumen quod in te est, tenebræ sint. *S. Luc.* XI, 35.

[2] Quale gaudium mihi erit, qui in tenebris sedeo, et lumen cœli non video? *Tobi.* V, 2.

tout si l'on considère que c'est un des plus grand châtiments dont Dieu punisse les pécheurs, en permettant qu'ils soient privés des lumières dont ils ont abusé, et dont ils n'ont pas voulu faire usage[1] ?...

Et pour mieux connaître en particulier les malheurs, et les dangereuses suites qu'entraîne après soi cet aveuglement qui nous est causé par la passion, remarquez ces trois maux, dont le premier est que la passion empêche qu'on ne voie le bien qu'on devrait faire selon son état, sa condition et les grâces que Dieu nous fait. Qu'une âme soit attachée à son argent, elle ne connaît pas quand elle doit faire l'aumône, car cette attache et cette passion l'en empêchent[2] ?... Qu'une autre soit sujette à la gourmandise, et que Dieu lui inspire parfois de se mortifier, elle ne le comprendra point, car l'ardeur et l'impétuosité de la passion ne donnent pas le loisir de penser à ce que Dieu inspire, et conseille pour la conduite de notre vie. Enfin, qu'une autre soif un peu trop passionné pour son honneur et pour sa réputation, elle laissera autant d'actes de vertus à exercer, qu'elle se persuadera fortement qu'on lui fait tort, qu'elle est obligée d'en chercher la réparation, et Dieu sait là-dessus quels grands mérites elle néglige d'acquérir.

Ce n'est pas tout, car on fait du mal, et qui pis est, on ne le connaît point. C'est le second malheur qui résulte de cet aveuglement; c'est le péché qu'on y commet de deux façons. La première, que la passion étant déréglée est un péché habituel; et la seconde, que les effets de cette passion sont autant de péchés actuels, plus ou moins graves, selon que la passion est forte, que la chose est mauvaise et que les autres circonstances sont dangereuses. Mais le pire est, comme on vous l'a déjà dit souvent, que, encore que tous les autres et que vous même étant hors de la passion, vous jugiez qu'il y ait du mal et du péché; néanmoins on devient si aveugle, et on devient si mauvais par cet

[1] Ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt. *Soph.* XVI.

[2] Eripite pauperem, et egenum de manu peccatoris liberate Nescierunt, neque intellexerunt, in tenebris ambulant. *Psal.* LXXXV.

aveuglement, qu'on ne peut se persuader qu'on fasse mal, tout en étant attaché de cœur à la chose où nous faisons le mal [1]. Allez dire à un avare que l'amour déréglé des richesses est un péché, qu'il ne faut pas plus avoir du bien d'autrui, qu'on ne voudrait qu'il en eût du nôtre; il n'en croira rien, et quand ce serait Jésus-Christ qui le prêcherait, il s'en moquerait, comme on voit dans l'Evangile [2], que les Pharisiens se moquèrent de ce qu'il leur disait à ce propos, parce qu'ils étaient avares, ainsi que le remarque le texte sacré. De même en est-il de toute autre affection, là où nous péchons le plus, c'est où nous connaissons le moins que nous péchons....

Ne vous ennuyez point de revenir souvent sur cette vérité, puisqu'il est certain qu'il n'y a point de plus dangereux péchés véniels, pour les personnes vertueuses, que ceux qui se commettent par affection et par attache aux créatures. Les autres péchés qui ne sont que de surprise, d'infirmité ou d'ignorance sont bien moindres; et néanmoins ce sont ceux-là qui sont les plus dangereux que nous connaissons le moins, parce que la même affection qui nous fait pécher, nous fait ignorer ou excuser notre péché. C'est ici que se vérifie ce que dit David, que l'iniquité se trompe, qu'elle ment et qu'elle se fait accroire le faux pour le vrai à elle-même [3]. D'où enfin il arrive, pour dernier malheur, qu'on meurt comme on vit dans ce péché; on ne s'en confesse point, car on ne le connaît pas, on ne veut pas le connaître, on ne veut pas s'en corriger; tant que l'affection dure, elle croît toujours, elle devient insensible, elle passe en endurcissement, en obstination, en présomption ou en desespoir. Jamais les âmes abandonnées ne l'ont été que par suite de leur passions [4]. N'y a-t-il point là assez de mal pour le craindre et pour crier après Jésus, après cette lumière du monde, comme

[1] Et dixisti absque peccato et innocens ego sum. *Jer.* II.

[2] Audiebant hæc omnia Pharisæi, qui erant avari, et deridebant eum. *S. Luc.* XVI.

[3] Mentita est iniquitas sibi.

[4] Ut non obduretur quis ex vobis, fallacia peccati. *Heb.* V.

faisaient ces pauvres aveugles : *O Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous....*

TROISIÈME POINT.

DU REMÈDE QUI EST AU POUVOIR DE NOTRE-SEIGNEUR, ET DE LA FOI QUE NOUS DEVONS AVOIR EN CE POUVOIR.

Croyez-vous, dit Notre-Seigneur à ces aveugles, *que je vous puisse faire ce bien que vous me demandez? Ils répondent aussitôt; Oui, Seigneur. Et alors il toucha leurs yeux de ses mains, en leur disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi*[1]. Que Jésus-Christ demande si expressément la foi de ces aveugles, c'est une circonstance qui mérite d'être meditée; sans doute il nous avait en vue, et provoquait, en leurs personnes, notre confiance et notre foi, qui est particulièrement nécessaire pour trouver quelque remède à l'aveuglement de nos passions; parce que entre les mauvais effets qu'elles produisent dans nos âmes, elles nous ôtent même la croyance de pouvoir jamais en être délivrés. D'où il suit, ou qu'on présume qu'on se sauvera et qu'on se perfectionnera assez sans se défaire de ses passions, ou qu'on désespérera de pouvoir jamais s'en défaire, ni d'arriver à la perfection de son état[2]. Car quel moyen, dit-on, de vivre sans affection? Qui est-ce qui n'a son humeur, son défaut et son faible? Il ne faudrait pas être homme, ni vivre parmi les hommes pour ne se point émouvoir. Voilà comment on se fait illusion, comment on ne sort presque jamais de son aveuglement, puis qu'on ne croit pas qu'on en puisse sortir.

Il est vrai, qu'on ne peut pas tellement se défaire de toutes affections, qu'on n'en ait de bonnes, ou qu'on n'éprouve les premiers mouvements des mauvaises; mais ce n'est pas de quoi il est question; ce n'est pas de là que vient l'aveuglement. On parle des mouvements volontaires, des entretiens d'esprit, qu'on a là-dessus, des paroles et des actions qui en résultent. Il est

[1] Suprà.

[2] Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati a vita Dei per ignorantiam, quæ est in illis, propter cæcitatem cordis ipsorum, qui desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ. *Ephes.* IV.

encore vrai que nous ne pouvons pas nous en défaire de nous-mêmes, sans la grâce de Jésus-Christ, pas plus que de tous nos autres maux ; mais nous en venons jusqu'à ce point d'incrédulité, que nous ne croyons pas pouvoir nous en détacher, même avec le secours de la grâce [1]. En effet, c'est ce que nous disons, que nous avons tant prié et communié pour cet effet, et qu'après tout, nous sommes aussi enclins à la colère et aussi attachés à nos humeurs qu'auparavant, et que partant il n'y a pas de guérison à espérer.

Mais écoutez votre Jésus ; car c'est à vous à qui il parle. Croyez-vous, quand vous me priez, que je puisse ce dont vous me priez. Croyez-vous que je puisse vous donner assez de grâces et de forces pour résister à vos passions, si vous voulez y résister ?... Répondez ; car il importe de vous déterminer entièrement sur cette question, pour trouver le remède à votre mal. Ou bien vous ne croyez pas en vérité que Jésus ait assez de grâces, ni que ses grâces soient assez fortes et assez puissantes contre vos passions ; ou vous croyez en sa puissance. Si vous ne le croyez pas, ah ! certes vous avez grand tort, et vous ne sauriez entretenir cette incroyance sans blasphème et sans infidélité [2]. Quoi ! âme infidèle, que Jésus ne puisse pas vous exempter du mal de vos passions ! Et que serait devenue sa puissance [3] ?... Qui aurait fait cette grâce aux saints, sinon lui ? Et s'il a eu autrefois la puissance, qui est-ce qui la lui a ravi, ou qui empêche qu'il ne puisse pas maintenant faire ce qu'il a fait autrefois ? Que si vous dites que vous ne doutez pas de sa puissance, mais de sa volonté, s'il la veut employer ; c'est un aussi dangereux doute que le premier ; puisque c'est douter de sa bonté, dont vous devez être aussi assuré que de sa puissance. Car, encore que souvent il ne veuille pas tout ce qu'il peut ; néanmoins il est si bon, que quand nous le prions en vérité de nous délivrer de nos maux, il est si disposé à nous en soulager,

[1] Cor malum incredulitatis. *Hebr.* III.

[2] O generatio incredula, infidelis et perversa. *S. Matth.* XVII ; *S. Luc.* IX.

[3] Potestas ejus, potestas æterna quæ non auferetur. *Dan.* VII.

qu'il nous exhorte même à le prier à cette intention[1]. Or, n'est-ce pas un signe qu'il veut nous donner ce que nous lui demandons, quand il nous fait lui demander ce qu'il nous donne. C'est pour cela qu'il tient toujours sa table ouverte pour vous y recevoir, et pour vous y fortifier; c'est pour cela qu'il vous fournit si souvent, dans vos méditations, des sujets qui vous font considérer ces matières, et vous excitent à demander les secours nécessaires contre les défauts que vous reconnaissez en vous. Enfin, cela même vous rend plus blâmable, qu'ayant un Dieu si bon, qui ne vous parle tous les jours que de vous apprendre à ne point vivre par passion, vous doutez encore s'il le veut.

O âme infidèle! n'en doutez plus, ou ne vous présentez plus à la méditation; car il ne vous parlera pas d'autre chose; et douter qu'il veuille ce qu'il vous dit, c'est douter de sa sincérité, c'est lui faire un tort que vous ne voudriez pas faire à un homme d'honneur et de quelque mérite[2]. Dites donc avec ces aveugles: Oui, Seigneur, je crois, je crois que vous avez assez de puissance et de bonté pour m'assister dans la résistance à toutes mes passions. Ajoutez, pour exciter davantage votre foi: Je crois cela, mon Sauveur, car vous êtes la sagesse même, et vous n'ignorez pas la force et la violence de mes passions. Vous êtes la bonté, et vous voulez me donner autant de grâces qu'il m'en faut, pour les mortifier et les gouverner; vous êtes la puissance même, et vous pouvez faire tout ce que vous voulez[3]..... Que me reste-t-il donc sinon de combattre avec cette grâce, et de faire de mon côté ce qu'elle veut de moi, comme j'attends qu'elle fera du sien, ce que je crois qu'elle peut et qu'elle veut faire?... Mon âme, commençons donc à bon escient à régler et à conduire nos mouvements naturels; nous avons la puissance et la bonté de Jésus avec nous. Ne regarde pas tant ta faiblesse et ta malice en combattant, que sa puissance et sa bonté; mais

[1] Manus Dei nostri est super omnes qui quærunt eum in bonitate. I *Esdr.* VIII.
[2] Ne sis incredibilis verbo illius. *Eccli.* XVI.
[3] Voir IIIe liv. de l'*Imitat.* ch. XII et XX.

aussi ne t'appuie pas tellement sur sa puissance et sur sa bonté, que tu ne travailles avec lui; car comme tes combats ne peuvent te servir sans lui, aussi ne veut-il pas t'assister sans que tu combattes toi-même.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De l'aveuglement des passions.

Il est vrai que les passions nous aveuglent, et si on ne voit cette vérité, on montre bien qu'on est aveugle. Car pourquoi avons-nous de la peine à nous conformer aux vérités évangéliques, quand il faut en venir à la pratique, sinon parce que que la passion obscurcit la vérité, et fait qu'on ne la voit, qu'on ne l'aime et qu'on ne l'embrasse pas, comme on ferait si la passion n'y était point? Qu'on vous fasse une injure sans l'avoir mérité, c'est une vérité de l'Evangile qu'il faut alors se réjouir,comme d'un grand bien et d'une belle occasion de mériter devant son Dieu. Mais si vous aimez trop votre honneur, si vous craignez trop le mépris, ces passions vous attristeront, au lieu de vous réjouir; et même, si on veut vous consoler par le mot de l'Evangile, à peine y croyez-vous; vous alléguerez tant de gloses et d'interprétations contraires, que vous renverserez plutôt l'Evangile que d'y croire. D'où vient cela? Hélas! c'est la passion qui aveugle ainsi les yeux de l'esprit. Une âme mortifiée n'aurait que de la joie pour cette injure; car elle croit à la parole de la vérité, qui nous assure qu'il faut s'en réjouir. Mais une âme passionnée pour son honneur s'en attriste; car elle ne croit plus à cette parole, la passion s'y oppose, et elle croit plutôt à sa passion que non pas à son Jésus. N'est-ce pas là de quoi craindre la passion autant qu'on craindrait l'aveuglement d'esprit? Oh! mon Dieu, faites-moi si bien connaître et croire cette première vérité, que jamais la passion ne me fasse ignore, ou méconnaître les autres.

DEUXIÈME POINT.

Du mal de cet aveuglement.

Pour que cet aveuglement soit un grand mal, il suffit que ce soit un aveuglement, c'est-à-dire une privation des lumières et des vérités qui regardent notre perfection; c'est un aussi grand mal que ces divines lumières soient obscurcies, que cette sainte perfection est un grand bien.

Mais si vous en voulez voir plus en détail et plus en particulier les maux et les dangereuses suites, considérez premièrement que, faute de lumières, on ne voit pas le bien qu'on devrait faire. Secondement, souvenez-vous ensuite de ce que l'on vous a dit si souvent, qu'il arrive d'ordinaire que là où l'on pèche plus dangereusement, c'est où l'on croit le moins pécher. Car comme c'est par l'affection que nous avons aux choses que nous pouvons pécher plus grièvement, cette même affection nous fera croire qu'il n'y aura point de mal. Enfin, pour comble de malheur, on mourra dans ce péché, comme on y a vécu, on ne s'en corrigera jamais, car on n'en fait pas d'état, ou si on vient à le craindre, c'est avec le désespoir de s'en corriger jamais. Et ne sont-ce pas là d'assez grands maux pour nous faire crier avec ces pauvres aveugles, après Notre-Seigneur : *Fils de David, ayez pitié de nous.*

TROISIÈME POINT.

Du remède qui est au pouvoir de Notre-Seigneur, et de la foi qu'il faut avoir en ce pouvoir.

Mais croyez-vous que je vous puisse faire ce bien que vous me demandez ? C'est à nous aussi bien qu'aux deux aveugles, à qui Notre-Seigneur parle ; et il nous importe autant d'y répondre et de nous résoudre sur cette question, que de trouver le remède à notre aveuglement. Car, en effet, on en vient là, qu'on ne croit plus pouvoir vivre sans ses affections, et ce n'est pas merveille si on ne s'en corrige point, puisqu'on ne croit pas qu'il soit possible de s'en défaire, quoiqu'on prie, qu'on médite et qu'on communie pour ce sujet. Mais est-il vrai que vous n'en croyez rien ? que vous ne croyez pas que Jésus ait assez de puissance ou de bonté, pour vous donner autant de forces qu'il en faut pour résister à votre passion ?... Lui qui vous presse si fortement d'y résister, et qui sait bien que vous ne le sauriez faire sans grâce et sans son secours. Ah ! quelle injure vous lui feriez ....

Que si vous croyez qu'il le veut, que reste-t-il après cela, sinon de résister courageusement, aussitôt que vous sentez le mouvement de la nature, puisque vous avez la grâce, qui est d'autant plus puissante sur la nature, que Jésus est plus fort que vous ? Et que pouvez-vous craindre ayant la puissance avec vous ? Ne regardez pas tant à votre faiblesse en combattant, qu'à cette divine puissance, d'où il faut attendre la victoire du combat. Mais aussi ne vous fiez pas tant à cette puissance de Jésus, que vous ne résistiez ; car comme votre résistance ne sert de rien sans lui, aussi ne vous servira-t-il de rien sans votre résistance....

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN.

Tout homme qui s'élève sera abaissé ; quiconque s'abaisse sera élevé [1].

Le Sujet tiré de l'Evangile du jour contient la parabole si connue du pharisien et du publicain. C'était, à ne considérer que les apparences, deux hommes d'une conduite bien différente. La vie du pharisien était toute confite en bonnes œuvres ; celle du publicain semblait toute remplie d'actes mauvais [2]. Pourtant, le pharisien étant orgueilleux avec toutes ses bonnes œuvres, et le publicain étant humble au milieu de ses fautes, l'humble fut, selon le jugement de Dieu, préféré à l'orgueilleux. La raison en est que l'humilité plaît tellement à Dieu, et que l'orgueil lui répugne si souverainement, qu'il préfère un pécheur qui s'humilie à un homme de bien qui s'enorgueillit. D'où il suit que quiconque se glorifie du bien qu'il fait sera bientôt humilié, et que celui qui sait s'humilier, fût-il pécheur, sera élevé en grâce.

La Fin est de bien considérer la conduite différente de ces deux hommes, les sentiments qu'ils expriment dans leur prière, le châtiment de l'un et la justification de l'autre, afin d'éviter l'orgueil du pharisien, et d'imiter l'humilité du publicain.

La Forme est en ces trois points :

1° De l'orgueil du pharisien.

2° De l'humilité du publicain.

3° Du châtiment de l'orgueil et de la récompense de l'humilité.

PREMIER POINT.

L'ORGUEIL DU PHARISIEN.

On ne saurait rien dire de plus propre pour représenter la nature de l'orgueil, et pour montrer le mérite de l'humilité, que cette parabole. Rendez donc premièrement à Jésus-Christ de très-humbles actions de grâces de vous avoir laissé cet en-

[1] Omnis qui se exaltat, humiliabitur, et qui se humiliat, exaltabitur. S. *Luc.* XVIII.

[2] Dixit ad quosdam qui in se confidebant tanquam justi, et aspernabantur cæteros, parabolam istam : Duo homines ascenderunt in templum, ut orarent, unus Pharisæus et alter Publicanus, etc. Infra.

seignement pour vous en faire tirer instruction et profit, vous préparant dès lors des grâces toutes particulières pour cette fin[1]...! Oh! sagesse éternelle, que vous êtes merveilleuse, de savoir si bien ordonner le présent, qu'il puisse encore servir de leçon pour l'avenir! Oh! bonté de mon Sauveur, que vous êtes aimable de diriger ainsi toutes vos paroles et vos actions pour mon bien! Oh! puissance adorable, je réclame votre secours, afin de recueillir de cette méditation le fruit que vous désirez que j'en retire.

Or, l'orgueil de ce pharisien superbe se dévoile par trois circonstances, qui doivent vous servir pour remarquer si vous ne tombez point dans le même défaut. Premièrement, c'est qu'étant venu au temple pour prier Dieu, il ne fait que s'occuper et parler du bien qu'il a fait, sans dire un mot de ses péchés; au lieu qu'il devait taire ses bonnes œuvres, et ne parler que de ses fautes. Dieu, en effet, récompense assez nos bonnes œuvres sans qu'il soit besoin de les lui rappeler, et il ne nous pardonne pas nos péchés, si nous ne lui en demandons le pardon. Mais comme le pharisien avait plus intention dans sa prière de servir la vanité de son cœur, que de rendre un véritable hommage à Dieu, il se loue plutôt qu'il ne se blâme, car la louange qu'il se donne répond mieux à son dessein, que s'il se fût blâmé ou accusé [2].

Voyez quel désordre c'est que d'avoir une haute opinion de soi-même, ou de vouloir que les autres la partagent. On ne pense qu'à cela dans les églises mêmes. Si une larme vous tombe des yeux, il vous semblera que tout le monde vous regarde, et qu'il vous considère comme un saint. Si ensuite vous venez à parler de dévotion, ou de quelque autre sujet, vous vous citerez aussitôt pour exemple[3].... Et enfin, n'est-il pas vrai que

[1] Quia superbia plusquam aliæ passiones, vexat hominum mentes, crebrius de hac monet. Theoph.

[2] Jejuno bis in Sabbato, decimas do omnium quæ possideo Quid rogarit Deum, quære in verbis ejus, et nihil invenies, Ascendit orare, noluit Deum rogare, sed se laudare. S. Aug. serm. XXXVI *de Verb. Dom.*

[3] Loquere in tua causa vix. *Eccli.* XXXII.

vous ne parlez jamais plus à votre aise, que quand vous parlez de vous, de ce que vous avez fait, et de ce qui vous est arrivé?... Or, sachez que tout cela sent le pharisien, et le vice d'orgueil.

En second lieu, il ne se contente pas de donner ces vains applaudissements à sa conscience, et de former dans son cœur une folle estime de soi-même, il se préfère encore aux autres : Je ne suis pas, dit-il, comme les autres, qui ne sont pour la plupart que des voleurs, des adultères et des impies[1]. Que direz-vous de l'arrogance de cet insolent? Mais ne craignez-vous point de vous accuser en l'accusant?... Ne pensez-vous point y avoir votre part?... Dites la vérité, vous considérez-vous comme le dernier et le plus grand des pécheurs, comme l'Apôtre[2]? Si vous ne le croyez pas, vous vous préférez donc aux autres, et vous dites à peu près comme le pharisien : Je ne suis pas pour le moins comme quelques autres, je ne suis pas des plus mauvais, dit-on si souvent, il y en a de bien pires que moi, si j'étais damné il y en aurait bien d'autres. Et quoiqu'on n'ose pas toujours prononcer ces paroles, néanmoins au fond de l'âme, il y a une secrète présomption, qui ne vous fait que trop souvent penser que vous n'êtes pas mauvais comme ceux que vous voyez, ou dont vous entendez parler, ce qui peut être vrai, mais ce qui aussi peut être faux. Vous n'en savez rien au fond; pensez-vous que vous connaissez tous vos défauts et le véritable état de votre âme?... Il n'y a que Dieu qui le connaisse pour en parler assurément[3]. Et des autres, qu'en savez-vous? Pénétrez-vous le fond de leur cœur pour y voir leur malice? N'y est-on pas souvent trompé? Ne vous est-il pas défendu d'en juger, ni même de penser à leurs défauts? Cela n'est-il pas réservé à Dieu seul, qui sonde les cœurs, les intentions et les desseins des hommes[4]?...

Un autre pharisien, qui jugeait sainte Madeleine, ne se trom-

[1] Non sum sicut cæteri hominum raptores, injusti, adulteri.

[2] Quorum primus ego sum. I *Tim.* I.

[3] Nescit homo, utrum amore an odio dignus sit, sed omnia in futurum servantur incerta. *Eccli.* VI.

[4] Noli altum sapere, sed time, etc. V. *Rom.* XI.

pait-il pas [1] ? Celui-ci en se préférant au publicain, ne faisait-il pas mal? Et néanmoins en apparence, ils pensaient juger aussi véritablement de ceux qu'ils voyaient, que vous pourriez faire des autres ; et ainsi vous pourriez aussi bien vous tromper, et comme eux juger mal. Et quand même il serait vrai que vous n'êtes pas aussi mauvais que tel ou tel, qu'est-il besoin d'y penser ou de vous arrêter à cette pensée, qui peut avoir ces trois mauvais effets. L'un, qu'elle nous fait accroire que nous sommes bons, parce que nous ne sommes pas aussi mauvais que les autres, ce qui est faux ; car il ne s'ensuit pas qu'on soit parmi les bons, pour n'être pas parmi les plus mauvais [2]. L'autre est qu'elle nous entretient dans une vaine complaisance de nous-mêmes, ce qui est très-dangereux ; et le troisième, qu'elle cache la présomption de pouvoir toujours demeurer dans cet état, comme si c'était par notre propre vertu, et non pas par une pure grâce et miséricorde de Dieu, que nous sommes en bon état [3]. Car encore que nous remerciions Dieu des grâces qu'il nous fait, ce pharisien en faisait tout autant, et il ne laissait pas avec cela d'être orgueilleux ; parce que ce vice est si subtil, qu'à la moindre parole que nous disons de nous, il s'éveille, il pénètre plus avant et s'accroît davantage. Détestez donc l'orgueil de ce pharisien, mais de telle manière que vous appreniez à y reconnaître le vôtre, à le craindre et à le détester. N'y aurait-il de mal en vous, que de penser que vous n'êtes pas très-mauvais, que de vous complaire en cette pensée, et à cause de cela de vous préférer à quelque autre; ce serait peut-être un plus grand mal que n'est celui dont vous jugez.

Enfin, pour troisième marque d'orgueil, le pharisien ne parle pas seulement des méchants en général; mais en particulier, il accuse ce publicain [4], qu'il condamne en lui-même

[1] S. *Luc.* VII.

[2] Audaces, sibi placentes. II *Pet.* II.

[3] Deus gratias ago tibi quòd non sum sicut cæteri hominum. Nec reprehenditur, qui Deo gratias agebat, sed quia nihil sibi addi cupiebat. S. Aug. *de verb. Dom.*

[4] Velut etiam hic publicanus.

avec dédain et avec mépris, en se félicitant de n'être pas comme lui. Sur quoi vous remarquerez une infidélité de votre cœur, qui ayant devant soi des personnes de vertu et des modèles, en comparaison desquelles vous pourriez vous reconnaître pour ce que vous êtes, c'est-à-dire très-imparfait, il aime mieux s'arrêter à ceux qui paraissent plus libres, quoique peut-être ils ne soient pas moins vertueux[1]. Mais il s'attache à ce qui paraît, parce que cela flatte son dessein, qui est de n'être pas plus parfait, et de croire qu'on l'est assez, puisqu'on l'est autant et plus que tels et tels. Ah! mauvais cœur, n'est-ce pas trahir son maître que de lui persuader ce qui n'est pas? N'est-ce pas être perfide et déloyal, qu'au lieu de dire la vérité, et de faire connaître qu'on n'est pas dans la perfection de son état, en ne suivant pas l'exemple de ceux qui y vivent plus parfaitement, il fait accroire qu'on en fait trop, parce qu'on en fait peut-être un peu plus que ceux qui ignorent ce que c'est que la perfection[2].

Défions-nous, mon âme, de cette trahison, établissons cette règle pour notre conscience : qu'il ne suffit pas d'être médiocrement vertueux pour l'être comme nous devons l'être! Il faut que notre vertu réponde aux grâces et aux moyens que nous avons de la fortifier et de la pratiquer ; il faut que ce soit la vertu d'une personne qui, méditant et communiant aussi souvent que nous le faisons, reçoit assez de grâces pour être humble, patiente et charitable, comme les Ecritures nous enseignent qu'il faut l'être, et comme les saints l'ont été. C'est selon la proportion de ces grâces que Dieu juge de notre vertu, selon qu'elle y revient, ou qu'elle en est plus ou moins éloignée. Ah! que ses jugements sont bien différents des nôtres, et puisque ses jugements sont la vérité et l'équité même, que peuvent être les nôtres, sinon vanité et mensonge? Oh! que le Sage[3]

[1] Bonum æmulamini in bono semper. *Gal.* IV.

[2] Scio opera tua quia nomen habes quod vivas, et mortuus es, esto vigilans, et confirma cætera quæ moritura erant. Non enim invenio opera tua plena coram Deo meo. In mente ergo habe qualiter acceperis, et audieris, et serva. *Apoc.* III.

[3] Duo rogavi te, ne deneges mihi antequam moriar. Vanitatem et verba mendacia longè fac à me. *Prov.* XXX.

avait sujet de prier Dieu qu'il le délivrât de ces deux maux. Je vous fais la même prière, ô mon Dieu; détournez de moi la vanité et le mensonge....

DEUXIÈME POINT.

L'HUMILITÉ DU PUBLICAIN.

Il ne suffit pas au médecin de découvrir la cause du mal, s'il n'y apporte le remède; vous avez reconnu le mal de votre orgueil dans la personne du pharisien, voyez le remède dans celle de l'humble publicain, et remarquez-y trois actes de grande humilité. Le premier envers Dieu, le second envers le prochain, le troisième envers lui-même. Il est si confus qu'il n'ose lever les yeux au ciel, mais le cœur tout pénétré d'une sainte douleur, et d'un esprit abîmé dans son néant, il crie miséricorde: Mon Dieu, dit-il, ayez pitié de moi pauvre pécheur[1]? C'est là reconnaître Dieu pour ce qu'il est; c'est parler comme il faut devant lui; car la vérité est que nous ne sommes de nous-mêmes que pécheurs, et nous ne pouvons rien attester de nous plus véritablement que cette vérité: que nous sommes pécheurs[2]. C'est une vérité de foi qui n'a point sa pareille, en ce sens qu'aucune ne peut me porter à affirmer qu'il y a en moi quelque bien, avec autant de certitude que celle-là me fait convenir qu'il y a en moi du mal et du péché; et comme l'humilité est la vérité, elle nous fait connaître et sentir ce que nous sommes, et nous fait parler selon que nous le connaissons.

Voilà donc comme il s'humilie devant Dieu; puis, descendant en lui-même, il se trouve dans son néant; il se frappe la poitrine, comme pour témoigner qu'il ne mérite pas même de vivre, et qu'il ne reste à ce cœur qui a offensé Dieu, qu'à être brisé pour réparer sa faute et pour témoigner son regret[3].

Enfin, il s'humilie au-dessous des autres, se tenant loin comme à l'écart, et comme indigne d'approcher, ne se consi-

[1] Nolebat nec oculos ad cœlum levare. Deus propitius esto mihi peccatori.
[2] Neque enim est homo qui non peccet, II, *Paral.* VI.
[3] Percutiebat pectus suum.

dérant que comme un pécheur, et tous les autres comme des gens de bien, qu'il respecte autant qu'il se méprise lui-même, et qu'il ne voit que de loin, comme il se voit éloigné de leur état de vie [1].

Voilà les sentiments que nous devrions avoir dans notre intérieur, dans nos prières et dans notre conversation, si nous prétendons jamais plaire à Dieu. Car si ce publicain, tout pécheur qu'il était, plut davantage à Dieu par son humilité, que le pharisien par toutes ses bonnes œuvres, combien eût-il plu davantage, si à sa propre humilité il eût réuni les bonnes œuvres du pharisien [2]? Certes, si le pharisien eût eu les péchés du publicain, avec son orgueil, il eût été bien plus mauvais et plus infâme devant Dieu, qu'il n'était, ayant au moins quelque sorte de bien; de même aussi le publicain eût été bien meilleur, s'il eût été humble, sans être mauvais d'autre part. Et c'est l'état de perfection où vous êtes appelé, si vous ne faites pas la sourde oreille, et si vous n'aimez pas mieux mépriser la grâce qui vous est présentée, que de la recevoir et la faire fructifier.

Représentez-vous donc quatre sortes de personnes touchant l'état d'orgueil et d'humilité, pour savoir desquels vous voulez être. Les uns sont comme le pharisien, qui ayant quelques biens, en deviennent orgueilleux; les autres sont pires, car, n'ayant aucun bien, ils ne laissent pas d'être orgueilleux. Les troisièmes sont comme le publicain, mauvais et humbles; mais les quatrièmes sont humbles sans être mauvais, ils s'humilient autant dans leur bonté, que les méchants dans leur malice; ils ne voient pas leurs qualités, ou ils ne les voient que comme des faveurs de Dieu, dont ils sont indignes, et dont ils perdent, à leur avis, la moitié, en ne faisant pas tout le bien qu'ils pourraient faire; d'où il arrive qu'ils s'estiment si coupables et si petits devant Dieu, qu'il n'y a louange ni estime des hommes,

[1] A longè stans.

[2] Si humilitas juxta delicta tantum potest, quid poterit justitiæ conjuncta : et si fastus conjunctus justitiæ potest deprimere, quid faciet conjunctus peccato? S. Chrys.

qui les enorgueillisse [1]. Eh bien, ne voudriez-vous pas être de ceux-ci, si vous en pouviez être?... Et doutez-vous que vous n'en puissiez être, après tant de lumières et de connaissances que vous recevez tous les jours sur ce sujet? Faut-il encore attendre à faire des péchés pour être humble?... Hélas! si les péchés de votre vie passée ne vous tiennent dans l'humilité, ceux que vous ferez tous les jours ne vous humilieront pas davantage; et ainsi il est à craindre que si vous n'êtes des meilleurs, vous ne soyez des pires étant dans le péché et dans l'orgueil.

TROISIÈME POINT.

DU CHATIMENT DE L'ORGUEIL, ET DE LA RÉCOMPENSE DE L'HUMILITÉ.

Tout homme qui s'élève sera abaissé [2]. L'humiliation est le châtiment de l'orgueil. Ce qui se peut entendre en trois façons; car premièrement, Dieu permet que les orgueilleux soient abaissés devant les yeux du monde, en punition de leur vanité, ou pour les obliger à se corriger [3]. Cette première sorte d'humiliation, qui tient lieu de peine et de châtiment, n'est pas encore tant à craindre que les autres; car les orgueilleux, en second lieu, sont humiliés devant Dieu en cette vie, par la privation des grâces que Dieu leur soustrait; permettant justement, pour les punir de l'abus qu'ils en font, qu'ils ne fassent plus le bien dont ils auraient tiré vanité, et qu'ils tombent dans des péchés infâmes qui les couvrent de honte et de confusion [4]. Pensez un peu quel mal c'est que l'orgueil, qui ne peut être guéri que par de si étranges remèdes. Mais ce qui est encore plus à craindre, c'est que Dieu les humilie à la mort devant son tribunal, et dans toute la durée de l'éternité. Autant elle s'est glorifiée, autant soit-elle

[1] Comment peut s'élever pour de vaines louanges celui dont le cœur est soumis à Dieu? Le monde entier ne saurait inspirer le moindre sentiment d'orgueil à celui que la vérité s'est assujetti. *Imitat.* Liv. III, chap. XIV.

[2] Omnis qui se exaltat humiliabitur.

[3] Elevatum est cor ejus, et facta est contra eum ira, humiliatusque est posteà, eo quòd exaltatum fuisset cor ejus. II *Par.* XXXII, *de Ezechia.*

[4] Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt. Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum, in immunditiam, etc. *Rom.* I.

tourmentée, et que ses peines égalent son orgueil et ses délices, dit-on alors à une âme superbe[1]. O Dieu! quelle confusion souffrira cette âme vaine et orgueilleuse, quand elle sera présentée devant Jésus-Christ, qui est le Roi des humbles et le Juge des superbes; si le superbe ne peut souffrir un petit affront, comment supportera-il une confusion éternelle, qui l'attend à la fin de ses jours. Esprit présomptueux, je t'attends à cette heure-là, lui dit son Juge par un de ses prophètes, ton jour viendra, tu seras recherché pour tes crimes; je mettrai ton orgueil à la vue de tout le monde, et on saura que toute ta vie et que tes vertus mêmes n'ont été que vanité[2]. Ah! mon Dieu, faites-le-moi savoir s'il vous plaît dès maintenant, et que la connaissance que vous me donnerez de mon orgueil m'humilie; car, en vérité, il n'y a rien de si humiliant que de reconnaître avec vérité qu'on est un orgueilleux.

Or comme l'orgueil est châtié par l'humiliation et par l'abaissement, l'humilité est aussi récompensée par l'élévation et par l'honneur qui lui est promis par ces paroles: *Quiconque s'abaisse sera élevé*[3]. Ce qu'on peut reconnaître en trois façons. Premièrement, devant les hommes, qui aiment naturellement les humbles, et les préfèrent aux autres. Secondement, parce que ce serait une légère récompense, si Dieu n'ajoutait aux louanges et à la faveur des hommes l'abondance des grâces; il bénit toute leurs actions, et fait réussir heureusement toutes leurs entreprises[4]. Et en troisième lieu, il ne se contente pas de les rendre heureux et glorieux pendant leur vie; mais il étend ses faveurs après leur mort, mesurant la gloire qu'il leur donne en l'autre monde, à l'humiliation volontaire qu'ils ont soufferte en celui-ci, comme on voit dans une balance qu'un des plateaux est d'autant

[1] Quantam glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum. *Apoc.* XVIII.

[2] Ecce ego ad te, superbe, dicit Dominus, quia venit dies tuus, tempus visitationis tuæ.

Et cadet superbus et corruet, et non erit qui suscitet. *Jer.* X.

[3] Et qui se humiliat exaltabitur. Superbum sequitur humilitas, et humilem spiritu suscipiet gloria. *Prov.* XXIX.

[4] Superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. I *S. Petr.* V.

plus élevé que l'autre est abaissé. Ce qui vous a été tant de fois représenté dans la vie de tous les saints, à commencer par le chef de tous, pour continuer dans tous ses membres, qu'il ne faut pas se souvenir de ces paroles de l'Apôtre, pour la vérification de cet article: Que parce que le Fils de Dieu s'est humilié, il a été exalté, et comme il s'est humilié jusqu'au plus profond des enfers, aussi a-t-il été élevé au-dessus des cieux et de tous les chœurs des Anges[1]. Ainsi, à proportion que les saints seront descendus plus bas, ils monteront plus haut, et on leur dira comme à celui qui s'était mis le dernier au banquet: Mon ami, montez plus haut[2]. Oh! quel honneur!...

Mais, mon Dieu, est-il permis d'y penser; et ne peut-on pas craindre aussi bien cet honneur que celui de la terre? Mon fils, l'honneur du ciel et de la terre n'est pas mauvais, quand il n'est pris que comme je le donne, et parce que je le donne. Qui voudrait de l'honneur autrement que je veux le donner, ferait mal, non pas tant par le désir qu'il aurait de l'honneur, que par la manière de se le procurer, qui n'est pas celle que j'ai voulue et enseignée. C'est par l'humiliation que je veux qu'on arrive à l'honneur[3]; c'en est la récompense et je ne le donne point autrement. Mais j'entends qu'on s'humilie soi-même, et qu'on n'attende pas à être humilié; je veux qu'on prévienne en s'abaissant partout, ou en acceptant de bon cœur l'humiliation, quand je l'envoie, en faisant de nécessité vertu. Autrement plusieurs sont humiliés qui ne seront pas glorifiés; parce qu'ils ne s'humilient pas eux-mêmes, leur humiliation vient du dehors, elle n'est pas dans le cœur, ils la souffrent mais ils ne l'aiment pas, ils la sentent, mais ils ne la goûtent pas. Ils s'en plaignent au lieu de s'en réjouir, ils disent qu'on leur fait tort au lieu de reconnaître qu'ils l'ont bien mérité. Ce n'est pas s'humilier pour mériter d'être élevé; mais c'est se soulever dans son humiliation, et c'est provoquer Dieu à vous humilier et abaisser encore

Ponit humiles in sublime. *Job.* v.

[1] Humiliavit semetipsum, etc. Propter quod et Deus exaltavit illum. Philip. II.

[2] Amice ascende superius. *S. Luc.* XIV.

[3] Gloriam præcedit humilitas. *Prov.* XV.

davantage. C'est sous la puissante main de Dieu qu'il faut s'humilier, comme parle un Apôtre, afin qu'il vous élève au jour de sa visite; et cette puissante main n'est autre chose que les occasions qui se présentent, et que nous devons accepter comme de la main de Dieu, qui est aussi forte pour nous relever de nos humiliations, qu'elle est puissante pour nous humilier [1]. O Divines mains, marquez-moi, s'il vous plaît, ces occasions, et quand elles arriveront, abaissez-moi tellement d'une main, que vous me souteniez de l'autre, afin que je puisse vous dire avec votre saint prophète : Oh! que vous m'avez obligé en m'humiliant! Oh! mon Dieu, oh! que je l'avais bien mérité; car avant que d'être humilié je vous avais offensé [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

L'orgueil du pharisien.

L'orgueil du pharisien paraît en ce qu'il se vante de ses bonnes œuvres ; il se préfère aux autres qu'il méprise, et en particulier à un publicain qui était là présent. Quel homme vain, direz-vous; mais si vous êtes aussi vain que lui, que direz-vous? Reconnaissez-le premièrement, en ce que vous parlez si souvent de vous et de vos bonnes actions, qu'on s'en moque au lieu que vous pensez qu'on vous en loue.

Secondement, si vous vous connaissez bien, vous avouerez qu'il y a une secrète présomption au fond de votre cœur, qui vous fait croire que vous n'êtes pas des plus mauvais du monde, bien loin de ce sentiment de l'Apôtre et de tous les grands saints, qui ne se prennent que pour les plus grands pécheurs. Enfin, si on vous serrait de plus près, et qu'on vous fît peur, en vous disant en ami et en vérité que vous avez sujet de craindre pour votre salut, croiriez-vous qu'on vous dise vrai?... N'iriez-vous pas aussitôt penser à beaucoup d'autres personnes, que vous ne regardez qu'au

[1] Humiliamini sub potenti manu Dei ut vos exaltet in tempore visitationis. I *S. Petr.* v.

[2] Priusquam humiliarer, ego deliqui. Bonum mihi, quia humiliasti me. *Psalm.* CXVIII.

dessous de vous ? Et ne diriez-vous pas aussitôt que vous n'êtes pas comme elles, que vous n'êtes pas libertin, mondain, avare, ni trompeur comme tant d'autres, et qu'il faudrait qu'il y en eût beaucoup de damnés avant que vous le fussiez, et que, partant, vous n'avez pas sujet de craindre ?...

O âme pharisienne ! vous ne ressentez que trop ce mauvais levain, dont notre Jésus avertit qu'il faut se défier. Le pharisien de l'Évangile n'avait point d'autre sentiment que cela, quoiqu'il eût d'autres termes; et ce n'est pas tant dans ses paroles qu'il a fait paraître son orgueil, que dans le sentiment. Que ne regardez-vous aussi bien tant de saints, qui sont au-dessus de vous, comme vous vous arrêtez à voir quelques méchants qui vous semblent tels, et qui peut-être ne le sont pas ? Que si vous dites qu'il ne faut pas être si saint pour être sauvé, sachez aussi qu'il ne faut pas être si méchant pour être damné. C'est assez d'être orgueilleux, et c'est être assez orgueilleux, que de s'estimer plus qu'on n'est, ou d'estimer les autres moins qu'ils ne sont devant Dieu.

DEUXIÈME POINT.

L'humilité du publicain.

Le publicain au contraire fait voir son humilité. Premièrement devant Dieu, en ce qu'il n'ose pas lever les yeux au ciel ; puis en soi-même, se frappant la poitrine comme un très-grand pécheur qui se reconnaît tel, et qui n'a que cette parole à dire à son Dieu : *Qu'il ait pitié de lui.* Enfin envers les autres, en ce qu'il n'ose les approcher, se tenant à l'écart et loin d'eux, comme il croit qu'il en est éloigné de vie et de bonté. C'est s'humilier cela, et c'est tellement plaire à Dieu, que cet humble pécheur lui est plus agréable, que l'orgueilleux jeûneur ou aumônier. Or voyez un peu ; si l'humilité d'un pécheur plaît à Dieu, combien celle d'un homme de bien lui plaira-t-elle davantage ? Car il n'y a point de doute, si le pharisien eût été aussi humble avec ses bonnes œuvres, que le publicain avec ses péchés, qu'il eût été plus agréable à Dieu que lui, comme il est assuré que si le publicain eût été aussi orgueilleux que le pharisien, il eût encore été plus mauvais et plus condamnable.

Il y a donc quatre états en matière d'orgueil et d'humilité. Le premier d'être bon, mais superbe ; le second d'être superbe et mauvais ; le troisième d'être méchant, mais humble ; le quatrième d'être bon et être humble tout ensemble. Choisissez et craignez que si vous ne vous mettez dans le meilleur état, vous ne tombiez dans le pire ; car si vous méprisez

la grâce qui se présente pour vous faire meilleur, elle s'offensera de ce mépris, et se retirant d'avec vous, elle vous abandonnera à vous-même, et vous deviendrez pire que le pharisien, étant mauvais et superbe tout ensemble, au lieu que vous pouviez vous faire meilleur que le publicain, vous faisant vertueux et humble dans vos vertus, comme la grâce vous invite à l'être....

TROISIÈME POINT.

Châtiment de l'orgueil et récompense de l'humilité.

Quiconque s'exalte est humilié, et quiconque s'humilie est exalté. Voilà le châtiment de l'orgueil et la récompense de l'humilité. Le superbe est humilié dans la vie civile, par les hommes mêmes qui ne peuvent souffrir un orgueilleux ; ou dans la vie spirituelle par la privation des grâces qui l'abandonnent à des péchés infâmes; ou dans la vie éternelle par un juste jugement de Dieu qui est porté contre lui. De même l'humble est exalté devant les hommes qui honorent l'humilité, quoiqu'ils ne l'aient pas ; devant Dieu, qui bénit toutes ses actions et les fait prospérer; devant tous les saints du paradis, où l'humble sera élevé aussi haut qu'il se sera humilié ici-bas, à l'exemple du saint des saints, qui s'étant humilié jusqu'au centre des enfers, a été pour cet effet élevé jusqu'au plus haut des cieux. Ne voudriez-vous pas être des plus proches de Jésus-Christ dans cette gloire céleste ? Approchez-vous donc ici de lui en ses mépris, et n'allez pas dire que vous vous contenteriez bien d'être le dernier en paradis ; car il y faut être en la place où Dieu nous voudra. Et quelque place que ce puisse être, il vous faut plus d'humilité que vous n'en avez encore acquise, d'autant plus que vous n'en avez pas même assez, pour y être reçu le dernier et le plus bas de tous. Pensez sérieusement à cette vérité.

SUJET DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Ce Sujet est tiré des instructions que Notre-Seigneur donna à ses Apôtres, lorsqu'il les envoya prêcher et commencer ainsi ce ministère évangélique de la prédication de la parole de Dieu, et autres semblables fonctions qui regardent le prochain. Nous rapporterons tous les enseignements qu'il leur donne à six vertus principales, qui, tout en étant propres à ceux qui sont appelés à ce divin emploi, ne laissent pas d'être utiles et même nécessaires à toutes sortes de personnes, soit pour leur propre perfection, soit pour servir à celle d'autrui, selon leur état et leur condition.

LUNDI.

DE LA PRIÈRE NÉCESSAIRE AUX MISSIONNAIRES, POUR AVANCER LE SALUT DES AMES.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR:

La moisson est abondante, mais il y a peu de moissonneurs, pour en faire la récolte; priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour la recueillir [1].

Le Sujet de la méditation, qui fait l'ouverture des sujets de cette semaine, est le suivant. Notre-Seigneur, voyant la multitude du peuple qui,

[1] Messis quidem multa, operarii autem pauci: Rogate ergo dominum messis ut mittat operarios in messem suam. *S. Matth.* x.

pour écouter sa parole, le suivait avec tant de ferveur, qu'elle oubliait le boire et le manger, il fut si touché de compassion de voir tant d'âmes abandonnées comme des brebis sans pasteurs, qu'il se sentit obligé de leur envoyer ses disciples pour les secourir et les instruire [1]. Dans ce but il dit à ses Apôtres ces belles paroles : Mes Apôtres vous voyez la grande disposition que le peuple apporte à son salut; la moisson est riche et belle, mais il y a peu d'ouvriers; priez donc le maître de la moisson, qu'il en envoye. Voilà ce qui donna commencement aux missions, et ce qui ouvrit la porte à l'Evangile. Il est à remarquer que Notre-Seigneur avertit premièrement ses disciples de recourir à la prière; en effet, c'est par la prière qu'il faut commencer une si importante fonction, attendu que la conversion des âmes est l'œuvre spéciale de Dieu, dont il faut, par conséquent implorer le secours, afin de la faire réussir à sa gloire. C'est pourquoi nous en faisons le sujet de cette première méditation.

La Fin est d'apprendre à prier avec ferveur pour le salut des âmes; et afin que la prière soit plus fervente et plus efficace, de remarquer en ces paroles de Notre-Seigneur, que nous avons citées, trois belles parties de la prière, qui sont la considération, l'affection et la demande.

La Forme est en ces trois points, contenant les trois parties de l'oraison :

1° De la considération, qui est la première partie de l'oraison, sur ces paroles : *La moisson est belle et grande.*

2° De l'affection, qui est la seconde partie de l'oraison : *Il y a peu d'ouvriers.*

3° De la demande, qui fait la troisième partie, sur ces mots : *Priez donc le maître de la moisson qu'il envoye ses ouvriers.*

PREMIER POINT.

DE LA CONSIDÉRATION QUI EST LA PREMIÈRE PARTIE DE L'ORAISON, SUR CES PAROLES : *La moisson est grande.*

Pour entrer dans la considération par les paroles de Notre-Seigneur, qui nous représentent la grandeur et l'abondance de la moisson en l'état présent, où nous la pouvons considérer, remarquez qu'il y a trois circonstances qui peuvent faire voir la grandeur d'une moisson. La première est l'étendue du pays

[1] Videns autem turbas misertus est eis : quia erant vexati, et jacentes sicut oves non habentes pastorem. Tunc dicit Discipulis suis : Messis quidem multa, etc.

où l'on a semé; la seconde, l'abondance universelle de la récolte qui en revient partout; et la troisième, la qualité ou la bonté du grain. D'où il suit, que plus il y a de pays ensemencé, ou que plus la récolte est grande, ou plus l'espèce du grain est précieuse, plus aussi la moisson est riche et abondante. Et c'est ce que l'on peut appliquer à notre sujet, en considérant la grandeur de la moisson spirituelle des âmes, par ces trois circonstances.

La première de l'étendue de pays, où l'on peut semer; c'est par tout le monde, c'est à toutes sortes de personnes, il n'y en a pas une avec qui vous ne puissiez profiter, lui disant un bon mot, selon son état et sa condition, selon le besoin qu'elle en a, ou le moyen que vous avez de lui parler. Oh! que la moisson est grande, puisqu'elle est aussi grande que le monde entier!...

En second lieu, l'abondance est grande, parce que, de tous les moyens qui sont aujourd'hui dans l'Eglise, on n'en voit point de plus universellement utile et profitable que celui des missions, quand on les fait avec l'esprit apostolique, et la grâce qui est donnée pour cet effet. Toutes les nouvelles conversions des Indes, du Japon et de la Chine se sont faites par ce moyen, Dieu y versant une bénédiction si particulière, qu'on ne peut douter que ce ne soit un moyen tout divin. Aussi est-ce celui que pratiquait Notre-Seigneur en prêchant[1], c'est celui qu'il a enseigné à ses Apôtres, celui qu'ils ont pratiqué et laissé à la postérité, avec la grâce et la bénédiction qui leur avait été donnée, quand ils ont été envoyés pour commencer à travailler. C'est donc une riche mission, puisque par un mot qu'on dira quelquefois à l'oreille du cœur, par ces discours familiers et par cette façon populaire, on fera plus qu'avec tous les sermons du Carême; et on gagnera plus d'âmes dans un petit village que dans les plus grandes villes[2].

[1] Et circuibat Jesus omnes civitates, et castella, docens in Synagogis eorum, et prædicans Evangelium regni. *S. Matth.* IX.

[2] Non tam multi ad Christum sectandum adducuntur quando ma ificum ali-

Enfin, si la bonté du grain qu'on recueille sert à la richesse de la moisson, on aura sujet de reconnaître celle-ci pour très-riche, puisqu'il ne s'agit rien moins que du salut et de la perfection des âmes, dans la véritable profession du christianisme, qui ne s'apprend jamais mieux que par ces entretiens particuliers, où l'on parle à loisir aux personnes, dans lesquels on descend à leurs besoins personnels, par lesquels on pénètre dans les cœurs, y arrachant doucement les trois racines de tous les maux, qui sont les trois concupiscences, y plantant les vertus opposées et conformes à l'état d'un chacun. C'est ainsi qu'on y opère de véritables conversions, qui ne sont jamais véritables, si on n'en vient à ces racines qui entretiennent l'affection au péché; c'est ainsi qu'on fait refleurir la primitive Eglise, en voyant que chacun ne pense et ne parle que de son salut, et de cette affaire uniquement nécessaire. On ne travaille et on n'exerce sa charge qu'en cette vue, et on ne voudrait pas, pour tous les biens du monde, avoir fait une lâcheté ni consenti à un péché, n'estimant point de plus grand mal que ce mal de l'offense de Dieu, et ne tenant point d'autre bonheur ni d'honneur plus grand en cette vie, que d'être dans les bonnes grâces de son Dieu, de le servir en tout ce que l'on fait, et de tâcher de lui plaire et de lui être agréable.

N'est-ce pas là un fruit qui mérite qu'on reconnaisse que la moisson qui le produit est grande; puisque c'est tout le fruit qu'en attend le Sauveur de nos âmes, après toutes les dépenses qu'il a faites pour semer ce bon grain, pour former ses ouvriers à le recueillir, et pour les envoyer à la récolte? O Seigneur, envoyez-les, s'il vous plaît, et si vous me jugez digne d'y pouvoir contribuer et servir en quelque chose, me voilà prêt, que voulez-vous que je fasse, ou pour instruire les autres, ou pour me faire instruire moi-même, ou pour aider ceux qui s'emploient à les instruire.

quid et altum de Deo dicitur, quàm cùm ad humiliora, et ad salutem auditorum accommodatiora descenditur. S. Chrys. hom. XVII, *in S. Joan.*

DEUXIÈME POINT.

DE L'AFFECTION QUI EST LA SECONDE PARTIE DE L'ORAISON, SUR CES PAROLES : *Il a peu d'ouvriers.*

Cette affection de s'employer au secours des âmes, peut être on ne peut mieux inspirée par ces paroles de Notre-Seigneur : *Il y a peu d'ouvriers.* Car, après avoir considéré cette belle moisson qui blanchit et avoir vu qu'elle se perd faute d'ouvriers, quel est le cœur qui ne s'échaufferait, et ne brûlerait d'un saint zèle pour s'y employer de tout son possible, afin d'empêcher cette perte et de procurer un si grand bien?... Examinez donc ici ces paroles et cette vérité : *Qu'il y a peu d'ouvriers.* Voyez ensuite comment les âmes se perdent à cause de ce défaut d'ouvriers ; et puis il sera aisé de concevoir cette sainte ardeur, qui vous portera à aider ces pauvres âmes.

Quand donc vous entendez dire qu'il y a peu d'ouvriers, vous pouvez le comprendre, ou de la quantité ou de la qualité, c'est-à-dire, qu'il y a peu de personnes en nombre, eu égard à la moisson, ou qu'il y a peu de personnes qui s'y emploient dignement, comme il le faudrait. Car, comme il y a trois qualités principales, qui rendent ces ouvriers dignes de leur ouvrage ; l'une de la part de Dieu, qui est la mission ou la vocation ; l'autre de la part de leurs personnes, qui est la sainteté de vie, et la troisième, qui regarde les âmes, qui est l'aptitude et l'industrie pour les gagner, il s'en trouve fort peu qui aient ces trois qualités dans la perfection qu'il faudrait. D'où il est aisé de comprendre qu'il y a bien peu d'ouvriers pour une telle moisson.

Certains n'examinent point leur vocation. Tel se livre à cet emploi, qui n'y est point appelé ; un autre s'en retire dont Dieu voudrait se servir[1]. Les uns et les autres, allant contre leur vocation, vont contre l'ordre et les grâces de Dieu. Et que peut-on attendre de ces ouvriers-là ? Que si saint Paul, parlant de ceux de son temps, a eu sujet de dire que tous ne cher-

[1] Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos. *Act.* XIII.

chaient que leurs propres intérêts et non pas Jésus-Christ [1]. Ah! s'il fallait le dire, qu'on pourrait bien le dire maintenant!... Mais il vaut mieux le déplorer; car il ne servirait à rien de le dire. Hélas! cet intérêt de personne ou de famille est gravé si avant dans la plupart des ouvriers, qu'ils se portent envie les uns aux autres, et se nuisent davantage pour la conversion des pécheurs et le salut des âmes, que les ennemis visibles et nuisibles qui s'opposent à leur mission.....

Enfin, comme il y en a peu qui soient ancrés dans la vertu, et qui ne se mettent au hasard de se pervertir plutôt que de convertir les autres; que peut-on attendre d'eux que du bruit et de l'éclat qui s'en va en fumée [2]. Oh! qu'il y a donc peu qui soient de véritables ouvriers!... Et c'est de là que vient la perte de tant d'âmes; car comment seront-elles converties, si on ne leur parle? Et comment leur dira-t-on des paroles de vie, si on n'en a la mission; et comment l'aura-t-on si l'on ne s'informe pas d'où vient cette mission [3]? On embrasse cette vocation selon le naturel, par des considérations de famille, pour la convenance de l'emploi, pour avoir de quoi vivre, pour le désir de paraître, ou, tout au plus, selon quelque goût qui nous y attire. Mais se mettre en peine, si c'est en vérité selon l'ordre de Dieu qu'on l'embrasse, s'il nous y appelle ou non, c'est à cela qu'on pense le moins, et c'est aussi à cause de cela qu'on y fait si peu de profit.

Que d'infidèles il y a encore aujourd'hui dans le monde! Que de Turcs, que de Sarrasins, que de schismatiques, que d'hérétiques, que de pécheurs, que de jureurs, que d'impudiques, que d'orgueilleux, que d'avares, et en un mot, que d'âmes qui se damnent! On les voit tous les jours descendre dans les enfers, comme des flocons de neige, qui tombent en temps d'hiver!... Et quoi! n'y a-t-il donc personne qui les arrête, et qui les aide

[1] Neminem habeo tam unanimem, qui sincera affectione pro vobis sollicitus sit. Omnes enim quæ sua sunt quærunt, non quæ sunt Jesu-Christi. *Phil.* II.

[2] Velut æs sonans aut cymbalum tinniens. *Cor.* XIII.

[3] *Rom.* X.

à se sauver? Il y en a, mais peu; peu d'ouvriers, dit Notre-Seigneur, et par conséquent, beaucoup d'âmes perdues, qui se seraient sauvées s'il y avait eu plus d'ouvriers. Oh! quelle perte, oh quel malheur!... Si vous voyiez un homme au milieu d'un incendie ou d'un fleuve rapide, que le courant entraînât, et qui périt à la vue de plusieurs autres qui pourraient le sauver s'il le voulaient, et si néanmoins ces hommes ne remuaient pas, ou se portaient si mollement à son secours, qu'il vînt à périr par leur faute, que diriez-vous?..... Voilà l'image de la perte des âmes... Réfléchissez-y bien!... Les hommes s'entreregardent périr les uns les autres, et n'en sont nullement émus..... Hélas! si nous savions ce que c'est que la perte ou le salut d'une âme; combien facilement elle se perd, et combien il est aisé de la sauver pour qui veut s'y employer, il serait impossible de n'être pas ému, et cette émotion nous porterait à ces trois actes. Premièrement à un ardent désir de les assister; secondement, à l'exécution de ce désir, nous efforçant de le faire réussir, autant que nous pourrions, selon notre condition, ou par nous, ou par l'entremise d'autrui [1]; et enfin à mieux nous pénétrer encore des motifs surnaturels, qui doivent nous exciter à procurer la conversion de ces âmes. Ces motifs sont: la gloire de Dieu, le salut des âmes, la fidélité à correspondre aux grâces que Dieu nous donne dans ce but, et autres semblables que la méditation nous fournit, et que nous ne devons pas mépriser, sous peine d'infidélité et de reproche d'avoir fait trop peu d'estime des bonnes pensées, qui nous sont données sur ce sujet.

Comment vous y sentez-vous disposé en ce moment?... Quels sont vos sentimens et vos désirs?... Quel motif vous touche le plus? à quoi vous porte-t-il? que faites-vous? que souffrez-vous pour le salut de votre prochain? Car enfin si vous en croyez le bien-aimé disciple, vous êtes obligé de donner votre âme pour vos frères, puisque Jésus-Christ a exposé la sienne pour

[1] Et hos quidem arguite indicatos, illos vero salvate, de igne rapientes, aliis autem miseremini in timore. *S. Jud.* XXII.

la vôtre[1]. Quand on dit que vous devez exposer votre âme, c'est-à-dire tous vos soins, toute votre industrie, toutes vos veilles et vos travaux, n'estimant rien plus digne ni plus précieux que le salut d'une seule âme ; afin que vous puissiez dire avec saint Paul : Pour moi je m'emploierai volontiers et me consumerai tout entier pour le salut de vos âmes[2]. Qu'est-ce qui pourrait vous en empêcher ?... Pensez-y, et voyez si cela vaut la vie d'un Dieu qui a été toute employée et sacrifiée pour vous....

TROISIÈME POINT.

DE LA DEMANDE QUI FAIT LA TROISIÈME PARTIE DE L'ORAISON, SUR CES PAROLES :

Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie ses ouvriers. C'est la conclusion qui se tire des deux premières parties, sur laquelle nous devons remarquer ces trois choses : L'une, que nous devons prier ; l'autre, que c'est le maître de la moisson que nous devons prier ; et la troisième, que c'est afin qu'il envoie ses ouvriers. Quant à ce qui est de la prière, considérez qu'étant ordonnée par Notre-Seigneur comme un moyen d'assister les âmes, il faut aussi bien s'en servir que de la parole de Dieu et que des sacrements, dont on ne se sert que parce qu'ils sont établis de Jésus-Christ pour cet effet. Et encore y a-t-il cet avantage dans la prière, que toute sorte de personnes peut la faire, et en tout temps et en tout lieu là où les autres moyens sont plus bornés et plus limités[3]. Mais aussi il faut que la prière soit fervente, constante et unie à cet ordre et à ce bon plaisir de Jésus, qui a voulu qu'on s'en servît. O mon Jésus, qui me commandez de prier pour les âmes, commandez à mon âme de se bien acquitter de ses prières.

En second lieu, c'est le maître de la moisson qu'il faut

[1] In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus pro fratribus animas ponere. *S. Joan.* III.

[2] Ego autem libentissimè impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris. II *Cor.* XII.

[3] Tria valent ad conversionem, verbum, exemplum, oratio, major autem horum oratio. S. *Bernard.*

prier, ce qui peut s'entendre de toutes les trois personnes de la très-sainte Trinité, selon que nous les distinguons l'une d'avec l'autre, par de certaines propriétés. Le Père, en tant que Créateur, est le père et le seigneur de cette moisson spirituelle, et on peut le prier par le mérite de son Fils, qui est le premier missionnaire qu'il a envoyé en ce monde, pour recueillir cette moisson. On pourrait aussi entendre que c'est le Fils, en tant qu'il est le Rédempteur des âmes, et qu'il en a la surintendance d'une manière si particulière, que tous les ouvriers sont comme ses vicaires et relèvent de lui. Enfin, c'est aussi le Saint-Esprit, comme celui qui anime les ouvriers, qui bénit leur travail, qui convertit les âmes, les illumine, les perfectionne et les sanctifie. Mais qui que ce soit, il importe fort peu, puisque ces trois ne font qu'un, qu'on peut les prier ensemble, ou à part selon sa dévotion. Remarquez seulement, que quand Dieu est appelé le maître ou le seigneur de la moisson, c'est pour nous faire entendre que nous n'y devons rien prétendre ; c'est son bien, ce sont ses âmes, c'est son ouvrage, c'est de lui que nous vient toute la grâce pour y travailler[1]. C'est à lui qu'on en doit rapporter tout le succès, tout l'honneur et tous les intérêts; il ne manquera pas de nous en récompenser, mais ce n'est pas ce que nous devons regarder, et c'est une assez grande récompense que de pouvoir le servir dans un si digne emploi.

Enfin, il le faut prier d'envoyer les ouvriers; par où vous voyez encore outre ce qui a été déjà dit, que la première qualité d'un ouvrier, c'est d'être envoyé de la part de Dieu, c'est de ne se point ingérer de soi-même dans ce ministère, ou par des moyens trop humains[2]. Mais de connaître, autant que nous le pouvons en cette vie, que c'est une vocation et une mission venant de Dieu; parce qu'étant un office si divin que d'être coopérateur du salut d'une âme, on ne peut prétendre à cet office si on n'y est appelé, et autrement on s'exposerait à ce

[1] Opus Domini operatur, sicut et ego. I *Cor.* XVI, *ad Tim.*
[2] Quomodo prædicabunt, nisi mittantur? *Rom.* XVIII.

reproche que Dieu fait à ces faux prophètes, qui couraient aux assemblées pour leur parler de la part de Dieu, sans qu'il leur en eût donné la mission [1]; et s'ils donnaient quelque bénédiction au peuple, Dieu jetait sa malédiction sur leur bénédiction [2]. Priez donc Dieu qu'il n'y ait point de tels ouvriers dans sa moisson, mais que ce soit seulement ceux qu'il choisira et qu'il y enverra.

De plus, reconnaissez ici que c'est un don de Dieu et une grand faveur, quand il lui plaît de donner à son Eglise de bons ouvriers; comme aussi c'est un grand châtiment et un de ses plus terribles fléaux, quand il n'en envoie point, quand il n'y a personne, ou que peu d'ouvriers capables qui s'y emploient. Car si la stérilité, si la famine, si la sécheresse et les défauts d'eau sont des châtiments de Dieu, qui nous mettent en prières pour les détourner, ne devons-nous pas croire que la disette de ses bénédictions célestes et spirituelles est une grande punition, et que l'abus qu'en a fait le monde mérite bien d'être ainsi châtié [3]; mais qu'il faut prier Dieu pour l'apaiser, et ajouter à la prière ses autres bonnes œuvres, ses jeûnes, ses aumônes et ses mortifications. Ces bonnes œuvres s'unissant à la prière mériteront non-seulement que Dieu envoie ses ouvriers, mais qu'il les comble si bien de toutes les qualités nécessaires, qu'ils soient véritablement les ouvriers de Dieu, qu'il les reconnaisse pour tels, qu'ils les protége, les bénisse et les accompagne de son esprit, pour rapporter autant de fruit que la moisson est belle et grande.

Mon âme, il faut bien convenir qu'il y a de notre faute! Dieu ne demande que de trouver un seul homme pour faire des merveilles; et, chose étrange, il le cherche lui-même par le monde, et à peine en trouve-t-il un seul qui soit tel qu'il le demande, qui soit selon son cœur, qui fasse ses volontés, afin

[1] Non mittebam Prophetas, et ipsi currebant, non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant. *Jerem.* XXIII.

[2] Maledicam benedictionibus vestris. *Mal.* II.

[3] Mittam famem in terram, non famem panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini. *Amos.* VIII.

de faire aussi les siennes, et de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait pour le salut des âmes. J'ai cherché, dit-il[1], un homme qui s'opposât à ma colère, comme un rempart, et qui environnât mon héritage comme une haie pour empêcher d'y faire du dégât, et je n'en ai point trouvé. N'est-ce point vous qu'il cherche, n'est-ce point vous dont il voudrait se servir?... Il est bien certain que si vous étiez mortifié au point où il vous désire, vous auriez plus de pouvoir et de crédit sur son cœur, et que telle âme sera damnée que vous auriez pu sauver, si vous aviez été plus agréable à Dieu... Oh quel dommage et quelle réparation en ferez-vous?... Voyez le défaut qui pourrait davantage déplaire à Dieu, et empêcher le bon effet de vos prières; décidez-vous à vous y mortifier à l'intention du salut de quelque âme. O mon Dieu, faites-moi tel qu'il vous plaît que je sois, et envoyez celui que vous devez envoyer[2]; que tous les bons desseins que vous avez sur nous, soient accomplis, sans que moi, ni l'enfer, ni les hommes y mettent empêchement.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la considération qui est la première partie de la prière sur ces paroles : La moisson est belle et grande.

Comme l'un des premiers et des plus puissants moyens d'aider les âmes, c'est la prière, aussi la première partie de l'oraison c'est la considération; et le plus digne sujet de considération qu'on puisse avoir pour cet effet, c'est sur ces paroles de Notre-Seigneur, traitant avec ses apôtres des missions auxquelles il les destinait: *que la moisson était à la vérité belle et grande.* Comme s'il leur eût dit qu'elle méritait d'être regardée, afin qu'on vît mieux combien elle méritait qu'on y allât travailler. Regardez-la donc dans toutes les circonstances qui font une belle moisson. Voyez son étendue de pays : c'est tout le monde, c'est chaque âme en particulier, laquelle peut toujours profiter, si on lui dit des paroles de vie, comme il faut lui en dire. Regardez l'abondance du bien et les heureux succès qui reviennent

[1] Quæsivi virum qui interponeret sepem, et staret oppositus contra me pro terra, ne dissiparem eam, et non inveni. *Ezech.* XXII.

[2] Obsecro, Domine, mitte quem missurus es. *Exod.* IV.

de ce moyen, d'aider les âmes, quand il est bien pratiqué par les personnes vraiment apostoliques. Et enfin, quand il n'y aurait que la conversion de quelques âmes, ou que la perfection des autres, n'est-ce pas un si grand bien, que Jésus n'a pas épargné son sang et sa vie pour l'acquérir? Ah! voyez comme ce sang divin se perd par la perte des âmes, et allez le ramasser en allant les convertir, ou en priant pour ceux qui s'y emploient.

DEUXIÈME POINT.

De l'affection qui est la seconde partie de la prière sur ces paroles : Il y a peu d'ouvriers.

L'affection suit la considération, et comme c'est au zèle du salut des âmes que cette affection nous doit porter, c'est aussi sur ces paroles de Notre-Seigneur que nous devons tâcher de l'exciter; *qu'il y a peu d'ouvriers.* Car, faute d'ouvriers, la moisson se perd. Voir qu'une si belle moisson se perde par ce défaut, ah! que cela est sensible à un cœur, qui sait ce que c'est que le salut ou la damnation d'une âme, qui sait qu'elles se perdent aussi aisément qu'elles pourraient être sauvées, si on les assistait; que pour les assister il faut de bons ouvriers, et que pour en obtenir, il ne faut que bien prier le maître de la moisson qu'il en envoie. Ah que ce cœur prie donc ce Seigneur, afin qu'il envoye de ces gens, et que d'autres ne s'y jetent point qui n'y sont pas propres, et qui n'y feront rien que se perdre au lieu de gagner les âmes. Priez-vous souvent à cette intention?... Et pourquoi pas? O mon Dieu, c'est que les choses présentes et visibles nous touchent plus que les choses spirituelles et éternelles; ce qui fait que je n'ai pas même autant de soin de mon âme que de mon corps; quant aux âmes des autres, je n'y pense que bien peu.

TROISIÈME POINT.

De la demande qui fait la troisième partie; sur ces mots : Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie ses Ouvriers.

La demande termine la prière; et la demande que nous devons principalement faire pour le secours des âmes, nous est si clairement exprimée par ces paroles : *Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie ses ouvriers*, qu'il ne faut que les savoir et puis les dire. Quand Notre-Seigneur ne nous aurait point instruit à la prière pour cet effet, nous aurions bien pu voir qu'elle y est fort utile et nécessaire. Mais parce qu'il a voulu nous instruire, et l'ordonner comme un moyen d'aider les âmes, aussi

bien que de prêcher et d'user des sacrements, il faut nous en servir d'autant plus volontiers, qu'il est plus aisé de prier en tout temps et en tout lieu, que de prêcher. Priez donc le maître de la moisson qui est le maître ou comme créateur des âmes, ou comme leur rédempteur, ou comme leur sanctificateur; et sachez que, comme il en est le maître, aussi faut-il que vous et tous les ouvriers ne soient que ses serviteurs, qui n'ont en vue que le service de leur maître, qui se trouvent assez récompensés de servir un tel maître....

Enfin, c'est d'envoyer ses ouvriers qu'on le prie, car s'il ne les choisit et s'il ne les envoie lui-même, ce ne seront pas ses ouvriers ni son ouvrage. Si on ne l'en prie bien fort, bien fervemment, et comme il le désire, le monde est si perdu qu'il ne mérite que d'être châtié, et l'un de ses plus grands châtiments, c'est d'être délaissé sans aide et sans ouvriers qui le secourent, s'il n'y a quelques bonnes âmes qui détournent ce fléau en priant Dieu qu'il envoie du secours et des hommes tels qu'il nous faut pour nous renouveler. Oh! si vous étiez un de ceux-là ?... Oh! si pour le moins vous méritiez d'en obtenir quelqu'un par vos prières !... Il n'y a que ce malheureux vice ou défaut qui règne en vous, qui puisse vous en empêcher. O défaut vraiment malheureux ! puisqu'il peut être cause qu'une âme soit damnée, qui aurait été sauvée si je n'eusse point eu ce défaut, qui a empêché l'effet de ma prière. Mon Dieu je prends la résolution moyennant votre grâce, de m'en corriger et d'y veiller mieux désormais, afin que la prière que je fais pour le salut des âmes, vous étant plus agréable, soit plus efficace et plus conforme à vos desseins.

MARDI.

DE LA DISCRÉTION QU'IL FAUT APPORTER AU SERVICE DU PROCHAIN, ET A L'AVANCEMENT DU SALUT DES AMES, CONFORMÉMENT A L'ÉTAT DE CHAQUE PERSONNE ET A L'ORDRE QU'ELLE EN A PU RECEVOIR.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Vous n'irez point encore prêcher sur les terres voisines des païens, et vous n'entrerez pas même dans aucune ville des Samaritains, allez seulement parmi les juifs, et ramenez toutes les brebis de ce troupeau, qui pourraient être égarées [1].

Le Sujet et la Fin, seront de reconnaître ce que vous pouvez, et ce que vous êtes obligé de faire pour le salut des âmes, afin de ne faire ni plus ni moins que ce que réclame votre devoir.

La Forme est en ces trois points :

1° Tous n'ont pas, ni les mêmes devoirs, ni un pouvoir égal pour assister le prochain : et partant il faut y apporter de la modération.

2° Cette modération consiste à voir ce qui est de notre devoir, afin de nous en acquitter.

3° Que la perfection du zèle et de la ferveur consiste dans cette discrétion.

PREMIER POINT.

QUE TOUS N'ONT PAS NI LES MÊMES DEVOIRS, NI UN POUVOIR ÉGAL POUR ASSISTER LE PROCHAIN, ET QUE, PARTANT, IL FAUT Y APPORTER DE LA MODÉRATION.

Il y a différence et distinction de grâces, dit l'Apôtre; chacun de nous a quelque don de Dieu que les autres n'ont pas; l'un d'une sorte, l'autre d'une autre; comme il y a diversité de membres dans le corps, de voix dans un concert, de vases appliqués à l'usage d'une grande maison [2]. Cette admirable variété

[1] In viam gentium ne abieritis, et in civitates Samaritanorum ne intraveritis, sed potius ite ad oves quæ perierunt domûs Israël. *S. Matth.* x.

[2] Divisiones gratiarum sunt, divisiones ministrationum, et divisiones operationum, idem verò Deus qui operatur omnia in omnibus. Sicut enim corpus unum est, et membra habet multa, etc. *Fusè.* I *Cor.* xi.

se fait remarquer en trois choses : premièrement, à raison des personnes ; puis des circonstances du temps et du lieu ; et enfin touchant la manière différente d'agir. Car, non-seulement Dieu fait choix des personnes qu'il destine à la conversion des âmes, mais encore de celles qu'il a dessein de convertir de préférence aux autres, comme on peut le voir par la défense que Notre-Seigneur fait ici aux Apôtres de s'adresser aux Gentils, leur commandant de ramasser seulement les brebis égarées du troupeau d'Israël. Il en est de même, soit des lieux et des temps, soit de la manière de procéder dans cet emploi. Nous savons qu'après la Résurrection, la parole des Apôtres ne fut plus bornée aux limites de la Palestine, et qu'elle fut étendue à toutes les nations de la terre. Et pour ce qui regarde la manière d'agir, Notre-Seigneur les envoya sans chaussures et sans équipage, comme il est dit dans l'Évangile [1] ; non pas qu'ils ne pensent dans la suite en user autrement, mais parce que cela était plus convenable à la haute et éminente perfection, que Jésus était venu enseigner sur la terre, et qui devait être embrassée par quelques-uns, qu'il appellerait spécialement à cet état de perfection, mais non pas par tous ses ouvriers. En un mot, c'est le maître de la moisson, c'est à lui d'envoyer ceux qu'il lui plaît et de rappeler les autres, de faire arracher l'ivraie dans un lieu et de la laisser croître dans un autre. De même qu'il ne tombe pas une goutte d'eau sur la terre sans ses ordres, aussi ne doit-on pas s'ingérer d'annoncer la parole de son Evangile sans son aveu. Ce sont ces nuées du Ciel qui ne vont qu'au gré du vent qui les porte, pour arroser une terre plutôt qu'une autre [2].

D'où vous pourrez tirer trois belles réflexions sur les trois principaux attributs de la divinité. Oui, mon Sauveur, je reconnais votre puissance qui opère une si grande variété d'effets en différentes personnes. J'adore votre sagesse qui dispose de

[1] Nolite possidere aurum; neque argentum, neque pecuniam in zonis vestris, etc. *S. Matth.* x, *S. Luc.* ix, x.

[2] Quæ lustrant per circuitum, quocumque eas voluntas gubernantis duxerit, ad omne quod præceperit illis super faciem orbis terrarum, sive in una tribu, sive in terra sua, sive in quocumque loco misericordiæ suæ eas jusserit inveniri. *Job.* xxxvii.

toutes choses avec un si bel ordre, que parmi les hommes les uns suppléent aux défauts des autres ; et tous ont de quoi être satisfaits et s'humilier. J'aime votre bonté, qui me regarde si favorablement parmi tant d'autres, qu'elle semble abandonner, et qui me donne encore les moyens et le désir de travailler à la conversion de mon prochain... C'est de vous, ô mon Sauveur et mon maître, que je tiens ces talents, et je les aime, parce qu'ils viennent de vous ; je n'en demande pas plus, parce que vous ne voulez pas que j'en possède davantage [1]. Mais je vous supplie aussi de me faire la grâce de m'acquitter si parfaitement de mon devoir à cet égard, que je remplisse toute l'attente que vous en avez, et que vous ayez ce contentement de mes services, de pouvoir dire qu'ils sont tels que vous les voulez, sans que j'en fasse plus ou moins que vous voulez ; puisque tout votre service consiste à faire ce qu'il vous plaît que nous fassions. Mon âme, cela est si vrai, que quand il voudrait que tu ne fisses rien, il vaudrait mieux ne rien faire, parce que Dieu le veut, que de faire ce qu'il ne voudrait pas....

DEUXIÈME POINT.

CETTE MODÉRATION CONSISTE A VOIR CE QUI EST DE NOTRE CHARGE ET DE NOTRE DEVOIR, AFIN DE NOUS EN ACQUITTER.

Oui, il faut être si fidèle dans cet emploi, que vous n'admettiez rien de ce que vous devez faire, mais aussi que vous n'entrepreniez pas plus qu'il ne faut, selon votre degré et votre vocation. Car, faire moins que vous ne devez, c'est une espèce d'infidélité et de lâcheté ; et en vouloir plus faire qu'il ne faut, c'est une présomption. La discrétion doit donc tenir le milieu, en fuyant également les deux extrémités [2]. La raison en est manifeste, car le succès d'une si sainte entreprise dépend particulièrement du bon plaisir de Dieu et de l'assistance de sa grâce, et par conséquent, s'il ne coopère à nos efforts, ils seront en-

[1] Voir *Imitat.* liv. II, ch. XXII.

[2] Dico enim per gratiam quæ data est mihi omnibus qui sunt inter vos : Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem, et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei : sicut enim in uno corpore, etc. *Rom.* XII

tièrement inutiles. Vous ne ferez rien s'il ne vous assiste puissamment ; et quiconque voudrait entreprendre plus qu'il ne veut, étant dépourvu de sa grâce, ne pourrait se promettre autre chose de sa témérité, que des fautes et des notables chutes, en punition de son orgueil. Comme en effet il laissa justement périr ces prêtres dont il est parlé dans l'Ecriture, qui étant jaloux de la gloire des Machabées, prirent les armes contre les ennemis du pays sans en avoir reçu les ordres [1] ; non pas que la guerre qu'ils avaient entreprise ne fût juste, mais parce que Dieu ne les avait pas choisis pour un dessein si glorieux. Ainsi il permet souvent que ceux, qui embrassent des emplois auxquels ils ne sont pas appelés, se perdent en pensant sauver les autres, parce qu'ils ne se gouvernent pas par son conseil, mais par leur fantaisie. De là vient que la vanité se glisse souvent dans leur dessein, ce qui leur fait dire comme à ces Juifs : Mettons-nous en crédit, faisons parler de nous [2]. Parfois aussi c'est la légèreté et l'inconstance qui s'y mêlent et qui gâtent tout ; ou enfin, les occupations extérieures emportent tout leur esprit, et lui ôtent la force et le loisir de penser à eux-mêmes. Les étrangers ont mangé sa force, dit un prophète [3]. Quoi qu'il en soit, l'amour-propre est très-dangereux en cette matière, et chacun doit être soigneux de voir et de connaître ce que Dieu attend de lui, ou ce qu'il ne veut pas.

Examinez-vous donc sur ce point, selon votre condition, et faites une exacte revue de vos talents et de vos forces. Pouvez-vous enseigner les autres ? Enseignez-les, à la bonne heure, autant et aussi longtemps que vous pourrez. Mais n'en êtes-vous pas capable ? Ne l'entreprenez pas, et contentez-vous de ce que vous pouvez faire. Vous aurez toujours suffisamment de quoi travailler, si vous faites tout ce que vous pouvez ; car vous pouvez toujours y employer ces trois sortes de biens qui ne sont

[1] Existimantes fortiter se facturos. Ipsi autem non erant de semine virorum illorum, per quos salus facta est, in illa die ceciderunt Sacerdotes in bello, dum volunt fortiter facere, dum sine concilio exeunt in prælium. I *Macchab.* v.

[2] Faciamus et ipsi nobis nomen. *Ibid.*

[3] Comederunt alieni robur ejus, et nescivit. *Osée* VII.

pas petits, si vous les employez comme il faut. Le premier est de bien édifier votre prochain par l'exemple de votre vie, ce qui est une puissante prédication. Le second, de jeter dans les entretiens particuliers quelque bonne parole qui aura son effet tôt ou tard ; et c'est assez que vous fassiez ce que vous pouvez, en laissant l'effet et l'événement à Dieu. Le troisième est de diriger vos prières, et d'appliquer vos bonnes œuvres ou vos actions journalières au bien des âmes, et pour ceux qui travaillent à la conversion des âmes.

Comment vous acquittez-vous de ce devoir ? Comment vous affectionnez-vous à cette sainte pratique ? Comment exécutez-vous ce commandement du Sage, qui vous dit : Que vous tâchiez de gagner votre prochain selon votre pouvoir [1], selon vos forces, selon votre condition, et les occasions que Dieu vous procure ?... Ne doutez pas qu'il ne vous en présente souvent. Cet homme, par exemple, qui vient vous visiter chez vous, n'a dessein que de vous faire compliment et de passer le temps ; mais Dieu vous l'envoie avec intention, afin que vous le convertissiez ; et si vous le laissez aller sans lui dire un mot d'édification, il y a danger que Dieu ne vous demande compte de son âme, et qu'il ne se décide à châtier la vôtre avec la sienne, selon qu'il est écrit : Ame pour âme, et que quiconque chargé d'avertir d'éviter le mal, a gardé le silence, sera responsable devant Dieu du mal commis [2].... Oh ! combien de fois auriez-vous pu gagner une âme avec une seule parole ; et parce que vous l'avez négligé, votre frère périra ; lui, pour qui Jésus-Christ a donné sa vie, vous n'avez pas voulu lui donner une parole ?... O sauveur des âmes ! mettez donc s'il vous plaît vos paroles dans ma bouche, afin que ce soit vous qui parliez au cœur, pendant que je parlerai à l'oreille ; et que comme vous l'avez dit, vos paroles ne retournent point à vous sans avoir produit quelque bon effet [3]....

[1] Recupera proximum secundùm virtutem tuam, et attende tibi ne incidas. *Eccli.* XXIX.

[2] III *Reg.* X, *Ezech.* III et XXXIII.

[3] Non revertetur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui, etc. *Isa.* LV.

TROISIÈME POINT.

LA PERFECTION DU ZÈLE ET DE LA FERVEUR CONSISTE DANS CETTE DISCRÉTION.

Cette sainte discrétion, qui fait connaître et vouloir à chacun ce que Dieu veut de lui, est si excellente et si nécessaire, que faute de cette discrétion, il n'y a point de véritable ferveur ni de vrai zèle pour la gloire de Dieu. C'est où se trompent lourdement ceux qui prennent pour ferveur et pour un zèle ardent, de prêcher à tout propos et dans toutes les occasions, sans consulter la volonté divine, ni suivre d'autre guide que leur propre jugement. Il s'en faut bien que cette ardeur indiscrète et impétueuse soit un effet de la charité ou de quelque autre vertu; car il n'y a jamais de vertu si elle n'est selon l'ordre et le règlement de la raison et de la grâce[1]. L'amour de Dieu est fervent à la vérité, mais il est sage; il est agissant, mais toujours avec discrétion ; il entreprend beaucoup, mais il ne fait rien qu'avec ordre. C'est pourquoi l'Epouse ayant été admise dans les caves de son Epoux, où elle s'était saintement enivrée du vin du pur amour[2], dit cependant à son retour, que Dieu avait réglé en elle la charité ; parce que, comme écrit saint Bernard, elle en avait alors besoin; autrement il y eût eu danger que la première effervescence de l'amour ne l'eût emportée au-delà de son devoir [3]. Pensez-vous que la sainte Vierge n'eût pas autant de ferveur et de zèle pour la conversion des âmes, que ces prétendus zélés?.... Néanmoins elle ne s'avisa jamais de rien entreprendre au-delà de ses ordres. Et saint Paul, qui était la ferveur même, où ne voulait-il pas aller, s'il eût cru son courage? Mais il n'allait que là où l'esprit de Dieu le portait, croyant plutôt à ce divin Esprit qu'à son courage : aussi en faisait-il plus en n'allant que là où il fallait aller, que s'il eût couru plus vite [4]. Il arrive tout le

[1] Voir *Imitat.* liv. III, ch. v.

[2] Introduxit me in cellam vinariam : ordinavit in me charitatem. *Cant.* II.

[3] Quò zelus fervidior ac vehementior spiritus, profusiorque charitas, eò vigilantiori opus scientia est, quæ zelum supprimat, spiritum temperet, ordinet charitatem. S. Bern. ser. XLIX *in Cant.*

[4] Transeuntes Phrygiam et Galatiæ regionem vetati sunt à Spiritu sancto loqui verbum Dei in Asia. *Act.* XVI.

contraire à ces esprits indiscrets, qui en veulent faire plus qu'ils ne peuvent; ils oublient de faire ce qu'ils avaient en leur puissance, sans pouvoir faire ce qu'ils prétendent.

Ce désordre est étrange et il montre bien que l'esprit de Dieu n'anime point leur zèle, parce qu'il n'est point contraire à lui-même ; de sorte que cette ferveur indiscrète ne peut procéder que d'un mauvais esprit, qui, pour les détourner du bien qu'ils feraient avec plaisir et facilité, leur donne des détours sur ces desseins présomptueux qui surpassent leurs forces ; d'où il arrive, comme nous le disions, qu'ils ne font ni le bien qu'ils désirent, parce qu'ils ne le peuvent pas, ni le bien qu'ils peuvent faire, parce qu'ils ne le désirent pas. Ecoutez là-dessus votre Sauveur et votre Maître, voyez comme il parle à un de ses ouvriers, qui s'oubliait à cet égard : Je sais bien, lui dit-il, vos bonnes œuvres et votre patience, mais je trouve quelque chose à reprendre en vous,c'est que vous avez laissé refroidir votre première charité [1]. Remarquez bien ces mots. Ce saint évêque à qui il parle, faisait beaucoup de bonnes œuvres, il travaillait assidûment, et ne laissait pas peut-être de faire du fruit ; mais il en eût fait davantage, s'il eût reconnu avant toute chose le devoir de sa charge ; car c'est ce que veut dire ce mot de *première charité*. C'est-à-dire qu'il s'entend premièrement des actions obligées, qui se présentent les premières, et qui doivent tenir le premier rang ; il pourra se faire ensuite que Dieu appelle son serviteur à des choses plus sublimes, lorsqu'il l'aura servi fidèlement dans de plus basses. C'est alors qu'il le pourra suivre sans danger, car ce sera selon l'ordre ; ce sera après y avoir été appelé et non pas auparavant ; ce sera par obéissance et non par présomption. Qu'on fasse toute chose selon l'ordre et la bienséance, disait le saint Apôtre [2]. O sagesse éternelle,de qui tout ordre procède, réglez dans mon cœur votre divin amour, afin que je fasse toujours marcher la première charité avant les autres, que je ne laisse jamais ce qui est de

[1] Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam.
Sed habeo adversùm te, quod charitatem tuam primam reliquisti. *Apoc.* II.
[2] Omnia autem honestè, et secundum ordinem. I *Cor.* XIV.

mon devoir, pour tenter inutilement ce qui n'est pas de mon pouvoir, car ce serait me servir et non pas vous. Mon âme, prends garde à ce dernier avis ; tu es si naturellement portée à suivre tes goûts, que tu les sers même en servant Dieu, quand tu veux le servir plutôt comme tu veux, que comme il le veut lui-même.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Tous n'ont pas les mêmes devoirs et les mêmes moyens d'aider le prochain.

Notre-Seigneur intruisant ses Apôtres sur le fait de leur mission, soit en leur prescrivant ce qu'ils ont à faire, soit en leur marquant ce qu'ils ne doivent pas entreprendre, nous donne sujet de considérer que tous n'ont pas toujours le même pouvoir, ni le même devoir de s'employer au salut du prochain. Les uns d'une façon, les autres d'une autre; car les grâces et les talents sont ainsi divisés et partagés, non-seulement à raison de la diversité des personnes, mais encore selon la variété des temps et des lieux, puisque nous voyons que ce qui était défendu aux Apôtres, pendant la vie de Jésus-Christ, leur fut permis après sa mort , et que ce qui leur est ordonné pour leurs habits et leur équipage n'est pas de règle pour tous, mais de conseil, et seulement pour quelques-uns.

Cette divine disposition doit nous faire reconnaître la puissance, la sagesse et la bonté de notre Jésus. Sa puissance à donner une aussi grande variété des grâces qu'il y a de personnes, sa sagesse à les donner dans un si bel ordre que les uns suppléent aux autres, et que tous ont de quoi s'humilier et être satisfaits, et enfin, sa bonté en ce qu'il vous a donné tant de moyens de le servir pour vous sauver, vous perfectionner, et pour aider les autres. O mon Sauveur! je vous en remercie; ce qui m'en plaît davantage, c'est votre volonté, je ne veux pas avoir plus de moyens de vous servir qu'il ne vous plaît; et je ne pense point à vous rendre plus de services que vous ne me donnez de moyens pour vous en rendre.

DEUXIÈME POINT.

Cette discrétion consiste à voir ce qui est de notre charge et de notre devoir, pour nous en acquitter.

C'est donc à vous de voir ce que Dieu veut de vous, et de bien examiner si vous faites votre devoir, qui consiste à ne rien entreprendre au-dessus de votre état et de votre condition, et à ne rien négliger des obligations et des points de perfection de votre charge. Les prêtres qui en voulurent autant faire que les Machabées, ne firent que montrer leur arrogance et leur témérité. Vous en ferez toujours assez pour les autres, quand vous ferez ce que vous pouvez avec la grâce. Et si vous y prenez garde, vous pourrez toujours faire ces trois sortes de biens. Le premier, de les édifier ; le second, de leur dire un bon mot ; et le troisième, d'offrir pour eux vos prières, vos bonnes œuvres, et vos actions de la journée....

C'est ainsi qu'il faut entendre ce que dit le Sage : Qu'il faut gagner son prochain selon son pouvoir. Ne craignez pas de n'en pouvoir assez, mais craignez plutôt de n'en pas faire autant que vous pourriez; car autant il se présente de personnes à qui parler, autant avez-vous d'occasions de travailler à la sanctification du prochain, puisqu'il ne faut qu'un mot dit à propos, pour le gagner; mais aussi il ne faut qu'y manquer mal à propos, pour vous perdre. Peut-être en effet, que Dieu demandera votre âme pour celle que vous avez laissé perdre. Comme on dit : corps pour corps, quand on nous met en garde une personne, et qu'on nous oblige d'en répondre ; de même dit-on dans l'Écriture : âme pour âme, quand on vous met une âme entre les mains, et que vous la laissez échapper sans lui parler de son salut. Oh! si vous saviez les ressorts et les secrets de la providence divine, que Dieu a en vue dans ces diverses occasions, vous ne parleriez presque jamais à une personne, sans penser que Dieu vous l'a envoyée expressément, pour que vous lui parliez de son salut. O mon Dieu , ouvrez ma bouche pour leur parler, et leur cœur pour m'écouter !...

TROISIÈME POINT.

La perfection du zèle et de la ferveur consiste dans cette discrétion.

Cette discrétion qui nous oblige à faire précisément ce qu'on doit, et pas plus, est si nécessaire et si excellente, que c'est en cela que consiste le vrai zèle de la gloire de Dieu, et la véritable ferveur qu'il faut apporter au soin des âmes. C'est se tromper que de penser que ce soit à faire bien du bruit, à s'échauffer, à s'empresser, à s'avancer, et à s'ingérer au delà de

ce que l'on doit. Non, la charité est bien agissante, mais elle n'est point empressée, ni indiscrète. Si jamais l'Epouse eût dû entreprendre au-dessus ses forces, ce fut lorsqu'elle sortit du cellier où elle s'était toute remplie du vin qui fait le pur amour du cœur, et néanmoins ce fut alors qu'elle dit expressément que son Epoux avait réglé sa charité. Cela se voit en la sainte Vierge Mère, et dans les Apôtres qui n'étaient que zèle et que ferveur, et qui néanmoins ne faisaient rien que bien à propos, et selon Dieu. C'est ne rien faire du tout que d'en vouloir trop faire. C'est à ceux-là que Jésus fait ce reproche : J'ai à redire à ce que vous faites, quoique vous fassiez quantité de bonnes œuvres, car vous avez laissé votre première charité, c'est-à-dire celle qui vous commande de faire, avant tout, ce que vous êtes obligés de faire par le devoir de votre état et de votre condition.

Ce n'est pas qu'on ne puisse faire plus qu'on n'est obligé de faire, s'il n'y a point d'autre mal en le faisant : mais c'est qu'on doit tellement compasser tout ce qu'on fait, qu'on ne donne point sujet raisonnable de dire : Il en fait trop, ou il n'en fait pas assez. Oh! mon âme ! que c'est un grand mal de suivre nos caprices, car même en servant Dieu, nous nous accoutumons à ne vouloir le servir que selon nos caprices, selon que nous voulons, et non pas comme il veut.

MERCREDI.

DE LA PAIX, QUI EST UN BIEN QU'IL FAUT DEMANDER ET PROCURER PARTOUT, AVEC LE SALUT DES AMES.

Lorsque vous entrerez dans les maisons, saluez vos hôtes, disant : La paix soit dans cette maison [1].

Le Sujet s'arrête sur ces paroles, que nous prenons entre plusieurs autres instructions que Notre-Seigneur donne à ses Apôtres, à l'occasion des missions, parce qu'elles peuvent mieux servir à toutes sortes de personnes; puisque toutes sont capables de donner ou de recevoir la paix.

La Fin est de reconnaître l'alliance qu'il y a entre la paix et le salut des âmes, et d'apprendre à procurer partout ces deux grands biens.

[1] Intrantes in domum, salutate eam, dicentes : Pax huic domui. S. *Matth.* x.

La Forme est en ces points, selon les trois sortes de paix.

1°. De la paix avec Dieu.

2°. De la paix avec soi-même.

3°. De la paix avec les autres.

PREMIER POINT.

DE LA PAIX AVEC DIEU.

Que la divine sagesse a des voies admirables pour procurer le bien des hommes ! Elle savait bien que le salut d'une âme était une affaire épineuse et difficile ; voilà pourquoi elle a voulu adoucir la difficulté qui s'y trouve, par le mélange du bien le plus doux et le plus agréable, qui est la paix. En effet, il n'y a de paix véritable que dans le salut, ni de salut assuré que dans la paix, tant il est vrai que notre Dieu est le Dieu de la paix, et que ses pensées ne tendent qu'à notre repos et à notre vrai contentement [1]. Aussi recommande-t-il à ses ouvriers de travailler au salut des âmes, comme s'ils avaient à faire un traité de paix avec ceux qu'ils convertissent. La première chose dont vous leur parlerez, dit-il, que ce soit de la paix [2] ; dites, en entrant dans les maisons, que la paix y entre avec vous, comme si vous assuriez tous ceux qui vous verront, qu'ils n'ont qu'à se réjouir en vous voyant, puisque vous ne leur apportez que la paix, et que ce n'est que cela que vous recherchez, en traitant avec eux du salut de leurs âmes.

Or, il est bien croyable que quand les Apôtres prononçaient ces paroles en saluant les personnes et à l'entrée des maisons, elles avaient dans leur bouche une vertu particulière qu'elles n'ont pas dans la nôtre, et qu'ils pouvaient donner la paix en aussi peu de mots et de temps qu'ils la souhaitaient; ce que nous ne pouvons faire qu'après de longues remontrances et de longs discours. C'est pourquoi il nous faut y penser ; avant tout il faut se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs [3], qu'il y avait

[1] Ego scio cogitationes, quas ego cogito super vos, ait Dominus, cogitationes pacis, et non afflictionis. *Jer.* XXIX.

[2] Primum dicite: pax huic domui. *S. Luc.* X.

[3] Voyez le Livre de l'Ordre, 2e part., disc. VIII, sect. III.

trois sortes de paix : et nous devons apprendre à les procurer toutes trois, en travaillant au salut du prochain. La première est la paix du pécheur avec Dieu, premièrement par la réconciliation avec sa divine Majesté, quand il est en mauvais état et qu'il mène une mauvaise vie ; et ensuite par le soin qu'il doit apporter à se conserver en ses bonnes grâces [1]. Voilà le but principal de tous nos entretiens avec le prochain, l'avertissant selon que son état le demande, qu'il doit se mettre bien avec son Dieu ; que le péché est une rupture fatale et une déclaration ouverte de haine, et qu'ayant Dieu pour ennemi, il ne peut espérer ni bien ni repos en ce monde [2]. Voilà le grand dessein de l'Apôtre, lorsque, parlant comme ambassadeur de Jésus-Christ et s'acquittant de sa mission, il disait aux fidèles : Je vous prie de la part de mon maître Jésus-Christ, réconciliez-vous entièrement avec Dieu [3]. Et non-seulement saint Paul, mais encore tous ceux qui travaillent à son imitation au bien des âmes, peuvent dire avec lui : C'est à nous qu'est commis le ministère de la réconciliation. Quel honneur, quelle faveur ! que vous, qui que soyez, séculier, religieux, prêtre, laïque, vous ayez la qualité d'ambassadeur et et de médiateur entre Dieu et les hommes, puisque vous pouvez traiter avec tous de cette paix, qui fait la réconciliation d'une âme avec son Dieu !

C'est donc à vous aussi que s'adresse le mot de l'Apôtre. Voyez la grandeur de votre ministère pour y être fidèle [4]. Si vous avez quelque connaissance du mauvais état où est la personne avec qui vous parlez, ne vous en séparez qu'après avoir fait ce que recommande le Sage : Traitez avec l'impie de la dévotion, avec l'injustice de la justice, avec le vicieux de la vertu, et ainsi des

[1] Voyez dans le quatrième volume, page 338, la méditation pour le lundi de la quatrième semaine après la Pentecôte.

[2] Justificati ex fide pacem habeamus ad Deum. *Rom.* VI.

[3] Omnia ex Deo, qui nos reconciliavit sibi per Christum, et dedit nobis ministerium reconciliationis, quoniam quidem Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi, nec reputans illis delicta ipsorum, et posuit in nobis verbum reconciliationis. Pro Christo ergo legatione fungimur tamquam Deo exhortante per nos : obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo. *Cor.* V.

[4] Vide ministerium quod accepisti in Domino, ut illud impleas. *Col.* V.

autres sujets propres aux personnes avec lesquelles vous traitez[1], Et quand même vous n'auriez pas affaire avec ces personnes qui sont dans un divorce manifeste avec leur Dieu, vous en rencontrerez toujours qui se plaindront, et qui murmureront des maux qu'elles souffrent, ou des biens qu'elles n'ont pas.... Or, ces murmures et ces mécontements témoignent toujours quelque froideur avec Dieu, qui permet tous ces malheurs. Par conséquent, prenez la parole et réconciliez avec la volonté de son Dieu, cette volonté qui n'y sera jamais parfaitement unie, qu'elle n'accepte humblement, sans murmurer et sans y contredire, tout ce qu'il ordonne ou permet[2].

Mais, pour bien ménager ces bons accords, accordez-vous tout le premier si entièrement avec Dieu, et avec toutes ses volontés, que vous ne disiez rien aux autres que vous n'ayez fait vous-même. Car, si vous n'étiez pas en paix avec Dieu, comment seriez-vous capable d'y mettre les autres ?... Et c'est ce que Dieu reproche à celui qui étant dans cet état, cherche à instruire les autres. Pourquoi parlez-vous de mes ordonnances et de mes volontés, dit-il, vous qui ne voulez pas vous soumettre quand je dispose de ce qui vous touche autrement que vous ne voudriez[3] ? Que lui répondrez-vous ?...

DEUXIÈME POINT.

DE LA PAIX AVEC SOI-MÊME.

Après avoir réconcilié le prochain avec Dieu, il faut s'efforcer de lui rendre la paix avec lui-même, c'est-à-dire de calmer les troubles de son esprit, d'éclairer sa conscience et de le remettre dans un état paisible et tranquille. Cette paix est un fruit de la première, et il faut lui promettre qu'aussitôt qu'il sera rentré en grâce avec son Dieu, il trouvera le repos qu'il cherche, et qu'il ne le trouvera jamais, s'il n'est premièrement en paix avec

[1] Cum viro irreligioso tracta de sanctitate, et cum injusto de justitia. *Eccli.* XXXVII.

[2] Nihil enim commune habent, murmur et pax. S. Bernard in *Sententiis*.

[3] Peccatori dixit Deus : Quare tu narras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum ? Tu vero odisti disciplinam, etc. *Psal.* XLIX.

Dieu [1].... Mais pour le confirmer plus sûrement dans l'une et l'autre paix, il ne faut pas oublier de lui représenter une vérité très-importante, que vous devez attentivement considérer tout le premier. C'est qu'il faut se décider à soumettre ses passions à la raison et à la volonté de Dieu. Car il est très-vrai que nos troubles et nos inquiétudes ne procèdent que de ces deux principes: ou que nous n'avons pas le bien que nous désirons, ou que nous avons un mal que nous ne voulons pas. C'est de ces concupiscences que nous viennent tous les débats que nous ressentons en nous-mêmes, ainsi que le dit saint Jacques [2]. D'où il suit manifestement que jamais nous n'aurons la paix, que nous n'ayons retranché cette racine de nos troubles, qui n'est autre que nos inclinations naturelles, et les mouvements de nos convoitises, et que nous ne les ayons tellement soumis à la raison et à la providence divine, qui est la première et la souveraine raison, que nous ne recherchions autre chose que le bon plaisir de Dieu [3]. Alors, ne désirant jamais d'autre succès dans nos affaires, que celui qu'il plaît à sa providence de nous envoyer, nous ne verrons plus les événements selon nos désirs, mais plutôt nous conformerons nos désirs aux événements, et loin de prévenir les volontés de Dieu, nous nous efforcerons de les suivre. En un mot, nous ne voudrions pas que les choses qui ne dépendent pas de nous se passent selon nos volontés, mais plutôt que notre volonté elle-même se conforme à la manière dont Dieu dispose des choses. Car, nous n'avons au monde qu'une affaire, qui est celle de nous sauver et de vivre dans la paix. Tout le reste ne vaut pas la peine que les hommes se donnent; c'est à Dieu à y pourvoir, comme en effet, sa bonté et sa douce providence ne nous manqueront jamais dans nos besoins. Au reste,

[1] Utinam attendisses mandata mea; facta fuisset sicut flumen pax tua. *Isa.* XLVIII.

[2] Unde bella et lites in vobis? Nonne hinc ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris? *S. Jac.* IV.

[3] Pax tranquillitas ordinis, pax corporis est ordinata temperatura partium, pax animæ irrationalis, ordinata requies appetitionum: pax animæ rationalis ordinata cogitationis rationisque consensio, etc. Fuse S. August. IX, *Civit.*

pour vivre heureux, le plus sage conseil et le plus court chemin, c'est de se contenter de ce qu'il ordonne, de prendre les choses comme elles nous viennent de sa main, et de chercher la satisfaction de notre esprit dans l'ordre de ses saintes volontés. Et que pourriez-vous désirer de meilleur, que ce qu'un Dieu juge et veut que vous ayez ? Y a-t-il rien de comparable à sa sagesse et à sa volonté ? Y a-t-il rien de plus capable de fixer et de satisfaire un bon esprit, que de considérer que la sagesse et la bonté de Dieu ont dirigé cette affaire et cet événement[1] ? Avec cette pensée, que pourrait-on trouver à redire, et de quoi servirait d'y contredire, sinon à se donner beaucoup de peine, au lieu du repos qu'on pouvait trouver dans ces vérités, et de plus à offenser Dieu, au lieu des grands mérites qu'on pouvait acquérir, en se soumettant humblement au bon plaisir de Dieu.

Voilà donc les maximes de paix avec soi-même, dont il faut que vous entreteniez le prochain, si vous lui voulez du bien ; puisque le plus grand bien qu'il puisse avoir avec la grâce, c'est d'être en paix avec lui-même. Mais si vous ne savez ces maximes que pour les avoir lues ou apprises, vous n'aurez pas beaucoup de succès en les communiquant ; car la communication n'en sera que froide et stérile, et même on ne croira pas que ce soit en vérité que vous parliez, ou que cela se puisse pratiquer. Que si vous êtes vous-même persuadé de ces vérités, et qu'en effet vous possédiez votre âme dans cet heureux état de paix et de repos d'esprit, on ne saurait dire quelle impression vous ferez dans le cœur de celui qui vous entendra, et qui se verra assuré par votre exemple, que ce que vous lui dites est faisable, et que par la grâce de Dieu vous jouissez de ce repos.

Eh bien, est-il vrai que vous en jouissez ?... Et pourquoi pas ?... Qu'y a-t-il qui s'agite en vous et vous trouble ? Que diriez-vous à un autre sur ce sujet, si vous le voyiez dans la même peine ?... Or, que ne vous servez-vous le premier de vos biens, ou, pour

[1] Voir au Livre de l'Ordre, 2e partie. dis. V, sect. II.

parler selon les termes du Sage : que ne buvez-vous le premier des eaux de votre citerne [1] ? Que ne vous représentez-vous les raisons que vous estimeriez capables de convaincre un autre, si vous lui parliez, ou que n'y acquiescez-vous ? Croyez-vous ce que vous lui diriez ?... Oui ou non ; si non, voudriez-vous qu'il crût ce que vous-même ne croyez pas ? Et si vous ne ne voulez pas qu'il le croie, de quoi servira de lui parler ?... Si vous le croyez, n'êtes-vous pas doublement malheureux, de savoir le moyen de rendre les autres bienheureux, et faute de vous en servir vous-même, d'être obligé de vivre dans la misère, et de n'en pouvoir tirer les autres ? O mon Dieu ! je vous avoue mon infirmité ; c'est qu'il m'est plus aisé d'apprendre ces vérités, ou même d'en instruire les autres, que de les pratiquer moi-même. Mais vous, qui êtes aussi bien le maître de nos volontés que de nos entendements, faites passer les connaissances qu'il vous plaît de me donner, en de véritables effets, afin que je puisse mieux communiquer ces connaissances... Mon fils, puisque tu me réclames, comme étant le maître de ta volonté, souviens-toi de ta parole, et prends bien garde de ne pas t'opposer à ton maître, car j'en ferai l'essai.

TROISIÈME POINT.

DE LA PAIX AVEC LES AUTRES.

Enfin, puisqu'il y a encore une paix parmi les hommes, il faut la procurer là où elle ne se trouverait pas. Il faut apaiser les différends des uns et des autres, accorder le procès, s'il y a moyen, et étouffer toutes les semences de discorde, en les réconciliant mutuellement, leur ôtant la haine du cœur, et adoucissant leurs esprits par l'entremise de notre doux Jésus, qui nous a protesté qu'il n'y aurait point d'espérance de salut ni de miséricorde pour nous, si nous ne pardonnons entièrement [2]. Il a même commandé de quitter ses autels, et d'interrompre le

[1] Bibe aquam de cisterna tua, et fluenta putei tui : Deriventur fontes tui foràs, et in plateis aquas tuas divide. *Prov.* v.

[2] Beati pacifici, etc. Pacifici qui primum in corde suo, deinde inter dissidentes faciunt pacem. S. Hier.

sacrifice que nous lui présentons, si nous nous souvenons que notre frère a quelque différend avec nous[1]. Il ne dit pas, si nous avons quelque chose contre notre frère, mais si notre frère a quelque chose contre nous ; pour nous apprendre qu'il ne suffit pas de dire ordinairement que nous ne lui voulons pas de mal, mais que nous ne pouvons pas lui parler, et que nous n'y sommes pas obligés. Mais, pour mieux assurer notre salut et pour aspirer à la perfection du christianisme, il faut même nous efforcer de les regagner entièrement et leur ôter tout ombrage, afin qu'il ne leur demeure aucune amertume sur le cœur contre nous. C'est ce que dit l'Apôtre, exhortant les Colossiens à se pardonner les uns aux autres, comme Jésus-Christ leur a remis leurs offenses[2]. Faites comprendre ces paroles : *comme Jésus vous a pardonné*, déclarant hautement qu'il faut qu'ils soient tels envers les autres, que Jésus-Christ est envers eux ; ou bien Jésus-Christ les traitera comme ils traitent les autres. Voudraient-ils que Jésus ne leur parlât point et ne les traitât pas mieux?...

Vous qui devez annoncer cette parole aux autres, la prenez-vous pour vous-même? N'avez-vous point quelque reste de mauvaise volonté contre personne?... Surtout vous donnez-vous de garde d'offenser ceux avec qui vous traitez[3]; qu'il ne vous échappe aucune mauvaise parole, qui les irrite et qui les scandalise ; que vous ne fassiez éclater ou paraître aucune passion et aucun intérêt particulier ; autrement vous perdriez tout. Traitez-les avec amour et charité ; vous qui parlez comme de la part de Dieu, instruisez les autres en esprit de douceur, de peur que vous ne soyez vous-même tenté, nous dit le saint Apôtre[4]. Et il donnait encore souvent cet avis, que nous prissions tous garde de ne donner à personne aucun sujet de s'offenser, de peur qu'on ne vînt à s'irriter contre notre ministère, car il n'arrive que trop souvent, qu'un zèle indiscret offense plus qu'il n'é-

[1] Vade prius reconciliari fratri tuo. *Matth.* v.

[2] Donantes vobismetipsis, sicut in Dominus donavit vobis, ita et vos. *Coloss.* III.

[3] Quæ pacis sunt sectemur, et quæ ædificationis sunt invicem custodiamus. *Rom.* XIV.

[4] Vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis. *Gal* VI.

difie[1]. Faites toujours voir que tous vos desseins ne viennent que de la charité, et ne tendent qu'à la paix, qu'au bien commun de tous, et au bien particulier des personnes qui vous écoutent. En effet, encore qu'il y eût quelque préjudice ou dommage, il faut voir les plus grands maux qui suivraient si on voulait s'arrêter à ces petits dommages, et il faut croire que c'est gagner, que de perdre quelque peu, pour ne pas perdre davantage. Et quand il n'y aurait à gagner ou à perdre que le bien de la paix, que les grâces de Dieu et le salut de l'âme qui courent risque dans ces discordes, ce sont de si grands biens, qu'il faut plutôt tout perdre que de les mettre en péril.

Mon bon Jésus, vous dont le nom est une huile épandue qui adoucit toutes les plaies, vous dont la voix est si douce qu'elle est capable de calmer toutes les tempêtes[2], ce que nous avons de meilleur et de plus efficace dans toutes ces rencontres de discordes et de désunions, c'est d'interposer votre saint nom, c'est de prendre vos paroles, votre croix, votre pardon, votre sang, votre mort et vos mérites pour adoucir les cœurs. Et à la vérité, il ne faut que cela pour apaiser votre Père, et pour le réconcilier avec nous. Mais, chose étrange! quoique nous en parlions, quoique nous vous nommions, quoique nous vous réclamions, et que nous en appellions à votre justice, le monde ne s'en émeut presque pas, et ne s'en laisse pas toucher comme il faudrait; d'où vient cela?... Mon fils, c'est que le monde ne connaît pas et n'estime pas ma personne comme mon Père; mais si les hommes voulaient un peu s'étudier à me connaître, il en aurait bientôt assez appris, pour savoir que je mérite bien qu'ils pardonnent une offense pour moi, qui ai mérité le pardon de toutes leurs offenses...

[1] Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum. II *Cor.* VI.

[2] Oleum effusum nomen tuum. *Cant.* I.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la paix avec Dieu.

Il y a une telle alliance entre le salut des âmes et la paix, qu'on ne saurait bien procurer l'un sans l'autre. C'est pourquoi ceux qui travaillent pour le salut, doivent aussi s'employer pour la paix, et c'est à ce sujet que Notre-Seigneur leur recommande de porter la paix partout où ils iront. Cette paix se fait avec Dieu, avec nous, et avec le prochain.

La paix avec Dieu, c'est la réconciliation du pécheur avec lui; il est son ennemi par le péché, il se réconcilie avec lui par une vraie pénitence. C'est ce qu'il faut procurer, c'est pourquoi il faut insister, et c'est le propre effet de votre mission et de votre ambassade. De sorte que si vous ne tâchez de ramener ce pécheur à ce devoir, ne croyez pas avoir rien fait. Faites-lui bien entendre que pour se réconcilier avec son Dieu, il faut tellement se confesser de ses péchés, qu'on n'y veuille pas plus retourner qu'un hérétique converti ne retournerait à son hérésie, ni à son prêche, ou un infidèle, à son idole. Mais n'attendez pas, pour faire cette réconciliation, que vous prêchiez; il ne faut que parler, il ne faut que se trouver dans les compagnies, où si vous ne rencontrez pas toujours des personnes à convertir, vous en verrez de mécontentes, et vous les entendrez murmurer contre la providence de Dieu, à cause des maux qu'elles endurent. Apaisez-les, et pour entretenir la paix et la bonne inteligence qu'elles doivent avoir avec leur Dieu, montrez-leur que rien ne leur arrive sans une particulière providence, et que cette providence divine ne permet rien que pour leur plus grand bien, et que quand il n'y aurait que ce bien de s'y assujettir, c'est assez pour s'y soumettre... Etes-vous convaincu vous-même de cette vérité?... faites-la donc valoir, et vous unissez de si près à toutes les volontés de Dieu, que vous lui en réunissiez autant d'autres qu'il le voudra par votre moyen.

DEUXIÈME POINT.

De la paix avec soi-même.

La seconde sorte de paix est la paix avec soi-même; car comme l'âme est divisée et troublée par les passions, elle est pacifiée par l'ordre qu'elle

y met. C'est sur ce point que vous pourrez parler avec succès, si vous en parlez comme une personne qui en a l'expérience, et qui peut dire que par la grâce de Dieu elle jouit de cette paix, en se servant des maximes qu'elle propose. Quelles sont ces maximes ? Comment les croyez-vous et comment les pratiquez-vous ?... Combien en avez-vous déjà persuadé, ou plutôt combien avez-vous négligé d'occasions de communiquer un aussi grand bien qu'est la paix de l'âme ?... S'il y allait de votre perte, vous pourriez craindre, mais en donnant la paix aux autres, vous recevez autant que vous donnez, car l'entretien qu'on a sur ces belles maximes de paix sert autant à celui qui les donne, qu'à celui qui les reçoit.

TROISIÈME POINT.

De la paix avec les autres.

Puisqu'il y a encore une troisième sorte de paix qui est la paix avec les hommes, il faut la mettre où elle n'est pas. Il faut apaiser les différends, assoupir les procès, et presser tellement les parties de se parler et de se réconcilier, qu'on ne croie pas avoir rien fait si on ne se parle et si on ne s'aime, comme si on n'avait rien eu à démêler ensemble. Autrement, c'est un signe qu'il y a encore sur le cœur je ne sais quoi que Notre-Seigneur ne veut pas, puisqu'il veut que nous soyons les uns avec les autres comme nous voudrions être avec lui, et qu'il fût avec nous. Or, il est assuré qu'il ne nous doit rien demeurer sur le cœur contre lui, et que nous ne voudrions pas qu'il lui restât rien contre nous; il faut donc se mettre ensemble de la sorte, ou s'exposer au danger d'être toujours mal avec Jésus.

Pressez-les sur ce motif, mais si charitablement, qu'on voie bien qu'il n'y a que la charité qui vous presse, car si on y remarquait de la passion ou de l'intérêt, comme par exemple, si vous en vouliez venir à bout parce qu'il y va de votre honneur, ce serait assez pour tout perdre. C'est à Jésus et non pas à vous à qui on doit ce respect, qu'en sa considération on oublie les injures et on pardonne tout, puisqu'il nous a mérité le pardon de toutes nos offenses. C'est son nom sacré qu'il faut interposer, ce sont ses plaies et ses mérites qu'il faut faire valoir, afin qu'on ait honte de refuser si peu de choses à celui qui mérite d'obtenir tout. Ah! quelle indignité, la moindre action de ce Fils est capable d'apaiser la colère de Dieu justement irrité contre les hommes; et toute sa vie et sa mort ne sera pas suffisante pour apaiser une personne !... Mon âme, représentons-leur vivement cette vérité, et gravons-la fortement dans notre cœur pour en parler avec le sentiment qu'elle mérite.

JEUDI.

RESSEMBLANCE DE LA BREBIS, DU SERPENT ET DE LA COLOMBE, AVEC CEUX QUI TRAVAILLENT AU SALUT DU PROCHAIN.

Je vous envoie comme autant de brebis ou d'agneaux parmi les loups, et je vous avertis qu'il faut que vous soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes [1].

Le Sujet étant pris sur ces paroles fera voir le rapport et la ressemblance qu'il y a entre les qualités naturelles de ces animaux, et les vertus que nous devons pratiquer dans l'instruction du prochain, et dans les conversations humaines.

La Fin sera de se conformer au sujet, tâchant d'apprendre ces vertus, pour les pratiquer dans les occasions.

La Forme est en ces trois points :

1°. De la douceur de l'agneau.

1°. De la prudence du serpent.

3°. De la simplicité de la colombe.

PREMIER POINT.

DE LA DOUCEUR DE L'AGNEAU.

Considérez, avec des sentiments d'amour et de reconnaissance, la Providence divine dans l'ordre qu'elle observe dans la conversion des âmes. Elle pourrait faire que tous les hommes fussent doux et traitables comme des agneaux, afin de rendre leur conversion facile ; cependant elle a permis qu'il se trouvât des loups mêlés parmi les brebis, et que les brebis, par une étrange merveille, convertissent les loups, contre le naturel de ces bêtes carnassières, qui ont coutume de déchirer ces animaux innocents et timides, plutôt que d'en être vaincus. Mais dans cette affaire de la conversion des âmes, les brebis seront plus fortes que les loups, parce qu'elles ont un pasteur très-

[1] Ecce ego mitto vos sicut oves, in medio luporum : Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. *S. Matth.* x.

puissant, et qui fera mieux voir ses forces et sa puissance, en faisant que les brebis triomphent des loups,que si les loups triomphaient des brebis. C'est donc à nous de reconnaître avec saint Jean Chrysostome, que comme pour être forts contre les loups, il faut être secourus de ce pasteur, aussi que pour être secourus, il faut être des agneaux ; c'est-à-dire des hommes dociles et soumis à son obéissance, comme la brebis est dépendante du berger, parce qu'il est le pasteur des brebis et des agneaux, et non pas des lions ni des loups [1].

Ce qui est si vrai, qu'encore que notre propre salut demande une grande dépendance de Jésus, comme de son principe, il faut encore davantage en dépendre pour avancer le salut d'autrui, parce qu'il est besoin d'une très-grande grâce et assistance, qui requiert une telle union avec lui, que si on n'y est étroitement attaché et soumis, on ne reçoit pas cette assistance. Car pour nous convertir à Dieu, nous n'avons que nous-mêmes à combattre ; mais pour convertir le prochain, il y a double travail, et nous avons comme deux ennemis à vaincre, lui et nous. En effet, il nous faut nous combattre nous-mêmes, de peur que la nature ne se recherche, de peur que nos intérêts ne se jettent à la traverse, que la précipitation ou la lâcheté ne gâtent notre entreprise ; il faut de plus combattre le prochain, afin qu'il se rende volontairement, et qu'il se soumette et s'assujettisse sous la main de son pasteur.Ce qui ne se peut faire sans un secours particulier. Voilà pourquoi il faut le demander par de ferventes prières, et regarder entièrement ce que veut ce bon Pasteur, et de quelle manière il veut que nous le fassions ; quand la douceur est nécessaire, quand il faut user de rigueur, en quel lieu, en quel temps, et mille autres circonstances dans

[1] Sic enim virtutem meam maxime ostendam cum ab ovibus lupi superabuntur, et quamvis illæ sint in medio luporum, et innumeris morsibus lacerentur, non modo non consumptæ fuerint, verùm etiam illos in sui naturam transmutaverint. Majus certe atque admirabilius est, mentem adversariorum commutare, quam illos occidere. Nam quamdiu oves fuerimus, vincimus, etiamsi mille circumsten lupi, superamus, et victores sumus : quod si lupi fuerimus, vincimur. Tunc enim a nobis pastoris auxilium recedit, qui non lupos, sed oves pascit. S. Chrysostom. *In S. Matth.*

lesquelles nous devons nous gouverner tellement par ses ordres, qu'il agisse plus que nous-mêmes.

Autrement quelle apparence y a-t-il qu'une brebis faible ose attaquer les loups? Certes, c'est au pasteur de combattre et de vaincre, mais c'est à la brebis de ne se pas jeter dans les dents du loup et de se tenir près de son berger, et de le laisser faire. O sage Pasteur! que ne suis-je un sujet aussi docile que vous êtes bon maître; je suis certain que si j'avais toutes les qualités de l'agneau, vous me feriez ressentir celles de pasteur; et que, comme vous êtes partout victorieux, me tenant toujours près de vous, jamais je ne manquerais mon coup, et jamais je ne lâcherais la prise que je ne l'emportasse. C'est donc ma faute si une âme m'a échappé, c'est que je me suis trop éloigné de vous; car, si j'en eusse été aussi près qu'il le fallait, nous l'eussions infailliblement convertie!... Ah! que j'en ai de regret, et afin de ne point arrêter davantage le cours de vos conquêtes, attachez-moi si bien à vous, que voulant vous servir de moi pour vous en assujettir d'autres, vous fassiez d'eux et de moi tout ce qu'il vous plaira!...

DEUXIÈME POINT.

DE LA PRUDENCE DU SERPENT.

Soyez prudents comme les serpents! Chose admirable, il n'y a point d'animal qui ait de si mauvaises qualités et un naturel si sauvage, dans lequel on ne puisse trouver quelque chose à imiter. Le serpent est l'animal du monde le plus ennemi de l'homme; cependant la nature lui a donné de certaines industries qui peuvent servir à notre instruction. De sa queue il se bouche l'oreille pour éviter les charmes et les enchantements des magiciens, qui veulent s'en saisir[1]; il défend sa tête par les replis de tout le corps, parce qu'il sait bien que sa vie y est attachée, et qu'en la conservant, la perte de quelque autre partie retranchée ne lui est pas aussi mortelle[2]. C'est une espèce de prudence qui lui est naturelle, et qui nous enseigne à pratiquer

[1] Allidit serpens unam aurem terræ et de cauda obturat alteram. S. Aug.
[2] Serpens exposito toto corpore, occultat caput. S. Hier.

par théorie et par vertu, ce qu'il ne fait que par l'inclination de sa nature, c'est-à-dire à conserver toujours ce qui est le plus important plutôt que les choses moindres. C'est en cela proprement que consiste la prudence que nous devons avoir, en traitant avec le prochain pour son salut ; et on peut apprendre à en user de trois manières.

Premièrement, si l'on veille soigneusement à ce que l'air du monde que nous fréquentons ne nous infecte point de son venin. En effet, il arrive souvent que dans la communication que nous avons avec les hommes du siècle, nous prenons beaucoup plus du leur que nous ne leur donnons du nôtre ; nous prenons plus les sentiments du monde que le monde ne prend les affections de Dieu. Ce que dit le Sage n'est que trop vrai. Quiconque se familiarise trop avec un orgueilleux deviendra superbe [1] ; c'est donc là qu'il faut exercer la prudence du serpent, pour ne pas se laisser prendre par ces enchantements. Evitez toujours ces manières d'agir et de parler, qui ressentent trop l'affectation et la politesse ; et ne vous imaginez pas que, pour gagner les autres, il faille s'accommoder de tout point à leur façon d'agir. Souvenez-vous, au contraire, de ces belles paroles, qui furent dites à un prophète, et qui vous ont été si souvent recommandées. Si vous séparez ce qui est impur d'avec ce qui est précieux, vous serez comme l'organe de ma parole ; vous les convertirez et ils ne vous pervertiront point [2]....

En second lieu, si ce n'est tout de suite, en commençant à leur parler, que vous en venez à l'affaire de leur salut, du moins ne tardez pas de le faire ; perdez plutôt le reste du corps, comme le serpent, pour conserver cette tête et cette principale affaire. Vous seriez peut-être plus content de parler des nouvelles et des affaires du monde ; privez-vous de ce contentement, gagnez le temps qui est si précieux, vous n'en avez pas trop pour persuader une affaire de si grande importance. Après avoir perdu une

[1] Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea : qui communicaverit superbo induet superbiam. *Eccli.* XIII.

[2] Si separaveris preciosum a vili, quasi os meum eris : convertentur ipsi ad te, et tu non converteris ad eos. *Jer.* XV.

heure dans ces discours superflus, pensez-vous emporter son esprit par une parole de piété que vous jetterez au hasard, étant prêt à souffrir qu'elle ne soit pas remarquée ? Ne le croyez pas, mais écoutez plutôt l'Apôtre qui vous avertit de prendre garde, dans les entretiens que vous avez avec le monde, de ne pas vous y laisser aller comme ces insensés qui ne demandent qu'à dépenser le temps[1], mais comme des hommes sages et prudents qui l'emploient et le ménagent utilement, parce que les jours sont mauvais; c'est-à-dire que nous sommes dans un temps où les entretiens, si on n'y prend bien garde, se font plutôt pour murmurer, pour médire et pour se perdre, que pour apprendre à se sauver.

Enfin, il faut de la prudence dans vos entretiens, pour avoir égard à la qualité de la personne et aux convenances. La rusticité est un défaut qui rebute les hommes bien nés ; mais l'imprudence, qui ne sait pas prendre son temps et parler à chacun selon son aptitude et sa condition, gâte tout[2]. Or, comme il est difficile de ne pas y être trompé, il serait à propos de n'entreprendre jamais à parler avec le prochain, sans avoir auparavant invoqué le Saint-Esprit et la divine sagesse qui sait ce qu'il faut dire à un chacun. Ces paroles tirées en partie du Sage y sont fort propres, dites-les maintenant pour apprendre à les dire dans l'occasion [3]. O souveraine sagesse ! qui sortez de la bouche du Très-Haut, atteignant puissamment d'un terme à l'autre, et disposant doucement toutes choses, venez nous enseigner les voies et les conduites de la prudence....

TROISIÈME POINT.

DE LA SIMPLICITÉ DE LA COLOMBE.

Soyez aussi simples comme des colombes, ajoute Notre-Seigneur, de peur que la prudence ne dégénère en finesse, et

[1] Videte itaque fratres, quomodo caute ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes, redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. *Ephes.* v.

[2] Sermo vester semper in gratia sale sit conditus, ut sciatis, quomodo oporteat nos unicuique respondere. *Coloss.* iv.

[3] O sapientia quæ ex ore Altissimi prodisti, attingens a fine usque ad finem fortiter suaviterque disponens omnia, veni ad docendum nos viam prudentiæ. *Sapient.* viii.

de chrétienne ne devienne trop mondaine [1]. Que vous seriez trompés si vous croyiez que par les forces de votre bel esprit, et par les charmes naturels d'un agréable discours et d'une honnêteté purement civile, vous gagnerez des âmes à Dieu.... Ce n'est pas la manière de les avoir, il faut aller plus simplement selon l'esprit et la simplicité de l'Evangile ; et il n'est pas moins nécessaire de joindre la simplicité à la prudence, de peur que celle-ci ne soit trop mondaine, que d'avoir la prudence pour empêcher que la simplicité ne passe en rusticité. Mais dans le doute, il est toujours plus juste et plus conforme à l'esprit de Jésus, de pencher plutôt du côté de la simplicité que de la prudence. Une grande simplicité avec un peu de sagesse, vaut mieux qu'une grande prudence avec moins de simplicité [2]. Oui, une simplicité prudente est meilleure qu'une prudence simple, comme il vaut mieux être colombe que serpent, parce qu'absolument il y a plus de bien et moins de mal dans la colombe, et plus de mal et moins de bien dans le serpent. Mais sans aller aux extrémités, et sans pencher de part ni d'autre, il faut se tenir au milieu, et apprendre si bien à joindre l'une avec l'autre, que personne ne vous méprise pour votre simplicité, et que vous ne cherchiez point de crédit ni d'honneur pour votre capacité [3]. Pensez un peu aux fautes que vous pourriez faire contre ces deux vertus, et sur toutes les résolutions que vous pourrez prendre d'y remédier, n'oubliez pas celle qui vous a déjà été recommandée, de faire un bon usage de votre temps....

Persuadez-vous que vous ne sauriez mieux réunir ces deux vertus, qu'en vous tenant retiré, enfermé et recueilli chez vous et dans votre chambre, si la nécessité, l'obéissance ou la charité ne vous obligent point à sortir. La colombe ne s'éloigne jamais du colombier, et quand elle en sort par nécessité, elle y retourne

[1] Habeto simplicitatem columbæ, ne cuiquam machineris dolos, et serpentis astutiam, ne aliorum supplanteris insidiis. Non multum distat in vitio; vel decipere posse, vel decipi Christianum. S. Hier.

[2] Simplicitas sine astutia, stultitia reputatur : astutia sine simplicitate, superbia approbatur. S. Aug.

[3] Talium est enim regnum cœlorum, ut ea nos volentes faciamus, quæ ingenita parvulus atque insita duce natura facit. S. Chrys.

bientôt ; c'est ainsi que saint Paul instruisait son disciple : Ayez un grand soin de vous rendre un ouvrier sans reproche devant Dieu, propre à manier la parole de vérité, et soigneux d'éviter tous discours profanes et inutiles[1]. Moins vous converserez sans nécessité, moins vous parlerez et moins vous paraîtrez, et mieux vous vous conserverez dans l'innocence de vie, qui est fort compromise par trop de paroles. C'est là vraiment une simplicité prudente de ne paraître et de ne s'exposer jamais en public, qu'avec une sainte retenue, et une telle disposition d'esprit, que si on ne savait qu'alors il vaut mieux parler que de se taire, on aimerait mieux se taire que de parler. S'il y a un prophète qui ait été repris de s'être tu quand il fallait parler, il y en a vingt qui ont été châtiés pour avoir parlé, lorsqu'il fallait se taire[2]. Ne vous faites point trop prier d'aller quand on vous demande; mais ne vous faites point demander, et ne priez point trop qu'on vous envoie.... Moins vous mettrez du vôtre dans vos emplois, plus il aura de simplicité, et plus il y aura d'assurance de la part de Dieu. De même aussi quand la nature s'en mêle, il y a plus de vous et moins de Dieu[3]. Laissez-vous toujours plutôt gouverner et conduire, que de rien entreprendre de vous-même. Afin que même vos supérieurs n'y mêlent rien d'humain, recommandez tellement tout ce qui vous touche à la providence de Dieu, que vous comptiez sur son secours pour savoir quand il faut agir et parler, et quand il faut vous reposer et vous taire.

Oui mon Dieu! je m'y soumets entièrement, me rappelant que vous, qui ne pouviez vous tromper en parlant ou en vous taisant, n'avez néanmoins voulu rien entreprendre de vous-même, mais que vous soumettant parfaitement à votre Père,

[1] Sollicitè cura teipsum probabilem exhibere Deo, operarium inconfusibilem, recte tractantem verbum veritatis. Profana autem et vaniloquia devita II *Tim.* II.

[2] *Isa* IX.

Non mittebam Prophetas, et ipsi currebant, non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant. *Jerem.* XXIII.

[3] Voir *Imitat.* liv. II, ch. II et liv. III, ch. I.

S. *Joan.* XII.

vous avez attendu qu'il vous donnât une sorte de mission pour dire ce qu'il voulait, et seulement ce qu'il voulait. N'ai-je pas bien plus de sujet de reconnaître la dépendance que j'ai de vous, et cette reconnaissance ne m'oblige-t-elle pas à ne rien entreprendre qui ne vienne de vous, et à ne rien refuser de tout ce que vous voulez !...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la douceur de l'agneau.

C'est une sorte de miracle que Notre-Seigneur, envoyant ses disciples par le monde pour le convertir, les envoie comme des brebis et des agneaux parmi les loups. Et quelle apparence que des agneaux puissent vaincre des loups ?... il est vrai qu'il n'y a point d'apparence humaine et naturelle. Aussi n'est-ce pas un effet de la nature, que ses disciples convertissent le monde, c'est une œuvre de la grâce, et une entreprise du grand Pasteur, qui ne montre jamais mieux sa puissance à convertir les hommes, qu'en permettant que les hommes soient comme des loups, et ses disciples comme des agneaux, et que ces agneaux soient plus forts que les loups.

C'était aussi pour leur apprendre, et à tous ceux qui ont à traiter avec le prochain, que puisqu'ils ne sont que comme des brebis auprès des loups, qu'ils aient à se tenir aussi près que possible de leur pasteur et de leur directeur, aussi dépendants et aussi soumis à sa conduite, que les brebis sont naturellement soumises et sujettes à leur pasteur. Il n'y a point d'animal si peu capable de combat et de résistance que la brebis; mais parce qu'elle a la soumission pour se laisser conduire, il n'y a point d'animal si fort qui ose l'attaquer et la combattre, tant qu'elle est sous la conduite de son pasteur et de son guide. Vous n'êtes qu'un pauvre homme aussi peu capable de convertir un pécheur, qu'une brebis d'apprivoiser un loup.... Mais pourtant, si vous êtes une aussi bonne brebis que vous avez un bon pasteur, vous ferez des merveilles dans la conversion des pécheurs.... Oh ! quel sujet de regret et de pleurs, de penser que si on a manqué de réussir dans cette œuvre sainte et que si une âme nous est échappée, c'est que nous n'étions pas dans l'état d'union et de soumission où nous devions être, auprès de notre grand pasteur; il y avait cer-

tain amour-propre qui nous en empêchait. Oh ! malheureux amour, qui nous éloigne de notre souverain bien, et qui empêche que nous y attirions les autres.

DEUXIÈME POINT.

De la prudence du serpent.

Encore voit-on dans la brebis de si bonnes qualités qu'elle est aimée des hommes; mais le serpent qui en est abhorré, comment peut-il être imité par les disciples de Notre-Seigneur ?... Comment leur dit-il qu'il faut qu'ils soient prudents comme des serpents ? Et quelle est cette prudence ? C'est que quand on veut le prendre et enchanter, il sait si bien se boucher l'oreille avec sa queue, qu'il ne se laisse pas prendre ; et si on l'attaque par la tête où est sa vie, il la cache en exposant le reste de son corps. C'est ainsi qu'il faut être prudents et avisés au milieu du monde, ne permettant nullement qu'il nous entretienne de ses vains discours, et qu'il nous remplisse de ses vanités, car nous serions plus tôt pervertis par les mondains, que nous ne les aurions convertis. C'est qu'il nous faut toujours aller au point capital de notre mission, qui est l'affaire du salut, sans nous arrêter beaucoup à tout le reste. Car, comme le serpent ne pense rien perdre s'il conserve sa tête, ainsi ne faut-il rien épargner, ni honneur, ni plaisir, ni intérêt, pour la conservation de ce point essentiel de nos entretiens avec le prochain quel qu'il soit. Et pour le savoir prendre par l'endroit où il est susceptible d'être pris, il faut de l'adresse et une sainte industrie, qui gagne les cœurs pour gagner les âmes. Il faut se faire aimer afin qu'on aime votre discours; il faut entrer dans l'esprit de cet homme pour y faire pénétrer la grâce. Mais, ô mon Dieu ! qu'il faut de grâce, d'esprit et de sagesse, pour faire tout cela si prudemment, qu'on ne soit point si humainement prudent et adroit qu'on vienne à compromettre tout résultat surnaturel...

TROISIÈME POINT.

Simplicité de la colombe.

C'est pour cela que Notre-Seigneur ajoute la simplicité de la colombe à la prudence du serpent, de peur qu'on ne s'en fasse trop accroire, de peur qu'on n'aille dans cette affaire plutôt par voie humaine et civile, que d'une manière spirituelle et divine, et de peur qu'on ne vienne à faire plus de cas de quelque beau discours, que des vérités de l'Evangile. Il faut tâcher de si bien joindre ces vertus, qu'il n'y ait point d'excès en l'une, ni de dé-

faut en l'autre. Mais en cas de doute ou de difficulté de trouver l'exact milieu, il vaut mieux un peu pencher du côté de la simplicité que de la prudence, comme il vaut mieux avoir une colombe qu'un serpent. J'aimerais mieux, avec saint François de Sales, une simplicité prudente, qu'une simple prudence ; et si vous craignez que les hommes ne se rient un peu trop de votre simplicité, craignez davantage qu'ils ne se défient de votre prudence. Mais surtout craignez que Dieu ne la châtie, comme il dit qu'il perdra la prudence des prudents, et qu'il réprouvera la sagesse des sages.

Soyez plus volontiers à la maison qu'au dehors, et retiré dans votre chambre qu'errant par la maison ou dans les rues. Mais quand la nécessité, la charité et l'obéissance vous obligent à paraître en public, allez-y aussi volontiers que vous éprouveriez de peine à y paraître, si ces raisons importantes ne vous y appelaient. Mêlez-vous le moins que vous pourrez de choisir vos emplois et vos fonctions, car ces petits sages du monde qui se rencontrent assez souvent dans les communautés, font en sorte de se faire ordonner ce qu'ils veulent faire, plutôt que d'attendre ce que Dieu veut d'eux. Ils sont si sages qu'ils se persuadent qu'agir autrement, ce serait être trop simple. Mais c'est en ces occasions et autres semblables, que l'on vous dit qu'il vaut mieux être trop simple que trop prudent. O mon Dieu, saurait-on être plus sage et mieux inspiré, que de se laisser gouverner par votre prudence et votre conduite ? Tu peux voir de là, mon âme, que ceux-là ne sont ni simples, ni prudents, qui veulent plutôt se gouverner que d'être gouvernés par leur Dieu. Car la simplicité se défie de son propre gouvernement qui n'est pas sûr, et la vraie prudence se confie en celui de Dieu qui ne peut se tromper.....

VENDREDI.

DE LA CONSTANCE PARTICULIÈREMENT NÉCESSAIRE A CEUX QUI S'EMPLOIENT AU SALUT DES AMES, A RAISON DES DIFFICULTÉS QUI S'Y RENCONTRENT.

Mes amis, je vous avertis de ne vous point épouvanter des difficultés que vous rencontrerez dans vos ministères et dans vos emplois, et de ne point craindre ceux qui ne peuvent que nuire au corps, sans qu'ils aient après cela aucun pouvoir sur l'âme [1].

Le Sujet rassemble en ces quelques paroles toutes celles qui sont rapportées plus longuement au même endroit des Evangiles. Comme elles sont toutes employées par Notre-Seigneur pour annoncer à ses disciples les traverses qu'ils devaient souffrir dans l'exercice de leur charge, et pour les encourager à tenir bon et à ne rien craindre que Dieu, on doit apprendre dans cette Méditation à reconnaître plus en particulier les diverses sortes de maux qui nous peuvent arriver, pour nous disposer à les supporter.

La Fin sera qu'après avoir reconnu ces maux, nous nous y disposions de telle sorte, que la crainte et la souffrance ne nous détournent jamais de nos saints exercices.

La Forme est en ces trois points, comprenant les trois diverses sortes de difficultés qui viennent soit du cœur, soit de la bouche, soit des mains ou des œuvres.

1° De la première sorte de difficulté provenant du cœur, qui est la haine et l'envie des hommes, selon ces paroles de Notre-Seigneur : *Vous serez haïs de tous les hommes* [2].

2° De la seconde sorte de difficulté, provenant de la bouche, qui sont les calomnies et les injures, suivant ce que Notre-Seigneur ajoute : *S'ils ont appelé le Père de famille Béelzébuth, à plus forte raison ils traiteront mal ses disciples et ses envoyés* [3].

3° De la troisième sorte de difficulté qui consiste dans des persécutions réelles, comme Jésus le déclare expressément par l'avis qu'il donne *de ne point craindre ceux qui ne peuvent nuire qu'au corps* [4].

[1] Dico vobis amicis meis, ne terreamini ab his qui occidunt corpus, et post hæc non habent amplius quid faciant. *S. Luc.* XII.

[2] Eritis odio omnibus hominibus. *S. Matth.* X.

[3] Si patrem familias Beelzebuth vocaverunt, quanto magis domesticos ejus. Ibid.

[4] Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere. Ibid.

PREMIER POINT.

DE LA PREMIÈRE SORTE DE DIFFICULTÉ PROVENANT DU COEUR, QUI EST LA HAINE ET L'ENVIE DES HOMMES, SUIVANT CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR : *Vous serez haïs de tous les hommes.*

C'est un si grand bien en lui-même que le salut des âmes, qu'il impose à quelques-uns une si étroite obligation de s'y consacrer, que toutes les souffrances et les pertes qui peuvent leur arriver doivent être considérées comme très-précieuses, eu égard à ce grand bien. Or, il ne peut se faire qu'il n'en arrive fort souvent, parce que d'une part le diable fait tous ses efforts pour l'empêcher, le monde d'ailleurs y contredit, et puis nous-mêmes nous faisons souvent obstacle par imprudence à ce que nous entreprenons par charité. Dieu, qui est souverainement bon, le permet pour sa gloire et pour notre bien, et si nous en savons user aussi sagement que l'Apôtre, nous pourrons dire comme lui : Je veux bien que vous sachiez, mes frères, que toutes les traverses que je souffre, donnent un plus grand cours à l'Evangile, et me servent au lieu de me nuire [1]... Plût à Dieu qu'il en fût ainsi de tous les ouvriers de l'Eglise. Mais voyons ce qu'il y a de plus ordinaire et de plus commun pour tous à supporter.

C'est, premièrement, la haine de ceux dont ils ne recherchent que le salut. Le Sage en donne la raison en ces termes : Le méchant n'aime pas celui qui le reprend [2]. L'obligation qu'ils ont de reprendre le vice les rend odieux aux méchants, qui ne peuvent souffrir qu'on reprenne leurs vices, parce qu'ils ne veulent pas les quitter. Il est vrai qu'il ne faut pas les offenser mal à propos, et qu'il faut tâcher de leur remontrer leurs défauts, avec tant de douceur qu'ils s'en tiennent plutôt obligés qu'offensés. Mais quand on ne peut faire autrement, il vaut mieux qu'ils nous tiennent pour ennemis, que d'être amis de leur malice, il vaut mieux être haïs d'eux que de Dieu, qui

[1] Scire vos volo, fratres, quia quæ circa me sunt, magis venerunt ad profectum Evangelii. Ad. Phil. c. XII.

[2] Non amat pestilens eum qui se corripit. *Prov.* I. XV, 12.

déteste l'impie, et celui qui nourrit le vice de l'impie par flatterie, par dissimulation ou par quelque respect humain, au lieu de le reprendre quand il y est obligé[1]. C'est aimer plus le vice que la personne, que de dissimuler ainsi son vice. S'il ne faut jamais haïr les personnes par la haine qu'on porte à leur vice, il ne faut pas aussi aimer le vice par amour pour les personnes ; et c'est déjà trop l'aimer que de le laisser croître, quand on doit le retrancher. Voudriez-vous tomber dans le même péché que vous n'osez reprendre, le pouvant et devant le reprendre ? Et n'est-ce pas y tomber que de vous en faire participant ?... N'est-ce pas y participer que de ne pas le reprendre quand on le doit ?...

Ce ne sont pas là de vraies amitiés, dit saint Augustin, où le proverbe qui dit que la vérité est odieuse, aurait plus de crédit que celui de l'Ecclésiastique, qui nous apprend qu'il est meilleur d'être repris d'un sage, que de recevoir des applaudissements des fous ; c'est aimer que de blesser pour guérir le malade [2]. Qui est-ce qui me réjouit, dit l'Apôtre, sinon celui que j'attriste[3]. Oh ! le grand cœur ! Ah ! que n'ai-je un courage semblable à cet Apôtre. Hélas ! que j'en suis éloigné ?... Je ne suis que glace auprès de ce grand feu ; combien de fois la crainte m'a-t-elle fermé la bouche, quand il fallait l'ouvrir ? Et qu'y ai-je gagné, puisque, craignant de perdre l'amitié d'un homme, je perds celle de mon Dieu, et je me rends ennemi de l'un et de l'autre, au lieu de les servir tous deux ? Pardon, ô mon Dieu ! pardon de mon offense. Je suis contraint d'accuser mon péché devant vous, n'ayant pas eu assez de courage de reprendre celui d'autrui ; je reçois maintenant en votre présence la confusion que j'ai voulu éviter devant les hommes ; je parle contre moi pour n'avoir pas osé parler contre les autres, et je sens déjà que je porte la peine du péché que j'ai eu la lâcheté de ne pas reprendre. O mon Dieu ! faites-moi cette grâce, que la honte que je trouve

[1] *Isa.* v.

[2] Nescio utrum Christianæ amicitiæ putandæ sunt, in quibus magis valet vulgare proverbium : Obsequium amicos, veritas odium parit, quàm Ecclesiasticum, Meliora sunt vulnera diligentis, quàm fraudulenta oscula odientis. S. Aug.

[3] Quis est qui me lætificat, nisi qui contristatur ex me ? II *Cor.* II.

maintenant devant vous, me fasse surmonter celle que je ressens devant les hommes, quand il faut les reprendre.

DEUXIÈME POINT.

DE LA SECONDE SORTE DE DIFFICULTÉ PROVENANT DE LA BOUCHE, QUI SONT LES INJURES ET LES CALOMNIES.

Quand la haine passe du cœur à la bouche, et que les méchants se portent ouvertement contre nous, traversant nos desseins par des injures, des mépris et des calomnies, la confusion étant plus grande, l'effet en est aussi plus dangereux, et la résistance qu'ils nous font, plus difficile à surmonter. Cependant il ne faut pas perdre courage, mais plutôt se souvenir des paroles de Notre-Seigneur, qui dit: Qu'il reconnaîtra pour siens, devant son Père, ceux qui l'auront confessé devant les hommes, et qu'il ne reconnaîtra point devant lui ceux qui l'auront méconnu devant le monde [1]. Sur ces paroles vous remarquerez premièrement, que d'être ainsi constant et courageux à parler pour la cause de Dieu et au sujet du salut, c'est un témoignage et une confession si honorable, que c'est une sorte de martyre, de se montrer ainsi constant. Comme, au contraire, c'est une espèce de perfidie et d'apostasie de perdre courage, et de céder aux efforts des méchants qui vous font peur. Mais ne devez-vous pas craindre davantage cette parole de votre Jésus qui assure qu'on le renie, quand on n'ose parler en sa faveur, de peur de quelque mot de raillerie ou de mépris? Pesez ces mots: *Renier Jésus-Christ*, et voyez si les mots de mépris que vous craignez sont aussi à craindre...

Remarquez, en second lieu, que comme la fidélité des uns est récompensée par le glorieux témoignage que Jésus-Christ rend à leurs mérites, de même la lâcheté des autres est confondue par la honte qu'ils reçoivent devant lui, lorsqu'il les désavoue devant son Père. Oh! quelle confusion. Que ferez-vous alors, vous que la peur d'un mot de blâme de la part des hommes fait rougir et trembler.

[1] Omnis qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum

Enfin considérez que, quand même il n'y aurait point d'autre mal dans la crainte que vous avez de reprendre un autre de son péché, de peur d'en être méprisé, que cette peur du mépris pour un aussi bon sujet, elle est déjà elle-même un grand mal, qui ne peut être assez châtié, puisqu'il empêche un aussi grand bien que la correction d'un pécheur, que vous eussiez peut-être converti, si vous n'eussiez eu peur de quelque parole de blâme. Oh ! que cette lâcheté est coupable !... Quoi ! Vous qui osez dire que vous vous faites gloire d'être disciple de Jésus-Christ, qui n'a pas redouté la honte et la confusion de la mort de la croix pour votre sujet, vous avez peur d'une parole qu'il faut souffrir pour son service ?... Est-ce donc maltraiter un serviteur ou un sujet, si on le traite comme on a traité son prince ? Est-ce donc faire un grand tort à un disciple, si on ne le respecte pas plus qu'on n'a respecté son maître[1] ?... Et de quelle injure se pourra plaindre un enfant, après avoir entendu appelé son père Béelzébuth, ou le prince des Démons ? N'êtes-vous pas le sujet de Jésus ? N'êtes-vous pas son disciple et son enfant ?... Ne savez-vous pas les injures atroces et sanglantes qu'il a souffertes, et que c'est dans de semblables occasions que vous montrez si vous êtes ou non son sujet, son disciple et son enfant ?...

Ne savez-vous pas bien qu'il a divinisé les souffrances en sa personne, et vous les profancz en la vôtre ! Si on vous présentait la croix pour l'adorer, oseriez-vous refuser ?... Et pourquoi lui rendez-vous cet honneur, sinon à raison de celui qui l'a sanctifiée par son sang ? Et n'a-t-il pas aussi bien consacré et divinisé les souffrances et les mépris ? Et n'est-ce pas cette même croix, dont son Apôtre se glorifie tant après lui, que vous avez tant en horreur [2] ? Malheur au cœur double, dit le Sage,

coram Patre meo qui in cœlis est : qui autem negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo qui in cœlis est. *S. Matth.* x.

[1] Non est Discipulus super Magistrum, nec servus super Dominum suum : sufficit Discipulo, ut sit sicut Magister ejus, et servo, sicut Dominus ejus. *S. Matth.* x.

[2] Mihi absit gloriari nisi in cruce D. N. Jesu-Christi. *Gal.* vi.

et aux lèvres malignes [1] ! Vraiment c'est avoir une bouche maligne et un cœur double, que de n'oser pas parler, de peur de souffrir la croix et la confusion, qu'on ne laisse pourtant pas de louer et d'adorer. Qu'adorez-vous donc dans la croix, sinon Jésus? Et s'il est aussi bien dans cette croix de mépris qu'il vous faut souffrir, pourquoi ne l'y reconnaissez-vous pas? C'est une sorte de crime de louer et exalter la croix, et de ne pas vouloir la porter. Si vous la recommandez, pourquoi la fuyez-vous?... Et si vous la fuyez, pourquoi la recommandez-vous?... C'est avoir une bouche qui produit tout ensemble la bénédiction et la malédiction, ce qui déplaît à Dieu, dit un Apôtre [2]; et vous ne voyez pas qu'une même fontaine fasse découler d'un même canal de l'eau douce et de l'eau amère; pas plus qu'un figuier ne donne des raisins, ni la vigne des figues. Aussi, si vous ne savez pas supporter un mépris, vous ne pouvez pas non plus louer comme il faut la croix de Jésus; car la plus belle louange qu'on puisse lui donner, c'est de dire qu'elle a tant de vertu qu'elle nous apprend à supporter le mépris, et même à le supporter avec bonheur !...

Mais comment pourriez-vous aider à la conversion d'un mondain, si vous craigniez pour votre honneur, puisqu'un de ses grands vices, c'est de craindre qu'on ne parle de lui, s'il s'adonne à la piété? Et que lui direz-vous contre cette mauvaise crainte, si vous-même vous craignez qu'on ne parle de vous, si vous vous élevez contre ce vice? O mon Dieu ! je rougis de confusion en voyant que je mérite ce reproche, et je crains fort que je ne sois encore du monde, puisque je crains pour mon honneur, et puisque c'est cette malheureuse crainte qui entretient tout le malheur du monde.... Mon fils, la crainte d'un plus grand malheur délivre d'un moindre; considère encore une fois si ce n'est pas un plus grand mal d'aimer mieux être du monde, qu'on sait être maudit de Dieu, que d'y renon-

[1] Væ duplici corde, et labiis scelestis. *Eccli.* II.

[2] Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio. Non oportet, fratres mei, hæc ita fieri. Numquid fons de eodem foramine emanat dulcem, et amaram aquam? Numquid potest ficus uvas facere, aut vitis ficus? S. *Jacobi* III.

cer, en souffrant volontiers ce petit mépris qu'on peut faire de toi quand tu veux retirer quelque pécheur du vice.

TROISIÈME POINT.

DE LA TROISIÈME SORTE DE DIFFICULTÉ, QUI CONSISTE DANS DES PERSÉCUTIONS RÉELLES.

S'il n'y avait que des paroles à craindre de la part des méchants, qui s'opposent au salut des âmes, cet obstacle serait moins difficile à surmonter ; mais ils en viennent parfois jusqu'à nous attaquer dans nos biens et dans nos personnes, et même à décharger leur rage sur les communautés, en haine des particuliers, dont ils veulent se venger. Cela est capable d'effrayer un esprit timide et craintif ; mais un bon courage doit se souvenir, que comme il ne doit rien entreprendre témérairement, ainsi que nous le disions, aussi ne doit-il pas s'effrayer, ni se livrer à la crainte, quand il a mûrement considéré ce qu'il était obligé de faire. En effet, agissant prudemment et avec de saintes intentions, il ne lui peut arriver de mal, puisqu'il a pour garant de ses actions Dieu lui-même, dont la puissance lui servira de rempart contre les méchants, qui ne sont pas toujours assez mauvais pour vouloir, ni assez forts pour pouvoir mettre à exécution les menaces dont ils veulent nous épouvanter[1]. Craignez-vous que Dieu vous abandonne dans un sujet où il est plus intéressé que vous-même ?... N'est-ce pas son affaire que vous entreprenez ? N'est-ce pas sa cause que vous soutenez ?... Qu'y cherchez-vous, sinon ce qui lui plaît ? S'il en veut une issue favorable, ne croyez-vous pas qu'il a la puissance de la faire réussir, malgré tous les efforts contraires des hommes, qui ne sauraient être plus puissants que ceux de l'enfer ? Et néanmoins vous savez bien que tout l'enfer ne peut rien contre lui, ni contre vous, s'il ne lui donne la permission. Vous savez bien qu'il ne tomberait pas une feuille d'arbre, ni un

[1] Dominus Deus auxiliator meus, idcircò non sum confusus : ideò posui faciem meam ut petram durissimam, et scio quoniam non confundar. Juxta est qui justificat me, quis contradicet mihi? Stemus simul, quis est adversarius meus ? Accedat ad me. Ecce Dominus Deus auxiliator meus, quis est qui condemnet me ? *Isa.* L.

petit oiseau à son insu, et que s'il a un si grand soin de ces petites créatures, qui ne sont faites que pour vous, il faut croire qu'il en a bien davantage pour votre corps, pour votre vie et pour votre âme; il assure qu'il a compté tous les cheveux de votre tête, et qu'il ne s'en perd pas un, sans qu'il le sache et qu'il le veuille, et après cela vous craindriez [1] ?...

Qu'il paraît bien que c'est une de ces terreurs de nuits, dont il est parlé aux psaumes [2], qui surprennent l'imagination sans autre sujet, sinon que c'est la nuit, et qu'il y a dans les ténèbres je ne sais quelle horreur qui épouvante; mais un homme tant soit peu résolu s'en moque. De même vos frayeurs ne sont que d'imagination, sans qu'il y ait du sujet, quand même tout le monde serait ligué contre vous, car tout le monde n'est rien comparé à votre Dieu, qui vous soutient plus fidèlement que vous ne le défendez. Eh quoi! serait-il possible que vous eussiez le courage de le défendre, et que lui manquerait de fidélité à vous protéger? Allez, dit-il à ses prophètes, allez hardiment et ne les craignez point, car j'ai assez de pouvoir pour vous rendre plus forts et plus puissants qu'eux tous [3]. Qu'ils vous combattent tant qu'ils voudront; ces combats seront pour vous des sujets de victoires.

Mais mon Dieu, vos prophètes de qui vous parlez, vos Apôtres à qui vous parlez, et tous vos autres bons serviteurs, qui ont compris vos paroles, n'ont-ils pas été maltraités des hommes, malgré toutes ces belles promesses que vous leur avez faites?... Oui, mon fils, le monde ne les a pas plus épargnés que moi, et c'est ce que je leur ai prédit; c'est à quoi je les ai préparés; c'est où aboutit tout mon discours, à ce que tous mes bons serviteurs se tiennent prêts à souffrir autant que j'ai souffert!... Mais malgré toutes ces souffrances, qu'ils sachent bien qu'ils n'auront

[1] Nonne quinque passeres væneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo? sed et capilli capitis vestri, omnes numerati sunt. Nolite ergo timere, multis passeribus pluris estis vos. *S. Luc.* XII.

[2] Non timebis à timore nocturno. *Psalm.* XC.

[3] Ne formides à facie eorum, nec enim timere te faciam vultum eorum. Et bellabunt adversum te, et non prævalebunt, quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te. *Jerem.* I.

point de mal, car ces souffrances mêmes ne sont pas un mal pour les craindre, ni pour quitter, par suite de cette crainte, les emplois qu'ils ont entrepris pour mon service. Ce ne sont que des maux de cette vie, et tous les maux de la vie ne sont plus des maux, quand ils ne sont soufferts que pour un si bon sujet. De sorte que quand même il arriverait qu'on entreprît sur ta personne, demeure ferme dans mon service ; car si tu as alors à craindre, ce n'est pas le mal qui sera fait à ta personne, mais c'est la lâcheté de ton courage, qui ne veut pas supporter ce mal, qui étant supporté généreusement, devient le plus grand bonheur qui te puisse arriver. Et cette générosité est si efficace, qu'elle en fait plus pour le salut des âmes, que tous les discours. Car comme ma croix et ma Passion ont été les instruments du salut de tout le monde, ainsi les peines et les travaux de ceux qui se consacrent au salut des âmes, sont plus considérés pour la conversion des pécheurs que tout autre moyen[1].

Eh bien, mon âme, s'il est vrai que nous ne désirons rien tant que la conversion des pécheurs, et que les souffrances en convertissent plus que toutes les paroles, ne vaut-il pas mieux souffrir que de parler, ou ne faut-il pas souffrir, afin de parler tellement que la parole produise son effet[2] ? Et comment autrement persuaderons-nous que le Dieu que nous servons mérite d'être servi de tout le monde, si nous ne montrons que son mérite est si grand, que ses bons serviteurs se tiennent très-heureux de souffrir quelque chose pour son service ? Ne savons-nous pas qu'il n'y a que la crainte de souffrir qui effraye le monde, et qui s'oppose aux bonnes résolutions qu'on prendrait de se donner à Dieu ? Que dirons-nous à ce sujet au prochain, sinon qu'il est vrai qu'il faut un peu souffrir ; mais aussi qu'il est vrai que Dieu et le salut éternel méritent bien qu'on supporte ce peu de souffrances. Mais comment croira-t-il ce que nous lui dirons, s'il nous voit craindre les peines et fuir les

[1] In paucis vexati, in multis benè disponentur, quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se ; tamquam aurum in fornace probavit illos, et quasi holocausti hostiam accepit illos. *Sap.* III.

[2] Sive tribulamur, pro vestra exhortatione et salute, etc. II *Cor.* I.

travaux? S'il nous objecte qu'il est impossible de souffrir, saurions-nous mieux lui répondre, qu'en faisant voir par notre exemple, comment, non-seulement cela est possible, mais même très-facile par le moyen de la grâce, qui nous rend joyeux et contents parmi nos peines? Oh! viennent toutes les plus rudes peines du corps qu'il plaira à mon Dieu de m'envoyer, je les recevrai d'aussi bon cœur que je désire être écouté par ceux à qui je parle. Car si je veux être écouté d'eux, comme étant envoyé de la part de Dieu pour les aider à se sauver, je dois recevoir les peines avec la même joie, puisqu'elles me sont envoyées de la part de mon Dieu, et pour la même fin, c'est-à-dire pour servir plus efficacement au salut du prochain.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la première sorte de difficulté à souffrir provenant du cœur, qui est la haine des hommes.

C'est un si grand bien d'aider au salut d'une seule âme, qu'il n'y a sorte de mal qu'il ne faille endurer de bon cœur pour ce grand bien. Il s'en rencontre à souffrir de toutes sortes et la première est la haine que vous porteront ceux à qui vous faites plus de bien. Si vous pouvez traiter avec eux de telle sorte qu'ils ne se fâchent point, ce sera fort bien fait. Que si cela ne se peut faire, supportez leur mauvaise humeur, plutôt que de dissimuler leur malice; car, en la dissimulant, vous deviendriez mauvais comme eux; en voulant conserver leur amitié, vous perdriez celle de Jésus-Christ, qui vous châtiera d'autant plus sévèrement, que c'est une chose indigne de craindre plus d'offenser son ami que son Dieu.

O mon Dieu! j'en sens déjà la peine, et la confusion que j'ai devant vous, d'avoir rougi devant les hommes, me fait reconnaître qu'il y a plus de mal à se taire dans ces occasions, que je ne pensais.... Mon fils, apprends encore cette vérité pour t'exciter à ton devoir sur ce sujet. Celui que tu crains d'avertir maintenant de son péché sera le premier à t'accuser devant moi de ce que tu ne l'as pas averti; et l'excuse que tu invoques, à savoir la crainte de l'offenser, t'accusera davantage en voyant que tu l'as plus offensé en te taisant, que si tu lui eusses parlé.

DEUXIÈME POINT.

De la seconde sorte de difficulté provenant de la parole, c'est-à-dire des injures.

On en vient aux reproches, aux calomnies et aux injures, qu'il faut aussi bien supporter que les haines du cœur ; car autrement si pour un mot on se désistait de sa bonne entreprise, n'y aurait-il pas sujet de craindre cette épouvantable parole du Sauveur, par laquelle il nous assure si authentiquement, que comme il reconnaîtra fidèlement devant son Père celui qui l'a reconnu hardiment devant les hommes, ainsi il ne fera pas semblant de voir et de reconnaître celui qui n'a pas eu la force de souffrir une parole à son sujet. Oh ! quel reproche d'entendre Jésus-Christ en présence de son Père et de tous ses anges, dire : Que vous n'avez pas eu le courage de souffrir une raillerie pour lui, qui a tant souffert pendant sa vie pour vous ; que vous qui êtes son serviteur, son disciple et son enfant, vous avez voulu être mieux traité de paroles que votre père, votre seigneur et maître,...

Que pourrez-vous répondre ? Nest-il pas votre Seigneur ? N'en a-t-il pas souffert davantage ? N'est-ce pas une honte que le serviteur veuille plus d'honneur que son maître ?... Que sauriez-vous dire, sinon que les railleries sont difficiles à supporter ! Mais jugez de là ce qu'a fait votre maître, puisqu'elles lui étaient aussi sensibles qu'à vous. Jugez s'il ne mérite pas mieux que vous souffriez pour lui, que vous ne méritiez qu'il souffrît pour vous. De plus, quand il le souffrit, c'était une véritable ignominie de souffrir sur la croix, mais maintenant après qu'il a souffert, il y aussi peu de honte à souffrir des injures, qu'à porter une croix ; parce que comme il a ôté l'opprobre de la croix en y souffrant, aussi a-t-il ôté la peine des injures en les recevant. Mais mon Dieu, on en ressent encore la peine. Oui mon fils, mais cette peine te doit plaire, à la vue de la mienne, qui communique autant d'honneur aux autres peines, que ma croix fait d'honneur aux autres croix.

TROISIÈME POINT.

De la troisième sorte de difficulté qui vient des persécutions réelles.

Quand on en viendrait même jusques aux coups, jusques aux bannissements, aux prisons, et jusques à la mort, il n'y a pas de quoi craindre, ou de quoi se désister de faire son devoir. Il n'y a souvent que de la peur,

mais quand Dieu permettrait qu'il y eût quelque mal à souffrir.... quel bonheur de souffrir pour un si digne sujet!... Nous le devrions recevoir du même cœur que nous voudrions être reçus de ceux avec qui nous traitons de leur salut. Comment voudriez-vous en être reçu? Comme un homme qui leur est envoyé de Dieu pour les sauver, et ces peines ne vous sont-elles pas envoyées par le même Dieu et à même fin, pour vous mieux disposer à aider les autres à se sauver?... C'est la croix et la peine de Jésus, qui est la cause du salut de tous les hommes; et c'est la part que vous aurez à cette croix par vos souffrances, qui convertira ce pécheur. O bonne croix! Je vous salue et vous embrasse avec la même affection que je vous prie de m'aider à me sauver, et tous ceux avec qui je traiterai de leur salut.

SAMEDI.

D'UNE CERTAINE PAIX MAUVAISE QUE NOTRE-SEIGNEUR N'A POINT APPORTÉE EN CE MONDE, ET DE LAQUELLE PAR CONSÉQUENT NOUS DEVONS NOUS DÉFIER COMME D'UN OBSTACLE AU SALUT DES AMES.

Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je viens plutôt pour y mettre la guerre que la paix[1].

Le Sujet termine ces considérations sur le salut des âmes, par ces paroles qui se présentent fort à propos, pour nous avertir d'un des grands obstacles qu'il y a pour procurer ce salut; c'est une fausse paix que Jésus ne peut jamais approuver, et à laquelle il est venu s'opposer, nous invitant nous-mêmes à la combattre.

La Fin sera d'apprendre à connaître cette dangereuse paix qui empêche le salut des âmes, comment Notre-Seigneur s'y oppose, et nous apprend à faire plutôt une bonne guerre, que de consentir à cette paix mauvaise.

La Forme est en ces trois points:

[1] Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram, non veni pacem mittere, sed gladium. *S. Matth.* x.

1° Il y a une sorte de paix mauvaise dans le monde qui empêche le salut des âmes.

2° Notre-Seigneur ne l'a point apportée, mais plutôt la guerre qui lui est contraire.

3° Nous devons à son exemple nous opposer à cette paix funeste, qui est un obstacle au salut des âmes.

PREMIER POINT.

IL Y A UNE SORTE DE MAUVAISE PAIX DANS LE MONDE QUI EMPÊCHE LE SALUT DES AMES.

Nous saurons suffisamment qu'il y a une mauvaise paix, et quelle elle est, quand nous saurons qu'il y a une certaine paix dans le monde que Notre-Seigneur déclare ne point donner à ses Apôtres [1], ce que saint Augustin explique en ces termes : Les hommes du monde, dit-il, sont ceux qui aiment le monde, qui se forment une certaine paix pour jouir plus librement du monde, et des biens périssables qu'il leur présente [2]. Par exemple, qu'il y ait quelqu'un qui soit sujet à quelque vice, il est certain que d'abord il ressent le remords de la conscience, qui le presse de le quitter ; mais parce qu'il est trop attaché à l'objet qui lui donne un plaisir illégitime, il craint autant de le quitter et de se convertir à Dieu, qu'il craint de vivre et de mourir en ce désordre. Que fera-t-il au milieu de ces deux craintes ? Car vivre dans cette continuelle inquiétude d'esprit que lui cause sa mauvaise conscience, il ne le voudrait pas ; d'un autre côté, sacrifier sa passion, c'est à quoi il ne peut se résoudre ; que fera-t-il donc ? Il faut absolument qu'il se mette en paix et en repos, car autrement il ne pourrait pas vivre ; et comme c'est du côté de sa conscience qu'il est tourmenté, il compose avec elle ; il traite de paix et d'accord pour n'en être plus inquiété, il lui promet qu'il se confessera et se corrigera de son péché à certain temps, pourvu que jusque-là elle le laisse en repos, et qu'il jouisse librement de son plaisir.

[1] Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis. S. *Joan.* XIV.

[2] Mundus, id est qui diligunt mundum, qui propterea sibi dant pacem, ut sine molestia mundo fruantur. S. Aug.

Ce temps étant venu, il demandera encore du répit, le terme expiré, il s'excusera sur quelque affaire, ou quelque difficulté prétendue; et enfin, s'il se sent pressé de se convertir, il dira qu'il n'est plus temps, que l'habitude au mal est trop formée, que le péché n'est pas si grand qu'on le prétend, que Dieu est bon, qu'il y a bien d'autres pécheurs au monde. De sorte que cette pauvre conscience, n'osant plus dire mot, laisse son homme en paix et en repos. Mais, ô mon Dieu, quelle paix [1] ! C'est cette mauvaise paix que le monde se donne, pour jouir plus librement du monde. C'est ce qu'on appelle libertinage, étourdissement, et perte de conscience, c'est un commencement d'athéisme, qui va s'emparer de l'âme, si on n'y remédie. O Dieu ! ceci doit suffire pour faire comprendre la grandeur de ce mal...

De même, quand plusieurs sont assemblés pour vivre en compagnie et en bonne intelligence, comme frères ou amis, si quand l'un d'eux vient à oublier son devoir et à s'émanciper en quelque chose, un autre craint de l'avertir et de le reprendre, de peur de le fâcher et de troubler la paix qui est entre eux, cette paix est mauvaise, et c'est ordinairement cette paix que le monde se donne...

Enfin, quand on met sa paix dans les biens de ce monde, et qu'on s'estime heureux de pouvoir obtenir, à quelque prix que ce soit, ce que nos convoitises nous font souhaiter, tout cela ne vaut rien. Cette paix et ce repos prétendu n'est pas une vraie paix, c'est un amusement, c'est une tromperie, c'est un charme et un leurre ; ne vous y fiez point, dit l'Ecriture, quoiqu'ils disent qu'ils sont en paix, ils n'y sont pas [2]. Ce n'est pas dans la satisfaction des passions qu'est la vraie paix, mais plutôt à les gouverner et mortifier. Ce n'est pas à obtenir ce qu'on désire mal à propos ; mais plutôt à ne désirer rien de déréglé. Ce n'est pas à s'avancer dans ce monde au préjudice de son salut ; mais plutôt à quitter tout, de peur de perdre ce qui vaut mieux que tout le reste...

[1] Tam magna mala pacem appellant. *Sap.* XIV.

[2] Dicentes : Pax, pax, et non erat pax. *Jer.* VI.

Appliquez-vous maintenant ces vérités, et voyez lorsque vous désirez ardemment quelque chose, qu'il vaudrait mieux pour votre perfection ne point avoir, ou ne point désirer que de la posséder, si vous ne vous faites point accroire que vous seriez en grand repos d'esprit, si vous veniez à bout de ces désirs, et que ce n'est que pour vous mettre en repos et en paix que vous la désirez. Oh ! la dangereuse paix ! Que si ensuite votre conscience vous presse et vous fait quelque juste reproche d'avoir suivi votre passion, et de vous être mis en danger de voir Dieu vous diminuer ses grâces, ne passez-vous point par dessus, de peur de vous troubler ?... Ne vous persuadez-vous point que c'est un mal d'entretenir des scrupules, et que la paix intérieure vaut mieux ? Ce serait vrai, si vous compreniez bien ce que vous dites, mais vous le comprenez mal, et vous ignorez ce que c'est que la paix intérieure, si vous pensez l'avoir au préjudice de votre perfection [1]. Il fallait se délivrer du scrupule, et se mettre en paix, en reconnaissant son immortification, et non pas en l'excusant, ou en la palliant ; et il vaudrait bien mieux être en scrupule à raison de ses péchés et de ses légèretés, pour s'en repentir et s'en corriger, que de ne point vouloir reconnaître ses défauts, de peur d'être en scrupule. La vraie paix n'est donnée qu'aux hommes de bonne volonté ; et tant que la vôtre ne sera pas conforme à celle de notre Dieu, elle ne sera pas bonne, et partant vous serez incapable de la vraie paix. Or, voyez maintenant si c'est avoir sa volonté conforme à celle de Dieu, de désirer ce qu'il ne veut pas, ou de craindre ce qu'il veut que vous ayez....

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR N'A POINT APPORTÉ CETTE MAUVAISE PAIX, MAIS PLUTOT LA GUERRE QUI LUI EST CONTRAIRE.

Cette paix du monde étant telle que nous venons de le voir, Notre-Seigneur n'avait-il pas raison de dire qu'il n'était point venu l'apporter sur la terre, mais qu'il avait plutôt apporté un glaive, et qu'il a déclaré la guerre à tous ceux qui voudraient

[1] Voir *Imitat. de J.-C.*, liv. II, ch. VI.

maintenir cette mauvaise paix ? Il faut donc maintenant chercher quel est ce glaive, et comment se doit faire cette guerre spirituelle. Saint Paul répond en nous disant que la parole de Dieu doit être considérée comme un glaive qui tranche des deux côtés, et à l'intérieur, tout ce qu'il y a de plus lié et attaché au cœur, quand on le sait bien manier et s'en servir [1]. Et comme l'Ecriture et l'Evangile sont remplies des paroles de Dieu, celles-là sont particulièrement importantes pour notre sujet, qui suivent le texte que nous avons cité. Notre-Seigneur y proteste qu'il ne tiendra point pour son disciple ni pour un des siens, celui qui n'est pas prêt à rompre plutôt avec son père et sa mère, avec ses frères, ses parents, et toutes ses affections et ses inclinations naturelles, que de rien entreprendre contre le service de Dieu et le salut éternel de son âme. Je suis venu, dit-il, séparer le fils d'avec son père, et la fille d'avec sa mère, et quiconque veut aimer davantage son père et sa mère que moi, saura qu'il n'est pas digne de mon amitié ni de mon service [2]. Or, qu'il comprenne bien que c'est les aimer plus que moi, que d'être tellement lié d'affection avec eux que, s'il se présentait une occasion de suivre mes conseils et d'exécuter mes commandements, au risque de les contrister, on craignît plutôt de les contrister que de me suivre et de m'obéir. Ah ! ce sont ces ennemis domestiques qu'il faut combattre ; la guerre que je déclare, c'est de résister à tous ceux qui s'opposent aux desseins de Dieu et au salut des âmes [3]. Et ma parole, dont ils se doivent armer dans ces occasions, doit leur servir avec ma grâce, comme d'une épée, pour couper et pour trancher toutes ces affections naturelles qui les empêchent de me suivre quand je les appelle, et de faire leur salut par les voies et les moyens que je leur ai prescrits.

[1] Et gladium spiritus, quod est verbum Dei. *Ephes.* VI.
Vivus est enim sermo Dei et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti. *Hebr.* IV.
[2] Veni enim separare hominem adversus patrem suum, etc.
Et inimici hominis domestici ejus. Qui amat patrem aut matrem plus quam me non est me dignus.
Et qui non accipit crucem et sequitur me, non est me dignus. S. *Matth.* X.
[3] Missum est bonum bellum, ut rumperetur pax mala. S. *Hier.*

Voyez-vous comme parle ce divin Maître? Voyez-vous comme il veut absolument qu'on quitte tout ce qui s'oppose à ses desseins, et que s'il y a de la peine à le quitter, il faut combattre et vivre en guerre plutôt qu'en paix, jusqu'à ce qu'on ait tout quitté et tout surmonté? Mais c'est mon père, c'est mon frère, c'est mon ami qu'il faut que je quitte!... N'importe [1]. Car le Fils de Dieu qui l'enseigne et qui le commande, pour l'amour duquel vous le faites, vous doit être plus cher que tous vos proches, et que toutes les choses du monde. Mais cela est bien sensible à la nature!... Il n'importe, c'est l'épée qu'il a lui-même apportée du ciel, qu'il vous met entre les mains, afin que vous en usiez dans les occasions, en vertu de sa doctrine, de ses exemples et de sa grâce, qui vous inspire de faire ce divorce avec le monde, avec ses vanités et toutes ces malheureuses concupiscences, lorsqu'il y va de votre salut ou de votre perfection, selon les lumières et les connaissances certaines qu'il vous en donne. Vous savez bien qu'il n'y a personne qui vous doive être plus cher, plus considérable et plus honorable que vos parents, et surtout que votre père et votre mère : c'est pourquoi Notre-Seigneur les prend pour exemple, afin de vous faire conclure que ce qu'il vous dit d'eux, il l'entend à plus forte raison de tous les autres [2]. Puis donc qu'il vous dit que quand il s'agirait de rompre avec les personnes auxquelles la nature vous unit si étroitement, ou de rompre avec lui, il vaut mieux les quitter que lui, n'est-ce pas vous dire que quelque part, et avec qui que ce soit, que se trouve une alliance, une amitié et une union de cœur qui soit préjudiciable à votre salut ou à celui de votre prochain, il faut rompre, il faut quitter ces amitiés, ces connaissances, ces intelligences, et toutes ces pratiques du monde. C'est la guerre qu'il a commencée, et qu'il veut que nous entretenions autant qu'il en est besoin, c'est-à-

[1] Amandi parentes et filii post Deum; quod si uterque amor servari non possit, odium in suos, pietas in Deum est. *S. Hier.*

[2] Qui dixit patri suo et matri suæ: Nescio vos, et fratribus suis: Ignoro vos; et nescierunt filios suos : hi custodierunt eloquium tuum, et pactum tuum servaverunt. *Deut* XXXII.

dire, autant que nous trouvons de résistance et d'opposition de la part de qui que ce soit, aux moyens de salut qui nous sont offerts.

Et quoiqu'il semble que l'union et l'amitié, qui n'est point ouvertement maùvaise, soit préférable à la désunion, néanmoins quand cette union ou cette amitié empêche un plus grand bien, il faut la rompre; et la désunion, en ces cas-là, vaut mieux que l'union. Qui ne croirait que de pardonner et de donner la vie à un homme, ne soit une chose meilleure que de le tuer? Mais pourtant, quand Dieu commanda à Saül [1] de n'épargner pas un seul homme des Amalécites, Saül fit aussi mal d'en laisser vivre, que David en commandant de tuer l'innocent, parce qu'il ne faut regarder que la volonté de Dieu. Et ainsi, quand il commande la guerre, quand il ordonne la séparation, le détachement et l'abandon des parents, du monde et de nous-mêmes, cette guerre vaut mieux que la paix, cette séparation est préférable à l'union, et l'abandon plus juste et plus raisonnable que toutes les affections et tendresses de cœur.

N'est-ce pas ce qu'il nous a montré lui-même par son exemple, en se séparant de ses parents, tout petit enfant qu'il était [2], en les quittant tout à fait étant plus grand, et même en mourant sur une croix, à leurs yeux, sans se laisser toucher de leurs larmes et sanglots, pour achever l'affaire de notre salut, qu'il fallait opérer par cette séparation, la plus sensible qu'il y pût jamais y avoir de créature à créature ?... O mon Dieu! qu'il nous faut de paroles là où il ne nous faudrait qu'un peu de foi ou d'amour ! Ne serait-ce pas assez de savoir que c'est vous qui commandez cette guerre, pour l'entreprendre sans en rechercher tant les raisons et les motifs ?.. Est-ce au soldat à s'informer des desseins de son prince? N'est-ce pas assez de savoir qu'il a un bon prince, qui n'a que de bonnes intentions, pour qu'il aille tête baissée où il commande? Et quel est l'infidèle qui ne croirait cela de vous? Allons donc, mon âme, allons hardiment où il

[1] II *Reg.* xv.

[2] Nesciebatis, quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse? S. *Luc.* II.

nous appelle; et si nous n'y pouvons aller sans quitter ce que nous affectionnons le plus, brisons ces affectionnons pour l'amour de celui qui a tout quitté par amour pour nous.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS AUSSI, A L'EXEMPLE DE JÉSUS-CHRIST, NOUS OPPOSER A CETTE PAIX MAUVAISE, QUI EST UN OBSTACLE AU SALUT DES AMES.

Comme il est évident que pour notre salut et perfection nous devons embrasser cette sainte guerre, qui nous fait résister à tout ce qui s'oppose à notre bien spirituel, aussi est-il assuré que nous avons grandement à combattre, en procurant le bien d'autrui. En effet, comme nous l'avons déjà vu, s'ils sont nos amis, et qu'ils refusent de bien accueillir nos discours, nous craindrons de les fâcher, et cette crainte pourra nous empêcher de leur parler, quand la charité nous y oblige; de sorte qu'il faut combattre cette crainte, il faut plutôt les fâcher que de manquer à les avertir; il faut rompre cette fausse paix et amitié pour mieux garder la vraie et sincère charité. Si ce sont des personnes indifférentes, avec lesquelles nous traitons, que de combats ne faut-il pas livrer, avant de leur persuader quelque vérité, comme par exemple: qu'il se faut réconcilier, qu'il faut rendre le bien d'autrui, qu'il faut détacher son cœur de l'affection des biens, qu'il ne faut point être du monde, qu'il ne faut qu'un seul péché mortel pour être damné à tout jamais; que ce péché commence par des petites affections, qu'il s'en faut défaire si on veut s'assurer de son salut; que s'il y a de la peine, il faut penser que le salut éternel vaut bien cette peine, et qu'il vaut bien mieux être sauvé sans tous ces biens, sans ces honneurs et ces plaisirs, que de les avoir et se mettre en danger d'être damné; que c'est l'œil qu'il faut arracher, comme dit l'Evangile, la main et le pied qu'il faut couper, quand ils nous scandalisent, et qu'ils sont cause de quelque mal[1].

N'est-il pas vrai que tout cela semble si nouveau, si étrange, et si impossible aux gens du monde, qui ne s'entretiennent pas

[1] *S. Matth.* v et xviii.

de ces vérités, que pour les leur persuader, il faut se résoudre à recevoir mille réponses impertinentes. Ces réponses, il faudra les combattre avec une telle constance, que si vous cédez, ils croiront que c'est par la faiblesse de votre cause, ils s'en opiniâtreront davantage dans le mal. Si au contraire vous les attaquez vivement, vous en pourrez venir à bout avec la faveur et l'assistance de votre chef; mais ce ne sera pas sans bien combattre, ayant contre vous l'enfer, le monde, le libertinage, la vanité, la raison, et les maximes de la prudence humaine, et enfin, toute cette force naturelle, qui combat tous les jours la grâce, et s'oppose à ses desseins. Mais n'importe, la cause est trop juste pour la délaisser, la guerre trop sainte pour ne pas l'entreprendre; la paix contraire est trop honteuse pour y consentir, et la vérité est trop forte pour ne point espérer la victoire [1]. Tenez seulement bon, sans vous lasser, et sans témoigner aucun dégoût ni ennui, pour toutes ces contrariétés. Ce qui ne se fait pas en une fois, ni en un jour, se fait en l'autre; ce qu'un commence l'autre l'achève.

Quelles contradictions n'a pas eues notre Sauveur? Combien en souffre-t-il encore tous les jours, même de votre part? Que de refus et de rebuts de ses grâces?... Vous quitte-t-il pour cela?... N'est-il pas toujours à la porte fermée de ce cœur, pour y frapper, pour attendre que vous l'ouvriez, qu'il y entre, et qu'il vous fasse autant de biens que si vous l'eussiez reçu plus tôt [2]. N'est-ce pas une bonne guerre que vous fait ce bon Jésus, en ne vous laissant point en paix, qu'il ne vous presse sans cesse, tantôt pour quitter ce vice, tantôt pour exercer cette vertu, et tantôt pour agir d'après un motif plus noble. Où en seriez-vous, s'il ne vous traitait de cette façon? Donc apprenez à en faire autant selon votre possible, envers celui qui se présente à vous pour être converti, ou pour être avancé dans la perfection de son état. Puisque Notre-Seigneur vous fait l'honneur de se servir de vous pour l'avancement spirituel d'autrui, vous ne devez pas y être moins fidèle que pour le vôtre. Que si vous avez à com-

[1] Tantum dignè Evangelio Christi conversamini, collaborantes fidei Evangelii, et in nullo terreamini ab adversariis. *Philip.* I.

[2] *Apoc.* III.

battre pour cet effet les contradictions qui vous viennent de la part des hommes ; combattez aussi celles qui viennent de votre nature, qui cherche à vous persuader que vous perdez votre peine, que vous y avez fait tout le possible, et qu'il ne faut plus rien en espérer.

Votre fidélité et votre mérite ne dépend pas de la conversion d'autrui ; c'est assez que vous y ayez autant travaillé que vous avez eu de moyen pour le faire. Que s'il est pour se perdre, il vaut mieux que ce soit pour avoir refusé de vous entendre, que parce que vous aurez refusé de lui parler. Que ce soit à propos, ou que vous sembliez être importun, ne cessez de prier, de presser et de faire toutes les instances possibles avec toute sorte de patience[1]. C'est l'Apôtre qui donne ce conseil, et qui montre bien qu'il le pratiquait, quand il dit à ceux d'Ephèse, qu'il avait été l'espace de trois ans à solliciter tous les jours chacun d'eux pour l'affaire de son salut, pleurant et gémissant après eux pour les émouvoir par ses larmes, puisqu'il ne pouvait rien par ses paroles[2]. C'était là combattre, c'était s'employer pour le service de son maître et pour le salut des âmes, comme le mérite ce maître et ce salut. Les combats et les travaux de cet Apôtre, sont à la vérité très-grands et très-considérables; mais si vous considérez la dignité du Maître qu'il servait, et le prix d'une âme qu'il sauvait, vous croirez ses travaux si bien employés, que vous vous étonnerez plutôt de ce que vous travaillez si peu pour le même sujet, que de ce que cet Apôtre et les autres ont tant travaillé et tant mérité. O mon Dieu, si j'avais autant de grâces qu'eux, pour vous servir comme ils l'ont fait ?... Mon fils, ce n'est pas là le souhait qu'il te faut faire; mais c'est plutôt de dire : Oh ! si j'étais aussi fidèle aux grâces que j'ai pour travailler, que les saints l'ont été à celles qui leur étaient données!... Car les fautes que tu fais dans tes emplois ne viennent pas du défaut de la grâce, mais plutôt de ce qu'ayant la grâce pour en faire autant que j'en désire de toi, tu ne fais pas cependant tout ce que tu pourrais faire.

[1] Opportunè, importunè. II *Tim.* IV.

[2] Per triennium nocte et die non cessavi : cum lacrymis monens unumquemque vestrum. *Act.* XX.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Qu'il y a une sorte de mauvaise paix au monde.

Pour savoir qu'il y a une mauvaise paix, il ne faut qu'écouter ce que dit saint Augustin de la paix du monde, que Notre-Seigneur ne donnait point à ses Apôtres. Cette mauvaise paix, dit-il, c'est quand ceux du monde qui aiment leurs plaisirs, se font accroire qu'il n'y a point de mal d'en jouir, et qu'au contraire, ils n'auraient point de bien et de repos s'ils n'en jouissaient ; et si la conscience s'oppose à ce libertinage, ils la font taire pour se conserver en paix, disent-ils, mais c'est une fausse paix; il vaudrait bien mieux faire une bonne guerre à tous ces désirs, comme à autant de rebelles, que de penser à avoir paix avec eux ; car le trouble ne s'en ira pas pour leur donner ce qu'ils demandent, ou s'il s'en va, ce ne sera qu'afin de faire le mal plus librement qu'on ne le faisait avec le trouble. D'où vous pouvez juger si cette paix, qui ne se traite que par le mal, et pour le mal, n'est pas une paix mauvaise.

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur n'a point apporté cette paix, mais plutôt la guerre, qui lui est contraire.

Il n'en faudrait pas dire davantage, pour montrer que Notre-Seigneur n'a point apporté cette paix qui est si mauvaise et si vicieuse ; mais parce qu'il dit qu'il est venu apporter une épée pour faire la guerre contre cette malheureuse paix, arrêtons-nous à considérer quelle est cette épée et cette guerre. L'Apôtre nous ayant dit que la parole de Dieu est comme une épée à deux tranchants, qui divise tout ce qu'il y a de plus uni, nous devons croire que cette épée que le Sauveur nous présente pour cette guerre, est sa parole contenue en l'Evangile, où il nous déclare qu'il est venu séparer le fils d'avec le père, et la fille d'avec la mère, et qu'il n'y a ni père ni mère, ni affection naturelle qui nous doive être si chère, que nous ne devions rompre quand il y va de la conscience. Et parce que ces séparations ne se peuvent faire sans combats, c'est la guerre que Jésus a déclarée au monde, qu'il veut que nous entretenions plutôt que cette mauvaise paix, qu'il n'approuve pas plus que le mal et le vice, qui se couvrent sous ce beau nom de paix.

C'est un aussi grand mal de ne pas faire la guerre, quand elle est juste

et commandée, que de la faire quand elle est défendue. Voyez donc si vous savez résister et combattre dans les occasions où la chair et le sang vous livrent des combats; si vous avez peur de contrarier vos goûts et vos amis, quand ils s'opposent à votre perfection; si vous n'osez leur contredire, de peur de leur déplaire et de vous donner de la peine. C'est rendre les armes que d'agir ainsi; c'est vouloir la paix plutôt que la guerre, lorsque Jésus vous commande de faire la guerre plutôt que de consentir à la paix; et c'est se retirer d'avec lui, comme ferait un soldat d'avec son capitaine au temps qu'il faut combattre. Que fera-t-on à ce lâche si on le prend? Et où vous enfuirez-vous pour éviter d'être pris et traité comme un déserteur?

TROISIÈME POINT.

Nous devons embrasser cette guerre avec Notre-Seigneur.

Il faut donc se décider à cette sainte guerre, autant qu'il faut être décidé à procurer son salut et celui de son prochain. Car comme nous avons à combattre pour notre propre perfection, aussi trouvons-nous à qui parler pour le salut d'autrui. Et comme il y a danger que nous n'aimions mieux une mauvaise paix, que de nous donner toute la peine qu'il faut prendre, pour être parfaits au point qu'il le faut être; aussi est-il à craindre que nous ne mollissions dans les résistances que nous font ceux avec qui nous traitons, et que craignant de les trop presser, de les fâcher, et de rompre avec eux, nous ne combattions pas assez fortement et assez puissamment. Car enfin tel se rendrait à la vérité, s'il vous voyait constant à la lui proposer, qui s'y oppose pour vous faire désister, et si vous étiez aussi ferme à attaquer qu'il l'est à se défendre, la vérité l'emporterait.

Ce qu'on ne fait pas en un jour se fait en deux, et si le bon Jésus eût molli et cédé à vos résistances, où en seriez-vous maintenant?... Apprenez donc de la bonne guerre qu'il vous fait, en ne cédant point aux oppositions que vous lui faites, d'en faire autant envers tous ceux avec qui vous avez à traiter de leur salut. Dites-leur hardiment qu'ils n'auront point de paix avec vous, s'ils ne se rendent; et montrez-leur par la guerre que vous leur ferez, que c'est ainsi qu'il faut qu'ils se combattent eux-mêmes, pour ne se point laisser aller à cette mauvaise paix, que Notre-Seigneur nous défend, justement par cela même qu'il est notre Sauveur.

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

DE LA SURDITÉ SPIRITUELLE, REPRÉSENTÉE PAR LE SOURD QUE NOTRE-SEIGNEUR GUÉRIT.

On amène à Jésus un homme qui était sourd et muet, et on le prie de le guérir [1].

Le Sujet roulant sur la surdité spirituelle est pris de l'Evangile du jour, qui contient l'histoire du sourd et muet, qui fut guéri par Notre-Seigneur, de cette manière. L'ayant pris par la main, il le tire à l'écart, met ses doigts dans son oreille, lui touche la langue de sa salive, lève les yeux au ciel, soupire pour lui et pour nous, dont les misères étaient représentées par les maux de cet homme, prononce un mot, par lequel il commandait que ses oreilles s'ouvrissent et que sa langue se déliât, ce qui fut fait aussitôt, de sorte qu'à l'instant même ses oreilles se débouchent, sa langue se délie; le sourd entend et le muet parle, ce dont toute l'assistance demeura fort étonnée et excitée à louer Dieu [2].

La Fin sera de reconnaître qu'il y a une surdité spirituelle qui est un très-grand mal, dont il faut se donner de garde, et en procurer au plus tôt la guérison.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est cette surdité spirituelle.

2° Combien ce mal est dangereux.

3° Quel remède il y a pour en être guéri.

PREMIER POINT.

QUELLE EST CETTE SURDITÉ SPIRITUELLE.

Après avoir quelque peu considéré la misère de ce pauvre homme, qui était privé de l'usage de l'ouïe et de la parole, nous

[1] Adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eum, ut imponat illi manum. S. *Marc.* VII.

[2] Et apprehendens eum de turba seorsum, misit digitos suos in auriculas ejus, et expuens tetigit linguam ejus : et suspiciens in cœlum ingemuit, et ait illi: Ephetha, quod est adaperire.

Et statim apertæ sunt aures ejus, et solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur rectè. Et præcepit illis ne cui dicerent : quantò autem eis præcipiebat,

considérerons qu'il se trouve une surdité bien plus dangereuse et plus déplorable que la corporelle. Elle consiste en ce qu'il y dans le monde des personnes qui font à dessein la sourde oreille aux paroles de Notre-Seignenr, parce qu'elles ne veulent pas l'écouter, ou font semblant de ne pas l'entendre, de peur d'être obligées de lui obéir, et de faire ce qu'il leur commande. Ecoutez, sourds, dit Dieu par son prophète, et qui est sourd, sinon celui à qui j'envoie mes messagers, et qui ne fait rien de ce qu'ils lui disent, ni de ce qu'ils lui ordonnent de ma part [1] ? Voyez-vous comme Dieu se plaint, qu'il y en ait qui ne l'écoutent pas, quand il leur fait parler; mais quels sont ces messagers, et qui sont ceux qui nous parlent de sa part, comment nous parle-t-il lui-même ? Il nous parle par le moyen des livres spirituels que nous lisons, par le moyen des inspirations et des lumières que nous recevons, par le moyen des prédications et des bons discours que nous entendons, par le moyen de ces pauvres et de ses fidèles serviteurs que nous voyons.

Oh ! combien de fois nous a-t-il dit qu'il ne fallait point être attaché au monde, qu'il était impossible d'aimer le monde et d'aimer Dieu, parce que les maximes de Dieu et du monde sont tout opposées, et sa crèche et sa croix ne combattent rien tant que les vanités et les concupiscences du monde [2] ? Avons-nous bien entendu cela ? N'avons-nous point fait la sourde oreille à ses divines remontrances, croyant peut-être que c'était à d'autres et non point à nous qu'il parlait [3] ? Quand il disait : Bienheureux les pauvres et les affligés : malheureux les riches et les libertins, l'avons-nous bien entendu, l'avons-nous cru ?... C'est par là que nous pouvons juger si nous sommes dans cette surdité spirituelle, puisqu'elle ne consiste qu'à ne pas vouloir entendre ce que Dieu nous fait savoir de ses desseins et de ses

tantò magis plus prædicabant, et eò amplius admirabantur, dicentes : Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui.

[1] Surdi audite, et cæci intuemini ad videndum, quis cæcus nisi servus meus, et surdus nisi ad quem nuncios meos misi? *Isa.* XLII.

[2] Laboravi rogans. *Jerem.* XV.

[3] Il en est plusieurs qui sont sourds et insensibles à ma voix. *Imitat.* livre III, ch. III. (Voir aussi les premiers chapitres de ce troisième livre).

volontés pour les exécuter. O mon Dieu ! si pour le moins aujourd'hui je pouvais entendre comme vous me reprochez de ce que je vous ai si mal écouté jusqu'à ce jour ! Mon âme, c'est bien là être sourde, que de ne vouloir pas même entendre que tu es sourde.

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN CE MAL EST DANGEREUX.

Pour voir combien ce mal est dangereux, il nous faut considérer premièrement, quelle indignité c'est de ne pas écouter un Dieu qui parle, et qui nous fait l'honneur de nous communiquer ses secrets, et de nous apprendre le moyen de nous sauver. Oserions-nous en user à l'égard d'une personne de mérite ? Et souffririons-nous qu'un de nos inférieurs ne nous rendît pas plus d'honneur ni de soumission[1] ?

Secondement, que saurez-vous jamais du ciel, qu'apprendrez-vous de l'affaire de votre salut, si vous n'écoutez pas celui qui vous en veut donner une connaissance plus particulière et plus certaine ? De quoi vous servira d'avoir des livres pieux, de bons prédicateurs et de fortes inspirations ; en un mot, de quoi vous servira que Dieu vous parle, si vous ne l'écoutez point parler, ou si vous ne croyez point à sa parole ?... Hélas ! en quelle ignorance sommes-nous des choses que nous devrions savoir le plus et ignorer le moins ! Mais pourquoi, puisque nous avons des maîtres et des instructions en abondance ? Ce n'est donc pas ce qui nous manque en cette grande et importante affaire du salut ; mais plutôt ce qui nous fait défaut, c'est la bonne volonté d'écouter et de croire, de comprendre et d'exécuter ce que l'on nous dit sur ce sujet[2].

En troisième lieu, qui ne craindra la juste menace de celui qui a tant parlé, et qui toutefois a été si peu écouté ? Ecoutez, dit-il, une fois pour toutes, vous vous presserez de me parler

[1] Et nolucrunt attendere, et averterunt scapulam recedentem, et aures suas aggravaverunt ne audirent. Et cor suum posuerunt ut adamantem ne audirent legem, et verba quæ misit Dominus in spiritu suo. *Zach.* VII.

[2] Loquor vobis, et non creditis. S. *Joan.* X.

quelque jour, vous crierez après moi, vous m'appellerez à votre aide ; mais je ferai la sourde oreille à mon tour, je ne ferai pas semblant de vous entendre, et en effet, je ne vous exaucerai point[1]. Cela n'est-il pas très-juste et très-raisonnable, puisque vous-même m'avez rebuté quand je vous parlais? Voilà justement ce qui arrive dans l'extrême nécessité, et à la mort de ceux qui ont fermé les oreilles aux inspirations divines pendant leur vie. Ils ont beau crier miséricorde, à l'aide et au secours, quand ils se trouvent en cette extrémité ; comme ils n'ont point eu d'oreilles pour écouter durant leur vie, aussi n'en trouvent-ils point qui les écoutent à l'heure de leur mort[2]...

N'y a-t-il pas là de quoi nous faire redouter ce mal ? Voudriez-vous que Dieu ne vous écoutât point lorsque vous le priez? Et bien, le voilà qui vous en assure, si vous ne l'avez écouté lorsqu'il vous parlait ; ne le croyez-vous pas? Qui vous a dit et assuré qu'il écoutait nos prières, sinon lui ; et s'il proteste qu'il n'écoute point celles de ces sourds volontaires, ne devons-nous pas aussi bien le croire que quand il dit qu'il entend et qu'il exauce toutes les autres ? N'était-ce point l'avoir assez offensé, que de le repousser, lorsqu'il nous disait de prendre garde d'ajouter à notre offense la circonstance aggravante de ne point craindre ses menaces.... Mon Dieu, puisqu'il en est ainsi, que je ne mérite plus d'être écouté, je n'oserai pas vous prier ; mais je reconnais ma faute et mon malheur ; j'en déplore à vos pieds la misère. Je voudrais pouvoir en sortir par votre grâce ; je l'espère de votre bonté, puisque c'est elle qui nous menace, afin de nous préserver de votre justice et de nous faire éviter le châtiment...

[1] *Prov.* I ; *Jer.* VII ; *S. Luc.* XVII.

[2] Qui declinat aures suas, ne audiat legem, oratio ejus erit execrabilis. *Prov.* XVIII.

TROISIÈME POINT.

REMÈDE POUR ÊTRE GUÉRI DE CETTE SURDITÉ SPIRITUELLE.

Il vaudrait mieux prévenir le mal, en se rendant toujours fort attentif aux inspirations et aux mouvements de Dieu, que d'y tomber, et que d'être obligé de recourir au remède. Mais aussi vaut-il mieux, si on y est tombé, tâcher de se relever et d'en chercher la guérison, que d'y demeurer. Si donc vous voulez savoir comment Notre-Seigneur délivre de ce mal, considérez ce qu'il fait pour guérir ce pauvre sourd qui lui est présenté. Il le tire à l'écart, du milieu de la foule, puis il soupire et regarde le ciel, et enfin il lui met les doigts dans les oreilles. Tout cela se fait également pour la guérison de notre mal[1]. Car premièrement, Notre-Seigneur nous retire du tracas du monde, et nous dit plus fortement un mot à l'oreille, qui nous fait rentrer en nous-mêmes, et nous émeut plus que de coutume. Il dit à l'un, préparez-vous à la mort, car vous mourrez bientôt; à l'autre, faites une bonne confession pour cette fête qui approche, car vous en avez besoin; à un autre, si vous ne quittez ce péché auquel depuis tant de temps vous êtes sujet, vous courez risque de votre salut. Et ainsi il parle diversement aux uns et aux autres, comme chacun peut parfois l'éprouver, sans qu'il sache autrement d'où cela vient[2]; et moins il y a de sujet au dehors, pour ressentir ces mouvements extraordinaires, plus c'est un signe frappant que c'est lui qui nous touche....

En second lieu, l'on pourrait penser que Notre-Seigneur soupire et regarde au Ciel, quand il nous donne quelque remords de conscience, quand nous sentons je ne sais quoi qui nous fait dire: Je ne suis pas bien, je ne voudrais pas mourir en cet état; il faut me corriger, mon Dieu ayez pitié de moi! et qu'en regardant le ciel, nous avons peur de n'y aller jamais. C'est lui, c'est

[1] A turbulentis cogitationibus, actis inordinatis, sermonibusque incompositis educitur, qui sanari meretur. S. Hier.

[2] Spiritus ubi vult spirat, et vocem ejus audit, sed nescis unde veniat, aut quò vadat. S. *Joan.* III.

son divin esprit, comme nous le dit l'Apôtre, qui au dedans de nous-mêmes, soupire avec nous et nous fait ainsi parler[1].... Oh ! quelle grâce, si nous savions la bien reconnaître !...

Enfin il met ses doigts dans nos oreilles, quand il arrête la curiosité naturelle que nous avons d'écouter les vanités du monde. Car il n'est rien qui nous fasse fermer l'oreille à Dieu, comme de l'avoir trop ouverte au monde; aussi n'y a-t-il rien qui nous la fasse ouvrir davantage à la parole de Dieu, que quand nous la fermons aux vains discours du monde[2]. C'est donc de la sorte qu'il nous touche l'oreille du cœur pour l'ouvrir, et c'est ce que nous devons lui laisser faire, afin que, si nous ne savons pas nous aider de nous-mêmes, nous ne l'empêchions pas pour le moins quand il nous aide. Voyez comme ce pauvre homme se laissa faire tout ce que Notre-Seigneur voulut, sans y contredire aucunement. Voilà comme il faudrait nous laisser guérir; un Prophète nous en donne l'exemple en disant que, lorsque Dieu lui a ouvert l'oreille, il ne lui a point contredit[3]. Un autre se disposait à l'écouter, en se parlant ainsi: Je me tiendrai tout prêt pour écouter ce que me dira mon Seigneur et mon Dieu[4]. Et enfin un autre lui disait: Parlez mon Seigneur, car votre serviteur écoute[5]. Tout cela vous est maintenant présenté, afin qu'ayant les paroles des saints et vous en servant, vous en puissiez éprouver les effets qu'ils en ont éprouvés. O mon Dieu, si j'avais aussi bien leur cœur et leur dévotion, comme je sais leurs paroles !... Mon fils, leur cœur et leur principale dévotion, c'était d'être tous prêts à faire ce que je leur dirais; tu peux avoir si tu veux cette dévotion ; car je n'ordonnerai rien que tu ne puisses faire. O mon Dieu, commandez, je suis prêt; que désirez-vous aujourd'hui de moi, que dois-je faire maintenant?...

[1] Ipse spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. *Rom.* VIII.

[2] Heureuses les oreilles qui entendent le doux bruit de l'inspiration divine, et qui sont bouchées aux vains bruits de ce monde. *Imitat.* liv. III, ch. I.

[3] Dominus Deus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico, retrorsùm non abii. *Isa.* L.

[4] Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Psal.* LXXXIV.

[5] Loquere Domine, quia audit servus tuus. I *Reg.* III.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce que c'est que la surdité spirituelle.

S'il se trouvait quelqu'un qui ne reconnût point qu'il y a une surdité spirituelle, et que c'est quand on fait la sourde oreille aux paroles de Dieu, il montrerait bien qu'il est sourd lui-même, puisque Dieu, se plaignant de ceux à qui il fait parler de sa part et qui ne l'écoutent point, ne les appelle pas seulement sourds, mais il proteste qu'il n'y a personne qui soit plus sourde que cette âme à qui il parle, et qui ne l'entend point. En effet, il lui parle si souvent, si fortement, si intelligiblement, qu'il faut être bien sourd pour ne pas l'entendre. Et néanmoins, mon âme, l'écoutons-nous parler?... Que nous dit-il? qu'en faisons-nous?... O mon Dieu! que je me trouve en peine; car si j'avoue que je ne vous écoute point, j'en suis honteux; si je reconnais que vous me parlez, et que néanmoins je ne fasse pas ce que vous me dites, j'en suis encore plus confus....

DEUXIÈME POINT.

Combien ce mal est dangereux.

On sait assez quel mal c'est que d'être privé du sens de l'ouïe; car comme c'est l'organe des sciences et des plus belles connaissances dont nous sommes capables, que peut-on attendre de ce mal, qu'une ignorance des choses qu'on saurait, si on avait eu le moyen de les apprendre? Mais le mal de notre surdité spirituelle est bien plus grand; car comme c'est un mal volontaire, il offense celui qui nous parle et que nous ne voulons pas écouter. Nous nous privons d'une connaissance, qui nous est d'autant plus nécessaire, qu'elle touche à l'affaire de notre salut. Enfin, comme c'est Dieu qui parle à ce sourd, et qu'il ne veut pas entendre, aussi quand il arrivera que ce sourd voudra parler à son Dieu, Dieu ne l'écoutera point... Et bien, n'y a-t-il pas là un mal assez grand pour craindre d'y tomber,ou pour désirer de s'en relever, si on y est tombé!... Que si après tout, on ne s'en soucie point, oh Dieu! quelle insensibilité. Je ne voudrais point d'autre marque du châtiment de Dieu sur cette surdité, que de voir qu'elle ne craint pas même la menace que Dieu fait de la punir.... Quel sentiment en avez-vous?...

TROISIÈME POINT.

Remède qui nous guérit de ce mal.

Si vous reconnaissez votre défaut, et que vous veuillez en être guéri, regardez ce que fait Notre-Seigneur à ce pauvre sourd, et apprenez ce que vous devez faire pour vous laisser guérir. Premièrement, il le tire à l'écart hors de la foule. C'est là où Dieu vous attend dans un coin d'église, dans votre chambre, dans votre lit, et, vous voyant tout seul, il vous parlera plus haut, et de plus près.... De sorte que vous sentirez quelque mouvement extraordinaire, sans savoir d'où il vous vient; ne doutez point que ce ne soit de lui.

Ensuite Notre-Seigneur regardant au ciel jeta un grand soupir; c'est ce que vous devez attendre qu'il fera au dedans de votre âme, quand il l'aura touchée. Oh Dieu! que deviendrai-je, direz-vous, je suis perdu si je ne me corrige de ce péché! Ah! la grande grâce que nous fait alors l'esprit de Jésus, de nous faire ainsi soupirer et parler!...

Enfin, Notre-Seigneur met ses doigts dans les oreilles du sourd, c'est ainsi qu'il ferme les nôtres par les dons du Saint-Esprit, pour n'écouter plus si avidement les nouvelles du monde; d'où il suit que nous sommes mieux disposés à entendre celles du ciel. Car comme il n'y a rien qui empêche plus d'écouter Dieu que d'écouter trop le monde, aussi quand on commence à s'en retirer, on s'approche de Dieu. Quand on ne prend plus tant de plaisir aux vanités du monde, on se plaît aux vérités du Ciel. Nous ne saurions vivre sans quelque plaisir, et il n'y a que les faux plaisirs qui empêchent les vrais. Faites-en l'essai, refusez aujourd'hui de voir ou d'entendre quelque curiosité qui se présentera, et ne doutez point que Dieu ne vous fasse part de quelque belle vérité. Confondez-vous dès maintenant de ce que vous avez eu l'oreille bien plus ouverte aux mensonges qu'aux vérités, et dites du fond de votre cœur: Oh! quand dirai-je comme un prophète: Mon Seigneur m'a ouvert l'oreille, et je ne m'y suis point opposé. Que ce soit maintenant, ô mon Dieu; car si ce n'était maintenant, je craindrais que ce ne fût jamais!

SUJETS DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Ils sont tirés de l'histoire de la Samaritaine, qui semble suivre dans le récit de l'Evangile. Nous y verrons que Notre-Seigneur traite tous les jours avec les âmes de leur salut et de leur perfection, comme il en a traité une fois avec cette femme qu'il a convertie.

LUNDI.

DE LA SOIF DE NOTRE-SEIGNEUR, DISANT A LA SAMARITAINE :

Femme, donnez-moi à boire[1].

Le Sujet commence l'histoire admirable de l'entretien qu'eut Notre-Seigneur avec cette femme de Samarie, qui était venue puiser de l'eau à un puits, hors de la ville, et sur les bords duquel Jésus se reposait. Il prit de là occasion de lui parler en lui demandant à boire. Nous considérerons la soif de Notre-Seigneur, quelle est l'eau qu'il demande, et celle qu'il promet[2].

La Fin sera d'apprendre que Jésus, nous faisant la même demande d'une eau, que nous pouvons lui donner pour étancher sa soif, nous devons la lui accorder, et recevoir celle qu'il nous présente.

La Forme est en ces trois points :

1° De la soif de Notre-Seigneur.

2° De l'eau qu'il nous demande.

3° De celle qu'il nous offre.

[1] Da mihi bibere. S. *Joan.* IV.

[2] Venit in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar, juxta prædium, quod dedit Jacob Joseph filio suo. Erat autem ibi fons Jacob, Jesus ergo fatigatus ex itinere sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta. Venit mulier è Samaria, haurire aquam; dicit ei Jesus: Da mihi bibere : Discipuli enim abierant in civitatem, ut cibos, etc.

PREMIER POINT.

DE LA SOIF DE NOTRE-SEIGNEUR.

Voici les mystères qui commencent, dit saint Augustin, en parlant de cette histoire remarquable, et voulant nous dire que ce n'est pas sans quelque dessein et grand mystère, qu'il est dit que Jésus était las, qu'il se reposait, que c'était auprès d'un puits, que c'était sur le midi qu'il témoigne avoir soif et qu'il demande à boire. Tout cela est mystérieux et digne d'être méditéⁱ. Mais ce qui est à remarquer surtout, c'est qu'encore que Jésus eût soif, et qu'il eût assez de sujet de demander à cette femme de l'eau du puits pour se soulager, néanmoins, en vérité, ce n'était pas ce qu'il demandait, comme en effet on ne voit point, dans la suite de l'histoire, qu'il ait pris de cette eau, et qu'il en en ait bu. Il voulut lui faire cette demande, tant afin de pouvoir mieux et plus aisément entrer en conversation avec elle, qu'afin de lui déclarer, et à nous, le grand désir qu'il a de notre salut et de notre perfection. C'était la conversion de cette femme, et non pas de l'eau du puits qu'il demandait; et c'est ce qu'il demande encore maintenant de nous, avec autant d'affection qu'il le souhaitait alors de cette pécheresse. C'est pour nous qu'il s'est lasséⁱⁱ. C'est en nous cherchant qu'il s'est altéréⁱⁱⁱ. Et c'est toujours nous qu'il recherche, quand nous ne sommes pas aussi près de lui qu'il le voudrait. Et afin que nous sachions combien ardente est cette affection, et que nous en soyons plus tendrement touchés, il nous l'exprime par l'ardeur de la soif qu'il ressentait alors; comme s'il nous eût dit qu'il souhaitait notre salut et notre perfection, avec la même affection et la même ardeur qu'une personne grandement altérée demande à boire. De sorte que cette soif corporelle et cette parole qu'il dit à la

[1] Jam incipiunt mysteria, non enim frustra fatigatur Jesus, non frustra fatigatur virtus Dei. Fatigatur autem Jesus, et fatigatur ab itinere, et sedet et juxta puteum sedet, et hora sexta fatigatus sedet.

Omnia ista innuunt aliquid, etc. S. August. *in S. Joan.*

[2] Quærens me sedisti lassus. Prose de la messe des morts.

[3] Tibi fatigatus est ab itinere Jesus. S. August.

Samaritaine : *Donnez-moi à boire*, était comme une espèce de sacrement, c'est-à-dire un signe visible, qui couvrait et signifiait quelque grâce et quelque mystère invisible. C'est pourquoi il ajouta aussitôt : Si tu savais le don de Dieu, et quel est celui qui te demande à boire. Car, comme nous avons dit, la soif corporelle exprimaît et représentait la soif intérieure de son cœur pour le salut des âmes [1]; ce qui est confirmé par la soif qu'il souffrit sur la croix, et par cette parole qu'il prononça, J'ai soif [2]; ce que tous les saints Pères interprètent plus encore de la soif spirituelle que de la soif corporelle [3].

Ce qu'étant ainsi énoncé en général, descendez maintenant à considérer en particulier, que de même que celui qui est fort altéré est grandement tourmenté de l'ardeur qui le brûle et le dévore, d'où suit un grand désir de boire et un grand soulagement, s'il rencontre de quoi se désaltérer, ainsi Notre-Seigneur, ayant cette soif de nos âmes, avait une certaine ardeur intérieure, un feu de charité et de zèle, qui le brûlait et le consommait tellement, que jamais un altéré ne désira davantage l'eau claire des fontaines, qu'il ne désirait le salut et la perfection d'une seule âme, et que maintenant encore il désire l'avancement de la vôtre [4]. Voilà le grand dessein qu'il se proposait, comme le but de tous ses travaux, et la fin de toutes ses allées et venues. Car, quoiqu'on dise qu'il ne désirait que la gloire et la volonté de son Père, comme il voyait que cette gloire ne pouvait être mieux avancée que par le salut des âmes, et que sa volonté et son commandement étaient qu'il s'y employât, autant il était désireux d'avancer cette gloire de Dieu et d'exécuter ses volontés, autant aussi il désirait sauver les âmes, puisque tout consistait en leur salut.

Que si d'ailleurs le démon a si grande envie de nous perdre, jusques-là même qu'il espère, dit l'Écriture, engloutir tout

[1] In quo ostendit se non talem aquam petiisse quam ipsa intellexerat. S. August.

[2] Sitio. *S. Joan.* XIX.

[3] Qui bibere quærebat, fidem ipsius mulieris sitiebat. S. August.

[4] Zelus domus tuæ comedit me. *Psal.* LXVIII. *S. Joan.* II.

d'un coup toutes les eaux du Jourdain [1], c'est-à-dire, toutes les âmes, sans qu'il veuille renoncer à une seule, quel ardent désir croyons-nous qu'aura Notre-Seigneur de nous sauver?... Et quel contentement lui donnons-nous, quand nous le laissons faire; puisque l'eau n'est pas plus douce à un homme dévoré par la soif, que la conversion d'une âme pécheresse ou languissante est douce à ce bon Sauveur? C'est comme lui donner à boire dans l'ardeur de sa soif, que de se convertir de son péché ou de ses imperfections [2]; c'est lui faire un plaisir semblable à celui que ressentirait un homme altéré, un voyageur dans le plus fort de la chaleur. Et comme nous nous laissons aisément toucher de la misère et de la nécessité d'autrui, si nous la voyons, et si nous la pouvons soulager sans nous préjudicier beaucoup, notre bon Jésus voulut se réduire à cette extrémité, et se mettre dans l'état d'un pauvre altéré qui nous demande à boire, afin que nous en soyons plus attendris, et que nous lui accordions au plus tôt ce qu'il nous demande, ne nous demandant rien que nous ne puissions et ne devions lui accorder. Il faudrait être impitoyable et barbare au dernier point, pour refuser, à un pauvre mourant de soif, un verre d'eau froide qu'il demanderait, et qu'on pourrait facilement lui donner. Quand même il serait notre ennemi, dit l'Apôtre, nous ne devrions pas lui refuser si peu de chose, qui lui serait alors si nécessaire [3]. Et à votre ami et à votre Jésus, vous refuseriez ce peu qu'il vous demande!...

En conscience, s'il vous eût demandé l'aumône, et que vous l'eussiez connu comme vous le connaissez maintenant, eussiez-vous eu le cœur de la lui refuser?... Que dites-vous de ceux de Bethléem, qui l'obligèrent à naître dans une étable, en refusant leur logis?... Ils ne le connaissaient point; mais vous qui ne pouvez douter que c'est lui qui vous demande cette charité et cette consolation, autant de fois que vous vous sentez pressé et sollicité de vous perfectionner, si vous la lui refusez, il pourra

[1] Habet fiduciam quod influat Jordanis in os ejus. *Job.* XL.

[2] Vide II et III, cap *Jerem.*

[3] Si esurierit inimicus tuus, ciba illum : si sitit, potum da illi. *Rom.* XII.

vous reprocher en cette occasion aussi bien que dans une autre dont il parle : J'ai eu soif, et vous ayant demandé à boire, vous me l'avez refusé[1]. Que direz-vous alors?... Mon Sauveur, ne m'obligez pas tant, s'il vous plaît, à penser à ce que je vous répondrai en l'autre vie, qu'à bien comprendre ce que je dois faire en celle-ci. Je suis bien résolu à vous donner ce qu'il vous plaît de me demander; mais je vous prie de me faire connaître plus en particulier ce que vous demandez de moi, et comment je pourrai soulager votre soif....

DEUXIÈME POINT.

DE L'EAU QU'IL NOUS DEMANDE.

Après un court entretien entre Notre-Seigneur et cette femme, comme il ne désirait que sa conversion, il lui dit ces trois mots, qui disaient tout: *Appelez votre mari*[2]. Car sa conversion devait consister à quitter ce qui était l'objet de son péché. C'était alors que la Samaritaine lui donnerait à boire l'eau qu'il demandait, quand elle quitterait ce mari, avec lequel elle ne pouvait vivre qu'en se perdant; et autant il désirait la sauver, autant il voulait qu'elle quittât le péché d'adultère dans lequel elle vivait; parce qu'il ne pouvait la sauver sans qu'elle quittât son péché. C'est aussi ce qu'il vous demande maintenant, quand il vous demande à boire; c'est de renoncer au péché, ou au défaut qui empêche le plus votre salut et votre perfection. Car si sa soif n'est autre qu'une soif de notre salut, et que cette imperfection s'oppose au soin qu'il prend de nous sauver; c'est le soulager dans sa soif que d'ôter cette imperfection[3], c'est lui donner à boire l'eau qu'il nous demande; c'est lui faire autant de plaisir, que si nous l'eussions soulagé dans sa soif corporelle, puisqu'il désire autant et plus notre salut que le rafraîchissement de sa bouche altérée.

Mais n'y a-t-il pas de quoi s'étonner, que ce qui est le plus mauvais et le plus déplaisant à ses yeux, c'est ce qu'il demande

[1] Sitivi, et non dedistis mihi potum. *S. Matth.* XXV.
[2] Vade, voca virum tuum, et veni huc.
[3] Auferte ista hinc. *S. Joan.* II.

le plus, et que c'est en quoi vous l'obligerez davantage, en lui immolant ce qui lui déplaît davantage ? Quelle bonté de Jésus !... Mais quelle malice de notre cœur; malgré cet avantage qui nous revient de lui donner ce qu'il nous demande, nous sommes si peu désireux de notre vrai bien, que nous aimerions mieux lui donner toute autre chose, que de quitter cette passion et ce péché dont il nous demande le sacrifice [1]. Car, comme le plus grand mal et le plus grand péché que nous ayons, c'est celui qui nous attache le plus à la créature et au monde ; c'est celui-là aussi que Notre-Seigneur demande le plus, car c'est le plus dangereux ennemi de notre salut ; et c'est celui que nous quittons moins volontiers!... Qu'il nous demande toute autre chose : des veilles, des travaux, des oraisons, des mortifications extérieures, des jeûnes, des aumônes, et tout ce qu'il lui plaira, nous les donnerons bien plus aisément que cette attache et cette affection. Pourtant c'est ce qu'il veut, sachons le bien, car c'est ce qui nous sauve et nous perfectionne, de nous défaire de ces attaches et de ces affections déréglées ; et il ne demande que notre salut et notre perfection...

Or voyez maintenant ce qui peut vous attacher davantage à vous-même et au monde... Est-ce l'honneur, la vanité, les commodités, les amitiés particulières ou les prétentions ? *Appelez votre mari*, vous dit ce bon Jésus, entrez un peu en vous-même, et voyez ce qui vous fait le plus agir en homme, en mondain et en sensuel. Quittez cela, si vous voulez lui donner ce qu'il vous demande, et voyez s'il n'est pas raisonnable de le lui donner, puisqu'il vous le demande comme il demanderait un peu d'eau, étant très-altéré, puisque vous lui ferez autant et plus de plaisir, et puisque autrement vous ne sauriez éviter le reproche de lui avoir refusé un peu d'eau dans sa soif [2]. Oh ! si nous concevions bien cette vérité, que c'est lui-même en vérité qui nous

[1] Lavamini, mundi estote, auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis : quiescite agere perversè. *Isa.* I.

[2] Convertere ad Dominum et relinque peccata tua : precare ante faciem Domini et minue offendicula. Revertere ad Dominum, et avertere ab injustitia tua, et nimis odito execrationem. *Eccli.* XVII.

fait la demande qu'il a faite à la Samaritaine, quel serait le malheureux qui voudrait se rendre coupable et mériter ce reproche?... Mais pourquoi ne la concevons-nous pas? Quelle si grande difficulté y a-t-il de croire qu'il nous veuille autant de bien, qu'à cette femme qui l'avait tant offensé. Peut-être croyons-nous que, comme nous ne sommes pas aussi mauvais, il ne se met pas tant en peine de nos imperfections, que des plus grands péchés. Mais oseriez-vous dire que vous n'êtes pas des plus mauvais?... Ne faut-il donc avoir que de grands péchés pour croire que Notre-Seigneur nous veuille du bien, nous veuille plus parfaits, et que nous devions l'écouter et le contenter dans ce qu'il nous demande.

Souvenez-vous de ce qu'étant déjà monté au ciel, il commande à son secrétaire et son bien-aimé Disciple[1], d'écrire de sa part à quelques-uns des premiers chrétiens, qui étaient tombés dans quelques défauts et quelques imperfections: Qu'ils aient à s'en corriger au plus tôt, ou qu'autrement il leur témoignera le déplaisir qu'il en reçoit; étaient-ils donc des plus mauvais? N'y avait-il pas au monde alors tant de Juifs, tant d'infidèles et d'autres grands pécheurs; et cependant il ne fait avertir que ceux-ci, et avec tant de soin et de recommandation, qu'il témoigne bien qu'il n'a pas perdu la soif de notre salut, qu'il la ressent aussi vive et aussi ardente pour la perfection des siens, que pour la conversion des pécheurs. Qu'aurez-vous encore à répondre après cela[2]?... Ah! mon Dieu, c'est trop disputer contre une vérité si manifeste! Je me rends et vous donne ce cœur avec tout ce qu'il aime le plus. Je suis heureux de pouvoir réparer mes fautes passées, en vous donnant le contentement que vous me témoignez prendre dans cette offre, pour le mécontentement que vous avez éprouvé, de me voir si longtemps engagé dans ces vaines affections...

[1] Angelo Ephesi Ecclesiæ scribe, etc. *Apoc.* II et III.
[2] Ego quos amo, arguo, et castigo. Æmulare ergo et pœnitentiam age. Ibid.

TROISIÈME POINT.

DE L'EAU QUE NOTRE-SEIGNEUR NOUS OFFRE.

Repassez les paroles dont Notre-Seigneur s'est servi pour disposer cette âme qu'il voulait convertir, et les ruminant toutes à loisir, tirez-en le suc et la vertu qu'elles contiennent. Appliquez-vous-en le sens, et vous persuadez que c'est à vous qu'il offre cette eau vive, dont il va vous parler[1].

Si vous saviez le don et la faveur que Dieu vous fait, à l'heure que je vous parle; si vous saviez quel est celui qui vous demande un peu d'eau à boire, et comme il ne demande, que pour donner; peut-être que vous l'eussiez prévenu, que vous lui eussiez demandé quelque chose, et qu'il vous eût donné d'une eau vive, qui est bien une autre eau que celle de ce puits. Cette femme l'interrompt, en lui répliquant qu'il n'y avait point d'apparence qu'il lui pût donner de l'eau, puisque le puits était profond, et qu'il n'avait point de vase pour en puiser; où qu'il fallait alors qu'il fût plus puissant que Jacob, qui leur avait creusé ce puits, dont il s'était servi avec toute sa famille[2]. Notre-Seigneur alors lui répondit, et l'instruisit plus clairement sur ce dont il avait commencé à lui parler, en lui montrant et à vous, en même temps, qu'il y a bien de la différence entre l'eau dont il lui parle et celle de ce puits. Car, disait-il, quiconque boira de cette eau, qu'on vient ici puiser, n'éteindra sa soif que pour une fois, et ne manquera pas d'être encore altéré; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif; de cette eau que je lui donnerai, se fera dans son cœur une source inépuisable, qui rejaillira jusques au ciel, pour une vie bienheureuse et éternelle. Ah! Seigneur, lui dit alors la Samaritaine, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus de soif, puisque vous dites qu'elle désaltère pour toujours, et que je n'aie plus la peine de venir ici, pour tirer celle que nous donne ce puits.

[1] Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi: Da mihi bibere, tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Dicit ei mulier: Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est, undè ergo habes aquam vivam?

[2] Numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum et ipse

Voilà comme il faudra le prier, après avoir éclairé et échauffé votre cœur par ces divines paroles. Ce que vous pourrez faire de l'une de ces trois façons; ou en les méditant toutes à part, et vous y arrêtant un peu pour en tirer le sens et l'effet; ou n'en prenant qu'une ou deux, pour vous y arrêter et vous édifier davantage; ou enfin, en ne vous arrêtant pas tant aux paroles qu'aux sentences et au fruit qu'elles contiennent. Comme par exemple sur celles-ci : *Si vous saviez le don de Dieu, et quel est celui qui vous parle.* En effet, quel don et quelle grâce, qu'un Dieu s'arrête ainsi à parler à une pauvre femme et à vous-même?... Quelle faveur, qu'au lieu d'être livré entre les mains de la justice divine, pour tant de péchés par lesquels on l'a offensée, on ne reçoive que des grâces et des bénédictions de sa bonté?... Qu'avez-vous fait pour être ainsi favorisé de préférence à d'autres? Et que lui rendez-vous pour toutes ces faveurs?... Oh! que vous avez ici de quoi réfléchir....

Ce qu'il ajoute ensuite, que si elle connaissait celui qui lui parlait, peut-être elle lui aurait fait quelque demande, et qu'assurément il lui aurait donné de l'eau vive, mérite aussi d'être médité. Remarquez, en effet, qu'en parlant de ce qu'elle aurait fait, il ajoute ces mots, *peut-être*[1]; et parlant des biens qu'il lui aurait accordés, il en parle absolument et assurément, pour nous montrer, qu'encore que ce soient de grandes faveurs que Dieu nous fait en nous prévenant de ses grâces, néanmoins nous pouvons y résister. Peut-être que nous y consentirons, peut-être que non; il n'en sera que ce que nous voudrons, il est en notre liberté de les accepter ou de les refuser, et il n'arrive que trop souvent que nous y résistions; mais pour lui, si nous lui donnons notre consentement et notre liberté, ah! infailliblement il ne s'arrêtera pas là, il ajoutera grâce sur grâce et don

ex eo bibit et filii ejus et pecora ejus? Respondit ei Jesus, et dixit ei : Omnis qui bibit ex aqua hac sitiet iterùm; qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei non sitiet in æternum; sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.

Dicit ad eum mulier : Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam hùc haurire.

[1] Tu forsitam petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Supra.

sur don... Cela n'est-il pas admirable? Mais que nous demande-t-il et que veut-il nous donner? Il nous demande de l'eau, et nous promet de l'eau; oui, mais quelle différence entre ces deux sortes d'eaux! Celle qu'il nous demande n'est que l'eau fangeuse de nos péchés et de nos mauvaises inclinations; et l'eau vive qu'il nous promet, ce sont toutes les grâces que nous recevons pour notre salut et pour notre perfection, toutes les lumières qui éclairent notre entendement, tous les bons mouvements qui portent notre volonté à les suivre, et les secours particuliers qui se présentent dans les occasions pour agir et souffrir. Oh! quels dons et quelles faveurs!...

Mais ceci est trop général; considérez si cette eau vive, dont parle Notre-Seigneur, n'est pas une certaine grâce spéciale que vous avez quelquefois ressentie, et qui vous pressait de travailler avec plus d'ardeur à votre salut et à votre perfection; en vous faisant mieux comprendre que tout le reste n'est que vanité et que folie, qu'il n'y a que cet unique nécessaire, et que résolument il s'y faut adonner; qu'il faut se mortifier, qu'il faut se faire violence, et qu'il ne faut rien épargner de ce qui dépend de vous, pour accomplir entièrement tous les desseins de Dieu [1]. Cette grâce ressemble au sentiment de la componction; elle se peut mieux ressentir qu'expliquer [2]. Et entre ses autres propriétés, elle en a deux principales, qui sont clairement indiquées par Notre-Seigneur. L'une, qu'elle désaltère tellement l'âme de la soif et du désir de toutes les choses de ce monde, qu'elle n'y pense plus que pour les mépriser; et l'autre, qu'elle pousse et fait rejaillir de telle sorte tous les mouvements et affections du cœur à la vie éternelle [3]; que ce cœur ne pense, soit qu'il veille ou qu'il dorme, que de cette bienheureuse éternité, ne traite et ne parle que du ciel, où il vit et converse plus que sur la terre; et ne passant sa vie qu'avec patience, il attend la mort avec plaisir.

[1] Lorsque le cœur est vraiment contrit, tout ce qui est du monde lui paraît fatigant et amer. *Imitat.*, liv. Ier, ch. XXI.

[2] Qui intra se habet fontem, non afficitur siti. S. Chrys.

[3] Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum.
Sitivit in te anima mea. *Psal.* XLI.

Que dites-vous de cette grâce?... Ne merite-t-elle pas bien qu'on la demande, qu'on la reçoive et qu'on la conserve aussi chèrement que son âme, puisque c'est la marque la plus assurée de sa prédestination et de son bonheur éternel, qu'on puisse avoir sur la terre ?...

O Seigneur! donnez-nous de cette eau, et s'il ne faut pour l'obtenir, que vous donner celle que vous nous demandez, prenez, s'il vous plaît, ce que vous désirez de nous, car vous êtes le Maître[1]. C'est à nous de recevoir ce qu'il vous plaira de nous donner, et à vous de prendre tout ce que vous désirez; car il est plus à vous qu'à nous, puisque nous sommes plus à vous qu'à nous-mêmes... Mon fils, il n'y a point de vérité plus claire et plus évidente en spéculation ou en paroles, que celle-là; mais aussi, il n'y en a point qui soit plus contestée et renversée dans la pratique. Tu jouis en effet de mes sacrements, de mes grâces et de mes biens, comme s'ils étaient plus à toi qu'à moi; car jamais ils ne te sont refusés, si tu es en état de les recevoir; mais pour avoir quelque chose de toi, il ne suffit pas que je te le demande, que je t'en prie, que je t'en conjure; car, après tout, je n'aurai rien, si tu ne veux, et c'est le plus souvent que tu me refuses. Voilà que je suis encore à obtenir de toi, que tu ne sois point tant précipité dans tout ce que tu fais, que tu consultes d'abord la grâce ou la raison; il y a plus d'un an que je t'en sollicite et t'en presse, attendant toujours que tu le veuilles; car autrement je ne prends rien d'un cœur, auquel j'ai laissé la liberté de me donner ou de me refuser ce que je lui demande... Mon âme, pensons un peu à cet avis, et apprenons qu'il y a bien de la différence entre le donner à Dieu par paroles et en spéculation, et se donner réellement à lui par action et en pratique.

[1] Tua sunt omnia, et quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi. I *Par.* XXIX.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la soif de Notre-Seigneur.

Il est vrai que Notre-Seigneur demandant à la Samaritaine qu'elle lui donnât à boire, pouvait être fort altéré par la chaleur de la saison et la fatigue du chemin qu'il avait fait; mais comme il avait une autre soif au cœur que celle de la bouche, il lui demandait aussi une autre eau que celle du puits. C'était de son salut qu'il était altéré ; c'était sa conversion qu'il demandait. La soif du corps n'était que comme la figure, et comme un sacrement ou signe visible qui exprimait cette soif invisible; et il voulait lui donner à entendre et à nous, qu'il est aussi porté à cette recherche, que serait une personne fort aitérée à désirer de l'eau pour se rafraîchir; et qu'il n'aurait pas moins de soulagement de notre conversion, que s'il recevait un verre d'eau en sa plus grande soif, lorsqu'il le demanderait.

Mon âme, est-il possible que cela soit? Est-il possible que tu saches que ton Jésus a autant de désir maintenant de ta perfection, qu'il avait de soif lorsqu'il parlait à cette femme, et que, pouvant lui donner l'eau qu'il demande, tu le voies souffrir sans le soulager comme tu le pourrais.... Ah ! mon Jésus, je n'aurais pas le cœur de voir souffrir ainsi un pauvre, ou même mon ennemi, sans lui donner ce qu'il désirerait, et on me dit assurément que vous êtes dans cet état !... Ah ! je sens bien que mes yeux me font plus croire et plus faire, que ma foi. Faites-vous connaître, mon Sauveur, faites-vous voir, s'il vous plaît, à mon cœur, donnez-lui des marques de votre présence, afin qu'il en soit attendri, et qu'il n'ait pas à subir un jour ce reproche de vous avoir refusé une goutte d'eau dans votre grande soif. Mon fils, si tu as la vue de tes imperfections et le désir de t'en corriger, sache aussi assurément que c'est moi qui te parle, qu'il est assuré que tu ne saurais avoir ce bon désir sans moi.

DEUXIÈME POINT.

De l'eau qu'il nous demande.

Il y eut un assez long entretien entre Notre-Seigneur et cette femme, pour lui faire reconnaître quel était celui qui lui parlait et ce qu'il voulait d'elle ; puis enfin il lui dit ces trois mots : *Appelez votre mari*, et c'en fut assez pour lui faire comprendre le mauvais état dans lequel elle était, et le désir qu'il avait de l'en retirer, et que si elle quittait son péché,

c'était l'eau qu'il demandait. Oh ! quelle bonté de Jésus, de ne demander de nous que nos plus grands maux, pour nous faire les plus grands biens. Mais quelle malice de notre cœur, de lui donner moins volontiers ce qu'il demande le plus !... En effet, comme il ne désire que notre perfection, et que le plus grand empêchement est l'attache la plus forte, que nous sentons pour quelque chose que ce soit de ce monde : c'est ce qu'il nous demande le plus, et c'est ce que nous lui donnons le moins, car c'est ce qui ne se donne qu'à la mort ; mais qui ne donne à Jésus qu'à cette heure-là, ne donne souvent rien, c'est plutôt son péché qui le quitte avec la vie, qu'il ne quitte son péché comme il faudrait. Voyez donc si vous voulez lui donner cette eau qu'il vous demande ; donnez-lui ce qui lui déplaît davantage, quittez cette attache trop grande à l'honneur, à l'intérêt, à cette créature. C'est ce qu'il vous dit, en disant à la Samaritaine qu'elle appelle son homme ; car cette attache pourrait être aussi bien votre perte, que cet homme était la perte de cette pauvre femme, et Jésus veut aussi bien votre salut que le sien, si vous voulez y consentir. Ne le voulez-vous pas ?...

TROISIÈME POINT.

De l'eau que Notre-Seigneur nous offre.

Si vous saviez le don et la faveur que Dieu vous fait à l'heure que je vous parle ; si vous saviez quel est celui qui vous demande un peu d'eau à boire, et comme il ne demande que pour donner, peut-être que vous l'eussiez prévenu, que vous lui eussiez demandé quelque chose, et qu'il vous eût donné d'une eau vive, qui est bien préférable à celle de ce puits. Car quiconque boira de cette eau qu'on vient ici puiser, n'éteindra sa soif que pour une fois, et ne manquera pas d'être encore altéré, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif ; et de cette eau dont je lui ferai présent, se fera dans son cœur une source inépuisable, dont les ruisseaux rejailliront jusques au ciel pour une vie bienheureuse et éternelle.

Ce sont les paroles de Notre-Seigneur, qui ne sont pas moins dites pour votre instruction, que pour la conversion de celle avec qui il parlait, si vous savez vous en servir selon qu'elles méritent, et les méditer comme il faut. Surtout, considérez qu'il ne demande de vous de l'eau, que pour vous en donner une autre plus excellente ; l'eau qu'il vous demande, ce sont vos péchés ; et celle qu'il vous présente, c'est la grâce qui est une eau vive d'une vertu si puissante, qu'elle nous désaltère de tous les désirs de ce monde, et nous porte à ne désirer que le ciel, et

à y aspirer. N'y a-t-il pas là de quoi dire avec la Samaritaine : O Seigneur! donnez-moi de cette eau. Il vous la donnera infailliblement, pourvu que vous lui donniez celle qu'il vous demande. Il faut vider le vase plein pour y verser ce qu'on y veut mettre ; et qui a peur de donner ce que Dieu lui demande, ne mérite pas de recevoir ce qu'on lui promet, tant parce qu'il ne le promet qu'à condition qu'on donne ce qu'il demande, que parce que c'est montrer qu'on aime trop ses péchés, que de ne pas vouloir les quitter pour les biens que Dieu donne en échange.

MARDI.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME, QUE NOTRE-SEIGNEUR DONNE A L'AME POUR SON SALUT ET SA PERFECTION.

SUR CES PAROLES :

Vous avez fort bien dit que vous n'avez point de mari, car vous en avez déjà eu cinq, et maintenant celui que vous avez ne l'est pas[1].

Le Sujet, continuant l'histoire commencée, s'arrête à ces paroles qui font connaître à la Samaritaine ce qu'elle est ; d'où l'on prend occasion de montrer que c'est ainsi que Notre-Seigneur représente à une âme ce qu'elle est, pour lui apprendre à se connaître, selon les trois différences du temps, qu'il semble que Jésus a considérées en parlant à cette femme. Le passé : *Vous avez eu cinq maris*, lui dit-il. Le présent : *Et maintenant celui que vous avez n'est pas à vous.* Et le futur, qui concerne son amendement.

La Fin sera d'apprendre ainsi à se connaître, et à profiter de cette connaissance de soi-même.

La Forme est en ces trois points :

1° Touchant le passé, ce que vous avez été.

2° Pour le présent, ce que vous êtes.

3° Pour le futur, ce que vous serez.

[1] Benè dixisti : quia non habes virum, quinque enim viros habuisti, et nunc quem habes, non est tuus vir. *S. Joan.* IV.

PREMIER POINT.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME TOUCHANT LE PASSÉ.

On ne croit pas, quoique ce soit pourtant un article de foi, ou du moins on ne pense pas assez souvent et assez sérieusement, combien Notre-Seigneur connaît toutes choses jusques au moindres détails. Voyez un peu comme il raconte toute la vie de cette femme ; vous diriez qu'il a toujours demeuré dans Samarie ou même dans sa maison, tant il en sait distinctement toutes les particularités [1]. Croyez qu'il n'a pas une moindre connaissance de vous et de tous vos péchés ; mais qu'il sait jusqu'à la moindre de vos pensées et de vos paroles. Car puisqu'il vous en doit faire rendre compte et en porter jugement, il faut nécessairement qu'il en ait connaissance, afin que le jugement qu'il en portera puisse être juste [2]. Mais s'il est juste juge, il est aussi miséricordieux Sauveur pour prévenir ce jugement, et pour nous avertir de la vie que nous menons, afin que nous prévenions sa justice par l'amendement de nos mœurs. Voilà donc un des premiers effets que la grâce produit en nous ; nous apprendre à bien nous connaître nous-mêmes, afin que nous prenant pour ce que nous sommes en vérité, et non pas pour ce que l'amour-propre cherche à nous persuader, nous reconnaissions nos imperfections, et combien nous sommes loin de la perfection pour la rechercher plus ardemment. En effet, comme Notre-Seigneur est grandement altéré de notre avancement spirituel, ainsi que nous avons vu, et que cet avancement consiste surtout, en ce que nous nous corrigions de nos vices et de nos défauts ; afin que nous ne prétextions point notre ignorance, et que nous n'ayons point d'excuse si nous ne nous en défaisons, il nous les découvre dans notre méditation avec leurs sources, leurs effets, leurs dommages, et tous les autres maux qui les suivent. De sorte que nous avons grand sujet de lui dire avec le Sage [3] : O

[1] Opus ei non erat ut quis testimonium perhiberet de homine, ipse enim sciebat quid esset in homine. *S. Joan.* II, v. 25.

[2] Et scient omnes quia ego sum scrutans renes et corda, et dabo unicuique vestrum secundùm opera sua. *Apoc.* II.

[3] O quàm bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus, ideoque eos

mon Seigneur, que votre esprit est doux, puisque, par vos lumières et vos inspirations, vous corrigez si doucement ceux qui manquent à leur devoir, que vous leur faites voir à l'œil leurs manquements, afin que s'en corrigeant, ils soient plus fidèles à recevoir et à ménager toutes vos grâces.

C'est donc premièrement pour le passé, qu'il nous représente ce que nous avons été, les grâces que nous avons reçues, le mauvais usage que nous en avons fait, les biens que nous avons laissés, les maux que nous avons commis, les mauvaises habitudes que nous avons contractées, les châtiments temporels et spirituels que nous avons mérités [1]. Il nous fait voir la gravité et la multitude de nos fautes, notre orgueil, notre envie, nos impudicités, nos excès de bouche et de langue, nos colères, notre paresse et toutes ces mauvaises inclinations, qui ne nous ont portés qu'au mal, ou qui ont empêché les grâces de nous porter au bien. Ah ! combien de grâces recevions-nous alors?... De quelle patience Dieu n'usait-il pas à notre égard?... Combien de fois avons-nous mérité l'enfer, et combien de fois y sommes-nous presque tombés, nous trouvant si souvent en péril de notre vie?... Mais encore de combien d'occasions de mal faire avons-nous été délivrés [2]? Et puis enfin, si jamais nous nous sommes bien confessés, quelle grâce, quelle faveur, et quelle obligation n'en avons-nous pas à Dieu?... Mais cet avis du Sage doit toujours nous faire trembler quand il nous dit: Qu'il ne faut pas se tenir assuré et sans crainte, pour les péchés confessés et pardonnés [3]. Que sera-ce donc alors de ceux que nous n'aurons point confessés, ou qui ne nous seront point pardonnés par notre faute?...

qui exerrant, partibus corripis, et de quibus peccant, admones, et alloqueris ut relicta malitia credant in te, Domine. *Sap.* XII.

[1] Arguet te malitia tua, et aversio tua increpabit te. Scito et vide, quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum, et non esse timorem meî apud te. *Jer.* II.

[2] Transiens per te, vidi te conculcari in sanguine tuo, et dixi tibi cùm esses in sanguine tuo : Vive, dixi, inquam tibi : in sanguine tuo vive. *Ezech.* XVI.

[3] De propitiatio peccato noli esse sine metu, neque adjicias peccatum super peccatum. *Eccli.* V.

C'est ici que les pusillanimes et ceux qui manquent de confiance se laissent aller aux scrupules, aux anxiétés et aux doutes, qui sont trois maux que l'ennemi tire de cette connaissance. Mais notre bon Jésus, au contraire, en fait naître trois biens, qui font naître trois nobles affections, qui doivent toujours accompagner la connaissance de nous-mêmes, et la vue de nos péchés. La première est une grande reconnaissance de l'obligation que nous avons à un si bon Seigneur, de nous avoir souffert à son service, nous qui sommes si faibles, si misérables, et qui ne lui rendons que du mal pour le bien qu'il nous fait. Oh! qu'il faut bien dire que Dieu est bon, pour souffrir tant de mal, de ceux mêmes qu'il excite davantage à son service!... C'est à tout jamais que je m'en souviendrai; et c'est pour une éternité, que j'exalterai les miséricordes de mon Seigneur et de mon Dieu [1].

La seconde affection, suite de la première, est une profonde humilité et une grande confusion en la présence de celui que j'ai tant de fois offensé. Mais cette confusion ne doit pas naître d'une crainte servile; qu'elle vienne plutôt d'une sainte honte et d'une confiance filiale, qui excite un vif regret du péché commis et même pardonné, autant de fois que l'on s'en souvient [2]. Ainsi on s'assure toujours davantage du pardon qu'on a reçu; car plus on croit en l'amour de Dieu, plus on se rend capable du pardon de ses péchés, l'acte d'amour étant directement opposé à l'offense divine. Mon péché, dit le roi prophète, est toujours contre moi [3]; mais il sera aussi, en quelque sorte, pour nous quand nous prendrons sujet de nous en humilier et de nous en confondre.

La troisième est une certaine ferveur qui nous anime à mieux faire, et à mieux souffrir tout ce que Dieu nous ordonne. Car quand nous venons à penser combien de péchés nous ont été remis, et avec quelle facilité; certes toutes les souffrances nous semblent

[1] Misericordias Domini in æternum cantabo. *Psal.* LXXXVIII.

[2] Deus meus confundor, et erubesco levare faciem meam ad te, quoniam iniquitates nostræ multiplicatæ sunt super caput nostrum. II *Esdr.* IX.

[3] Peccatum meum contra me est semper. *Psal.* L.

légères, et comme il nous demeure toujours quelque reste de mauvaises habitudes, soit naturelles, soit acquises, cela fait que nous sommes plus actifs à les combattre, et à les déraciner pour en acquérir de meilleures en leur place. Seigneur, dit le même prophète, vous m'avez éprouvé, et vous avez connu qui je suis ; vous savez comment je suis tombé, et comment je me suis relevé[1]. Il est vrai que je reconnais combien j'ai péché, mais il est vrai aussi, Seigneur, que vous le connaissez encore bien mieux que moi ; c'est ce qui me fait implorer toujours votre divine lumière, afin que, connaissant toujours davantage la quantité et la qualité de mes péchés, je les craigne aussi de plus en plus, j'en conçoive toujours plus de regret, et que je puisse dire : Ayez pitié de moi, mon Seigneur, ayez pitié de moi selon le cours de votre grande miséricorde ; j'implore votre grande miséricorde, parce que ma misère est extrême[2].

DEUXIÈME POINT.

DE LA CONNAISSANCE DE VOUS-MÊME, POUR LE PRÉSENT, CE QUE VOUS ÊTES.

Quant au présent, il sert encore grandement pour notre profit spirituel, de savoir en quel état nous sommes. *Ce mari que vous avez maintenant n'est pas à vous,* dit Notre-Seigneur à la Samaritaine. Mais ce qu'il nous dit à nous-mêmes revient à l'un de ces trois chefs.

Le premier s'il n'y a point dans notre conscience quelque péché actuel, qui ne soit point encore assez expié et effacé. Le second, s'il n'y a point aussi quelque mauvaise habitude ou quelque inclination contraire à notre perfection. Et pour le troisième, si nous sommes fidèles à correspondre aux grâces, qui nous sont données pour notre profit et notre avancement spirituel. Et parce qu'il est assez difficile de connaître si on avance ; nous pouvons nous servir de ces trois règles, pour en avoir une connaissance plus assurée. La première est de voir si nous commettons délibérément quelque mal ; car si cela est, c'est un

[1] Domine probasti me, et cognovisti me, tu cognovisti sessionem meam, et resurrectionem meam, etc. *Psal.* CXXXVIII.

[2] *Psalm.* L.

signe visible que nous sommes fort peu avancés, vu que ceux qui avancent et qui profitent, ne tombent d'ordinaire en aucun mal, que par fragilité ou par inadvertance. La seconde est, si nous sommes prêts et indifférents à tout, sans avoir de passion déréglée, pour chose aucune du monde; car c'est là où tendent proprement les grâces que Notre-Seigneur nous donne, et quiconque en use bien, est si détaché de toutes choses, qu'aucune n'est capable de le troubler; autrement, s'il est encore sujet au trouble, c'est une marque de son peu d'avancement dans la vertu. La troisième, s'il aime les choses qu'il aime, purement pour Dieu, selon l'ordre de sa sainte providence et de sa volonté, ayant plus d'égard à Dieu, qu'aux choses mêmes qu'il aime; car c'est la science des saints, ce sont là des voies droites, par lesquelles Dieu conduit le juste dans le désert de cette vie [1]. Ensuite nous devons soigneusement nous examiner, pour reconnaître si nous n'avons point encore quelque reste d'affection pour nos anciens péchés, ou pour nos vieilles habitudes; si nous sommes encore agités de craintes et de désirs d'amour et de haine, de joie et de douleur comme auparavant, si nous avons encore peur de la mort; si nous aimons autant la gloire, et si nous avons autant de crainte du déshonneur qu'auparavant; si nous sommes encore aussi tièdes dans nos dévotions, aussi froids dans nos prières, aussi languissants dans notre devoir, et aussi peu soigneux de notre charge et de l'utile emploi de notre temps.

Il faut encore voir comme nous nous conduisons à l'égard de nos supérieurs, de nos égaux et de nos inférieurs; quel usage nous faisons de notre langue et de nos autres sens; comment nous les modérons par le recueillement intérieur. S'il nous fallait maintenant entendre notre sentence pour l'éternité, serions-nous prêts à comparaître et à nous presenter devant notre juge?... Avons-nous les vertus d'humilité, de patience, d'obéissance, de charité, et autres semblables, qu'il désire en

[1] Justum deduxit Diis per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam sanctorum. *Sap.* x.

nous, et au degré qu'il les désire? Mon âme, aimes-tu ton Jésus, comme tu le devrais aimer? S'il te faisait la demande qu'il fit à saint Pierre [1], pourrais-tu répondre en vérité que tu l'aimes?... Ah! mon Sauveur, vous le savez, je ne voudrais pas dire que non, car je ne pourrais pas me souffrir moi-même, si ma conscience me reprochait de ne point vous aimer; mais aussi je n'oserais dire oui, parce que je sais que qui vous aime, aime à être méprisé et à souffrir pour vous; or c'est ce que je n'aime point encore, et ce qui me fait douter si je vous aime véritablement.

TROISIÈME POINT.

DE LA CONNAISSANCE DE SOI-MÊME POUR LE FUTUR.

Pour ce qui touche l'avenir; comme ce fut à dessein de remédier au mal que Notre-Seigneur parla à cette femme de son mari, aussi faut-il reconnaître que le but où doit tendre la connaissance que nous avons de nous-mêmes, c'est de nous corriger, autrement nous en deviendrions plus mauvais. Je rechercherai, disait Dieu par son prophète, ce qui était perdu, je remettrai en état ce qui allait se perdre, je ferai joindre ce qui se désunissait, je consoliderai ce qui s'affaissait, et je pourvoirai à la conservation de ce qui reste de bon et d'entier [2]. Voilà comme il faut travailler avec la grâce pour l'avenir, de peur qu'en y manquant, la grâce nous vienne à manquer. Et comme on voit dans l'usage des choses, que, dès qu'elles ont commencé à déchoir, elles vont toujours dépérissant, si on n'y remédie pas à temps; de même y a-t-il danger, que faute de ce soin, nous ne tombions aujourd'hui dans un malheur, d'où demain nous ne pourrons pas nous relever, et moins encore après un mois et un an, et beaucoup moins à la mort et au jugement, où nous serons dans l'impuissance d'y apporter aucun remède.

Or, il y a trois choses en ce qui concerne l'avenir, qui intéres-

[1] Diligis me? *S. Joan.* II.

[2] Quod perierat, requiram et quod abjectum erat, reducam, et quod confractum fuerat alligabo, et quod infirmum fuerat consolidabo, et quod pingue et forte, custodiam. *Ezech.* XXXIV.

sent notre profit spirituel. La première, que l'on ne diffère point pour l'avenir ce que l'on peut faire maintenant [1]; car le mépris que l'on fait de la grâce présente, mérite d'être puni par la soustraction de la grâce future. Que voudriez-vous avoir fait à l'heure de la mort?... Faites-le maintenant. Quel voudriez-vous paraître au jour du jugement?... Soyez maintenant tel; car si vous n'êtes maintenant ce que vous voulez être en ce grand jour; vous serez alors ce que vous êtes maintenant; vous serez un orgueilleux comme vous l'êtes maintenant, si maintenant vous ne voulez pas être humble, pour être humble en ce temps-là.

La seconde est de prévoir de tout son possible, les occasions dangereuses, qui sont comme autant de pierres d'achoppement et de scandale, afin de les éviter [2]. Que si l'on ne peut les éviter, pour troisième avis, qu'on se munisse d'une vertu à l'épreuve de toute sorte d'occasions; de sorte qu'au lieu de s'enorgueillir dans la prospérité ni de perdre courage dans l'adversité, on se trouve toujours dans une modération honnête [3], fondée en partie sur l'humilité, et en partie sur le courage, que l'on doit avoir prêt pour les occasions qui se présentent. Voyez tous les matins s'il y a quelque résolution particulière à prendre pour la journée. C'est ainsi que Notre-Seigneur se comporte tous les jours, nous avertissant fort soigneusement, et voulant que nous soyons soigneux comme lui à veiller sur nous, et à prendre garde à ce qui est de notre devoir, sur l'heure que nous avons à vivre et à mourir, et sur l'action que nous avons à faire. Ayez toujours l'œil ouvert, dit-il dans l'Apocalypse, et confirmez le reste qui se va perdre, si vous n'y prenez garde [4].

C'est à vous, Seigneur, qui connaissez les choses futures comme les présentes; c'est à vous d'aplanir les chemins, et de de les rendre sûrs contre nos ennemis, qui vous sont aussi visi-

[1] Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare. *Eccl.* IX.

[2] Auferte offendicula de via. *Isa.* LVII.

[3] Sicut angelus Domini, ut nec maledictione, nec benedictione moveatur. II *Reg.* XIV.

[4] Esto vigilans, et confirma cætera quæ moritura erant. *Apoc.* III.

bles qu'ils sont invisibles pour nous-mêmes. Vous voyez aussi clair dans l'avenir, que nous y sommes aveugles. Vous voyez les desseins de votre Père, que nous ne savons pas ; je me prépare et me veux tenir prêt à tout; mais comme vous savez tout, vous savez bien aussi de quelle grâce j'ai besoin, et si je ne suis pas capable de la mériter, au moins, je vous prie, que je ne sois pas assez malheureux pour la démériter; afin que tout ce qu'il plaira à votre divine sagesse d'ordonner de moi, soit si pleinement et si entièrement accompli, que ni moi, ni le monde, ni l'Enfer, ni créature quelconque en empêche l'effet. Ainsi soit-il.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la connaissance de nous-mêmes pour le passé.

Vous avez eu cinq maris, dit Notre-Seigneur à la Samaritaine, pour lui faire connaître ce qu'elle avait été dans le passé. Et à vous, que dit-il? Qu'avez-vous été pendant vos premières années? Que deviez-vous être selon les grâces dont Dieu vous avait prévenu? Et qu'avez-vous été par le mauvais usage que vous en avez fait, et par l'ingratitude avec laquelle vous avez répondu aux bienfaits de Dieu? Oh! quels maux, quels péchés! soit en leur poids, soit en leur nombre; que savez-vous s'ils vous sont pardonnés? Mais, mon Dieu, n'est-ce point s'exposer à devenir pusillanime, à entrer en scrupule, en anxiété, et dans des doutes qui ne font que tourmenter, que de revenir ainsi sur le passé? C'est, mon fils, ce dont il faut se donner de garde; c'est la malice, de l'ennemi, qui ne pense qu'à changer en mal le bien que je fais, comme au contraire, je ne pense qu'à tourner le mal en bien; et si tu veux m'écouter plutôt que tout autre esprit, tu apprendras de la connaissance de toi-même pour le passé, à former ces trois belles affections. L'une de reconnaissance envers ma bonté, qui t'a souffert avec tant de défauts. L'autre, d'une sainte honte, en paraissant devant ton bienfaiteur, que tu as si mal traité. Et la troisième, d'une ferveur infatigable à rompre toutes les difficultés, quoi qu'il en coûte, puisque tu méritais bien de souffrir d'autres peines. O mon Dieu! je voudrais ne vous avoir jamais offensé, mais puisque la faute est faite, je veux la réparer par ces trois affections, qu'il vous plaira de me faire tirer de la pensée de mes offenses.

DEUXIÈME POINT.

Pour le présent.

Cet homme que vous avez maintenant n'est pas le vôtre. C'était pour faire connaître à cette femme l'état présent de son âme. Et c'est ainsi que ce bon Jésus vous fait voir dans l'oraison, vos péchés ou vos mauvaises inclinations et vos mauvaises habitudes, qui vous y porteraient s'il ne vous préservait par ces grâces, ou le mauvais usage de ses grâces, ne profitant et n'avançant pas autant qu'elles pourraient vous faire profiter. O mon Dieu! c'est ce que je connais le moins, si j'avance en vertu. Mon fils, tu le reconnaîtras par ces trois marques : si tu ne fais point de fautes volontairement ; si tu es détaché de tout ; ou, quand tu aimes quelque chose, si ce n'est qu'en vue de Dieu et de ses ordres. O mon Jésus, j'ai grand sujet de craindre que je n'avance guère, car je sens toujours dans mon cœur des complaisances pour les biens sensibles et des répugnances d'esprit pour les maux de ce monde, que je ne règle pas aussitôt qu'il le faudrait.

TROISIÈME POINT.

Pour l'avenir.

On sait bien que toutes ces connaissances du passé et du présent, que Notre-Seigneur communiquait à cette femme, n'étaient que pour la rendre meilleure à l'avenir. Aussi faut-il que vous sachiez que tout ce que vous apprenez de vous-même, doit tendre à ce but, que vous soyez aujourd'hui meilleur que hier, et demain encore meilleur qu'aujourd'hui. Puisque vous reconnaissez avoir perdu le passé, et avoir des grâces pour le présent, il faut en profiter pour l'avenir, car autrement vous les perdriez, et vous deviendriez tous les jours pire, comme on voit que les choses qui se sont une fois détériorées vont toujours en empirant, si on n'y met remède. Mais mon Dieu, que faut-il que je fasse?... Mon fils, je te le dirai, si si tu es résolu de ne point différer ; car la première chose que tu as à faire pour l'avenir, c'est de ne point différer ce que tu veux être à la mort et au jugement, parce que autrement tu seras en ces dernières extrémités de la vie tel que tu es maintenant ; et c'est le châtiment ordinaire de ces paresseux qui diffèrent toujours au lendemain, de ne faire jamais ce qu'ils diffèrent toujours de faire.

En second lieu, il te faut prévoir tous les jours les occasions qui te peuvent faire pécher et te troubler. Et enfin, parce que tu ne peux pas prévoir tout, il faut te résoudre tellement à tout, que quelque accident qui t'arrive,

tu ne perdes jamais la constance de ton esprit, tu ne croies jamais qu'il y ait aucun bien ou aucun mal dans toutes les rencontres, qu'on appelle prospérités ou adversités, que de vouloir ou de ne pas vouloir ce que Dieu veut ; et que partant il faut être aussi content dans les mauvais que dans les bons succès, puisqu'on y peut aussi bien trouver la volonté de Dieu, qui est l'unique bien qu'on doit chercher. N'est-ce pas vrai ? Oui, mon Dieu, je le vois bien maintenant, mais dans l'occasion, je ne m'en souviens plus. C'est pour cela, mon fils, que je t'avertis de t'armer avant les occasions, et de dire souvent à ton cœur que les vérités ne laissent pas d'être toujours vérités, quoiqu'elles ne soient pas toujours vues, et que c'est assez de les avoir vues une fois, pour les croire toujours.

MERCREDI.

DE LA CONNAISSANCE QUE NOTRE-SEIGNEUR DONNE DE LUI-MÊME, A UNE AME QUI SE CONNAIT BIEN ELLE-MÊME.

SUR CES PAROLES DE LA SAMARITAINE :

Seigneur, je vois bien que vous êtes Prophete, nos Péres ont reconnu et adoré Dieu sur cette montagne; et cependant vous autres qui enseignez le peuple, vous enseignez que c'est dans la ville de Jérusalem qu'il le faut adorer [1].

Le Sujet, tiré de ces paroles de la Samaritaine, nous fait remarquer qu'après que Notre-Seigneur a entretenu l'âme de la connaissance d'elle-même, il se fait aussi lui-même connaître à elle, et principalement dans l'oraison, sous ces trois qualités de Seigneur, de Prophète et de Maître.

La Fin sera de s'appliquer tellement à la connaissance de Notre-Seigneur, qu'on apprenne de là à l'aimer et à le servir.

La Forme est en ces trois points, qui comprennent ces trois qualités :

1° Comme Notre-Seigneur nous montre dans l'oraison qu'il est Notre-Seigneur.

[1] Domine video quia Propheta es tu, patres nostri in monte hoc adoraverunt et vos dicitis quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet. *S. Joan.* IV.

2° Comme il se fait connaître Prophète.

3° Comme il nous enseigne en Maître.

PREMIER POINT.

COMME NOTRE-SEIGNEUR NOUS MONTRE DANS L'ORAISON QU'IL EST NOTRE-SEIGNEUR.

Ce n'est pas sans raison que Jésus disait dans l'Evangile : Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et moi aussi je l'aimerai, et me découvrirai à lui[1]. En effet, après qu'il nous a donné la connaissance de nous-mêmes, il se fait aussi tellement connaître à nous, que nous pouvons lui dire comme cette femme : Seigneur, je vois bien que vous êtes Prophète. Remarquez comme elle l'appelle premièrement Seigneur, puis Prophète, et enfin comme elle reconnaît sa qualité de Maître, en lui témoignant qu'elle le regarde comme un de ceux qui enseignaient et instruisaient les Juifs sur un point de religion, qui était controversé entre eux et les Samaritains. Ce sont ces trois qualités que Notre-Seigneur nous découvre principalement dans l'oraison, dans la récollection que nous faisons parfois en changeant d'action, ou quand nous visitons le très-saint Sacrement, ou quand après quelque dissipation d'esprit, nous venons à nous recueillir plus sérieusement en nous-mêmes[2]. C'est alors qu'on s'entretient en trois actes de dévotion, qui retiennent doucement et fortement l'âme dans son intérieur, et qui, étant fondés et établis sur ces trois qualités de Notre-Seigneur, nous le font aussi connaître et comprendre.

Le premier acte est un acte d'adoration et d'action de grâces, par où il faut toujours commencer ses oraisons et ses récollections, soit en reconnaissant la grandeur et la bonté de ce Dieu qui vous a créé, par qui vous vivez et pour lequel vous agissez, le louant et le bénissant de tout, confessant que tout bien vient de lui, et que tout ce qui vient de lui est bien[3]; de quoi on le glorifie, on l'exalte et on lui témoigne des satisfactions et des

[1] Qui diligit me, diligetur à Patre meo, et ego diligam eum, et manifestabo ei meipsum. *S. Joan.* XIV.

[2] II *Reg.* XIV.

[3] Sic dicetis in confessione : opera Domini bona valdè. *Eccli.* XXXIX.

contentements inexprimables, pour tout ce qu'il lui a plu de créer effectivement, ou de ne pas créer [1]. C'est le premier devoir que nous sommes tenus de lui rendre, car il est toujours bon, toujours grand et toujours louable, incomparablement au-dessus de tout ce que nous pouvons lui donner de louanges; quelque accident qui nous soit arrivé, quoi qu'il en soit de nous, Jésus est toujours ce qu'il est, c'est-à-dire toujours adorable et toujours aimable.

Mais afin que nous puissions plus pieusement nous acquitter de ce devoir de religion, Notre-Seigneur a coutume d'inspirer à l'âme pieuse qui le recherche, qui s'approche de lui, et à laquelle il se communique, un si grand sentiment de l'honneur qu'elle lui doit, qu'aussitôt que par sa lumière elle reconnaît sa présence, en même temps elle l'honore, elle le loue, elle lui rend des actions de grâces et tous ses autres devoirs [2]. Par ce moyen, il se fait reconnaître pour Seigneur, quand il se fait reconnaître de la sorte, c'est-à-dire quand il fait qu'une âme lui rende l'honneur et le respect qu'elle lui doit; puisque c'est particulièrement en cette qualité que ces devoirs lui sont rendus.

N'est-ce pas ainsi qu'il s'est comporté envers cette femme, qui d'abord ne le prenait que pour un simple Juif, et ne lui parlait que comme à un autre homme? Mais après qu'elle l'eut entendu parler, après qu'il lui eut dit ce que nous avons médité, elle rentra en elle-même, et commença à le considérer tout autrement en l'appelant du nom de Seigneur. Ce qu'elle n'eût pas fait, si ce Seigneur ne lui eût fait éprouver quelque effet de cette qualité, en lui inspirant plus d'estime et de respect de sa personne.

Voilà donc comment l'âme, qui se rend digne de ses faveurs et de ses bonnes grâces, le reconnaît comme Seigneur, en ressentant les effets de sa présence, et en lui rendant les respects qui sont dus à sa grandeur; elle ne se tient devant lui qu'avec ce

[1] Benedicentes Dominum exaltate illum, quantum potestis, major est enim omni laude. *Eccli.* XLIII.

[2] Aspicite quæ fecit nobiscum, et cum timore confitemini illi, Regemque sæculorum exaltate in operibus vestris. *Tob.* XIII.

saint respect, quelque familiarité qu'il lui témoigne, quelques entretiens affectueux qu'ils aient ensemble. Il y a toujours une certaine réserve et modestie, qui retient l'âme dans son devoir, sans que jamais elle s'échappe dans ses plaintes, dans ses douleurs et dans ses demandes, autrement que comme toujours sujette et soumise à ses ordres, comme à son souverain Seigneur et maître, qui fera d'elle tout ce qu'il lui plaira. Il est le Seigneur, dit-elle avec Héli, qu'il fasse de moi tout ce qui lui sera plus agréable [1]. C'est là proprement le reconnaître, quand non-seulement on reconnaît qu'il a la puissance et le souverain domaine de Seigneur, mais quand on se soumet à lui universellement en tout, comme au Seigneur absolu de l'univers. Oh! montrez que vous êtes le Seigneur de mon âme, en lui commandant si absolument, et en lui imprimant un tel respect de votre souveraineté, qu'elle n'ose jamais vous contredire.

DEUXIÈME POINT.

COMME IL SE FAIT CONNAITRE POUR PROPHÈTE.

Le second acte que nous faisons pour l'ordinaire, au commencement de nos oraisons, ou dans nos petites méditations, c'est de nous humilier et de nous abaisser autant que nous avons élevé Notre-Seigneur. Comme il est vrai qu'il est toujours bon, toujours saint, toujours juste et adorable dans tout ce qu'il fait, aussi est-il véritable que nous sommes toujours de pauvres et de chétives créatures, toujours faibles, toujours sujettes aux péchés et aux imperfections; et partant, comme la reconnaissance et la louange de tous les biens est due à Jésus-Christ, aussi ne nous est-il rien dû que la confusion, que le mépris et le blâme; car s'il y a du mal en nos actions, comme il n'y en a que trop, c'est de nous qu'il vient tout entier. C'est à vous, Seigneur, disait le prophète Daniel, qu'est due toute la bonté de nos œuvres, et à nous la confusion de nos malices [2]. Ta perte ne vient que de toi, ô Israël! comme il ne vient rien de

[1] Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat. I *Reg.* III.
[2] Tibi Domine justitia, nobis autem confusio facici. *Dan.* VII.

Dieu, que tout le bien qu'il te faut pour t'aider à te sauver et à te perfectionner [1].

Ce qui est si vrai, qu'il ne faut pas seulement se persuader que nous sommes pécheurs en général, comme lorsqu'on dit que tout homme est pécheur. Mais l'âme qui vient se recueillir et s'approcher plus près de son Dieu, après s'en être quelque peu séparée dans son action ou sa conversation extérieure, reconnaît aussitôt quelque défaut particulier où elle est tombée, quelque empressement qu'elle a eu, quelque vanité ou vaine complaisance qui lui est venue dans l'esprit, quelque crainte ou quelque mouvement d'un cœur qui n'est pas entièrement mortifié. Enfin, comme il est bien difficile qu'il ne se soit passé dans une heure quelque mouvement déréglé ou moins parfait, c'est ce qui se présente aussitôt à cette âme, quand elle entre dans ce second acte de sa récollection; c'est cette faute qu'elle vient de faire, c'est ce qui l'a fait s'humilier, rougir et se confondre devant son Dieu. Tandis que les autres ne font que s'admirer ou se vanter, après qu'elles ont fait quoi que ce soit, cette bonne âme, au contraire, s'humilie, s'accuse et se confesse de n'avoir rien fait que du mal, puisque c'est Dieu qui est auteur de tout le bien, et que pour elle, elle ne sait que mal faire, elle ne voit que de l'imperfection, que du manquement et du péché dans tout ce qui vient d'elle seule [2].

Mais qui est-ce qui la fait voir si clairement dans son intérieur, puisqu'il ne paraît rien de mal, et que tout le monde la loue et la préconise? Ah! c'est Jésus, c'est ce Prophète qui sait, qui voit tout, et qui se fait connaître en cette qualité de prophète, quand il découvre à l'âme ce qu'elle a de plus secret, et ce qu'elle ne verrait pas, s'il ne le lui découvrait. Ce serait s'abuser lourdement que de penser, quand une âme vient ainsi à s'humilier après ses meilleures actions, que ce fût elle seule qui se portât à ces actes généreux; non, non, ce n'est pas elle, si prompte à la vanité, qu'elle tirerait plutôt gloire de ses

[1] Perditio tua, ex te Israel, tantum modo in me auxilium tuum. *Osee.* XIII.

[2] Scio enim quia non habitat in me, hoc est, in carne mea bonum. *Rom.* VII.

défauts, que de manquer à chercher de la gloire, mais c'est son Jésus, qui voit ce qu'elle ne verrait pas, et qui le lui déclare, comme un prophète découvrirait à quelqu'un ce qui le touche, et dont il ne s'aperçoit pas; de sorte que cette âme peut bien lui dire, comme la Samaritaine : *Mon Seigneur, à ce que je vois, vous êtes un Prophète.*

Eh bien, ne le reconnaissez-vous pas pour tel? N'en avez-vous pas éprouvé les effets?... Ne vous a-t-il pas fait reconnaître souvent vos défauts particuliers après vos oraisons, vos communions et surtout après vos récréations et vos entretiens trop familiers?... N'avez-vous pas senti peu après, venant à vous recueillir, un regret d'avoir trop parlé, soit de vous, soit des autres?... Vous êtes-vous humilié dans ces occasions, avez-vous reconnu votre faute et la grâce que Jésus vous faisait de vous la découvrir? Oh! qu'il arrive souvent qu'au sujet de vos fautes, vous regardez plutôt ce qu'en dira le monde que ce qu'en pense votre Jésus! Ou même, si vous écoutez comment il vous les découvre, vous les excusez, vous les dissimulez, et jamais vous n'avouez parfaitement[1]!... Que si vous ne pouvez les déguiser, vous en êtes souvent plus affligé, à cause de la honte que vous en avez eue vous-même, de vous voir si imparfait, que pour vous humilier tout doucement dans votre imperfection devant celui à qui elle déplaît. Voilà comment vous pouvez faire le mal de vous-même; mais vous ne sauriez le reconnaître et y remédier sans Jésus; et même avec lui, vous n'y remédiez qu'à moitié, et vous empêchez peut-être le bien qu'il veut vous faire. Reconnaissez ces vérités et vous humiliez de n'être pas assez humble, en disant à votre bon Jésus : Mon Sauveur, montrez-moi, s'il vous plaît, la grandeur des fautes que je fais, lorsqu'il vous plaît de me montrer mes fautes...

[1] Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. *Eccli*, XIX.

TROISIÈME POINT.

COMME IL NOUS ENSEIGNE EN MAITRE.

Enfin, ce qu'il faut tâcher d'avoir en toute sorte d'oraison, de récollection et d'examen, c'est un ferme propos de se corriger de telle imperfection qu'on a reconnue en particulier, et en général, de se mieux conduire dans tout ce qu'on va faire. C'est pour cela que nous prions Notre-Seigneur, que nous lui parlons, que nous l'interrogeons sur nos doutes; et là-dessus il nous répond, il nous avertit, il nous propose, il nous enseigne, il nous donne la lumière pour voir ce qui est le meilleur et nous excite à le faire, comme nous l'éprouvons au sortir de nos oraisons et de nos communions. C'est ainsi que cette femme lui propose la difficulté qui était alors agitée, savoir s'il était permis d'adorer Dieu et de lui sacrifier ailleurs qu'à Jérusalem. Il lui fait une excellente réponse, à l'occasion de laquelle il prend le temps de l'instruire des plus hauts mystères de notre foi. Ainsi tous les jours, pour nous exciter à reprendre de nouvelles forces et à nous acquitter toujours mieux de notre devoir, tantôt il nous découvre des choses nouvelles; tantôt nous les manifestant d'une nouvelle façon, il nous en donne de nouveaux goûts et une connaissance plus grande. Car, comme il désire que nous avancions tous les jours dans la vertu, et que cet avancement ne peut se faire sans une nouvelle assistance de grâce, de lumière et d'instruction, il travaille incessamment près de nous, soit pour éclairer notre entendement, soit pour embraser votre volonté, soit pour tenir notre mémoire prête à s'en souvenir à l'occasion [1]. C'est ainsi qu'il nous fait voir qu'il est notre Maître et notre docteur, nous instruisant si particulièrement et si parfaitement de tout, que c'est merveille de voir que nous n'avançions pas davantage sous un tel Maître.

Cette fonction de maître, il la remplit soit par lui-même, dans les communications que nous avons avec lui, soit par nos supé-

[1] Je dis aux uns des choses communes, aux autres des choses particulières; je me communique à quelques-uns peu à peu par des symboles et des figures, mais il y en a à qui je révèle mes mystères dans leur plus grand jour. *Imitat.* liv. III, ch. XLIII.

rieurs, ou par nos inférieurs, ou par nos égaux, soit par les livres que nous lisons, ou par les créatures que nous voyons ; comme un maître qui, tenant le livre à la main, apprend à lire à son disciple, ou à comprendre ce qu'il y lit. De quelque part que vous vienne cette divine science du salut, c'est lui qui en est le maître, c'est lui qui s'appelle le seul maître, ou le Maître par excellence[1] ; car encore que nous en ayons plusieurs autres, néanmoins tous les autres ne peuvent rien faire sans lui, et lui peut tout faire sans les autres. Ils peuvent bien parler à l'oreille du corps, mais non pas à l'oreille du cœur ; sans vous, ô notre souverain Maître, ils disent de belles paroles, mais vous donnez de bonnes affections ; ils enseignent l'Ecriture, mais vous en découvrez le vrai sens ; ils discourent des mystères, mais vous en donnez l'intelligence ; ils ne font que mener du bruit au dehors, mais vous touchez au dedans, ils arrosent les âmes de la pluie de leur doctrine, mais vous donnez à cette doctrine la fécondité et la vertu de produire les fruits que vous en attendez[2].

Achevez ainsi votre méditation, en considérant comment vous tâchez de mettre à exécution ce que vous apprenez, ou ce que vous délibérez de faire.... Croyez-vous qu'il vous soit aussi indifférent d'exécuter ce que vous avez reconnu être à faire, que si vous n'en eussiez rien appris? En conscience, lorsque votre bon Maître vous l'a appris, n'avait-il pas dessein de vous le faire pratiquer?... Ne vous en a-t-il pas donné aussitôt la grâce nécessaire et fourni les moyens? Et que deviendra ce dessein, quel effet auront ces grâces et ces moyens? Tout cela vous sera-t-il aussi indifférent, comme de vous lever, de vous asseoir ou de vous promener?... Oh ! que ce Maître vous a dit un mot qui est épouvantable ! Ma parole est votre jugement[3] ; cette parole que je vous enseigne, sera celle qui vous condam-

[1] Magister vester unus est Christus. S. *Matth.* XXIII.

[2] Ils peuvent bien faire entendre des paroles, mais ils ne donnent pas l'esprit ; ce qu'ils disent est beau, mais si vous ne parlez, ils n'échauffent point le cœur. Ils enseignent la lettre, mais vous en découvrez le sens ; ils annoncent les mystères, mais vous en donnez l'intelligence. *Imitat.* liv. III, ch. II.

[3] Qui spernit me, et non accipit verba mea, habet qui judicet eum : Sermo quem locutus sum, ille judicabit eum in novissimo die. S. *Joan.* II.

nera, si vous n'avez pas fait ce qu'elle vous enseignait[2]. Ah ! que d'arrêts, que de jugements, que de condamnations pour ma pauvre âme, s'il faut qu'elle soit jugée selon le nombre de paroles qu'elle en a entendues, sans les mettre en pratique....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment Notre-Seigneur nous montre dans l'oraison qu'il est Notre-Seigneur.

Comme le premier acte de dévotion qu'on doit faire dans ses oraisons et dans ses recollections, c'est d'adorer, de louer et de glorifier notre grand Jésus, pour ses grandeurs et pour ses mérites, et cet acte ne pouvant se bien faire sans une grâce particulière qui nous fasse reconnaître ses grandeurs, c'est pour cela qu'il se fait reconnaître en qualité de Seigneur, imprimant dans nos âmes un saint respect de sa souveraine puissance, afin que la connaissant, nous nous y soumettions et disions en tout ce qu'il lui plaît de faire : Il est le Seigneur, c'est à lui d'ordonner, et à nous d'obéir. Vous le direz assez facilement dans l'oraison ; mais quand l'occasion se présentera de lui obéir dans l'action, si vous n'y prenez garde, vous rétracterez par le fait ce que vous avez dit. O mon Seigneur! que ne commandez-vous absolument à mon âme, et que ne vous en faites-vous obéir ?... Mon fils, t'ayant laissé à ta liberté, il ne faut pas me demander pourquoi je ne te commande pas autrement que je fais ; mais c'est à toi qu'il faudrait demander, pourquoi ayant la liberté de m'obéir, tu n'en fais rien. Que pourrais-tu me répondre ?...

DEUXIÈME POINT.

Comment Notre-Seigneur se fait connaître comme prophète.

Le second acte qu'on fait à la suite du premier, c'est de s'humilier autant qu'on a relevé Notre-Seigneur. En effet, comme on le loue parce qu'il est l'auteur de tout le bien, aussi faut-il nous confondre comme étant la cause de tout le mal, et en particulier de celui qui se sera trouvé dans les dernières actions que vous venez de faire avant de vous mettre à la prière. Et, afin de faire aussi ce second acte comme le premier, Notre-Seigneur découvre à l'âme qui s'approche de lui ses défauts particuliers, qu'elle ne découvrirait pas sans cette lumière. Il lui parle comme un prophète parlerait, et cette âme lui peut répondre comme la Samaritaine : Ah ! Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète qui voyez et savez tout. Mais

comme il ne nous fait voir nos fautes, que pour nous en humilier doucement en sa présence, qui est si respectable savez-vous bien faire ces actes d'humiliation?... N'y a-t-il point plutôt quelque regret de votre faute, en ce qu'elle vous humilie et vous confond, qu'en ce qu'elle déplaît à Dieu?... Oh! que mon âme est imparfaite, puisque dans le temps même qu'elle doit remédier à ses fautes, elle en fait de nouvelles, et lorsqu'elle semble s'humilier, elle ne laisse pas d'être orgueilleuse, regrettant de se voir humiliée. Mon Seigneur et mon Sauveur, puisque vous voyez tout, il n'appartient qu'à vous de me faire reconnaître mes fautes dans les vertus, et mes maux dans vos biens.

TROISIÈME POINT.

Comment il nous enseigne en maître.

Le dernier acte est de se résoudre à l'amendement de sa vie en général, et en particulier de ce défaut qu'on viendra de connaître. Et pour former aussi cette résolution comme il faut, notre Jésus nous instruit de tout ce que nous avons à faire, comme on voit qu'il enseigne la Samaritaine. C'est ainsi qu'il montre en vérité qu'il est notre maître, et il ne tient plus qu'à nous d'être suffisamment savants et parfaits, ayant un si bon maître; car il éclaire tellement l'esprit pour connaître, qu'il excite encore la volonté pour vouloir faire ce qu'on sait, et il ouvre la mémoire pour s'en souvenir dans l'occasion; de sorte que c'est merveille, si après tout cela on n'en fait pas plus que si on n'avait rien appris. D'où vient cette merveille? Hélas! c'est que vous tenez ses paroles aussi indifférentes que si c'étaient des comptes qu'on vous eût fait. Mais cette parole est-elle indifférente, qui doit faire la sentence décisive de votre éternité? Que dites-vous de ce mot de votre Maître : Qui a ma parole sans la garder, il a son juge et son arrêt qui le condamne.

JEUDI.

DE LA CONNAISSANCE QUE NOTRE-SEIGNEUR DONNE DE SON PÈRE CÉLESTE A L'AME PIEUSE.

SUR CES PAROLES:

L'heure est venue, et c'est maintenant que les vrais adorateurs adoreront mon Père en esprit et en vérité; car ce sont ces personnes que mon Père demande, pour en être adoré et servi [1].

Le Sujet nous fait tellement voir, comment Notre-Seigneur porte les âmes à la connaissance et au service de Dieu le Père, que par ce mot de Père on n'entende pas simplement la première personne de la très-sainte Trinité, mais toutes les trois qui ne sont qu'un Dieu, lequel est le Père de Jésus, en tant qu'homme, aussi bien que le nôtre.

La Fin sera d'apprendre à connaître Dieu, comme Jésus nous l'enseigne.

La Forme est en ces trois points :

1° Avec quelle ardeur Notre-Seigneur procurait la gloire et la connaissance de Dieu son Père.

2° Ce qu'il en découvrit en particulier à la Samaritaine, et à nous dans sa personne.

3° Quelle gloire revient à Dieu de cette déclaration, et quels biens nous en recevons.

PREMIER POINT.

AVEC QUELLE ARDEUR NOTRE-SEIGNEUR PROCURAIT LA GLOIRE ET LA CONNAISSANCE DE DIEU SON PÈRE.

Quiconque douterait de l'affection que le Fils porte à son Père éternel, douterait de la vérité du mystère de l'Incarnation. Car il est impossible de concevoir qu'un tel Fils, ayant connaissance de la souveraine bonté d'un tel Père, ne l'aime souverainement, et qu'ensuite il ne désire ardemment qu'il soit aimé de tout le monde. Mais pour le faire aimer, il était besoin de le manifester et de le faire connaître, puisqu'il est certain que l'amour ne vient qu'après la connaissance, et qu'il n'est pas possible d'aimer un objet dont on n'a pas entendu parler. Donc,

[1] Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate : nam et Pater tales quærit qui adorent eum. S. *Joan.* IV.

comme il ne désirait rien plus ardemment que de faire aimer et craindre Dieu par les hommes, aussi s'efforçait-il de leur en donner une connaissance qui fût capable de les porter à son amour. Ajoutez que le salut des hommes qui est la fin pour laquelle il s'était incarné, consistant dans cette dernière connaissance et dans cet amour, il était aussi nécessaire d'en procurer l'avancement, que de s'acquitter de sa charge et de sa mission[1]. Enfin, puisque tout ce qu'il faisait sur la terre n'était qu'en vue des ordres et des volontés de Dieu, auquel il voulait rendre une parfaite obéissance, on peut être aussi certain qu'il s'employait entièrement à faire connaître les grandeurs et les perfections de Dieu son Père, qu'on doit être assuré qu'il lui obéissait parfaitement, puisque c'était un des points dont il était chargé. De sorte que, quand même le salut des hommes ne l'aurait pas fait venir, il semble, à l'entendre parler, qu'il y fût expressément venu pour le faire connaître. Mon Père, j'ai manifesté votre nom et vos mérites aux hommes, lui disait-il[2], j'ai accompli l'ouvrage que vous m'aviez mis en main ; c'est pourquoi je m'en retournerai, s'il vous plaît, vers vous, ayant fait ce pour quoi vous m'avez envoyé. Voyez-vous comme il était chargé de cette mission ? Et si vous voulez savoir avec quelle ardeur il s'y portait, vous n'avez qu'à entendre comme il parle à ses apôtres, quand ils sont de retour de la ville de Samarie, et qu'ils l'invitent à prendre sa part de ce qu'ils ont apporté pour manger. Ah ! leur dit-il, j'ai une sorte de viande à manger que vous ne connaissez pas[3]. C'est de faire la volonté de mon Père, c'est d'accomplir ses ordres et ses commandements, c'est de le faire connaître et servir ; de sorte que, comme un affamé se porte volontiers sur les viandes, et qu'il en use avec goût et plaisir, aussi c'étaient ses délices et ses souhaits, de trouver une âme à qui parler de

[1] *S. Joan.* v. 8 et 12.

[2] Ego te glorificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam, manifestavi nomen tuum hominibus, quos dedisti mihi de mundo *S. Joan.* XVII.

[3] Ego cibum habeo manducare quem vos nescitis. Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus. *S. Joan.* IV.

son Père et à qui communiquer plus en particulier tant de merveilles qu'il avait à découvrir.

C'est donc pourquoi, sitôt qu'il vit qu'il pouvait entretenir cette femme, il lui parle avec tant d'énergie et d'efficace, qu'elle est bientôt persuadée de se convertir, et de servir celui dont elle entend parler avec tant de sagesse [1]. C'est ainsi que Notre-Seigneur agissait dans toutes les rencontres, ne laissant passer aucune occasion de faire connaître son Père, et c'est ainsi encore qu'il agit avec nous, quand nous lui en donnons la liberté ; il ne s'est pas plus tôt fait connaître à une âme par son humanité, qu'il l'élève à de hautes connaissances de la divinité. O fils très-obéissant ! nous ne doutons pas de la bonté de votre cœur, et qu'il n'ait fait ce dont il s'était chargé pour l'honneur de votre Père, ni que les vérités que vous en avez révélées ne soient très-certaines et adorables. Mais ce qui nous surprend, c'est de voir qu'après que vous avez si bien instruit le monde sur ces divines vérités, et sur les devoirs qu'il doit à un si grand Dieu, ce monde soit aussi peu dévot et disposé à les lui rendre, que si vous n'en aviez point parlé, ou que ce que vous en avez dit ne fût pas véritable.... C'est, mon fils, la douleur que j'emportai du monde, c'est ce qui me tourmentait tellement le cœur quand j'en sortis, de voir qu'il ne se laissait point toucher par ce que je lui représentais; je n'ai pu m'empêcher d'en faire des plaintes à mon Père, et de lui en témoigner mes regrets en lui disant : Père juste, le monde ne vous connaît point [2]. Mon âme, médite bien cette parole ; quoi que dise Jésus-Christ de Dieu et du service qui lui est dû, quiconque est du monde ne s'en émeut pas plus que s'il n'en croyait rien, parce que le monde ne vivant que par caprice et que par inclination sensuelle, ne peut s'accommoder au service d'un Dieu qui veut être servi avec un autre esprit. Ainsi ou il faut qu'il se change, ou qu'il abandonne son Dieu, n'en voulant point entendre parler, ou ne voulant rien faire de ce qu'il en entend. Que dis-tu sur ce point ?... C'est à

[1] Deum nemo vidit unquam, unigenitus filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit. *S. Joan.* I.

[2] Pater juste, mundus te non cognovit. *S. Joan.* XVII.

l'un des deux qu'il faut se décider, ou à n'être point du monde, ou de ne connaître jamais Dieu, comme il faudrait le connaître pour le servir; car l'affection qui fait qu'on appartient au monde empêche la connaissance, l'amour et le service de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

CE QUE NOTRE-SEIGNEUR DÉCOUVRE EN PARTICULIER DE SON PÈRE.

C'est dans ce but que Notre-Seigneur ayant quantité de choses à dire de son Père, choisit celles-ci particulièrement pour les découvrir à cette femme, et pour nous en instruire en sa personne. Croyez-moi, lui disait-il, voici l'heure, et c'est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père éternel en esprit et en vérité; car mon Père demande cette sorte de personnes, qui le servent en esprit[1]. Ce que Jésus lui disait pour répondre précisément à la question qu'elle lui avait faite, si Dieu ne pouvait pas être adoré ailleurs que dans le temple de Jérusalem. Il lui apprend que le temps est venu, auquel on pourra partout adorer Dieu, non comme dans la ville de Jérusalem, avec des sacrifices qui n'étaient que l'ombre et la figure de l'avenir[2], mais en esprit et en vérité, c'est-à-dire par un nouveau genre de culte, que la religion chrétienne devait enseigner, et qui devait être rendu en esprit et en vérité. En effet, il ne devait pas seulement consister dans des cérémonies extérieures, mais beaucoup plus dans l'intérieur de l'esprit, par le moyen de la foi et des vertus, qui honorent grandement la divine bonté, et surtout par le moyen du véritable sacrifice, qui l'honore souverainement, et dont ceux de l'ancienne loi n'étaient que la figure[3]. Voilà pour ce qui concernait ce temps-là....

Mais le sens de ces paroles va plus loin et Jésus en nous les communiquant avait encore dessein de nous apprendre que

[1] Suprà.

[2] Olim concessit figuram condescendens, et per hoc ad veritatem inducens. S. Chrys.

[3] Veri adoratores adorabunt in *spiritu*, hoc est non in cerimoniis carnalibus, in *veritate*, hoc est non in figura. S. Thom.

Dieu doit être honoré partout, en esprit et en vérité, c'est-à-dire d'une vie spirituelle, qui est la vraie vie de l'homme comme dit l'Apôtre[1], et telle que les hommes spirituels la mènent, quand ils s'étudient à l'opposé de ceux du monde, à assujettir les sens à la raison, et la raison à la vérité éternelle, comme l'explique si bien saint Augustin[2]. C'est le véritable culte que le Père désire de nous, et de tous ceux qu'il adopte pour ses enfants. Car étant un pur esprit, il veut être honoré spirituellement, et on ne peut l'honorer spirituellement, qu'en vivant par esprit et en vérité, comme on doit vivre. Etes-vous de ce nombre?... Ne laissez jamais passer ces occasions qui se présentent, de considérer ce que c'est que de vivre en esprit, sans faire toujours les réflexions nécessaires sur l'état présent de votre perfection; en voici une belle occasion. Après que vous aurez remarqué comment il faut absolument vivre en esprit et en vérité, pour vivre comme Dieu et son Fils Jésus veulent que nous vivions[3], et que vous aurez reconnu ce que c'est que de vivre de cette vie, comme vous l'apprenez tous les jours en méditant, faites un retour sur vous-même, et vous demandez: Eh bien, où en suis-je, est-ce vivre en esprit, que de me troubler, me fâcher, et parler comme je le fais?... Est-ce vivre en vérité de la vie spirituelle, que d'avoir pour cette vie corporelle et passagère autant de soucis et de préoccupations?

Continuez à vous examiner ainsi, afin de vous faire bien connaître que si vous voulez vous conformer aux fins et aux intentions que Jésus avait de faire connaître et servir son Père, il faut remédier à ces défauts qui vous font voir que vous vous en éloignez. Comparez un peu la perfection de cette vie spirituelle

[1] Debitores sumus non carni, ut secundùm carnem vivamus, si enim secundùm carnem vixeritis, moriemini: si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. *Rom.* VIII.

[2] Quod est in homine præcipuum, et excellens, hoc imperet cæteris quæ sunt nobis bestiisque communia, atque idipsum quod excellit in homine, id est mens et ratio, subjiciatur potiori, quod est ipsa Veritas, unigenitus Filius Dei. S. Aug. *Ser. D. in monte.*

[3] Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate, oportet adorare.

à la vôtre, et voyez combien vous diminuez l'honneur que Dieu recevrait de vous, si vous étiez plus spirituel. Opposez les motifs qui vous portent à la vie plus parfaite, à ceux qui vous en détournent. C'est un Dieu qu'on reconnaît, et qu'on sert par cette vie ; c'est un Jésus qui la recommande, qui l'inspire et qui la forme dans nos âmes ; au reste, c'est une vie si digne, qu'elle mérite seule d'être appelée une véritable vie.... Et qu'est-ce maintenant qui s'oppose à ces nobles motifs? De vains honneurs, des plaisirs frivoles ; le démon qui grossit leurs attraits, une imagination creuse et fausse qui les entretient. N'y a-t-il pas de quoi vous faire convenir que vous devriez mourir de honte, de n'être pas encore mort à toutes ces vanités, pour ne vivre que pour Dieu ?

TROISIÈME POINT.

QUELLE GLOIRE REVIENT A DIEU DE CETTE DÉCLARATION, ET QUELS BIENS NOUS EN RECEVONS.

Ce peu de paroles que Notre-Seigneur a dites de son Père l'honorent grandement, si nous voulons seconder ses desseins pour les mettre en pratique; car en disant que Dieu veut être honoré en esprit, il nous a donné une idée de la divinité beaucoup plus grande que les Juifs n'en avaient, eux qui ne l'adoraient qu'en un lieu, et ne lui offraient que leurs sacrifices sanglants. Il est vrai que cet honneur qu'ils lui rendaient dans leur temple et par le moyen de leurs sacrifices était considérable, puisqu'il avait été ordonné par Dieu lui-même ; mais cependant, il n'est rien en comparaison de celui que nous lui rendons spirituellement, en vivant et en le servant d'une vie spirituelle. En effet, au lieu d'un seul temple où Dieu était adoré, il y en a autant qu'il y a d'hommes spirituels qui se sacrifient et se consacrent entièrement à lui ; et au lieu de quelques psaumes et cantiques qui se chantaient, la vie spirituelle est une sorte d'oraison continuée sans cesse, qui donne plus de louanges à Dieu que tous les psaumes.

Remarquez donc ces trois choses, le temple, les sacrifices et les prières qui étaient destinées au culte de Dieu, et qui se trou-

vent maintenant dans la loi nouvelle, et dans la vie spirituelle à un bien plus haut degré de perfection qu'elles n'étaient dans l'ancienne loi. Repassez ce que vous venez d'entendre, pour considérer un peu plus à loisir s'il n'est pas vrai que, pour un temple, Dieu a autant de temples qu'il y a de personnes qui se dédient à son service par cette vie spirituelle, qui le fait habiter dans nos cœurs comme dans son temple, pour y être toujours reconnu et servi [1]; s'il n'est pas vrai qu'au lieu de sacrifices d'animaux, il a les sacrifices de nos appétits sensuels, qui lui sont bien plus agréables et plus glorieux que tous les animaux du monde, puisque, par ce moyen, les hommes sont autant d'hosties vivantes et de victimes raisonnables, comme parle l'Apôtre [2]. Et enfin, s'il n'est pas véritable qu'au lieu de quelques psaumes ou quelques prières que l'on récitait dans le temple, toute la vie de ceux qui se donnent pleinement à Dieu, ne vivant qu'en esprit, est une oraison perpétuelle de louanges et de bénédictions qu'ils lui présentent [3]; comme l'on dit que toutes les créatures sont toujours occupées à louer et à bénir Dieu, parce qu'elles sont toujours occupées à faire tout ce qu'il désire ; ainsi les personnes spirituelles ne font rien que ce qui lui plaît, et que ce qu'elles doivent faire pour lui plaire; car c'est en cela qu'elles sont spirituelles, de ne rien faire par caprice, ni pour d'autre fin que pour plaire à leur Dieu.

D'où vous pouvez conclure quelle gloire revient à Dieu de cette sorte de vie, et quels biens en reçoivent ceux qui la mènent, puisqu'il n'y a pas d'autres biens que les spirituels, et qu'ils ne se communiquent point autrement qu'en vivant de la vie spirituelle, qui est la seule véritable vie. Oh ! que béni soit notre Jésus, qui nous a découvert ces secrets et qui nous a en-

[1] Vos estis templum Dei vivi, sicut dicit Deus : quoniam inhabitabo in illis, et inambulabo inter eos, et ero illorum Deus et ipsi erunt mihi populus. II *Cor.* VI; *Levit.* XXVI.

[2] Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem, rationabile obsequium vestrum. *Rom.* XII.

[3] Per hoc efficitur ut sine intermissione oremus, cùm per opera Deo placita, et in gloriam ejus semper exercita, sancti cujusque viri vita omnis oratio sit, etc. S. Hil. *in Psal.*, I.

gendrés à cette vie divine ! Mon âme, bénis ton Seigneur, et que tout ce qui est en moi donne des louanges immortelles à son saint nom [1]!... Oui, mon Dieu, je vous loue, je vous bénis, et je vous honore, non de la langue, ni de la bouche, ni du bout des lèvres seulement, mais encore des mains et des pieds, des yeux et des oreilles, de l'entendement et de la volonté, de ma mémoire et de tout moi-même, en me donnant tout à vous ; je prends la résolution de ne vivre plus autrement que d'une vie qui vous serve en esprit et en vérité, comme vous le voulez, et comme vous le méritez. Et parce que vous êtes tout esprit, qui ne devez être servi qu'en esprit, le mien est trop petit et trop défectueux pour vous servir, comme je sais que vous le méritez ; j'implore le vôtre pour m'animer, et pour me faire agir comme un de vos enfants qui sont plutôt mus par cet esprit, qu'ils n'agissent d'eux-mêmes, ou qui ne font rien d'eux-mêmes, qu'étant mus par cet esprit [2].

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Avec quelle ardeur Notre-Seigneur procurait la gloire et la connaissance de son Père.

Pour savoir de quel cœur et avec quelle ardeur Jésus-Christ procurait la connaissance de son Père, il ne faut que savoir que c'était son Fils qui l'aimait infiniment, et qui n'était venu que pour le salut des hommes, qui consiste principalement dans la connaissance et l'amour de Dieu. Que s'il dit lui-même qu'il avait le commandement de son Père de le manifester au monde, qui pourra douter qu'il ne l'ait accompli du meilleur de son cœur, s'il ne doute de son obéissance, et de ce qu'il assurait que c'étaient ses plus chères délices que de lui obéir?

Mon Sauveur, nous n'en pouvons douter, mais ce qui nous met un peu en peine, c'est de considérer qu'après que vous avez donné au monde de si belles connaissances de Dieu, il ne paraît pas que le monde le connaisse, tant il l'aime peu et le sert mal.... Mon fils, voilà ce que c'est que

[1] Benedic anima mea Domino, et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus. *Psal.* CII

[2] Quicumque spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei. *Rom.* VIII.

d'être du monde, c'est un si grand empêchement pour connaître et aimer Dieu, qu'encore qu'un Jésus-Christ instruise ce mondain sur ce sujet, et qu'il emploie ses divins attraits pour lui faire aimer un objet si aimable, il n'en sera jamais rien tant qu'il sera du monde, c'est-à-dire qu'il vivra à la façon du monde, par humeur et par affection animale et sensuelle ; sorte de vie qui s'oppose autant à la connaissance, à l'amour, et au service de Dieu, qu'elle est animale et sensuelle. N'est-ce pas de quoi connaître et haïr cette façon de vivre selon le monde, qui empêche un aussi grand bien que de connaître et aimer Dieu ?

DEUXIÈME POINT.

Ce que Notre-Seigneur déclara de son Père.

Que ne pouvait pas raconter à cette femme le Fils de Dieu, de son Père ? Mais il ne lui découvre que cette vérité : Que l'heure était venue, que comme Dieu était un esprit, il voulait être adoré en esprit et en vérité. C'était pour répondre à la question qu'elle avait proposée du lieu où il fallait adorer Dieu ; mais c'était aussi pour résoudre la plus grande difficulté qu'il y avait au monde de servir Dieu, qui était de le servir sans être du monde. C'est, nous dit-il, en le servant en esprit et en vérité; comme s'il nous disait, c'est en vivant à l'opposé du monde ; car le monde ne vit que par cette affection naturelle qu'il porte aux biens de cette vie. Mais pour servir Dieu comme il le demande et comme je l'enseigne, il faut mortifier ses affections naturelles, et ne vivre que par raison et par grâce, ce qui est la vraie vie, étant une vie raisonnable et spirituelle, au lieu que l'autre n'est qu'animale, et indigne d'un homme. Eh bien, mon âme, voulons-nous servir Dieu, mais en vérité, et non point par fantaisie ou à demi ? C'est en esprit qu'il le faut servir, c'est en faisant que l'esprit soit toujours au-dessus de la chair, la grâce au-dessus de la nature, et Dieu au-dessus du monde.

TROISIÈME POINT.

Quelle gloire revient à Dieu de cette sorte de vie.

Si Dieu était glorifié dans l'ancienne loi par le temple, par les sacrifices et par les louanges qui lui étaient chantées, pensez combien il est plus glorifié par cette nouvelle vie, puisque au lieu d'un temple il y en a autant qu'il y a d'hommes spirituels, qui sont tous les temples vivants de Dieu, où il fait sa demeure. Au lieu des sacrifices d'animaux, il est honoré par leur sainte vie, qui est un sacrifice perpétuel ; et au lieu de quelques psaumes qui se chantaient parfois, il est loué sans cesse par ceux qui

ne font rien que ce qui lui plaît ; comme on dit que les créatures le louent et le bénissent, en faisant ce qu'elles font par l'ordre de Dieu. Mais la louange et la bénédiction qui se donne à Dieu, par l'action de la vie spirituelle, est bien autre ; car c'est l'esprit même de Dieu, qui, animant ces âmes, rend leurs actions toutes spirituelles, et donne autant de gloire à Dieu qu'il en veut, car il sait ce qu'il veut, et il fait ce qu'il sait. O saint Esprit ! possédez-moi si entièrement qu'il ne reste en moi rien de vide, rien qui ne soit tout rempli de vous, et qui ne loue mon Dieu, qui mérite d'être loué de tout ce que je suis et de tout ce que je puis, et même de tout ce que vous êtes, et de tout ce que vous savez et pouvez le louer.

VENDREDI.

DE L'UNION DE JÉSUS AVEC LES AMES,

SUR CE MOT QU'IL DIT A LA SAMARITAINE.

C'est moi qui vous parle [1].

Le Sujet nous enseigne une connaissance nouvelle et plus particulière que Notre-Seigneur donne de lui-même à cette Samaritaine avec laquelle il parlait. En effet, dès qu'elle lui eut témoigné comment elle avait entendu parler du Messie qui était venu, et duquel on attendait toute sorte d'instruction sur la religion [2], il ne voulut pas différer davantage à lui déclarer que le Messie, c'était lui-même qui parlait avec elle. D'où l'on apprendra à connaître comment Notre-Seigneur se joint ainsi avec les âmes spirituelles, par une si admirable union de volonté et d'opération, qu'il peut leur dire : C'est moi qui parle et qui fait tout avec vous.

La Fin sera de reconnaître quelle est cette union, quels effets particuliers elle produit dans les âmes, et les devoirs de l'âme envers celui qui s'unit ainsi à elle.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est cette union de Jésus avec les âmes.

2° Quels sont ses effets particuliers.

3° Quels sont les devoirs d'une âme ainsi unie avec Jesus.

[1] Ego sum qui loquor tecum. *S. Joan.* IV.

[2] Scio quia Messias venit, qui dicitur Christus, cùm ergo venerit ille, nobis annunciabit omnia.

PREMIER POINT.

QUELLE EST CETTE UNION DE JÉSUS AVEC LES AMES.

Jésus-Christ peut être considéré comme Dieu et comme homme. Comme Dieu, il est partout par son immensité, par sa puissance et par son essence, qui lui sont communes avec les autres personnes de la très-sainte Trinité. Mais comme homme, il n'est à proprement parler en propre personne qu'au ciel, à la droite de son Père, et au saint-Sacrement. Il est vrai qu'il peut encore être en personne en autant d'endroits qu'il voudra, comme après son Ascension il s'est fait voir sur la terre à saint Paul [1] et à plusieurs autres sans quitter le ciel, d'où il ne sortira plus que pour venir juger le monde à son dernier avénement. Mais comme cela n'est pas ordinaire, nous devons dire qu'il n'est réellement et en personne qu'au ciel et au très-saint-Sacrement de l'autel. Il est pourtant de trois autres manières avec les âmes. L'une, qui est commune à tous les chrétiens qui ont reçu le baptême et a foi. Vous tous qui êtes baptisés, dit saint Paul, vous êtes revêtus de Jésus-Christ et il demeure par la foi dans vos cœurs [2]. L'autre est plus particulière à ceux qui sont en état de grâce et de charité; c'est de ces derniers qu'il est écrit : Que chez celui qui lui ouvrira la porte par la pénitence, après l'avoir chassé par le péché, il y entrera et qu'ils mangeront ensemble [3]; et quiconque mangera ma chair, dit-il, demeure avec moi, et moi avec lui [4]. Et ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que Jésus est dans vous, à moins que vous ne soyez réprouvés et en mauvais état [5]?

Mais la troisième et principale façon, par laquelle Jésus est avec les âmes et se les unit, c'est par l'union de volonté et d'opération, c'est quand il prend une telle possession de l'âme, qui

[1] Novissimè omnium tanquam abortivo, visus est et mihi. I. *Cor.* xv.

[2] Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis. *Gal.* III. Christum habitare per fidem in cordibus vestris. *Ephes.* III.

[3] Si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, cœnabo cum illo, et ipse mecum. *Apoc.* III.

[4] In me manet, et ego in illo. *S. Joan.* VI.

[5] An non cognoscitis vosmetipsos, quia Christus Jesus in vobis est, nisi forte reprobi estis. II *Cor.* XVI

s'est dégagée de toutes les créatures et d'elle-même pour se donner entièrement à lui, qu'il la gouverne et la conduit comme il lui plaît, par un continuel concours de ses grâces et de son esprit qui l'anime à peu près, ou comme l'âme anime notre corps, ou comme la tête le conduit, et verse dans tous les membres les esprits vitaux, sans lesquels ils n'auraient point de mouvement. De même il est notre chef, pour conduire ainsi toute l'Eglise, qui est son corps mystique, et chaque âme en particulier, selon sa capacité et sa disposition[1]; de sorte que c'est lui qui fait tout le bien qu'elle fait, et qui lui apprend et la dirige à bien faire tout ce qu'elle fait, c'est lui qui parle quand elle parle; c'est lui qui se tait avec elle, et garde le silence en son temps; c'est lui qui marche et qui travaille, ou qui se repose; c'est lui qui prie et qui médite; c'est lui qui vit et qui opère les actions de vie, et non pas seulement l'âme qui vit plus par lui que par elle-même; c'est cette divine vie cachée de Jésus; c'est cette vie qu'il faut manifester dans notre corps et dans nos actions. Voulez-vous, disait saint Paul, que je vous fasse voir comment c'est lui qui parle en moi, qui parle par moi et avec moi[2]? N'est-ce pas là une union admirable et ravissante?...

Oui, mais vous direz peut-être que c'est bon pour un saint Paul, pour les Apôtres et pour les âmes d'élite, et que vous n'êtes point de celles-là. Mais pourquoi n'en êtes-vous point?... Est-ce que vous n'osez y aspirer? Est-ce que vous ne pourriez pas y arriver?... Est-ce que vous n'en savez pas le moyen? Quoi! Qu'est-ce qui vous empêche de venir où votre Jésus vous appelle?... Sachez qu'il ne désire rien tant de vous, que de vous unir ainsi avec lui, que de vivre et d'agir avec vous, en sorte que vous ne soyez qu'un avec lui, comme vous n'êtes qu'un par l'union de votre âme et de votre corps, et comme il n'est qu'un

[1] Crescamus in illo per omnia, qui est caput Christus, ex quo totum corpus compactum, et connexum per omnem juncturam subministrationis secundùm operationem in mensuram uniuscujusque membri. *Ephes.* IV. II *Corr.* XV.

[2] An experimentum quæritis ejus qui in me loquitur Christi. II *Cor.* XIII.

avec son Père [1]. C'est le propre de son amour de chercher à s'unir ainsi avec ceux qu'il affectionne ; et oseriez-vous douter qu'il ne vous aime?... L'obligation qu'il s'est imposée en se faisant homme et en se faisant notre nourriture, c'est d'être véritablement Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, non-seulement par son humanité, mais par la vie qu'il mène en nous [2]. C'est pour cet effet qu'il nous communique son esprit et ses grâces ; car puisque nous ne pouvons rien sans lui, et que nous devons néanmoins nous efforcer de faire le bien, ne faut-il pas qu'il soit continuellement avec nous, afin que nous ne puissions pas nous excuser sur l'impuissance [3]. Il y en a qui pensent avoir beaucoup dit et beaucoup fait, quand ils ont dit à Dieu : O mon Dieu ! si j'étais assez heureux que de pouvoir m'unir à vous ! Mais qu'ils entendent comme il leur répond : Mes enfants, il ne tiendra qu'à vous, et si vous voulez dire la vérité, vous parlerez ainsi : Si je ne suis pas assez heureux pour être uni à Dieu, comme il veut que je le sois, c'est que je ne le veux pas, c'est que j'aime mieux m'attacher à la créature que m'unir à Dieu. Oh ! quelle parole !...

DEUXIÈME POINT.

DES EFFETS PLUS PARTICULIERS QUE JÉSUS OPÈRE DANS L'AME UNIE A LUI.

Si l'union est parfaite, et que Jésus soit le maître absolu dans cette âme, elle ne pensera, elle ne dira et elle ne fera rien qui ne soit très-bien fait ; car ce sera Jésus qui en sera l'auteur et le principe, et tout ce qu'il fait ne peut être que bien fait. Quel bonheur pour une âme, qu'il n'y ait rien ou presque rien en elle de mal ou d'inutile ! que ses actions les plus indifférentes soient des vertus, que ses vertus communes soient des actes d'une excellente charité, et d'une union très-étroite avec son Dieu ! Que peut-on souhaiter de plus divin? Mais avec tout cela, il y a trois effets plus remarquables que produit cette union, ou

[1] Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint. *S. Joan.* XVII.

[2] *Isa.* VII ; *S. Matth.* I.

[3] *S. Joan.* XV.

que Jésus opère dans l'âme qu'il s'est unie pour y vivre et pour y exercer toutes les œuvres d'une vie parfaite.

Le premier est, qu'il détache de plus en plus cette âme de tous les autres objets qui pourraient la détourner de son divin amour ou de la liberté d'agir en elle. Il fallait bien, avant de s'unir ensemble, que l'âme eût renoncé en quelque façon à ses plus dangereuses affections; mais comme cette renonciation a tant de degrés et de parties, qu'à peine voit-on une âme qui quitte parfaitement tout, comme il faudrait, ce bon Jésus qui ne peut souffrir de rival, ou que ce cœur qu'il veut tout entier pour lui soit partagé avec quelque autre[1], ne cesse de presser son amante qu'elle se lève du lit, qu'elle quitte tous ses petits plaisirs et entretiens trop naturels avec les créatures, qui restent quelquefois dans les âmes parfaites. Donne-moi tout ce cœur, toutes ces prétentions et ces affections, car autrement comment serais-tu à moi et moi à toi, s'il y avait quelque autre qui y prétendît sa part à notre préjudice[2]? Oh! l'excellente grâce, si on pouvait la ressentir et apprécier comme elle le mérite.

Mais parce que, tandis que nous vivons dans ce misérable monde, les créatures ne cessent de nous solliciter et de nous présenter je ne sais quelles petites douceurs, qui nous allèchent, le second effet de cette divine union est que Jésus contente tellement l'âme qui se laisse posséder et remplir de lui, qu'elle dédaigne toutes les douceurs et les délicatesses du monde ; ce sont autant de sujets d'amertume et de dégoût pour elle, que tous ces objets qui la flattent davantage. Ces pleurs qu'elle verse parfois dans une bonne communion ou dans la méditation, ou aux pieds de l'autel et de son crucifix, la contentent et la désaltèrent tellement de tout autre plaisir, qu'elle se souvient aussitôt de cette eau de son Jésus, qui fait dire à l'âme qui en boit: Oh! quelle est douce et souveraine! Oh! quelle est vive et rafraîchis-

[1] Votre bien-aimé est tel qu'il ne peut souffrir de rival; il veut seul posséder votre cœur, et s'y asseoir comme sur un trône. *Imitat.* liv. II, ch. VII.

[2] *Cant* v.

sante ! Oh ! quelle est cordiale et coûte peu, bien qu'il faille tout donner pour l'avoir [1] !

Enfin, parce qu'il y avait danger pour cette âme de s'enorgueillir, voyant tant de bien qu'elle fait, puisqu'elle ne fait rien qu'avec son Jésus, et que tout alors est bien fait [2], la troisième grâce que lui fait son Jésus, c'est de lui faire connaître comment c'est lui qui fait tout le bien, et que sans lui elle serait aussi impuissante qu'un tronc d'arbre sans sève, ou un corps sans sa tête. Alors elle s'humilie davantage, se voyant si pauvre et si laide, comme elle est en elle-même ; mais elle ne se décourage point dans sa confusion ; car moins elle espère en elle, plus elle attend de Dieu, et Dieu ne trompe jamais ceux qui se confient en lui, et même il n'y a rien qui l'oblige tant à se communiquer que cette confiance.... Oh ! qu'il paraît bien que je ne suis pas encore dans cette union, car j'aime trop qu'on me loue dans mes biens, et je n'aime pas qu'on me reprenne dans mes défauts. Mon Seigneur, quand sera-ce que je serai tout à vous !... Ce sera, mon fils, quand tu ne seras plus à toi, ce sera dès maintenant si tu veux me laisser faire.

TROISIÈME POINT.

DES DEVOIRS DE L'AME AINSI UNIE A SON JÉSUS.

Le premier devoir de l'âme ainsi unie à Jésus, c'est de le laisser faire en elle et par elle tout ce qui lui plaira sans aucune réserve ; elle doit mettre sa fidélité à ne point faire distinction de grandes ou de petites actions, pour en faire les unes parfaitement et les autres non. Car, quoique les unes exigent plus de vigilance et de soin que les autres, pour être parfaitement accomplies, il ne faut pas pour cela négliger les autres, puisque Jésus même, tout grand qu'il est, veut bien être avec vous, pour vous assister au temps de vos divertissements, aussi bien que de vos dévotions ; et pourquoi donc croiriez-vous que ces actions se-

[1] Ceux qui pour votre amour auront rejeté tous les plaisirs de la chair, trouveront les douces consolations du Saint-Esprit. *Imitat.* liv. III, ch. x.

[2] Celles qui vous suivent goûtent Dieu, et si elles trouvent quelque chose de bon dans les créatures, elles le rapportent à la gloire du créateur. *Imitat.* liv. III, chap. xxxiv.

raient trop basses et trop communes pour y veiller ?... Et afin que vous ne vous relâchiez en rien, sachez que pour le second devoir, vous êtes obligé de lui témoigner une ferveur infatigable à vouloir et à entreprendre autant de bonnes actions qu'il vous fournira de moyens, sans que vous soyez assez téméraire pour limiter ses grâces, et lui dire : Je n'en veux que jusque-là. En effet, c'est trop d'honneur qu'il vous fait, de vous fournir ces occasions, de vous inspirer ces bons désirs, et de vous présenter ses grâces pour les exécuter. Ce n'est pas vous qui viendrez à bout de cette grande entreprise, c'est lui, si vous ne l'empêchez. Serez-vous bien assez misérable pour lui dire qu'il ne vous fasse pas autant de bien qu'il vous en veut faire ?... Si quelques saints lui ont quelquefois dit que c'était assez de consolations qu'il leur versait, c'était pour mieux travailler qu'ils lui parlaient ainsi ; mais si vous dites des dons de Dieu, que c'est assez, prenez garde que ce ne soit la lâcheté qui vous fasse ainsi parler, et la crainte de travailler plus que vous ne voudriez le faire.

Il faut néanmoins se garder d'un autre excès, et c'est le troisième devoir, qui consiste à n'entreprendre pas plus que Notre-Seigneur ne veut que nous fassions. Car comme il le faut suivre quand il va devant nous, et qu'il nous appelle à sa suite ; aussi ne faut-il pas le devancer, et ce n'est pas une moindre imperfection de vouloir être plus parfait et atteindre plus haut qu'il ne veut, que de ne vouloir pas être aussi accompli et de ramper à terre, quand il veut nous élever à quelque plus haut degré d'oraison et de vertu.... Pour se bien maintenir avec lui entre ces deux extrêmes également dangereux, il n'est besoin que de savoir que toute la perfection doit se rapporter à faire précisément ce qu'il veut que nous fassions, de sorte que sa volonté soit parfaitement accomplie[1] ; et ainsi s'il n'en veut pas davantage de quelqu'un, ou pour quelque temps, ce sera sa perfection de n'en faire pas plus qu'il ne veut, car sa volonté sera accom-

[1] Rogamus autem pro vobis, et deprecamur vos voluntate sua Deus noster, et impleat omnem voluntatem bonitatis. II *Thess.* I.

plie, et c'est cet accomplissement qui fait la perfection. Autrement, l'âme ferait plutôt sa volonté que celle de Dieu, et cela est autant à craindre dans les choses spirituelles que dans les temporelles. C'est ce qui fait dire à ceux qui s'y entendent le mieux, qu'il vaut mieux laisser une bonne œuvre par obéissance, que de la vouloir faire par sa propre volonté; car la bonne œuvre laissée par vertu, n'est pas tant laissée que changée par vertu, et l'œuvre faite par la propre volonté, tant bonne qu'elle puisse paraître, n'est pas tant considérée dans la bonté qu'elle pourrait avoir, que dans le vice et en la malice de la propre volonté qui gâte tout[1]. Et n'allez pas vous excuser sur la difficulté qu'il y a de connaître les volontés de Dieu; car pourvu que vous suiviez simplement les connaissances que vous en pouvez avoir par les voies ordinaires, il ne permettra jamais que vous ne sachiez pas ce qu'il veut de vous; mais le mal est, que quand on n'a pas envie de faire quelque chose, on ne fait pas semblant de la connaître, pour n'avoir point le reproche et la honte d'y manquer.... O mon Dieu! est-il possible qu'une âme unie avec vous vienne à ces extrémités?... Non, mon fils, tant qu'elle se tiendra bien unie à moi; mais, en se retirant d'avec moi, elle tombe dans ces malheurs; ou bien en courant après ses volontés et son malheur, elle se retire d'avec moi, et elle rompt la paix et l'union que nous avions ensemble.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Quelle est cette union de Jésus avec l'âme.

Jésus comme Dieu est partout, mais non pas en tant qu'homme. Il est pourtant avec les âmes en trois façons. L'une, qui est commune a tous les chrétiens, qui ont reçu le baptême et la foi. L'autre, qui est particulière à ceux qui sont en grâce et en charité. Et la troisième, qui fait proprement l'union, est particulière à ceux qui, étant détachés de toutes leurs affections naturelles, se laissent entièrement posséder, conduire et gouverner par l'esprit de Jésus, par ses lumières et par ses grâces. De sorte que,

[1] S. Bern. Serm. XXI, *in Cant.* Voyez au livre de l'Ordre II p. disc. X, sect. I.

comme il disait à la Samaritaine : C'est moi qui parle avec vous; il peut leur dire : C'est moi qui prie et qui médite avec vous, c'est moi qui travaille avec vous, qui étudie et qui chemine avec vous. Oh ! quel bonheur, quelle bénédiction pour cette âme !... Si je pouvais être assez heureux pour y aspirer, ô mon Jésus, que je me tiendrais heureux. Mon fils, il faut plutôt que tu dises : Si je voulais, je serais assez heureux pour être ainsi uni avec Jésus, car il ne désire rien tant que de s'unir avec moi ; et si je ne jouis pas de ce bonheur, c'est que je ne le veux pas, et que j'aime mieux m'attacher à quelque créature; oh ! quel reproche....

DEUXIÈME POINT.

Des effets plus particuliers que Jésus opère dans l'âme à laquelle il s'unit.

Quoique Jésus opère tout le bien qui se fait dans cette âme qu'il s'est unie, et qu'il n'y opère rien que de bien, l'on peut néanmoins remarquer trois sortes d'excellents effets plus particuliers qu'il y produit. L'un, de détacher l'âme de tout autre objet pour se l'unir davantage. L'autre, de contenter si parfaitement cette âme, qu'elle n'est point tentée de quitter son Jésus pour aller chercher autre part son contentement ; ou si elle en est sollicitée, elle reconnaît aussitôt la tromperie de ses ennemis, et s'en défait. Et le troisième est, qu'après avoir parfaitement accompli tous ses devoirs, elle se reconnaît si obligée à son Jésus de ce qu'elle a fait, qu'au lieu de s'enorgueillir, elle s'humilie et s'anéantit davantage, reconnaissant que c'est lui qui a tout fait, et confessant que même c'est lui qui lui donne cette reconnaissance. Ah ! que de grâces Jésus fait à l'âme, qui peut dire et ressentir après avoir fait tout excellemment : C'est lui qui a fait tout le bien, et que pour elle, elle ne sait que faire du mal ! Hélas ! je ne sais presque rien, et je n'ai pas sitôt fait ce peu que je fais, que je m'en vante ; ou si un autre en parle et m'en loue, j'y consens et je l'approuve; si au contraire on me reprend de mes fautes, je m'en excuse comme si j'étais impeccable. C'est un signe bien clair que je ne suis pas encore dans cette union divine, mais qu'il faut prendre garde à ces dérèglements pour m'en rendre plus digne.

TROISIÈME POINT.

Des devoirs de l'âme envers Jésus qui l'unit à lui.

L'âme qui est ainsi unie avec Jésus lui doit tout ce qu'elle a, et tout ce qu'elle peut faire, mais ce tout peut se rapporter à trois principaux devoirs qu'elle ne doit jamais omettre. Le premier est une grande fidélité à se

laisser conduire et gouverner selon tous ses desseins. Le second, un témoignage de ferveur infatigable à vouloir autant de perfection qu'il en veut d'elle, et par les moyens qu'il ordonne. Le troisième est, de n'en vouloir aussi pas davantage, mais de se contenter de l'état où il la veut. Ce n'est pas une moindre imperfection de désirer plus de perfection que Notre-Seigneur n'en veut donner, que de n'en pas vouloir acquérir autant qu'il en présente ; et l'âme qui sait que la perfection ne consiste qu'à être fidèlement dans l'état où Jésus la veut mettre, se contentera autant d'un plus bas degré que d'un plus haut. Elle pensera plutôt à avoir la perfection de l'état où il la veut, qu'à avoir un autre état de perfection où il ne la veut pas. Mais comment connaîtra-t-elle ce que Dieu veut ?... Qu'elle fasse toujours fidèlement ce qu'elle connaît à présent que Dieu veut d'elle, et Dieu ne manquera pas de lui faire connaître en son temps s'il en veut davantage.

SAMEDI.

DU ZÈLE QU'INSPIRE LA CONNAISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR, POUR LE FAIRE CONNAITRE AUX AUTRES.

Venez voir un homme qui m'a dit toute ma vie, vous verrez sans doute que c'est le Messie [1].

Le Sujet. La Samaritaine connaisant Notre-Seigneur, selon qu'il s'était révélé à elle, s'en alla promptement dans la ville pour lui amener tous les habitants, afin qu'ils le connussent et crussent en lui. De même, l'âme à qui Jésus se communique, ne peut s'empêcher d'en faire part aux autres, et tâche de le faire connaître et aimer autant qu'elle le peut.

La Fin est d'apprendre à communiquer aux autres ce qu'on sait de Jésus.

La Forme en ces trois points :

1° Comment la Samaritaine témoigne son zèle à ceux de Samarie.

2° Comment les bonnes âmes sont aussi portées à faire connaître Notre-Seigneur.

3° Comment elles profitent du bien qu'elles font aux autres.

[1] Venite, et videte hominem qui dixit mihi omnia quæcumque feci, numquid ipse est Christus? *S. Joan.* IV.

PREMIER POINT.

COMMENT LA SAMARITAINE TÉMOIGNE SON ZÈLE A CEUX DE SAMARIE.

Arrêtez-vous à considérer toutes les particularités du zèle de cette femme, car il est remarquable. Voyez comment, aussitôt que Notre-Seigneur se fut déclaré le Messie, sans s'en informer davantage, elle laisse sa cruche au puits, court à la ville, et commence, avec une incroyable ferveur d'esprit, à prêcher en pleine rue, à tout le monde, qu'elle avait trouvé un homme qui lui avait dit toute sa vie; que c'est le Messie, qu'ils doivent venir le voir, qu'elle les en prie, les en conjure, qu'il n'est pas loin, qu'elle les y mènera, et le leur fera connaître. Ils la croient, ils y vont, ils trouvent Notre-Seigneur où elle l'avait laissé, ils lui parlent, ils l'invitent à entrer dans leur ville, il y consent. Il y demeure deux jours entiers avec une si entière satisfaction de tous, qu'en parlant de lui à la Samaritaine, ils protestaient que ce n'était plus pour la considération de ce qu'elle leur en avait rapporté, qu'ils croyaient en cet homme; mais à raison de l'entretien qu'ils avaient eu avec lui, dont ils étaient sortis si éclairés, qu'ils ne doutaient plus que ce ne fût le Messie et le Sauveur du monde [1]. Eh bien, n'est-ce pas là un zèle admirable pour une femme, qui était à peine bien convertie? Et voilà qu'en moins d'une heure elle a persuadé à toute une ville d'aller trouver Jésus, d'où suit la conversion des habitants. Et vous, depuis tant d'années que vous avez le bonheur de le connaître, lui avez-vous gagné une seule âme?.. Ah! quelle honte....

Pour vous connaître plus particulièrement touchant ce zèle, repassez cette histoire, et remarquez, dans la conduite de cette femme, quatre grandes vertus. La première est une foi vive, qui

[1] Reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem, et dicit illis hominibus : venite, etc.

Exierunt ergo de civitate, et veniebant ad eum.

Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum Samaritanorum propter verbum mulieris testimonium perhibentis : quia dixit mihi omnia quæcumque feci. Cum venissent ergo ad illum Samaritani, rogaverunt eum ut ibi maneret. Et

fit qu'elle ne différa point de croire aussitôt la vérité de cette parole, qu'il était le Messie. La seconde est ce zèle fervent qui la fit courir en diligence à la ville, pour faire part aux autres du grand trésor qu'elle avait rencontré. La troisième est une admirable humilité, qui lui fait avouer qu'elle est telle que ce prophète la connaît, qu'elle a fait plusieurs choses qui étaient inconnues aux yeux du monde, mais non pas à celui-ci, qui lui a dit véritablement tout ce qu'elle avait jamais fait, et tout le cours de sa vie. La quatrième, enfin, est une force persuasive et efficace de parler et d'agir, au moyen de laquelle elle traita si puissamment, non-seulement avec celles de son sexe ou avec les enfants, mais avec les plus grands et les premiers de la ville, qu'encore qu'il n'y eût point de commerce ni de communication entre les Samaritains et les Juifs, néanmoins ils se laissèrent tellement persuader par ses paroles, qu'ils allèrent trouver Jésus, l'écoutèrent parler, le reçurent dans leur ville avec tous les siens, et crurent en lui, comme en celui duquel dépendait le salut de tout le monde. O bon Jésus! si je ne puis aussi efficacement convertir tout le monde à vous, faites-moi pour le moins la grâce que je puisse me bien convertir moi-même. Car si j'ai tant de peine à convertir les autres, c'est peut-être que moi-même je ne suis pas pleinement converti, comme vous voulez que je le sois....

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LES BONNES AMES SONT PORTÉES A FAIRE CONNAITRE NOTRE-SEIGNEUR.

Il est donc vrai que quand quelqu'un ne s'est pas entièrement donné ou converti tout à fait à Notre-Seigneur, à peine fait-il aucun fruit envers le prochain. Mais quand il le connaît et l'aime tellement qu'il n'a plus de cœur que pour aimer Jésus, alors cet amour devient si fervent et si actif, qu'il engendre un zèle qui ne demande qu'à exciter tout le monde à le connaître et à

mansit ibi duos dies. Et multò plures crediderunt in eum propter sermonem ejus. Et mulieri dicebant : Quia jam non propter tuam loquelam credimus : ipsi enim audivimus et scimus quia hic est verè Salvator mundi.

l'aimer. Voilà le propre effet de cet amour, et le vrai fruit qu'il produit dans le cœur où il se trouve ; car Notre-Seigneur est un si grand bien et un objet si parfaitement aimable, que, sitôt que quelqu'un le connaît et l'aime, il se trouve impuissant et incapable de l'aimer suffisamment et selon son mérite ; c'est pourquoi il en cherche d'autres qui le puissent aimer avec lui, et dans lesquels il le puisse aussi lui-même aimer [1]. Ajoutez que l'amour étant essentiellement actif, il se met à travailler en faveur de son Bien-aimé, et ne cesse de chercher ce qu'il peut faire pour son service ; mais après avoir bien cherché, il ne trouve rien de meilleur que de le faire connaître et aimer de tout le monde.

Enfin, si l'âme qui aime Notre-Seigneur aime aussi son prochain, quelque motif qui la pousse à l'aimer, soit avant, soit après la connaissance de Notre-Seigneur, elle ne peut obliger davantage celui qu'elle aime, que de lui faire part de cette connaissance. Tenez donc pour certain, que comme il ne vous peut arriver rien de meilleur ni de plus excellent que ce divin amour, vous ne pouvez aussi rendre un meilleur service à ceux que vous aimez, que de leur communiquer le même bien. Souvenez-vous de ce que vous avez considéré ailleurs sur ce sujet, comment les deux premiers Apôtres qui connurent Jésus, y amenèrent aussitôt leurs frères et leurs amis [2]. Saint Paul était tellement rempli de ce zèle, que pour nous le déclarer il se sert d'un mot d'anathème et d'imprécation sur sa personne, qui n'est presque pas croyable ; mais c'est le zèle qui fait ainsi parler [3].

Ce que l'histoire sacrée rapporte d'un de ses disciples, nommé

[1] Et fluent ad eum omnes gentes, et ibunt populi multi et dicent : Venite e ascendamus ad montem Domini, et ad domum Dei Jacob, et docebit nos via suas, etc. *Isa.* II.

[2] Voir dans le premier volume, page 477, la méditation pour le dix-huitième jour de Janvier.

[3] Veritatem dico in Christo, non mentior, testimonium mihi perhibente con scientia mea in Spiritu Sancto, quoniam tristitia mihi magna est, et continuu dolor cordi meo. Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo pro fratribu meis, etc. *Rom.* IX.

Apollo, devrait nous servir d'exemple et de règle pour nous former tous à ce zèle. C'était, dit l'Ecriture, un homme bien appris dans la voie de Notre-Seigneur, c'est-à-dire, dans les vérités de la religion et dans les maximes de l'Evangile; quand il parlait, c'était avec une ferveur d'esprit qui arrêtait tous ses auditeurs; mais, au reste, tout son soin était d'instruire parfaitement les âmes sur la connaissance de Jésus [1]. Attirez-lui donc tous ceux que vous pourrez, dit le grand saint Augustin, et dites-leur : Aimons celui qui nous a faits et rachetés avec tant de bienveillance [2]. C'est à vous, Père éternel, s'il vous plaît, de nous attirer à votre Fils, puisqu'il nous a expressément dit que personne n'arrivait à lui, s'il n'y était attiré ou amené par vous [3]. Mon fils, il est vrai que c'est à moi de vous attirer, mais aussi c'est à vous de suivre mes attraits. Que si vous ne pouvez pas venir sans être attiré, vous pouvez aussi ne pas suivre mes attraits, et votre plus grand mal est d'employer tout votre pouvoir à me résister, au lieu de l'employer à vous laisser conduire....

TROISIÈME POINT.

COMMENT ON PROFITE DU BIEN QU'ON FAIT AUX AUTRES EN LES CONVERTISSANT.

Ne craignez point de rien perdre, en communiquant aux autres ce que vous savez de Jésus-Christ, quand vous ne le communiquez qu'avec zèle et discrétion. C'est un si grand bien que Jésus, et c'est une source d'eau vive si abondante, que plus on y puise, plus elle coule; tant s'en faut que l'on perde rien quand on le communique, mais on l'accroît en soi en le donnant, et en le communiquant on l'augmente. L'âme fervente et zélée, qui a dessein de gagner et d'acquérir les autres à celui qu'elle aime, s'avance tellement elle-même par ce moyen dans l'amour de Jésus, que quand elle n'aurait point d'autre récompense de ses peines, que le profit qu'elle fait dans cet

[1] Hic erat edoctus viam Domini, et fervens Spiritu loquebatur, et docebat diligenter ea quæ sunt Jesu. *Act.* XVIII.

[2] Rape ad eum quos potes, et dic eis: Hunc amemus qui fecit nos. S. Aug.

[3] Nemo potest venire ad me, nisi Pater qui misit me, traxerit eum. S. *Joan.* VI.

amour, elle serait trop bien récompensée, et elle a suffisamment de quoi s'encourager à s'y employer sans réserve, et sans s'épargner. C'est le propre de l'amour de payer l'amour par l'amour même. C'est un feu qui, étant allumé, s'accroît par ses propres flammes[1]. Voyez comme celui du saint amour s'accroît.

Jésus aime premièrement une âme; l'âme ensuite, se voyant aimée d'un tel Seigneur, l'aime aussitôt, et lui témoigne son bon cœur en n'aimant que lui, ou en n'aimant les autres que pour lui, afin qu'il en soit aussi aimé. C'est alors que Jésus redouble son amour, et l'âme étant ainsi aimée au double, augmente aussi le sien, et, aimant davantage Jésus, le provoque encore à l'aimer davantage, et cet amour réciproque irait toujours ainsi croissant à l'infini, si les jours et les moments de cette vie mortelle n'étaient finis. Ajoutez que ce même zèle et les bonnes œuvres qu'il produit, sont si méritoires devant Dieu, que si le feu de l'amour croît par les œuvres, il croît davantage encore par celles-ci, qui sont plus propres à l'allumer et à l'exciter.

Considérez, enfin, tout le bien, que feront les âmes que vous pourrez gagner à Notre-Seigneur, tout cela rejaillira sur vous; vous ferez ce bien par elles, et vous l'avez déjà fait en désirant qu'elles le fassent, comme vous auriez fait le mal que vous voudriez qu'elles fissent. Vous êtes ma joie et ma couronne, disait l'Apôtre à ceux qu'il avait gagnés et convertis à Notre-Seigneur[2], voulant dire qu'ils avaient grandement contribué à l'accroissement de son mérite, et, par conséquent, à la couronne qu'il espérait en paradis. Car, si donner l'aumône, qui n'est qu'une œuvre de miséricorde temporelle exercée à l'endroit du corps qui doit bientôt mourir, est néanmoins un si grand bien, quel bien sera-ce de procurer le salut et la perfection d'une âme qui doit vivre éternellement?... Et vous avez la promesse d'une vie éternelle, aussi assurée pour la peine que vous prenez de faire connaître Jésus-Christ, que vous l'avez pour donner l'aumône,

[1] L'amour est comme une vive flamme, comme un flambeau ardent, il se fait passage en haut et y monte sans obstacle. *Imitat.* liv. III, ch. v.

[2] Gaudium meum et corona mea. *Phil.* IV.

puisque c'est lui qui parle sous le personnage de la Sagesse, et qui assure que ceux qui le publient et le manifestent seront récompensés d'une vie éternelle[1].

C'est une charité que vous pouvez encore exercer plus aisément que de donner vos biens, et quand vous n'auriez pas moyen d'instruire les autres, au moins pouvez-vous prier pour ceux qui le font, ou afin qu'ils le fassent. Vous pouvez vous réjouir et louer Dieu de ce qu'ils le font, à l'imitation du saint Apôtre, qui disait : Je me réjouis, et je me réjouirai toujours que la gloire de mon Seigneur soit avancée partout, en quelque manière que ce puisse être, soit par occasion, soit à dessein; car je sais bien que tout cela me servira pour mon salut et ma perfection, et que par le moyen de vos prières et des communications que vous m'obtiendrez de l'esprit de Jésus-Christ, selon l'espérance et la confiance que j'ai en lui, je ne serai point confondu en mon attente. Mais en toute assurance il sera glorifié en moi dès maintenant, et pour toujours, soit dans ma vie, soit à ma mort. Car tout mon avantage c'est de vivre et de mourir pour lui[2]. Pesez chacune de ces paroles et gravez-en le sens dans votre cœur, autant qu'il vous sera permis avec la grâce de Dieu, et selon votre vocation. Ah! bon Jésus, je reconnais la grandeur de votre vertu et de votre pouvoir, en ce que si vous viviez en moi comme vous désirez y vivre, je serais si bien réglé, même à l'extérieur, que, seulement en me voyant, les hommes seraient convertis à vous, tant est grande votre puissance, si je ne m'opposais à sa force. Vivez donc, je vous prie, tellement dans mon cœur, que la vie intérieure que je mènerai paraisse dans ma conversation, dans ma contenance, dans ma démarche et dans tout mon extérieur. De sorte que mes paroles puissent atteindre le cœur de mon prochain, afin que vous y

[1] Qui elucidant me, vitam æternam habebunt. *Eccli.* XXIV, 31.

[2] Dùm omni modo sive per occasionem, sive per veritatem Christus annuntietur et in hoc gaudeo, sed et gaudebo. Scio enim quia hoc mihi proveniet ad salutem per vestram orationem et subministrationem spiritus Jesu Christi secundùm expectationem et spem meam quia in nullo confundar, sed in omni fiducia sicut semper et nunc magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem : mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum. *Phil.* I.

entriez et que vous y viviez comme vous le désirez, pour nous faire vivre avec vous à tout jamais.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Comment la Samaritaine témoigne son zèle à ceux de Samarie.

La Samaritaine n'eut pas plus tôt appris de Notre-Seigneur qu'il était le Messie, qu'aussitôt elle court dans la ville pour le publier à tout le monde, et pour faire venir reconnaître et adorer son Seigneur et son Sauveur. Quelle ferveur pour une femme qui ne venait encore que d'être convertie! Mais pour la mieux reconnaître, remarquez quatre vertus qu'elle fit paraître en moins d'une heure. La première, sa grande foi, de croire aussitôt à un homme qui dit qu'il est le Messie et le Sauveur des hommes. La seconde, son zèle fervent à courir ainsi le publier dans la ville. La troisième, son admirable humilité d'avouer qu'il lui a déclaré toute sa vie. Et la quatrième, une force de persuasion si efficace, qu'elle persuada aux premiers hommes de la ville d'aller voir Jésus; en effet, ils s'y transportèrent aussitôt, et, l'ayant vu, l'emmenèrent à Samarie, où il demeura deux jours, et convertit toute la ville. Oh! quelle bénédiction, quel bonheur pour cette femme d'avoir fait tant de conversions après la sienne!... Et moi, à peine ai-je encore aidé une âme à servir Dieu. N'est-ce point peut-être parce que je ne suis pas encore bien converti moi-même?... Mon âme, tant qu'il y aura dans toi de l'amour pour la vanité, pour les intérêts et le plaisir, il y aura de quoi te convertir et de quoi empêcher la conversion des autres, jusques à ce que tu aies quitté ce faux amour.

DEUXIÈME POINT.

Comment les bonnes âmes sont aussi portées à faire connaître Notre-Seigneur.

Il est vrai qu'une âme lâche et qui n'est qu'à moitié à son Dieu, ne se mettra pas en peine d'y amener les autres; mais celle qui s'y est donnée entièrement, reconnaît aussitôt que c'est un objet si aimable, qu'elle est trop petite et trop étroite pour l'aimer; et ainsi elle cherche des cœurs qui suppléent au sien; elle cherche à rendre tous les services possibles à celui qui daigne l'aimer, et elle ne trouve rien de si digne que de le faire aimer. Et puisqu'enfin, aimant son Jésus, elle aime son prochain, et que l'amour veut du bien à celui que l'on aime, elle ne saurait lui pro-

curer plus de bien qu'en lui parlant de son souverain bien. Comment en parlez-vous?... O mon Dieu, Père de mon Sauveur, quoi que j'en puisse dire, c'est à vous, s'il vous plaît, d'y attirer les âmes. Oui, mon fils, mais c'est à vous de suivre mes attraits, et d'apprendre aux autres à tout quitter plutôt que d'y manquer....

TROISIÈME POINT.

Comment on profite de ce bien qu'on fait aux autres.

Ne craignez pas de perdre ce que vous savez de Jésus-Christ, en le donnant aux autres. Vous ne sauriez mieux le conserver et l'accroître, que de le communiquer, car en témoignant ainsi votre amour à votre Jésus, il vous aimera davantage et vous-même avancerez dans son amour; et, l'amour réciproque allant ainsi grandissant, c'est merveille de voir jusques où il se porte, tant qu'il peut aller et croître en cette vie. Puis, s'il ne faut que quelque bonne œuvre pour faire croître son amour, les œuvres qui proviennent du zèle ont une propriété particulière pour cet effet. Ajoutez que tout ce que fera de bien cette âme convertie par votre moyen, vous le ferez par elle, vous y participerez. Pour accroître ainsi votre mérite et votre couronne dans le ciel, vous n'avez qu'à parler de l'abondance du cœur, quand il faudra parler; ou même si vous ne savez pas parler, ou que les occasions ne s'en présentent point, vous n'avez qu'à prier Dieu, qu'à vous réjouir du bien que font les autres, et qu'à servir de bon exemple, qui profite quelquefois plus que toutes les paroles. Oh! qu'il paraît bien que c'est Jésus qui vit en cette personne qui est si sage et si modeste, qu'à sa seule vue on se sent excité à craindre Dieu. Ne pourriez-vous pas être cette personne? Et si vous le pouvez, ne le voulez-vous pas?... S'il fallait perdre la modestie pour le salut d'une âme, il faudrait l'exposer; mais aussi s'il la faut garder pour l'édification du prochain, il ne faut pas la perdre, de peur de perdre votre prochain....

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

PARABOLE DU SAMARITAIN QUI VINT AU SECOURS DE CET HOMME QUI ÉTAIT TOMBÉ ENTRE LES MAINS DES VOLEURS DANS LA VALLÉE DE JÉRICHO.

Un Samaritain passant dans l'endroit où cet homme avait été blessé, en fut si vivement touché, que de la compassion intérieure il en vint à l'effet, et le secourut autant qu'il put le faire [1].

Le Sujet, tiré de l'Évangile du jour, est expliqué dans les trois points de la méditation.

La Fin est de reconnaître que nous sommes représentés, nous et notre prochain, dans la personne de ce pauvre malheureux nu et couvert de plaies; et, comme nous avons été secourus par Notre-Seigneur, qui est le vrai et compatissant Samaritain, nous devons aussi secourir les autres, et les assister autant que nous pourrons.

La Forme est en ces trois points :

1° Cet homme blessé et à demi mort est la figure du triste état de l'homme après son péché.

2° La bonté divine nous est représentée par la compassion du Samaritain.

3° A l'imitation de Notre-Seigneur, nous devons assister notre prochain selon notre pouvoir.

PREMIER POINT.

CET HOMME BLESSÉ ET A DEMI MORT EST LA FIGURE DU TRISTE ÉTAT DE L'HOMME APRÈS SON PÉCHÉ.

Chaque mot de l'Evangile de ce jour mérite d'être considéré. Notre-Seigneur commence par ces ravissantes paroles, qu'il adressa à ses Apôtres :

Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez, et les oreilles qui entendent ce que vous entendez maintenant! Car je vous le dis en vérité, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir

[1] Samaritanus quidam iter faciens venit secùs eum, et videns eum, misericordia motus est, et appropians alligavit vulnera ejus, etc. S. *Luc.* x.

ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu. Quelles paroles ! quel bonheur, en effet, pour les Apôtres et pour vous qui y participez [1].

Mais comme Jésus parlait ainsi avec une extraordinaire ferveur d'esprit, un des assistants, qui était docteur, lui fit cette demande : Maître, que faut-il faire pour parvenir à la vie éternelle ? On ne pouvait pas lui faire une plus belle demande ; mais on pouvait la faire avec plus de sincérité que ce docteur, qui n'y était porté que par la curiosité ou la malice. Il voulait voir ce que Jésus répondrait, afin de le surprendre dans ses paroles. Notre-Seigneur daigna lui répondre, et, lui ayant demandé, puisqu'il était docteur de la loi, ce que la loi ordonnait sur ce sujet, il l'obligea de rapporter les deux principaux commandements, qui sont l'abrégé de tous les autres et le chemin assuré du salut et de la perfection. L'un qui nous prescrit d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces : et l'autre qui nous enjoint d'aimer notre prochain comme nous-mêmes. Notre-Seigneur approuva la réponse de ce docteur, et lui recommanda de bien garder ces deux commandements, qu'il arriverait à la vie éternelle. Mais ce docteur feignant d'ignorer ce qu'il fallait entendre par ce mot de prochain, lui en demanda l'explication. Ce fut alors que Jésus prit occasion de composer et de raconter cette excellente parabole d'un pauvre voyageur qui tomba entre les mains des voleurs, et qui, étant si maltraité d'eux, ainsi que nous le verrons, peut nous servir de tableau, pour reconnaître la misère humaine ; comme ce Samaritain compatissant qui le secourut, nous sert

[1] Conversus ad discipulos suos, dixit : Beati oculi qui vident quæ vos videtis : dico enim vobis quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis, et non viderunt, et audire quæ auditis et non audierunt. Et ecce quidam legisperitus surrexit tentans illum et dicens : Magister quid faciendo, vitam æternam possidebo ? At ille dixit ad eum : In lege quid scriptum est ? quomodo legis ? Ille respondens dixit : Diliges Dominum Deum ex toto corde tuo, etc. Dixitque illi : Rectè respondisti, hoc fac, et vives.

Ille autem volens justificare seipsum dixit ad Jesum : Et quis est meus proximus ? Suspiciens autem Jesus dixit : Homo quidam descendebat ab Jerusalem in Jericho, et incidit in latrones, qui etiam despoliaverunt eum, et plagis impositis abierunt, semivivo relicto.

de portrait pour reconnaître la bonté divine, et pour apprendre le secours qui nous vient de notre bon Jésus, qui y est représenté.

Considérons quatre maux qui furent faits à ce pauvre malheureux. Premièrement, il fut dépouillé et laissé nu ; puis, il fut chargé de coups et couvert de plaies ; après on le laissa seul et à demi mort ; et enfin il devint si faible et tellement destitué de toutes ses forces, qu'il lui était impossible de se relever de lui-même, s'il n'eût pas été aidé et secouru par les passants, qui, presque tous ne firent pas semblant de le voir, ou s'en moquèrent. Voilà précisément comment tous les hommes ont été traités par le péché originel dans leur âme et dans ses deux facultés intérieures, l'entendement et la volonté, et dans leurs appétits. Ils ont été comme dépouillés, blessés, laissés à demi morts et tellement abandonnés dans leur misère, que ni eux, ni les autres créatures ne pensaient à soulager, et encore moins à guérir un si grand mal. Oh! mal d'autant plus dangereux, que l'âme est plus noble que le corps, et d'autant plus pernicieux, que moins on le connaît, moins on le sent !...

L'entendement est frappé d'une telle ignorance, qu'il est comme aveugle vis-à-vis des choses divines et éternelles. La volonté est si inconstante dans le bien qui lui est présenté , que tantôt elle le veut et tantôt n'en veut plus ; maintenant elle le veut d'une façon, et puis elle le veut d'une autre ; bref elle ne demeure jamais dans le même état. L'appétit concupiscible est ardemment porté au bien sensuel, qui est aussi nuisible à l'âme pour son salut qu'il lui est agréable pour son plaisir. Quant à l'appétit irascible, il a une incroyable aversion du mal sensible, qui sert néanmoins autant pour le salut et la perfection de l'âme, qu'il est nécessaire de le supporter pour y arriver. De là vient que l'homme cherchant par ses appétits un bien qu'il devrait fuir, et fuyant un mal qu'il devrait rechercher, encourt la malédiction du prophète, qui dit : Malheur à vous qui faites passer le mal pour le bien, et le bien pour le mal ; qui prenez la lumière pour les ténèbres, et les ténèbres pour la lumière, et

qui changez l'amertume en douceur, et la douceur en amertume[1].

Reconnaissez-vous cette misère? Peut-être que non, parce que vous en voyez d'autres que vous croyez plus misérables que vous, et plus maltraités. Mais qui que vous soyez, apprenez que bien que vous ne soyez peut-être pas des plus misérables, toutefois vous n'êtes pas si heureux ni si sain, que vous n'ayez votre part de ces misères; et votre misère est d'autant plus grande que vous la connaissez moins. Certes il serait bien plus avantageux d'être plus misérable, et de reconnaître son triste état pour tâcher d'y apporter quelque remède, que de l'être moins, et de penser qu'on ne l'est point du tout; car c'est misère sur misère, d'être misérable et de ne pas le croire... J'ai un mot à vous dire: Vous dites que vous êtes riche, et que vous n'avez besoin de rien, mais vous ne voyez pas que vous êtes malheureux et misérable, pauvre, aveugle et nu. C'est Jésus qui parle ainsi: mais à qui parle-t-il? C'est à tous ceux qui ne se connaissent pas ou qui ne s'humilient pas assez dans la connaissance d'eux-mêmes. N'êtes-vous point de ceux-là? Ne craignez-vous point ces paroles et ces reproches[2]?...

DEUXIÈME POINT.

BONTÉ DE DIEU VENANT A NOTRE SECOURS, FIGURÉE PAR LE SAMARITAIN.

Notre-Seigneur, continuant sa parabole, disait qu'au moment où cet homme était tombé dans ce malheur, un prêtre venant à passer fit semblant de ne pas l'apercevoir et passa outre sans s'arrêter. Vint ensuite un lévite, qui approcha plus près du malade, mais n'en fut pas plus touché, et le laissa à son tour sans lui porter aucun secours. Enfin, après eux passa un Samaritain, qui ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il se sentit attendri et se mit en devoir de l'assister. Il s'appproche, bande ses plaies, après y avoir versé de l'huile et du vin, le met sur son cheval, le conduit à l'hôtellerie où il prit soin de lui ce jour-là, et quand

[1] Væ qui dicitis malum bonum. et bonum malum : ponentes amarum in dulce, et dulce in amarum. *Isa.* v.

[2] Quia dicis : quod dives sum, et locupletatus, et nullius egeo, et nescis quia tu es miser, et miserabilis, et pauper, et cæcus, et nudus. *Apoc.* III.

le lendemain matin il en voulut partir, il le recommanda particulièrement au maître du logis, lui avança l'argent nécessaire, et promit de lui rembourser tout ce qu'il aurait dépensé en surplus pour guérir le malade[1]. Voilà la parabole ; mais en voici le sens accompli.

Ce bon Samaritain, c'est notre Jésus, qui se compare à un Samaritain, parce que les Juifs lui ont donné ce nom par mépris et par injure[2]. C'est lui qui est venu au secours de notre misère ; tous les autres qui sont venus avant lui, n'ont été que comme des passants, qui n'y ont apporté aucun remède. Lui seul en a eu pitié, il s'y est employé, il y a mis le premier la main, il a pourvu à toutes les dépenses nécessaires à notre entière guérison ; c'est lui, en un mot, qui est notre libérateur et notre Sauveur. Il nous a été donné par Dieu, dit l'Apôtre[3], pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption ; c'est comme s'il disait qu'il nous a apporté quatre puissants remèdes pour ces quatre grands maux, dont ont été atteintes les quatre facultés de notre âme.

C'est la pensée de saint Bernard qui s'explique ainsi : Il est notre sagesse, en ce qu'il révèle à notre entendement les vérités qui nous étaient nécessaires pour notre salut et notre perfection. Oh ! quelles lumières, et quelles vérités dans son saint Évangile !... Il est notre justice, en ce qu'il fortifie notre volonté par ses paroles, par ses exemples et par sa grâce, pour lui faire aimer et embrasser le bien ; y a-t-il rien de plus puissant que cet exemple et ses grâces ?... Il est notre sanctification et notre

[1] Accidit autem ut sacerdos quidam descenderet eadem via, et viso illo præteriit. Similiter et levita cum esset secus locum, et videret eum pertransiit. Samaritanus autem quidam iter faciens venit secus eum, et videns eum misericordia motus est. Et appropians alligavit vulnera ejus, infundens oleum et vinum, et imponens illum in jumentum suum, duxit in stabulum, et curam ejus egit. Et altera die, protulit duos denarios, et dedit stabulario, et ait : Curam illius habe et quodcumque supererogaveris, ego cum rediero, reddam tibi. S. *Luc.* x. 33 et seq.

[2] Samaritanus custos interpretatur, et cum dictum est, Samaritanus es, Dæmonium habes, non se negavit Samaritanum. S. Aug.

[3] Qui factus est nobis sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio. II *Cor.*

rédemption, en ce que, par le moyen des sacrements, et par l'infusion des vertus surnaturelles de tempérance et de force, il nous retire du bien sensuel, et nous fortifie contre le mal sensible[1]. De sorte que celui qui usera bien de ces remèdes, et des autres moyens qu'il a établis dans son Eglise, se trouvera guéri autant qu'il peut l'être dans cette vie. Il pourra bien encore ressentir les premiers mouvements de la nature corrompue qui le portent au mal, mais il ne fera jamais le mal s'il veut résister à ces mouvements, et il le peut, s'il demeure uni à son Jésus, ainsi que faisait l'Apôtre, qui disait à ce propos : Que s'il sentait une loi dans ses membres qui le portait au mal et à la mort de l'âme, il en sentait une autre dans son esprit qui l'en retirait et qui le portait au bien et à la vie de Jésus-Christ[2].

C'est ainsi que tous les bienheureux ont été délivrés de la misère où la nature corrompue les plongeait, et qu'ils ont été établis dans l'état des enfants de Dieu, ne vivant que par la grâce et que par l'esprit dans cette vie, pour ne mourir jamais. C'est ainsi que les âmes damnées pouvaient être sauvées, si elles eussent voulu se servir des moyens qui ont sauvé les autres; et c'est ainsi que vous devez disposer de l'affaire de votre salut, en suivant cette règle qui nous a été donnée par Notre-Seigneur et gardée par tous les saints : *Qu'il faut assujettir les mouvements de la nature à ceux de la grâce et de l'esprit.* Si le médecin vous avait défendu d'user de chair, parce qu'elle serait nuisible à votre santé, et que si vous en usiez vous seriez en danger de mourir, ne lui obéiriez-vous pas?... Vous devriez le faire pour la conservation de votre vie; et voilà que votre médecin vous a dit tant de

[1] S. Bern. serm. XII, *in Cantica. Qui refert ad quatuor virtutes cardinales. Quomodo sanctificatio ad temperantiam referatur, quod dubium esse posset. Vide ibid.*

[2] Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati quæ est in membris meis. Infœlix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus? Gratia Dei per Jesum Christum, Dominum nostrum. Igitur ego ipse mente servio legi Dei : carne autem, legi peccati. Nihil ergo nunc damnationis est iis, qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant.

Lex enim spiritus vitæ in Christo Jesu liberavit me a lege peccati et mortis, etc. V *Rom.* VII et VIII.

fois, que si vous vivez selon la chair, vous mourrez, et vous n'en croirez, et n'en ferez rien !... C'est être plus misérable que la misère même, de vouloir être misérable quand on pourrait être bienheureux, si on le voulait, car on peut trouver des remèdes efficaces, mais il n'y en a point pour le misérable qui ne veut point se servir des rémèdes.... Mais, mon Dieu, n'est-ce pas une misère et une maladie bien dangereuse d'avoir du dégoût pour les remèdes et de les fuir ? Et si vous êtes venu pour nous servir dans nos misères, que ne nous délivrez-vous de celle-ci ? Que ne faites-vous que nous veuillions aussi bien les remèdes que la santé ?... Mon fils, si c'est une misère d'éprouver du dégoût pour les remèdes, j'y ai pourvu en donnant la grâce et la force de supporter ce dégoût, mais parce que tu ne voudrais pas même sentir le dégoût, pour n'avoir pas la peine d'y résister tu te trompes en voulant que les choses soient autrement qu'elles ne sont ; c'est à toi de prendre la médecine, et à moi de l'ordonner. L'ordonnance est, que tu souffres la peine de te vaincre [1] ; je t'en donne l'exemple, je t'en offre la grâce, je t'en prie, je t'en conjure ; voilà le remède si tu veux, mais si tu ne veux pas en user, il n'y a plus de remède.

TROISIÈME POINT.

A L'IMITATION DE JÉSUS, NOUS DEVONS ASSISTER NOTRE PROCHAIN SELON NOTRE POUVOIR.

Ce n'est pas peu d'apprendre à s'aider soi-même avec la grâce et à se servir des moyens que notre bon Jésus nous a laissés pour nous sauver et nous perfectionner ; mais ce n'est pas tout ce que nous devons apprendre de cette parole ; il faut tâcher de l'imiter, en faisant du bien aux autres, comme il nous en fait et comme nous voulons qu'il nous en fasse. Allez, dit-il à ce docteur, et faites de même [2] ; car c'est un des moyens qu'il nous a prescrits pour notre salut, de secourir les autres dans leur misère. Et comme il y a trois sortes de misères : l'une spirituelle qui est la plus grande ; l'autre corporelle, qui est la plus ser

[1] Abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidiè, et sequatur me, *S. Luc.* IX.
[2] Et ait illi Jesus : Vade, et tu fac similiter.

sible, et la troisième temporelle, qui est à l'extérieur, et qui regarde les biens dont on a manqué, c'est à nous d'assister notre prochain dans toutes ces misères, comme Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple, et qu'il nous en présente les occasions. C'est ce qu'il faut remarquer dans ces paroles: *Allez et faites de même.* Il vous donne à entendre que comme il a secouru tous les hommes, qu'il les a pourvus de tous les biens nécessaires à leur salut, et qu'il l'a fait avec une charité désintéressée, de même vous exerciez la miséricorde à l'égard du prochain, selon les trois conditions que nous venons de remarquer dans celle qu'il exerce envers nous.

Premièrement, voyez comment il fait du bien à tous les hommes sans exception, car tous sont remplis de misères, et ont besoin de la miséricorde divine à tout moment[1]. Allez et faites de même à l'égard de tous vos frères selon votre pouvoir.

Secondement, il exerce toute espèce de charité et de miséricorde, selon que les hommes en ont besoin pour leur salut. Allez et faites comme lui tout ce que vous pourrez, soit de fait, de parole ou de désir.

Troisièmement, ce qu'il fait, il le fait purement, par charité et par un amour si désintéressé[2], que bien qu'il éprouve du contentement de vous voir dans l'état où il vous veut, néanmoins, n'oubliez pas ce qu'il a souffert pour ce sujet? Et n'avez-vous pas assez souvent entendu dire qu'il serait prêt à en souffrir autant s'il était nécessaire pour vous seul, sans avoir égard à ses intérêts, vous procurant la vie au péril de la sienne? Allez donc encore et apprenez à faire de même, faisant plus volontiers du bien à ceux de qui vous attendez moins de retour; car votre charité sera d'autant plus parfaite, qu'elle sera plus désintéressée. Qu'il est rare d'agir ainsi!... Tout ce que vous faites n'est pour ainsi dire qu'un trafic; car vous ne faites vo-

[1] Misericordia Domini plena est terra. *Psal.* VIII.
Nec est qui se abscondat a calore ejus. *Psal.* VIII.

[2] Sanabo contritiones eorum, diligam eos spontaneè. *Osee* XIV.

lontiers du bien qu'à ceux de qui vous en attendez. Mais plus ils vous en rendent, plus vous en perdez; et s'ils vous en rendent autant que vous en attendez, vous êtes en danger de tout perdre. Mon Sauveur, ne puis-je pas désirer qu'on m'assiste dans mon besoin, comme je suis prêt à secourir les autres? Vous le pouvez, mon fils, mais ce désir ne doit pas tellement borner vos charités, que vous ne les fassiez qu'à ceux de qui vous pouvez attendre la pareille. C'est aussi bien à ceux qui ne peuvent vous rendre, qu'il faut faire du bien comme aux autres, si vous voulez imiter celui qui fait du bien à tout le monde, aux bons et aux mauvais, à ceux qui sont reconnaissants et à ceux qui sont ingrats.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Cet homme blessé est la figure du triste état de l'homme après son péché.

Voyez-vous dans l'Evangile cet homme que des voleurs dépouillèrent, couvrirent de blessures, et mirent dans un tel état, que sans secours il n'eût jamais pu s'en relever? C'est vous, c'est moi, ce sont tous les hommes, et nul n'aurait pu sortir de ce triste état, si Jésus n'y eût remedié. Par suite du péché de l'homme, ce n'était qu'ignorance dans son entendement, qu'inconstance et malice dans sa volonté, que complaisance dans le bien sensuel, et que répugnance et aversion pour les maux sensibles qu'il faut souffrir. C'est de là que viennent toutes les passions, tous les péchés, toutes les inclinations au mal. Quelle part y avez-vous? Quelle est votre plus grande misère! C'est peut-être de ne pas la connaître, ou de ne vouloir pas y remédier. Je vous connais bien, dit Jésus à un de vos semblables. Vous vous en faites accroire, vous pensez avoir quelque chose, et vous n'avez rien par votre faute; car le meilleur moyen d'obtenir quelque faveur de notre Dieu, c'est de connaître que vous n'avez rien de vous-même.

DEUXIÈME POINT.

La bonté divine représentée par la compassion du Samaritain.

Si on dit qu'il n'y eut que le Samaritain qui assista cet homme, c'est pour nous faire entendre qu'il n'y a que celui qui a été traité comme un Samaritain par les Juifs qui nous délivre de nos misères. Il a été fait, di-

sait saint Paul, notre sagesse, notre justice, notre sanctifiation et notre rédemption. Saint Bernard trouve dans ces paroles le remède aux quatre maux des quatre facultés de notre âme ; de sorte que maintenant les paroles, les exemples et les grâces de Jésus, nous aident si puissamment à nous relever de nos misères, qu'il n'y a plus personne qui soit misérable que celui qui veut l'être. Chacun a le moyen d'arriver à la vie bienheureuse, s'il veut mener ici une vie spirituelle comme ont fait les bienheureux. Mais aussi s'il préfère la vie sensuelle, il sera d'autant plus malheureux qu'il ne tient qu'à lui d'être bienheureux, puisqu'il ne tient qu'à lui de faire ce qui fait les bienheureux. Desquels voulez-vous être ?... Si l'on vous proposait de choisir la vie ou la mort éternelle, que prendriez-vous? Eh bien, le choix vous est offert, car il est aussi vrai que la vie ou la mort éternelle dépend de la vie spirituelle ou sensuelle que vous aurez menée ici-bas, que ce que saint Paul a dit est véritable : Que si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais que si vous la mortifiez par la vie de l'esprit, vous vivrez. Qu'en croyez-vous ?

TROISIÈME POINT.

L'exemple de Notre-Seigneur nous apprend à assister notre prochain selon notre pouvoir.

Allez et faites comme ce Samaritain : C'est Notre-Seigneur qui conclut ainsi sa parabole et, comme c'est lui qui est ce Samaritain qu'il nous faut imiter, en nous aidant les uns les autres dans nos besoins, remarquez que pour l'imiter il faut faire du bien à tous, de toutes les manières qui seront en votre pouvoir, et sans en attendre de retour ; car c'est ainsi que Jésus nous fait du bien. Mais ne peut-on pas assister les uns plus que les autres, et en attendre aussi de l'assistance ? On le peut, pourvu que ce soit sans préjudice des devoirs qu'on doit à tons.

Faites du bien à qui il vous plaira, à la bonne heure, mais de n'en faire qu'à ceux qu'il vous plaira, par des considérations plutôt humaines que divines, et que les autres en souffrent, c'est en cela qu'on pèche, c'est à ce défaut qu'il faut remédier, et se souvenant de ces divines paroles : *Allez et faites de même.* Voyez comme le Samaritain a fait du bien à une personne qu'il ne considérait qu'en qualité de pauvre, de misérable et de malade ; allez et faites de même. Voyez comment votre Jésus agit avec les hommes qui ne font que l'offenser, et avec vous en particulier, à qui il accorde tant de faveurs, sans que vous les ayez méritées ; allez et faites de même. C'est ainsi que vous vous servirez des moyens que votre pieux

Samaritain vous a laissés pour vous guérir, puisque l'un des plus puissants que nous ayons, c'est de faire du bien à tout le monde comme Dieu nous en fait.

DESSEIN DES MÉDITATIONS DE LA SEMAINE.

Nous prendrons le sujet des méditations de cette semaine dans le fait de la guérison du Paralytique près de la piscine, et dans les circonstances qui l'accompagnèrent. Nous voyons dans le récit de l'Evangile que ce miracle fit grand bruit parmi les Juifs, parce qu'il avait été fait un jour de sabbat, et que le malade, après sa guérison, avait emporté son lit sur ses épaules, d'après l'ordre qu'il en avait reçu de Notre-Seigneur. Comme d'un côté, les Juifs avaient été témoins de ce grand miracle, et que de l'autre il leur semblait que le Sabbat n'avait pas été observé, ils ne savaient qu'en dire ni qu'en penser. Mais comme ils étaient plus portés à penser le mal qu'à croire le bien, ils s'arrêtaient plutôt à critiquer cette action miraculeuse et en à blâmer l'auteur, qu'à le reconnaître et à le recevoir en vertu de son miracle. Notre-Seigneur fut donc obligé, pour les désabuser, de justifier ce qu'il avait fait et commandé ; ce qui lui donna sujet de parler hautement de sa personne, de sa mission, de sa puissance, de sa grandeur et de sa vertu. Toutefois, il le fit avec tant de modération et de retenue, qu'à mesure qu'il s'élevait, il s'abaissait ; après avoir manifesté quelques-unes de ses grandeurs, il y joignait aussitôt un trait de son humilité ordinaire. En agissant ainsi, il nous apprend par son exemple, et c'est ce que nous considérerons cette semaine, com-

ment il faut joindre l'humilité et la modestie aux actions d'éclat ; comment il faut être grand et faire de grandes choses, sans toutefois présumer de soi-même ou en tirer vanité ; comment il faut en cela, aussi bien qu'en toute autre chose, s'arrêter plutôt au jugement de Dieu qu'à celui des hommes. Ce qui d'ordinaire est la cause de la perte d'un grand nombre, n'est-ce pas de vouloir faire peu et être beaucoup estimé, au lieu qu'il faut plutôt chercher à être grand en effet, que dans l'estime du monde.

LUNDI.

GUÉRISON DU PARALYTIQUE, A QUI NOTRE-SEIGNEUR FIT CETTE DEMANDE :

Voulez-vous être guéri [1].

Le Sujet. Cette méditation commençant l'histoire de la guérison du paralytique [2], présuppose trois connaissances qui nous sont exposées dans le texte sacré, et que nous ne ferons qu'indiquer sans nous y arrêter. L'une, qu'il y avait dans la ville de Jérusalem, près d'une de ses portes, un grand bassin d'eau que l'on appelait piscine des brebis, parce que les victimes y étaient ordinairement lavées avant d'être offertes en sacrifice. La seconde, que Dieu faisait de temps en temps un miracle dans cette piscine, y envoyant visiblement un ange, qui, après avoir remué l'eau, y laissait une telle vertu, que tout malade qui s'y jetait le premier et s'y lavait, était aussitôt guéri. Aussi se trouvait-il ordinairement en cet endroit beaucoup de malades, qui attendaient la descente de l'ange et le mouvement de l'eau, pour être les premiers à s'y jeter. Parmi

[1] Vis sanus fieri. *S. Joan.* VI.

[2] Post hæc erat festus dies Judæorum. Est autem Jerosolymis probatica piscina, quæ cognominatur hebraice Bethsaida, quinque porticus habens.

In his jacebat multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum expectantium aquæ motum. Angelus autem Domini descendebat secundum tempus in piscinam, et movebatur aqua, et qui prior descendisset in piscinam post

ces malades il y avait un pauvre paralytique qui, depuis trente-huit ans qu'il était affligé, n'avait jamais pu se jeter le premier dans cette eau ni se guérir; car il ne pouvait se remuer, et il n'avait personne qui le voulût aider. La troisième connaissance est, que Notre-Seigneur, allant un jour de sabbat et de fête dans cet hôpital, et ayant aperçu ce pauvre paralytique, lui fit d'abord cette demande : Veux-tu être guéri? Nous apprendrons le reste dans le cours de la méditation.

La Fin est, de nous persuader que c'est à nous que Notre-Seigneur fait cette demande, et de comprendre que si, en vérité, nous voulons la santé et la sainteté de notre âme, il faut la vouloir comme Jésus veut la donner.

La Forme est en ces trois points :

1° Demande de Notre-Seigneur au paralytique.

2° Réponse du paralytique.

3° Sa guérison; sur l'ordre de Jésus, il emporte son lit.

PREMIER POINT.

DEMANDE DE NOTRE-SEIGNEUR AU PARALYTIQUE.

Voulez-vous être guéri? Notre-Seigneur ne doutait pas, et n'avait pas même sujet de douter que ce pauvre homme, qui était depuis trente-huit ans malade dans cet hôpital, ne désirât vivement la santé; pourquoi lui fait-il donc cette demande? C'est qu'il nous voyait dans la personne de ce malade, et c'est à nous qu'il demande si nous voulons être guéris; car, en vérité, il y a sujet d'en douter, et jamais nous ne le serons, que nous ne le voulions comme il le faut vouloir.

Pour mieux comprendre cette vérité, que nous ne voulons pas notre guérison, persuadez-vous avant tout, que cette paresse et cette langueur pour vous donner une bonne fois tout à Dieu, ou pour exécuter en particulier, avec toute la perfection que vous savez, ce que portent ces mots : *Être tout à Dieu*, c'est une espèce de paralysie et de maladie, au sujet de laquelle votre Jésus vous demande aujourd'hui si vous voulez être guéri. Les

motionem aquæ, sanus fiebat a quacumque detineretur infirmitate. Erat autem quidam homo ibi, triginta et octo annos habens in infirmitate sua. Hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet, dicit ei : Vis sanus fieri ?

raisons de sa demande et de son doute, pour parler selon notre manière de concevoir, sont au nombre de trois. La première est, qu'après tant de connaissances que vous avez acquises de vos devoirs et de vos obligations, après tant de résolutions de vous rendre à la grâce, qui vous veut tout à elle, vous en êtes encore presque à commencer cette vie de grâce, qui est la seule vie spirituelle et le seul moyen d'être à Dieu. Que peut-on croire de vous? Si un homme vous avait donné autant de fois de belles paroles que vous en avez donné à Dieu, et qu'il n'en eût pas fait davantage que vous, n'auriez-vous pas sujet de douter qu'il voulût faire ce qu'il vous aurait promis?...

Secondement, si vous savez ce que vous avez à faire, et que vous puissiez l'exécuter, c'est donc manque de bonne volonté si vous ne l'exécutez pas; car quelles raisons pouvez-vous alléguer? Vous ne pouvez donner que ces trois excuses: ou que vous ne savez pas ce que vous devez faire, ou que vous n'y êtes pas obligé, ou enfin que vous ne le pouvez pas[1]. Or, vous n'oseriez pas alléguer votre ignorance, ou aucune dispense des obligations de votre perfection; il ne reste donc pour vous excuser, que d'alléguer que vous ne pouvez pas faire ce qu'on demande de vous. Mais auriez-vous bien la hardiesse de donner cette excuse, après qu'on vous a dit tant de fois, qu'on n'exige de vous que ce que vous pouvez? Et ne savez-vous pas qu'il est expressément défendu de dire qu'il dépend de Dieu et de sa grâce, que nous ne puissions accomplir nos devoirs[2]; et que, si vous feignez de manquer de force, votre Sauveur, qui vous connaît bien, sera votre juge, et la grâce qu'il vous accorde servira de témoin, pour déposer contre vous, et pour vous faire condamner[3]. Ce qui vous fait défaut, ce n'est ni la grâce, ni la force, mais une vraie et bonne volonté.

En voici la preuve toute manifeste, et c'est la troisième raison qui doit entièrement vous convaincre, quoiqu'il vous semble

[1] Voyez au livre de l'Ordre, par. I, disc. III

[2] Non dixeris per Deum abest. *Ezech.* XV.

[3] Si dixeris vires non suppetunt, qui inspector est cordis, ipse intelligit, et servatorem animæ suæ, nihil fallit, reddetque homini juxta opera sua. *Prov.* XXIV

que vous ayez toujours la meilleure volonté. Il n'y a point, à proprement parler, de bonne volonté, que celle qui est conforme à la volonté divine, qui est la mesure et la règle de toute bonne volonté. Si donc vous désirez savoir si votre volonté est véritablement bonne, touchant votre salut et votre perfection, il suffit de savoir si elle est conforme à celle de Dieu[1]. Pour le savoir, examinez ce qu'il désire de vous, et si vous le faites en vérité, comme il entend que vous le fassiez. Qu'est-ce en un mot? Car il y a un mot qui dit tout. N'est-ce pas de vous mortifier dans vos inclinations naturelles, et particulièrement dans celle qui vous porte à l'honneur, ou à l'attache de quelque autre objet? Eh bien, le voulez-vous; vous mortifiez-vous sur ce point en vérité, selon les occasions qui se présentent? C'est ce que l'on vous demande, quand on vous demande si vous voulez être guéri, car c'est là la guérison de votre mal; et c'est montrer qu'on en veut être guéri, quand on fait ce que le médecin ordonne; et si on ne le fait pas, c'est donner sujet d'en douter. Vous devez donc en conclure qu'on a raison de vous faire cette demande : *si vous le voulez*, puisque vous ne le voulez pas conformément à la volonté de Jésus, qui ne veut pas vous guérir de votre orgueil ou de votre paresse, autrement que par les humiliations et les violences qu'il faut faire à votre naturel.

Eh bien donc, encore une fois, ne voulez-vous point être guéri? Peut-être que vous le voudriez bien; mais ce n'est pas ce que Notre-Seigneur demanda au paralytique. *Le voulez-vous*, lui dit-il, et non pas, *le voudriez-vous*. C'est comme s'il lui eût dit, le voulez-vous absolument, comme je le veux, ferez-vous ce que je vous dirai? N'avez-vous point une volonté de paresseux, qui veut et ne veut pas[2], qui voudrait être levé de son lit, et qui ne veut pas se lever de peur du froid.... Enfin, il parut dans la guérison de ce pauvre homme, ce que c'était que de vouloir comme veut Notre-Seigneur; car il se lève, il porte son lit, il

[1] Ad hoc quod voluntas hominis sit bona, requiritur quod conformetur voluntati divinæ. S. Thom. I, II, q. XIX, art. 9.

[2] Vult et non vult piger. *Prov.* XIII.

marche, comme il en avait reçu l'ordre, quoique les Juifs s'y opposassent; se contentant pour toute raison de dire hardiment: que celui qui l'avait guéri lui avait commandé de le faire. Peut-être que, si sa volonté n'eût pas été aussi conforme à celle de Jésus, et s'il ne lui eût obéi ponctuellement, il n'eût pas été guéri. Apprenez donc ce que c'est que vouloir; reconnaissez que vous êtes bien loin de votre perfection, que peut-être vous n'avez pas encore commencé de la vouloir; qu'il ne tient qu'à cela que vous ne soyez saint; que c'est un trop grand reproche de ne pas vouloir ce qu'on fait semblant de désirer et de poursuivre si ardemment; et qu'enfin, si c'est à vous que Notre-Seigneur fait cette demande : *Voulez-vous être guéri?* c'est à vous aussi de bien considérer ce que vous lui répondrez; car dire oui, ne le voulant pas en vérité, c'est mentir, c'est parler contre la vérité; mais aussi dire non, c'est se condamner soi-même; c'est dire qu'on n'a que faire de Jésus, de ses faveurs et de ses grâces. Voyez donc ce que vous avez à répondre dans une affaire si importante.

DEUXIÈME POINT.

RÉPONSE DU PARALYTIQUE.

Le malade, ignorant quel était celui qui l'interrogeait, ce qu'il pouvait et quelle était son intention en lui faisant cette demande, lui répondit : Seigneur, je n'ai personne qui se présente pour me secourir, et pour me jeter dans la piscine quand l'eau est troublée par l'ange, car lorsque je viens pour m'y jeter, un autre me prévient, et ainsi jamais je ne puis être guéri [1]. Cette réponse peut vous fournir beaucoup de bonnes pensées, qui vous occuperont dans ce point de notre méditation, vous arrêtant plus longtemps sur celles qui vous toucheront davantage. Considérez donc quelle était la misère de cet homme; combien peu de charité et de compassion avaient toutes ces personnes, puisque pendant tant d'années, il ne s'en trouva pas une seule qui le secourût dans une si grande nécessité.

[1] Respondit ei languidus : Domine hominem non habeo, ut cum turbata fuerit aqua, mittat me in piscinam, dum venio enim ego, alius ante me descendit.

Considérez la promptitude de tant de malades, qui n'attendaient que le mouvement de l'eau de la piscine, pour descendre aussitôt des premiers, afin de recevoir la guérison. Regardez encore ce que signifie ce mystérieux mouvement de l'eau, qui guérissait le premier qui se jetait dans la piscine.

Pesez enfin surtout ces paroles du malade : Hélas, *je n'ai personne*, et appliquez-les à Notre-Seigneur, à vous-même et à votre prochain. Premièrement à Notre-Seigneur ; ne peut-on pas dire avec vérité qu'il était la personne qui nous manquait, et sans laquelle le genre humain pouvait bien s'écrier : Hélas, je n'ai personne ! Car sans lui, personne ne pouvait nous secourir [1]. Il est donc l'homme qui nous était si nécessaire, et qui nous est venu si à propos, que seul il nous a secourus efficacement comme il le fit à l'égard de ce pauvre paralytique. Oh ! que je suis misérable, si je mets ma confiance en tout autre qu'en lui ; car, quand tout le monde serait avec moi, je pourrais toujours dire : Je n'ai personne, et quand, au contraire, tout le monde serait contre moi, si toutefois je lui suis uni, je puis dire que j'ai un homme qui est plus fort, lui seul, que tous ceux qui sont contre moi [2].

En second lieu, faites-vous à vous-mêmes l'application de ces paroles ; si vous avez quelques personnes à instruire et à aider, examinez si votre négligence à vous acquitter de votre devoir ne leur donne pas sujet de dire : Hélas, *je n'ai personne !* Qu'en est-il en vérité, les assistez-vous dans leur salut, de manière qu'elles ne puissent s'en plaindre ?... Enfin, appliquant ces paroles à ceux qui sont chargés de nous secourir et de nous assister dans nos besoins spirituels, soit en qualité de prédicateur, de confesseur ou d'ami, voyez comment vous pourriez dire *que vous n'avez personne*. Est-ce faute d'hommes capables ? Demandez-en à Dieu.... Est-ce faute de confiance ? Ouvrez-leur votre cœur.... Est-ce par négligence que vous ne vous en mettez point en peine, et que vous ne vous en servez pas ; ou bien est-ce parce que vous pensez n'en avoir pas besoin ? Désabusez-vous

[1] Frater non redimit, redimet homo. *Psal.* XLVIII ; S. Bas.

[2] Ecce Dominus Deus auxiliator meus, etc. *Isa.* L.

alors, et écoutez le Sage qui vous dit que personne ne doit croire qu'il se suffit à lui-même pour se conduire[1]. Car, le plus sage dans ce cas c'est celui qui se laisse mieux conduire par un autre.

Vous avez des discours et des méditations entières sur ce sujet[2]; pensez seulement maintenant que si Notre-Seigneur a eu compassion de cet homme, parce qu'il n'avait personne qui l'aidât, vous lui donnez, au contraire, sujet de s'indigner contre vous de ce que, malgré l'assistance que vous recevez de tant d'hommes dont il vous a pourvu, vous êtes aussi peu avancé par votre faute, que si vous n'aviez personne. Ils ont Moïse et les prophètes; qu'ils les écoutent s'ils veulent, car ils n'auront point d'autres secours. C'est ce que répondait Abraham à ce réprouvé, qui priait pour ses frères qu'il avait laissés sur la terre[3], et c'est ce qui devrait vous faire craindre, que si vous demandez plus de grâces pour votre salut et perfection, on ne vous les refuse, et qu'on ne vous renvoie aux personnes que Dieu a établies pour vous les communiquer. Mon âme, nous ne voudrions pas mépriser les sacrements, parce que ce sont des moyens établis par Dieu pour nous donner ses grâces; et s'il a également chargé des hommes, non-seulement de nous administrer les sacrements, mais encore de diriger nos consciences et de régler nos dévotions, pourquoi ne nous en servirions-nous pas? Quand il n'y aurait que cette considération que tel est l'ordre établi par Dieu, c'en serait assez pour ne pas s'en retirer, si on veut s'assurer de l'assistance de Dieu, qui ne manque jamais à celui qui se conforme à ses ordres.

[1] Ne dicas : Quid est mihi opus, et quæ erunt mihi ex hoc bona? Ne dicas : Sufficiens mihi sum, et quid ex hoc pessimabor. *Eccli.* x.

[2] Voyez le lundi de la quatrième semaine après l'Epiphanie et toute la troisième semaine qui précède.

[3] Habent Moysen et prophetas, audiant illos. Si Moysen et prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexit, credent. *S. Luc.* xvi.

TROISIÈME POINT.

GUÉRISON DU PARALYTIQUE.

Levez-vous, prenez votre lit et marchez [1]. Notre-Seigneur n'eut pas plus tôt fait ce commandement au paralytique, que celui-ci se lève, prend son lit et l'emporte, marchant devant tout le monde, aussi facilement que s'il n'eût jamais été malade. Admirez et aimez tout ensemble la singulière bonté de Jésus à l'égard de ce pauvre homme, son grand pouvoir en le guérissant d'une seule parole, et son admirable sagesse en lui commandant de porter son lit. Il voulait nous faire entendre par là que, comme c'était une marque assurée de la parfaite santé de cet homme, de porter son lit et de marcher en le portant, de même, c'est un signe sensible de notre santé spirituelle, quand nous portons ce qui nous portait, quand nous portons à la vertu, par l'ordre et par la grâce de Jésus, notre nature qui nous portait au vice. Nous avons médité ce sujet plus amplement ailleurs [2]; considérez seulement ici un autre trait de la sagesse de Jésus, qui convient mieux à la fin que nous nous sommes proposée dans cette méditation.

Après avoir demandé au paralytique s'il voulait être guéri, il lui commande de porter son lit et de marcher, ce que le malade fait aussitôt; et c'est comme à cette condition que la santé lui est rendue, parce que c'est ainsi qu'il montre qu'il veut être guéri, en acceptant la condition, sans laquelle il ne l'eût pas été. Nous apprenons de là trois belles vérités, touchant la volonté que nous devons avoir d'être guéris de nos imperfections, d'acquérir les vertus contraires, et d'arriver à la perfection de notre état, qui est la santé de notre âme. La première nous enseigne la nécessité de cette volonté; car comme Notre-Seigneur ne voulut point le guérir, sans lui avoir d'abord demandé s'il le voulait, de même, il le demande à chacun de nous, il nous attend, il nous en presse, il se plaint de ce que nous nous y

[1] Dicit ei Jesus : Surge, tolle grabatum tuum, et ambula. Et statim factus est homo ille, et sustulit grabatum suum et ambulabat.

[2] Voyez la méditation du lundi de la quatrième semaine après l'Epiphanie.

refusons. Combien de fois, dit-il, l'ai-je voulu, et tu ne l'as pas voulu [1] ?

La seconde nous apprend en quoi consiste cette volonté, pour être telle que Notre-Seigneur la désire. C'est de vouloir ce qu'il veut, pour avoir ce que nous voulons [2]. Pour le paralytique, c'était de vouloir se lever, de porter son lit, puisque Jésus le lui commandait ; et pour nous c'est de vouloir l'humiliation, par exemple, pour avoir l'humilité que nous lui demandons ; parce que Jésus veut cette humiliation, et il faut vouloir ce qu'il veut, afin qu'il veuille ce que nous voulons. N'est-ce pas juste et raisonnable ? Etendez la considération de cette vérité à tous les autres moyens qui nous sont proposés, comme autant de signes des volontés de notre Jésus pour obtenir ses vertus ; et croyez que la règle infaillible pour juger si la volonté veut ou ne veut pas la vertu, c'est d'examiner si elle accepte ou refuse ces moyens, par lesquels seulement il veut vous la donner.

La troisième vérité nous montre par le fait l'excellence et l'utilité de cette bonne volonté ; car aussitôt que cet homme voulut ce que Jésus voulait de lui, il se trouva parfaitement guéri ; et aussitôt qu'une âme veut effectivement son bien spirituel, elle y est établie ; car, pour qu'une âme s'élève au degré de perfection auquel elle est appelée, il suffit qu'elle fasse ce à quoi elle est obligée ; pour le faire, il suffit de le vouloir ; mais aussi pour montrer qu'on le veut, il faut le faire. Oh ! qu'un saint a bien dit qu'il n'y avait rien de plus riche que la bonne volonté [3]. Car étant bonne elle est conforme à celle de Jésus, et lui étant conforme, elle possède le bien que Jésus veut lui donner; ce bien est le plus grand qu'elle puisse avoir, et quand elle n'en aurait pas d'autre que cette conformité de volonté, c'est encore plus que d'avoir ce bien qu'elle possède ; car c'est avoir la volonté de Dieu, qui vaut mieux que tous les biens du monde. O divine volonté, possédez-moi d'abord, afin qu'ensuite je vous possède.

[1] S. *Matth.*, xxv.
[2] Subditus esto Domino et ora eum. *Psalm.* xxxvi.
[3] Nihil offertur Deo ditius bona voluntate. S. Greg.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Demande de Notre-Seigneur au paralytique.

Voulez-vous être guéri? Il n'y avait pas de doute que ce pauvre malade ne le voulût; mais, parce que Notre-Seigneur vous fait la même demande, et que vous ne présentez pas les mêmes garanties de bonne volonté, répondez : *voulez-vous être guéri?* Vous n'oseriez dire que vous ne le voulez pas, car ce serait témoigner que vous aimez votre mal, puisque vous n'en voulez point la guérison. Mais auriez-vous bien la hardiesse de répondre affirmativement, vu que, connaissant les moyens de vous guérir, vous n'en usez pas? Vous vous contentez de dire, je le veux, sans rien faire, ou sans faire ce que Dieu veut. Examinez donc si vous pouvez dire que vous voulez votre guérison ; si vous ne le pouvez, vous êtes obligé alors d'avouer que ne la voulez pas. Mais encore une fois, oseriez-vous le dire? Ne vaut-il pas bien mieux répondre oui, et, pour répondre en vérité, se conformer à la volonté de Jésus, et se résoudre à faire ce qu'il veut?... Commencez maintenant par le regret de ne l'avoir pas fait.

DEUXIÈME POINT.

Réponse du malade.

Seigneur, je n'ai personne qui m'aide à me jeter dans l'eau de la piscine, au moment où l'ange l'a remuée. Combien grande était la misère de ce paralytique!... Combien grande aussi était la misère de l'homme ; car avant Jésus-Christ il était incapable de s'aider lui-même; Jésus est l'homme qu'il lui fallait pour le guérir! Je n'ai personne, c'est ce que pourraient peut-être dire ceux que vous devez instruire et assister, recevant aussi peu d'assistance de vous, que s'ils n'avaient personne qui les aidât.

N'est-ce point vous aussi qui pourriez dire : *Je n'ai personne;* car vous ne vous servez guère de l'aide d'autrui pour votre conscience, comme si vous pouviez vous conduire seul, et que vous n'eussiez personne pour cet effet? Mais ne savez-vous pas que quelque habile que vous soyez pour diriger les autres, vous avez besoin d'être dirigé par autrui, puisque la grâce de direction que nous recevons, est plutôt pour les autres que pour nous-mêmes! Et quiconque se retire de cet ordre de Dieu, se retire de sa conduite ; car il ne nous conduit d'ordinaire que par ce moyen. Mon âme, n'ayons point cette présomption de vouloir nous conduire et nous gouverner par nous-mêmes, puisqu'un des plus grands châtiments dont Dieu punisse une âme, c'est de l'abandonner à elle-même.

TROISIÈME POINT.

Guérison du paralytique.

Levez-vous, emportez votre lit et marchez. Notre-Seigneur n'eut pas plus tôt dit ces paroles à ce pauvre malade, qu'il se lève, prend son lit sur ses épaules, et qu'il marche à la vue de tout le monde. Quelle bonté de Jésus, d'avoir eu ainsi pitié de lui!.. Quelle puissance, de lui avoir donné la santé par une parole! Mais quelle sagesse de le faire lever, de lui faire porter son lit et de le faire marcher, non-seulement afin que le miracle parût plus évident, mais encore afin que nous puissions en retirer une instruction pour nous-mêmes. Il nous apprend que c'est ainsi que pour être guéri il faut porter le lit qui nous portait, il faut porter au bien la nature qui nous portait au mal; il faut vouloir ce que Jésus veut de nous, si nous voulons être vertueux et parfaits, et il faut démontrer cette volonté en faisant ou en souffrant ce qu'il veut. C'est ainsi que le paralytique n'a recouvré la santé qu'à la condition de se lever de son lit, de le porter et de marcher.

Quand donc, pour guérir votre orgueil, il permet que vous soyez humilié, et pour vous détacher des choses de la terre, que vous ayez la disgrâce des hommes et d'autres adversités, êtes-vous aussi prompt à accepter et à supporter ces humiliations et ces disgrâces, aussi prompt à marcher tête levée devant tous, comme ce paralytique l'a été pour se lever et porter son lit? Répondez, et si vous avouez que non, reconnaissez-vous, et apprenez de ce miracle à vouloir ce que Dieu veut comme ce malade, et à être disposé comme lui à faire ce qui vous est commandé.

MARDI.

HUMILITÉ GÉNÉREUSE DE JÉSUS, JOINTE A L'ÉCLAT ET A LA GRANDEUR DU MIRACLE QU'IL VENAIT DE FAIRE.

Jésus se retira de la vue des hommes, aussitôt qu'il eut fait ce miracle [1].

Le Sujet nous fait voir comment Notre-Seigneur joignit l'humilité à la grandeur et la générosité à l'humilité, car il n'eut pas plus tôt opéré ce miracle, qui est un des plus éclatants, qu'il se dérobe à la vue des hommes; et, en cela, il nous donne l'exemple de l'humilité. Mais comme il voulut donner aussi la santé de l'âme à cet homme qu'il avait guéri dans son corps, il se montre de nouveau à lui, l'avertit d'éviter avec soin le péché, de peur qu'il ne lui arrivât un plus grand malheur que sa paralysie. Enfin, comme il entendait les murmures des Juifs au sujet du commandement qu'il avait fait à cet homme, de porter son lit en ce jour de fête, il prend la parole, et leur démontre hardiment de quel droit il l'avait fait, et le tort qu'ils avaient de blâmer sa conduite.

La Fin sera d'apprendre cette vertu d'humilité, qui fait que nous ne nous élevons point en accomplissant de grandes choses, et qui en nous portant à nous humilier, n'empêche cependant pas que nous accomplissions des actions éclatantes.

La Forme est en ces trois points :

1° Grandeur et éclat de ce miracle.

2° Humilité de Notre-Seigneur.

3° Sa générosité jointe à son humilité.

PREMIER POINT.

GRANDEUR ET ÉCLAT DE CE MIRACLE.

Il est vrai que toutes les œuvres et tous les miracles de Notre-Seigneur étaient excellents et merveilleux; aussi, dit le Sage, il est le seul à qui il appartient de faire des merveilles [2] : Mais il y a, dans ce miracle de la guérison du paralytique, trois cir-

[1] Jesus declinavit à turba constituta in loco. *S. Joan.* v.

[2] Quoniam mirabilia opera Altissimi solius. *Eccles*, x.

constances, qui devaient le rendre plus illustre et plus éclatant aux yeux du monde. Premièrement, ce malade était un homme connu et renommé par la longueur de sa maladie, car il y avait près de quarante ans qu'il était affligé. Aussi, quand il fut guéri par la seule parole d'un homme, il y avait de quoi s'étonner, si jamais il y en eut sujet.

Secondement, le fait arriva à une époque et dans un lieu fort remarquables; non-seulement c'était le jour du sabbat, jour de fête assez célèbre parmi les Juifs; mais, suivant l'opinion de quelques auteurs, c'était pendant la solennité de Pâque ou de la Pentecôte[1], fêtes principales de l'année, qui étaient observées dès ce temps-là avec une telle célébrité, que tous les Juifs venaient de toutes parts, pour les solenniser, car ils ne pouvaient offrir leurs sacrifices que dans la ville de Jérusalem et dans son temple. C'était donc au jour et au moment, comme l'on croit, que tout le monde s'était assemblé pour voir descendre l'ange du ciel, qui devait agiter l'eau de la piscine et guérir le premier malade qui s'y serait jeté. Cette multitude qui était présente, en voyant qu'un homme avait fait d'une parole ce qu'ils attendaient d'un ange, et qu'il avait guéri aussi facilement le plus malade de l'hôpital que s'il se fût jeté dans la piscine, ne devait-elle pas être ravie et concevoir la plus haute idée de cet homme, qui avait opéré ce prodige ?

Enfin, nous voyons éclater dans ce miracle, non-seulement la sagesse et la puissance de Jésus, mais encore sa bonté; car il va de lui-même et sans en être prié, il va trouver le malade, lui demande s'il désire recouvrer la santé, et le guérit sur-le-champ; ce qui ne se voit presque point dans les autres miracles. Nous pouvons donc juger par toutes ces circonstances, que ce miracle devait plus que tous les autres contribuer à la gloire de celui qui l'avait fait.

Et néanmoins à peine en trouverez-vous un qui ait été moins admiré que celui-ci, et dont on ait moins parlé pour le louer.

[1] Erat festus dies Judæorum.
Erat sabbatum in die illo.

Où sont ces louanges et ces applaudissements, qu'il recueillit par exemple, quand il rendit l'usage de la parole à un muet[1] ? Vous ne voyez personne qui, après ce grand miracle, parle de lui, sinon pour le calomnier. Et, ce qui est étonnant, ils s'arrêtent plutôt à blâmer un homme qui porte son lit un jour de fête[2], qu'ils n'admirent celui qui fait porter son lit à un malade, qui n'avait pu le quitter depuis trente-huit ans ! O jugements de Dieu ! ô miracles de Jésus ! Vous êtes véritablement admirables par la puissance, la sagesse et la bonté divine qui y paraissent, mais vous êtes encore plus admirables par le silence et l'humilité qui les accompagnent !... C'était un grand miracle d'avoir guéri ce pauvre paralytique, mais c'est encore un bien plus grand miracle, de permettre qu'on ne fasse aucune attention à la merveille de cette guérison. Mon âme, que nous sommes éloignés de cet esprit !... Nous ne faisons rien, et ne voulons paraître, là où Dieu faisant ses merveilles, ne paraît point. Mon Seigneur, oserais-je vous prier de faire ce miracle en ma personne, que j'entreprenne et que je réalise de grandes choses pour votre gloire, sans que je veuille qu'on en parle, ou qu'on les connaisse.

DEUXIÈME POINT.

L'HUMILITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Ce qui donna peut-être sujet au monde de moins admirer et louer celui qui venait d'opérer ce grand miracle, ce fut que Jésus se retira si promptement après l'avoir fait, que personne, et pas même le malade qu'il avait guéri, ne s'aperçut quel était celui qui lui avait commandé de se lever et de porter son lit ; de sorte que quand on lui demandait pourquoi il se chargeait de ce fardeau un jour où la loi le défendait, il ne savait que répondre, sinon que celui qui l'avait guéri le lui avait commandé. Mais quel est-il, lui demande-t-on, nous ne le voyons

[1] S. *Marc.* VII.

[2] Dicebant Judæi illi qui sanatus fuerat, sabbatum est, non licet tibi tollere grabatum tuum.

pas, et personne ici n'avoue avoir donné cet ordre. C'est, dit l'Evangéliste, que Jésus s'était aussitôt retiré [1], et il le dit expressément, afin de nous faire remarquer que c'était à dessein que Jésus ne voulait pas être connu, qu'il le faisait par humilité, parce que s'il se fût montré, il se fût fait admirer et louer.

Mais pourquoi ne paraissait-il pas? Quel mal y avait-il pour lui d'être loué, puisqu'il n'avait pas à craindre la vanité, la louange lui étant due, et qu'il semble même qu'il ne fît des miracles que pour être connu? Quoi qu'il en soit, il s'était retiré et ne voulut pas paraître cette fois [2], pour nous guérir, nous aussi, du mal qui nous travaille le plus, et ce mal c'est la vanité. S'il n'eût regardé que sa personne dans ses miracles, il n'y avait pour lui aucun danger à recueillir les louanges et les applaudissements; mais parce qu'il nous avait en vue, qu'il voulait nous instruire et nous guérir en guérissant les autres, il jugea à propos de nous laisser cet exemple. Il a voulu nous apprendre par ses actions ce qu'il nous avait déjà recommandé de parole; à ne point solliciter les vains applaudissements du monde, quand nous aurons fait quelque chose de louable; à nous défier de ce mouvement de la nature, qui nous porte à rechercher l'honneur et la gloire [3]; à fuir, si nous sommes sages, ces occasions de vanité, qui ne sont capables que d'enivrer, et de faire tourner la tête à celui qui s'y arrêtera. Et pour nous apprendre cette sagesse, il se retire, il ne se montre point dans cette circonstance qui pouvait lui procurer des louanges et de l'honneur, afin que nous nous disions en nous-mêmes: Que si lui qui méritait à si bon titre toutes les louanges, sans aucun danger d'amour-propre, les a évitées, alors même qu'elles pouvaient tourner à l'avantage de ceux qui le reconnaîtraient et le loueraient, que devons-nous faire, nous qui ne faisons aucune

[1] Respondit eis : Qui me sanum fecit ille mihi dixit : Tolle grabatum tuum et ambula. Is autem, qui sanus fuerat effectus, nesciebat quis esset. Jesus enim declinavit a turba constituta in loco.

[2] Ut non videatur, declinat a turba. S. Aug.

[3] Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis. S. *Matth.* VI.

bonne œuvre qui mérite d'être louée, ou dont la louange ne doive être rendue à Dieu plutôt qu'à nous ; que devons-nous faire, nous qui ne saurions entendre le moindre mot à notre honneur et à notre avantage, que nous n'en soyons aussitôt éblouis et tentés de présomption et d'orgueil [1] ?

N'est-ce pas là la conclusion que nous devons tirer de cet exemple, si nous voulons remédier à notre vanité. Mais nous l'aimons tellement que nous ne voulons point en être guéris. Loin de nous cacher avec Jésus, de peur qu'on ne nous loue, ou que nous entendions nos louanges, nous y trouvons au contraire du plaisir; et comme nous ne nous conduisons que par ces sentiments, il semble que nous n'en sentirons le mal que lorsque nous partagerons le châtiment des orgueilleux dans l'éternité [2]. Mais alors il sera trop tard, c'est avoir trop attendu pour connaître un mal, quand ce mal n'a plus de remède. O mon Jésus ! faites-le moi connaître et haïr, comme vous savez qu'il est mon mal. Mon fils, n'est-ce pas assez de te le faire connaître, en te montrant comment je le fuis, afin que tu l'évites à mon exemple ? On ne fuit que le mal, et si je fuis les louanges, n'est-ce pas faire toucher et sentir à la raison, que la louange est un mal. Crains-tu que je ne me trompe, ou que je veuille te tromper ? Car si j'ai assez de sagesse pour ne point faillir, et de bonté pour ne t'en point faire accroire, mon exemple est une instruction aussi sûre pour connaître le bien et le mal, que si tu les touchais sensiblement.

[1] En vérité, la vaine gloire est une peste bien dangereuse et la plus grande des vanités. *Imitat.* liv. III, ch. XL.

[2] Dies Domini super omnem superbum ; et excelsum et arrogantem et humiliabitur. *Isa.* II.

TROISIÈME POINT.

GÉNÉROSITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR JOINTE A SON HUMILITÉ.

Mais afin que notre humilité ne fût point abjecte, languissante et infructueuse, et que, sous prétexte de fuir la louange et d'éviter la vaine gloire, nous n'omettions de faire du bien à notre prochain, ou de souffrir le mal de nos adversaires, Notre-Seigneur, après s'être dérobé aux regards, a daigné ensuite se montrer en public, et se faire voir à tout le monde. C'est en cela que l'humilité est généreuse, quand d'une part, elle fuit les honneurs, et que de l'autre elle cherche à travailler, à faire du bien et à souffrir. C'est en cela que cette généreuse humilité est une vraie vertu, puisqu'elle tient le milieu entre les deux extrêmes, la vanité et la pusillanimité [1]. Comme donc notre Jésus savait bien que ce pauvre malade qu'il avait guéri quant au corps était encore malade quant à l'âme, il va le trouver et lui dit, d'un visage gracieux et avec un accent tout divin : Eh bien, mon ami, vous voilà rendu à la santé, mais prenez garde dorénavant de ne plus offenser Dieu, de peur qu'il ne vous arrive un plus grand mal que celui que vous avez souffert jusques à ce jour. On peut croire que ces paroles furent aussi puissantes et efficaces pour lui rendre la santé de l'âme, que les premières l'avaient été pour lui donner celle du corps; qu'au même moment Jésus lui communiquait des lumières dans son entendement et des affections dans sa volonté, qui lui firent connaître et aimer son Sauveur [2]. En effet, il s'en alla aussitôt trouver les Juifs qui l'avaient interrogé, et leur dire ce qu'il ignorait auparavant, que c'était Jésus-Christ qui l'avait guéri [3]. Ce fut donc une double grâce que Notre Sauveur fit à ce pauvre

[1] Vitium quod opponitur superbiæ in defectum vergens, propinquum est vitio pusillanimitatis quæ et magnanimitati opponitur et humilitati secundum defectum. S. Thom. II, II, q. CLXII, a. 1 ad 3.

[2] Postea invenit eum Jesus in templo, et dixit illi : Ecce sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat. Istum Jesus sicut exterius, ita intus sanavit. *Glossa.*

[3] Abiit ille homo et nuntiavit Judæis, quia Jesus esset qui fecit eum sanum

malade en lui accordant la guérison du corps et de l'âme, du corps en lui commandant de se lever, et de l'âme en lui recommandant de ne plus pécher. Et ce dernier miracle ne fut peut-être pas moindre que celui par lequel il le guérit de son infirmité.

O bon Jésus! combien de fois m'avez-vous dit que je ne veuille plus pécher? Je ne me confesse jamais que je n'entende cette parole : Ne péche plus, n'y retourne plus [1]; et néanmoins c'est tous les jours à recommencer. Dites-le moi, s'il vous plaît, une bonne fois, comme vous l'avez dit à cet homme, dites-le-moi si puissamment et si efficacement, qu'en effet je ne veuille plus vous offenser, que je ne vous offense plus volontairement, de sang-froid et avec advertance. C'est trop, mon Dieu, c'est trop pour une âme qui vous connaît, de vous offenser même par surprise et par inadvertance; et que serait-ce donc de vous offenser avec une volonté délibérée et arrêtée?... Mon âme, appréhendons ce mal, et écoutons tellement notre Jésus, qui nous recommande de ne plus vouloir l'offenser, que nous le fassions aussi écouter par ceux à qui il dit la même chose.

C'est encore un autre acte de générosité dans la pratique de cette vertu d'humilité, que quand on s'oppose au bien que nous entreprenons, quand on nous méprise, qu'on nous maudit et que l'on nous calomnie, de ne se point cacher, de ne point abandonner pour cela la bonne œuvre qu'on aurait prudemment entreprise. La vertu nous fait alors aussi volontiers paraître et recevoir les affronts, qu'elle fuit les honneurs. Car, comme elle ne fuit les honneurs et les vanités que pour Dieu, à qui toute la gloire est due, ainsi fait-elle recevoir et chercher les injures, quand Dieu les permet pour sa gloire et pour son honneur. Notre-Seigneur alla donc trouver ses calomniateurs; il les écouta paisiblement, leur répondit avec douceur, les ins-

[1] Fili peccasti? non adjicias iterum, sed et de pristinis deprecare ut tibi dimittantur.

Quasi a facie colubri, fuge peccata. *Eccli.* XXI.

truisit avec bonté, et nous apprit ainsi à joindre la grandeur avec la bassesse, et la gloire avec l'humilité [1].

Faisons notre devoir en nous acquittant dignement de nos charges; si elles nous procurent de l'honneur, ne nous y arrêtons point, méprisons-le plutôt que de l'aimer; mais que ce ne soit pas un motif pour quitter notre charge. Si nous ne devons pas l'exercer en vue de l'honneur, il ne faut pas non plus toujours la quitter pour le fuir. S'il n'est question que de nos propres intérêts, nous devons mépriser l'honneur; mais quand il y va de la gloire de Dieu, du bien public ou du prochain en particulier, il faut savoir aussi bien l'accepter que le refuser.

L'humilité pour être une vertu, doit servir et non pas nuire; ce n'est pas servir que de nous perdre en servant le prochain; mais aussi il ne faut pas penser qu'on se perd en le servant. Il faut faire les choses qui ont de l'éclat, mais il faut aussi être toujours prêt à faire les plus basses; et en vaquant à d'humbles emplois, on doit être également prêt à monter aux plus hauts, si Dieu le veut. Que la grandeur et la faiblesse ne se nuisent pas mutuellement, mais plutôt qu'elles se soutiennent et se servent l'une l'autre. Ayez patience, dit le Sage [2], dans votre humilité; ayez aussi la charité, ayez la modestie, ayez le zèle et toutes les autres vertus conformes à votre état avec la même humilité. Ne soyez point pusillanime dans votre cœur [3], dit-il encore, et prenez garde de vous laisser tromper par une fausse humilité, qui tienne de la folie [4]. O mon Dieu, que nous sommes obligés d'avouer que notre nature est corrompue, et combien nous devons prendre garde de nous y laisser entraîner? Car non-seulement

[1] Propterea persequebantur Jesum, quia hæc faciebat in sabatto.

Jesus autem respondit eis : Pater meus usque modo operatur, et ego operor. Propterea ergo magis quærebant eum Judæi interficere, quia non solum solvebat sabbatum, sed et patrem suum dicebat Deum, æqualem se faciens Deo.

Non infra dejici, nec attolli supra, non evadere in longius, non extendi in latius. Tene medium si non vis perdere modum, locus medius tutus est, medium sedes modi, et modus virtus. S. Bern. II, xxx.

[2] In humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* II.

[3] Noli esse pusillanimis animo tuo. Ibid. VII.

[4] Humiliare Deo, et expecta manus ejus, ne seductus in stultitiam humilieris. Noli esse humilis in sapientia tua, ne humiliatus in stultitiam seducaris. Ibid. XIII.

il y a danger qu'elle ne nous porte trop aux grandes choses, au préjudice de l'humilité et des actions qui ont moins d'éclat ; mais aussi qu'elle ne nous porte trop à celles qui sont humbles, au préjudice de la générosité et des actions plus apparentes. C'est donc à vous, s'il vous plaît, de nous mettre dans ce juste milieu, et de nous donner votre grâce, qui unit les unes et les autres, ce que la nature ne peut faire. Oui, mon fils, mais c'est à toi d'accorder ta nature avec ma grâce, afin qu'elle ait les autres effets que tu demandes.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Grandeur et éclat de ce miracle de Notre-Seigneur.

Trois circonstances pouvaient rendre ce miracle plus éclatant et plus admirable que beaucoup d'autres. L'une, que cet homme qui a été guéri, était fort connu pour sa maladie, ayant été près de quarante ans malade, dans ce lieu qui était très-fréquenté. L'autre, que ce miracle eut lieu le jour d'une grande fête, et qu'en cette fête une foule nombreuse était réunie dans la ville et près de la piscine, où l'on attendait l'ange pour remuer l'eau et pour guérir le premier qui pourrait s'y jeter ; de sorte que cette multitude, voyant qu'un homme avait fait par une parole ce qu'un ange venait faire avec tant de mystère, devait être saisie d'admiration et chanter les louanges de l'auteur de cette guérison. Mais qui l'avait prié de faire ce miracle ? C'est sa seule bonté ; n'est-il pas admirable de voir que, sans en être prié, il s'offre lui-même pour guérir cet homme, manifestant en même temps sa sagesse, sa puissance et sa bonté. Quel honneur et quel applaudissement ne mérite-t-il donc pas après une œuvre si merveilleuse ?

Mais où sont ces honneurs et ces applaudissements ? Personne ne prend la parole, si ce n'est pour reprendre cet homme guéri, de ce qu'il portait son lit un jour de fête. Que veut dire cela ? Quoi ! ce monde était-il si stupide qu'il ne s'aperçût pas de ce miracle ? et s'il s'en apercevait, pouvait-il ne pas en parler ? Oh ! que Jésus est admirable, non-seulement dans les merveilles qu'il fait, mais dans la manière qu'il les opère ! En voilà une des plus grandes et des plus louables, et c'est celle qui est la moins louée et applaudie. Que diras-tu, mon âme, à ce sujet, toi qui ne

fais rien de grand, et qui veux recevoir les applaudissements de chacun? Voilà ton Dieu, qui, après cette grande merveille, n'est ni considéré ni reconnu par qui que ce soit; n'est-ce pas pour te confondre et pour te donner une leçon d'humilité?

DEUXIÈME POINT.

L'humilité de Notre-Seigneur qui se retira de la vue du monde.

Ce qui fit taire le monde après ce miracle, nous doit faire parler. Le monde se tait parce qu'il ne voit point celui qui a rendu la santé à ce malade, et nous devons parler, parce qu'il s'est retiré à dessein pour n'être point vu, parce que c'est ainsi qu'il nous montre mieux comment il faut fuir les occasions de paraître, quand il y a danger de vanité. Il n'y avait point de danger pour lui, mais il y en a pour nous, et son exemple est d'autant plus persuasif, qu'il nous fait conclure plus évidemment que nous sommes plus obligés que lui de faire ce qu'il fait. Mais mon Jésus, quel grand mal y a-t-il dans les louanges? Mon fils, c'est un mal qui est d'autant plus grand qu'on le ressent moins; mais, dès lors que je le fuis, c'est assez pour te faire connaître que c'est un mal, puisqu'on n'évite que le mal. Autrement il faudrait dire que je n'ai pas l'esprit de discerner le bien d'avec le mal. Qu'en penses-tu?...

TROISIÈME POINT.

Générosité de Notre-Seigneur jointe à son humilité.

Prenez garde néanmoins, qu'en fuyant les louanges, vous ne fuyiez les occasions d'agir et de souffrir selon votre devoir. L'humilité doit être généreuse, et la générosité fait descendre aux choses basses après celles qui sont grandes, et fait monter aux grandes après celles qui sont basses. Elle fait fuir de peur de la vanité, et elle fait paraître par le motif de la charité et de la vérité. Regardez votre Jésus comment il revient et se fait voir à ce pauvre malade, pour lui donner la santé de l'âme aussi bien que celle du corps. Eh bien, mon ami, vous voilà guéri, lui dit-il, ne veuillez plus pécher dorénavant. Oh! ne veuillez plus pécher, combien cette parole mérite réflexion....

Ce n'est pas tout, Jésus ne s'arrête pas là, il s'en va trouver les Juifs qui s'étaient scandalisés de son action, et avaient murmuré de ce qu'il avait commandé au paralytique d'emporter son lit un jour de fête. Il les instruit en maître, sur ce sujet, et supporte leurs calomnies et leurs impertinences en homme généreux. Suivez-le, et apprenez cette généreuse humilité, qui est aussi prompte à rechercher la gloire de Dieu, qu'à fuir celle du

monde. C'est une présomption intolérable de se jeter dans les grandes choses par vanité; mais c'est une lâcheté trop indigne de les fuir par pusillanimité. L'humilité généreuse marche entre les deux, elle se tient au milieu sans toucher aux extrêmes. Elle fuit les grandeurs quand il faut les fuir, parce qu'elle est humilité ; et elle ne laisse pas de faire de grandes choses, parce qu'elle est généreuse. Oh! mon Dieu, combien il est nécessaire que votre grâce s'emploie à joindre des extrêmes si contraires que la nature ne saurait accorder. Oui, mon fils, mais il faut aussi être fidèle à faire concorder la nature avec la grâce.

MERCREDI.

DE LA GRANDEUR ET DE L'HUMILITÉ UNIES ENSEMBLE, DANS TOUTES LES AUTRES PARTIES DE LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR,

SUR CES PAROLES :

Je vous dis en toute vérité que le Fils dont vous voyez et censurez les actions, ne peut rien faire de lui-même, et qu'il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père; car, agissant conjointement avec ce Père céleste, il fait les mêmes actions que lui. Ne vous en étonnez pas, car le Père chérit son Fils, et lui montre à découvert tous les effets de sa puissance, afin que le Fils fasse ce qu'il voit faire à son Père; et vous verrez encore d'autres merveilles qu'il lui découvrira et qui vous rempliront d'admiration [1].

Le Sujet, continuant le dessein de la semaine sur le discours que Notre-Seigneur fit aux Juifs, après la guérison du paralytique, nous fait voir par ces paroles, comment, dans toutes les parties de sa vie, Jésus a joint la grandeur avec l'humilité; car comme il n'y a rien de plus grand que ce qu'il dit : Qu'il fait tout avec son Père, qui lui découvre tout ce qu'il fait, aussi n'y a-t-il rien de plus humble que ce qu'il ajoute : Qu'il ne fait rien de lui-même, qu'il ne fait que ce qui lui est déclaré par son Père.

[1] Amen, amen dico vobis, non potest Filius à se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem, quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit. Pater enim diligit Filium, et omnia demonstrat ei quæ ipse facit, et majora his demonstrabit ei opera, ut vos miremini. S. *Joan.* x.

La Fin sera principalement de reconnaître avec Notre-Seigneur, que nous pouvons faire tout avec Dieu, mais que nous ne pouvons rien de nous-mêmes.

La Forme est en ces trois points :

1° Grandeur de Notre-Seigneur, qui fait tout avec son Père.

2° Son humilité, en ce qu'il dit qu'il ne fait rien de lui-même.

3° Merveilleuse union de cette grandeur et de cette humilité, en ce qu'il ajoute que son Père lui découvre tout ce qu'il fait.

PREMIER POINT.

GRANDEUR DE NOTRE-SEIGNEUR QUI FAIT TOUT AVEC SON PÈRE.

Notre-Seigneur est vrai Dieu et vrai homme, et nous devons croire qu'il y a en lui deux natures. Afin de manifester aux hommes d'une manière plus évidente ce qu'il était, il fait des œuvres grandes et divines, et il en fait aussi d'autres qui sont humaines et qui ont moins d'éclat. Ses œuvres divines nous font reconnaître qu'il est Dieu [1], et ses œuvres humaines nous montrent qu'il est véritablement homme. Et parce qu'il était très-important, pour la réformation de nos mœurs et pour nous instruire dans la perfection, que nous sussions le cas qu'il faisait de cette union des grandes choses avec les petites, il ne se contente pas de le faire ; mais il nous déclare hautement qu'il le fait. Il nous déclare, en termes formels, que tout ce que son Père fait, il le fait comme lui, que cependant il ne fait rien de lui-même, mais que tout ce qu'il fait, il le fait par le moyen de son Père. Et ainsi il se pose devant nous comme notre modèle, et nous excite à l'imiter.

Mais pour donner plus de jour à cette vérité, et pour que vous méditiez avec plus de profit les divines paroles de Jésus, par lesquelles il vous déclare que ses œuvres sont divines, remarquez qu'on peut leur donner trois sens différents. L'un est que Notre-Seigneur étant blâmé par les Juifs de travailler un jour de fête, en guérissant les malades, il dit qu'il le fait, et qu'il a droit de le faire, parce qu'il sait que, même en ces jours, son Père fait du bien à tout le monde. Mon Père, dit-il, est toujours

[1] Ad hoc discipulos suos doctrinæ monitis et operum miraculis imbuebat, ut idem Christus, et unigenitus Dei et hominis filius crederetur, etc. S. Leo.

occupé à faire du bien, et moi j'ai la même occupation que lui[1]. L'autre sens est que, comme le Père, de lui-même et par les seules inclinations de sa bonté, est toujours porté à faire du bien à tout le monde, et qu'il a le pouvoir de faire tout ce qu'il lui plaît selon les desseins de sa sagesse, ainsi le Fils lui est si parfaitement égal en puissance, en bonté et en sagesse, qu'il ne pense qu'à faire du bien aux hommes, qu'il en a le pouvoir, qu'il en connaît le moyen. Le troisième enfin est que, comme le Père fait parfaitement et sagement tout ce qu'il fait, soit qu'il fasse de grandes ou de petites choses, ainsi tout ce que fait le Fils, il ne le fait que très-sagement et très-parfaitement, parce qu'il ne le fait qu'à son exemple, qu'avec lui ou après lui; de sorte que, les œuvres de Dieu étant absolument irrépréhensibles, les siennes ne doivent pas non plus être censurées et critiquées par les hommes, car elles ne sont que des copies tirées sur l'original des œuvres divines, ainsi que le Fils n'est que la ressemblance et l'image du Père[2].

Peut-on dire quelque chose de plus grand et de plus divin? Mais aussi il était nécessaire qu'il le dise, non-seulement pour rendre témoignage à la vérité, qui était calomniée par ses ennemis, pour démontrer plus fortement sa divinité; mais encore pour nous donner sujet de considérer et admirer ses grandeurs; et qu'après avoir reconnu et admiré ses grandeurs, nous admirions davantage son humilité. Car, il est certain que plus la personne qui s'humilie est grande, et plus profond est son abaissement. Et ainsi Notre-Seigneur, en parlant de ses grandeurs, fait mieux voir la profondeur où il descend par son humilité. Comme l'Apôtre qui, après avoir dit qu'il a été ravi jusques au troisième ciel, s'humilie quand il parle ensuite de l'aiguillon de la chair qu'il ressent, et de l'ange de satan qui le soufflette[3]; il s'abaisse d'autant plus qu'il s'était élevé plus haut.

[1] Pater meus usque modo operatur, et ego operor. *Hic.*
Qui pertransiit benefaciendo, et sanando omnes. *Act.* XVI.

[2] Vapor est enim virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei, sincera, et ideo nihil inquinatum in eam incurrit. *Sap.* VII.
Splendor gloriæ et figura substantiæ ejus portans omnia verbo virtutis suæ *Heb.* I.

[3] II *Cor.* XII.

Ce n'est pas ainsi que vous agissez; loin de vous humilier davantage, s'il vous arrive quelque chose de louable, vous ne vous humiliez au contraire de parole ou d'effet, qu'afin qu'on vous loue davantage [1]. Mon Jésus, quand vous ne vous abaisseriez point, après vous être élevé, quel danger y aurait-il pour nous? car votre gloire n'est fondée que sur votre divinité, et nous sommes bien éloignés de mériter ces louanges. Mon fils, quelque éloigné que soit l'homme de la divinité, il est si près de l'amour de lui-même, que s'il n'y prend garde, et s'il ne considère mon humilité, il se fait aussi aisément accroire qu'il mérite l'honneur et les louanges que s'il était Dieu.

DEUXIÈME POINT.

HUMILITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR EN CE QU'IL DIT QU'IL NE FAIT RIEN DE LUI-MÊME.

Voici donc comment le grand Jésus se fait petit, et comment il nous fait connaître qu'il n'est presque rien, après nous avoir déclaré qu'il était tout, quand il dit qu'il ne faisait rien de lui-même. Et il explique plus clairement ensuite cette parole en disant en termes exprès et formels : Qu'il ne peut rien faire de lui-même [2]. Peut-on tenir un langage plus humble? Mais comment faut-il entendre cette parole? On le peut de trois manières, et chacun de ces sens nous apprend la véritable humilité.

La première est que, Jésus étant Dieu et homme, il ne faisait rien comme homme seulement; parce que cet homme était Dieu, et Dieu faisait dans cet homme tout ce que cet homme faisait dans son humanité. Dieu était en lui, dit saint Paul, se réconciliant le monde. Il pouvait dire la même chose de toutes ses autres actions, puisqu'il n'en a fait aucune, que Dieu ne fût en lui pour la faire. Par conséquent Jésus pouvait dire qu'il ne faisait rien de lui-même, en qualité d'homme, que Dieu n'y travaillât; toutes ses actions étaient, selon le langage de l'école [3],

[1] Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo. *Eccli.* XVII.

[2] Non potest Filius a se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem. Non possum ego a meipso facere quidquam, *S. Joan.* V; Ibid.

[3] Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi. D. Th. III, p. q. XIII, a. 4.

théandriques, c'est-à-dire divines et humaines; c'était aussi bien un Dieu qu'un homme qui naissait et qui mourait. Oh! quelle humilité.

L'autre manière d'entendre ces paroles est plus commune et plus ordinaire, et on dit alors que Notre-Seigneur ne parlait que comme parlent les hommes. De même que nous devons tous avouer que nous ne faisons rien de nous-mêmes [1], et que nous ne nous faisons pas nous-mêmes, ainsi Jésus se reconnaissant homme, reconnaissait qu'en cette qualité il ne pouvait rien comme les autres hommes, si Dieu ne l'eût assisté de son concours et de ses grâces [2]? Et c'est là proprement le fonds de l'humilité, sur lequel tous les saints ont édifié leur sainteté; et cette sainteté est demeurée aussi ferme que ce fondement a été inébranlable. Car quelque capacité ou vertu qu'ils eussent, quelques miracles ou quelque bien qu'ils fissent, étant fondés sur cette vérité qu'ils ne pouvaient rien d'eux-mêmes, ils s'enorgueillissaient aussi peu de leurs actions, ou des louanges des hommes, que s'ils n'eussent rien fait, ou qu'ils n'eussent rien été, parce qu'en vérité ils n'étaient et ne faisaient rien d'eux-mêmes; c'était de Dieu qu'ils reconnaissaient avoir l'être et l'opération, c'était à lui que la gloire en était due, et, pour eux, ils n'avaient que le néant et le péché. Non je ne suis rien, dit saint Paul, et ce n'est pas moi qui fais ces merveilles ou ces bonnes œuvres que vous entendez, mais c'est la grâce avec moi, sans laquelle je ne suis qu'un avorton, un pécheur et le dernier de tous [3].

Etes-vous dans ces sentiments? Si vous répondez affirmativement, comment alors désirez-vous si ardemment les approbations des hommes en tout ce que vous faites, sans penser plutôt à en rapporter la gloire à Dieu? N'est-ce pas agir directe-

[1] Non sufficientes sumus cogitare aliquid ex nobis, sed sufficientia nostra ex Deo est. II *Cor.* III.

[2] A meipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor, et qui me misit, mecum est, et non reliquit me solum. S. *Joan.*, VIII.

[3] Nihil minus fui ab iis qui sunt supra modum Apostoli, tametsi nihil sum. II *Cor.* XII.

Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit. I *Cor.* XV.

ment contre la conscience? Si vous ne vous en faites point de scrupule, et que vous croyiez mériter l'honneur qu'on vous fait, n'avez-vous pas sujet de vous confondre, après avoir entendu parler Jésus et son Apôtre, qui déclarent publiquement qu'ils ne font rien d'eux-mêmes pour en mériter l'honneur et la gloire; mais que c'est de Dieu que leur vient tout le bien, et que c'est à lui seul que la gloire doit en être rapportée? Que direz-vous après cela? Qu'ils se trompent, ou que sans vous inquiéter de ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, pour vous, vous avez d'autres pensées et d'autres sentiments de vous-même; ou que, bien que vous ne fassiez aucune œuvre digne d'honneur, néanmoins la louange est si agréable, qu'on ne saurait la refuser. O mon Dieu! délivrez moi de ces folies et de ces extravagances! Mon fils, tu ne saurais en être mieux délivré, qu'en prenant le sentiment de la Sagesse éternelle et incarnée, qui t'apprend à parler en d'autres termes.

Le troisième sens que l'on peut donner à ce que dit Notre-Seigneur qu'il ne faisait rien de lui-même, est plus moral que le précédent. Il consiste à dire qu'il était si dépendant des ordres et des volontés de son Père, que, comme il le déclara lui-même une autre fois, il ne proférait pas même une parole qu'elle ne lui fût donnée et comme mise à la bouche, pour être rapportée aux hommes de la part de son Père [1]. Qu'y a-t-il de plus humble et de plus déférent? Car quoique Jésus, en tant que homme, fût bien moindre que Dieu son Père, néanmoins n'avait-il pas assez d'esprit et de sagesse pour savoir se conduire, parler, et pour faire de lui-même ce qu'il fallait faire? On ne peut pas le nier, mais on peut bien aussi assurer qu'il avait tant d'humilité, qu'il ne voulait point se servir de son esprit, pour dépendre entièrement de son Père et se laisser conduire par l'esprit divin, qui lui montrait ce qu'il avait à dire et à faire. C'est donc pour cela qu'il nous dit qu'il ne fait rien de lui-même, rien de son

[1] Ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater, ipse mihi mandatum dedit quid dicam, et quid loquar. Quæ ergo ego loquor, sicut dixit mihi Pater, sic loquor. *S. Joan.* XII.

propre conseil et par son jugement humain, sinon selon qu'il est sujet et conforme à celui de Dieu, qui lui fait voir tous ses desseins, et qu'il accomplira aussi parfaitement qu'il les voit.

Après cela, mon âme, nous irions encore nous en faire accroire, nous irions nous fier à notre propre jugement et à notre sentiment! Quoi! voilà notre Jésus qui ne s'arrête pas au sien, et nous ne nous défierions point du nôtre?... Quand nous aurions l'entendement humain de Jésus, encore faudrait-il l'assujettir comme lui à l'entendement divin; et n'ayant que le nôtre, qui est si imparfait, comment osons-nous nous y fier, sans penser à une autre conduite plus divine et plus sûre? Ne disons pas que nous n'avons pas l'esprit de Dieu avec nous, comme l'avait Notre-Seigneur; car il nous répondrait aussitôt, qu'il est prêt à nous en communiquer autant qu'il nous en faut, pour faire divinement ce que nous aurons à faire[1], si nous étions aussi prêts à le recevoir, qu'il l'est pour nous le donner. O mon Jésus! commencez s'il vous plaît à me donner ce bon Esprit, pour me tenir prêt à recevoir le surplus qu'il vous plaira de me donner.

TROISIÈME POINT.

MERVEILLEUSE UNION DE CETTE GRANDEUR ET DE CETTE HUMILITÉ, EN CE QU'IL AJOUTE QUE SON PÈRE LUI DÉCOUVRE TOUT CE QU'IL FAIT.

Cette union de la grandeur et de l'humilité en Notre-Seigneur, paraît encore plus admirable dans ces paroles qu'il ajoute : que le Père aime son Fils, qu'il lui découvre toutes ses œuvres, et qu'il lui en découvrira encore de plus grandes[2]. Il confirme ainsi et il augmente ce qu'il avait dit, qu'il faisait ce qu'il voyait faire à son Père. Mais parce qu'on pouvait lui objecter, que bien qu'il fît ce qu'il voyait faire, néanmoins que peut-être il en voyait peu, et que, par conséquent, il faisait peu de chose, il répond, en prévenant l'objection, qu'il fait, non-seulement tout ce qu'il voit, mais que toutes les œuvres de son Père lui sont

[1] En proferam vobis spiritum meum, et ostendam vobis verba mea. *Prov.* I.
[2] Pater enim diligit Filium, etc. Supra.

découvertes, et partant qu'il fait tout avec lui. Il découvre par là toute sa grandeur. Mais aussi pour n'être pas moins humble qu'il est grand, il dit que son Père l'aime, et qu'il lui fait part de tous ses secrets, comme un père à son fils, ou comme un maître à son disciple, comme si savoir ce qu'il sait n'était pas une propriété de sa nature, mais une simple faveur qui lui était faite. Il est vrai qu'il ne nie pas qu'il ne le tienne de sa nature et que ce soit un bien qui lui est propre, mais il garde le silence à ce sujet, pour ne parler que de ce qui sert à l'humilier après qu'il a parlé de ses grandeurs. Il pouvait bien dire que, étant Dieu et égal en tout et partout à son Père, il avait, par sa propre nature et par son essence[1], tout ce qu'avait son Père ; mais il a mieux aimé parler comme homme, et déclarer que ce qu'il avait de connaissance et de puissance, il l'avait par grâce et par don de son Père, parce qu'en parlant ainsi, il témoignait plus de dépendance et de déférence à son Père, et nous instruisait mieux sur ce point d'humilité, que nous avons tant de peine à apprendre et plus encore à pratiquer. De même que plus tard il déclarait que sa doctrine n'était pas sienne[2], de même maintenant il dit que sa science, sa puissance, sa vertu, sa bonté et toutes ses autres perfections ne sont pas de lui ; non pas qu'en vérité elles ne lui appartiennent en propre, et qu'il ne puisse dire qu'elles sont siennes ; mais parce qu'il peut aussi dire en vérité, que comme homme elles ne lui appartiennent pas en propre. Il nous apprend ainsi à parler, puisque nous avons autant de sujet que lui de dire que tout ce que nous avons vient de Dieu, et que nous ne pouvons comme lui ajouter, que nos biens sont à nous.

Néanmoins, le monde ne parle pas autrement, il s'approprie tout ce qu'il fait, il s'en flatte et s'enorgueillit, comme s'il n'en devait rien à personne. N'est-ce pas là, disait un roi, cette grande ville de Babylone, dont j'ai fait le siége de mon royaume, que j'ai bâtie dans la force de ma puissance et dans l'éclat de ma

[1] Omnia quæcumque habet Pater, mea sunt. *S. Joan.* XVI.
[2] Mea doctrina, non est mea, sed ejus qui misit me. *S. Joan.* VII.

gloire? Voilà comme le monde parle [1]. Mais voyez ce qui arriva ; il n'a pas plus tôt prononcé ces paroles, qu'il entend une voix du ciel qui lui déclare qu'il va être changé en bête, et qu'il vivra sept ans dans cet état, afin qu'il sache reconnaître un plus puissant que lui, de qui vient tout bien, et à qui il faut en rendre hommage. C'est donc pour cette raison que notre divin maître nous instruit si clairement sur cette vérité, et que vous devez si bien retenir cette leçon, afin que lorsque l'occasion de la mettre en pratique se présentera, vous ne l'oubliiez point. Faites-vous donc ce raisonnement : N'est-ce pas une honte et une présomption intolérable, que je parle à ma louange, ou que je m'attribue de l'honneur, après avoir entendu cet homme-Dieu dire qu'il n'a aucun bien que de Dieu, que par grâce et par faveur? Lui qui pouvait dire avec tant de vérité, et sans faire tort à son Père, qu'il avait par sa nature autant de sagesse et de puissance que lui, puisqu'il avait la même nature ; mais voilà qu'il dit que tout ce qu'il a, il le tient de la bonté de son Père. C'est parce qu'il m'aime, dit-il,et qu'il lui plaît de me communiquer ces bons effets de son amour. Et moi, qui n'ai de moi-même que le néant et le péché, je parlerai des biens que Dieu m'a faits par sa miséricorde, comme s'ils m'appartenaient en propre, je m'enorgueillirai s'il m'en donne plus qu'aux autres, je me fâcherai s'il me les ôte, je n'y chercherai que mon plaisir et mon honneur, et non pas celui de Dieu !... Ah ! mon Jésus, ajoutez, s'il vous plaît, cette grâce à celles que je tiens de votre Père et de vous, que je reconnaisse si bien que tout ce que je possède me vient de vous, que je n'en parle et n'y pense jamais sans vous les rapporter ; car autrement ces biens seraient plutôt pour moi des maux, si, au lieu de vous servir et aimer, j'en devenais orgueilleux et ingrat.

[1] Nonne hæc est Babylon magna quam ego ædificavi in robore fortitudinis meæ et in gloria decoris mei. Cumque sermo adhuc esset in ore Regis, vox de cœlo ruit, tibi dicitur Nabucho, etc. *Dan.* IV.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Grandeur de Notre-Seigneur qui fait tout avec son Père.

De toutes les actions, il n'y en a point de plus grandes que celles de Dieu. Notre-Seigneur ne pouvait donc mieux nous déclarer sa grandeur, qu'en disant qu'il ne faisait rien que ce qu'il voyait faire à son Père. De sorte que s'il a fait du bien à un homme, un jour de fête, c'est que son Père en fait aussi à tout le monde. Et il ne faut pas s'étonner si le Fils imite le Père, car étant l'image de sa substance, son action est aussi la ressemblance de la sienne et comme une copie tirée sur l'original. Il montrait bien qu'il était en droit de faire cette action, en disant qu'elle était toute divine ; et il démontrait sans réplique qu'il est Dieu, puisqu'il faisait les actions d'un Dieu. Qu'en dites-vous ? Celui qui fait tout ce que Dieu fait, n'est-il pas Dieu ? Puis donc que le Fils fait tout ce que Dieu le Père fait, ne faut-il pas avouer qu'il est Dieu comme le Père ?

Faites-en un acte de foi et d'adoration. Reconnaissez et admirez ses divines grandeurs, sa sagesse, sa puissance, sa sainteté, sa bonté et les autres; car plus vous aurez admiré sa grandeur, plus vous trouverez sujet d'admirer et d'imiter son humilité.C'est pour cela qu'il parle si favorablement de sa personne, afin que, venant ensuite à s'abaisser, nous ayons plus de sujet de l'imiter dans son humilité, nous qui ne sommes pas aussi élevés que lui. Quel spectacle, mon âme, Jésus étant si grand, s'est fait si petit, et l'homme étant si petit, veut se faire si grand !...

DEUXIÈME POINT.

Humilité de Jésus en ce qu'il dit qu'il ne fait rien de lui-même.

Si Jésus a maintenu sa grandeur, en soutenant qu'il ne faisait rien que ce que Dieu son Père faisait, il montre sa grande humilité en disant qu'il ne fait rien de lui-même. En parlant ainsi, non-seulement il nous dit qu'il est homme comme nous, et que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, qu'il tenait de Dieu tout son pouvoir; mais il nous dit encore qu'il en dépendait tellement, qu'il n'eût rien voulu entreprendre sans son bon plaisir, sans son esprit et sa conduite. Il s'y assujettissait tellement, que s'il n'eût reçu une inspiration de son Père, pour parler ou agir, il n'eût jamais rien dit ni rien fait, tant il était dépendant de Dieu, tout homme sage et accompli qu'il fût.

Et nous, mon âme, qui sommes si imparfaits, à peine voulons-nous en

dépendre. Nous voulons nous gouverner selon notre fantaisie, et nous fier à notre sagesse, quand Jésus ne s'arrête pas à la sienne. Qu'est-ce que cela, sinon se faire plus sage que lui ? et qu'est-ce se faire plus sage que lui, sinon montrer qu'on est insensé, et que la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, n'est qu'une pure folie. O mon Jésus ! faites-moi pour le moins cette grâce que, si je ne sais pas encore m'humilier par la connaissance de mon néant, je commence à me connaître et à m'abaisser par la vue de ma présomption.

TROISIÈME POINT.

Merveilleuse union de cette grandeur et humilité, en ce qu'il ajoute que son Père lui découvre tout ce qu'il fait.

Voici encore une confirmation des deux points précédents, et une liaison plus étroite de la grandeur et de l'humilité de Jésus, quand il ajoute que son Père l'aime, et qu'il lui découvre tout ce qu'il fait. Car d'un côté, c'est dire qu'il sait et qu'il fait tout ce que ce Père fait ; mais de l'autre aussi, c'est nous faire entendre que toute cette science et cette puissance, qu'il partage avec son Père, ne lui est donnée que par l'union qu'il a avec lui, et par la communication qu'il en reçoit. Parler ainsi n'est ce pas s'humilier profondément ; car au lieu d'affirmer, sans faire tort à son Père, qu'il avait par sa propre nature autant de science, de sagesse et de puissance que lui, puisqu'il a la même natutre, néanmoins il aime mieux dire que ses grandeurs lui sont communiquées par son Père, parce que cela nous apprend mieux à reconnaître notre dépendance de Dieu ; de sorte que, de deux manières de parler également véritables, dont Notre-Seigneur pouvait se servir, il a pris celle qui nous sert davantage.

De même, quand il dit ensuite que sa doctrine n'était pas à lui, ce n'est pas que dans un sens elle ne fût à lui ; mais parce que, dans un autre sens non moins véritable, elle ne lui appartenait pas. Il aime mieux parler dans le sens qui nous est le plus profitable, pour nous détourner d'employer le langage du monde qui se glorifie dans ses biens, et qui en parle comme s'ils étaient à lui, au lieu que nous devrions reconnaître que nous les tenons de Dieu seul. N'est-ce pas là ma ville, mon palais, ma grandeur et ma puissance, disait ce roi du monde. Mais le Roi des cieux parle bien autrement. Regardez auquel vous êtes plus conforme, et sachez que pour parler humblement comme Jésus, il faut avoir son cœur, ses sentiments et son humilité.

JEUDI.

GRANDEUR DU POUVOIR DE JUGER DONNÉ A NOTRE-SEIGNEUR, ET DE L'HUMILITÉ JOINTE A CETTE GRANDEUR.

SUR CES PAROLES :

Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît; car le Père ne juge personne, mais il en a donné le pouvoir à son Fils, afin que tous honorent le Fils comme le Père [1].

Le Sujet nous fait encore remarquer sur ces paroles de Notre-Seigneur, une sorte de grandeur jointe à une très-profonde humilité; car s'il y a de la grandeur dans le pouvoir de juger tous les hommes, il y a de l'humilité en ce qu'il dit qu'elle lui a été donnée, et en ce qu'il ajoute encore ensuite : *Qu'il ne porte jugement de personne, qu'il n'ait appris de son Père comment il doit juger, afin que son jugement soit plus juste et plus équitable* [2].

La Fin sera de reconnaître ce pouvoir de juger en Notre-Seigneur, afin que par son exemple et par la pensée du jugement qu'il fera des superbes, nous apprenions encore à nous humilier.

La Forme est en ces trois points :

1° Pourquoi Notre-Seigneur parle ici de son pouvoir de juger.

2° Combien ce pouvoir est grand et honorable pour Jésus.

3° L'humilité qu'il y joint et l'exemple que nous en tirons.

PREMIER POINT.

POURQUOI NOTRE-SEIGNEUR PARLE ICI DE SON POUVOIR DE JUGER.

Comme Notre-Seigneur était accusé et condamné par les Juifs, parce que, selon eux, il ne gardait pas le jour de fête et se faisait l'égal de Dieu, il leur déclara qu'ils n'avaient pas le droit de le juger, mais que c'était plutôt à lui de les juger, puisque un

[1] Sicut Pater suscitat mortuos, et vivificat, sic et Filius quos vult vivificat. Neque enim Pater judicat quemquam; sed omne judicium dedit Filio, ut omnes honorificent Filium, sicut honorificant Patrem. *S. Joan.* v.

[2] Sicut audio, judico, et judicium meum justum est, quia non quæro voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me. *Ibid.* v. 30.

jour viendrait que les morts sortiraient de leurs tombeaux, pour entendre de sa bouche la sentence de vie ou de mort éternelle [1]. Voilà la raison qui l'a poussé à parler de ce pouvoir, et qui l'a porté encore à en parler en présence de Caïphe qui était sur le point de le juger, pour les avertir que celui qu'ils voulaient juger serait un jour leur juge, et partant qu'ils prissent bien garde à ce qu'ils allaient faire ; car, en y réfléchissant, ils reconnaîtraient qu'ils n'ont pour le juger ni la puissance, ni l'équité, qui sont les deux qualités qui font un juge et un bon jugement. Qu'ils n'aient pas la puissance de le juger, s'il est leur juge, la chose est évidente, car une puissance détruit l'autre ; si les Juifs étaient les juges légitimes de Jésus-Christ, Jésus-Christ ne serait pas leur juge ; d'un autre côté, si Jésus est leur juge, ils ne doivent pas entreprendre de le juger. Qu'ils n'aient pas non plus l'équité dans le jugement qu'ils feront de Jésus, il est aisé de le reconnaître, s'ils considèrent qu'il est leur juge ; car étant tel, ne peuvent-ils pas penser qu'il est plus sage, plus juste et moins répréhensible qu'eux?... Lui, qui est établi par Dieu, pour juger en dernier ressort tous les hommes ; et eux, qui doivent être jugés par lui, quelle apparence y aurait-il, qu'ils fussent plus éclairés et plus justes ; et partant, ils ne sauraient le juger sans injustice, puisque étant le juge, il faut nécessairement qu'il ait la justice de son côté. C'est à lui de juger les hommes, et non pas aux hommes de le juger.

Et certes, si l'Apôtre trouve un sujet suffisant d'avertir les chrétiens qu'ils évitent de juger qui que ce soit, par ce motif, dit-il, qu'il y a un souverain juge établi par Dieu, pour prendre connaissance et pour porter jugement de toutes les actions du monde [2], combien moins est-il permis de juger le juge même,

[1] Amen, amen dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem filii Dei. Venit hora in qua omnes qui in monumentis sunt, audient vocem filii Dei : Verumtamen dico vobis, amodo videbitis filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli. S. *Matth.* XXVI.

[2] Tu quid judicas fratrem tuum ? Omnes enim stabimus ante tribunal Christi. *Rom.* XIV.

Unus est Legislator et Judex, qui potest perdere, et liberare. Tu autem quis es qui judicas proximum ? *S. Jac.* IV.

puisqu'il ne nous est pas permis de juger nos semblables? Mais ce qui est encore bien remarquable, c'est que l'Apôtre, allant encore plus loin, ne veut pas même que nous nous arrêtions au jugement que nous faisons de nous-mêmes, parce que c'est Notre-Seigneur qui est notre juge, et que c'est à lui seul qu'il appartient d'en juger sans faillir. Non, dit ce grand Apôtre [1], quoique je ne me sente point coupable, je ne suis pas pour cela sans péché, car je ne suis pas mon juge pour en décider, c'est Notre-Seigneur qui connaît ce qu'il en est, et qui en jugera. De même aussi, que les hommes me jugent ou me condamnent, il m'importe fort peu; car nous avons un dernier et souverain juge, qui doit nous juger tous, et dont le seul jugement est à respecter, tant pour la qualité de juge, que pour le mérite de la personne.

Voilà donc pourquoi Notre-Seigneur parla très à propos du pouvoir qu'il a de juger, pour arrêter ceux qui se faisaient ses juges, et pour leur apprendre qu'ils avaient plus de sujet de craindre sa puissance, que lui de redouter leur jugement. Oh! si nous réfléchissions qu'il n'appartient qu'à lui de nous juger, nous n'aurions pas souvent si bonne opinion de nous-mêmes, ou si mauvaise des autres. Mon âme, c'est déjà trop anticiper sur la puissance de notre souverain juge, de juger en mal ou en bien de qui que ce soit; mais nous lui déplaisons encore davantage, quand le jugement que nous portons sur nous-mêmes est avantageux, tandis qu'il est défavorable quand il s'applique au prochain [2]. Ce n'est pas à nous de juger personne; mais si nous pouvions le faire, il vaudrait toujours mieux juger plus avantageusement les autres que nous; car il y a moins de passion et d'amour-propre dans ce jugement, et par conséquent

[1] Mihi pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die, sed neque meipsum judico. Nihil enim mihi conscius sum; sed non in hoc justificatus sum; qui autem judicat me, Dominus est. II *Cor.* IV.

[2] Tournez les yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions des autres. En jugeant les autres, on travaille en vain, on se trompe souvent, et l'on fait aisément des fautes; mais en se jugeant et s'approfondissant soi-même, on travaille toujours avec fruit. *Imitat.* liv. I, ch. XIII.

moins d'erreur et d'injustice. O mon souverain Juge ! vous êtes mon juge si légitime et si juste, que tout en redoutant votre jugement, à raison de mes péchés, néanmoins je m'y soumets volontiers, à raison de votre puissance et de votre équité, qui n'est pas moins aimable que votre bonté et votre miséricorde.

DEUXIÈME POINT.

COMBIEN CE POUVOIR EST GRAND ET HONORABLE POUR JÉSUS.

Comme cette puissance de juge souverain est grande, honorable et absolue dans Notre-Seigneur ! Quel honneur et quelle gloire pour lui ! et qu'il est juste, comme il nous le dit aujourd'hui, que tout le monde honore le Fils, comme tout le monde honore le Père! Aussi voyons-nous que parmi les hommes, il n'est presque personne à qui on rende plus d'honneur qu'aux juges souverains, de qui dépend la décision de nos affaires, de notre repos et de notre vie. Mais trois choses nous démontrent que ce juge est plus puissant, plus souverain, plus absolu et plus honorable que tous les autres.

La première est, que cette puissance de Notre-Seigneur est universelle; elle s'étend sur tous les hommes ; de sorte qu'aucun de ceux qui ont existé, qui sont et qui seront jamais, ne sera exempt de sa juridiction. Devant lui, selon qu'il est dit, toutes les créatures fléchiront le genou [1].

La seconde est, qu'elle s'étend en outre sur toutes les actions de la vie, et même sur toutes les paroles et sur toutes les pensées des hommes, quels qu'ils soient ; autant qu'elles sont capables de bien ou de mal, de mérite ou de démérite, de récompense ou de châtiment ; il en prendra connaissance et il les jugera [2].

La troisième enfin est, qu'il s'agit dans ce jugement du salut de l'âme, de son bonheur ou de son malheur éternel ; il dépend si absolument de ce juge, qu'on ne peut en appeler à aucun

[1] Omnes stabimus ante tribunal Christi, scriptum est enim : Vivo ego, dicit Dominus quoniam mihi flectetur omne genu. *Rom.* XIV.

[2] Omne verbum otiosum quod locuti fuerint homines, reddent rationem de eo in die judicii. S. *Matth.* I.

autre [1]. L'âme sera éternellement où ce souverain juge lui ordonnera d'être pour son éternité. Quelle souveraineté absolue!... Aucune âme ne sort de ce monde sans se présenter aussitôt à son tribunal, pour savoir ce qu'elle deviendra et pour en attendre l'arrêt de son absolution ou de sa condamnation; quel honneur!... La sentence une fois portée, pas une âme ne s'y opposera et ne pourra la réformer; quelle puissance!... Tous les plus grands de la terre ne paraissent devant lui que comme les plus petits; et s'il y a quelqu'un qui doive craindre, ce sont les plus grands [2]; quelle grandeur!... Enfin, quel pouvoir encore une fois de citer à son tribunal tous les hommes en corps et en âme, pour recevoir leur dernière sentence en face de tout l'univers, et pour établir son royaume éternel, disposant de chaque créature pour son service, ainsi qu'il lui plaira. Si tout cela n'est pas grand et honorable, qu'est-ce que la grandeur, qu'est-ce que l'honneur?...

Mais quel sentiment en avez-vous?... Je vous adore, mon Sauveur et mon juge, je me réjouis de vos grandeurs, je me soumets volontiers, dès maintenant, à votre puissance, et si je crains à la pensée de votre jugement, je me réjouis aussi de voir tout le monde à vos pieds. Mon fils, par ces affections de dévotion tu reconnais bien ma grandeur; mais ce n'est pas ce qui m'est le plus agréable; une âme qui craint d'offenser ma grandeur par le moindre péché, me montre mieux qu'elle la reconnaît et la respecte, que celle qui l'adore et la prie, mais qui ne craint pas assez de l'offenser.

TROISIÈME POINT.

L'HUMILITÉ QUE NOTRE-SEIGNEUR JOINT A CETTE GRANDEUR, ET L'EXEMPLE QUE NOUS EN TIRONS.

Considérez avec étonnement, que Notre-Seigneur, parmi ses grandeurs et la gloire de cette souveraine puissance, n'a pas mis en oubli la pratique de l'humilité; car en disant qu'il est souve-

[1] Alii in vitam æternam, et alii in opprobrium ut videant semper.
[2] Judicium durissimum his qui præsunt fiet. *Sap.* IX.

rain juge, il avoue néanmoins qu'il tient de son Père la puissance qu'il exerce ; il affirme que le jugement qu'il rendra, sera toujours conforme à celui de son Père, comme s'il ne faisait que rapporter son jugement et non pas le sien propre [1]. Il nous donne ainsi à entendre qu'il ne cherche ni l'accomplissement de sa bonté, ni l'avancement de sa gloire, ni la satisfaction de ses désirs, ni autre chose semblable. Et en cela il fait paraître une extrême humilité, non-seulement par la déférence qu'il rend à son Père, et par l'honneur qu'il lui fait de l'établir juge de l'univers, mais encore par une certaine condescendance à l'égard des hommes, car il semble leur dire que s'il n'y avait que son intérêt, il leur pardonnerait de bon cœur ; mais que s'ils doivent craindre leur condamnation, ce ne doit être que parce qu'il veut conformer entièrement son jugement à celui de son Père qui a condamné par sa justice tous les pécheurs ; que pour lui, il est venu plutôt pour sauver le monde que pour accuser ou condamner les pécheurs. Mais son Père l'ayant établi juge, s'il faut qu'il fasse justice il la fera, non pas par vengeance des injures qu'il a reçues, ni par ostentation de son pouvoir, mais par respect pour la volonté et la justice de Dieu, qui ont déjà ordonné et arrêté ce qu'il doit prononcer [2]. Il ne doit rien prononcer que de juste et d'équitable ; or la justice et l'équité étant fondées sur la loi éternelle, qui est en Dieu, il doit donc y conformer son jugement, et c'est ce qui doit nous faire craindre qu'il n'y ait dans notre vie quelque chose qui soit contraire à cette divine loi, et qui nous expose à être condamnés par lui.

Que vous en semble, ne nous donne-t-il pas un bel exemple d'humilité et de déférence ? Il a le pouvoir de châtier tous ses ennemis, et il proteste qu'il ne voudrait en condamner aucun, s'il n'y était obligé par le devoir de sa charge, et par les égards qu'il doit à celui qui lui a mis en main le jugement des hommes!... Ce n'est pas ainsi que se comportent les hommes dans

[1] Si sicut audit, judicat, tunc quoque obedit, cum judex venit. S. Greg. xxxv ; *Mor.* x.

[2] Ego non judico quemquam : et si judico ego, judicium meum verum est, quia solus non sum, sed ego, et qui misit me Pater. *S. Joan.* vii.

leurs charges ou dans la considération de leurs qualités naturelles, car ils les aiment tellement pour l'amour d'eux-mêmes et de leur intérêt, que s'ils n'y voyaient leur honneur et leur avantage, ils n'en auraient aucune estime [1]. Ainsi, au lieu de s'humilier en les rapportant à Dieu, au lieu de reconnaître qu'elles ne leur ont été données que pour le servir, et pour accomplir ses desseins, ils s'en font accroire, s'appropriant leurs biens, en faisant parade et les vantant, pour en être considérés et honorés au préjudice de l'honneur qui est dû à Dieu. Oh ! que l'orgueil est un grand mal, puisqu'il rend l'homme comme idolâtre de lui-même, et qu'il le porte à se faire adorer et respecter du monde aux dépens de Dieu [2]... Mais que ce vice sera sévèrement jugé et condamné par dessus les autres ! Car le juge étant si humble, comment ne témoignera-t-il pas l'indignation de son cœur contre tous les superbes?... Et quoiqu'il ait dit qu'il ne jugerait pas selon ses propres sentiments, mais selon ceux de son Père, il ne faut nullement douter qu'il ne juge sévèrement l'orgueilleux, parce que tel est le sentiment de Dieu, qui en a déjà porté son jugement, en déclarant ouvertement qu'il détestait l'orgueil et l'arrogance [3]? Si donc le Fils se conforme au Père, et s'il juge selon qu'il entend parler, quel autre jugement doit attendre l'orgueilleux, sinon la détestation et la condamnation de son orgueil ?

Mon âme, âme superbe, que diras-tu ici, à qui en appelleras-tu?... Sera-ce du Fils au Père? Mais le Père a le premier détesté et condamné ton orgueil... Sera-ce du Père au Fils? Mais le Fils ne peut avoir d'autre jugement que celui de son Père... Sera-ce à la Mère de ce Fils, qui est la Mère de miséricorde ? Mais elle ne parle point autrement des orgueilleux que le Père et le Fils. Elle approuve et exalte le jugement que Dieu fait des orgueilleux, en disant dans son cantique, qu'il a dissipé leurs desseins,

[1] Vir vanus in superbiam erigitur. *Job.* XI.

[2] Initium superbiæ hominis, apostatare a Deo, quoniam ab eo qui fecit illum recessit cor ejus. *Eccl.* X.

[3] Arrogantiam et superbiam detestor. *Prov.* VIII.

qu'il les a humiliés, et qu'il élève les humbles à leur place[1]. Tu n'auras donc aucun lieu, où tu pourras te réfugier à cet instant du jugement, qui ne semble être fait que pour humilier les orgueilleux ; et l'humiliation où ils se trouveront, ne sera pas un acte d'humilité, mais un châtiment de leur orgueil. C'est donc ici qu'il faut s'humilier par vertu, et non pas dans l'autre monde ; car il n'y est question que de récompenser la vertu ou de châtier le vice. O mon Jésus ! humiliez-moi, s'il vous plaît, dans cette vie, autant qu'il faut que je le sois pour ne l'être point dans l'autre, et si je n'ai pas assez de vertu pour aimer ces humiliations, au moins que je les redoute ; que la crainte d'une plus grande humiliation dans l'autre vie, me fasse aimer les petites humiliations de celle-ci. Prenez-moi, s'il vous plaît, par mon orgueil, puisque je ne puis être pris par l'humilité ; que mon orgueil me rende humble, s'il faut ainsi parler, en me faisant craindre les grandes humiliations, et en me faisant accepter les petites pour éviter les grandes.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Pourquoi Notre-Seigneur parle ici de son pouvoir de juger.

Parce que les Juifs prétendaient juger les actions de Notre-Seigneur, il leur apprend qu'ils n'ont pas ce droit ; mais que c'est lui qui sera leur juge, puisqu'il a été établi par son Père le juge universel de tous les hommes, afin qu'il soit honoré et respecté par eux comme le Père lui-même. Cette raison ne devait-elle pas détruire leurs prétentions ? Car si l'Apôtre nous défend de nous juger les uns les autres, parce que nous ne sommes pas nos juges, et qu'il n'appartient qu'à Jésus-Christ de nous juger, avec combien plus de raison Jésus pouvait-il dire qu'il n'était pas permis à un homme de le juger, lui qui était le juge de tous les hommes ?..

Oh ! si nous entrions dans ces pensées quand il nous arrive de juger notre prochain, ou même quelquefois de murmurer contre les jugements de Dieu !... Mon âme, que faisons-nous quand nous nous érigeons ainsi en juges ? N'est-ce pas usurper l'office de Jésus, et le contraindre à nous

[1] Dispersit superbos mente cordis sui. *S. Luc.* I.

juger et à nous condamner, puisqu'il nous a défendu de juger les autres et de les condamner, sous peine d'être jugés et condamnés.

DEUXIÈME POINT.

Combien ce pouvoir est grand et honorable pour Jésus.

Si vous voulez maintenant savoir combien ce pouvoir de juge souverain est grand et honorable pour Jésus, considérez ces trois particularités qui l'élèvent au-dessus de tous les autres juges de la terre. La première, est que ce pouvoir est universel, il comprend tous les hommes. La seconde, qu'il s'étend à toutes leurs actions, leurs paroles et leurs pensées. Et la troisième, qu'il en juge en dernier ressort pour une éternité de bonheur ou de malheur. Il faut que toutes les âmes qui sortent de ce monde comparaissent devant lui, pour entendre la sentence d'une bonne ou d'une mauvaise éternité ; elles demeureront toujours dans le lieu qu'il leur aura assigné, et pas une ne pourra se soustraire à cette condamnation. Il faut que les plus grands du monde y passent aussi bien que les plus petits, et comme ils ont jugé les autres, ce sont ceux-là qui seront jugés plus exactement et plus sévèrement. N'est-ce pas là une grandeur qui n'a point son égale en ce monde ?

Mais comment la reconnaissez-vous ? Comment l'honorez-vous ?... Vous pouvez bien lui présenter des actes de foi, de religion, de crainte, de respect, de reconnaissance, de dévotion ; mais ne vous arrêtez pas là, si vous voulez le reconnaître, comme il veut principalement être reconnu. Fuyez le moindre péché, car il ne saurait le voir sans le juger et le condamner ; c'est ce qu'il demande surtout de vous, parce qu'il voudrait ne trouver rien en vous qui puisse vous faire condamner. O bonté infinie de Jésus, qui a autant égard à mon salut qu'à sa grandeur !

TROISIÈME POINT.

L'humilité qu'il joint à cette grandeur.

Jésus-Christ n'a pas plus oublié de s'humilier ici, après avoir parlé de ses grandeurs, que dans ses autres discours. S'il est le juge des hommes, dit-il, ce n'est que par l'ordre établi par son Père, c'est de lui qu'il tient cet office, c'est après lui qu'il donne ses arrêts ; car, quoique le Père ait laissé au Fils tout pouvoir de juger les hommes, néanmoins le Fils ne les juge que selon la loi éternelle, et le jugement porté par la justice divine. Si ce n'était le respect qu'il porte au jugement de son Père, il pardonnerait à tous les hommes, et demanderait volontiers pardon pour

eux, abandonnant tous ses intérêts particuliers. Mais parce que tel est l'ordre et la volonté de son Père, qu'il soit aussi bien le juge que le Sauveur des hommes, et qu'il condamne ceux qui n'ont pas voulu se sauver, il les condamnera pour obéir plutôt à la volonté de son Père, que pour se faire obéir. Oh ! quelle soumission !...

Ce n'est pas ainsi qu'agissent les hommes, car ils s'idolâtrent tellement dans toutes les charges et dans tous les biens qu'ils possèdent, que s'ils ne s'y considéraient, et s'ils n'y trouvaient leur compte, ils ne les regarderaient pas comme des biens. C'est l'amour de leur propre excellence qui les domine, mais c'est aussi ce qui les perdra ; c'est ce qui les fera condamner par l'humble Jésus, qui confirmera cet arrêt porté contre eux, dans lequel Dieu déclare expressément qu'il déteste l'orgueil et l'arrogance. Mon âme, voudrais-tu n'entendre point d'autre jugement, après la mort, que celui-ci : *Je te déteste*? Or, il est aussi certain, que si tu sors de ce monde avec ton orgueil, tu n'auras point d'autre jugement, qu'il est assuré que Dieu déteste l'orgueil.

VENDREDI.

DE LA GLOIRE DE NOTRE-SEIGNEUR ; IL NE L'ATTEND PAS DES HOMMES, MAIS DE DIEU,

SUR CES PAROLES :

Ce n'est pas des hommes que je reçois ma gloire [1].

Le Sujet et la Fin de la méditation doivent être, qu'après avoir reconnu la différence qui existe entre la gloire qui vient des hommes et celle qui vient de Dieu, nous apprenions à l'exemple de Notre-Seigneur à mépriser celle des hommes, pour n'estimer que celle qui vient de Dieu.

La Forme est en ces trois points :

1° Quelle est cette gloire qui vient des hommes.

2° Quelle est celle qui vient de Dieu.

3° Que la gloire qui nous vient de Dieu est préférable à celle des hommes.

[1] Claritatem ab hominibus non accipio. *S. Joan.* v.

PREMIER POINT.

QUELLE EST LA GLOIRE QUI VIENT DES HOMMES.

Quelque modération que Notre-Seigneur apportât dans les paroles qu'il était contraint de dire pour sa justification, ainsi que nous l'avons vu dans les méditations précédentes, il y avait néanmoins danger que les hommes, qui sont si avides d'honneur, ne vinssent à se prévaloir de ses paroles, et qu'ils ne crussent qu'il leur fût permis de parler avantageusement d'eux-mêmes devant les hommes, à son exemple. C'est pourquoi il leur déclare, et à nous, que tout ce qu'il a dit à sa gloire, ce ne fut point dans le dessein de se faire valoir, ou de chercher sa gloire parmi les hommes. Non, je vous proteste, leur dit-il, que je ne l'attends point de ce côté, quoique la gloire ne me ferait pas défaut, si je voulais en recevoir de la part des hommes; vu que Jean-Baptiste m'a rendu un témoignage aussi honorable que je pourrais le souhaiter; mais j'ai un garant de mes actions plus puissant, c'est mon Père; il ne manquera pas de vous faire voir, en son temps, qui je suis[1]. Cependant je vous en ai donné quelque connaissance, afin que, croyant en moi, vous trouviez le repos et le salut de vos âmes, que je suis venu vous apporter. C'est là la fin de tous mes discours, que vous appreniez de moi à vous sauver, et non pas que j'emporte de vous un simple témoignage d'honneur, comme on en rend aux grands hommes.

Ce que dit Notre-Seigneur, autant pour notre instruction que pour celle des Juifs, nous donne occasion de chercher quelle est cette gloire qu'on attend des hommes, et dont il ne fait point de cas, afin qu'en la comparant avec celle qui vient de Dieu, on méprise autant l'une, que l'autre est estimable. Cette gloire peut s'entendre de trois manières.

On peut l'entendre premièrement, de la gloire que les hommes se donnent réciproquement, quand ils se louent et se don-

[1] Vos misistis ad Joannem et testimonium perhibuit veritati. Ego autem non ab homine testimonium accipio, sed hoc dico ut salvi sitis. Ego habeo testimonium majus Joanne. *S. Joan.* v.

nent leur approbation les uns aux autres ; c'est dans ce sens que l'Apôtre disait : Je me soucie fort peu quel jugement vous portiez de moi[1] ; comme en effet il importe fort peu ; et cette opinion que les autres peuvent avoir de nous, à la bien considérer, ne mérite pas qu'on s'en mette beaucoup en peine.

On peut l'entendre, en second lieu, des choses mêmes que les hommes estiment le plus, et pour lesquelles ils louent ceux qui en sont les mieux partagés, comme la noblesse, l'éloquence, les avantages du corps, les biens de la vie, les grandeurs du monde et autres choses semblables, au sujet desquelles le même Apôtre disait qu'il n'en faisait pas plus de cas que des balayures de la terre[2]. Et de fait, en y réfléchissant, vous verrez que ce n'est qu'un peu de poussière, un peu de vent que les paroles du monde élèvent, et qui se perd aussitôt.

Enfin, nous pouvons l'appliquer à ce contentement qu'on éprouve en se voyant dans l'honneur et dans l'approbation des hommes, et c'est delà que vient ce désir de louange et d'honneur, qui nous poursuit sans cesse. Car, comme nous y ressentons du plaisir et de la satisfaction, la nature qui ne demande que son plaisir, court et vole après cet appât, comme l'oiseau après sa proie. Les saintes Ecritures nous défendent surtout[3] d'aimer cet honneur, d'y attacher notre cœur, d'y mettre notre plaisir ; car cet honneur étant vain, ou étant donné par des hommes vains, ou pour des choses vaines, ne mérite pas qu'on y applique son cœur, qui est capable de biens et de plaisirs plus nobles. Voilà donc la gloire qui vient des hommes, et que Notre-Seigneur ne cherchait point ; c'est leur louange, c'est le sujet ordinaire de leur louange ou le plaisir qu'on en ressent. Jésus ne cherchait point tout cela, vous le savez bien, et encore aujourd'hui il vous en assure, et il en fait une protestation

[1] Mihi pro minimo est, ut a vobis judicer. I *Cor.* IV,

[2] Propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam. *Phil.* III.

[3] Noli extollere te in faciendo opere tuo. *Eccli.* X.
In vestitu ne glorieris unquam, nec in die honoris tui extollaris. Ibid. XI.
Rectorem te posuerunt, noli extolli.

publique en disant, que quoiqu'il parle aux hommes à son honneur, il ne cherche point la gloire qui vient des hommes, mais leur salut.

C'est à vous que ce mot s'adresse, c'est pour vous qu'il le dit... Oui, en vérité, vous devez croire, que comme ce qu'il disait auparavant aux Juifs, pour sa justification, n'était que pour leur salut; de même, ce qu'il dit maintenant du mépris de l'honneur, n'est que pour votre instruction, pour vous apprendre à n'en faire pas plus de cas que lui. Car s'il y avait là quelque bien véritable, il ne l'ignorerait pas, il ne s'en priverait pas, il ne vous le cacherait pas, lui qui n'est venu que pour vous combler de toute sorte de biens réels. Nous devons donc conclure, que puisqu'il n'en fait pas de cas, ce n'est assurément qu'un faux bien du monde; et que, comme dit le Prophète, les hommes sont des menteurs et des trompeurs dans leurs balances, donnant trop de prix et de valeur à ce qui ne mérite pas d'arrêter un bon esprit[1]. Et quand il y aurait quelque petit bien et quelque plaisir dans cet honneur, il est accompagné de tant de maux, de tant d'offenses de Dieu, et de tant de dangers pour le salut, qu'il vaut beaucoup mieux se priver de ce petit plaisir, pour conserver son âme, que de hasarder son salut pour le goûter.

Qu'en dites-vous? qu'en pensez-vous?... Croyez-vous que cet honneur et cette gloire des hommes ne soit que mensonge et illusion?... Croyez-vous ce qu'en dit un Prophète, que ceux qui vous estiment et vous louent, vous trompent, et nuisent à votre salut?... Croyez-vous à cette parole de vérité, qui crie si haut : Malheur, malheur à vous, quand les hommes vous auront donné des bénédictions[2]? Répondez, qu'en croyez-vous?... Pressez-vous là-dessus, et ne vous quittez point que vous n'ayez avoué que vous n'en croyez rien, puisque vous aimez autant les louanges, que si, au lieu du malheur que vous venez d'entendre, on vous

[1] Verumtamen vani filii hominum, mendaces filii hominum in stateris, ut decipiant ipsi de vanitate in idipsum. *Psalm.* LXI.

[2] Væ cum benedixerint vobis homines. *S. Luc.* XVI.

avait parlé de bonheur. N'est-il pas vrai? mais quoi! voulez-vous donc n'avoir point de foi aux paroles de Jésus? ou si vous y croyez, comment pouvez-vous regarder comme bonheur, ce qu'il proteste n'être que malheur? Réfléchissez-y....

DEUXIÈME POINT.

QUELLE EST LA GLOIRE QUI VIENT DE DIEU.

La gloire que Notre-Seigneur recevait de son Père céleste, et qui est la vraie gloire, peut être aussi expliquée de trois manières.

La première est prise des saintes Ecritures, où Dieu le Père parle toujours de son Fils avec honneur; c'est pouquoi Jésus-Christ disait aux Juifs, de lire attentivement, d'approfondir les Ecritures, et qu'ils trouveraient comment elles parlent de lui [1].

La seconde est fondée sur les miracles qu'il opérait d'une seule parole, avec un pouvoir qui ne convenait qu'à lui seul, et qui montrait bien que c'était un homme au-dessus de tous les autres.

La troisième est appuyée sur la doctrine toute divine [2], et sur sa vie qui a toujours été conforme à ces principes Voilà proprement la gloire de Notre-Seigneur, de ne rien faire et de ne rien dire, qui ne soit saint; ce qui montre qu'il est parfaitement saint, et la sainteté même. C'est ainsi que le centurion l'entendant parler sur la croix, et étant témoin de son héroïque patience, s'écria : Qu'en vérité cet homme était juste, et qu'il était véritablement le Fils de Dieu [3]. De même on pouvait dire, quand on voyait toutes ses actions : En vérité cet homme est saint et envoyé de Dieu. Et quoique les hommes gardassent le silence, cependant ses actions parlaient, ses œuvres le louaient, et les paroles des hommes ne lui étaient nullement nécessaires. Les œuvres, dit-il, que je fais au nom de mon Père, portent témoignage de moi [4]. Quelles sont ses œuvres?

[1] Scrutamini scripturas : et illæ sunt quæ testimonium perhibent de me. *S. Joan.* v. D. Th. III p. q. IV, 3 a 4.

[2] La doctrine de Jésus-Christ est plus excellente que toutes celles des Saints; et celui qui aurait son esprit, y trouverait une manne cachée. *Imitat.* liv., I ch. I.

[3] Vere filius Dei erat iste. *S. Matth.* XXXVII.

[4] Opera quæ dedit mihi pater, ut perficiam ea, ipsa opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me. *S. Joan.* V.

Quel témoignage donnent-elles de lui? Quelles lumières produit ce témoignage dans votre esprit? Quelles affections excite-t-il dans votre cœur?...

Après vous être arrêté quelque temps sur ce passage, considérez comment Dieu veut bien aussi nous donner de la gloire, et comment cette gloire peut aussi s'entendre de trois manières. La première est que Dieu veut qu'on honore la dignité ou la qualité de la personne. Qu'on rende l'honneur à qui il appartient, dit-il [1], c'est-à-dire à ceux qui sont en charge, en prélature, en dignité, qui en sont dignes en un mot, soit par le mérite de leur personne, soit par l'excellence de leur condition. Dieu ordonnant qu'on les honore, ils peuvent recevoir cet honneur; mais ils doivent le recevoir comme venant de Dieu, aimant plutôt son ordre et sa volonté que l'honneur. De sorte que, quand il permettra qu'on ne leur en rende point ou même qu'on les méprise, ils seront également disposés à recevoir le mépris et l'honneur, sans avoir égard à leurs intérêts particuliers. Mais aussi, quand l'honneur serait plus nécessaire aux fonctions de notre charge [2] et pour la gloire de Dieu, on pourrait le désirer et le recevoir plus volontiers que le mépris; quoique cela soit délicat dans la pratique, et qu'il s'en trouve peu qui ne cherchent plutôt leur gloire que celle de Dieu, ou qui ne se fassent accroire que leur gloire est la gloire de Dieu; il faut y bien prendre garde...

La seconde sorte de gloire que Dieu donne, et qu'on peut prendre, c'est celle qui vient de la vertu, de la sagesse, ou de toute autre bonne et louable qualité que Dieu aura donnée à quelqu'un, et qu'il fera connaître, aimer et respecter par les autres, sans que cette personne vertueuse le recherche ou le désire [3]. C'est la vertu qui se fait ainsi aimer et honorer, c'est une récompense que Dieu lui accorde dès cette vie, car il a promis

[1] Cui honorem, honorem. *Rom.* XIV.

[2] Quamdiu quidem ego sum gentium Apostolus, ministerium meum honorificabo. *Rom.* I.

[3] Gloria et honor et pax omni operanti bonum. *Rom.* II.

d'honorer ceux qui l'honorent [1]; c'est Dieu qui est honoré dans leurs personnes, privées et particulières. Néanmoins comme ces personnes sont saintes et vertueuses, et comme l'honneur ne leur est donné par Dieu qu'en cette qualité, on peut le recevoir, pourvu que ce soit pour les fins qu'il s'y propose, sans qu'on y cherche son plaisir, et sans s'y arrêter, mais le rapportant aussitôt à Dieu, à qui seul appartient proprement tout honneur [2]. Nous ne saurions mieux reconnaître qu'il est l'auteur de ce bien que par la gloire que nous lui rendons; s'il nous en fait part, reconnaissons au moins qu'elle ne nous est due que parce qu'il lui plaît de nous l'accorder, et c'est en cela que nous montrons notre fidélité, en ne l'acceptant que parce qu'il le veut, et étant disposés à la lui rendre. Tout ceci mérite bien que vous y pensiez attentivement, pour savoir comment vous vous y comportez...

La troisième sorte de gloire qui nous vient de Dieu, et que nous pouvons encore prendre plus volontiers que toutes les autres, c'est la gloire d'être chrétien et enfant de Dieu, d'être frère de Jésus-Christ, son disciple, son serviteur, et de l'imiter dans son humilité, dans sa patience, et dans ses autres vertus [3]. Bien qu'il n'y ait point de gloire devant les hommes en tout cela, qu'on y trouve plutôt le mépris, néanmoins, parce que c'est la vérité devant Dieu, parce que les Ecritures qui sont la parole, le témoignage et l'approbation dont Dieu se sert, nous assurent qu'il y a de l'honneur dans ce mépris, parce qu'elles louent et approuvent ceux qui le reçoivent volontiers pour l'amour de Jésus; c'est infailliblement une grande gloire d'être loué et approuvé par Dieu, car son jugement étant infaillible, il s'ensuit nécessairement que ce qu'il juge honorable, l'est réellement, puisqu'autrement il se tromperait, ce qui est impossible. C'est donc ce qui fait dire à

[1] Quicumque glorificavit me, glorificabo eum. I *Reg.* II.

[2] Regi seculorum immortali, invisibili, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum. I *Tim.* I.

[3] Gloriam in Deo per D. N. Jesum Christum. *Rom.* V.
Gloriamur in Christo Jesu. *Phil.* III.

saint Paul, que celui qui veut de la gloire, doit se glorifier en Notre-Seigneur, qu'il doit se glorifier de lui appartenir [1] ; car Dieu l'approuve, et celui-là est en honneur, qui est approuvé par lui. C'est encore ce qu'il disait si saintement : A Dieu ne plaise, que je me glorifie jamais que dans la croix de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ [2]. Examinez si ces sentiments sont dans votre cœur... Demandez la grâce de les ressentir, et de vous glorifier de cette gloire.

TROISIÈME POINT.

QUE CETTE GLOIRE QUI NOUS VIENT DE DIEU EST PRÉFÉRABLE A CELLE QUI VIENT DES HOMMES.

Puis qu'il nous est défendu absolument de désirer, ou de recevoir la gloire vaine et mauvaise, et qu'il nous est permis et même recommandé d'accepter l'autre, tant parce que Dieu y est honoré, que parce que l'inclination qui nous y porte est réglée, considérez les grands avantages qu'il y a de se contenter de la gloire qui nous vient de Dieu, et de la préférer à celle qui vient des hommes. Pour les mieux reconnaître, il suffira de vous souvenir des trois considérations, auxquelles nous nous sommes arrêtés au premier point touchant la gloire des hommes ; car c'est de là que nous tirons les avantages de la gloire qui vient de Dieu. La première considération était, que ce ne sont que les hommes qui se louent et se flattent réciproquement. Mais ici, c'est Dieu qui loue, et qui honore ses serviteurs, non point par flatterie, ni par compliment, ou par manière de parler, mais par la connaissance qu'il a de la vérité et du mérite de la personne qu'il approuve et qu'il loue. Jugez maintenant s'il n'est pas beaucoup plus avantageux d'être loué par Dieu que par les hommes; par Dieu, qui ne peut errer dans son jugement, ni se tromper dans ses paroles ; ou par les hommes, dont le propre est de se laisser abuser et de dissimuler, en parlant autrement qu'ils ne pensent [3].

[1] Qui gloriatur, in Domino glorietur. II *Cor.* x.
[2] Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. *Gal.* VI.
[3] Non qui seipsum commendat, ille probatus est, sed quem Deus commendat. II *Cor.* II.

La seconde considération se fondait sur les objets qui donnaient occasion à la louange et à la gloire humaine, et qui sont pris pour l'ordinaire des dons de la nature, ou de la fortune. Ces biens étant fort estimés et désirés des hommes, leur donnent sujet d'estimer bienheureux tous ceux qui les possèdent, de les louer et de les honorer, comme ils voudraient l'être, s'ils les possédaient [1]. Voilà tout le fonds de la gloire du monde. Mais pour celle qui vient de Dieu, elle est bien appuyée sur d'autres fondements. Elle est fondée sur l'ordre de Dieu, qui veut qu'on honore la dignité et la vertu ; elle est fondée sur la vertu elle-même, sur la communication qu'on reçoit des grâces, de l'esprit et des mérites de Jésus. Comparez la noblesse du monde, qui est attachée à la naissance, au rang et à la parenté, avec la dignité d'enfant de Dieu et de frère de Jésus. Qu'en dites vous?... Vous êtes devant Dieu ; c'est selon la vérité qu'il faut parler, qu'estimez-vous davantage, ou d'être grand selon le monde, ou d'être grand selon Dieu?... D'avoir un de ces beaux esprits, qui se font admirer des hommes, ou d'avoir l'esprit de Jésus, qui se fait aimer et chérir d'un Dieu?... D'avoir de l'argent, ou des vertus? De jouir de la faveur du monde, ou des grâces du Ciel? De posséder la santé, ou la sainteté? Un corps bien constitué et sain, ou une âme vertueuse et juste?... Une vie présente heureuse, ou une éternité de bonheur [2]?... Voilà de quoi il est question, quand on parle de l'une ou l'autre gloire. Celui qui ne préférerait la gloire qui vient de Dieu, à celle des hommes, ne se tromperait pas moins, que celui qui ne ferait pas plus de cas du ciel que de la terre, des choses saintes que des profanes, et des biens de Jésus, qui lui ont coûté tout son sang, que des biens de ce monde, qui ne valent jamais mieux, que quand ils sont méprisés.

[1] Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt; beatus populus, cujus Dominus Deus ejus. *Psalm.* CXLIII.

[2] Corona senum, multa peritia : et gloria illorum timor Dei. Quam magnus qui invenit sapientiam et scientiam, sed non est super timentem Dominum : timor Dei super omnia se superposuit : beatus homo cui donatum est habere timorem Dei. *Eccli.* XXV.

La troisième et dernière considération s'arrêtait au contentement naturel que nous éprouvons, quand nous sommes loués et honorés. Mais qu'est-ce que ce contentement ? S'il est bien réglé, il n'est pas grand ; s'il est trop grand et trop sensible, il est déréglé, c'est un péché, un péché d'orgueil ou de vanité.... Est-ce donc là un bien dont il faille parler ? Puisque c'est un péché, nous serions tous honteux qu'on le vît, ou qu'on le connût. Si le contentement n'est pas réglé, que sera-t-il au prix de celui qu'une bonne âme peut recevoir de l'honneur que Dieu lui fait ? La joie du monde, de quelque part quelle vienne, ne peut être que fausse, ou courte ou mauvaise, tandis que la joie qui vient de Dieu, est véritable, permanente et très-sainte [1]. Mais, mon Dieu, d'où vient donc qu'on désire plutôt l'honneur qui vient des hommes que celui qui vient de vous ?... C'est mon fils, que l'honneur qui vient des hommes, se ressent par votre amour-propre, et celui que je donne, ne se reconnaît que par la raison et la foi. Or le nombre est fort grand de ceux qui se conduisent plutôt par l'amour-propre, que par la foi ou la raison.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION

PREMIER POINT.

Quelle est la gloire qui vient des hommes.

Si Notre-Seigneur parlant aux Juifs, a dit quelque chose qui tournât à son avantage, ce n'était pas pour chercher la gloire des hommes, mais c'était pour se faire connaître et les sauver. Car, quand dans ce but il faudra être méprisé, il recevra d'aussi bon cœur les injures et les mépris, que les louanges et les honneurs. N'est-ce pas se montrer véritablement Sauveur d'accepter d'un esprit égal les louanges et les mépris, quand ils doivent servir au salut des âmes.

Mon âme, n'est-ce pas te faire la leçon, et t'apprendre que l'honneur qui vient des hommes, n'a de valeur qu'autant qu'il te sert pour ton salut,

[1] Nec autem exultatis in superbiis vestris. Omnis exultatio talis maligna est. *S. Jac.* IV.

L'heureuse et véritable consolation est celle que la vérité fait goûter intérieurement. *Imitat.* liv. III, ch. XVI.

et parce qu'il t'est plus nuisible qu'utile, tu dois plutôt le craindre que le chercher. Le crois-tu en vérité, oui ou non?... Si tu ne le crois pas, alors ton Sauveur, qui fait si peu de cas de cet honneur, s'est donc trompé? Si tu crois ce qu'il dit, comment oses-tu estimer ce qu'il méprise, chercher ce qu'il fuit, et te croire heureuse parmi les louanges, après qu'il a protesté qu'il n'y avait que du malheur? Ah! mon Sauveur, c'est que je ne me souviens ni de vous ni de vos paroles, quand je pense à mon honneur; et la pensée en est si séduisante, qu'elle me fait oublier tout ce que j'ai appris de vos exemples et de votre Evangile.

DEUXIÈME POINT.

Quelle est la gloire qui vient de Dieu.

Que les hommes louassent ou blâmassent Notre-Seigneur, il n'avait pas besoin de leurs louanges pour être honoré, et leur blâme n'obscurcissait point sa gloire, puisque son Père, d'autre part, la rendait si éclatante, qu'il ne fallait que lire les Ecritures pour connaître ses grandeurs, que voir ses miracles pour reconnaître son pouvoir, et considérer sa doctrine et sa vie, pour admirer et aimer sa sainteté. C'est donc ainsi que Jésus n'était pas sans recevoir de la gloire, mais cette gloire était divine et non humaine; cette gloire lui venait de Dieu, et il n'allait pas la mendier et la demander aux hommes; c'était une gloire solide et non vaine et périssable.

De même, Dieu vous permet bien de recevoir cette sorte de gloire, qui sera rendue à votre condition ou aux bonnes qualités qu'il vous aura données, pourvu qu'en acceptant cette gloire, vous regardiez plutôt Dieu qui vous la donne, que les hommes qui vous la rendent. De plus, si vous voulez vous glorifier d'être chrétien, enfant de Dieu, frère de Jésus, d'être pauvre et méprisé comme lui. Ah! glorifiez-vous hardiment dans ces pensées; cette gloire est de Dieu, et tout ce qui vient de Dieu, ne peut être que bon et saint. Cette gloire n'enfle point les saints d'orgueil, mais elle les remplit de charité, et elle les rend aussi humbles et soumis à leur Dieu, qu'ils sont grands par ses grâces. Est-ce là votre gloire?... Pourriez-vous dire avec l'Apôtre : A Dieu ne plaise, que je me glorifie jamais qu'en la croix de mon Sauveur?... Vous le direz assez de bouche; mais ce cœur qui ne craint rien tant que le mépris et la souffrance, comment pourra-t-il le dire, vu que cette croix n'est rien autre chose que le mépris et la souffrance?

TROISIÈME POINT.

Que cette gloire qui nous vient de Dieu est préférable à celle des hommes.

Quoi qu'en dise le cœur humain, il faut qu'il apprenne que la gloire qui vient de Dieu, et qui serait même accompagnée de mépris devant le monde, est d'autant plus préférable à celle des hommes, que Dieu est plus capable que les hommes de juger les choses, que la vertu et la sainteté sont plus louables que le mensonge, et que le solide contentement dont jouit la bonne conscience, est préférable à un petit plaisir que l'on éprouve dans la satisfaction de sa vanité. Que vous en semble ? De quoi faites-vous plus de cas, du jugement de Dieu ou de celui des hommes ? Puisque donc la louange et l'honneur ne sont rien autre chose qu'un témoignage du jugement qu'on fait de vous, comment n'estimerez-vous pas plus la gloire qui vient de Dieu, que celle des hommes, puisqu'elle est le témoignage de son jugement, et que son jugement est incomparablement préférable à celui de tous les hommes? Répondez.... Il faut nécessairement que vous disiez en blasphémant, ou que le jugement de Dieu n'est pas à préférer à celui des hommes, ou que vous ne vous en inquiétez guères, ou enfin qu'il faut se réformer. Ah ! que c'est bien plus tôt dit et plus tôt fait, que de se voir contraint de proférer les deux autres blasphèmes !

SAMEDI.

INCOMPATIBILITÉ DE LA FOI AVEC LA VAINE GLOIRE.

SUR CER PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Comment pouvez-vous croire, vous qui briguez la gloire des hommes et qui méprisez celle qui vient de Dieu [1].

Le Sujet achève l'entretien que Notre-Seigneur eut avec les Juifs au sujet de la gloire du monde, par ces mémorables paroles, qui peuvent encore servir d'un puissant motif pour la mépriser.

La Fin est d'apprendre à se mettre en garde contre la gloire mondaine, pour conserver sa foi dans son intégrité, et de s'efforcer aussi d'exercer si vivement sa foi, qu'on se garde par son moyen de cette vaine gloire.

La Forme est en ces trois points :

1° Il y a sujet de craindre que nous ne croyions pas comme il faut.

2° Ce défaut de foi vient particulièrement de la vaine gloire.

3° Il faut donc pour cette raison éviter la vaine gloire.

[1] Quomodo vos potestis credere qui gloriam ab invicem accipitis, et gloriam quæ a solo Deo est, non quæritis. *S. Joan.* v.

PREMIER POINT.

IL Y A SUJET DE CRAINDRE QUE NOUS NE CROYIONS PAS COMME IL FAUT.

Il faut présupposer ici, trois principes touchant la vérité de la foi.

Le premier, que quelque foi que nous ayons, elle peut toujours croître, et que nous devons toujours travailler à cet accroissement, suivant cette prière des Apôtres : Seigneur, augmentez-nous la foi[1] ; et celle que l'Eglise lui fait demain : Dieu tout-puissant et éternel, augmentez, s'il vous plaît, en nous les vertus de foi, d'espérance et de charité.

Le second, qu'il est bien à craindre que, dans ces derniers et malheureux temps, la foi ne vienne peu à peu à manquer, en la voyant diminuer, languir, et comme morte parmi les chrétiens eux-mêmes. Car, d'une part, tous les articles de foi sont tellement unis ensemble, que celui qui est incrédule sur un de ces points, ne peut être fidèle aux autres, parce que la foi ne peut subsister, si elle ne s'étend à tous les articles qu'il faut croire, puisqu'ils sont tous également révélés par Dieu ; et d'autre part, presque tous se donnent la liberté de croire ce qui leur plaît, et de parler de la foi comme ils l'entendent. De là vient qu'il y a lieu de craindre que l'on ne manque en quelque article, et, par conséquent, en tous les autres. Quand le Fils de l'Homme reviendra, disait Jésus, croyez qu'il trouve encore de la foi sur la terre[2] ? Examinez s'il la trouvera entière et parfaite en vous, et si vous croyez aussi fermement le purgatoire, les indulgences, l'honneur des images et des saintes reliques, que le paradis et l'enfer ? Oui, mon Seigneur, je crois, mais je vous prie avec ce pauvre aveugle, d'aider mon incrédulité[3] ; car je ne puis me persuader que je crois fermement, comme je le dois, en voyant le peu de ferveur que j'apporte pour faire ce que je dois néanmoins croire qu'il faut faire.

[1] Adauge nobis fidem. *S. Luc.* XVII.
[2] Verumtamen filius hominis veniens, putas, inveniet fidem in terra? *S. Luc.* XVIII.
[3] Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam. *S. Marc.* IX.

Le troisième principe est, que si notre foi est intacte, nous avons davantage à craindre touchant les points de pratique, où l'on appréhende quelque difficulté et quelque opposition de la part de la volonté; comme par exemple qu'il faut pardonner de cœur les injures, qu'il faut aimer ses ennemis et leur faire du bien; qu'il est meilleur de souffrir une injure que de la faire, qu'il faut aimer le mépris de soi-même, la pauvreté, l'adversité; qu'il faut fuir les respects humains, se faire violence; se retirer du grand chemin battu qui mène à la perdition, et se tenir dans la voie étroite de la mortification des passions, et de son humeur et autres semblables maximes, dont la nature corrompue ne peut entendre parler. Non-seulement la nature les abhorre, mais l'entendement redoute de les croire, de peur que la volonté ne soit obligée de s'y conformer, ou que la conscience ne vive dans un perpétuel scrupule, si elle ne fait ce qu'elle croit devoir faire [1]. C'est ainsi que peu à peu s'éteint la foi sur ces articles, sans que nous y prenions autrement garde. Nous savons bien que nous ne faisons pas ce qu'ils nous enseignent; mais nous ne remarquons pas que c'est faute de le croire, ou plutôt de vouloir le croire; et ce qui est plus dangereux, c'est que nous ne voulons pas nous persuader que nous ne croyons pas, de peur que notre conscience ne nous en fasse le reproche; et, par ce moyen, dit l'Apôtre, nous tenons injustement la vérité captive [2], de peur qu'elle ne parle, qu'elle ne nous accuse et ne nous condamne devant Dieu, comme Hérode fit mettre en prison saint Jean-Baptiste, qui lui disait ses vérités [3].

N'est-ce pas vrai, que la plupart du monde ne veut pas croire ce qu'il ne veut pas faire, afin d'être plus libre de s'en dispenser? N'êtes-vous point de ce nombre?...En quoi manquez-vous le plus dans toute l'étendue de vos devoirs, soit pour votre salut, soit pour votre perfection? Est-ce de vous humilier, de vous mortifier, de vous détacher de l'affection des biens de cette vie?

[1] Radix omnium malorum est cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt a fide, et inseruerunt se doloribus multis. Ibid. IV.

[2] Qui veritatem Dei in justitia detinent, *Rom.* I.

[3] *S. Marc.* VI.

Quoi que ce soit, réfléchissez maintenant sur ce qu'en dit l'Ecriture. Qu'avez-vous entendu et médité autrefois sur ce sujet? Le croyez-vous, en vérité, ou non? Si vous le croyez, comment ne vous y conformez-vous pas! Comment pouvez-vous vivre en repos de conscience, sachant bien que vous ne vivez pas comme il faudrait vivre? Si vous ne le croyez pas, comme il y a toute apparence, quelle en est la raison, puisque c'est un article de foi, et qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi[1]? Si c'est comme nous le disons, pour n'être pas obligé de faire ce que l'on croit, pensez-vous être moins obligé, ou plus excusable en ne le croyant pas? C'est ressembler à celui qui fermerait les yeux, pour ne point voir le précipice où il va se jeter; qu'en diriez-vous?... O mon Dieu! est-il possible que je veuille ainsi me perdre? Oui, mon fils, si tu ne crois pas entièrement en mes paroles.

DEUXIÈME POINT.

CE DÉFAUT DE FOI VIENT PARTICULIÈREMENT DE LA VAINE GLOIRE.

De toutes les choses, qui empêchent ou qui éteignent la foi, l'une des principales est la vaine gloire, le respect humain, l'amour de la louange et de l'honneur, ou la crainte du mépris et de l'opinion des hommes. Comment pouvez-vous croire, vous qui briguez la gloire du monde? C'est comme si Notre-Seigneur disait, qu'il est presque impossible d'avoir la foi et la vanité tout ensemble; on peut en donner trois raisons, qui sont prises de considérations, qui regardent Dieu, les hommes et nous-mêmes.

La première est tirée de Dieu. Nous savons que Dieu, ayant en horreur la vanité, retire sa grâce et ses dons de l'âme de ceux qui la suivent. Seigneur, dit le Prophète, vous avez en horreur ceux qui observent les vanités, ceux qui les suivent et s'y conforment[2]. Et comme la foi est un don de Dieu, que l'on ne peut avoir, ni conserver sans une grâce particulière, il est certainement à craindre qu'en punition de cette faute, il ne retire cette

[1] Sine fide impossibile est placere Deo. *Hebr.* I.
[2] Odisti observantes vanitates supervacue. *Psalm.* XL.

grâce, suivant la menace qu'il en fait, en disant : Je remuerai de sa place ton chandelier [1]. Qu'est-ce à dire, et à qui s'adressent ces paroles, et de la part de qui sont-elles prononcées?... C'est Jésus qui les a dites dans l'Apocalyse, à un homme qui était plus vertueux et plus fidèle que vous ; et cependant, il lui fait cette menace, et vous ne craindrez pas qu'il ne vous en arrive autant? O mon Seigneur ! si vous remuez de sa place le chandelier, que ce soit pour l'allumer ou l'approcher près de moi, plutôt que pour l'éteindre ou me le retirer.

La seconde raison est prise de nos rapports avec les hommes ; comme il est nécessaire de faire beaucoup d'actes de foi et de religion en leur présence, quiconque désire leur gloire ou craint leur mépris, ne les fera jamais [2], ou ne les fera jamais comme il faut, parce qu'il craindra toujours ce malheureux *qu'en dira-t-on*. Il craindra d'en recevoir du mépris et de la honte, du préjudice et du scandale; et ainsi la foi demeure sans vie et sans vigueur, car elle n'a de vie et de vigueur que ce qu'elle en reçoit de ses actes ; comme celui qui empêcherait dans une personne les actes de la vie, la suffoquerait assurément et la ferait mourir. C'est pourquoi l'Ecriture nous dit que la foi sans les œuvres est comme morte, c'est-à-dire, qu'elle est inutile et vaine. En effet, à quoi sert-il de croire que l'humiliation, par exemple, est avantageuse, si à la première occasion je la refuse, et si je ne veux pas même en entendre parler? Il faut prouver sa foi par les œuvres, dit saint Jacques [3] ; et comme la vanité empêche les œuvres et les actes de la foi, il s'ensuit qu'elle empêche aussi la foi, je veux dire la foi vive et agissante, et tout ce qu'il y a de bon dans l'âme qui la possède. Oh ! combien de fois cela vous est-il arrivé? Voyez-le un peu en vous-même, et considérez si vous ne devriez pas être plus humble, plus patient, plus charitable, en un mot, plus fidèle aux grâces

[1] Movebo candelabrum tuum de loco suo. *Apoc.* II.

[2] Qui timet hominem, citò corruet. *Prov.* XXIX.

[3] Fides si non habeat opera, mortua est in semetipsa. Sed dicet quis, tu fidem habes, et ego opera habeo, ostende mihi fidem tuam sine operibus, et ostendam tibi ex operibus fidem meam. *S. Jac.* II.

que Notre-Seigneur vous donne. Et si vous n'y pensez pas, si vous n'en croyez rien, si vous ne voulez pas même vous mettre à y penser, n'est-ce point parce que vous craignez que l'on ne dise que vous en faites trop, ou que vous en voulez trop faire? Eh quoi ! vous voilà donc encore à attendre la gloire des hommes et à craindre leur mépris? et vous penseriez avoir la foi?... Mais comment l'auriez-vous, comment pourriez-vous croire en cherchant la vanité, puisqu'un des points de notre foi, c'est qu'on ne doit point la chercher, c'est qu'il faut passer par-desssus toutes les considérations humaines, qui s'opposent à nos bonnes résolutions. De sorte que ceux qui s'y arrêtent, ne croient point cet article, et il faut l'un ou l'autre, ou qu'ils quittent la vanité, ou qu'ils quittent leur foi [1].

La troisième raison est prise de nous-mêmes, et celui qui aime la vanité, montre qu'il est orgueilleux, arrogant, plein de l'opinion de lui-même; et loin de captiver et d'assujettir son entendement aux maximes de la foi, il lui résiste plutôt par de fausses et apparentes raisons; il se flatte qu'il a beaucoup d'esprit, qu'on l'admire et qu'on ne sait que lui répondre, et c'est ainsi que peu à peu il perd la foi. C'est ce qui est arrivé, comme dit saint Paul [2], à plusieurs qui ont fait naufrage dans leur croyance. Et il assure expressément, que tous ceux qui n'assujettissent pas leur esprit aux maximes de l'Evangile et de la vraie piété que les saints nous enseignent, sont des orgueilleux et des aveugles qui, à la fin, deviennent infidèles, libertins et athées, pour avoir eu trop bonne opinion d'eux-mêmes [3]. Comme le premier ange, qui pensait avoir assez d'esprit pour se mettre en possession de la gloire sans s'humilier, ainsi que Dieu le lui ordonnait; ou comme le premier homme, qui s'imaginait pouvoir parvenir à je ne sais quoi de plus grand, que Dieu ne lui avait pas promis. O mon

[1] Quoniam Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent, confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos. *Psalm.* LII.

[2] Habens fidem et bonam conscientiam, quam fidem repellentes circa fidem naufragaverunt I *Tim.* II.

[3] Si quis non acquiescit sanis sermonibus D. N. J C. et ei quæ secundum pietatem est, doctrinæ, superbus est, nihil sciens, etc. Ibid. IX.

Dieu, qu'il vaut bien mieux avoir moins d'esprit, et l'avoir plus humble et plus fidèle.

TROISIÈME POINT.

IL FAUT DONC POUR CETTE RAISON ÉVITER LA VAINE GLOIRE.

De cette considération, que nous venons de faire sur l'incompatibilité de la foi et de la vanité, nous devons tirer ces trois conclusions pratiques, pour éviter un mal qui est opposé à un si grand bien.

La première, que la vanité est un plus grand mal que l'on ne pense, qu'il bat en ruine notre salut, qu'il en sape les fondements ; qu'il n'y eut jamais libertin qui ne fût orgueilleux, ni orgueilleux qui ne soit dans un danger évident de devenir libertin, et par conséquent, qu'il faut appréhender ce mal plus qu'on ne le fait.

La seconde, que puisque l'Ecriture [1] et en particulier l'Evangile, me font connaître si clairement qu'il y a du mal ou du danger dans la gloire du monde ; je dois regarder cette vérité comme un article de foi, et ne point me comporter à l'égard de la vanité autrement que s'il s'agissait d'une erreur, d'une hérésie, ou d'une infidélité. Et de fait, c'est une erreur de notre entendement, qui s'imagine ce qui n'est pas, et qui se rend coupable en quelque sorte d'hérésie ou d'infidélité, quand il s'opiniâtre contre la vérité qui nous est proposée, qu'il refuse de la croire, qu'il en doute, ou qu'il ne veut point y faire attention. Ce qui est d'autant plus dangereux en fait d'honneur, que la matière est délicate, que la nature y est fort portée, qu'elle n'aime pas à se voir contredire dans cette inclination; et qu'il n'y rien qu'on n'expose pour sauver son honneur. Il faut ici agir par le sentiment de la foi, et admettre comme article de notre croyance, qu'il ne faut pas plus s'arrêter à la vanité, qu'à toute erreur d'infidélité ou d'hérésie contre notre sainte religion [2]. Aussi verrez-vous que saint Paul parle des vanités du monde, comme des

[1] Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis et quasi vinculum plaustri, peccatum. *Isa.* v.

[2] Non efficiamur inanis gloriæ cupidi. *Gal.* v.

cérémonies abrogées du judaïsme; et s'il dit qu'il n'en fait aucun cas, afin de s'avancer dans l'amour de son Jésus, il le dit de l'un et de l'autre, parce que la vanité est aussi bien opposée à Jésus, que le judaïsme.

La troisième conclusion est, qu'il en faut venir à la pratique, et qu'il faut rejeter les tentations et les premières pensées de vanité, comme on rejette toutes celles qui nous surviennent contre la vérité de notre croyance et contre la religion. Beaucoup moins faut-il agir par un mouvement de vanité, puisqu'il ne faut pas même s'arrêter à y penser, sinon pour l'abhorrer. Le Sage a un mot précieux, qui peut s'appliquer sagement à notre sujet : Quiconque s'arrête trop, dit-il, à regarder de quel côté vient le vent, ne semera pas son grain[1]; de même, quiconque s'arrêtera aux vents du monde, qui sont les vanités, ne fera jamais rien qui vaille, car la vanité s'emparant de son cœur, gâtera tout. C'est ce qui faisait dire à David[2], que bienheureux était l'homme qui avait mis toute son espérance dans le Seigneur, et qui ne s'était point arrêté aux vanités ni aux folies du monde. Il en est ainsi, mon Dieu, et je continuerai encore avec le bon roi, à vous dire, que vous êtes admirable dans toutes vos œuvres, puisque toutes vos œuvres ne sont que des merveilles, et que personne ne saurait entrer dans vos pensées. Mais j'oserai bien dire que vous aurez fait en moi un de vos plus grands miracles, s'il vous plaît de me rendre humble, et assez fort pour mépriser les vanités du monde. Vous n'avez point trouvé d'opposition dans la création de tant de merveilleux ouvrages, que nous admirons tous les jours, mais il faut, pour me rendre humble, que vous vainquiez les résistances de mes inclinations naturelles et de mes volontés. Triomphez, Seigneur, triomphez de ma rébellion, et montrez que vous avez aussi bien le pouvoir

[1] Qui observat ventum, non seminat, et qui considerat nubes, numquam metet. *Eccli.* XI.

[2] Beatus vir, cujus est nomen Domini spes ejus, et non respexit invanitates et insanias falsas.

Multa fecisti tu, Domine Deus meus, mirabilia tua, et cogitationibus tuis non est qui similis sit tibi. *Psalm.* LIX.

de soumettre nos inclinations naturelles à votre volonté, que tout le reste de la nature.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Il y a sujet de craindre que nous ne croyons pas comme il faut.

Il y a trois principes touchant la foi, qu'il faut regarder comme absolument certains. Le premier, que la foi peut croître ou diminuer en nous. Le second, qu'elle diminue fort en ce temps. Et le troisième, que la cause principale de sa diminution vient de ce qu'on ne veut pas faire ce que la foi nous enseigne. Nous aimons mieux ne pas croire pour n'être pas obligé de faire, que de croire, et de ne pas vivre selon notre croyance ; car nous serions trop gênés dans notre conscience, qui nous reprocherait toujours le mal qu'elle connaît. Mais, mon âme, en conscience est-ce là un bon calcul, est-ce bien raisonner de dire : Je ne veux pas voir le mal que je fais, afin de le faire plus librement et sans reproche, puisqu'il y a autant de mal de le faire sans consentir à le voir, que de le voir et de le faire.... Que dirais-tu d'un insensé qui se précipiterait dans une fosse, et qui ne voudrait pas la voir pour s'excuser de sa folie ? C'est toi qui te jettes dans ce principe de tous tes vices et de tes défauts, et puis tu dis que tu ne crois pas que ce soient de si grands péchés ? Qu'est-ce donc, sinon dire que tu ne veux pas voir ton péché ? Qu'est-ce donc, sinon dire que tu ne veux pas voir le précipice, afin de t'y jeter plus follement et de t'excuser de ta folie ?

DEUXIÈME POINT.

Ce défaut de foi vient particulièment de la vaine gloire.

Ce grand défaut de foi vient de la vaine gloire ; et on peut en donner trois raisons. L'une que Dieu, haïssant l'orgueilleux, remue son chandelier de devant lui, comme il le dit, et lui ôte la foi. L'autre que le monde n'approuvant pas plusieurs bonnes choses, que nous ferions si nous ne craignions ce qu'il dira, nous empêche de les faire et rend notre foi comme inutile et morte. La troisième enfin, est que étant superbes et vains, nous croyons avoir de l'esprit, et cette présomption nous porte à condamner de simplicité et de faiblesse, tout ce que nous n'approuvons pas; de sorte que, au lieu de nous soumettre aux vérités de la foi, nous nous permettons

d'en parler et de les juger ; je vous laisse à penser si, en agissant ainsi, on peut croire. Non, non, il n'est pas plus véritable que le premier ange, et le premier homme se perdirent par la trop bonne opinion qu'ils eurent de leur esprit, que ces prétendus esprits forts se perdent par leurs prétentions ; comme s'il pouvait y avoir un meilleur esprit que celui de Dieu, et comme s'il pouvait mieux être reconnu que dans notre sainte religion, qui est toute spirituelle ?

O mon Dieu! quand même je devrais être raillé par cette sorte de gens, donnez-moi votre esprit, je leur témoignerai que c'est avoir un esprit plus fort de porter les moqueries du monde pour conserver sa foi, que de quitter sa foi pour ne pouvoir supporter les moqueries du monde.

TROISIÈME POINT.

Il faut donc pour cette raison éviter la vanité.

Tirez donc maintenant ces trois conclusions pour vous mettre en défense contre la vanité. La première, qu'elle est un plus grand mal qu'on ne pense ordinairement, puisque vous voyez qu'elle ruine la foi qui est le fondement de la religion. La seconde, qu'il ne faut pas plus adhérer à la vanité qu'à une erreur ou à une hérésie ; car en effet, c'est une erreur et une espèce d'hérésie de s'opposer à la vérité. La troisième, qu'il en faut venir à la pratique, combattant autant de fois qu'elles se présenteront, et avec autant de générosité toutes les pensées de vanité, que vous résisteriez aux autres suggestions contre la foi ; autrement vous ne ferez jamais rien, pas plus que celui qui s'arrête toujours à regarder d'où vient le vent, ne semera son grain.

Oh! que bienheureux est celui qui regarde plutôt ce que lui dit son Dieu pour le croire, et ce qu'il lui ordonne pour le faire ! Mon Dieu, accordez-moi cette grâce, vous aurez fait un des plus grands miracles, vu les difficultés naturelles que je ressens et qui s'opposent à votre grâce ; mais, puisque vous pouvez vous assujettir toute la nature, pourquoi ne vous assujettiriez-vous pas mon naturel ?...

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

GUÉRISON DES DIX LÉPREUX APPLIQUÉE A LA CONFESSION.

Jésus, notre maître, ayez pitié de nous [1] !

Le Sujet pris de l'Evangile du jour, est rapporté dans les trois points de la méditation et appliqué aux trois parties de la pénitence, qui sont la contrition, la confession et la satisfaction.

La Fin est de se renouveler dans la parfaite pratique de ce sacrement.

La Forme est en ces trois points, qui contiennent les trois parties de la pénitence.

1° La contrition comprise dans ces paroles : *Jésus, notre maître, ayez pitié de nous* !

2° La confession indiquée par celles-ci : *Allez, montrez-vous aux prêtres.*

3° La satisfaction exprimée par ce lépreux qui, se voyant guéri, s'en retourna vers Notre-Seigneur, et lui rendit ses actions de grâces.

PREMIER POINT.

LA CONTRITION COMPRISE DANS CES PAROLES.

Jésus, notre maître, ayez pitié de nous.

On connaît assez ces trois parties de la Pénitence, mais parce qu'on pense les connaître suffisamment, et qu'on les met souvent en pratique, il y a danger qu'on ne le fasse que par routine, sans aucun sentiment de dévotion et sans aucun profit. Il est donc utile de renouveler de temps en temps cette connaissance, et d'examiner l'usage qu'on en fait, car c'est une matière si importante qu'on ne saurait assez s'y perfectionner; et comme on s'en sert pour remédier aux fautes qu'on a commises, il est bien raisonnable qu'on s'efforce de s'en servir avec le moins de défaut qu'on pourra.

[1] Jesu, præceptor, miserere nobisS. *Luc.* XVII.

Pour ce qui est de la contrition, repassez dans votre esprit trois vérités qui la concernent. La première, que c'est un des plus utiles exercices de la vie dévote, si l'on s'en acquitte dignement; c'est comme une imitation et une expression de la puissance et de la bonté divine, qui d'une parole remet toutes choses en état. En effet, une contrition parfaite remet aussitôt en bon état une conscience et une âme souillées par le péché[1]. Oh! quel bonheur si l'on s'en acquittait bien...

La seconde est que, pour former un acte de contrition avec la grâce de Dieu, il faut premièrement reconnaître la bonté divine, qui a été offensée [2], puis s'humilier dans la pensée de son péché ; et enfin en demander pardon, et l'espérer de cette même bonté qu'on a offensée. Tout cela n'est que justice pour se réconcilier avec son Dieu. Mais comment s'en acquitte-t-on, avec quel sentiment, quelle tendresse, et quelle résolution !...

La troisième vérité est, que bien qu'il ne soit pas nécessaire pour former cet acte de contrition de proférer aucune parole, et qu'il suffise de le faire dans son cœur; néanmoins, pour plus de sûreté et pour exciter votre dévotion, il est toujours bon d'exprimer les sentiments de son cœur par quelque parole qui les enflamment davantage. Or ces paroles de l'Evangile conviennent parfaitement : *Jésus notre maître! ayez pitié de nous.* C'étaient dix pauvres lépreux qui, voyant de loin Notre-Seigneur, lui adressèrent tous ensemble cette prière [3]. Pour mieux reconnaître comment ces paroles sont propres à cet effet, remarquez qu'elles contiennent les trois choses les plus nécessaires pour la contrition, que nous avons rapportées dans la seconde vérité. La première était de reconnaître la bonté divine ; c'est en proférant ce saint nom de Jésus que nous le ferons, car on ne saurait penser à Jésus sans penser à la bonté divine ; et comme la pensée de la bonté donne de la douleur parce qu'elle est offensée par le péché, ainsi le nom de Jésus donne de l'espérance

[1] Aufer rubiginem de argento, et egredietur vas purissimum. *Prov.* xxv.

[2] Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ. *Jerem.* II.

[3] Occurrerunt ei decem viri leprosi, qui steterunt a longè, et levaverunt vocem dicentes : Jesu, præceptor, miserere nostri.

parce qu'il est un nom de piété et de miséricorde. Ah ! Jésus, mon Seigneur, qui êtes la bonté même, qu'ai-je fait, et à quoi ai-je pensé quand je vous ai offensé ?... Ah ! péché, quel mal es-tu, puisque tu t'en prends à la bonté même, que tu l'attaques et que tu ne prétends rien moins que la détruire. La seconde chose que nous disions être à faire dans la contrition, c'était de s'humilier dans la vue de son péché [1], et ce mot de *maître* vous y excite, s'il est bien compris, car qui dit maître, dit, par conséquent serviteur ou disciple ; et le pécheur reconnaissant Jésus pour son maître, avoue qu'il est son sujet, qu'il est obligé d'accepter sa loi et de la garder. Il reconnaît qu'il y a manqué, qu'il mérite d'en être châtié, et alors il s'humilie et se confond ; il n'en faut pas davantage, si l'on s'en acquitte bien. Ah ! Jésus, mon Seigneur et mon maître, que vous m'avez donné de bonnes lois, elles étaient si douces, si faciles à garder par le moyen de votre grâce, et néanmoins je les ai si souvent et si facilement violées !... Oh ! quel Maître, oh ! quel disciple, oh ! quelle règle de vie !... Oh ! quelle vie déréglée !... Quelle grandeur et quelle bonté dans ce maître ! quelle indignité et quelle malice dans son sujet et son disciple ! Jésus, mon Seigneur et mon maître, ayez pitié de moi.

Ces dernières paroles servent à rendre la contrition parfaite, en confessant son péché et sa misère, et en demandant le pardon, qu'on obtiendra d'autant plus facilement, qu'on reconnaîtra d'une part sa misère, et de l'autre la miséricorde de son maître et de son Dieu [2]. Ce qui s'exprime parfaitement bien par ces paroles : *Ayez pitié de moi* ; car on n'a pitié qu'à cause de la misère ; de sorte que, quand nous demandons à Jésus qu'il ait pitié de nous, nous lui déclarons notre misère, nous l'émouvons afin qu'il ait pitié de nous, et qu'il nous fasse miséricorde. Et quoique la grandeur de nos péchés dût s'opposer à la miséricorde, néanmoins la grandeur de notre misère l'excite plutôt qu'elle ne l'empêche, pourvu qu'on reconnaisse qu'il est aussi

[1] Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. *Isa.* XXXVIII.

[2] Dic Mi in fletu cordis : Aspice infelicem, pietas immensa, respice crudelem, misericordia publica, etc. S. Aug. serm. VII, *de Temp.*

miséricordieux que nous sommes misérables, qu'il est aussi bon que nous sommes mauvais. Oui, mon Jésus, mon Seigneur et mon Maître, je le reconnais, et j'ai bien sujet de reconnaître l'excès de vos bontés sur mes misères ; ou si je ne le connais pas encore comme je le devrais, c'est là ma grande misère, qu'étant aussi misérable que je le suis, et vous m'étant un si bon maître, toutefois je n'en aie ni le sentiment, ni la connaissance que je devrais en avoir. Mais, je vous prie, ayez pitié de moi, et me pardonnez le passé, éclairez-moi d'une nouvelle lumière, afin que je puisse avoir une plus claire connaissance, et de vous et de moi ; et que, par ce moyen, je puisse mieux et plus parfaitement m'écrier : Jésus mon Seigneur et mon Maître, ayez pitié de moi!

DEUXIÈME POINT.

LA CONFESSION DÉCLARÉE PAR CES PAROLES : *Allez et montrez-vous aux prêtres.*

Allez et présentez-vous aux prêtres. Voilà la figure de la seconde partie du sacrement de pénitence, la confession auriculaire ; sur ce point remarquez principalement trois choses :

La première est de demander toujours la lumière pour connaître, et la grâce pour déplorer vos péchés ; car comme il est très-difficile de les connaître, on ne saurait en être bien éclairci sans une lumière du ciel et sans une grâce toute particulière. O mon Dieu, disait Job, montrez-moi, s'il vous plaît, mes iniquités et mes péchés [1],

La seconde est, qu'après les avoir vus et déplorés, s'ils ne sont que véniels, il faut en choisir quelques-uns pour s'en confesser, avec les circonstances qui peuvent donner plus de confusion et de douleur ; comme par exemple, que vous vous en êtes déjà confessé, que vous aviez fait une ferme résolution de vous en amender, et que vous aviez même une lumière et une inspiration particulières qui vous en détournaient, et quelques autres

[1] Quantas habeo iniquitates et peccata, scelera mea et delicta ostende mihi. *Job.* XIII.

circonstances semblables qu'il ne faut pas omettre, parce qu'il n'y a point d'action qu'il faille faire plus sérieusement que celle-là ; si une fois on la fait mal, il n'y a plus de moyen de se purifier et de se tenir net devant Dieu. Si le sel dont on se sert pour préserver les viandes de la corruption est gâté, comment recouvrera-t-il la vertu qu'il a perdue [1] ?

La troisième est de se présenter à la confession par le motif d'obéissance, comme si l'on entendait ces paroles de la bouche de Notre-Seigneur : *Allez vous présenter aux prêtres,* et que l'on voulût commencer, dès lors, en lui obéissant, à satisfaire et à réparer l'offense commise contre l'obéissance et la fidélité qu'on devait rendre à ses conseils.

Réfléchissez maintenant sur le passé, pour voir comment vous vous êtes comporté touchant ces trois avis ; et, si vous y reconnaissez quelque défaut, examinez d'où il vient, apportez-y le remède, regardez cette action comme une des plus importantes de toutes celles de votre vie. Quoi de plus important, en effet, que de se réconcilier avec son Dieu ! que de se mettre dans l'état où l'on voudrait mourir ! que de se disposer à recevoir les grâces que Dieu veut nous communiquer ? Il n'y a rien qui lui ouvre autant votre cœur, que de l'ouvrir entièrement à la confession. Faites donc que celle d'aujourd'hui soit la réparation de toutes les autres, et confessez franchement que vous avez souvent manqué dans vos confessions précédentes. Je me confesserai, faut-il dire avec David [2], oui, j'ai résolu que je me confesserai sans me flatter et sans m'épargner, je dirai tout ce que je croirai être de plus humiliant, et de plus capable de me mettre dans l'état de recevoir une entière absolution de tous mes péchés.

[1] Quando sit pœnitet ut tibi amarum sapiat in animo, quod ante dulce fuit in vita, et quod te prius delectabat in corpore, ipsum te cruciet in mente. S. Aug. serm. VII, *de Temp.*

[2] Dixi, Confitebor adversum me injustitiam meam Domino. *Psalm.* XXXI.

TROISIÈME POINT.

LA SATISFACTION FIGURÉE PAR L'UN DES LÉPREUX, QUI SE VOYANT GUERI S'EN RETOURNA VERS NOTRE-SEIGNEUR.

Les dix lépreux allant se présenter aux prêtres, selon le commandement de Notre-Seigneur, se trouvèrent parfaitement guéris en y allant; l'un d'entre eux qui était Samaritain, retourna aussitôt sur ses pas, et se mit à louer Dieu à haute voix, et se jeta la face contre terre aux pieds de Notre-Seigneur, pour le remercier de la guérison de sa lèpre[1]. Vous trouverez dans trois circonstances du retour de ce Samaritain, le modèle d'une parfaite satisfaction.

La première est qu'il se mit à louer et à remercier Dieu ; c'est ce que nous devons faire aussitôt que nous sommes sortis du confessionnal ; nous devons bénir et remercier Dieu pour la grâce de l'absolution et du pardon de nos péchés, qu'il vient de nous accorder avec autant de facilité. O quel bienfait ! Mais qu'il est peu apprécié !...

La seconde est que cet homme vient reconnaître Jésus comme son Sauveur et son Seigneur, l'adorant et s'offrant à son service. C'est ce qui doit suivre l'action de grâces ; il faut s'offrir de nouveau à son Seigneur et à son maître, dont on s'est retiré par le péché. Car puisque la confession n'est qu'un rappel et un retour au droit chemin, qui conduit à la vie éternelle, et que Jésus est la voie et le guide, que nous devons suivre contre les mouvements déréglés de la nature, il n'y a point de dévotion plus convenable en ce moment, que de se mettre bien avec lui ; et il n'y a point d'autre moyen plus propre de s'y bien mettre, que de reconnaître ce qu'il vous est, et ce que vous lui êtes, et de lui protester que vous voulez lui rendre tous vos devoirs, sans vous en écarter dorénavant. Nous sommes à votre discrétion, disaient les Israélites à David, quand ils le reconnurent

[1] Et factum est dum irent, mundati sunt : unus autem ex illis, ut vidit qui mundatus est, regressus est cum magna voce, magnificans Deum, et cecidit in faciem ante pedes ejus, gratias agens, et hic erat Samaritanus.

pour leur roi ; nous sommes votre bouche et votre chair, nous sommes vos enfants, vos frères, vos serviteurs et votre tout. C'est vous qui devez nous conduire partout où nous devons aller [1].

Enfin, la troisième circonstance est que ce Samaritain ne quitta point Notre-Seigneur, et ne retourna point dans sa maison, qu'il n'eut entendu ces paroles de sa bouche : Allez, votre foi vous a sauvé [2]. De même on ne devrait sortir de la confession et de la communion, que pour agir purement selon les lumières et selon les ordres de Jésus. Et cet esprit de componction et de dévotion, que l'on reçoit dans ces divins sacrements, devrait passer dans les autres actions de la journée, sans s'arrêter seulement à la première demi-heure qui suit; car on doit se persuader que toutes les fois qu'on se confesse et qu'on communie, on reçoit avec la grâce du sacrement, une nouvelle obligation de veiller plus soigneusement sur soi-même, tant par reconnaissance pour le bienfait qu'on vient de recevoir, que par fidélité à la grâce, qui porte toujours la personne à s'avancer, et à croître dans la perfection de son état.

Oh ! qu'il s'en trouve peu qui soient ainsi fidèles !... Eh quoi ! Ne sont-ils pas dix qui ont été guéris, disait Notre-Seigneur, où sont donc les neuf autres ? Il ne s'en est pas trouvé un seul, sinon cet étranger, qui soit venu reconnaître son bienfaiteur, et rendre gloire à Dieu [3]. Hélas ! n'est-ce pas ce qui se passe parmi nous ? Combien ne s'en trouve-t-il pas aussi, qui s'approchent du sacrement pour se purifier de la lèpre de leurs péchés, et qui néanmoins ne se corrigent pas comme ils le pourraient, et comme ils le devraient ! D'ou vient cela, sinon qu'ils ne se persuadent pas qu'ils sont obligés à une plus grande vigilance, pour seconder et suivre les mouvements de la grâce. Ils viennent se laver, et puis ils se souillent de nouveau, dit l'Ecriture [4] ;

[1] Ecce nos, os tuum et caro tua sumus. Dixit autem Dominus ad te : Tu pasces populum meum Israël, et tu eris dux super Israel. II *Reg.* v.

[2] Surge, vade, quia fides tua te salvum fecit.

[3] Respondens autem Jesus dixit: Nonne decem mundati sunt, et novem ubi sunt ? Non est inventus qui rediret et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena.

[4] Qui baptizatur a mortuo, et iterum tangit eum, quid proficit lavatio illius ?

à quoi leur sert leur pénitence et leur humiliation ! Et ce qui est plus étonnant, c'est que, comme les neuf lépreux, qui manquèrent à leur devoir, étaient Juifs de nation et de religion, et que, par conséquent, ils devaient être plus dévots que ce Samaritain ; de même vous verrez que des prêtres et des religieux sont souvent moins recueillis et moins touchés les jours de leur confession et de leur communion, que des séculiers ou des grands pécheurs.

C'est l'habitude, direz-vous, qui émousse le sentiment des objets qu'on touche souvent. Mais quoi qu'il en soit, n'y a-t-il pas des moyens de remédier à ce mal ? N'y a-t-il point de considérations capables de conserver son cœur dans des sentiments de dévotion, ou de réveiller l'esprit, si parfois il s'appesantit ? Que ne les prenez-vous donc ?... Que ne considérez-vous que cette confession d'aujourd'hui pourrait bien être la dernière, et que, ayant à communier ensuite, c'est comme si vous alliez mourir et être présenté devant Dieu ? Car qu'importe que Jésus votre juge, vienne à vous dans cette vie, ou que vous alliez à lui dans l'autre, puisque c'est le même Jésus et la même âme qui doivent se recevoir l'un l'autre, et qu'il faudrait être aussi pur pour le recevoir, que pour en être reçu ?... Que ne pensez-vous encore que pour avoir reçu cent fois le pardon de vos péchés, vous n'êtes pas moins obligé qu'après la première absolution que vous avez reçue, ou plutôt que vous êtes plus obligé, vu que le centième péché est plus grand que le premier, ou que le même péché devient plus grand après qu'on l'a commis cent fois, qu'après la première fois ? Vous donc qui vous confessez si souvent, qui ne confessez presque que les mêmes péchés, vous les avez commis des centaines de fois, et après cela vous n'en auriez pas plus de regret, pas plus de sentiment et vous ne seriez pas plus obligé de vous en amender ?... O mon Dieu ! je le reconnais, et cette pensée est de nature à m'éloigner des sacrements. Mon fils, s'éloigner des sacrements n'est pas le meilleur remède pour s'en approcher plus dignement ; mais

Sic homo qui jejunat in peccatis suis et iterum eadem faciens quid proficit humiliando se ? *Eccli.* XXXIV.

c'est d'en approcher, comme si on n'y devait plus revenir, et d'y retourner toujours avec cette disposition, d'en approcher chaque fois, comme si c'était la dernière fois de sa vie...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la contrition sur ces paroles : Jésus, ayez pitié de nous.

Il n'y a rien de plus connu, que les trois actes de la pénitence, on les fait si souvent, qu'il semble que nous n'avons rien à apprendre à ce sujet; mais c'est justement pour cette raison que ces exercices sont communs et ordinaires, qu'il est utile d'y réfléchir de temps en temps, afin d'éviter la routine. Considérez donc sur ces paroles des dix lépreux : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous, le modèle d'une parfaite contrition. Car si, pour la contrition parfaite, il faut se représenter la bonté divine qu'on a offensée, s'il faut s'humilier dans la connaissance de la grandeur de Dieu et de son propre néant, s'il faut lui demander pardon de son péché; tout cela est si parfaitement compris dans ces paroles, qu'il ne faut que les dire de cœur et de bouche, pour faire ce grand acte qui répare le péché....

Comment vous y comportez-vous ?... O mon Jésus, je vous demande premièrement pardon du défaut de mes contritions passées, je reconnais m'y être excité trop légèrement. Mon fils, le défaut de tes contritions n'est pas précisément dans le peu de temps que tu y consacres ; mais il est plutôt dans la lâcheté de ton cœur. Peu de temps employé avec ferveur à cet effet, me plairait davantage que plus de temps,mais aussi plus de lâcheté.

DEUXIÈME POINT.

De la confession sur ces paroles : Allez, montrez-vous aux prêtres.

Allez et montrez-vous aux prêtres. Vous trouvez dans ces paroles la confession des péchés que l'on fait au prêtre. Sur ce point recevez ces trois avis ; l'un, qu'il faut toujours demander la lumière du ciel pour pouvoir mieux connaître la quantité et la qualité de nos péchés; car si nous ne devons rien faire qu'après la prière, beaucoup moins devons-nous entreprendre cette action si divine, sans avoir témoigné à notre Dieu, que nous sommes trop faibles pour l'exécuter sans sa grâce, vu la

malice de notre nature, qui se cache en se découvrant; qui s'excuse en s'accusant, et qui pèche souvent en se confessant de ses péchés. O Dieu! qu'il faut de grâce pour se prémunir contre cette faiblesse.

Le second avis est que de plusieurs péchés véniels on en choisisse un certain nombre avec leurs plus notables circonstances, qui soient capables de nous humilier et de nous confondre davantage en les confessant. Il n'y a rien que la nature fuie autant que ces confusions, et rien que la grâce conseille davantage; c'est en suivant ses conseils que l'on fait voir la fidélité de son cœur. Le troisième avis est que vous alliez à la confession par obéissance à cette parole de notre Jésus : *Allez trouver le prêtre.* Soyez bien aise d'obéir pour réparer vos désobéissances; et, afin que la réparation soit entière, faites que votre obéissance soit accompagnée d'amour et d'un parfait désir de réparer vos fautes. Quiconque apporte plus d'amour, remporte plus de pardon. La mesure de la grâce, c'est celle du cœur; plus vous l'ouvrirez, plus il sera rempli des biens du ciel.

TROISIÈME POINT.

De la satisfaction exprimée par le retour d'un des dix lépreux.

C'est bien peu, que de dix lépreux qui furent guéris, il n'y en eut qu'un seul qui revint reconnaître son bienfaiteur; mais c'est assez pour vous apprendre la pratique de la satisfaction, en remarquant trois circonstances de son retour, et les appliquant à cette troisième partie du sacrement. La première, qu'il remercia Dieu du bien qu'il venait de recevoir. C'est ce que vous devez toujours faire en sortant de la confession, où vous avez reçu le plus grand bien qu'il y ait dans ce monde, qui est de vous être réconcilié avec votre Dieu. La seconde circonstance est qu'il se prosterne aux pieds de Jésus-Christ, le reconnaissant pour son Seigneur et son Sauveur, et s'offrant à lui comme son serviteur. Ce sont les sentiments dans lesquels vous devez être en ce moment. Il faut vous mettre dans l'état ou vous voulez vivre et mourir; il faut vous mettre aux pieds de Jésus, pour vous offrir de nouveau à son service. La troisième enfin est, que cet homme ne s'en alla point que Notre-Seigneur ne le lui eût commandé. Et vous, n'allez et venez, ne faites ou ne laissez rien qui ne soit conforme à la volonté de Jésus, qui n'est pas moins présent et près de vous par sa grâce, pour vous aider, qu'il ne l'était de cet homme qu'il renvoya.

Cette pratique de vivre en esprit, doit être aussi souvent renouvelée que

la confession, puisque la confession est un renouvellement de vie et d'esprit ; et ce renouvellement doit être plein de ferveur, puisque nous devons le mettre toujours en pratique; car la ferveur d'un jour sert tellement à l'autre, que vous devez être aujourd'hui plus fervent qu'hier, et demain plus qu'aujourd'hui! O mon Dieu, d'où vient donc qu'il semble qu'on se refroidit plutôt par l'habitude des œuvres de dévotion, qu'on ne devient fervent? Mon fils, c'est qu'on ne considère pas les motifs qui doivent échauffer le cœur, et qu'on s'arrête plus à une dévotion sensible que solide.

DESSEIN DES MÉDITATIONS DE CETTE SEMAINE.

Après que Notre-Seigneur eut guéri ce paralytique près de la piscine, et qu'il eût justifié sa conduite devant les Juifs, comme nous l'avons vu la semaine précédente, il retourna en Galilée, puis il envoya encore ses disciples prêcher. Mais auparavant il les retira à l'écart, dans une espèce de solitude, pour leur faire reprendre un peu la vigueur du corps et de l'esprit; puis, ayant traversé la mer, il parut en Galilée, où une grande multitude le suivit avec tant de persévérance, qu'elle demeura trois jours sans manger. Mais enfin, il la nourrit avec cinq pains et deux poissons, et lui parla longuement du saint sacrement de son corps et de son sang, qu'il devait bientôt instituer ; et dont cette nourriture miraculeuse était une belle figure. Par consequent, après avoir médité sur cette retraite et sur le miracle de la multiplication des pains, nous considérerons les paroles les plus remarquables de Notre-Seigneur, qui concernent ce grand mystère de l'Eucharistie.

LUNDI.

RETRAITE DE NOTRE-SEIGNEUR ET DES APOTRES DANS LA SOLITUDE.

SUR CES PAROLES:

Venez avec moi à l'écart dans ce désert, et prenez un peu de repos[1].

LE SUJET et LA FIN de la méditation seront d'apprendre, à l'exemple de Notre-Seigneur, à faire quelquefois cette retraite, soit afin de se renouveler, ou pour se mieux préparer à une bonne communion.

LA FORME est en ces trois points, qui sont pris des paroles de Notre-Seigneur.

1° Notre-Seigneur s'adresse à tout le monde quand il dit: *Venez.*

2° Quel est le lieu où il appelle sur ces paroles: *Dans un lieu désert l'écart.*

3° Pourquoi les y appelle-t-il? *Pour y prendre un peu de repos.*

PREMIER POINT.

NOTRE-SEIGNEUR APPELLE TOUT LE MONDE A CETTE RETRAITE.

Considérez à loisir combien il importe de n'entreprendre aucun dessein et de ne faire aucune action, que selon l'ordre et la volonté de Notre-Seigneur, qui nous y appelle; car de cette manière, nous sommes bien plus assurés de ce que nous faisons, les mérites que nous amassons sont et plus nombreux et plus nobles, que si nous n'avions pas ce motif devant les yeux, puisqu'il est la voie, la sagesse, l'ordre, et celui qui ordonne tout. Cette divine sagesse, se trouve dans les desseins les plus généreux, et dans toutes les plus nobles entreprises; elle est toujours accompagnée de conseil et d'équité[2]; et, enfin elle fait ressentir ses effets d'un bout du monde à l'autre, disposant de toutes choses avec autant d'efficacité que de douceur.

[1] Venite seorsùm in desertum locum et requiescite pusillum. *S. Marc.* VI.

[2] Ego sapientia habito in consilio, et eruditis intersum cogitationibus. Meum est consilium et æquitas, mea est prudentia, mea est fortitudo. *Prov.* VIII.

Ce principe est vrai en général, appliqué à toute sorte d'actions et d'entreprises, mais il ne l'est pas moins assurément s'il s'agit de se retirer pour quelque temps, du bruit et du tracas du monde, pour vaquer seulement à Dieu, et à cette grande affaire de l'éternité, qui est pour nous l'unique chose nécessaire. Ce qu'il faut donc considérer principalement en ce point, c'est que Notre-Seigneur nous y appelle tous en général, par ce mot qu'il adresse à ses Apôtres : *Venez*, et par cette promesse qu'il nous fait par un de ses prophètes [1], de conduire nos âmes dans la solitude, afin d'y parler plus sensiblement à notre cœur. Mais nous pourrons mieux reconnaître qu'il nous y invite en particulier, par ces trois marques.

Premièrement, si nous sentons quelque mouvement qui nous pousse à nous recueillir, ou quelques fois le mois, ou quelques fois l'année, nous devons présumer que c'est la voix de Notre-Seigneur, qui dit à notre âme comme à son épouse : Venez ma colombe, venez à l'écart dans la solitude, suivez-moi [2]. C'est alors qu'il lui faut dire aussitôt : Me voici, Seigneur, car vous m'avez appelée ; j'écouterai ce que me dira mon Seigneur [3].

Secondement, quand c'est une personne religieuse, elle y est invitée, ou par la règle de son ordre, ou par la voix de son supérieur, ou par le besoin qu'elle en éprouve après quelque dissipation d'esprit, ou avant d'accepter d'entreprendre quelque charge. Si c'est une personne du monde, elle reconnaîtra qu'elle y est appelée, si cette pensée lui est suggérée par celui qui dirige sa conscience, ou si elle se trouve en peine de prendre une décision sur le genre de vie qu'elle doit embrasser, ou si elle a à traiter quelque autre affaire d'importance, qui mérite qu'on y pense sérieusement devant Dieu. On peut dire que c'est Jésus qui appelle, puisqu'il parle par la nécessité, par la raison et par ses serviteurs, aussi bien que par ses inspirations.

Enfin, il vous arrivera quelquefois qu'en préparant ou en

[1] Ecce ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. *Osée* II.

[2] *Cant.* II.

[3] Ecce ego, quia vocasti me. I *Reg.* III.

faisant votre méditation, soit à propos de votre sujet ou non, vous vous sentirez extraordinairement touché de vous adonner plus sérieusement à la perfection, et au soin de votre salut. Vous sentirez que les pensées de la mort, du jugement, de l'éternité, de l'autre vie se présenteront plus vivement à votre esprit, ou exciteront en vous une dévotion extraordinaire ; ne doutez point alors que Notre-Seigneur n'ait quelque dessein particulier, pour vous tenir plus recueilli et plus près de lui[1]. Que si, dans cette méditation même, vous veniez à vous représenter ces années éternelles, comme parle David [2], et que l'heure vous semblât trop courte pour y penser comme le sujet le mérite, et que votre cœur le semble désirer, vous pouvez conclure aussitôt qu'il est donc bien raisonnable de prendre plus de temps pour y vaquer autant que la chose mérite.

De plus, si vous voulez réfléchir sur les tracas et les embarras de cette vie, vous trouverez que cette retraite est non-seulement convenable, mais même nécessaire pour se recueillir après ces longues distractions occasionnées par vos occupations ordinaires, pour réchauffer tant de froideurs qui surviennent, pour rejoindre ce qui se rompt, pour relever ce qui baisse trop, pour rabaisser ce qui monte trop haut, pour rechercher ce qui se perd, pour affermir ce qui penche, pour ranimer ce qui se meurt ; et, enfin, pour remplir tous les devoirs d'un bon pasteur à l'égard de son troupeau, d'un capitaine dans son armée, d'un visiteur parmi ceux qui sont sous sa direction. Il faudrait ne pas connaître les dommages que nous recevons tous les jours de nos ennemis, pour ne pas savoir le besoin que nous avons de les réparer par ces retraites.

Ajoutez le grand bien qui en revient ; on ne le croirait pas, tant il est grand, mais c'est la vérité que personne ne se laisse

[1] Cor meum conturbatum est in me, et formido mortis cecidit super me. Timor et tremor venerunt super me, et contexerunt me tenebræ. Et dixi : Quis dabit mihi pennas sicut columbæ et volabo, et requiescam ? Ecce elongavi fugiens ; et mansi in solitudine. *Psalm.* LIV.

[2] Cogitavi dies antiquos et annos æternos in mente habui, et meditatus sum nocte cum corde meo et exercitabar, et scopebam spiritum meum. *Psal.* LXXVI ; Ezech. XXXIV.

attirer à cette sainte solitude, sans en sortir tout autre qu'il n'y est entré ; et c'est un des moyens dont Notre-Seigneur se sert aujourd'hui plus sensiblement, pour se communiquer et pour faire ces miracles de grâce. De sorte que, quand il n'y aurait que ce grand fruit qu'on en retire, c'est une voix qui parle assez haut pour se faire suivre, c'est un signe assez visible pour nous dire que c'est là que Jésus nous attend, et que si on lui obéit, et qu'on aille le trouver, il faut en espérer toute sorte de bénédictions. Mais aussi, si on fait la sourde oreille, il y a sujet de craindre qu'il ne nous fasse ce reproche de la Sagesse : Je vous ai appelés et vous m'avez refusé, vous m'appellerez et je n'en tiendrai aucun compte [1]. Pour toutes ces raisons, et principalement par égard pour celui qui vous appelle, disposez-vous à le suivre, demandez-lui ces ailes de colombe que souhaitait David, pour y voler aussitôt, et dites-lui de bon cœur avec Job : Vous m'appellerez et je vous répondrai. Je suis certain que vous me donnerez la main pour aller où vous m'appellerez [2].

DEUXIÈME POINT.

DU LIEU OU NOTRE-SEIGNEUR APPELLE, SUR CES PAROLES : *A l'écart et dans un lieu désert.*

Venez à l'écart dans le désert. Remarquez cette parole, *à l'écart ;* c'est-à-dire qu'il faut s'éloigner du tracas du monde, des compagnies, des affaires ; ou hors de sa maison, ou dans sa maison même, en quelque chambre séparée, pour s'appliquer tout entier à cette affaire de notre salut. Mais parce que nous portons le monde avec nous, et que nous-mêmes nous sommes par nos penchants déréglés ce mauvais monde, il servirait de bien peu de se retirer en quelque lieu, si écarté soit-il, si nous ne quittions trois sortes de compagnies fort pernicieuses, qui ne nous quittent jamais, à moins que nous les congédiions. La première s'attache à notre entendement, et ce sont les maximes du monde qui l'obsèdent tellement, qu'il ne connaît et n'entend

[1] Quia vocavi et renuistis, etc. *Prov.* I.

[2] Vocabis me, et ego respondebo tibi, operi manuum tuarum porriges dexteram *Job.* XIV.

presque rien que par leur avis, et leur avis est aussi éloigné des desseins qu'on doit avoir dans cette retraite, que le ciel est éloigné de la terre. Arrière donc toutes ces préoccupations d'esprit, qui l'empêchent de distinguer les lumières du ciel. Venez à l'écart, et retirez-vous de toutes les fausses croyances du monde, car il appelle bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien; et venez apprendre de votre Emmanuel [1], à en faire le discernement, puisqu'il est venu du ciel pour nous l'apprendre.

L'autre sorte de compagnie qu'il faut chasser, s'attache à notre volonté, et la rend aussi incapable de recueillement, que si on était en plein marché. Ce sont ses affections, ses désirs, ses craintes, ses joies, ses tristesses, ses amours, ses haines, ses poursuites, ses fuites, ses complaisances, ses répugnances qui, étant toutes naturelles et sensibles, ne font qu'inquiéter et tourmenter cette pauvre âme, qui porte ainsi son monde en le quittant, si elle ne quitte ses affections mondaines [2]. Ce n'est pas que la volonté soit sans affections, au contraire, dans cette sainte retraite, elles n'en sont que plus vives ; mais ses affections sont toutes saintes, toutes célestes, toutes divines; elles sympathisent aussi peu avec les affections de l'appétit sensible, que la manne avec les oignons d'Egypte, qu'Isaac avec Ismaël, ou Sara avec Agar. Il faut donc nécessairement se défaire des unes pour se rendre capable de recevoir les autres.

La mémoire comme les deux autres facultés de l'âme, doit aussi s'éloigner d'une autre sorte de compagnie, c'est le souvenir et la représentation de toutes les images et des objets, qui se sont introduits dans l'esprit par les sens. Il faut qu'elle s'en dégage autant qu'elle pourra ; autrement elle serait assiégée de distractions, de préoccupations, de pensées étrangères qui l'empêcheront de réfléchir sérieusement sur cette affaire, que l'on ne traite à l'écart et dans un lieu séparé, que pour le séparer des distractions. Il faut donc que la mémoire ne se souvienne du

[1] *Isa.* v ; *S. Matth.* i.

[2] Unde bella et lites in vobis ? Nonne hinc ? Ex concupiscentiis vestris quæ militant in membris vestris ? *S. Jac.* iv ; *Psal.* liv ; Supra.

passé que pour le déplorer, de l'avenir que pour y pourvoir, et du présent que pour le régler[1]. C'est aller à l'écart et au desert, où notre Seigneur appelle, d'y aller ainsi dégagé de toutes les préoccupations du monde, pour vaquer seul à seul, avec celui qui, parlant à l'âme sans aucun bruit de paroles, ne se fait point mieux entendre que dans cette solitude intérieure. Oh ! je ne m'étonne plus s'il a mené une vie si cachée et solitaire. Certainement il y avait de quoi s'étonner de voir un Dieu-Homme, dont les plus chères délices étaient de converser parmi les hommes, y converser néanmoins si peu, que de trente-trois années qu'il vit sur la terre, il en passe trente dans une vie retirée ; et dans les trois qui lui restent pour converser avec les hommes, nous le voyons passer seul les nuits, quelquefois les jours et les nuits, et dans une autre circonstance, quarante jours et autant de nuits de suite[2]. Ne veut-il pas, par cet exemple, nous exhorter à cette retraite, qu'il a ainsi honorée et sanctifiée par sa présence ? O mon Jésus ! qui parlez, et qui réalisez ce que vos paroles signifient, parlez tellement à mon cœur qu'il se retire en lui-même, que vous fassiez vous-même cette retraite intérieure, où il puisse ensuite vous écouter, selon qu'il vous plaira de l'entretenir. Allons, mon âme, allons où notre Jésus nous attend ; mais plutôt sans sortir de nous-même ; laissons le monde se séparer de nous, car il ne faut que cela pour être où il nous veut ; ou s'il faut quelque autre lieu, il sera bientôt trouvé, si le monde n'est plus en nous.

TROISIÈME POINT.

FIN POUR LAQUELLE NOTRE-SEIGNEUR INVITE A LA RETRAITE.

Venez à l'écart, dans un lieu desert, et prenez un peu de repos. Il semble que par ces paroles, Notre-Seigneur ne désire qu'un repos corporel pour ses Apôtres, qui étaient revenus fatigués à la suite de leurs premières prédications. Mais ce repos corporel était la figure du repos spirituel, qu'il désire plus encore pour

[1] Utinam saperent et intelligerent ac novissima præviderent. *Deut.* XXXII.

[2] Erat diebus docens in templo, noctibus verò exiens morabatur in monte qui vocatur Oliveti. *S. Luc.* XXI.

nous; c'est-à-dire le repos des passions et la tranquillité des mouvements de la nature, qui est l'unique ou la principale cause de nos agitations et de nos troubles. La première fin de cette retraite spirituelle est, comme dit un saint, que nous mettions la cognée à la racine, et qu'étant maîtres de nos passions, nous tenions notre esprit en paix [1]. Remarquons donc ici ces trois choses.

La première, que nous sommes grandement troublés par les mouvements de la nature et par les agitations de notre esprit, qui veut d'ordinaire ce qu'il n'a pas, et qui n'est pas content de ce qu'il a. De là vient qu'il s'inquiète dans ses désirs, dans ses craintes et dans ses tristesses; et tant qu'il est dans ses inquiétudes, il est fort mal disposé pour la perfection et pour l'union avec Dieu, qui ne demeure jamais que dans un cœur paisible.

Et partant, pour la seconde chose à remarquer, c'est qu'il faut s'efforcer de s'établir dans cette tranquillité, et dans cette pacification de nos troubles; car alors Notre-Seigneur viendra à nous, nous parlera très-familièrement et veillera sur nous avec autant de soin que s'il n'avait que nous à gouverner. Une communion faite en cet état nous profitera davantage, que dix que nous ferions dans les troubles de la nature; car quoiqu'une personne ne soit point troublée en effet quand elle communie, on dit néanmoins qu'elle est en état de trouble, quand son esprit n'est pas disposé à vivre par le principe de la grâce et de la raison; quand quelque passion règne au dedans, et met l'âme où elle règne en danger de tomber dans le péché. Car ce n'est pas à ces personnes que Notre-Seigneur se communique; mais seulement à celles qui se trouvent dans le désert, qui ont tout quitté pour Dieu, qui ne sont attachées à rien, comme vous le verrez dans la méditation suivante. C'est enfin dans ces âmes qu'il demeure comme dans son temple. C'est là qu'il séjourne, comme dans son palais [2]. C'est là qu'il commande et

[1] Ad radicem securim ponamus, ut purgati a passionibus, pacificam mentem possideamus.

[2] Soyez humble et pacifique et Jésus sera avec vous. *Imitat.* liv. II, ch. VIII.

qu'il gouverne comme dans sa propre maison [1]. D'où il est aisé de voir que ce repos d'esprit est un grand bien, et qu'il consiste dans l'apaisement de nos passions et des mouvements de notre âme.

Ce qui reste en troisième lieu à remarquer; c'est que, comme nous le disions au commencement, une des fins principales de nos retraites spirituelles, doit être de nous mettre dans cette paix et dans cette tranquillité de nos affections [2], moins pour notre propre intérêt, que pour celui de Dieu, qui s'intéresse à notre bien, et qui n'a point de repos en nous, si nous ne sommes nous-mêmes dans le repos. Par conséquent, si nous nous retirons à la voix de Notre-Seigneur, qui nous appelle à l'écart, allons-y aussi pour la fin qu'il nous présente, en nous disant: *Venez à l'écart vous reposer*. Venez chercher votre repos et vous le trouverez. Mais comment le cherche-t-on? C'est en s'examinant soigneusement sur ce qui nous émeut et nous trouble davantage, afin de l'apaiser [3] : C'est en se représentant vivement les maximes de l'ordre, de la paix, et de la perfection, pour s'y conformer dorénavant; c'est en se persuadant efficacement qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, une seule affaire, servir Dieu et se sauver, et que tout le reste n'a de valeur qu'autant qu'il nous sert pour cette fin. C'est d'apprendre à se servir des choses, et non pas à s'y assujettir et à s'en rendre esclave; c'est de ne vouloir jamais que ce que l'on peut, et de ne penser jamais pouvoir ce qu'on ne doit point faire. C'est de se tenir prêt à mourir à toute heure, en ne vivant que comme on voudrait mourir, pour ne mourir que comme on voudrait avoir vécu ; c'est de dépendre de la volonté de Dieu, et de la regarder en toutes choses, pour la suivre uniquement. C'est là chercher sa paix, et la trouver aussitôt qu'on la cherche; car elle ne dépend que de nous avec la grâce, comme il ne dépend que de nous, de nous troubler, ou non.

C'est donc là que Jésus nous appelle; c'est à ce repos, qu'il nous invite, jusqu'à ce que nous soyons dans le repos éternel ;

[1] Factus est in pace locus ejus. *Psalm.* LXXV.
[2] Viæ ejus, viæ pulchræ, et omnes semitæ illius pacificæ. *Prov.* III.
[3] Modicum laboravi, et inveni mihi multam requiem. *Eccli.* LI.

venez, nous dit-il, venez apprendre à vivre en paix parmi les troubles de ce monde, et à vous maintenir dans le repos d'esprit parmi les guerres et les attaques de vos ennemis. Oh ! le digne exercice, d'apprendre ainsi à combattre pour jouir de la paix ! Quelle sagesse de Jésus, d'inviter ainsi les siens à ces retraites, qui semblent si fâcheuses, par des attraits si doux et si charmants, comme le sont ces noms de paix et de repos ! Quelle puissance pour joindre ainsi deux extrêmes si contraires, la solitude et le contentement, la guerre et la paix, le combat et l'accord, le détachement intérieur et la jouissance pleine et entière de toutes choses ! Mais quelle bonté ! de vouloir nous retirer du malheur où nos passions nous entraînent, et de nous faire goûter par avance, le bonheur d'un cœur qui se contente de son Dieu !

Ah ! mon âme ! après cela ne nous laisserons-nous pas aller où Jésus nous appelle ? Mais depuis combien de temps nous appelle-t-il ? Ne tardons-nous point trop ? Qui nous empêche de nous y rendre ?... Et quand nous y serons, c'est à cette solide paix qu'il nous faut aspirer [1] ; c'est à cette parfaite mortification de nos passions qu'il faudra nous résoudre ; car jusques à cette heure nous n'avons encore rien fait, nous n'avons fait que voir ce que nous devons faire, sans y toucher. Nous sommes ces statues, qui lèvent la main sans frapper, nous sommes aussi pleins de nos passions et de notre propre volonté, que si nous n'avions rien médité, ou que si nous avions résolu de ne rien faire ; n'est-il pas temps de commencer... O mon Jésus ! j'ai plus sujet de craindre que le temps ne soit passé, que de douter qu'il soit venu, et que je sois obligé de faire beaucoup plus que je ne fais... Mon fils, il est vrai que depuis longtemps je t'attends, et que je désire te voir où tu n'es pas encore arrivé. Mais que le temps passé et mal employé ne t'empêche pas de commencer immédiatement, car il faut plutôt se hâter de commencer, à raison du mauvais emploi que l'on a fait du temps passé.

[1] Bestiæ terræ pacificæ erunt tibi. *Job.* v. V. ibi. S. Greg.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Notre-Seigneur s'adresse à tous quand il dit : Venez.

Comme le motif le plus noble et le plus sûr pour entreprendre quelque affaire, est se déterminer par cette considération que Jésus le veut et nous l'ordonne ; ainsi la raison la plus puissante pour embrasser cette retraite spirituelle, c'est de penser qu'il nous y appelle et nous y invite. C'est lui qui avait autrefois assuré, qu'il conduirait l'âme dans la solitude et qu'il parlerait à son cœur ; et c'est lui qui dit dans l'Evangile, à ses Apôtres et à nous : *Venez en ce désert.* C'est lui qui nous le dit tous les jours, ou par ses inspirations, ou par l'ordre qu'il nous en donne, ou par la nécessité des affaires, qui méritent qu'on y pense sérieusement, et surtout par l'importance de la grande affaire de notre salut ; son importance est telle que quand on ne ferait qu'y penser toute sa vie, la vie ne serait pas trop longue pour le faire. Combien est-il donc raisonnable de prendre quelque temps pour ce sujet ?

Quand Notre-Seigneur nous fait voir tant de biens qu'il procure dans ces retraites, ne nous fait-il pas assez entendre sa voix ; ne nous crie-t-il pas assez haut : Venez dans ce désert où je veux vous parler, et où je me réserve de vous accorder des grâces, que vous ne trouverez pas ailleurs. Que direz-vous, ou que vous repartira-t-il si vous ne suivez pas son attrait ?... O mon Dieu, n'êtes-vous pas partout, et ne pouvez-vous pas aussi bien maintenant me communiquer ces grâces, que si je me retire où vous m'appelez ? Mon fils, en matière de grâce il ne faut pas tant regarder ce que je puis, que ce que je veux, et le moyen que je prends pour faire ce que je puis ; et parce que j'ai ordonné ces retraites comme des moyens plus propres pour accorder mes grâces ; si tu veux les recevoir, il faut plutôt considérer mes ordres que mon pouvoir.

DEUXIÈME POINT.

Du lieu où Notre-Seigneur nous appelle.

Venez avec moi à l'écart en ce désert. Ce lieu écarté où Jésus nous appelle, n'est pas seulement une maison, ou une chambre séparée ; mais c'est un cœur qui se retire volontiers de trois sortes de compagnies, qui l'empêchent de bien vaquer à sa plus grande affaire. La première est dans son entendement, et ce sont les maximes du monde d'après lesquelles on se règle

trop souvent, et qui n'ont point d'autre raison, sinon que c'est ainsi que fait le monde. L'autre dans la volonté, où les affections qui suivent ces maximes, ne font que tourmenter la pauvre âme, si elle ne s'en défait. La troisième s'arrête à la mémoire, et lui représente autant d'objets qu'il lui en a passé par les sens, d'où vient que l'âme est si distraite et si dissipée, que si elle n'y met ordre, ses méditations ne seront qu'une dérision.... O mon Dieu, je vois bien qu'il n'est pas tant question d'aller chercher un lieu bien éloigné, que d'éloigner moi-même mon cœur du monde pour en faire un désert et une solitude; mon âme, n'aimons plus ce faux monde, et nous en serons aussitôt éloignés, car il n'y a que cet amour qui nous unit avec lui.

TROISIÈME POINT.

La fin des retraites qui est le repos de l'âme.

Si vous considérez la fin pour laquelle nous sommes invités au désert, et à nous retirer à l'écart, vous trouverez que nous sommes d'autant plus blâmables si nous n'y allons pas, que cette fin nous est trop avantageuse pour la mépriser ou la négliger. Venez, disait ce bon Jésus à ses Apôtres, pour vous reposer un peu de vos longues fatigues. Ce repos corporel nous figurait le repos spirituel de nos âmes, qui consiste dans la pacification de nos passions, c'est à cela qu'il nous appelle, c'est ce qu'il attend de nous. Si une fois nous apprenons à vivre en paix, nous apprenons à vivre continuellement avec lui, puisqu'il a choisi sa demeure dans la paix, et qu'il se tient dans un cœur paisible comme dans sa propre maison ; il en prend un soin d'autant plus particulier, qu'un homme a plus de soin de sa maison que de celle des autres.

C'est donc ce qu'on apprend dans ce désert, on apprend à vivre en paix pour vivre avec Jésus, à pacifier ce qui est de plus turbulent dans notre âme, pour acquérir la paix de cette vie familière avec son Dieu. O bonté de Jésus, de quoi nous parlez-vous quand vous nous parlez de paix? N'est-ce pas ici le lieu et le temps de combattre, pour pouvoir arriver au repos éternel? Oui, mon fils, la vie est un combat continuel, mais dans les exercices et dans les retraites spirituelles où je t'appelle, je t'apprendrai à combattre en paix, et à conserver la paix en combattant.

MARDI.

DE LA MULTIPLICATION DES CINQ PAINS, ET DE LA RÉFECTION DE CINQ MILLE HOMMES, FIGURE DU SAINT-SACREMENT.

Jésus prit les pains et ayant rendu grâces à Dieu son Père, il les bénit en les distribuant à ceux qui étaient présents [1].

Le Sujet et La Fin de la méditation sont, d'apprendre à se préparer à la sainte communion, figurée par la multiplication des pains, de la même manière que ceux qui furent nourris de ces pains.

La Forme est en ces trois points :

1° Cette multiplication des pains est la figure du très-saint-Sacrement.

2° Quel était l'état et la disposition de ceux qui furent ainsi rassasiés.

3° La même disposition est requise en quelque sorte pour la sainte communion.

PREMIER POINT.

CETTE MULTIPLICATION DES PAINS EST LA FIGURE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

La figure est comme un projet de la vérité, qui doit suivre; de même qu'on trace sur du papier le plan d'une maison, avant de se mettre à la bâtir, ainsi Notre-Seigneur, avant d'instituer le saint Sacrement de son corps, a voulu sagement disposer les esprits par la production de plusieurs figures, afin que ce grand ouvrage qu'il méditait, fut mieux reçu de tout le monde. En effet, l'arbre de vie [2], qui était dans le paradis terrestre; la manne [3] qui tombait tous les jours dans le désert; les pains de proposition [4]; celui d'Hélie [5]; le vin miraculeux de Cana [6]; cette multiplication d'aujourd'hui, et cette réfection extraordinaire de tant de personnes, sont autant de figures de la vérité du saint-Sacrement

[1] Accepit Jesus panes, et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. Voir la méditation du 4e dim. de carême, et celle du 6e dim. après la Pentecôte.

[2] *Gen.* II.

[3] *Exod.* XVI.

[4] Ibid. XXXV.

[5] III *Reg.* XIX.

[6] *Joan.* II.

et de la sainte communion, parce qu'elles ont du rapport et de la ressemblance avec la vérité qu'elles signifient, et qu'elles disposent nos esprits à la croyance et à la vénération de ces divins mystères. Et quoiqu'il y ait autant de différence entre la figure et la vérité, que nous en voyons entre une maison peinte et une maison véritable; néanmoins il s'y trouve toujours quelque rapport et quelque ressemblance, comme nous voyons qu'il s'en trouve entre le portrait et la personne, entre la copie et l'original, entre l'ombre et le corps. L'arbre de vie était la figure du saint Sacrement, parce que son fruit avait une vertu particulière, pour nourrir et pour entretenir miraculeusement la vie. La manne le figurait, parce que c'était une sorte de pain qui tombait tous les jours du ciel, et qui avait toute sorte de goûts, et ainsi de toutes les autres figures. Comme cette multiplication des pains représente plus naturellement l'Eucharistie, nous y remarquerons ces trois rapports :

Le premier, que c'est le même Seigneur qui a donné le pain à ce peuple, et qui donne maintenant à ses fidèles le pain de vie au saint Sacrement de l'autel, où il est tout ensemble le sacrificateur et le sacrifice.

Le second, que comme il a miraculeusement multiplié ce pain matériel; ainsi il multiplie lui-même tous les jours sa présence dans les hosties.

Enfin, comme il ne fit cette multiplication miraculeuse que par les mains des Apôtres, qui le distribuèrent au peuple par son ordre; il ne multiplie aussi son corps qu'entre les mains des prêtres qui le distribuent par son ordre à tous ceux qui veulent le recevoir... O puissance non pareille! ô bonté infinie! ô libéralité toute divine!... Arrêtez-vous un peu à considérer comment ces divins attributs brillent dans ce miracle; et puis, faisant réflexion sur les rapports, que vous avez reconnus entre ce miracle et le divin Sacrement, tirez en ces trois instructions, pour vous y affectionner davantage. La première, vous servira pour augmenter votre foi, apprenant à croire plus fermement, que le vrai corps de Notre-Seigneur s'y trouve, puisque la figure

est toujours moindre que la vérité, comme une maison dessinée sur le papier, est moindre qu'une véritable maison qui est sur pied. Et comme cette peinture n'est pas la figure d'une autre peinture, mais de quelque chose qui a un être réel; ainsi la figure du saint Sacrement n'a point de rapport avec quelque autre figure, mais avec quelque vérité réelle, qui subsiste en elle-même. D'où il suit nécessairement qu'il se trouve au saint-Sacrement autre chose que du pain, c'est-à-dire le corps réel et véritable de Jésus-Christ[1]. Faites-en un acte de foi et dites d'un cœur ferme : Oui, mon Dieu, je le crois! parce que vous l'avez dit, vous qui êtes le Fils de Dieu, et je veux vivre et mourir dans cette croyance.

La seconde instruction est, de reconnaître combien le bienfait de la vérité, que vous recevez dans la sainte communion, est plus grand que celui des figures, que les anciens recevaient. Vous trouverez que la différence est en vérité aussi grande entre l'un et l'autre, qu'entre Jésus-Christ et du simple pain. Combien lui devez-vous donc de reconnaissance, puisqu'il fait pour vous un si grand miracle, et qu'il vient avec tant d'amour loger chez vous[2]? Ne devriez-vous pas lui témoigner autant de bonne volonté, pour le faire votre roi, que ces hommes qu'il rassasia par la multiplication des pains, en eurent pour lui à cet effet? Ne savez-vous pas comment ils le cherchèrent, pour lui déférer cet honneur, s'il eût voulu l'accepter[3]? Allez, allez hardiment lui rendre vos hommages et lui faire vos offres, comme à votre Seigneur et à votre roi; car il acceptera plus volontiers ce royaume et cet empire de votre cœur, que celui de la terre... Oh! venez mon Jésus, et prenez possession de ce qui vous appartient à si bon droit...

Pour dernière instruction, souvenez-vous que ces pains n'ont été multipliés de la sorte, et que ce peuple n'a été nourri mira-

[1] De veritate carnis et sanguinis non relictus est ambigendi locus. S. Hilar. l. VIII *de Trinit.*

[2] Declinavit ad eum ut vesceretur. *Osée* II.

[3] Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterùm in montem ipse solus.

culeusement que deux fois, tandis qu'au saint-Sacrement il se multiplie tellement pour l'amour de vous que, si vous le voulez, vous pouvez en être nourri tous les jours. O banquet sacré dans lequel Jésus-Christ, Dieu et homme, est reçu tout entier, dans lequel le souvenir de sa Passion nous est rappelé, l'âme est remplie de grâce, et le gage de la gloire à venir nous est donné[1] ! Ces pensées sont capables d'extasier et de ravir une âme, si l'âme était capable de ces ravissements. Contentez-vous d'admirer ces merveilles avec d'autant plus d'humilité et de respect, que vous y sentez moins de dévotion.

DEUXIÈME POINT.

QUEL ÉTAIT L'ÉTAT ET LA DISPOSITION DE CEUX QUI FURENT AINSI RASSASIÉS.

Ce que nous devons encore considérer attentivement dans ce miracle, c'est l'état et la disposition de ceux qui furent nourris par ces pains miraculeux, pour nous instruire de l'état où nous devons être, et de la disposition que nous devons apporter à l'usage de ce pain céleste, afin d'en être parfaitement nourris. Ces pauvres gens étaient donc si bien disposés, que sans parler des autres dispositions et affections de leur esprit, ils étaient prêts à mourir de bon cœur auprès de Notre-Seigneur, sans se soucier, ni se mettre en peine de leur ménage, de leurs biens, de leurs enfants, de leur vie, ou de toute autre chose. Ne voyez-vous pas qu'ils ne peuvent se séparer de lui, s'il ne le leur commande; et s'il n'eût pris le soin de les nourrir, ils seraient tombés dans le chemin, de faiblesse par défaut de nourriture[2]. Mais ils ne s'en inquiètent pas; pourvu qu'ils aient seulement le bonheur de le voir; quand ils devraient mourir à ses pieds, tout le reste ne leur est plus rien, tant ils sont ravis par son amour, et saintement charmés par la douceur de ses paroles.

[1] O Sacrum convivium in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, etc. *Office du saint-Sacrement.*

[2] Ecce jam triduo sustinent me, nec habent quod manducent, et si dimisero eos jejunos in domum suam, deficient in via.

Tant il est vrai, que si une fois une âme bien disposée vient à le connaître et à le goûter, elle oublie tellement toutes les créatures, qu'elle fait bien voir qu'il n'y a que lui seul, qui soit capable de la rassasier pleinement.

Et ce qui est plus remarquable, c'est qu'encore que cette âme soit pleinement rassasiée de ce divin objet, elle ne se dégoûte jamais de sa jouissance [1] ; car plus elle le voit, plus elle le veut voir ; plus elle l'aime, plus elle veut l'aimer ; plus elle le reçoit, plus elle veut le recevoir ; comme les bienheureux qui sont au ciel ne cessent de désirer de le voir de plus en plus, quoiqu'ils le voient autant qu'ils peuvent le voir dans leur degré de gloire. Sa vue les contente tellement, qu'elle se renouvelle toujours dans ce contentement, et elle les contente sans cesse dans ce renouvellement [2].

C'est justement la différence qui se trouve entre les biens spirituels et les biens sensuels, comme l'a remarqué saint Grégoire [3]. Les biens spirituels n'étant point connus, ne sont point aimés ; mais aussi quand ils sont une fois connus et aimés, l'âme les savoure tellement, qu'elle ne peut s'en séparer que par la volonté de Dieu et pour sa gloire, qui lui plaît encore davantage que tout le goût qu'elle reçoit de lui. Il n'en est pas de même des biens de la terre et des sens, on les désire tant qu'on n'en jouit pas ; mais sitôt qu'on les voit et qu'on les goûte, ils donnent un dégoût si amer, qu'on s'étonne comment on les a aimés ; et si on les retient, ce n'est que parce que le monde les estime, qu'on veut faire comme le monde, et que nous voudrions posséder les biens du ciel et de la terre tout ensemble.

Mais ce pauvre peuple qui se comportait tout autrement, nous fait la leçon, car ce ne fut qu'après avoir tout laissé, qu'il trouva

[1] Qui edunt me adhuc esurient, et qui bibunt me adhuc sitient. *Eccli.* XXIV.

[2] In quem desiderant Angeli prospicere. I *Petr.* I.

[3] Corporales deliciæ cum non habentur, grave in se desiderium accendunt ; cum vero habitæ eduntur, comedentem protinùs in fastidium per satietatem vertunt. At contra spiritales deliciæ cum non habentur in fastidio sunt, cum vero habentur, in desiderio tantòque a comedente amplius esuriuntur, quantò et ab esuriente amplius comeduntur, etc. S. Gr. ho. XXXVI *in Evang.*

ce qui valait mieux que ce qu'il avait quitté, ce qui était seul capable de le contenter et de le rassasier. Ils furent mieux rassasiés par le pain dont Notre-Seigneur les nourrit, que s'ils eussent eu toutes les viandes du monde. Et ils furent encore mieux rassasiés dans leur esprit que dans leur corps, n'ayant rien que Jésus, qui ne contente jamais mieux une âme, que lorsqu'elle sait mieux se contenter de lui seul. A la vérité, c'est pour nous une honte, de voir des personnes qui n'avaient pas, de Jésus, les connaissances que nous avons, quitter ainsi tout pour le suivre, tandis que nous avons à peine commencé de nous défaire d'une de nos passions pour aller à sa suite. Néanmoins, ne laissons pas de les considérer, et de nous confondre à la vue de leur exemple, il est possible que la confusion nous fera faire ce que la considération n'a pu encore gagner sur nous, et que Jésus qui est aussi bon et aussi puissant qu'il l'était alors, nous mettra dans l'état, où il nous veut pour être disposés à recevoir ses dons... Faites, ô mon Jésus, faites-moi quitter tout, soit de gré, soit de force; ce sera toujours de bon gré, quoique j'y sois forcé, car je veux bien y être contraint de la manière que vous forcez nos cœurs. Mon fils, prends garde à ce que tu dis, quand tu parles de quitter tout, car telle personne me parle souvent en ces termes, qui est ensuite bien fâchée, si je la touche en un petit point de son honneur....

TROISIÈME POINT.

LA MÊME DISPOSITION EST REQUISE EN QUELQUE SORTE POUR LA SAINTE-COMMUNION.

Quand il n'y aurait que la considération de la vie de Jésus, de ses paroles, de ses conseils et de ses exemples, pour apprendre à tout quitter et à le suivre, nous aurions assez de motifs pour le faire; mais avec tout cela nous avons l'usage de la sainte communion que nous faisons souvent, et que nous ne faisons jamais mieux, que quand nous tâchons d'être dans la disposition de ces bonnes gens, qui avaient tout oublié pour le suivre. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire de tout quitter en effet, comme ils le firent, mais il est nécessaire, pour le moins, que nous

soyons dans cette disposition d'esprit, que rien au monde ne nous attache d'affection, et que nous soyons prêts à tout quitter, plutôt que d'offenser un Dieu si bon, ou d'empêcher tant soit peu l'union qu'il veut contracter avec nous dans la communion. C'est donc à quoi il faut bien prendre garde, car un des grands maux de nos affections, c'est qu'elles empêchent la perfection de cette divine union, parce qu'elles sont autant d'impuretés, qui souillent l'âme, comme la boue souille la robe ou la main à laquelle elle s'attache ; et l'âme étant ainsi souillée, ne peut s'unir parfaitement à Dieu, qui est la pureté même [1]. Comme ce serait mal à propos que quelqu'un voulut que le feu prît dans le bois vert et humide, ou que la brique, le fer et l'airain s'unissent ensemble, ou que la viande s'unit à un estomac malade et rempli de mauvaises humeurs [2] ; ainsi ces affections sont comme de mauvaises humeurs qui empêchent l'effet de cette union divine, ou si elles ne sont pas un obstacle absolu à la grâce du sacrement, au moins elles en détournent une partie, dit saint Thomas [3] ; n'est-ce pas une assez grande perte ? Voudriez-vous perdre une partie de votre oraison, de votre examen, de votre repas, de votre repos, et en un mot, de tous les travaux de votre vie ?...

Ah ! que faites-vous quand vous communiez avec quelque affection déréglée que vous ne voulez pas quitter ? Si vous ne perdez pas tout le mérite de votre action, vous en perdez du moins une partie. Et que pensez-vous que c'est que cette partie ; quel cas en faites-vous et combien pensez-vous perdre ?... Mais encore pourquoi ? et quel est l'objet que vous aimez désordonnément, qui en est cause ?... Quoi, pensez-y un peu, et vous verrez que ce n'est qu'un léger intérêt, une commodité, un plaisir, un

[1] Je suis l'ami de la pureté, et toute sainteté vient de moi. Je cherche un cœur pur et c'est là le lieu de mon repos. Si vous voulez que je vienne à vous et que j'y demeure, purifiez-vous du vieux levain et nettoyez la maison de votre cœur ; bannissez-en toutes les choses du siècle et tout le tumulte des vices. *Imitat.* liv. IX, ch. XII.

[2] Non adhærebunt sibi, sicuti ferrum misceri non potest testæ. *Dan.*

[3] S. Thomas III. q. LXXIX, a 8.

entretien d'ami, un honneur vain, ou choses semblables qui ne paraissent pas être très-mauvaises, et qui ne semblent que des péchés véniels, mais qui souillent la pureté de l'âme, et empêchent la parfaite union, et une partie du fruit, que l'on pourrait tirer de la communion[1] ? Et n'est-ce rien que cela?... Plus sont petites les choses qui nous empêchent de si grands biens, et plus notre folie est grande, de laisser de si grands biens, pour si peu de sujet.

Il faut ne pas croire que les biens spirituels soient plus grands que les biens sensuels, ou il faut être insensé, si on laisse des biens qu'on sait être si grands, pour ne pas vouloir laisser ceux qu'on sait être bien moindres. Si pour s'exempter du reproche de folie, on regarde plutôt comme un acte de sagesse de se pourvoir et de s'accommoder des biens de ce monde, sans se mettre tant en peine des autres; n'est-ce pas tomber dans un autre malheur, n'est-ce pas mériter un juste reproche de croire que les biens temporels et sensuels sont préférables aux biens spirituels[2]. Car, puisqu'il n'y a que la considération de votre bien qui vous arrête, et qu'on vous dit que cette considération est nulle, à raison du plus grand bien que vous perdez, le bien spirituel; si cette raison ne vous touche pas, c'est que vous n'estimez pas le bien spirituel, autant que le sensuel. N'est-ce pas une honte? où est votre foi, où est votre raison ?... Puisqu'il n'est question que de s'aimer soi-même, aimez-vous j'y consens; mais aimez-vous selon la vérité, et ne vous trompez pas dans l'amour de vous-même. Si se procurer du bien ou empêcher qu'on en perde, c'est s'aimer; ce n'est pas avoir de l'amour pour soi, c'est même manquer de raison, de se procurer un moindre bien à l'exclusion d'un plus grand, ou de pourvoir à une petite perte en en subissant une plus considérable; et c'est manquer de foi, de juger de ses biens, autrement que l'Evangile ne nous l'enseigne.

[1] Violabant me propter pugillum hordei et fragmen panis. *Ezech.* XIII.

[2] Personne n'est plus riche, n'est plus puissant, n'est plus libre que celui qui sait renoncer à soi-même et à tout, et se mettre au dernier rang. *Imitat.* lix. II, ch. XI.

Apprenez, apprenez à vous aimer, et apprenez-le de celui qui vous aime, plus que vous-même ; apprenez combien il vous aime, puisqu'il se donne lui-même entièrement à vous, si vous voulez le recevoir [1] ; et qu'il est plus fâché du dommage que vous vous faites, en ne voulant pas le recevoir comme il veut se donner à vous, que de l'intérêt qu'il peut y prétendre. Car il ne vous demande vos biens que pour vous communiquer les siens, et encore s'il vous demande vos biens, ce n'est pas pour vous en priver, il vous les laisse, il n'exige que le détachement du cœur, afin de vous disposer mieux à l'union des deux cœurs, qu'il veut opérer dans la communion, et afin de vous faire plus de bien. Car si ce n'était pas votre bien d'être ainsi uni cœur à cœur, âme et âme avec lui, il ne vous en presserait pas ; non, il ne vous en parlerait pas, il vous laisserait attaché à vos biens, et détaché de son cœur ; mais sachant infailliblement, que c'est dans cette union que consiste votre bonheur, et qu'elle ne peut avoir lieu parfaitement qu'en vous séparant de ce qui y met obstacle ; c'est ce qu'il vous demande pour l'amour de vous, et c'est ce que vous lui refusez par un autre amour de vous-même... Mais c'est en cela que vous vous trompez en pensant vous aimer ; et c'est pour vous désabuser qu'il faut considérer qu'il vous aime plus, que vous ne vous aimez vous-même....

Divin amour, qui avez eu tant de force sur le Seigneur, que de le dépouiller de tous ses biens pour m'enrichir de sa pauvreté, je vous invoque et vous conjure d'employer cette même force, pour me dépouiller tellement de moi-même, que rien ne m'empêche plus de m'unir parfaitement à lui, comme il le désire, et selon que je suis obligé d'accomplir tous ses desseins et ses désirs. Je veux ses biens, puisqu'il veut que je les désire, et je ne veux plus les miens, puisqu'il ne veut pas que je les aime ; ou je ne veux les avoir, que comme il veut que je les possède. Non, mon Dieu, je ne veux pas tant, dorénavant, aimer ce que je puis

[1] Propterea semetipsum nobis immiscuit et corpus suum in nos contemperavit, ut unum quid simus : ardenter enim amantium hoc est. S. Chrys. hom. LXII, *ad pop. Ant.*

avoir, que votre volonté qui ordonne que je l'aie; afin que, quand elle en ordonnera autrement, je sois aussi content de ne rien avoir, que d'avoir quelque chose. Car c'est comme ne rien avoir, que d'avoir quelque bien qu'on n'aime point autrement, que parce que Dieu veut qu'on le possède, et qu'on est prêt à le quitter quand il voudra le retirer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Cette multiplication des pains est la figure du très-saint-Sacrement.

Le très-saint-Sacrement étant un mystère de la foi, il était bien à propos qu'il y eût quelques figures de ce mystère, pour disposer notre esprit à le croire et à le vénérer. Or la multiplication des pains est comme un premier projet et dessein de ce que celui qui multiplie ces pains par les mains des Apôtres, devait faire en multipliant son corps par la main des prêtres qui le consacrent, et le distribuent à tous ceux qui s'en approchent. Oh! quelle puissance, quelle bonté, quelle magnificence!... Mais quel motif de croire fermement ce que la foi nous enseigne, puisque la chose figurée est toujours plus que la figure; il faut que le très-saint-Sacrement soit plus que le pain qui le figurait, et qu'ainsi, il soit le vrai corps de Jésus-Christ. Je le crois, je l'adore, je le reconnais pour mon sauveur et mon roi, et je lui ai d'autant plus d'obligation pour ce bienfait, que son corps est plus que le pain, et qu'il le multiplie plus souvent pour mon amour, qu'il n'a multiplié ces pains en faveur des hommes qui le suivaient. O mon Jésus, si je n'ai pas autant d'ardeur comme eux pour vous chercher, et pour vous prier d'être mon roi, ne laissez pas de me régir et de me gouverner, comme vous désirez régner dans mon cœur. Mon fils, si tu veux que j'y règne paisiblement, laisse-moi te gouverner tout seul, car un royaume ne peut pas souffrir deux rois qui sont perpétuellement en guerre, comme je le suis avec ton naturel, s'il veut me résister.

DEUXIÈME POINT.

Quel était l'état de ceux qui furent rassasiés.

En voyant cette multitude rassasiée avec quelques pains on admire le miracle, et c'est à bon droit; mais si vous considérez la disposition de cette foule, vous aurez encore davantage sujet d'admirer, car ils étaient

tous si portés à suivre, et si ravis de voir et d'entendre cet homme-Dieu, qui leur adressait des paroles de la vie éternelle, que la vie présente ne leur était plus rien. Ils ne pensaient pas plus à boire et à manger que s'ils n'eussent plus eu de vie à conserver; s'ils fussent restés encore un ou deux jours, ou qu'ils s'en fussent retournés sans manger, ils seraient tombés de défaillance en chemin, mais ils ne s'en souciaient pas, pourvu qu'ils vissent leur Jésus, en languissant, ou qu'il les vit mourir.

O Dieu, que ne fait pas le pur amour de Jésus, quand il est connu!... Aussi je suis bien forcé d'avouer que je ne l'aime ou que je ne le connais pas encore, puisque j'ai si peu quitté pour lui, depuis le temps qu'il m'appelle à le suivre.... Quelle honte de voir ces gens en ce parfait état, et de me voir si éloigné de leur grand cœur!... Mais la honte n'est pas tant de les voir dans leur heureux état et de me considérer dans mon malheur, que de ne tirer aucun profit de cette vue. Résolument il faut tout quitter, ou ne point se faire accroire qu'on suive Jésus-Christ comme il mérite d'être suivi; ce qui me trompe, c'est que je veux marcher sans vouloir avancer, car le premier pas qu'il faudrait faire pour le suivre, serait de quitter tout ce qui empêche qu'on ne le suive. Mon Jésus, forcez-moi s'il vous plaît; ce sera toujours de bon cœur que j'irai, car c'est de bon cœur que je veux être contraint d'aller. Mon fils, je le verrai bien quand je te prendrai par l'endroit qui t'est le plus sensible, par l'honneur et la réputation; c'est ce qu'il faudrait être prêt à quitter, si on veut tout quitter.

TROISIÈME POINT.

La même disposition est en quelque sorte requise pour la sainte communion.

Quand il n'y aurait que la considération de suivre Notre-Seigneur, qui veut être ainsi suivi en quittant tout; son service et sa volonté mériteraient bien qu'on n'épargnât rien; mais voici encore une raison qui nous fait mieux comprendre l'importance d'abandonner tout, au moins par affection et par détachement, si ce n'est par effet. Cette raison c'est la sainte communion, et l'union que veut opérer celui qui nous invite à le recevoir. Cette union ne pourra jamais être parfaite, si le cœur est attaché à quelque chose; car cette attache le souille, et la souillure ne saurait s'unir parfaitement avec la pureté; il faut donc s'en détacher, et par conséquent quitter tout par affection, ou renoncer à cette divine union, qui est le premier et le principal effet de la communion. Qu'en dites-vous?...

N'allez pas dire qu'on ne perd pas pour cela tout le fruit de la communion, car quand il serait vrai, comme vous le dites, qu'on n'en perd qu'une

partie ; n'est-ce pas toujours une trop grande perte pour je ne sais quel bien, ou quelque petit plaisir que vous aimez tant, qu'il vous prive de ce grand bien ?... O mon Dieu, ce qui nous trompe, c'est que nous estimons plus ce qui est temporel et sensible, que ce qui est spirituel ! Mais mon fils, si tu connais bien que tu te trompes, comment ne te réformes-tu pas? Si je t'invite à l'union de nos cœurs et de nos âmes, au préjudice de quelque petit bien temporel ; ne dois-tu pas te persuader que ce bien que je t'offre, est plus grand que celui que tu quittes ? Et encore tu ne le quittes pas, tu n'en quittes que l'affection, afin que ton cœur étant dégagé de la créature, soit rempli du Créateur. Est-ce perdre ou gagner ?... O amour, qui a pû dépouiller un Dieu de tous ses biens, pour m'enrichir de sa pauvreté; comment ne peux-tu me dépouiller des miens pour me rendre capable de ses richesses ?

MERCREDI.

DE LA SECONDE TEMPÊTE, OU JESUS ET SAINT PIERRE MARCHÈRENT SUR LES EAUX.

C'est moi, ayez confiance et ne craignez point[1].

Le Sujet est amplement exposé dans les trois points de cette méditation ; pour les considérations et les affections, nous nous inspirerons des différentes circonstances de ces faits miraculeux.

La Fin est de reconnaître qu'étant dans ce monde au milieu des tempêtes, nous avons aussi Notre-Seigneur au milieu de nous, dans le très-saint-Sacrement, et qu'il faut mettre en lui toute notre confiance.

La Forme est en ces trois points :

1° Les Apôtres sont assaillis par une tempête.

2° Notre-Seigneur va trouver ses Apôtres en marchant sur les eaux, et leur donne courage.

3° Saint Pierre marche aussi sur les eaux ; il réclame son Sauveur, qui le soutient et le délivre du danger.

[1] Habete fiduciam ego sum, nolite timere. S. *Matth.* XIV.

PREMIER POINT.

LES APOTRES SE TROUVENT ASSAILLIS PAR UNE TEMPÊTE.

Il n'est pas besoin d'aller sur mer, ni même bien loin sur la terre, pour nous persuader qu'il y a des tempêtes et des orages dans cette vie; il y en a au dehors et au dedans de nous. Nous ne ressentons que trop dans nos prières, et encore davantage dans les autres occasions, combien notre misérable cœur est agité. Mais afin que vous appreniez aujourd'hui comment il faut accepter ces tempêtes, en quoi vous manquez, et comment vous devez vous y comporter, montez sur mer avec les apôtres, voyez comment aussitôt qu'ils ont commencé à naviguer, par le commandement de leur bon maître, ils sont agités par l'orage [1]; voyez comment ils se comportent dans cette tempête, comment ils s'abstiennent, comment ils agissent et souffrent tout ensemble. Voilà trois choses bien remarquables et tout à fait nécessaires aux personnes qui souffrent : s'abstenir de tout murmure, et de toute inquiétude d'esprit, faire ce que l'on peut, souffrir ce qui n'a point d'autre remède que notre patience. C'est ce que font les apôtres, car on ne les entend point murmurer, on les voit travailler en ramant, comme remarque expressément l'Evangile [2]; ils font ce qu'ils peuvent pour avancer, et souffrent patiemment ce qu'ils ne peuvent pas éviter.

Est-ce ainsi que vous agissez dans vos difficultés, ou plutôt ne faites-vous point le contraire? N'est-ce pas vous qui murmurez si aisément?... Qui ne faites rien de ce que vous devez faire? et qui savez encore moins patienter?... Vous travaillez assez; mais à quoi? A vous plaindre, à regretter ce qui est perdu, à désirer ce que vous n'avez pas, à parler mal à propos; tout cela est inutile, c'est de quoi il faudrait s'abstenir et vous

[1] Et statim compulit Jesus discipulos ascendere in naviculam, et præcedere eum trans fretum, donec dimitteret turbas, et dimissa turba ascendit in montem solus orare.

Vespere autem facto solus erat ibi, navicula autem in medio mari jacta batur fluctibus, erat enim contrarius ventus. *S. Matth.* XIV.

[2] Laborantes in remigando. *S. Marc.* VI.

ne faites pas ce qu'il faudrait faire et ce qui dépend de vous, comme de prier Dieu, de consulter s'il y a du remède au mal, et de l'appliquer. Ne voyez-vous pas que les apôtres ne se mettent pas tant en peine d'empêcher les vents, que de ramer contre le vent[1] ? Car ce n'est pas leur affaire d'apaiser les vents et la tempête. Ce qu'ils doivent donc faire et ce qu'ils font, c'est de ramer, et en ramant de travailler, puis laisser le reste à la Providence de leur maître, qui ne tardera pas à venir.

Mes élus, dit notre Dieu, ne travailleront pas en vain[2] ; mais les insensés ne tireront de leur travail que de la peine[3]. Voyez quelle différence de travail dans les uns et dans les autres. O Sauveur de nos âmes, ce n'est pas le travail pris à votre occasion ou par votre commandement qui afflige, car il est doux et honorable de travailler pour vous ; mais c'est la malignité de la nature qui s'afflige et qui s'inquiète, quand elle se voit sur le point de souffrir ce qui ne lui plaît pas. Ce n'est pas tant la souffrance qui fait le travail et qui cause la peine, que la souffrance qui est acceptée à contre cœur. C'est pourquoi je vous prie, non pas tant de me délivrer des souffrances que des impatiences à souffrir. Car c'est vous qui troublez la mer, et c'est vous qui l'apaisez[4] ; et je puis aussi bien vous servir dans le trouble comme dans la paix, si je reconnais que l'un vient de vous, aussi bien que l'autre, et si je le reçois également dans cette connaissance.

DEUXIÈME POINT.

NOTRE-SEIGNEUR VA TROUVER LES APOTRES EN MARCHANT SUR LES EAUX ET LEUR DONNE COURAGE.

Notre-Seigneur était demeuré seul, priant sur la montagne, il voyait de là les siens qui travaillaient ; il leur porte compassion, il va les trouver marchant sur la mer. Mais les apôtres le

[1] Ambulabant, promovebant Apostoli, nec venti illi et tempestates, et fluctus, et tenebræ id agebant ut vel navis non promoveretur, vel soluta mergeretur. Sed inter omnia illa mala, ibat. S. Aug. hic.

[2] Electi mei non laborabunt frustra. *Isa.* LXIII.

[3] Labor stultorum affliget eos. *Eccles.* X.

[4] Ego sum Dominus Deus tuus qui conturbo mare, et intumescunt fluctus ejus. *Isa.* LI.

prennent pour un fantôme, et se mettent à crier de frayeur; C'est moi, leur dit-il, ne craignez point. O parole pleine de consolation et de confiance!... Voyez la grande bonté de Notre-Seigneur, qui ne permet pas que les siens soient longtemps en peine à son occasion. Voyez son empire et sa puissance; il marche avec autant d'assurance sur les eaux que sur la terre [1]. Voyez sa sagesse; il laisse ses apôtres chanceler à sa vue, s'épouvanter et s'écrier, afin de les réjouir davantage lorsqu'il se manifeste à eux et qu'il leur dit : C'est moi, ne craignez point. Voilà comment il se trouve, et comment il nous aide dans nos difficultés, tantôt par nos maîtres, tantôt par nos supérieurs, maintenant par ses grâces et par ses lumières, et toujours lui-même en personne au Saint-Sacrement de l'Autel, où il nous dit : C'est moi, ne craignez point.

Oui, celui qui est sur l'autel, qui est sur nos lèvres et dans notre cœur, c'est lui-même qui marchait sur les eaux. La nuit, c'est le siècle; la mer c'est le monde; le navire c'est l'Eglise, et notre âme tant qu'elle anime ce corps mortel. Que d'hérésies, que de schismes, que de tentations, que d'angoisses l'agitent, comme autant de flots, de vents et de vagues! Mais Notre-Seigneur étant sur l'autel, et au Saint-Sacrement, marche sur les tempêtes, il calme les orages et les tempère, selon qu'il lui plaît, pour le bien de son église et de chacun de ses membres en particulier. N'êtes-vous point étonnés que Jésus, approchant des vents impétueux qui soufflaient, et marchant sur les flots de la mer, ne les apaise pas aussitôt qu'il en approche, mais qu'il les laisse encore dans leur agitation pour quelque temps? C'est ainsi que, quoi qu'il soit au milieu de nous et de nos tempêtes, il les laisse autant qu'il juge à propos, s'émouvoir et s'exciter contre nous, sans les apaiser entièrement, prenant plus de plaisir de nous donner occasion de pratiquer la patience, et de nous

[1] Quarta autem vigilia noctis venit ad eos ambulans super mare. Et videntes eum super mare ambulantem, turbati sunt, dicentes, quia phantasma est. Et præ timore clamaverunt, statimque Jesus locutus est eis, dicens : Habete fiduciam, etc.

Si moram fecerit, expecta eum, quia veniet, et non tardabit. *Abac.* II.

confier dans sa bonté qui ne nous manque jamais, que s'il nous laissait sans ces exercices d'humiliation, et que nous vinssions à prendre sujet de tomber dans l'orgueil ou la lâcheté[1]...

La manière dont il se montre au milieu des tempêtes est encore une belle instruction qu'il nous donne, en faveur des souffrances. Quand nous pensons que tout est perdu, c'est alors qu'il est plus près de nous pour nous confirmer davantage dans cette croyance[2] qui nous a déjà été proposée, que le malheur ne consiste pas à souffrir, mais à ne vouloir pas souffrir. Cette vérité est une des maximes de notre Evangile, dont on ne peut douter, et toutefois on la prend dans le monde pour un fantôme, et on s'en épouvante ; comme les Apôtres s'alarmaient à la vue de Jésus qui marchait sur les eaux. On ne peut se persuader qu'il y ait autre chose dans les peines que du mal, et quand on en parle favorablement, selon les termes de l'Ecriture, on croit que ce ne sont que des paroles en l'air, que des spectres et des feintes. Mon âme, n'es-tu point de ces infidèles, qui ne prennent aucun bien de leurs adversités ? Et quoique Jésus vienne les consoler, ou quoi qu'on leur dise de sa part, elles s'estiment toujours misérables, si on ne les sort de leur misère. Apprends, apprends à vivre ; ce n'est pas en sortant des peines qu'on sort de la misère, puisqu'il n'y a point de misère plus grande, que de ne pouvoir demeurer dans les peines ; les peines nous suivent partout, et si on ne peut pas demeurer avec elles, on ne peut demeurer nulle part. O mon Jésus ! que toutes les peines qu'il vous plaira de m'envoyer soient les bien venues, pourvu qu'il vous plaise de venir avec elles. J'avoue que sans vous ce sont des peines, mais avec vous ce sont des peines douces et honorables.

[1] Ad punctum in modico dereliqui te, et in miserationibus magnis congregabo te, in momento indignationis abscondi faciem meam parumper à te, et in misericordia sempiterna misertus sum tui. *Isa.* LIV.

Superaum auxilium etsi adest, quantum ad ordinatam providentiam protectoris, decsse tamen creditur, quantum ad concita vota patientis. S. Greg.

[2] Cum ipso sum in tribulatione eripiam eum, et glorificabo eum. *Psal.* XC.

TROISIÈME POINT.

Saint Pierre entendant la voix de son bon maître, et n'étant pas encore assuré que c'était lui, se hasarda de faire cette demande : si c'est vous, mon Seigneur, commandez-moi d'aller sur l'eau jusques à vous. Venez, lui dit Jésus, et aussitôt ce disciple plein d'ardeur, descend de la barque, s'avance sur la mer comme sur la terre ferme, et marche avec assurance sur les flots, jusques à ce que voyant venir un vent impétueux, il eut peur [1]. Sa peur rabattit son courage et sa foi, de sorte que l'assistance miraculeuse qui le soutenait, venant à lui manquer, en punition de sa défiance, il enfonce dans l'eau, et il allait se noyer, si son Sauveur, qu'il réclama aussitôt, ne lui eut tendu la main, et ne l'eut retiré du danger. Seigneur, sauvez-moi, disait-il ; et ce bon Seigneur, en le retenant, lui fait ce reproche amoureux : homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? Et étant remontés tous deux dans la barque, le vent cessa, et ils abordèrent incontinent dans un endroit où le monde les attendait.

Repassez maintenant toute cette histoire, pour vous instruire et vous édifier selon la fin de cette méditation. Voyez d'abord l'ardeur de l'amour de saint Pierre, qui lui donne la hardiesse de demander à son maître de marcher comme lui sur les eaux. Considérez ensemble la bonté de Jésus, qui lui accorde sa demande, et le fait marcher comme de pair et d'égal avec lui, parmi les vents et la tempête. Quel spectacle d'amour et de cordialité ! Quelle providence du maître, qui traite ainsi son disciple parmi les vents qu'il laisse souffler davantage au lieu de

[1] Respondens autem Petrus dixit : Domine si tu es, jube me ad te venire, super aquas. At ipse ait : Veni. Et descendens Petrus de navicula, ambulabat super aquam, ut veniret ad Jesum.

Videns vero ventum validum, timuit : et cum cœpisset mergi, clamavit dicens : Domine, salvum me fac. Et continuò Jesus extendens manum, apprehendit eum, et ait illi : Modicæ fidei quare dubitasti ? Et cum ascendissent in naviculam, cessavit ventus. S. *Matth.* XIV.

les faire cesser! Quel empire n'a-t-il pas sur les corps des hommes, disposant de celui qu'il fait marcher avec lui, comme si c'était le sien propre ! Mais, ô Dieu, quelle fragilité paraît dans cet Apôtre, dont le corps demeurait ferme sur les eaux de la mer, mais dont l'esprit commençait à chanceler dans sa foi. O inconstance, non des vents ni des vagues, mais de l'esprit humain !... Que craignez-vous, pauvre disciple, qu'y a-t-il de nouveau? Ne voyez-vous pas que votre maître marche sur la mer? Ne voyez-vous pas que vous y marchez aussi vous-même? Vous craignez les vents, mais que peuvent les vents contre vous, si le Seigneur des vents est pour vous? La crainte que vous en éprouvez, vous abattra plutôt que les vents eux-mêmes; ne craignez point, et vous serez plus fort que tous les vents; mais si vous venez à craindre, vous tomberez [1]. En effet, vous avez vu que ce pauvre homme ne se laissa pas plutôt aller à la frayeur, que le corps se laissa couler dans l'eau. Ce ne fut pas le vent qui l'enfonça, non, mais ce fut la crainte du vent. Jamais les vents et la tempête ne l'eussent submergé tant que Jésus le soutenait, mais la peur a été capable de le faire couler à fond par la permission de Jésus. Nous apprenons de cet exemple que Dieu laisse l'homme dans l'usage de sa liberté, pour lui apprendre comment il peut en bien ou mal user, et pour nous faire voir encore plus sensiblement, que ce ne sont pas les maux qui peuvent nous nuire, lorsque nous sommes aidés de son secours, mais que c'est la crainte des maux, et le peu de confiance que nous avons en lui.

N'importe ce qui arrive, nul accident ne saurait nous arriver que par la permission de Dieu, et Dieu n'en permettra jamais aucun que pour notre plus grand bien, quoique nous ne le voyions pas; c'est une vérité que nous devons croire, bien qu'il nous soit difficile de la comprendre. S'il n'arrive donc aucun malheur que Dieu ne le veuille ou le permette, et s'il ne peut

[1] Petrus quod majus erat super maria scilicet de navigio descendere, magno animo fecit, vi autem ventorum, et impetu fluctuum quod erat minus, superatus timuit. Naturæ quippe humanæ hæc conditio est ut difficilioribus nonnunquam superatis, succumbat in minoribus. S. Chrys.

rien vouloir que de bien, que craignons-nous?... La peine et l'affliction, direz-vous? Mais si Dieu la veut, craignez-vous la volonté de Dieu? On ne doit craindre que le mal; or, la volonté de Dieu peut-elle être un mal que votre esprit ait à redouter [1]?... Et puis, craignez tant que vous voudrez, la crainte vous délivre-t-elle du mal, ou plutôt n'est-ce pas elle qui le fait et qui l'augmente?... Mais mon Dieu, ne nous fait-on pas prier en temps de peste, de guerre, ou de toute autre adversité? Et n'est-ce pas par crainte du mal qu'on vous prie? N'est-ce pas ainsi que saint Pierre s'écria, dans la frayeur qu'il avait de sé noyer, et que vous l'avez sauvé, exauçant la prière que sa peur lui faisait faire? Mon fils, la crainte qui fit crier mon disciple, lorsqu'il enfonçait dans les eaux, ne fut pas mauvaise; mais ce fut celle qui le fit enfoncer. Car quand on ne fait que craindre le mal, la crainte est pardonnable; mais quand on craint, et qu'on se défie de l'assistance de Dieu, ou de sa bonté, comme s'il ne savait pas ce que nous souffrons, ou qu'il ne put nous en délivrer, ou qu'il ne voulut pas ce qui est le meilleur pour sa gloire et pour notre bien. C'est alors que toutes ces craintes, ces défiances, ces murmures, et ces rébellions ne valent rien [2]; et s'il y a quelque chose à craindre dans le mal, c'est cette défiance, et cette révolte d'esprit qu'il vous faut craindre, afin que l'âme s'assujettisse parfaitement à son Dieu dans ces maux, en croyant qu'il est assez puissant et assez bon, pour en tirer sa gloire, et pour lui donner la force d'y résister et d'arriver à son salut et à sa perfection.

Qu'en dites-vous? Quelle faute commettez-vous en particulier sur ce sujet?... O mon Dieu, vous le voyez, je me laisse tellement posséder par le mal, que je ne pense qu'à la peine que je souffre, qu'à m'estimer malheureux, jusqu'à ce que j'en sois délivré, et à croire que tous ceux qui sont exempts de cette peine sont heureux. Voilà l'état de ma pauvre âme quand elle

[1] Crede Deo, et recuperabit te. Væ dissolutis corde, qui non credunt Deo, et ideo non protegentur ab eo. *Eccli.* I.

[2] Metuentes Dominum, sustinete misericordiam ejus, et non deflectaris ab eo, ne cadatis. Ibid.

est affligée. Ecoutez là-dessus ce qu'il vous répondra, et souvenez-vous dans l'occasion de ce qu'il vous fera entendre ; car comme il prévoit ce qui doit vous arriver, il ne manque pas de donner les avis qui sont propres à le bien recevoir, et la plus grande faute que vous puissiez faire dans ces circonstances, c'est de ne pas suivre les avis qu'il vous donne....

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Les Apôtres sont assaillis par la tempête.

Les Apôtres ayant reçu l'ordre de s'embarquer et de devancer leur maître, qui était demeuré sur la montagne à prier Dieu, voilà qu'une furieuse tempête s'élève sur la mer. Ce fait est pour nous une belle occasion d'apprendre comment il faut se comporter à leur exemple, dans les difficultés qui nous arrivent. Que font-ils pendant cette bourasque ? Ils s'abstiennent, ils agissent et ils souffrent. Ils s'abstiennent de murmurer et de se plaindre inutilement, ils travaillent en ramant contre le vent, et ils s'avancent autant qu'ils peuvent. Que s'ils ne peuvent avancer davantage, ni apporter d'autre remède à leur mal, ils le souffrent patiemment.

Voilà comment il faudrait nous comporter dans nos souffrances ; mais nous en sommes bien loin, car nous agissons là où il faudrait s'abstenir et souffrir, et nous nous abstenons quand il faudrait agir. Nous voudrions empêcher les vents de souffler, et la mer de s'émouvoir ; ce n'est pas ce que font les Apôtres. Ils travaillent au contraire comme ils peuvent contre le vent, laissant à leur maître de le faire cesser quand il lui plaira, car c'est à lui qu'il appartient, de commander aux vents et à la mer, et à vous de travailler parmi les vents et les tempêtes, tant qu'il voudra que vous y travailliez. Oh ! que cela nous apprend à régler ce grand désordre qui fait tout le mal de nos peines, quand nous laissons ce que Dieu veut que nous fassions, pour essayer de faire ce que nous devons laisser à sa seule conduite.... O mon Dieu, délivrez-moi de ce mal, et faites-moi souffrir tous ceux qu'il vous plaira.

DEUXIÈME POINT.

Notre-Seigneur va trouver ses Apôtres, marchant sur les eaux.

Notre-Seigneur voyant la peine où étaient ses disciples, va les trouver, en marchant sur la mer comme sur terre, et s'approchant d'eux, il leur dit aussitôt qu'ils aient bon courage, que c'est lui, qu'ils ne craignent point pour quelque orage que les vents puissent exciter. Ils entendaient bien que quelqu'un leur parlait ; mais comme c'était la nuit et que les vents ne cessaient pas à sa présence, ils ne savaient si c'était leur maître ou un autre, ou si ce n'était point quelque spectre ou fantôme de nuit. Quelle erreur de prendre leur maître pour un fantôme !... C'est l'erreur où nous sommes, c'est ce qui nous fait ombrage, quand on nous parle d'aimer les peines, et qu'on nous dit que Jésus s'y trouve, que c'est sa volonté, que ses grâces et son esprit y sont attachés; quoique Jésus ait parlé dans son Évangile en faveur de ces peines, et quoi qu'on nous représente ses paroles, ce sont des paroles, disons-nous, comme si nous n'en croyions rien.

Mais, mon Dieu, si c'est vous qui marchez ainsi sur les eaux, pourquoi ne faites-vous pas cesser la tempête, aussitôt que vous touchez la mer? Et si c'est vous qui venez nous consoler dans la communion, comment nos afflictions et nos maux durent-ils toujours, bien que vous soyez près de nous et en nous ? Mon fils, c'est pour t'apprendre que les afflictions ne sont pas un aussi grand mal qu'on le pense, puisque je ne laisse pas de me trouver parmi elles, comme si je marchais parmi les vents et les flots de la mer. Oui, c'est moi qui viens te visiter et te consoler dans tes peines; mais n'attends pas tant comme effet de ma visite, d'en être délivré, que d'être encouragé et fortifié pour les supporter volontiers ; car c'est une plus grande faveur d'avoir la patience dans ses peines, que d'en être délivré.

TROISIÈME POINT.

S. Pierre marche aussi sur les eaux ; il réclame le secours de Notre-Seigneur.

Saint Pierre se doutant que c'était leur bon maître qui marchait sur les eaux, et qui leur parlait, prit la hardiesse de faire cette demande pour s'en assurer davantage : Seigneur, si c'est vous, commandez-moi de marcher sur les eaux, pour vous aller trouver. Venez, lui dit Jésus, et le fervent disciple se jette aussitôt à la mer, où il marche comme sur la terre; mais au moment qu'il s'approchait de son maître, voilà un vent

plus impétueux qui s'élève et qui lui fait peur; la peur donne lieu à la défiance, la défiance fait retirer le secours miraculeux qui le portait, et le voilà aussitôt qu'il s'enfonce dans l'eau, et qu'il crie : Seigneur, sauvez-moi. Il n'en fallait pas dire davantage, car Jésus lui tend incontinent la main, et le retirant du danger : Homme de peu foi, lui dit-il, pourquoi avez-vous douté? Comme s'il lui eût dit, il n'y a que votre doute et votre défiance qui vous ait fait tomber. Non, ce n'est pas la force du vent qui a abattu votre courage; mais c'est la crainte qui a dégénéré en défiance, et c'est ce qui perd tous les hommes dans les maux de ce monde.

Quoi! mon Dieu, ne faut-il donc rien craindre? et pourquoi vous prierait-on, si on ne craignait rien? Mon fils, une crainte modérée qui fait recourir à Dieu comme à son Père et à son Sauveur, est louable; mais la crainte qui se change en défiance et en découragement, ne vaut rien. Ce sont autant de lâchetés et de rebellions d'esprit, qui retirent de l'âme l'assistance du ciel; d'où vient qu'étant abandonnée à elle-même, elle ne peut plus que se perdre. O mon Jésus, sauvez-moi de ce malheur et me tendez la main dès maintenant, de peur que je n'y tombe; ou pour m'en relever, si j'y étais tombé.

JEUDI.

DU SAINT-SACREMENT, CONSIDÉRÉ COMME PAIN DE VIE.

SUR CES PAROLES DE NOTRE-SEIGNEUR :

Je suis le pain vivant.
Je suis le pain de vie [1].

Le Sujet est pris du discours et de l'entretien que Notre-Seigneur eut avec les plus notables d'entre ceux qu'il avait nourris dans le désert, et qui s'étaient encore rassemblés autour de sa personne pour le voir, l'entendre, et pour jouir de sa présence. Le bon Jésus ne s'y refusa point; mais au contraire il s'arrêta avec eux, pour les instruire tout à loisir. Et comme ils étaient encore tout ravis de ce grand miracle qu'il venait de

[1] Ego sum panis vivus.
Ego sum panis vitæ, *S. Joan.* VI.

faire, de la multiplication des pains, et que tous ceux qui en avaient entendu parler, le venaient voir, partie par curiosité, partie par dévotion, il en prit occasion de leur parler d'un autre pain, qu'il devait leur donner et qui était incomparablement plus excellent, que celui dont ils avaient été rassasiés. C'était son corps et son sang, qu'il nous a laissé à manger sous les espèces du pain et du vin, au très-Saint Sacrement de l'autel. Nous tirerons de son discours les trois méditations suivantes, pour le reste de la semaine, et en considérant les trois qualités et excellences, que Notre-Seigneur attribue à ce Saint-Sacrement, nous apprendrons à devenir spirituels, célestes et divins.

La première, qui se présente aujourd'hui, étant sur ces paroles : *Je suis le pain vivant et le pain de vie*, nous oblige à nous entretenir sur la vie spirituelle, dont ce pain sacré est l'aliment et la meilleure nourriture.

La Fin est, d'apprendre à user si bien de ce pain de vie, que nous devenions vraiment spirituels, ne vivant que de cette vie, pour laquelle Jésus s'est fait notre pain et notre nourriture.

La Forme est en ces trois points :

1° Qu'est-ce que vivre spirituellement.

2° Le Saint-Sacrement est la nourriture de la vie spirituelle.

3° Nous devons apprendre de là, non-seulement à honorer le très-Saint Sacrement, mais encore à faire un grand cas de la vie spirituelle.

PREMIER POINT.

QU'EST-CE QUE VIVRE SPIRITUELLEMENT.

Rien n'est plus capable de réprimer la trop grande curiosité, qui nous porte à pénétrer dans les secrets des choses divines, que l'ignorance dans laquelle nous vivons, des choses humaines, qui devraient, ce semble, nous être plus connues, et cependant nous ne les comprenons pas. Si votre esprit vous portait à savoir trop curieusement, quelle est cette vie spirituelle et sacramentelle, que Jésus mène au Saint-Sacrement, réprimez cette curiosité, en vous demandant à vous-même, si vous entendez bien quelle est votre vie spirituelle. Qu'est-ce que vivre spirituellement, vivre selon l'esprit, et en homme spirituel? car vous pourriez bien vous y tromper. Vivre spirituellement, ce n'est pas avoir beaucoup lu de choses spirituelles,

ni les avoir retenues, ni en parler beaucoup, comme quelques-uns le pensent; ce n'est pas non plus avoir de hautes contemplations, ou de belles pensées sur les points de la foi et de la perfection; ce n'est pas simplement mener une vie solitaire, retirée, ou bien austère; ce n'est pas prier, communier, et être dévot; comme on appelle ordinairement dévots, ceux qui fréquentent les églises, les sacrements et les personnes spirituelles. C'est bien là la dévotion du monde; mais la dévotion du monde, n'est pas la vie spirituelle. Si elle s'arrête-là, il faut l'apprendre de Jésus, des Apôtres et des saints Pères.

Si quelqu'un veut venir après moi, dit Jésus, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive[1]; c'est-là être spirituel, selon que nous l'avons expliqué plus amplement ailleurs, dans les livres de l'Ordre. Si vous mortifiez par l'esprit les actions de la chair, vous vivrez, dit l'apôtre[2]; comme s'il nous disait, si vous vous empêchez d'agir par les mouvements de la nature corrompue, de penser, de désirer, d'aimer, de craindre, de parler, et de faire quoi que ce soit par humeur et par inclination purement naturelle et humaine; mais que vous fassiez tout intérieurement, selon la raison, et la raison supérieure qu'on appelle Esprit, qui n'agit que par la grâce, et que par des fins surnaturelles; c'est alors que vous vivrez, vous ménerez une vie spirituelle, vous serez spirituels. Entendez-vous maintenant ce que c'est? Voilà comme l'entendent tous les Pères. On vit selon l'esprit, dit saint Léon[3], quand la chair, c'est-à-dire la partie inférieure, est gouvernée par la supérieure, qui est l'esprit qui ne se laisse conduire que par les lumières et les mouvements du saint Esprit. Que la raison commande à la nature[4] de telle sorte qu'elle empêche ses vices et ses défauts; que le corps soit sujet à l'esprit, et l'esprit à

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie et sequatur me. *S. Luc.* IX.

[2] Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. *Rom.* VIII.

[3] Quando et caro animo judice regitur, et animus Deo præside gubernatur. S. Leo, serm. *de Quadr.*

[4] Dominetur vitiis ratio, subjiciatur corpus animo, animus Deo, et impleta est tota hominis perfectio. S. Prosp. *in sent.*

Dieu, et toute la perfection de l'homme est accomplie, dit saint Prosper, après saint Augustin. Oh ! qu'il y en a qui se trompent en ce point ! Car d'où vient qu'il y en a si peu qui soient vraiment spirituels, quoi qu'il y en ait tant qui désirent l'être, et même qui s'y appliquent ? L'une des principales raisons vient, de ce qu'ils ne s'adonnent pas à la vraie spiritualité, et ils se trompent en trois choses.

La première est, qu'ils ne se fortifient pas à l'intérieur où est le siège de la nature corrompue, mais seulement à l'extérieur. La seconde, qu'ils ne se mortifient pas en tous leurs mouvements déréglés ; mais seulement en quelques-uns, où ils éprouvent moins de difficulté. Et la troisième, qu'ils ne se mortifient pas toujours, ni constamment, mais seulement quelquefois. N'êtes-vous point de ceux-là ?... Ne détruisez-vous point d'une main ce que vous bâtissez de l'autre ? Ou ne rebâtissez-vous point ce que vous avez détruit ? Ne rendez-vous point à la nature par quelque immortification, ce que vous lui avez ôté en vous mortifiant ?... Ce n'est pas là être spirituel, mais un prévaricateur, pour me servir des termes de l'apôtre [1] ; c'est abuser de la spiritualité, c'est s'abuser soi-même, et c'est n'être pas plus spirituel, qu'une personne ne serait sage, ou de bon sens, qui déferait d'une main ce quelle ferait de l'autre. Qu'en diriez-vous ? Et pourquoi ne portez-vous pas le même jugement sur votre conduite ?... Prévaricateurs, rentrez dans votre cœur, dit un Prophète [2], considérez ce que vous prétendez, en vous mortifiant parfois, ou dans certaines occasions, et non pas dans toutes, ni toujours ; et vous verrez, que si vous vous inspirez des vrais motifs pour vous mortifier, ils vous persuaderont de ne point le faire à moitié ; ou si vous ne le faites qu'à moitié, vous ne vous guidez pas par les motifs qu'il faut avoir. Mais mon Jésus, si c'est par votre grâce que j'ai fait quelque chose, pourquoi ne me fait-elle pas tout accomplir ? C'est mon fils, que tu prends et que tu laisses telle partie de mes grâces, que tu veux. Je t'en donne

[1] Si enim quæ destruxi iterùm ædifico, prævaricatorem me constituo. *Gal.* II.
[2] *Isa.* XLVI.

toujours autant qu'il t'en faut, pour tout ce que je veux de toi, mais tu n'en prends que ce qui t'est nécessaire pour me rendre ce qui te convient. Ce qui fait que tu es non seulement coupable, et redevable à ma justice, de ce que tu ne me rends pas ce que je te demande, mais encore de ce que tu perds la grâce, que je t'avais donnée, pour me le rendre.

DEUXIÈME POINT.

LE SAINT-SACREMENT EST LA VRAIE NOURRITURE DE LA VIE SPIRITUELLE.

Comme la nourriture corporelle est nécessaire pour entretenir la vie du corps, ainsi faut-il une nourriture spirituelle pour l'entretien de la vie de l'âme et de l'esprit, et cette nourriture n'est autre que le Saint-Sacrement, qui est le pain vivant, ou le pain de vie, non-seulement parce que Jésus est vivant, mais aussi parcequ'il entretient la vie spirituelle de ceux qui le reçoivent. Remarquez, que la nourriture ne donne pas proprement la vie; mais plutôt elle la suppose, la conserve, elle donne à l'âme et à l'esprit, la force de faire des fonctions de vie. C'est aussi ce que produit cette divine nourriture dans l'âme; elle ne lui donne pas tant la grâce sanctifiante, qui est la vie, qu'elle la conserve, l'entretient, et qu'elle donne moyen par ces grâces excitantes qu'elle confère, de produire des effets de vie bien plus avantageusement, que la viande matérielle ne le fait pour le corps [1]. Car ou le corps meurt, ou il s'use par la vieillesse, ou il devient malade, ou enfin il est si mal disposé, que la viande corporelle ne lui sert pas beaucoup. Mais ce pain de vie entretient tellement l'âme, dans la fraîcheur, et la force de la vie spirituelle, que rien ne peut lui nuire, si elle s'en sert bien, ou si elle ne se nuit à elle-même.

Considérons ceci plus en détail, et remarquons qu'il y a trois sortes d'ennemis, qui peuvent donner la mort au corps, et contre lesquels la viande corporelle ne peut apporter de re-

[1] Sumi voluit sacramentum hoc tanquam spiritualem animarum cibum, quo alantur, et confortetur vita illius qui dixit : Qui manducat me et ipse vivet propter me, et tanquam antidotum quo liberemur a culpis quotidianis et a peccatis mortalibus præservemur. *Trid.* sess. XIII, cap. II.

mède. Premièrement, la condition de la nature, qui d'elle-même est mortelle. En second lieu, les mauvaises humeurs, qui étant trop émues, avancent souvent la dernière heure. Et enfin la force et la violence extérieure, qui blessent le corps et causent sa mort. Tout ceci se retrouve en proportion dans la vie spirituelle ; elle peut être aussi offensée par trois sortes d'ennemis, qui reviennent à ceux du corps ; mais avec cette différence que nous avons dite, que la nourriture corporelle ne remédie pas à ces inconvénients qui causent la mort, tandis que cette nourriture spirituelle y remédie, si on la prend bien. De sorte qu'on verra que ce que dit Notre-Seigneur est très-véritable ; que quiconque s'en nourrit, comme il doit, ne mourra jamais.

La première source de la mort pour le corps, vient de la condition mortelle de notre nature, qui s'en va d'elle-même au tombeau tôt ou tard ; il faut qu'elle y arrive, et aucune nourriture ne peut l'en préserver. De même on pourrait dire que la nature n'est pas moins défectueuse et caduque, pour conserver sa vie spirituelle. Mais le saint-Sacrement, mais ce pain de vie que l'on y reçoit, fortifie tellement cette nature par toutes sortes de grâces et de secours qu'il lui procure, qu'elle ne manquera jamais, par défaut, de vie spirituelle, à moins qu'elle use mal de cette nourriture. Car si l'arbre de vie, qui n'en était que la figure [1], avait cette vertu dans le paradis terrestre de conserver la vie du corps, combien davantage l'aura ce fruit de vie, puisque la chose figurée est toujours plus que la figure ?

Secondement, il est vrai, que comme les mauvaises humeurs étouffent la vie du corps, de même les convoitises naturelles, et les affections déréglées qui en viennent, pourraient éteindre l'esprit et la vie spirituelle ; mais que l'homme use de cette viande comme il le doit, et qu'il soit certain qu'elle arrêtera tellement la source des péchés et des affections déréglées, qu'il pourra toujours se maintenir dans la vie et la vigueur [2]. Et plus

[1] *Gen.* II.

[2] Non mortem solum, verum etiam morbos omnes depellit. Sedat enim cum in nobis maneat Christus, sævientem membrorum nostrorum legem, pietatem corroborati perturbationes animi extinguit. S. Cyr. IV, *in S. Joan.* XVII.

la convoitise, source de toutes les affections déréglées, sera fortement arrêtée, plus l'homme sera disposé pour bien communier, et la bonne communion sera encore plus forte pour arrêter la convoitise.

Enfin, s'il y a quelques accidents extérieurs qui puissent offenser la vie spirituelle, aussi bien que la vie temporelle, il y a de quoi y remédier dans ce pain de vie, qui nous protége et défend tellement contre tous nos ennemis, que c'est pour cela qu'il était figuré par ce pain de Gédéon qui renversait les pavillons des Madianites [1], et à l'Ephod qui enveloppait l'épée de Goliath, dont David se servait [2]. Et, enfin, c'est cette table qui nous est préparée contre tous ceux qui nous attaquent [3]. Mon âme, ne nous mettons pas tant en peine si ce pain de vie nous nourrira, que de nous disposer à en être nourris; car l'effet des Sacrements est infaillible, quand il n'y a point d'empêchement; et c'est à nous de pourvoir à ce qu'il n'y ait rien en nous qui s'y oppose. Mon Seigneur, qui nous faites la faveur de nous donner ce pain de vie, donnez-nous aussi la grâce de le manger toujours dignement; personne ne pouvait nous le donner que vous; personne aussi ne nous peut donner la grâce et le moyen de le manger dignement, que vous seul.

TROISIÈME POINT.

NOUS DEVONS APPRENDRE DE LA NON SEULEMENT A HONORER LE SAINT-SACREMENT, MAIS ENCORE A FAIRE UN GRAND CAS DE LA VIE SPIRITUELLE.

La considération précédente nous donne à la vérité un grand sujet de croître dans le respect, que nous devons au très-saint-Sacrement, et dans le sentiment des bonnes dispositions, que nous devons apporter pour en faire un digne usage. Car, qu'y a-t-il de plus désirable que de vivre toujours, et de vivre d'une vie si précieuse que la vie spirituelle? Et puisque cela dépend si absolument de cette nourriture sacrée, qu'y a-t-il de plus dé-

[1] *Judicum* VII.
[2] I *Reg.* XXI.
[3] *Psalm.* XXI.

sirable que de s'en bien servir? Mais ici on peut voir encore quelle estime on doit faire de cette vie spirituelle, puisque c'est pour l'entretenir et la conserver, que Jésus donne son corps, son âme, sa divinité et tous ses biens [1]... Oh! miracle de bonté, d'une part! Oh! prodige de malice, de l'autre! Voilà que Notre-Seigneur se donne tout à moi, afin que j'assujettisse mon corps à l'esprit, et que, par ce moyen, je vive d'une vie spirituelle; et moi, je ne veux pas me donner à moi-même pour cet effet? Jésus n'épargne ni son corps, ni son âme, ni sa vie; voilà qu'il la donne encore tous les jours, et qu'il meurt en quelque façon a chaque sacrifice de la messe, et à chaque communion que je fais, afin que je vive à jamais de sa vie; et moi j'épargnerai mon corps et ma sensualité, sans vouloir les assujettir à l'esprit, pour l'usage et la pratique de cette vie?... Quel reproche, qu'une vie si chère et si précieuse, comme est celle de Jésus, se donne entièrement et parfaitement pour cette vie spirituelle que je dois mener en ce monde, et qu'une vie si basse, si abjecte, et si méprisable, comme est ma vie sensuelle, soit épargnée pour cet effet!...

Vous ne voulez pas venir à moi, disait-il autrefois [2], afin que je vous donne la vie; voilà que je viens à vous, que je me livre et m'abandonne pour vous, puisqu'il est nécessaire que je me donne ainsi, pour vous donner la vie; et toutefois personne ne veut se donner, pour recevoir cette vie; quoiqu'il soit aussi nécessaire qu'il se donne pour l'avoir, qu'il est nécessaire que je me donne. N'est-ce pas là le reproche le plus sanglant qui puisse nous être fait? Et n'est-ce pas à nous qu'il est fait, puisque nous ne voulons pas nous mortifier, autant qu'il est nécessaire pour l'usage de cette vie spirituelle [3]. Car qu'est-ce que refuser de se mortifier, sinon refuser d'assujettir la chair à l'esprit, refuser de donner sa sensualité, quand Jésus donne son humanité et sa

[1] Nam parentes quidem aliis sæpe filios tradunt alendos : ego autem, inquit, non ita, sed carnibus meis alo, et meipsum vobis appono, vos omnes generosos esse volens. S. Chrys. hom. LXII.

[2] Et non vultis venire ad me, ut vitam habeatis. *S. Joan.* v.

[3] Voyez la méditation du jeudi après la Septuagésime.

divinité tout ensemble? Peut-on voir quelque chose de plus étrange?... Pourrions-nous croire que notre vie animale et sensuelle nous serait plus chère, non-seulement que notre vie spirituelle, mais que la vie de Jésus, qui se donne entièrement avec ce pain de vie, pour nous rendre vraiment spirituels? Il en est cependant ainsi, mais cela est trop indigne pour être supporté d'un bon cœur. J'en ai tant de regret et de confusion, que je me résous désormais à ne plus m'épargner en quoi que ce soit, pour me mortifier, pour me vaincre, ou pour me combattre de telle sorte, que la chair soit soumise à l'esprit, et l'esprit à la grâce, qui est la vie spirituelle, pour laquelle Jésus donne la sienne. C'est à vous, ô bon Jésus! de mortifier, de vivifier, de frapper et de guérir, de vaincre et de triompher tout ensemble. Je vous prie donc de me frapper et de me mortifier tellement dans la chair, que je vive toujours selon l'esprit, ou plutôt que vous viviez en moi; que vous me consumiez, quand je vous reçois, en me transformant en vous, et en nous unissant ensemble si étroitement, que rien ne puisse plus nous séparer.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que vivre spirituellement.

Pour mieux comprendre comment le très-saint-Sacrement est le pain de la vie spirituelle, il faut premièrement savoir en quoi consiste cette vie spirituelle; car plusieurs s'y trompent et se font accroire qu'ils sont spirituels, qui n'entendent pas même ce que c'est que d'être spirituels. C'est qu'ils n'en jugent que par leur sentiment, ou par le jugement du monde. Mais c'est de Jésus, des Apôtres et des SS. Pères qu'il faut l'apprendre. Souvenez-vous de ce que vous avez appris autrefois de ces grands maîtres, et voyez si vous y vivez conformément

Être spirituel, c'est soumettre la chair à l'esprit; vous le faites peut-être pendant quelques jours, quelquefois, vous le faites à l'égard de quelques mouvements plus déréglés; mais ce n'est pas vivre, ou ce n'est que vivre à demi; ce n'est pas être spirituel, mais être prévaricateur, selon que l'explique saint Paul, qui dit qu'il le serait s'il rebâtissait ce

qu'il avait détruit ; et c'est refaire ce qu'on a défait, quand on rend à la nature corrompue par immortification ce qu'on lui a ôté en la mortifiant. Prévaricateur ! rentrez dans votre cœur, et voyez, si c'est être sage et spirituel de refaire d'une main ce qu'on défait de l'autre. Voyez s'il y a un motif qui vous porte à mortifier un mouvement déréglé de votre humeur, qui ne vous porte également à en mortifier un autre. Pourquoi donc ne les règlez-vous pas tous entièrement? O mon Dieu ! il faut beaucoup de grâces pour cela; mon fils, tu en as autant qu'il t'en faut; mais tu n'en uses qu'autant qu'il te plaît ; et tu m'es responsable, non-seulement de l'omission que tu fais de te mortifier, mais encore de la perte de la grâce que tu avais pour cet effet.

DEUXIÈME POINT.

Le saint-Sacrement est la vraie nourriture spirituelle.

Voyez maintenant comment ce pain de vie est la nourriture de la vie spirituelle ; il a cet avantage sur la nourriture corporelle, qu'il entretien pour toujours la vie de l'esprit, quoiqu'elle ait autant d'ennemis que celle du corps. Car, si le corps est de soi corruptible et mortel, s'il est suffoqué par ses mauvaises humeurs, et s'il est sujet à mille accidents qui lui surviennent du dehors, qui l'offensent et qui le tuent, l'âme n'a-t-elle pas aussi le poids du corps, qui l'attire toujours en bas à l'imperfection et au péché, qui est le poison de la vie spirituelle? N'a-t-elle pas ses convoitises et ses affections déréglées, qui sont autant de mauvaises humeurs qui altèrent sa santé ? Et enfin que d'objets au dehors, qui sont aussi capables de l'offenser, que le corps est exposé aux divers accidents qui lui surviennent ?

Mais, bon courage ! la parole est donnée par celui qui nous donne le pain de vie, et qui ne peut mentir : Quiconque s'en nourrira, comme il doit, ne mourra jamais, il trouvera de quoi se fortifier contre sa faiblesse naturelle, contre ses passions, contre les tentations et les mauvaises occasions. C'est un arbre de vie qui peut pour le moins autant pour la vie spirituelle, que l'arbre du paradis avait de pouvoir et de vertu pour la vie corporelle. Oh ! quel bonheur, quelle faveur; mais ceux-là seuls en jouissent qui communient dignement. Mon âme, nous serons de ce nombre si nous tâchons de nous mortifier et de vivre le plus spirituellement que nous pourrons. Il est vrai qu'il n'y a rien qui entretienne autant la vie spirituelle qu'une bonne communion ; mais aussi il n'y a rien qui serve tant à une bonne communion, que l'usage de la mortification intérieure, et la pratique de la vie spirituelle.

TROISIÈME POINT.

Nous devons apprendre de là à honorer le saint-Sacrement et à faire un grand cas de la vie spirituelle.

Oh ! quel sujet avons-nous de là d'honorer le très-saint-Sacrement, et de nous exciter à le recevoir avec toute la préparation requise, puisque c'est notre vie, et qu'il n'y a rien de plus cher que la vie ! Mais quel sujet d'apprendre à estimer cette vie spirituelle, puisque c'est pour son entretien que Jésus donne la sienne ! Quel sujet de me confondre en voyant que Jésus n'épargne rien de ce qu'il peut donner, pour me faire vivre spirituellement, tandis que je ne veux contribuer en rien à cette vie ! Quoi! mon âme, consentiras-tu que la vie de Jésus, qui est si chère et si précieuse, soit employée pour cette effet, et que la vie sensuelle de ton corps qui est si basse, y soit épargnée?... Souffrirais-tu qu'il te soit reproché que l'humanité et la divinité de Jésus se donnent autant de fois que tu communies pour te conserver dans cette vie,et que tu ne voudrais rien faire pour te mortifier, et pour te donner aussi bien que Jésus s'est donné ! Ah ! ne le souffrons plus; mais, en considération de ce que Jésus fait tant de cas de cette vie spirituelle, qu'il se donne pour son pain et pour sa nourriture, apprenons aussi à en faire tant de cas, que nous nous donnions entièrement pour vivre de cette vie... Oh! heureuse vie, qui me donne ainsi à Dieu, après que Dieu s'est donné à moi, et que le don est bien employé qui me mérite une vie si heureuse !...

VENDREDI.

DU SAINT-SACREMENT, EN TANT QU'IL EST LE PAIN DESCENDU DU CIEL, QUI NOUS REND TOUT CÉLESTES.

Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel [1].

Le Sujet s'arrêtant seulement à ces paroles, expose les raisons pour lesquelles ce pain sacré s'appelle céleste; ces raisons sont fort honorables pour le très-saint-Sacrement, et profitables à ceux qui les méditent.

La Fin est d'apprendre à devenir tout célestes par la considération et par l'usage de ce pain du ciel.

[1] Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi. *S. Joan.* VI.

La Forme est en ces trois points, qui comprennent trois raisons pour lesquelles ce pain est nommé céleste.

1° Ce pain contient en substance la nourriture des âmes qui sont au ciel.

2° Il rend nos âmes et nos corps capables de la jouissance du ciel.

3° Il nous rend célestes, en quelque façon, dès cette vie.

PREMIER POINT.

PREMIÈRE RAISON : CE PAIN CONTIENT EN SUBSTANCE, LA NOURRITURE DES AMES QUI SONT AU CIEL.

Si nous n'avions égard qu'à l'institution du saint-Sacrement, il serait aisé de voir qu'il est un pain du ciel ; et il ne serait pas nécessaire de faire une longue méditation pour le reconnaître ; car nous savons bien que son institution est surnaturelle, et par conséquent descendue du ciel. En effet, c'est du ciel que descend la bonté, qui a voulu faire un si grand bien aux hommes ; c'est de là que vient la sagesse, qui a trouvé ce moyen admirable de se communiquer. Et c'est enfin de là que vient la puissance qui l'a réalisé ; car la terre et toute la nature créée, ne pourraient pas entreprendre un ouvrage si merveilleux, ou plutôt une merveille si ravissante. Sans nous arrêter donc à la considération de son auteur et de son origine, nous pouvons remarquer trois autres raisons fort considérables, pour lesquelles ce pain est appelé céleste.

La première est, que c'est la nourriture de ceux qui sont au ciel, comme l'a dit expressément l'archange Raphaël, en assurant qu'il avait une viande invisible dont il se nourrissait [1] ; et cette viande n'est autre que Dieu, qui étant vu et aimé des bienheureux au ciel, est en quelque sorte leur nourriture, car Dieu les entretient, les conserve, les contente, et s'unit intimement avec eux ; et ce sont là les effets que la viande produit ici sur nos corps ; on peut donc dire que Dieu est la viande et la nourriture des âmes bienheureuses. Oh ! quel bonheur, quelle viande ! quelle nourriture !... Que bienheureux est celui qui mange de

[1] Ego cibo invisibili et potu, qui ad hominibus videri non potest, utor. *Tob.* VII.

ce pain au ciel[1] ! Aurons-nous le bonheur de nous voir à cette sainte table? Quand sera-ce? que faut-il faire !...Entretenez-vous ainsi dévotement dans ces tendres affections du ciel ; et ensuite contemplez et admirez comment ce même Dieu qui se donne ainsi à manger au ciel, demeure sur nos autels pour le même effet, quoique d'une autre manière.

Oui, c'est le même Dieu, c'est la même viande, c'est le même qui fait le paradis et la béatitude ; avec cette différence seulement, qu'au ciel il se montre à découvert et en plein jour ; tandis qu'ici-bas nous le voyons dans la nuit, dans l'obscurité de la foi, et sous les voiles du Sacrement[2]; mais c'est toujours le même Dieu qui est au ciel, comme si le roi était près de vous, et que vous ne le vissiez pas, ce serait toujours lui quand même vous ne le verriez point ; ainsi vous ne verrez au ciel que celui que vous avez ici au Sacrement. Ce que la vue vous découvrira alors, la foi vous le déclare maintenant ; et il n'est pas plus vrai que Dieu est vu par les bienheureux au ciel, qu'il est véritable que c'est lui-même qui se donne au Sacrement. Il faut le croire avant de le voir, afin que la vue soit la récompense de notre foi[3]. Il est vrai que la vue aura de grands avantages pour l'aimer, mais la foi ne laisse pas d'avoir les siens, pour lui rendre ses devoirs et ses services. Quand il n'y aurait que cette considération de la bonté de Dieu, qui se manifeste si sensiblement dans ce saint Sacrement, ce motif suffirait pour gagner nos cœurs. Il n'a pas voulu attendre pour nous nourrir de lui-même et pour s'unir à nous, que nous fussions avec lui dans le ciel, comme s'il lui eut trop tardé de ne nous faire ce bien, que lorsque nous le verrons. Mais il a voulu prévenir le temps, et quoi que nous soyons dans un corps mortel, sujet à tant de misères, à tant d'imperfections et de péchés, n'importe, son amour est

[1] Beatus qui manducabit panem in regno Dei. *S. Luc.* XIV.

[2] Videmus nunc per speciem, tunc autem facie ad faciem. Nunc cognosco ex parte, tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum. Nunc autem manent fides, spes, charitas. I *Cor.* XIII.

[3] Fides attingit inaccessa, deprehendit ignota, comprehendit immensa, etc. S. Bern. ser. LXXVI, *in Cant.*

trop pressant pour attendre davantage ; il faut qu'il se communique, et qu'il se donne à nous, comme il se donne au ciel... O amour ! ô excès de bonté ! oh qui ne vous aimerait pas après ces miracles d'amour !...

Mais comment démontrerons-nous que nous l'aimons ? C'est en apprenant de son exemple à ne point différer, comme vous le faites de jour en jour, de vous donner à lui. Combien de désirs et de résolutions, sans en être encore venu aux effets. Quand le ferez vous ?... Pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui ?... S'il est défendu de renvoyer son ami au lendemain, quand on peut lui accorder ce qu'il demande le jour même [1] ; n'avez-vous point de honte de renvoyer ainsi de jour en jour votre Dieu, qui vous presse tous les jours de lui immoler cette passion, qui empêche son amour et ses communications ?... Cet exemple de bonté qu'il vous montre en se donnant à vous dons son Sacrement, n'est-il point capable de vous faire avancer, ce que vous différez toujours et ce que vous ne ferez jamais, si vous différez ainsi sans cesse ? Regardez ce que vous pourriez aujourd'hui lui offrir, sans attendre à demain ; ce que vous pourriez même dès cette heure sans attendre plus tard. Mon Seigneur, que pourrai-je bien faire maintenant, qui vous fut agréable ? Ecoutez ce qu'il répondra ; et si vous n'entendez rien de particulier, craignez qu'il ne soit irrité contre votre paresse ; témoignez-lui que vous en avez de la honte et du regret, et que vous êtes prêts à en faire pénitence.

DEUXIÈME POINT.

DEUXIÈME RAISON : CE PAIN DESCENDU DU CIEL REND NOS AMES ET NOS CORPS CAPABLES DE LA JOUISSANCE DU CIEL.

La seconde raison pour laquelle ce saint Sacrement se nomme pain du ciel, c'est parce qu'il nous confirme dans le droit que nous avons au ciel ; et si nous ne l'avions pas, il nous le donne ; il en est le gage, l'avant-goût, et comme l'assurance. Quiconque

[1] Ne dicas amico tuo, vade et revertere cras dabo tibi, cùm statim possis dare. *Prov.* III.

me reçoit, dit le Sauveur, reçoit comme par avance la vie éternelle. Les communions sont autant de lettres de confirmation, et comme autant de passeports pour cette béatitude. Mais le corps en particulier obtient un nouveau droit de ressusciter, et de se réunir à son âme, en s'unissant tous deux ensemble à leur Seigneur et Sauveur, qui a aussi bien racheté le corps que l'âme [1]. Puisque notre chair est aussi bien sanctifiée par la communion que notre âme, pourquoi ne jouirait-elle pas du mérite de la sanctification, et comment en jouirait-elle si elle demeurait dans la poussière, et si elle ne ressuscitait avec l'âme! Et ainsi, quand nous n'aurions pas les autres motifs qui nous font espérer la résurrection, cette seule raison, qui se tire de l'union du corps de Jésus avec le nôtre, par le moyen de la sainte communion, suffirait pour nous la faire attendre ; car il y laisse un germe et une semence de gloire [2], ce qui fait dire tout particulièrement au Sauveur, qu'il ressuscitera au dernier jour.

O mon Jésus ! quel cas vous faites de moi ! Certes je ne l'avais point vu encore si clairement. En vous donnant pour mon âme, c'était déjà beaucoup ; néamoins en voyant qu'elle est immortelle, qu'elle est créée à votre image, qu'elle est capable d'être aimée de vous, et de vous aimer réciproquement, il semble que ces belles qualités ne sont pas indignes de vos soins. Mais quand je pense que vous m'avez tellement aimé, que vous avez daigné même prendre tant de soin de ma propre chair, que vous avez voulu la sanctifier par la vôtre toujours sainte, et la béatifier de votre gloire, ô Jésus mon Seigneur ! je reconnais en vérité que vous m'aimez, car il ne semblait pas que cette moindre partie de moi-même fût digne de votre amour. Et de là, j'apprends que quand vous me commandez de la mortifier, ce n'est pas que vous la haïssiez, mais plutôt que vous l'aimez, et que vous lui procurez son bien, en la rendant capable d'en-

[1] Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam et ego resuscitabo eum in novissimo die. *S. Joan.* XI.

[2] Sicut parum fermenti totam massam fermentat, sic parva benedictio totum hominem in seipsam attrahit, et sua gratia replet. S. Cyril.

trer dans la jouissance des biens que vous lui avez préparés [1]. Faites donc que je l'aime comme vous l'aimez, que je l'aime sainte et immaculée comme vous: et que l'aimant, de la sorte, je la mortifie et l'assujettisse à votre saint amour, comme vous me commandez de le faire. Faites que j'apprenne une bonne fois, que comme il est besoin pour la faire ressusciter à la vie immortelle qu'elle meure à la vie temporelle, ainsi, pour la faire ressusciter à la bienheureuse immortalité, il est nécessaire qu'elle meure à la vie sensuelle ; car c'est un arrêt de la vérité, que si le grain de froment tombant sur la terre ne vient à mourir, il demeure seul, et ne rapporte point de fruit [2].

Oh! qu'un saint apôtre a bien dit : Qu'il faut haïr cette robe souillée et charnelle [3]! Il appelle la chair la robe de l'âme, et il dit que comme nous avons soin de tenir nos habits propres, à cause du corps et pour la bienséance de nos personnes ; ainsi nous devons éviter ce qui peut souiller nos corps, à cause de l'âme de Notre-Seigneur, qui le sanctifie par sa présence réelle et véritable. Reconnaissez-le donc, et respectez-le en vous-même ; ou, pour parler avec plus de précision en empruntant les paroles de saint Augustin : Epargnez Jesus-Christ en vous, ne l'offensez point, ayez pour lui tous les égards qui lui sont dus [4] ; c'est lui que vous touchez en souillant votre corps. Ah! de quelle iniquité on se rend coupable non seulement par les plus grandes taches, mais encore par les moindres, qu'il faut pour le moins autant haïr et éviter, que celles qui souillent nos vêtements. Car le corps n'est-il pas plus que l'habit, et l'âme plus que le corps, et Notre-Seigneur plus que notre âme?... Disons-lui donc que nous haïssons cette robe souillée, mais que, puisqu'elle est souillée, nous le prions de la purifier et de la blanchir dans son sang.

[1] Qui odit in hoc mundo animam suam, in vitam æternam custodit eam. *S. Joan.* XII.

Si male amaveris, tunc odisti, si bene oderis, tunc amasti : fœlices qui oderunt custodiendo, ne perdant amando. S. Aug.

[2] Nisi granum frumenti, etc. *S. Joan.* XII.

[3] Odientes et eam quæ carnalis est maculatam tunicam. *S. Jud.* XXIII.

[4] Agnosce in te, Christum, parce in te Christo. S. Aug.

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME RAISON : LE SAINT-SACREMENT NOUS REND CÉLESTES EN QUELQUE FAÇON DÈS CETTE VIE.

Reste la troisième raison, pour laquelle on nomme le saint Sacrement le pain du ciel ; c'est parce que dès cette vie il nous rend célestes, et en quelque façon bienheureux. Car si les viandes de la terre communiquent leurs qualités aux corps qui en usent, et les rendent tout terrestres, pourquoi cette viande du ciel étant prise comme il faut, ne nous rendra-t-elle pas célestes? Et si ceux-là sont heureux, qui ont faim et soif de la justice [1], pourquoi ceux-là ne seraient-ils pas heureux qui boivent et qui mangent à la source même de la justice? Et si ces yeux étaient heureux, qui avaient le bonheur de le voir [2], pourquoi ne seraient pas heureuses la bouche et la poitrine qui ont le bonheur de le recevoir? Bref, s'il faut porter l'image de l'Adam céleste, comme on a porté celle du terrestre ; où prendrons-nous mieux cette image, que dans la réception de cette viande qui nous transforme en lui [3]?

De là, nous apprenons qu'il y a une vertu dans le saint-Sacrement, qui nous élève à une certaine ressemblance de l'état des bienheureux du ciel, qui ajoute cette perfection à celle que nous avons considérée dans la méditation précédente ; que comme les bienheureux sont détachés de toutes les affections de la terre, comme ils sont assurés de leur félicité, comme ils ne se réjouissent que du souverain bien, et qu'ils portent partout leur bonheur ; ainsi ceux qui mangent dignement ce pain du ciel, se trouvent avec le temps si dégagés des pensées de la terre, qu'ils ne respirent que le ciel, où est leur Jésus, et qu'ils ne conversent que là où est leur espérance. Et cette espérance se changeant en confiance, elle les réjouit tellement, comme dit l'Apôtre [4], qu'en quelque part qu'ils soient, en quel-

[1] *S. Matth.* v.
[2] *S. Luc.* x.
[3] Sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis. I *Cor.* xv.
[4] Spe gaudentes. *Rom.* xii.

que temps, et en quelque état qu'ils se rencontrent, ils sont toujours semblables à eux-mêmes, toujours joyeux et contents, ils portent leur joie dans leur sein, sans que personne puisse la leur enlever, selon la promesse de Notre-Seigneur [1]. C'est là la vraie et solide joie ; c'est la joie du ciel, qui n'a pas sa pareille sur la terre ; et l'on peut véritablement dire avec le Sage [2], qu'il n'y a rien de meilleur au monde, que de manger ce pain sacré, et de se réjouir ainsi saintement de la joie et du contentement des saints.

Mon âme, toi qui ne demandes qu'à te réjouir, et qui ressent plus de tristesse en cette vie que de vraie joie, d'où nous vient ce malheur, puisque nous avons le bonheur de communier si souvent?...Pensons-y un peu attentivement, et nous verrons que c'est que nous voulons joindre ensemble le ciel et la terre. Nous ne nous contentons pas des joies du ciel, que nous apporte ce pain qui en descend; mais nous voulons encore celles de la terre qui se trouvent dans les honneurs, les plaisirs et les commodités temporelles; et nous nous privons des unes et des autres, car nous n'osons prendre à cœur ouvert les plaisirs de la terre, de peur d'en prendre trop; et nous ne sentons point les goûts du ciel, qui ne se mêlent point avec les autres. Ainsi nous demeurons vides, et nous expérimentons ce que l'Eglise reconnaît être très-véritable, quand elle loue et bénit son époux et son Seigneur, en lui disant : Oh! que votre esprit est doux et aimable, et que vous faites bien paraître votre douceur à vos enfants, que vous nourrissez d'un pain très-doux venu du ciel, quand ils le prennent avec goût et affection [3]. Car, pour ces mondains qui le reçoivent sans goût, qui aiment autant la table de leur maison que celle de la communion, vous les renvoyez vides et secs, sans qu'ils sachent ce que c'est que votre douceur.

[1] Et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tolleta vobis. *S. Joan.* XVI.
[2] *Eccli.* II et III.
[3] O quam suavis est, Domine, spiritus tuus, qui ut dulcedinem tuam in filios demonstrares, pane suavissimo de cœlo præstito, esurientes reples bonis, fastidiosos divites dimittens inanes.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Première raison : Ce pain contient la nourriture des âmes qui sont au ciel.

La première raison, pour laquelle le saint-Sacrement est un pain descendu du ciel, c'est qu'il est le pain des âmes qui sont bienheureuses dans le ciel, ainsi que l'archange Raphaël disait qu'il avait une viande invisible dont il se nourrissait. Oh ! quelle table et quelle viande ! soit au ciel, soit sur la terre !... Car vous avez au saint-Sacrement le même Dieu pour votre nourriture, et il n'y a que cette différence : qu'il se donne au ciel à découvert, tandis qu'ici ce n'est que sous les espèces du pain qui le couvrent, mais qui n'empêchent pas que ce ne soit aussi lui-même. Ce qui nous manque pour la vue, nous est donné par la foi, qui nous fait admirer et aimer une si grande bonté, qui n'attend pas après cette vie pour se donner, mais qui prévient le temps, quoique nous soyons si peu capables de son amour et de ses grâces. N'est-ce pas là être bon ? N'y a-t-il pas là de quoi se faire aimer? Mais que lui rendrons-nous pour cet amour ? Quoi que ce soit, ne tardez point à le lui donner ; car c'est une qualité particulière du don, de donner incontinent et aussitôt qu'on le peut. Voyez donc ce que vous avez à donner dès aujourd'hui et dès maintenant, car vous avez déjà trop différé.... O mon Dieu ! c'est ce qui me fait penser que je n'ai rien de meilleur à vous donner pour cette heure, que le regret d'avoir tant différé à me donner entièrement à vous.

DEUXIÈME POINT.

Deuxième raison : Il rend nos âmes et nos corps capables de la jouissance du ciel.

La seconde raison qui nous fait comprendre comment il est le pain du ciel, c'est qu'il nous confirme le droit que nous y avons ; il en est une arrhe, un gage, une avance et une assurance, principalement pour notre corps qui, participant à la sainte communion, acquiert un nouveau droit à l'immortalité. C'est pourquoi notre Sauveur assure qu'il ressuscitera la personne qui communie, et que, par cette union du corps de Jésus-Christ avec le nôtre, cette partie de nous-mêmes qui est morte et enterrée pour un temps, montera au ciel pour toujours.

Oh ! quel amour de Dieu d'aimer ainsi nos coprs. C'est beaucoup qu'il veuille aimer nos âmes. Toutefois je le comprends dans un sens, puisqu'elles sont ses images, et qu'elles sont capables de l'aimer; mais aimer

nos corps qui souillent son image, c'est un excès d'amour. Il me montre bien par là que s'il m'ordonne de châtier et de mortifier mon corps, ce n'est pas qu'il le haïsse, mais que c'est plutôt qu'il l'aime, et qu'il le rend capable par ce moyen des biens immortels qu'il lui a préparés. Car, s'il faut mourir à la vie naturelle avant d'aller au ciel, il faut mourir à la vie sensuelle, qui en empêche autant l'entrée que l'autre. Et s'il a fallu que le corps de Jésus ait souffert pour entrer dans sa gloire, ne faut-il pas que les nôtres soient aussi bien participants de sa Passion que de sa Résurrection? Et puis, si notre corps à une telle alliance avec le corps de Jésus-Christ, qu'il mérite pour ce sujet de ressusciter comme lui; ne doit-il pas respecter ce corps sacré à raison de cette alliance, et craindre de l'offenser par faute de se mortifier, vu que l'immortification n'est qu'un plaisir du corps et un déplaisir de Jésus? O mon Dieu! que ce plaisir déplaît à celui qui vous aime, ou s'il n'en ressent pas le déplaisir, c'est un signe qu'il ne vous aime guère, et que son cœur n'a pas les sentiments du vôtre!...

TROISIÈME POINT.

Troisième raison : Il nous rend célestes en quelque façon dès cette vie.

Ce pain sacré est enfin appelé céleste, parce qu'il nous rend célestes, en faisant que, comme les bienheureux qui sont au ciel voient les choses de la terre sans s'y affectionner, n'ont de joie que celle qu'ils goûtent dans la possession du souverain bien, dont ils ne peuvent être privés, en quelque lieu qu'ils se trouvent; de même, une âme qui communie souvent, et qui ne communie jamais qu'avec un nouveau goût, remporte de ses communions un tel dégagement d'esprit, de tout ce qui serait capable de l'attacher en ce monde, qu'elle n'y vit plus que comme si elle n'y vivait point. Tous ses entretiens et ses plaisirs sont dans le ciel; ou comme ceux du ciel, ce sont des contentements solides, fondés sur la connaissance et sur l'amour de son Dieu, qu'elle porte tellement dans son cœur, qu'en quelque lieu qu'elle se trouve, en quelque condition qu'elle soit, elle est toujours dans le contentement, car elle est toujours avec son Dieu.

C'est une joie que le monde ne lui peut ôter; car ce n'est pas le monde qui la lui donne. Que si son Dieu lui en ôte parfois le goût, la joie n'est pas pourtant perdue; car l'âme qui se réjouit de Dieu, ne laisse pas de s'en réjouir, quoiqu'elle en ait perdu le goût. O mon Dieu! que n'ai-je cette joie céleste! C'est, mon fils, que tu veux avoir en même-temps, la joie

terrestre et la joie mondaine ; or tu joindrais le ciel avec la terre dans ta main, plutôt que de réunir dans ton cœur la joie du ciel et celle de la terre.

SAMEDI.

DE LA MANNE, FIGURE DE LA BONTÉ DIVINE ET DU SAINT-SACREMENT QUI NOUS REND HOMMES DIVINS.

Comme mon Père vivant m'a envoyé, et comme je vis de la vie de mon Père, ainsi celui qui me mange, et qui se nourrit de moi, tirera de moi la même vie divine.

Voici le pain qui est descendu du ciel, et qui a été figuré par la manne ; mais avec cette différence, que ceux qui ont mangé la manne, sont restés sujets à la mort, tandis que celui qui mange de ce pain vivra éternellement [1].

Le Sujet nous fait voir que la manne étant un pain très-excellent, était la figure non-seulement du saint-Sacrement, mais encore de la divinité, avant même que le Sacrement fût institué, et que la sainte communion, étant bien reçue, ajoute encore ce degré de perfection aux autres, de nous rendre tout divins, autant que nous pouvons l'être en cette vie, suivant ce qu'à dit Notre-Seigneur : Que comme il vivait de la vie de son Père, ainsi la communion nous ferait vivre de sa vie.

La Fin est de nous faire aspirer à ce degré de perfection où nous élève le saint-Sacrement.

La Forme est en ces trois points :

1° La manne était l'image de la divinité, à raison de sa bonté.

2° Elle était aussi la figure du saint-Sacrement pour la même raison.

3° Un des effets de ce sacrement est de nous communiquer cette divine bonté, et de nous rendre tout divins.

[1] Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me, et ipse vivet propter me, Hic est panis qui de cœlo descendit, non sicut manducaverunt patres vestri manna, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem, vivet in æternum. S. *Joan.* VI.

PREMIER POINT.

LA MANNE ÉTAIT L'IMAGE DE LA DIVINITÉ A RAISON DE SA BONTÉ.

Il n'est point de créature, même insensible, qui ne représente quelque perfection de Dieu ; car il a voulu en laisser quelque trait dans toutes ses œuvres, afin de provoquer la créature raisonnable à le connaître et à l'aimer. Mais, comme il a fait des œuvres plus nobles et plus excellentes les unes que les autres, de même s'est-il plus sensiblement dépeint dans les unes que dans les autres. Et comme la manne, ce pain du ciel, dont Dieu a nourri son peuple l'espace de quarante ans [1], a été l'un des plus nobles et des plus grands présents qu'il ait fait à la terre, c'est là aussi qu'il s'est manifesté plus clairement, en y faisant voir sa puissance et sa sagesse, mais, par-dessus tout, son admirable et aimable bonté. Sa puissance y était assez visible dans la création d'un pain si excellent. Sa sagesse ne l'était pas moins dans la distribution continuelle de ce pain, qui ne manqua jamais aux Israëlites, jusqu'à ce qu'ils fussent entrés dans la terre qui devait les nourrir [2]. Et comme ils avaient besoin de quelque objet sensible et visible, pour s'élever à la connaissance de leur Dieu qui est invisible, et que, d'autre part, ils eussent abusé des images et des représentations qui s'en peuvent faire, ce fut un trait admirable de cette divine sagesse, de leur donner ce pain divin, par lequel ils pussent reconnaître et adorer les perfections du Créateur, sans adorer la créature.

Mais sa divine bonté y éclatait plus que toutes les autres perfections, et pour le reconnaître, il ne faut que se rappeler ce qu'était cette manne. C'était une sorte de pain et de nourriture si exquise, qu'elle contenait toute la saveur et le goût de toutes les meilleures viandes [3].

[1] *Num.* XI.

[2] Defecit Manna postquam comederunt de frugibus terræ. *Jos.* V.

[3] Angelorum esca nutrivisti populum tuum, et paratum panem de cœlo præstitisti illis, sine labore, omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem. Substantia enim tua dulcedinem tuam, quam in filios habes, ostendebat, et deserviens uniuscujusque voluntati, ad quod quisque volebat, convertebatur. *Sap.* XVI.

Elle tombait tous les jours du ciel, et elle était si aisément recueillie et préparée, qu'il n'était pas besoin de frais, de travaux, ni de grands soins pour l'amasser. Voilà une très-parfaite image de la bonté divine. Dieu est si bon qu'il contient en soi toute sorte de biens, parce qu'il est le souverain bien; et, étant tel, il se communique sans cesse, à tout moment, de toutes les manières imaginables, à toute sorte de personnes, même aux pécheurs et à ceux qui le blasphèment et s'opposent à ses bontés. Il semble que ces blasphémateurs ne mériteraient pas de vivre, ou de ne vivre que dans les enfers, où l'on n'entend que blasphèmes. Mais il en semble autrementà la bonté de Dieu; il leur permet non-seulement de vivre, mais il leur fournit encore très-libéralement de quoi vivre à leur aise; il commande à la terre de travailler pour eux, aux nuées de les rafraîchir, au soleil de les éclairer, et à toutes les créatures de les servir [1]. Et ce qui est encore plus remarquable, il ne désire rien tant que de se donner lui-même, et de leur faire part de sa grâce et de sa gloire, s'ils veulent s'en rendre dignes.

O Bonté infinie! ô manne cachée! qui est si aisée à recueillir, qu'il suffit de la désirer, de ne point empêcher cette bonté divine de nous faire du bien!...Oh! que David avait raison de s'étonner, et de se transporter saintement dans ces élans d'affection, en disant à son Dieu : Mon Seigneur, que la multitude et l'abondance des bontés et des douceurs que vous avez cachées à ceux qui vous craignent, est grande et admirable [2]! Mais pourquoi, disait-il, que Dieu l'a cachée, puisqu'elle est si évidente? ou si elle est ainsi cachée, comme il le dit, comment Dieu, étant si bon et si désireux de se communiquer, cache-t-il sa bonté? Instruisez-vous sur ce sujet, et apprenez que, bien que cette divine bonté soit évidente, elle ne laisse pas d'être cachée; elle est évidente comme les créatures le sont, puisque ce n'est que bonté qui nous en vient; mais elle est cachée, car, quand on

[1] Ipse benignus est super ingratos et malos. *S. Luc.* VI.

[2] Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te. *Psal.* XXX.

considère ses bontés, et qu'on se laisse aller aux affections que ces bonnes pensées produisent dans nos âmes, c'est alors qu'on goûte et qu'on ressent ses douceurs et ses bontés avec un goût si nouveau et si sensible, qu'on est contraint de dire qu'il y en a plus de cachées que d'évidentes. Que c'est donc à grand tort qu'on craint de servir un Dieu qui est si bon, de peur d'avoir du mal en le servant [1] ; car puisqu'il est si bon, qu'il est la bonté même, comme il est impossible que la bonté ne fasse quelque chose qui ne soit pas bon, aussi Dieu ne peut-il nous faire que du bien, quand même il semblerait nous faire du mal. Pourquoi donc ne le servons-nous pas comme il le mérite ; puisqu'il n'y a que la crainte du mal qui nous en détourne, et que si nous étions assurés qu'il n'y a que du bien, personne ne s'en retirerait, car personne ne fuit le bien?... Mon âme, l'ignorance de ces vérités peut servir d'excuse à quelques-uns ; mais toi, qui le connais maintenant, si tu n'en fais pas usage pour mieux servir ton Dieu, tu n'auras point d'excuse.

DEUXIÈME POINT.

LA MANNE ÉTAIT AUSSI LA FIGURE DU SAINT-SACREMENT.

Voilà comment se comporte Notre-Seigneur au saint-Sacrement de l'autel ; voilà comment il est la manne en vérité, voilà comment il est bon, et même le souverain bien, qui contient en soi toutes les grâces, puisqu'il en est même la source. Voilà comment il vient tous les jours à nous, nonobstant tant d'indignités et de péchés. Voilà comment il est facile à se donner, à nous recevoir, si nous voulons aller le trouver [2], à nous entendre, à nous parler, et à nous faire du bien ; de sorte que tant qu'il y aura du pain sur la terre, et un prêtre en ce monde pour le consacrer, Jésus demeurera avec nous, et nous communiquera autant de biens que nous serons capables d'en recevoir. Il nous a donné sa parole qu'ils sera dans son Sacrement

[1] Quid invenerunt in me iniquitatis, quia elongaverunt a me, et ambulaverunt post vanitatem et vani facti sunt. *Jerem.* I.

[2] Præoccupat qui se concupiscunt, ut illis se prior ostendat. *Sap.* IV.

jusqu'à la consommation de tous les siècles [1]. Que peut-on imaginer de meilleur? Car si c'est le propre de la bonté de se communiquer libéralement, sans qu'il en coûte autre chose que de la recevoir et de s'en servir, que peut-on voir de plus communicatif que celui qui se donne ainsi incessamment, en tout temps, en tout lieu, à toute sorte de personnes, si elle en est capable [2]?

O bonté infinie! je vous adore, ô mon Jésus infiniment bon! je vous remercie de ce qu'il vous plaît de nous faire connaître, et de nous communiquer ainsi votre bonté... Ah! que vous avez très-sagement dit, que personne n'était proprement bon, sinon Dieu [3], parce qu'en vérité un homme ne pourrait se communiquer comme vous le faites, s'il n'était Dieu; et quoique ce soit par votre humanité que vous nous communiquez vos bontés, néanmoins votre humanité ne se communiquerait pas ainsi, si elle n'était unie à votre divinité; et ainsi, comme c'est par votre humanité que vous nous montrez que vous êtes bon, aussi est-ce par votre bonté que nous reconnaissons que vous êtes Dieu, afin que nous ayons une pareille obligation à l'une et l'autre de vos deux natures. A la nature humaine, pour nous avoir fait tant de grâces que nous ne pouvions attendre que de Dieu seul; et à la nature divine, d'avoir donné de quoi nous faire ces grâces, qu'un homme seul n'aurait pu nous donner. O Jésus! Dieu et homme, soyez loué et béni à jamais!... Si vous n'eussiez été homme, je ne serais pas sauvé; et si vous n'eussiez été Dieu, vous ne seriez pas mon Sauveur. Faites-nous encore cette faveur, que comme vous avez voulu participer à nos infirmités humaines, en vous faisant homme, vous nous communiquiez aussi tellement vos bontés par la sainte communion, qu'elles passent dans nos affections et dans nos mœurs, et que nous devenions bons et des hommes divins en bonté, comme vous, et comme vous voulez que nous le soyons.

[1] Ecce ego vobiscum sum, omnibus diebus usque ad consummationem sæculi. S. *Matth.* XXVIII.

[2] Voyez la méditation sur ce sujet pour le Vendredi de la 4e semaine après Pâques. IIIe volume, page 42[illegible].

[3] Unus est bonus Deus. S. *Matth.* XIX,

TROISIÈME POINT.

C'EST UN DES EFFETS DE CE SACREMENT, DE NOUS COMMUNIQUER CETTE DIVINE BONTÉ ET DE NOUS RENDRE TOUT DIVINS.

Voici le souverain degré de perfection et de participation de la bonté, qui nous est ici communiquée dans le saint-Sacrement autant que nous en sommes capables; car notre Jésus n'a pas seulement manifesté sa bonté en nous accordant quelques-unes de ses grâces. Mais en se donnant lui-même, et en s'unissant à nos âmes, il nous communique sa bonté même, qui est inséparable de sa personne; et cette bonté rend tellement bons ceux qui communient dignement, et qui la reçoivent autant qu'elle veut se donner, qu'ils deviennent comme autant de dieux, ou d'hommes divins, qui participent aux trois propriétés admirables, qui se trouvent dans la manne, dans la divinité et dans le saint-Sacrement. Car ils sont bons par toute sorte de bontés, de vertus et d'actions vertueuses, comme la manne contenait toute sorte de saveurs; ils sont bons aux autres, comme à eux-mêmes; ils sont bons toujours et pour toute sorte de personnes, par une bonté si libérale, qu'elle ne prend point garde à ses intérêts, désirant que tout le monde soit bon comme Dieu le désire. Et comme ils ne sont pas excités à faire du bien par l'espérance d'autres biens, aussi n'en sont-ils pas détournés par l'appréhension des maux qu'il faut endurer pour ce sujet. C'est là proprement être Dieu autant qu'un homme mortel le peut-être; car si Dieu est la vraie charité, et que l'acte de la vraie charité consiste à se donner [1], il s'ensuit que ceux qui se communiquent ainsi, sont comme autant de Dieux ou d'hommes divins, qui sont parfaits dans leur nature, comme leur Dieu l'est en la sienne [2].

Mon âme, que dis-tu en considérant ces vérités et en possédant ces biens? Pourras-tu encore attendre quelque chose au

[1] Deus charitas est, et qui manet in charitate in Deo manet et Deus in eo. S. *Joan.* IV.

[2] Estote perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est.

monde, après une telle faveur et un tel honneur? Se trouvera-t-il encore quelque dignité ou quelque bien sur la terre, qui approche de la millième partie de cette faveur qui te fait approcher si près de Dieu? Que n'aspires-tu donc à ce bonheur, qui ne dépend plus que de toi?... Que ne t'efforces-tu de communier si dignement, que tu reçoives autant de grâces et de bontés qu'il veut t'en donner; puisque tu es assurée qu'il veut te communiquer sa bonté, qu'il te rendra toute sainte et toute divine comme elle, autant que tu pourras l'être?... Si tu prétendais par tes propres forces t'élever à sa puissance, à sa sagesse, à sa science ou à sa gloire, comme l'ambitionnèrent autrefois les premières créatures, tu pourrais craindre le châtiment de ta témérité, comme tu sais qu'elles ont été châtiées; mais c'est à sa bonté qu'il t'invite lui-même de t'élever. Il n'y à craindre que la surprise de nos sens, qui nous présentent d'autres biens, qu'il faut quitter pour l'amour d'un Dieu si bon, qui se donnant à nous, nous donne sa bonté, qui vaut mieux que tous les autres biens. Mais quoi? Que cherches-tu davantage? Dieu n'est-il pas capable de te contenter, ou n'es-tu pas contente d'être élevée à la communication de la plus désirable qualité qui soit en Dieu, qui est sa sainteté et sa bonté? Penses-tu que ce petit plaisir d'honneur ou d'intérêt que tu recherches, puisse s'accorder avec Dieu?... Si, possédant Dieu, tu viens à croire que quelque chose te manque, et que tu ailles encore à la recherche de quelque autre contentement, il faut que tu ne trouves pas toute sorte de biens en Dieu, comme on dit qu'ils y sont; il faut qu'il lui manque quelque chose, puisque tu cherches ton bien hors de lui; car si tu trouvais tout ce que tu désires, tu n'irais pas le chercher ailleurs... Oh! le blasphème insupportable! Parlons mieux, mon âme, parlons mieux; c'est que tu cherches un bien, qui n'est pas un vrai bien; et c'est ce qui te trompe, c'est de quoi il faut te désabuser; tu cherches la vanité et la sensualité, que tu ne trouves pas après avoir trouvé ton Dieu; car ce ne sont que de faux biens, et il n'est pas étonnant que tu ne les rencontres pas en lui, qui est seulement le vrai bien. Et quand, pour connaître

que ce sont de faux biens, il n'y aurait pas d'autre marque que celle-ci : qu'ils ne se trouvent point en lui, qui est le souverain bien, cette marque suffirait pour les reconnaître et pour les mépriser ; car autrement, s'ils étaient de vrais biens, il faudrait qu'ils fussent en Dieu, ou que Dieu ne renfermât pas tous les biens. Qu'en dis-tu ?... O mon Dieu ! je me sens si pressé par cette vérité, que je ne puis la méconnaître ; mais parce qu'il faut de là nécessairement conclure, que les autres biens que j'ai recherchés, ne sont pas des biens, puisqu'ils ne se trouvent pas en vous, j'ai honte de m'être ainsi trompé. Il faut donc que je quitte cette erreur ; si je l'ai suivie pendant ma vie, du moins, je ne veux pas y mourir ; et pour n'y pas mourir, je veux dorénavant vivre dans cette croyance, qu'il n'y a point de plus grand bien ni de plus grand bonheur, que d'être bon de cette bonté de Dieu, qui se puise dans ce saint Sacrement, et d'être bienheureux de son bonheur que l'on y ressent, quand on n'estime point d'autre bonheur que celui-là.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

La manne était l'image de la divinité, à raison de sa bonté.

Comme la manne a été une des œuvres les plus merveilleuses de Dieu, on peut dire aussi qu'elle a été une des belles images qui l'aient représenté sur la terre. Sa puissance et sa sagesse apparaissent d'une manière sensible ; mais sa bonté se manifeste plus encore, en ce que la manne était un pain et une nourriture si exquise, qu'elle contenait toute la saveur et le goût des autres viandes ; qu'elle tombait tous les jours du ciel, et qu'il était facile de la recueillir et de s'en nourrir. De même Dieu est si parfaitement bon, qu'il contient en soi toute sorte de bien ; et il se communique si libéralement non-seulement à ses bons serviteurs et à ses amis ; mais encore à ses plus grands ennemis ; qu'il se sert de toutes les créatures pour leur faire du bien ; et lui-même leur présente à tout moment ses grâces, pour les faire participer à sa gloire, au lieu de l'enfer qu'ils avaient mérité. N'est-ce pas là une bonté sensible et manifeste ?...

Mais pourquoi David dit-il donc, qu'il en a caché la douceur et la suavité à ceux qui le craignent, puisqu'elle est si évidente? C'est pour nous faire entendre que bien qu'elle se manifeste à nous, néanmoins elle surpasse encore les connaissances que nous en avons,et que ceux-là sont bien trompés qui se retirent du service de Dieu, de peur d'y souffrir; car s'ils s'en approchaient, ils y trouveraient tant de douceur, que la plus grande peine qu'ils auraient, serait de regretter de ne s'en être approchés que trop tard. Et encore ces regrets ne sont-ils pas sans douceur, puisqu'ils réparent en quelque sorte la paresse et le temps perdu... O mon Dieu, puisse tout le monde comprendre ces vérités pour s'y conformer et vous servir !... Mais nous, mon âme, qui les savons, comment ne nous y conformons-nous point; et comment craignons-nous encore de le servir ?...

DEUXIÈME POINT.

La manne était aussi la figure du saint-Sacrement pour la même raison.

Voilà la bonté qui brille encore au saint-Sacrement, dont la manne n'était que la figure. Jésus y est si bon qu'il y a renfermé toutes les bontés et toutes les grâces, pour les donner à ceux qui s'en approchent. Il les communique tous les jours, en tous lieux, à toute personne qui en est digne, et plus ses dispositions seront parfaites, plus grande sera l'abondance des grâces qu'elle recevra. Peut-on imaginer une bonté plus communicative?... Je comprends maintenant pourquoi il disait qu'il n'y avait que Dieu seul qui fût bon; car les biens qu'il nous accorde sont si grands, et la bonté qu'il nous y fait paraître, est si excessive, que si Jésus n'était qu'un homme, il lui serait impossible de nous présenter autant de biens. Il faut être Dieu et homme tout ensemble pour nous combler ainsi de grâces, et pour avoir une telle bonté. Il fallait avoir notre nature pour nous montrer tant d'amour et de bonté; mais aussi, il fallait avoir la nature divine, pour avoir la bonté qu'il nous fait ressentir.

Ah! Jésus, Dieu et homme, mon Seigneur et mon Sauveur, ajoutez cette grâce à toutes les autres, que de même que vous avez voulu prendre nos infirmités en prenant notre nature, nous aussi, en recevant votre divinité par la sainte communion, nous y recevions vos divines bontés.

TROISIÈME POINT.

C'est un des effets du saint-Sacrement de nous communiquer cette divine bonté, et de nous rendre tout divins.

C'est un des plus dignes effets du saint-Sacrement, comme c'est un des plus hauts degrés de la perfection de participer à cette divine bonté par

le moyen de la communion. Oui, Jésus s'unit tellement à ceux qui communient dignement, et il se communique lui-même si parfaitement, qu'il les rend participants de sa bonté, qui est inséparable de sa personne; et cette divine bonté les rend si excellemment bons et si divins, qu'ils participent aux trois propriétés admirables qui se trouvent dans la manne, dans la divinité et dans le saint-Sacrement. En effet, ils sont bons par toutes sortes de bontés, de vertus et d'actions vertueuses; ils sont bons aux autres comme à eux-mêmes et ils sont toujours bons, faisant incessamment bien à qui que ce soit, sans attendre de récompense et sans craindre de perte.

N'est-ce pas être divin que d'être bon de cette manière, puisque c'est être bon comme Dieu, autant qu'on peut l'être? Pouvons-nous rien souhaiter de plus grand que d'être comme Dieu, principalement en bonté et en vertu, comme il veut que nous le soyons? N'aurons-nous pas tous les biens, quand nous aurons cette bonté qui comprend tous les biens? Que cherchons-nous ailleurs qui ne soit dans la bonté de Dieu? Si c'est un bien que nous cherchons, assurément il est en Dieu. Que s'il n'est pas en Dieu, assurément ce n'est pas un bien. Si donc, mon âme, tu cherches la vraie gloire, le vrai contentement et le solide repos, tu les trouveras en Dieu, car il contient tous les vrais biens. Que si tu cherches la vanité et la sensualité, il est vrai qu'elles ne sont pas en Dieu; mais c'est parce qu'elles ne sont pas de vrais biens, et c'est de là que tu dois apprendre à les connaître et à les mépriser; car autrement il faudrait dire que Dieu ne contient pas tous les vrais biens. Oserais-tu bien le dire?...

MÉDITATIONS

POUR LES FÊTES DES SAINTS

QUI PEUVENT TOMBER

DU SEPTIÈME AU QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUILLET.

SAINTE MARIE-MADELEINE.

La charité est forte comme la mort [1].

Le Sujet et La Fin de cette méditation seront de voir comment la charité est forte comme la mort, et surtout de considérer, dans la conversion et la vie de sainte Marie Madeleine, cette force de la charité, afin de nous efforcer de l'imiter.

La Forme est en ces trois points, qui indiquent trois signes de la force de la mort, qui se retrouvent dans la force de la charité.

1° La première marque de la force de la mort, qu'on retrouve dans la charité, apparaît dans la conversion de sainte Madeleine.

2° Seconde marque, qui se voit dans sa conduite après sa conversion.

3° Troisième marque, qui apparaît dans sa vie contemplative et solitaire.

PREMIER POINT.

LA PREMIÈRE MARQUE DE LA FORCE DE LA MORT QU'ON RETROUVE DANS LA CHARITÉ, APPARAIT DANS LA CONVERSION DE SAINTE MADELEINE.

N'est-il pas étonnant qu'il n'y ait rien de si faible que la vie de l'homme, qui se brise comme un verre, et qu'il n'y ait rien de si fort que la mort, qui le sépare de toutes les choses qu'il aimait le plus pendant la vie. Voyez donc ici la première propriété de la force de la mort, qui est si forte, qu'il n'y a aucune

[1] Fortis est ut mors dilectio *Cantic.* VIII.

force humaine qui puisse l'empêcher de séparer la personne qu'elle enlève, de tout ce qu'elle avait de plus cher dans le monde, sans qu'elle emporte rien autre chose qu'un linceuil. Est-ce donc ainsi qu'il faut que la mort me soit dure, et qu'elle me sépare de tout, s'écriait un puissant roi, en se voyant prêt à mourir [1]. Oui, ni les richesses, ni les honneurs, ni les armes, ni la puissance, ni quoi que ce soit au monde ne s'opposera à la mort, qui contraint tout de céder à sa puissance, et enlève les grands aussi bien que les petits, les puissants comme les faibles, et les riches comme les pauvres.

C'est ainsi que la charité est forte pour séparer une personne qui la possède, de tout ce qu'elle avait au monde, soit pour le quitter en effet, se privant de tout, pour l'amour de Dieu, soit d'affection, ne le possédant plus que selon cet amour [2]. N'est-ce pas là être fort comme la mort, que de se mettre dans un état où l'on ne veut posséder aucune chose, comme si on était mort, à moins que la même charité qui fait tout quitter, ne fasse reprendre ce qu'elle veut qu'on possède simplement pour l'usage de la vie, et l'entretien de sa condition ?... Et n'est-ce pas ce qui paraît visiblement dans la conversion de sainte Madeleine, qu'on croit avoir été cette pécheresse qui a beaucoup aimé son Jésus, ainsi que Jésus lui-même en rend témoignage dans l'Evangile. Elle a tellement tout quitté par la force de son amour, en se convertissant à son Dieu, que la mort ne sera pas plus forte pour la faire un jour sortir du monde, que sa conversion n'a été forte pour faire sortir le monde de son cœur, dans le jour où elle alla se jeter aux pieds de Jésus-Christ.

Voyez, au commencement de ce volume, la méditation sur ce sujet, indiquée pour le mercredi de la septième semaine après la Pentecôte, et concluez ce point par la considération de ce qu'a dit saint Augustin, qu'autant la charité croît, autant la convoi-

[1] Siccine separat amara mors ? III *Reg.* xv.

[2] A contrario similitudo data est de morte, quomodo enim mors ad auferendum violentissima est, sic charitas violentissima est ad salvandum. S. Aug. Sicut mors exteriores sensus ab omni proprio et naturali appetitu interficit, sic dilectio omnia terrena desideria contemnere mentem aliò intentam compellit S. Greg. *Cant.* VIII.

tise des biens diminue, et que la parfaite charité est la mort de la convoitise[1]. Ainsi vous reconnaîtrez que plus vous avez encore de choses à quitter, moins aussi vous aimez Dieu. Et n'est-ce pas une honte, que si peu de chose vous prive d'un aussi grand bien, que d'aimer parfaitement un Dieu si bon?

DEUXIÈME POINT.

SECONDE MARQUE DE CETTE FORCE QUI SE FAIT VOIR DANS LA CONDUITE DE CETTE SAINTE.

La mort n'est pas seulement forte pour séparer une personne de tout le monde, mais encore pour la séparer d'elle-même, et pour diviser le corps d'avec l'âme, ce qui est une séparation d'autant plus forte que l'union était plus étroite. C'est la seconde marque de la force de la mort, et un second effet de la charité, qui sépare tellement l'âme du corps, que quoiqu'elle vive encore dans le corps, elle n'y vit pas tant que dans la personne qu'elle aime[2]. Voyez cette âme convertie, cette amante de Jésus, cette sainte Madeleine, qui ne pense plus qu'à l'aimer; que fait-elle? où est-elle? de quoi s'occupe-t-elle, sinon de suivre son bien-aimé s'il marche; de s'arrêter avec lui s'il s'arrête; de l'écouter s'il parle; de le contempler s'il se tait; de l'embaumer de ses parfums, et vivant et après sa mort?... Qu'est-ce que ceci, sinon ne vivre plus que pour celui qu'on aime?... Et qui peut faire cela, sinon la force de la charité, qui ne craint, ni les Juifs, ni les soldats, ni Pilate, ni Hérode, pour aller chercher son Jésus partout où il sera, pour demeurer seule près du sépulcre où elle l'a mis, et où elle s'est ensevelie avec lui; ou si quelqu'un l'en a enlevé, pour aller le prendre et le porter sur ces épaules, sur ses bras, sur son sein. Elle a assez de force, et la charge lui sera si légère, qu'elle se sentira plus portée par l'amour, qu'elle ne croira porter celui qu'elle aime[3].

[1] Nutrimentum charitatis est immunitio cupiditatis, perfectio nulla cupiditatis: quisquis igitur eam nutrire vult, instet minuendis cupiditatibus. S. Aug. lib. LXXXIII. *quæstionum*, q. XXXVI.

[2] Exstasim faciens divinus amor, amatores sui juris esse non sinit, sed in ea quæ amant, penitus transfert. S. Dion. l. *de Div. Nom.* IV.

[3] Maria autem stabat ad monumentum foris plorans. Quia tulerunt Dominum

Nous en avons parlé plus longuement ailleurs, dans les apparitions de Notre-Seigneur après sa Résurrection [1]. C'est assez pour faire reconnaître si vous aimez Jésus, car c'est à ces marques qu'on le connaît, si enfin on pense à lui, si on en parle volontiers, si on s'entretient familièrement avec lui ; si on ressent son absence, quand il lui plaît de se retirer quelquefois, pour éprouver notre cœur ; et si on ne trouve jamais plus de plaisir, plus d'honneur, ni plus de gain que quand on peut lui rendre quelque service, aux dépens même de son honneur, de sa propre satisfaction, et de ses interêts... Qu'en pensez-vous? reconnaissez-vous ces marques d'amour dans votre vie?... Pouvez-vous vivre sans aimer, et qu'aimez-vous si vous n'aimez pas Jésus?... Quoi? que direz-vous? Quelque chose que vous aimiez, si elle empêche en vous le divin amour, cette chose n'est pas aimable, soyez-en sûr...

TROISIÈME POINT.

TROISIÈME MARQUE QUI APPARAIT DANS SA VIE CONTEMPLATIVE ET SOLITAIRE.

L'âme étant séparée du corps, s'en va où l'ordonne le jugement qui se fait après la mort ; et le corps demeure enseveli dans le tombeau ; il n'y demeure pas longtemps en son entier ; car il est bientôt réduit en poussière. C'est la troisième marque de la force de la mort, de réduire le corps en cet état. La charité n'a pas un moindre effet sur nos corps [2], quand elle en fait tout ce qu'elle veut, pour le faire servir à sa ferveur en matière de dévotion, de solitude, de contemplation, de pénitence, d'austérités, d'humilité, et des autres vertus qui exténuent tellement le corps, que parfois il faut modérer cette ferveur de la charité qui irait jusqu'à perdre le corps, tant elle est violente et puissante [3]. Mais cet effet ne parut jamais tant que dans notre sainte, qui alla s'enfermer seule dans une grotte nommée la

meum, et nescio ubi posuerunt eum. Domine, si tu sustulisti eum, dicito mihi ubi posuisti eum, et ego eum tollam. S. *Joan.* XX.

[1] Voir le troisième volume, page 216.

[2] Dura sicut infernus æmulatio. *Cant.* VIII.

[3] Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei. *Psalm.* LXXII.

sainte Beaume, en Provence, comme dans un sépulcre, et là elle vécut les trente années, comme si elle n'eût point eu de corps, sinon pour l'affliger [1]. Au reste, son esprit était si transporté en Dieu, et sa contemplation si relevée, qu'il ne fallait point avoir de corps pour s'élever si haut, ou bien il fallait avoir cette charité aussi forte que la mort, qui réduit le corps dans un tel état, qu'il n'empêche plus les élans et les transports d'un esprit tout uni à son Dieu.

Cela est plus admirable qu'imitable! il est vrai. Admirez donc cette merveille autant que votre dévotion le pourra; mais revenez à vous, et parlez-vous ainsi : Mon âme, nous n'avons pas une charité assez forte, pour entreprendre autant sur notre corps, que le faisait cette sainte, nous n'en aurons point de reproche, car nous ne sommes pas appelé à un aussi haut degré de sainteté. Mais si nous n'avons pas autant de charité et de force pour assujettir le corps à se soumettre à l'esprit et à la grâce selon notre condition, ce sera notre faute, et cela nous sera reproché un jour d'avoir plus aimé notre corps que notre Dieu. En effet, ce n'est que l'amour du corps qui empêche cet effet de la charité, d'avoir la force d'assujettir le corps à ses devoirs.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la propriété de la mort, et de la charité de la Madeleine.

Un puissant roi se voyant près de la mort commença à s'écrier : Est-ce ainsi que la mort nous sépare de tout? Oui, c'est là sa puissance et sa force, c'est son propre effet, de faire tout quitter avec le monde. Et c'est là aussi la force de la charité, c'est en quoi elle est puissante comme la mort, que dès qu'elle s'est emparée d'un cœur, ce cœur se sépare de tout. Le voulez-vous voir dans sainte Madeleine? Voyez-la aux pieds de Jésus où elle fait un sacrifice de tout le monde, et si vous doutez d'où vient cette conversion et cet abandon de tout ce qu'elle avait, écoutez son Jésus qui vous répond, que c'est parce qu'elle a beaucoup aimé. Oh! que

[1] Si direxerit ad eum cor tuum, spiritum illius et flatum ad se trahet, deficiet omnis caro simul, et homo in cineres revertetur. *Job.* XXXIV.

j'aime donc peu, puisque je puis si peu quitter ce que je possède une fois; et quelle honte d'aimer si peu un Dieu si bon à cause d'un attachement mal réglé pour ce peu de choses que je possède?...

DEUXIÈME POINT.

De la deuxième propriété, qui se fait voir dans la conduite de la sainte.

La force de la mort ne sépare pas seulement la personne d'avec ses biens, mais d'avec elle-même, en séparant l'âme du corps, et la charité n'en fait pas moins, quand elle fait tellement aimer Dieu, que l'âme est plutôt dans celui qu'elle aime, que dans le corps qu'elle anime. C'est une vérité qui se dit universellement de tous ceux qui aiment, mais qui se prouve tout particulièrement par l'exemple de notre sainte. Il est si vrai qu'elle vivait plus avec son Jésus qu'avec elle-même, que, parlant de l'aller chercher; lorsqu'elle croyait qu'on l'avait enlevé du tombeau, elle eût bien l'assurance de demander où il était, et d'assurer qu'en quelque lieu qu'il fût elle l'emporterait. Sans doute que si elle eut considéré la faiblesse de son sexe et de son corps, elle n'eût pas osé tant entreprendre; mais elle parle comme si elle n'eût plus eu de corps, et comme si elle n'eût été qu'un même esprit avec celui qu'elle aimait; ce qui lui inspirait tant de force, que quand son Jésus eût été chez Pilate, chez les Juifs et au milieu des gardes, elle serait allée le prendre, et l'eut porté aussi facilement, qu'elle était portée par l'amour à le chercher. Voyez-vous ce que c'est que l'amour de Jésus!... Voyez-vous aussi combien vous êtes éloigné de cet amour?...

TROISIÈME POINT.

De la troisième propriété touchant sa contemplation.

La mort a encore cette force de réduire le corps en poudre, de sorte qu'il n'en reste presque plus rien, et la charité exténue tellement les forces du corps, qu'il faut la modérer pour se conserver, ou que Dieu fasse miracle, en conservant un corps avec une âme, qui est plus au ciel par sa contemplation et par ses extases, que sur la terre. C'est ce grand miracle qui s'est vu pendant l'espace de trente ans dans la sainte Baume, où sainte Madeleine ne vivait que de contemplation, comme si son corps eût été dans le sépulcre et son esprit au ciel. Mon âme, je sais bien que c'est là un miracle, et qu'il n'en faut pas tant exiger de notre corps; mais aussi tu sais bien que nous en pourrions et devrions exiger, et faire plus que nous n'en faisons.

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUILLET.

SAINT JACQUES, APOTRE.

Pouvez-vous boire le calice que je dois boire [1] ?

Le Sujet est pris sur l'Evangile du Jour. On y voit, comme nous l'expliquons ailleurs [2], que la mère des deux frères, Jacques et Jean, enfants de Zebédée, ayant demandé à Notre-Seigneur les deux premières places de son royaume, le bon Jésus s'adresse aux enfants qui faisaient ainsi parler leur mère; après leur avoir montré qu'ils ne savaient ce qu'ils demandaient, il leur demanda s'ils pouvaient boire le calice de souffrance qu'il devait boire. Ils répondirent aussitôt qu'ils le pouvaient. Oui, leur répartit-il, vous le boirez, mais n'attendez pas de moi ces premières places ainsi que vous me les demandez [3].

La Fin sera de reconnaître que ce calice dont Jésus parle, est la souffrance; comment saint Jacques l'a bu et a souffert; comment nous y avons notre part; et qu'il faut l'accepter à son exemple.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment ce calice, dont Jésus parle, est la souffrance.

2° Comment saint Jacques l'a bu, et à souffert.

3° Comment nous y avons notre part, et qu'il la faut prendre saintement à l'exemple de cet Apôtre.

[1] Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ? *S. Matth.* xx.

[2] Voir dans le VII^e^ volume, la méditation pour le vendredi de la 24^e^ semaine après la Pentecôte.

[3] Accessit ad eum Mater filiorum Zebedæi cum filiis suis adorans et petens aliquid ab eo.

Qui dixit ei : Quid vis ? ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo. Respondens autem Jesu, dixit : Nescitis quid petatis. Potestis bibere Calicem quem ego bibiturus sum ? Dicunt ei : Possumus. Ait illis : Calicem quidem meum bibetis, sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis, sed quibus paratum est à Patre meo. *S. Matth.* x.

PREMIER POINT.

COMMENT CE CALICE DONT JÉSUS PARLE EST LA SOUFFRANCE.

Rappelez-vous ce que nous avons dit ailleurs[1], que la coutume des Juifs était que, dans leurs banquets, celui qui était le plus honorable, versait à boire à chaque convive, selon qu'il jugeait raisonnable et convenable à la personne. De là est venue une manière de parler entre eux, que ce qu'il leur arrivait à chacun en partage, ou par quelque autre accident, s'appelait calice, comme qui dirait la part et la portion qui convient à quelqu'un en son particulier[2]. Notre-Seigneur s'est donc servi de cette façon de parler, surtout quand il a parlé de sa Passion ; parce qu'il ne la regardait pas autrement que comme venant de son Père, qui lui avait ordonné telle chose à souffrir, selon qu'il lui avait plu, et qu'il avait jugé plus à propos pour sa gloire et le salut des âmes. C'est ainsi qu'il en parlait à son Père, en le priant au Jardin des Olives de détourner ce calice, c'est-à-dire cette sorte de souffrance qu'il aurait à subir[3] ; et à saint Pierre, qui voulait s'opposer à sa Passion : Eh quoi! dit-il, ne voulez-vous pas que je boive le calice que mon Père m'a préparé, et que j'endure ce qu'il veut que je souffre[4] ?

C'est donc ainsi qu'il parlait de souffrance sous le nom de calice à ses Apôtres, qui lui parlaient de grandeurs, pour leur faire changer de discours et de pensées, et pour leur apprendre à tous que ce qu'il faut demander à Jésus, ce n'est pas les grandeurs du monde, mais plutôt les souffrances et les humiliations. Car ce qu'il a en partage c'est de souffrir, c'est à quoi il est destiné, et non pas à régner comme ils le pensent ; c'est donc à souffrir qu'il dispose et prépare les siens, et non pas à briller au-dessus des autres, comme ils le demandent. Oh ! qu'ils furent étonnés,

[1] Voyez dans la second volume, page 418, méditation du jeudi de la seconde semaine du Carême.

[2] Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. *Psal.* XV.

[3] Transeat à me calix iste. *S. Matth.* XXVI.

[4] Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum ? *S. Joan.* XVIII.

quand ils entendirent ce discours de leur maître qui était si contraire à leurs vues et à leurs prétentions !... Que ce Maître parla sagement et amoureusement à ses disciples, quand il ne les flatta point et ne voulut point les entretenir dans ces attentes fausses et imaginaires qu'ils se faisaient de je ne sais quel royaume, et qu'il les avertît de se préparer plutôt aux mépris qu'aux honneurs ! Mais aussi que ce fut d'une façon et par des termes pleins d'amour et de douceur, pour ne les point effrayer ! Pouvez-vous, leur dit-il, boire le calice que je suis destiné à boire ? Au lieu de leur demander crûment s'ils auraient le courage de se voir emprisonnés, flagellés, décapités et jetés dans les cuves d'huile bouillante, ce qui était capable de leur faire perdre courage. Car, en les assurant qu'il ne demandait rien d'eux qu'il ne fît le premier, et qu'ils auraient l'honneur de boire au calice où il aurait bu, c'était les y obliger doucement et fortement, comme aussi ils répartirent aussitôt qu'ils le pouvaient et qu'ils étaient prêts [1].

Oh ! la belle réponse : *Nous le pouvons ;* et qu'elle vaut bien mieux que leur demande ! Mon âme, ne passons pas ce mot sans le bien ruminer, car il est d'importance. Ton Sauveur ne te demande jamais rien que tu ne puisses faire ou souffrir. Et pourquoi donc ne le fais-tu pas, puisque tu le peux faire ? Rougis, rougis de honte d'être obligée d'avouer qu'en vérité c'est parce que tu ne le veux pas.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT SAINT JACQUES A BU A CE CALICE ET A SOUFFERT.

Quand nous ne saurions pas les souffrances et le martyre de saint Jacques, nous ne pourrions douter qu'il n'y eût passé,

[1] Perpendis quomodo statim ab hac opinione ipsos removet, contraria eis disserens : Nam vos, inquit, de honoribus et de coronis mecum agitis, ego autem de luctamine atque sudore dissero. Non præmiorum hoc tempus est, nec illa gloria mea modo apparebit, sed cædis ac periculorum tempus præsens est. Perspice autem qualiter ipso interrogationis modo et hortatur et allicit. Non enim dixit. Potestis cædem subire, potestisne vestrum effundere sanguinem, sed : Quonam pacto potestis bibere calicem ? Deinde alliciens, inquit, quem ego bibiturus sum, ut ipsa cum eo communicatione laborum promptiores redderentur. S. Chrys. hom. LXVI.

puisque la vérité lui avait annoncé si distinctement qu'il boirait son calice. Mais il n'y a aucun Apôtre dont nous soyons plus assuré par l'Ecriture sainte [1], qu'il ait accompli son martyre, que de ce grand saint, dont il est écrit aux Actes des Apôtres que Hérode le fit emprisonner et décapiter, et ce roi s'étant aperçu qu'il avait plu aux Juifs, en faisant mourir cet Apôtre, qui était signalé parmi les autres, se mit encore à faire saisir saint Pierre et à le tenir prisonnier. Ce fut donc le premier Apôtre qui eut cet honneur de boire au calice de son Maître, et il souffrit de si bon cœur à l'imitation de Jésus crucifié, qu'il pria Dieu tout particulièrement pour celui qui le mena devant le juge ; il l'embrassa même et lui donna la sainte paix. Ce qui attendrit tellement cet homme qu'il se convertit aussitôt, et devint martyr de Jésus-Christ, lui qui avait commencé par persécuter un saint Apôtre. Oh ! que la charité est puissante, elle qui change ainsi des loups en agneaux, et des bourreaux en martyrs.

Mais que pensez-vous qui affligea plus le bon cœur de ce grand Apôtre, et en quoi il ressentit plus sensiblement l'amertume de son calice ? C'est de n'avoir en sa vie converti que cet homme, ou quelque peu d'autres, lui qui était appelé à la conversion de tout le monde. Il ne sortit de Jérusalem que pour aller quelque temps en Espagne, où il ne laissa que sept ou huit chrétiens, et à son retour en Judée, il fut aussitôt saisi et mis à mort. Oh ! quelle perte pour le monde ; oh ! quel regret pour le saint. Mais puisque c'était là son calice et la part qui lui était ainsi réglée, selon les ordres de son Maître, il quitte cette terre aussi content que s'il eût converti tout le monde, puisque son Maître n'en voulait pas davantage de lui [2]. Et c'était là proprement boire au calice de Jésus ; car Jésus, en mourant, mourait avec ce regret de n'avoir pas converti tous les Juifs, comme il avait pleuré sur leur endurcissement [3]. Mais et le maître et le disciple ne pre-

[1] Misit Herodes Rex manus, ut affligeret quosdam de Ecclesia : occidit autem Jacobum fratrem Joannis gladio. Videns autem quia placeret Judæis, apposuit ut apprehenderet et Petrum. *Act.* x.

[2] Requiesces, et stabis in sorte tua *Dan.* xii.

[3] *S. Luc.* xix.

naient leur passion avec toutes ses circonstances, que comme un calice et un partage qui leur était donné de Dieu [1] ; et ils ne pensaient qu'à le boire et à souffrir ce que Dieu voulait qu'ils souffrissent, et non pas à désirer ou à regretter ce qu'ils voyaient hors des desseins de Dieu. Ah! la belle leçon et l'illustre exemple qui nous apprennent comment nous devons souffrir en cette vie! C'est au lieu et au temps, et avec toutes les autres circonstances qu'il plaira à Dieu d'en ordonner. Mon âme, demande la lumière, pour mieux encore entendre cette divine leçon.

TROISIÈME POINT.

COMMENT NOUS AVONS NOTRE PART EN CE CALICE, ET QU'IL LA FAUT PRENDRE SAINTEMENT A L'EXEMPLE DE CE SAINT.

Puisque c'est de tous ceux qui veulent bien vivre, qu'il est dit généralement qu'il faut qu'ils passent par les persécutions et les souffrances, c'est tous aussi qui doivent boire ce calice [2]. Mais tous ne le prennent pas comme ils le devraient, car ils ne voudraient point souffrir, ou souffrir de la façon qu'il leur plairait, ou pour autant qu'il leur semblerait bon ; ou enfin ils voudraient eux-mêmes choisir leurs souffrances et se faire leur croix. Mais ce n'est pas ainsi que Jésus et ses Apôtres ont agi, ils ont prix la croix et le calice qu'on leur a donnés, et non pas qu'ils ont choisis ; car la croix et la peine n'est proprement appelée calice, que parce qu'elle est donnée et soufferte comme elle est donnée, et non pas comme on l'a faite.

Comprenez donc bien ce point essentiel de votre méditation, et pour le mieux retenir, représentez-vous distinctement ces trois vérités. L'une qu'il ne nous arrive rien à souffrir, soit dans le corps; soit dans l'esprit, dans l'honneur ou les biens, que ce ne soit par une particulière providence de Dieu [3]. L'autre, que cette sorte de souffrance est proprement votre calice, et la part que vous devez avoir aux souffrances de votre Sauveur, pour participer à sa gloire ; et qu'il y a plus de mérite à souffrir ces sortes de peines,

[1] Accepi calicem de manu Domini. *Jerem.* xxv.

[2] Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.* xiv et II, *Tim.* III.

[3] Bona et mala, vita et mors, paupertas et honestas a Deo sunt. *Eccli.* xi.

qui nous viennent ainsi de la part de Dieu, que celles que nous prenons de notre choix. La troisième, qu'il faut donc se résoudre à les souffrir, ou protester qu'on ne veut rien souffrir ; car quand vous souffririez davantage, mais autrement que Dieu ne veut, vous ne mériteriez rien au prix du mérite qu'on acquiert en prenant son calice de sa main ; parce que ce n'est pas tant la peine qui fait le martyre et le mérite, que la cause ; et il n'y a point de meilleur cause de souffrir, que de souffrir quand Dieu le veut, et ce qu'il veut qu'on souffre [1]. Il ne faut pas tant regarder ce qui se présente, que la main qui le présente, et si vous savez que c'est la main de Dieu, pourrez-vous la regarder sans la baiser, et sans prendre ce qu'elle vous apporte ?... Ah ! quel puissant motif pour ne rien refuser de ce qui nous vient de la part de Dieu, que de penser que la sagesse d'un Dieu a passé par là ; c'est elle qui m'ordonne ce calice, et si je le refusais, il faudrait que ce fut sans raison, ou il faudrait blasphémer, et chercher une raison contre la sagesse du Dieu qui me gouverne. Grand saint, qui êtes maintenant au lieu où vous voyez ce qu'il faut demander, et où vous obtenez ce que vous demandez, obtenez-moi autant de force que vous savez qu'il m'en faut, pour souffrir la part des souffrances que Dieu me donnera à supporter.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Ce calice dont Jésus parle est la souffrance.

Notre-Seigneur s'accommodant à l'usage du pays, et prenant tout ce qui lui arrivait, comme venant de la main de son Père, appelait sa Passion du nom de calice, en demandant à ses Apôtres s'ils pourraient le boire avec lui, c'était les y inviter et les y obliger aussi fortement que doucement. En effet, quel est le disciple qui ne voudrait suivre un tel maître, quand particulièrement il l'appelle après lui? C'est pourquoi ces Apôtres qui avaient fait une demande si peu sensée, firent une sage réponse, en disant

[1] Sustine sustentationes Dei, conjungere Deo et sustine, ut crescat in novissimo vita tua : omne quod tibi applicitum fuerit accipe, et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe. *Eccli.* II.

aussitôt, *qu'ils le pouvaient*. C'était comme pour dire qu'ils étaient prêts, car, quand on peut faire ce qu'on doit pour le service de Dieu, que reste-t-il sinon de le vouloir, et quel serait le malheureux qui ne rougirait de ne pas vouloir ce qu'il peut et ce qu'il doit? Hélas! mon âme, nous sommes si enfoncés dans ce malheur, que nous n'en rougissons plus.

DEUXIÈME POINT.

Comment saint Jacques l'a bu et a souffert.

Tout le monde sait bien que saint Jacques ayant été décapité, comme il est rapporté aux Actes des Apôtres, a bu ce calice, et de si bonne grâce, qu'il a embrassé et béni celui qui l'avait emprisonné, et en a fait un martyr avec lui. Mais on ne sait pas peut-être, que la plus grande amertume de son calice a été de n'avoir converti que cet homme ou quelque peu d'autres, qui étaient à la vérité peu, eu égard au grand désir qu'il avait de convertir tout le monde avec les autres Apôtres, avant que de mourir. Néanmoins il en était content; et puisque c'est son calice de mourir ainsi, il le boira, il mourra au lieu et au temps que Dieu en ordonnera, sans désirer autre chose que cet ordre de Dieu. Aussi bien, est-ce la plus grande amertume du calice de son Maître, que d'être mort sans avoir converti tous les Juifs. Et c'est là la leçon que le maître et le disciple nous font : Que jamais on ne boit mieux son calice, que quand on le boit purement, comme Dieu l'a présenté, sans y mêler du nôtre.

TROISIÈME POINT.

Comment nous y avons notre part, et qu'il la faut prendre saintement à l'exemple de ce saint.

Pour y prendre la part que nous y avons, comme il faut la prendre saintement et généreusement, remarquez ces trois vérités. L'une, qu'il ne vous arrive rien à souffrir, que ce ne soit de la main de votre Dieu. L'autre, que cette part de souffrance qui vous arrive, c'est votre calice qu'il faut boire, aussi bien que saint Jacques a bu le sien. La troisième, qu'autrement vous ne voudriez rien souffrir qui fût méritoire pour votre salut; car quoique d'autre part vous souffrissiez, ce n'est rien au prix de ce que Dieu veut que vous enduriez. Car c'est son ordre et sa volonté qui font tout le mérite. Qu'en dites-vous? Croyez-vous qu'il y ait de la sagesse de Dieu dans sa volonté, et pouvez-vous refuser avec raison, ce qu'une telle sagesse a jugé et ordonné de plus propre pour vous? O Dieu! qu'elle raison pourrait-il y avoir contre votre sagesse, qui est votre raison elle-même.

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUILLET.

SAINTE ANNE,

Dieu m'a véritablement fait des grâces de toutes sortes [1].

Le Sujet appliquant ces paroles de la sagesse à sainte Anne, fait voir comment elle a été favorisée de toute sorte de grâces, au point même que le nom d'Anne signifie grâce, et que saint Jean Damascène remarque que c'est bien à propos qu'elle a eu ce bon nom, en ayant eu les véritables effets.

La Fin sera de reconnaître les grâces que Dieu a faites à sainte Anne, et d'apprendre à l'honorer autant que nous estimons les grâces, et à estimer autant les grâces que nous la voulons honorer.

La Forme en ces trois points :

1° Grâces que Dieu a faites à sainte Anne.

2° Honneur que nous devons lui rendre, selon l'estime que nous faisons des grâces.

3° Estime que nous apprenons à faire des grâces, par l'honneur que nous rendons à sainte Anne.

PREMIER POINT.

GRACES QUE DIEU A FAITES A SAINTE ANNE.

La grâce, dit le Sage, est comme un paradis par les bénédictions [2], c'est-à-dire, quelle est si fructueuse et si abondante en toute sorte de biens, qu'on ne saurait les compter. Néanmoins, on rapporte d'ordinaire les grâces à ces trois chefs : la grâce gratuite, la grâce sanctifiante, et la grâce actuelle. Et ainsi, quand on verra que ces trois sortes de grâces se sont trouvées abondamment dans sainte Anne, on pourra reconnaître que ce n'est

[1] In me gratia omnis viæ et veritatis. *Eccli.* XXIV.
Ilaque gratia, nam hoc sonat Annæ vocabulum, Dominam parit. S. Joan. Dam. IV, *de fide* XV.

[2] Gratia sicut paradisus in benedictionibus. *Eccli.* XL.

passans sujet qu'elle porte un nom, qui signifie grâce, et quelle en mérite les honneurs et les félicitations.....

On appelle grâces gratuites en général toutes ces faveurs exterieures et ces grâces extraordinaires, que Dieu fait à qui bon lui semble; comme de faire des miracles, ou de recevoir des biens par des voies miraculeuses, de recevoir la santé dans une maladie désespérée, la fécondité dans une stérilité, la capacité infuse dans une ignorance naturelle, et autres dons semblables qui, n'étant pas ordinaires, méritent plus particulièrement d'être qualifiés du nom de grâce gratuite. En effet, ils sont une faveur, un privilége, un passe-droit qui n'est point dû selon le cours ordinaire de la Providence. Quand même on aurait employé des prières, des aumônes et des jeûnes pour cet effet; tout cela néanmoins, absolument parlant, ne méritait pas que Dieu fît un miracle, et ne l'obligeait pas aussi infailliblement à donner ces grâces exceptionnelles, qu'il s'est obligé à ne point refuser les grâces ordinaires à ceux qui les méritent, ou à en prévenir ceux qu'il lui plaît. C'est donc par cette sorte de grâce et de faveur que sainte Anne a été si favorisée, que de stérile qu'elle était, elle soit devenue mére, et mère d'une fille qui est la mère d'un Dieu. C'est la reconnaissance qu'en fait toute l'Eglise aujourd'hui, quand elle nous fait user de ces termes : Dieu qui avez daigné faire cette grâce à la bienheureuse Anne, d'être mère de la mère de votre Fils unique[1]. Ce fut pour cet effet qu'elle fut si longtemps stérile, afin qu'on reconnût mieux la grâce, où la nature ne pouvait rien, et afin que nous apprissions tous que, sans une grâce bien particulière faite à sainte Anne, nous ne méritions pas d'avoir la sainte Vierge[2]. Oh! quelle grâce, quelle faveur! elle est aussi grande qu'est la sainte Vierge elle-même, puisque la sainte Vierge en est le produit. Arrêtez-vous un peu à y penser....

[1] Deus qui Beatæ Annæ gratiam conferre dignatus es, ut Genitricis unigeniti filii tui Mater effici mereretur. Oraison de sainte Anne.

[2] Quoniam futurum erat, ut Dei Genitrix et Virgo ex Anna oriretur, natura gratiæ fœtum antevertere minime ausa est, verùm tantisper expectavit, dum gratia fructum suum produxisset. S. Joan. Damasc.

La seconde sorte de grâce, qui s'appelle sanctifiante et habituelle, parce que c'est elle qui nous rend proprement saints et agréables à Dieu, n'a pas été moins grande en sainte Anne que la première; d'autant plus que Dieu, qui fait tout sagement, n'a pas choisi cette sainte pour un si noble but, sans l'avoir annoblie de cette sorte de grâce, qui fait la vraie noblesse et la véritable grandeur, et sans en avoir fait à la mère d'une telle enfant, une part proportionnée à la grandeur, et à la sainteté de l'enfant qui devait naître d'elle. Or, cette grâce n'est point seule, mais elle mène toujours avec elle les sept dons du Saint-Esprit, et les grâces infuses de toutes les vertus, qui sont au degré de perfection, qui correspond à la grandeur de la grâce sanctifiante. Oh! Dieu, quel paradis de bénédiction dans cette sainte âme, vu surtout quelle allait toujours croissant en ces grâces, par le moyen des bonnes œuvres qu'elle faisait. Certes, quand il n'y aurait que d'avoir consenti au vœu de virginité que fit sa fille, et de l'avoir présentée et consacrée à Dieu pour le servir tout particulièrement, c'est une œuvre d'un aussi grand mérite, que le présent a été agréable et bien reçu de Dieu [1]. Pensez un peu s'il ne lui a pas été bien agréable.

Enfin, pour les grâces actuelles, qui sont les moyens et les secours, qui nous sont si nécessaires de la part de Dieu, que sans eux nous ne pouvons faire aucun bien de nous-mêmes, à mesure qu'ils sont plus grands, ils illuminent plus clairement notre esprit, ils excitent plus puissamment notre volonté, et ils fortifient plus constamment notre faiblesse contre toutes les difficultés, l'âme en devient plus capable de se porter au bien, et de se sanctifier. Reconnaissez qu'elles n'ont rien cédé encore aux précédentes, si vous considérez comment, avant d'être mère de Notre-Dame, sainte Anne exerçait de nobles actes de foi, d'espérance et de confiance pour la bénédiction de son mariage; elle attendait toujours de la miséricorde de Dieu, en espérant contre toute espérance, comme un autre Abraham; or, pour

[1] Profectò, non diceret Virgo, quomodo fiet istud, nisi Deo virginem se ante vovisset. S. Aug. IV, *de Virgin.*

mener une vie si longue dans cette continuation de vertus, il fallait de grandes grâces [1]. Mais après que ses espérances eussent été accomplies, et qu'elle eut conçu ce fruit béni, quel surcroît de grâces et de bénédictions lui survinrent; soit pendant le temps de sa grossesse, quand cette enfant déjà toute remplie du Saint-Esprit, tressaillait dans son sein avec plus d'intelligence, que plus tard saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère; soit après de la naissance de cette enfant, quand il fallait que la mère élevât et instruisît sa fille?... Ah! quelles lumières, quelles ardeurs et quelles communications du ciel étaient données à la mère, pour en faire part à sa fille, afin d'en faire une merveille de grâce! Ajoutez que la fille, recevant tous les jours de si bons offices de sa bonne mère, et sachant les obligations que les enfants ont à leur parents, ne cessait de prier Dieu pour la perfection de son père et de sa mère; et je vous laisse à penser si ses prières n'étaient pas exaucées!... Dites donc, ô grande sainte, dites avec le Sage [2], que tous les biens vous sont venus avec elle; dites avec la sagesse même, que Dieu vous a fait en vérité toutes sortes de grâces. Il n'appartient qu'à vous et à votre fille de le dire, car il n'appartient qu'à vous de connaître les grâces, que Dieu vous a faites et de l'en remercier. O mon Dieu! je vous remercie avec la fille et la mère, pour toutes les grâces que vous leur avez faites....

DEUXIÈME POINT.

HONNEUR QUE NOUS DEVONS RENDRE A SAINTE ANNE, SELON L'ESTIME QUE NOUS FAISONS DES GRACES.

Puis que l'honneur n'est qu'un témoignage de l'estime que nous faisons de la personne, et qu'il n'y a point de plus grand sujet d'estimer hautement une personne, que les grâces que Dieu lui a faites; jugez si vous ne devez pas autant d'honneur

[1] Quemadmodum prisca illa Anna dum sterilitatis malo laboraret, per orationem ac promissionem Samuelem procreavit : eodem modo hæc etiam per obsecrationem et promissionem, Dei genitricem a Deo accepit, ut ne hîc quoque cuiquam ex illustribus matronis cederet. S. Joan. Dam.

[2] Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa et innumerabilis honestas per manus illius. *Sap.* VII; Supra.

et de respect à sainte Anne, que vous avez reconnu de grâces en elle, puisque Dieu même l'honore en lui accordant de telles grâces. Allez plus loin, et reconnaissez que vous lui devez encore plus d'honneur que vous n'avez reconnu de grâces ; car vous n'en avez aperçu qu'une petite partie ; votre esprit est trop faible et trop petit pour pénétrer dans ces profondeurs. Il en faut croire bien davantage sur la bonté et la puissance d'un Dieu, qui s'est mêlé dans cet ouvrage, et l'a rendu aussi élevé au dessus de toutes nos considérations, que sa bonté et sa puissance surpassent nos pensées. Que si ce peu que nous savons de son mérite, nous oblige à lui rendre autant d'honneur que nous pouvons lui en rendre ; que reste-t-il pour ce que nous ne savons pas, sinon que, après que nous lui aurons rendu tous nos devoirs, nous confessions que nous restons toujours obligés à lui en rendre davantage, et que nous lui offrions les services et les honneurs que lui a rendus sa fille en qualité de fille[1]. Et de fait, cette obligation passe à tout le genre humain, car c'est pour nous que cette fille est née, et, partant, empruntons à la sainte Vierge ses sentiments, pour honorer dignement sa sainte mère. Oui, grande Sainte, je désire aujourd'hui commencer et continuer ensuite à vous offrir ces trois actes de reconnaissance, de respect et de service que je vous dois.

Le premier, de me réjouir avec vous, et de louer Dieu de vos grâces et de vos grandeurs, que j'aime autant et plus en votre personne, que si je les possédais moi-même.

Le second, de me reconnaître obligé à vous honorer de cœur, de bouche et d'effet, par tous les moyens qui sont en mon pouvoir.

Et le troisième, que pour suppléer à ce qui me manque, je vous présente tous les respects et les devoirs que vous a rendus votre fille ; je suis sûr qu'ils sont aussi capables de vous louer et honorer dignement, que je suis assuré de ne pouvoir de moi-même, et séparé d'elle, honorer comme il convient nos grandeurs.

[1] O Par beatum Joachim et Annam, vobis omnis creatura obstricta est, per vos enim donum donorum omnium præstantissimum Creatori obtulit, nempe castam matrem quæ sola Creatore digna erat. S. Joan. Dam. *de Vir. Mar. Nativ.*

TROISIÈME POINT.

L'ESTIME QUE NOUS APPRENONS A FAIRE DES GRACES PAR L'HONNEUR QUE NOUS RENDONS A SAINNE ANNE.

Il est vrai que la dévotion extérieure doit venir de l'intérieure, et de l'estime qu'on a des saints ; mais il est vrai aussi que l'extérieur sert souvent à l'intérieur, et quiconque honore sainte Anne, ou la voit honorée par toute l'Eglise, sachant seulement que c'est à raison des grâces que Dieu lui a faites, peut ainsi apprendre qu'il faut donc faire grand cas des grâces, puisque les grâces sont cause de l'honneur qu'on lui rend. En effet, un des desseins de Dieu en nous faisant honorer les saints, c'est que nous honorions et estimions la grâce et la sainteté qui les ont rendus saints ; car puisque lui-même les honore et les rend honorables, et que ce n'est qu'à cause de leur sainteté qu'il les fait honorer, il prétend certainement que nous fassions cas de la sainteté, qui est la cause de tout cet honneur, et que nous-mêmes nous devenions saints en honorant les saints [1]. N'est-ce pas aussi pour cela que, entre tous ses attributs, il veut que celui de la sainteté soit principalement reconnu, parce que c'est celui que nous pouvons et devons mieux imiter, et que quand on loue une vertu, ou il faut l'aimer pour la bien louer, ou bien on apprend à l'aimer en la louant. Autrement ce serait une espèce d'hypocrisie, de compliment et de flatterie, que de louer une personne d'un sujet qu'on n'estime pas beaucoup. Et c'est pourquoi Dieu ne veut point être loué des pécheurs [2] ; car la plus belle louange de Dieu, c'est qu'il est saint, qu'il hait le péché et les pécheurs ; et ainsi, quiconque ne hait le péché

[1] Qui sanctorum merita, religiosa charitate miratur, quique justorum gloria : frequenti laude colloquitur, eorum mores sanctos atque justitiam imitetur ; quoniam quem delectat sancti alicujus meritum, delectare debet par circa cultum Dei obsequium. S. Joan. Chrys.

Secundum eum qui vocavit vos Sanctum et ipsi in omni conversatione sancti sitis, quoniam scriptum est : Sancti eritis quoniam ego sanctus sum. *Levit.* II. I. *Pet.* I.

[2] Peccatori dixit Deus. Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum ? *Psal.* IL.

avec lui et n'aime pas la sainteté comme lui, n'est pas capable de le louer en vérité, ni de cœur ; mais seulement de bouche, par manière de parler.

De même peut-on dire que personne n'est plus capable de louer et d'honorer sainte Anne, que celui qui connaît mieux le prix et la dignité de la grâce ; car il l'honore avec connaissance de cause, ce qui est l'honneur le plus élevé qu'on puisse rendre à une personne. Mais aussi, quiconque ne fait pas beaucoup état des grâces, ou ne les a pas dans l'estime qu'elles méritent, ne pourra pas beaucoup honorer cette sainte, qui, étant redevable de tout son honneur aux grâces que Dieu lui a faites, veut qu'on honore les mêmes grâces, sans lesquelles son honneur revient à rien.

Mais prenons garde à ces trois petits avis. Le premier, que l'honneur qu'on doit rendre à sainte Anne, n'est pas seulement d'avoir été mère de la sainte Vierge ; mais bien plus d'en avoir été la digne mère [1]. Car si elle eût été simplement sa mère, sans être sainte et sans avoir les autres grâces, elle ne mériterait pas l'honnenr d'une sainte, puisqu'il n'y a proprement que ces grâces sanctifiantes qui fassent les saints. Le second, que, pour honorer les grâces sanctifiantes et actuelles comme elles le méritent, il ne faut pas seulement les honorer dans sainte Anne, mais en vous-même, selon qu'il plaît à Dieu de vous les communiquer [2]. Car en quelque sujet que soit la grâce, elle mérite d'être honorée, puisque c'est elle qui donne l'honneur au sujet ou à la personne, et non pas la personne à la grâce. Le troisième est que le plus grand honneur, que nous puissions rendre aux grâces de Dieu, c'est d'en recevoir autant qu'il plaît à Dieu de nous en donner ; c'est de les ménager et de les laisser agir sur nos goûts et sur nos inclinations autant qu'elles veulent agir. Autrement, ce serait montrer qu'on n'en fait pas

[1] Ut Deo gratum erat ac dignum ea, quæ a vobis orta est, vitæ vestræ rationes instituistis. Caste enim ac sancte munere vestro functi, virginitatis thesaurum produxistis. S. Joan. Dam. *de SS. Joach. et Anna.*

[2] Homo cum in honore esset, non intellexit. *Psal.* XLVIII.

grand cas, quand on les laisse perdre, ou qu'on les rend inutiles, pour laisser plutôt agir la nature et le démon, qui se servent de notre humeur au mépris de la grâce [1].

O Dieu ! qu'il y en a qui font bien plus d'état de tous les autres biens temporels que des grâces ; et s'ils voulaient dire vrai, ils devraient dire qu'ils honorent plus les riches que les saints, parce qu'ils estiment plus les richesses que les grâces [2]. Ne sommes-nous point de ce nombre ?... Mon âme, que saurions-nous mieux demander aujourd'hui, parmi les devoirs que nous rendons à sainte Anne, sinon les grâces qui nous sont nécessaires, pour accomplir tous les desseins de Dieu dans notre vocation ? Mais, de quoi nous serviraient ces grâces, si nous n'en faisions le cas qu'elles méritent ? C'est donc ce que nous devons lui demander, avant tout, qu'elle nous fasse cette faveur que, en l'honorant, nous apprenions à estimer les grâces qui nous la font honorer, afin que plus nous les estimerons, plus nous l'honorions elle et celui qui les lui a communiquées.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Des grâces que Dieu fait à sainte Anne.

Représentez-vous toutes les sortes de grâces, qui se rapportent à ces trois chefs, gratuites, habituelles ou sanctifiantes et actuelles, et ne doutez point que sainte Anne n'en ait eu autant qu'il était convenable à sa condition, et nécessaire pour être la digne mère de la mère du Fils de Dieu. La divine bonté sans en être priée l'avait prévenue de beaucoup de faveurs, pour avoir une fille telle que la vierge Marie. Mais après qu'elle a eu cette fille, et que cette fille a prié Dieu pour elle, pensez un peu ce qu'elle demandait pour sa bonne mère, et si elle était exaucée dans ses prières. Oh que la fille avait d'obligation à sa mère, pour les biens de nature qu'elle lui avait une fois donnés. Mais, que la mère était bien plus obligée à sa fille, pour les biens de grâce qu'elle en recevait à tout moment !

[1] Qui spiritui gratiæ contumeliam fecerit. *Hebr.* x.

[2] Et enim si introierit in conventum vestrum vir aureum annulum habens in veste candida, etc. *S. Jac.* II.

DEUXIÈME POINT.

De l'honneur que nous lui devons, selon l'estime que nous faisons des grâces.

De là vient l'honneur et le respect que nous devons à sainte Anne, qui doit être aussi grand que l'estime que nous avons des grâces divines, et que nous reconnaissons qu'elle en a été favorisée si largement, qu'il n'y a que Dieu qui le sache. Et partant nous lui devons même plus de respect que nous ne savons qu'elle a eu de grâces, puisque nous reconnaissons qu'elle en a eu bien plus que nous n'en connaissons. O grande sainte! quel honneur et quel service vous puis-je rendre, sinon de me réjouir de vos grandeurs, de reconnaître que je ne suis pas capable de les comprendre, et honorer assez dignement. Poue suppléer à ce qui me manque, je vous offre les services et les respects que vous a rendus votre fille, et j'unis ma volonté à la sienne.

TROISIÈME POINT.

Estime que nous apprenons à faire des grâces, par l'honneur que nous rendons à cette sainte.

Si nous apprenons à honorer sainte Anne par l'estime que nous faisons des grâces qui l'ont rendue si honorable, nous apprenons aussi à estimer les grâces par l'honneur que nous lui rendons; ou notre honneur ne serait que compliment, qu'hypocrisie, et que dissimulation. Car quel honneur puis-je rendre en vérité à une chose que je n'estime pas; vu que le vrai honneur n'est qu'un témoignage de l'estime que je fais de la personne et du sujet qui la rend honorable; d'où il suit que si je n'estimais pas sainte Anne en vérité, en vérité je ne l'honorerais pas, et si je n'estime pas la grâce, je n'estime pas la sainte, car c'est la grâce qui la rend sainte. Or, voyez maintenant si vous faites autant d'état de la grâce que des richesses, que de l'honneur ou du plaisir. Il y paraît aux occasions qui se présentent, de préférer la grâce aux autres biens. O Dieu! faut-il dire que nous honorions plus les riches que les saints! Oui, mon âme, il le faut dire à notre confusion, car l'honneur vient de l'estime, et nous estimons plus les richesses qui font les riches, que les grâces qui font les saints.

TRENTE-ET-UNIÈME JOUR DE JUILLET.

SAINT IGNACE,

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Voilà que je t'ai établi pour être la lumière des peuples, afin que tu t'emploies pour le salut de tous, jusques aux extrémités de la terre [1].

Le Sujet. Nous empruntons ces paroles du Prophète, pour faire voir le dessein que Dieu a eu sur saint Ignace, voulant s'en servir pour aider au salut des peuples. Remarquons premièrement que, comme l'Ecriture a plusieurs sens, ces paroles s'entendent d'abord de Notre-Seigneur, touchant la conversion du monde; mais elles sont aussi appliquées, par les interprètes, à d'autes personnages en divers sens; comme au roi Cyrus, pour ce qui est de la délivrance de Babylone, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres, et aux autres hommes apostoliques, qui ont été envoyés de temps en temps par la divine Providence, pour servir l'Eglise par la destruction des erreurs et des vices, et l'édification des âmes. De sorte que, comme on doit trouver bon que ces mêmes paroles s'adressent à d'autres saints, aussi on ne doit pas trouver mauvais que nous les appliquions à saint Ignace, puisqu'il a été tout particulièrement appelé de Dieu, pour travailler au salut et à la conversion des âmes. Remarquez, en second lieu, que Dieu parlant du salut des âmes, en parle aussi tendrement et aussi cordialement, que si c'était son affaire propre et son propre salut. Car, pour traduire mot à mot ces paroles que Dieu dit a ses serviteurs, qu'il destine à cette entreprise: C'est à mon salut, leur dit-il, c'est pour me sauver que je vous envoie par le monde sauver les âmes, nous faisant ainsi entendre que le salut d'une âme lui est aussi cher, que si c'était lui-même qui fut sauvé par leur moyen. C'est en effet sa gloire, et la vie qu'il a dans une âme par le moyen de la grâce, est sauvée et conservée, quand cette âme est sauvée; et ainsi il leur fait entendre que leur office et leur vocation c'est presque de sauver un Dieu; qu'ils doivent s'y employer dans cette vue, et qu'il leur en aura autant d'obligation, que si ce bon office était rendu à sa propre personne.

[1] Ecce dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ *Isa.* XLIX.

La Fin sera qu'après avoir reconnu le choix que Dieu a fait de saint Ignace pour l'employer au salut des âmes, et comment ce saint a correspondu à ce dessein divin, nous apprenions que ceux qui lui ont une dévotion particulière, en reçoivent une aide sensible, pour s'appliquer au soin de leur salut et de leur perfection.

La Forme est en ces trois points :

1° Dessein de Dieu sur saint Ignace, pour le salut des âmes.

2° Correspondance de saint Ignace à ce dessein.

3° Assistance particulière que reçoivent de ce saint ceux qui lui ont de la dévotion, pour s'appliquer au soin de leur salut et de leur perfection.

PREMIER POINT.

DESSEIN DE DIEU SUR SAINT IGNACE, POUR LE SALUT DES ÂMES.

Il n'y a aucun homme, ni même aucune créature, sur qui Dieu n'ait quelque dessein, puisqu'il n'y a aucune créature qui ne soit pour quelque fin, et que cette fin n'est autre que le dessein de Dieu. Nous disons néanmoins que Dieu a un dessein sur une personne, quand il montre, par des voies et des marques extraordinaires, qu'il veut s'en servir pour quelque fin plus considérable. Ainsi, nous pouvons reconnaître que Dieu a eu un dessein tout particulier sur saint Ignace, pour le salut des âmes, en considérant les trois parties de sa vie, c'est-à-dire avant sa conversion, au temps de sa conversion, et après sa conversion et sa vocation à cet emploi.

C'était un jeune gentilhomme de Biscaye, qui, toute sa vie, n'avait fait que manier les armes, que d'être dans les armées ou dans les exercices, pour y devenir habile, et qui, effectivement, défendait une place qu'on assiégeait, quand il fut tellement blessé, qu'il se trouva en danger de sa vie, et fut obligé de garder longtemps le lit pour se guérir. Qu'est-ce que cela ? Est-ce là un homme propre à convertir les âmes ? Est-ce là un métier pour s'y former, et pour faire espérer qu'on y réussira !... Qui jamais, voyant ce jeune soldat dans ce premier état de vie, eût pensé qu'il eût dû un jour devenir ce qu'il est devenu? Ne faut-il pas avouer qu'il a été ici besoin de la main toute-puissante de Dieu, pour changer cet homme, pour le faire passer

dans un genre de vie aussi contraire que l'est celle qu'il a menée ensuite, et que, pour faire ce changement, il y a eu un dessein particulier de celui qui se sert des instruments les plus faibles pour ses fins [1], afin qu'on sache que c'est lui qui s'en sert, et que moins il y a d'apparence humaine et de rapport naturel de la cause à l'effet, on voit mieux que c'est un coup du ciel, que c'est le doigt de Dieu qui s'en mêle et fait l'ouvrage?...

Le voilà donc cloué dans un lit par sa blessure, et c'est le temps de sa conversion ; il demande quelques livres pour se désennuyer, on lui apporte la vie des saints, il commence par celle de Jésus, et, continuant celle des autres, il se sent vivement touché du désir de devenir un saint et de travailler à la sanctification du monde. Quelle apparence ! quel dessein ! quelles pensées ! Qui ne s'en fût moqué, et qui n'eût cru qu'il avait rêvé ! Cependant, c'est tout de bon qu'il pense à se sauver et à vouloir sauver les autres. Voilà saint Pierre, le chef visible de l'Eglise, qui lui apparaît pour lui donner courage [2] ; voilà la sainte Vierge, la mère de tous les fidèles, qui l'assure de son assistance contre les frayeurs et les craintes qui le saisissent sur ce dessein. Mais ce qui le confirma davantage dans sa résolution, ce fut le sujet d'une méditation qu'il écrivit dans la suite ; quand il se représenta d'un côté à Babylone, le prince des démons qui tenait ses états et faisait ses assemblées pour achever de s'emparer du monde, par le moyen des trois concupiscences : du plaisir, de l'intérêt et de l'honneur ; et que de l'autre, dans la ville de Jérusalem, il contemplait Jésus avec ses apôtres, ses disciples et autres bons serviteurs, qui invitait le monde à se sauver par les vertus opposées à ces trois convoitises, et en appelait plus particulièrement encore quelques-uns qu'il choisissait à dessein d'aider les autres. Son esprit se sentit premièrement partagé en deux, car refuser Jésus, qui lui faisait

[1] Infirma mundi elegit ut confundat fortia, etc. Ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. 1 *Cor.* I.

[2] Vide Ribadeneira vit. sanct. Maffeus. *Hist. Soc. Jesu. An. Eccl. Spond.* ab anno Christi 1521.

l'honneur de l'appeller à une si haute entreprise, n'était pas convenable; mais aussi que ce fût lui qui l'appelât, qu'il fût choisi à ce dessein et qu'il dût s'y consacrer, c'est ce qu'il avait peine de croire. Si ç'était une affaire qui se dût terminer à la pointe de l'épée, il n'y aurait pas à douter ; mais aller convertir les âmes, lui qui n'a jamais étudié, lui qui n'a point d'autres vertus, d'autres talents que ceux d'un cadet de noblesse et d'un soldat volontaire, oserait-il même y penser?... Car, encore s'il n'était question que de s'amender ou de se convertir soi-même en particulier, la merveille ne serait pas si grande, mais entreprendre la conversion du monde, c'est ce qui n'a d'exemple que dans les Apôtres, ou un petit nombre d'autres. C'est pourtant à quoi il se décide; et d'autant plus promptement, qu'il s'est offert à cette entreprise contre toute apparence humaine, et que l'effet a suivi avec le bonheur et le succès que nous savons. Nous sommes obligés de reconnaître qu'il y a là un dessein de Dieu, qui ne s'arrête pas à nos raisonnements, et qui a autant de pouvoir pour rendre habiles et capables ceux qu'il appelle à son service, qu'il a de bonté pour les appeler et les y employer....

Une circonstance particulière et bien digne de remarque dans sa conversion, c'est que, en même temps qu'il forme la résolution de se donner à Dieu, il s'engage à travailler pour lui amener les âmes, s'il le peut, dût-il mourir à la peine. Mais que fera-t-il, par où commencera-t-il? Il sort de sa maison, il se dépouille de tous ses biens et s'en va trouver la sainte Vierge, à Monterrat, et la conjure de le prendre sous sa protection, et de le mettre dans les bonnes grâces de son Fils. Il se fait pauvre et va demeurer parmi les pauvres dans un hôpital ; il passe les semaines entières sans manger, et se donnant la discipline trois fois le jour. Il s'y entretient dans des contemplations si divines, qu'il en devient tout savant et tout spirituel, au point qu'il compose alors ce livre admirable des *Exercices*, qui a depuis servi à la conversion et à l'éducation de tant d'âmes; il le compose avant de savoir ce que c'est que méditer, que composer et

qu'étudier. Mais où Dieu est le maître, on a bientôt appris ce qui est enseigné [1]. De là il s'embarque sans argent, sans ressource aucune, pour aller à Jérusalem et visiter les saints lieux. Et que ne va-t-il promptement étudier, lui qui est si avancé en âge? Laissez-le faire, il a un bon guide, il ne faut que savoir que c'est Dieu qui nous gouverne, pour savoir qu'il faut se laisser conduire par son esprit.

Après ces pèlerinages, il avait plus de trente-trois ans, et ne savait que lire et écrire; il se met à apprendre les éléments de la science comme un enfant, il passe par tous les exercices des sciences et des arts, il prend ses grades à Paris. Le voilà maintenant capable de parler. Mais que fera-t-il, lui pour convertir le monde?... Il s'associe neuf autres bacheliers, leur déclare son dessein. Ils l'embrassent, ils font leurs premiers vœux à Montmartre; les voilà dix qui vont commencer par l'Italie, quelques-uns d'eux sont arrêtés aux portes de Meaux et pris pour des espions [2]. Laissez-les aller, dit un villageois qui se trouva là inopinément sans les connaître, car ils vont travailler à la conversion du monde; pas un n'osa le contredire. Les voilà aux pieds du Pape pour recevoir sa bénédiction et l'approbation de leur dessein. L'examen en est confié à un cardinal qui n'avait point d'inclination pour la multiplication de nouveaux ordres dans l'Eglise, mais plutôt pour la réforme des anciens. Après qu'il eut lu et relu ce que Ignace lui avait présenté de son dessein, il ne put s'empêcher de s'écrier aussitôt: le doigt de Dieu est ici, je me rends et ne puis m'opposer à l'approbation de cet ordre, quelque répugnance d'esprit que j'aie à voir les ordres se multiplier. Le voilà donc approuvé; on demande six de ses membres pour la conversion des Indes; c'est trop, dit le père Ignace, et que resterait-il pour le reste du monde? Il en donne deux, dont l'un demeure en Portugal et y commence la compagnie; l'autre, qui était saint François-Xavier, s'en va aux Indes et y fait les

[1] O quam velox est sermo sapientiæ, et ubi Deus magister est, quam citò discitur quod docetur. S. Leo serm. 1, *de Pent.*

[2] *His.* c. I I, n. 109.

merveilles qu'on sait. Ignace s'arrête à Rome pour établir son ordre et lui faire des règlements qui puissent former à perpétuité des ouvriers du salut éternel, selon le projet et le modèle que Dieu lui avait fait connaître.

Ce qui lui réussit si heureusement, qu'après peu de mois que le Père eut commencé à travailler avec ses compagnons, toute la ville de Rome, l'Italie, la Sicile et les autres endroits où ils étaient appelés, témoignèrent des changements de vie si extraordinaires, qu'on ne pouvait douter qu'il n'y eut là une bénédiction du ciel, et les nouveaux religieux étaient appelés partout. De sorte que, le Saint-Siége qui avait au commencement restreint le nombre des profès à soixante, leva bientôt la restriction et donna la liberté d'en recevoir autant qu'il s'en présenterait, attestant à tout le monde par une bulle expresse de confirmation de l'ordre, que *c'était par un dessein et instinct particulier du Saint-Esprit*, que Ignace et ses compagnons s'employaient au salut des âmes, et à la conversion de tout le monde [1].

Que la gloire en soit à Dieu qui a fait ici paraître visiblement sa sagesse, sa puissance et sa bonté. Sa sagesse, en pourvoyant son Eglise d'ouvriers dans le même temps que l'ennemi levait des gens pour la combattre : sa puissance, en se servant d'une personne qui, au jugement du monde, eût été la moins propre à ces desseins, et sa bonté en lui communiquant les grâces nécessaires pour une telle entreprise; ce qui donne courage aux enfants de saint Ignace, qui suivent ses desseins, et assurance à ceux qui se servent de leurs travaux, que leurs services ne leur seront pas inutiles. En effet, étant établis par la sagesse, la puissance et la bonté de Dieu pour opérer le salut et la perfection des âmes, ils en peuvent attendre aussi assurément la grâce et l'effet, qu'ils peuvent être assurés que Dieu ne manque pas d'accompagner de ses grâces, ceux qu'il appelle à un office tel que

[1] Spiritu Sancto afflati, Jul.

Ad quem finem Spiritus sanctus qui bonæ memoriæ Ignatium Loyolam, ipsius Institutorem, ejusque socios excitavit, media etiam præclara maximèque opportuna, etc. S. Greg. XIII.

la conversion des âmes, qui ne peut être rempli qu'avec beaucoup de grâces. Vous le verrez mieux au troisième point; finissons celui-ci par un acte de reconnaissance pour le choix que Dieu a fait de saint Ignace pour un si haut dessein, et lui disons :

Grand Dieu, qui avez choisi ce saint pour nous aider à nous sauver et à nous perfectionner, le besoin que j'ai de ce secours, m'y fait volontiers recourir. Mais le désir que j'ai d'accomplir votre dessein en recourant à lui, m'y porte encore plus que le sentiment de mon besoin.

Saint Ignace, vous êtes comme obligé par le devoir de votre vocation de m'aider, et s'il n'y a que la charité qui vous oblige, la charité ne périt point [1], et elle existe aussi bien au ciel que sur la terre.

Mon âme, si l'affaire de ton salut est ta plus grande affaire, que dois-tu à celui qui en a l'intendance?... C'est particulièrement d'être attentive à reconnaître ce qu'il y a en nous qui s'oppose à cette affaire. Car c'est de quoi il nous avertit; ses soins sont ses avis, ses avis sont de notre avancement... Ecoutons bien comme il nous dit, que notre affaire n'est retardée que par nous-mêmes, que si c'est à lui de nous donner les moyens de le faire, c'est à nous d'en ôter les empêchements, c'est à lui de l'avancer et à nous de ne pas le retarder,

DEUXIÈME POINT.

CORRESPONDANCE DE SAINT IGNACE A CE DESSEIN DE DIEU.

Quoique Dieu se serve de chétifs instruments pour faire ses merveilles, néanmoins, comme il veut rendre ses instruments capables du dessein qu'il en a, aussi veut-il que ses instruments ne lui résistent point. Or, comme il n'y a que l'homme qui puisse lui résister, il fait l'épreuve de sa fidélité dans de petites choses, et s'il se comporte en bon et loyal serviteur, il lui en confie de plus grandes [2]; et ainsi il le dispose et prépare à ses

[1] I *Cor.* XIII.

[2] Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est S. *Luc.* XVI.

grâces par ses grâces, par les moindres à de plus grandes. C'est ce que l'Apôtre entendait, en souhaitant que Dieu nous disposât en toute sorte de biens, faisant toujours sa volonté et son bon plaisir en nous [1]. C'est en quoi a excellé saint Ignace; depuis le premier instant de sa conversion, il s'est montré très-fidèle à sa vocation, à correspondre autant qu'il pouvait à toutes les grâces qu'il recevait de Dieu, à marcher constamment par les voies qu'il lui ouvrait, à se rendre tous les jours plus capable d'accomplir ses desseins, en suivant plutôt la grâce qu'en la prévenant; en montant plutôt de degré en degré, que non pas en volant, et en pensant plutôt à reconnaître et à faire ce que Dieu voulait de lui, qu'à s'amuser à de nouveaux désirs, qui étouffent les grâces de Dieu et brisent ses desseins. Et parce que c'est le point le plus important qu'il y ait pour notre salut et notre perfection, comme nous l'avons montré au *Livre de l'Ordre* [2], remarquez à ce sujet trois vérités qui vous feront mieux connaître la correspondance de saint Ignace aux desseins de Dieu, et comment cette correspondance est la marque la plus assurée d'une véritable sainteté.

La première est que, autant il y a de saints au ciel et sur la terre, autant il y a de grâces diverses, par lesquelles Dieu les conduit aux divers degrés de gloire qui sont différents, ainsi que le dit saint Paul, comme le soleil, la lune et les étoiles sont différents [3].

La seconde, que ce qui fait proprement un saint, et ce qui le fait réussir en tout ce qu'il entreprend pour le salut d'autrui, c'est de suivre ponctuellement cette sorte de grâce que Dieu lui présente, sans penser à une autre. Car, comme c'est sa sagesse qui lui présente cette grâce, ce serait s'écarter de sa sagesse et de sa conduite, et par conséquent se tromper que de s'amuser à une autre. De là vient la chute des premières créatures qui ont voulu se sauver par d'autres voies que celles que Dieu leur avait

[1] Deus pacis aptet vos in omni bono ut faciatis ejus voluntatem, faciens in vobis quod placeat coram se per Jesum Christum. *Hebr.* XIII.

[2] De l'Ordre, 2 partie, discours XII.

[3] *Cor.* XV.

prescrites, et le Fils de Dieu, qui est venu réparer cette chute, nous a expressément déclaré que tout ce qu'il faisait et disait, n'était que par l'ordre qu'il en avait de son Père [1], et que c'était en cela qu'il méritait notre salut, en faisant exactement la volonté de son Père.

D'où il suit pour troisième vérité, que c'est de là que nous devons prendre une fidèle correspondance aux desseins de Dieu, comme l'a eue saint Ignace; car il s'est attaché très-étroitement à tous ses ordres, à toutes ses volontés, à toutes ses inspirations. Il mettait tout son soin à bien discerner les mouvements du Saint-Esprit d'avec les inclinations de la nature, d'avec les purs raisonnements de l'esprit humain, d'avec les façons d'agir du monde, ou les illusions de l'ennemi, afin que, se défaisant de toute erreur et de tout amour-propre, il ne lui restât que la connaissance du bon plaisir de Dieu et le désir de l'accomplir, selon toute l'étendue de la grâce et la force de son esprit, pour être un homme selon le cœur de Dieu. De là vient que, quand il n'aurait fait aucune de ces actions extraordinaires qu'ont faites les saints, il n'aurait pas laissé d'avoir fait les plus grandes actions des plus grands saints. En effet, la grandeur de l'action se juge d'après cette correspondance à la grâce [2], et toutes ses actions y étant conformes, étaient par conséquent très-grandes; car elles avaient leur juste grandeur, qui est la plus parfaite et la plus excellente qu'elles puissent avoir. Que si elles en eussent eu une autre plus grande, ce n'eût pas été celle que Dieu eût voulu, et c'eût été une imperfection plutôt qu'une perfection; comme si la cerise était aussi grosse que l'abricot, ce serait une sorte de fruit monstrueux, et non pas une cerise. Et tout cela serait tolérable dans la nature, mais dans la grâce, ce sont des erreurs et des chutes, lesquelles viennent aussi bien d'en vouloir trop faire que de n'en pas faire assez, comme saint Bernard, saint Bonaventure et les autres SS. Pères l'ont re-

[1] Quia ego ex meipso non sum locutus, sed qui misit me Pater ipse mihi mandatum dedit quid dicam et quid loquar. *S. Joan.* XII.

[2] Secundum mensuram regulæ quam mensus est nobis Deus. II *Cor.* X.

marqué [1]. La perfection consiste à faire autant que Dieu veut, ni plus, ni moins.

Ce qui fait la plus grande gloire de Dieu, ce n'est pas quand nous faisons des actions plus glorieuses et plus éclatantes devant les hommes, ou selon notre sentiment; mais quand elles sont plus conformes à l'ordre de Dieu et à son bon plaisir. C'est là, en effet, où il met sa plus grande gloire, que sa volonté soit accomplie, et qui voudrait donner plus de gloire à Dieu qu'il n'en veut, ne lui en donnerait aucunement; mais il l'offenserait en faisant ce qu'il ne veut pas qu'on entreprenne. Saint Ignace avait toujours devant les yeux cette plus grande gloire de Dieu, il la cherchait et la trouvait en s'efforçant de connaître ce que Dieu voulait de lui, à toute heure et dans toute action, et de le faire parfaitement au degré et au point qu'il le voyait. Que s'il n'avait point de vue particulière de ses volontés, il regardait ce premier dessein que Dieu avait sur lui, de s'en servir pour le salut des âmes. Tout ce qu'il jugeait selon Dieu pouvait aider à ce dessein, c'était où il jugeait qu'il fallait reconnaître la plus grande gloire de Dieu; c'était à quoi il se portait comme à un moyen plus propre et plus approprié à sa fin [2]. Qu'en dites-vous? Ne pensez-vous point que ce soit ravaler la sainteté, et trop peu estimer un saint, de dire qu'il n'a fait que ce qu'il a cru devoir faire, selon l'état de la grâce présente ? Combien y en a-t-il qui en pourraient dire autant? Ou plutôt n'est-ce point trop l'exalter? Car qui est celui qui pourrait dire, qu'il fait tout ce qu'il pense que Dieu veut de lui [3]? Il semble que cela n'appartienne qu'à Jésus et à sa sainte Mère.

Écoutez deux réponses à ces deux demandes. La première est, que quiconque fait ainsi toutes les volontés de Dieu, ne doutez point qu'il ne soit un saint, en quelque condition qu'il soit, quoiqu'il puisse l'être à un degré différent d'un autre saint. Et quand vous entendez dire que saint Ignace les a parfaitement

[1] Quia plus fecit quam potuit, ideirco perierunt. *Jer.* XLVIII ; S. Bern. ser. II *in Cant.* S. Bonav. I, I, *de perf. rel.* c.

[2] Ad majorem Dei gloriam.

[3] In gloriam meam creavi eum, formavi eum, et feci eum. *Isa.* XLIII, 7.

accomplies, ne croyez pas qu'on veuille exclure les autres, et dire qu'ils ne s'en sont pas acquittés ; on ne fait point de comparaison, ni de préférence de l'un à l'autre. On vous propose simplement la vérité qui est, qu'il n'y a rien de si excellent et de si relevé, que de faire tout ce qu'on fait selon les desseins et les ordres de Dieu, et que saint Ignace s'y est rendu très-excellent, sans faire tort ou préjudice aux autres saints, et sans faire même préjudice à ses autres vertus, qui sembleraient être cachées ou dissimulées sous ce mot général. Non, non; je ne crains point de n'en pas dire assez, en ne disant que ce mot, car c'est tout dire. Si donc je ne vous parle pas en particulier de ses pénitences, de ses mortifications, de sa patience, de son humilité de ses actes de charité, de dévotion, de zèle, de pauvreté, de confiance et de ses autres vertus, ce n'est pas que sa vie n'en soit pleine, mais c'est que toutes ces vertus ne sont pas aussi considérables dans leur objet et dans leur nature, que dans leur conformité avec l'ordre de Dieu qui les prescrit. Et saint Ignace n'est pas tant saint, ou si grand saint, pour avoir fait toutes ses pénitences au commencement de sa conversion, que parce qu'il les a faites en vue de Dieu, qui les lui ordonnait [1]. De sorte que, quand il les aurait laissées dans la suite, il n'en serait pas moins saint, ne les ayant laissées que par le même ordre qui les lui avait fait entreprendre; car c'est en un mot ce qui nous fait parfaitement saints...

Je ne crains point aussi d'en dire trop; car on ne vous dit pas qu'il ait absolument et précisément connu tous les degrés de la grâce, comme les a connus la sainte Vierge. Mais on vous dit, qu'autant qu'ils se peuvent connaître dans l'infirmité humaine, il y veillait, il y travaillait; c'est où il mettait la vertu et la perfection, et où elle est en vérité. Et, après tout, il ne laissait pas de pleurer souvent, disant qu'il perdait beaucoup de grâces, qu'il était le plus ingrat du monde, et que si un autre avait eu les faveurs qu'il recevait, il s'en serait mieux servi. Tout cela n'empêche pas qu'il ne fût très-vigilant à correspondre à toutes

[1] Perfecti et pleni in omni voluntate Dei. *Coloss.* IV.

les grâces qu'il recevait; mais cela montre seulement que quelque vigilance qu'on y apporte, Dieu nous en donne toujours plus que nous n'en mettons à profit.

Que s'il vous vient encore en pensée, qu'on pourrait bien se tromper sous ce prétexte de la volonté de Dieu, faisant passer sous ce beau nom notre amour-propre, répondez à cette pensée, que cela est vrai pour des personnes qui, comme vous, ne se défient pas de leur humeur. Mais que pour saint Ignace, il n'y avait rien à craindre, puisqu'il ne craignait rien tant que de faire la moindre chose par un mouvement de la nature, qui n'eût pas été soumis à la raison et à la grâce ; il était si éclairé pour discerner les mouvements de la grâce d'avec ceux de la nature, qu'il voyait aussitôt ce que Dieu voulait de lui, et le faisait; ou s'il ne le voyait pas distinctement et précisément, il choisissait toujours le plus contraire à la nature, tant pour se conformer davantage à son Jésus, que pour tenir toujours l'humeur en sujétion. Et, de peur même que l'amour-propre ne se retrouvât dans le choix des choses qu'il prenait pour le combattre, il se tenait dans une entière indifférence et dans une telle disposition d'esprit, si peu attaché à son choix et à son jugement, qu'il était toujours prêt à quitter ce qu'il avait choisi, s'il apprenait que ce fût la volonté de Dieu de le quitter. Et, pour s'en assurer davantage, il ne se déterminait pas d'ordinaire au choix des choses douteuses, sans avoir examiné le principe d'où lui venaient les pensées, qui le portaient à prendre où à laisser quelque chose, la fin où elles aboutissaient et la façon dont elles émouvaient son esprit. Et si la chose était encore aussi douteuse après cet examen, et qu'il ne fut pas plus éclairé que auparavant, il s'était fait trois règles d'élection qu'il gardait d'ordinaire, et conseillait de garder à tous ceux qui ne voulaient point se laisser tromper par leur amour-propre, dans le choix des choses.

La première, qu'après avoir prié Dieu pour reconnaître sa volonté, il mettait de part et d'autre, les raisons qui persuadaient ou dissuadaient ce dont il était question, balançant

avantage avec avantage, inconvénient avec inconvénient, pour reconnaître le plus ou le moins, et pour quitter le moindre bien en préférant le plus grand et le plus parfait. Mais ces raisons, ces avantages et ces inconvénients n'étaient point tant tirés des considérations humaines et naturelles, que des divines et surnaturelles, et de la raison qu'on appelle supérieure, qui présuppose toujours la fin de l'homme, qui est de servir Dieu et de se sauver, et qui ne cherche que d'en connaître les moyens, selon l'ordre de la Providence divine. Cet ordre se reconnaît par la nécessité, par les devoirs de sa charge, par les commandements des supérieurs, par les mouvements d'une bonne conscience, par les lumières de grâce ou de la raison, par les avis des autres, et par quelque voie raisonnable que ce soit, s'il y en a quelque autre. C'était sa première règle de s'en informer et de consulter, quand il y avait tant soit peu de sujet d'en douter, ou de s'en assurer davantage.

La seconde était de se représenter ce qu'il aurait lui-même répondu, si quelque personne désireuse de sa plus grande perfection se fût présentée à lui, pour lui demander en conscience son avis sur le doute en question.

La troisième enfin, s'il était au lit de la mort et aux pieds de son juge, que voudrait-il avoir fait ? C'est ce qu'il considérait comme le plus sûr, le moins sujet à l'amour-propre et à quoi il s'arrêtait pour n'être point trompé. C'est justement ce que Notre-Seigneur recommandait, quand il disait au rapport de Cassien et des anciens Pères[1], que nous devions être comme des changeurs, qui pèsent l'or et l'argent qu'on leur apporte à changer, s'il est de poids et de valeur, afin de prendre garde aux surprises de l'ennemi et de notre amour-propre, dont les actes volontaires sont comme autant de mauvaise monnaie, qu'il faut rejeter avec plus de soin qu'un banquier ou un changeur ne rejette les pièces de mauvais aloi.

[1] Ut efficiamur secundum præceptum Domini probabiles trapezitæ quorum summa peritia est ac disciplina, probare quodnam sit aurum purissimum, etc. Cass. col. I, c. XX.

Voilà donc comment saint Ignace a correspondu au grand dessein de Dieu, en regardant toujours ce que Dieu voulait de lui en toutes choses, pour les faire simplement à sa plus grande gloire, c'est-à-dire parce qu'il les voulait, et comme il pensait qu'il les voulait, en se tenant indifférent pour tout le reste, et ne faisant cas que de ce que Dieu estimait et voulait, pour être uni de jugement et de volonté avec lui, pour être son instrument et son salut[1], comme il parle, étant l'instrument du salut d'autant d'âmes que Dieu voulait en sauver par son moyen. Ah! Dieu, que n'ont pas fait les saints, pour se rendre capables de nous aider à nous sauver ! Et nous, que l'affaire touche de plus près, à peine voulons-nous nous laisser aider, et s'ils nous tendent la main pour nous assister, nous croirons les obliger en recevant leur assistance !... Mon âme, prenons de plus nobles pensées de l'affaire de notre salut, c'est l'affaire des saints et de Dieu même, et croyons que s'il leur est glorieux de s'employer pour nous, il ne nous est pas moins honorable d'y travailler avec eux, car c'est la même affaire, c'est le même service de Dieu, c'est la même âme pour qui eux et nous travaillons, c'est le même dessein de Dieu que les saints s'emploient pour nous, et que nous travaillions avec eux pour nous sauver.

TROISIÈME POINT.

ASSISTANCE PARTICULIÈRE QUE REÇOIVENT DE CE SAINT CEUX QUI LUI SONT DÉVOTS, POUR S'APPLIQUER AU SOIN DE LEUR SALUT ET DE LEUR PERFECTION.

La considération de l'assistance universelle, que peut recevoir tout le monde, par le moyen de saint Ignace, ne confirme pas peu les deux points précédents ; car, d'une part, elle fait remarquer que c'est un signe manifeste que Dieu l'a choisi tout particulièrement pour cet effet, puisqu'il lui a donné tant de moyens pour l'exécuter, et de l'autre, que le saint n'a rien épargné de ses soins pour correspondre à ce dessein, en faisant en sa personne, et en ordonnant aux siens de faire tout ce qui se peut

[1] Supra.

pour le salut des âmes, et pour le service de toute sorte de personnes. Car, qu'y a-t-il qu'il n'ait ordonné de faire ? Catéchiser les enfants, les infidèles, en quelque pays que ce soit, et à quelque péril que ce puisse être, instruire la jeunesse, confesser, exhorter, prêcher, visiter les prisons et les malades, s'employer à la conversion des hérétiques, à la réconciliation des inimitiés, et à toutes sortes de missions et de fonctions, à la réserve des charges d'âmes et des dignités ecclésiastiques, pour se mieux maintenir dans un état plus humble et plus soumis. Ne sont-ce pas là les moyens de procurer le salut de toute sorte de personnes ? Ne sont-ce pas les exercices propres à l'institut de saint Ignace ? Ne sont-ce pas les marques évidentes de la vocation et de la correspondance ? Mais tranchez ce grand discours, et, vous arrêtant aujourd'hui à la seule personne de saint Ignace, reconnaissez que ceux qui lui ont une dévotion particulière, ne manquent pas d'en ressentir bientôt les effets, et que c'est principalement pour s'appliquer au soin de leur salut et de leur perfection, qu'ils ressentent ces bons effets.

Pour vous rendre participant de ce bonheur et de sa faveur, écoutez ces trois avis qui vous éclairciront grandement sur cette vérité. Le premier, que les saints ont mérité des grâces et des faveurs toutes particulières et distinctes les unes des autres, pour les communiquer. Le second, que cette grâce particulière d'un saint a du rapport avec le dessein que Dieu a eu pour lui dans son élection et dans sa vocation. Le troisième, que suivant ces deux principes, la grâce particulière de saint Ignace est de faire comprendre l'importance qu'il y a de se sauver, ou de se perdre à tout jamais, et d'apprendre par le moyen de cette connaissance à s'appliquer au soin de son salut, selon que le recommande saint Paul, quand il dit[1] : Travaillez à votre salut avec crainte et avec un grand soin. C'est là, en effet, où Dieu l'a appelé et où la grâce de la vocation ne cesse d'opérer, tant à raison du premier dessein de Dieu, qui veut se servir de lui à cet effet, qu'en récompense de sa correspondance

[1] Cum metu et tremore vestram salutem operamini. *Phil.* II.

qui lui a mérité de recevoir ces grâces pour les distribuer. Ce qui se reconnaît sensiblement en se servant des considérations qu'il a composées dans son livre des *Exercices ;* il ne faut qu'en méditer attentivement une ou deux, pour être si touché de cette appréhension de perdre son âme, qu'on s'étonne comment on a vécu par le passé, sans ce soin qu'on commence à ressentir. Et pour montrer qu'il y a une grâce et une vertu toute particulière à cet effet dans ces considérations, c'est qu'elles ne contiennent que les vérités toutes simples et naïves, qu'on peut avoir lues et entendues plusieurs fois autre part, sans en avoir éprouvé le fruit et l'effet qu'on ressent, quand on les médite selon l'ordre qu'en a donné ce saint. Ce qui montre assurément qu'il y a là une bénédiction du ciel, et que c'est une grâce et une faveur que Dieu lui a faites, de produire ce bon effet dans ceux qui s'en servent, selon ses ordres et ses règlements. Voilà pourquoi lui-même a laissé cet avis par écrit, que si en considérant les points de la méditation qu'il propose, on ne se sentait affectionné comme on se promettait, qu'on voie, dit-il, si on garde fidèlement les notes et les avis qu'on a donnés pour considérer ces vérités[1]. Car enfin, puisque l'effet s'en ressent si universellement partout, qu'il n'y a pas aujourd'hui de moyen plus efficace pour réduire un esprit que celui-là, ne faut-il pas convenir que c'est une grâce particulière que Dieu lui a donnée ? Aussi, fut-ce par ce moyen qu'il gagna ses neuf premiers compagnons et que ceux-ci en amenèrent bientôt d'autres. C'est sur le plan de ces considérations que toute la compagnie s'est établie, que tant d'autres méditations se sont faites, que tant de religions ont été réformées et conservées, et il ne faut qu'en faire l'expérience, pour en connaître la vérité.

Mais, comme cette grâce n'est pas tant attachée au mérite du livre et des considérations qu'à celui du saint, il a d'autres moyens d'en faire part à ceux qui lui témoignent de la dévotion, qui l'en prient et qui l'honorent. Ils ne tarderont guère à sentir une délicatesse de conscience, une horreur du péché, un

[1] *Annot.* VI.

désir de se confesser et de communier souvent, ils se sentiront bientôt touchés de fréquentes pensées de leur salut, de l'importance de cette grande éternité, et de la vanité de toutes les autres choses ; ils se sentiront portés à se retirer des occasions du péché, à prendre goût au livre de l'Imitation de Jésus-Christ et aux méditations sur sa vie. Enfin, ils ne tarderont pas à se trouver tellement changés, qu'ils auront plus de plaisir et de facilité dans les actes de vertu et dans le soin de leur salut, qu'ils n'en avaient auparavant dans leur libertinage, ou dans la poursuite de leurs inclinations naturelles. Ils ne sont plus ce qu'ils étaient, ce n'est plus que Jésus qui vit en eux. C'est ce qu'opérait saint Ignace pendant sa vie avec tous ceux qui le fréquentaient ; c'est ce que ressentent ceux qui méditent ses pensées. C'est ce que doivent éprouver aussi ceux qui le fréquentent par leurs prières et leurs dévotions, puisqu'il n'a pas maintenant moins de bonne volonté pour eux, ni moins de puissance pour les aider, qu'il n'en a eue autrefois. Ne voudriez-vous pas recevoir cette faveur ? Mais croyez-vous qu'elle vaille bien la peine de la demander, ou sans la demander, d'aller trouver celui qui a l'administration de cette grâce pour vous en faire part ? Délibérez donc là-dessus sur ce que vous avez à faire ; parlez au saint comme si vous l'aviez présent devant vous, et dites lui confidemment ce que vous lui eussiez dit en lui parlant. La plus belle et la plus agréable dévotion, c'est celle qui part du cœur, et qui est plus volontaire. Mais il faut qu'elle soit constante, et que, la commençant aujourd'hui en prenant un soin digne de votre salut, vous la continuiez pour persévérer dans ce soin ; puisqu'en vérité, il ne faut pas moins de ferveur pour bien continuer, que pour bien commencer.

Grand Saint, je commencerai, s'il vous plaît, à vous prier, et à vous témoigner la dévotion de mon cœur, en vous suppliant de me faire bien reconnaître cette vérité : Que je suis encore à commencer, car d'un côté, j'ai de la peine et de la confusion à me persuader que je n'ai encore rien fait ; et de l'autre, je vois que les plus grands saints n'ont point de plus sainte

devotion, que de dire tous les jours qu'ils vont commencer[1].

Mon âme, s'il nous vient aujourd'hui des pensées de la grandeur de Dieu que nous servons, du mérite et de l'excellence de Jésus-Christ, de la multitude de ses bienfaits, des obligations que nous avons à ses grâces, de l'importance du salut éternel, et de ce qu'on fait les saints, pour y parvenir; recevons ces pensées à cœur ouvert, assurément c'est le saint qui nous exauce; car c'est ainsi que nous verrons aisément que nous n'avons encore rien fait, eu égard à ces divins motifs, et que nous ne saurions pas mieux faire pour le présent, que de dire et de vouloir ce que nous dirons avec les saints: Commençons dès maintenant à servir Dieu comme il le mérite, et à travailler à notre salut comme nous le devons.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Dessein de Dieu sur saint Ignace, pour le salut des âmes.

Il importe, pour la fin de la méditation, de savoir que Dieu a eu un dessein tout particulier sur saint Ignace pour le salut des âmes, car on verra mieux le besoin que nous avons d'y recourir. Et pour reconnaître ce dessein, il ne faut qu'un peu considérer quel a été ce saint, avant d'être saint et converti, comment Dieu l'a converti, et ce qu'il est devenu par sa conversion. On verra partout qu'il y avait si peu d'apparence humaine, qu'un homme tel que lui, en pût venir où il est parvenu, qu'on sera contraint d'avouer qu'il est vrai, que c'était le doigt de Dieu qui avait fait cette merveille. Que Dieu en soit donc loué, et le saint reconnu pour avoir été choisi, afin de s'employer au salut de nos âmes. Tenez, grand saint, prenez la mienne, et en ayez autant de soin que vous avez été fidèle à répondre aux desseins et aux grâces de Dieu.

DEUXIÈME POINT.

Correspondance du saint à ce dessein.

Ce n'est pas tout que les hommes soient appelés de Dieu à quelque grand dessein, il faut y correspondre; et c'est en s'attachant si fortement à tous ses ordres, qu'ils n'en fassent ni plus ni moins, que ce qu'il leur

[1] Dixi : Nunc cœpi. *Psalm.* LXXVI.

prescrira, à l'exemple de Jésus qui n'a rien fait qu'en cette vue. C'est en quoi a excellé saint Ignace, dont la vertu propre a été de pratiquer toutes les vertus, au degré et au point le plus juste, qu'il a reconnu être du bon plaisir et de la volonté de son Dieu. Et pour le reconnaître plus assurément sans soupçon d'amour-propre, il s'était fait des règles d'élection, et les gardait aussi exactement en toutes choses, que s'il eût dû mourir et être jugé sur l'heure même. Qui est-ce qui voudrait se laisser tromper par son amour-propre à cette dernière heure?... Toute heure lui était comme cette dernière, et, se défaisant ainsi de son amour-propre, tout son cœur lui restait pour son Dieu, de sorte que c'était un homme selon le cœur de Dieu, qui faisait toutes ses volontés....Vrai serviteur de Dieu ! n'est-ce pas sa volonté que mon âme se sauve? Vous donc, qui êtes si porté à l'accomplissement de ses volontés, ne m'aiderez-vous pas à cet effet, quand il n'y aurait que la considération du bon plaisir de Dieu, que vous n'avez jamais négligé de faire?

TROISIÈME POINT.

Assistance particulière qu'en reçoivent ceux qui ont de la dévotion pour lui.

Continuez à lui témoigner la dévotion de votre cœur comme vous commencez, et vous en sentirez ce bon effet, d'attacher un plus grand soin à votre salut et à votre perfection. C'est la grâce particulière qu'on obtient par sa faveur, puisque Dieu l'a particulièrement choisi, pour s'employer pour le salut des âmes, et qu'il a mérité par sa correspondance, d'en graver un soin et une vigilance digne de cette affaire, dans les cœurs de ceux qui recourent à lui. Ne voudriez-vous pas bien recevoir cette grâce? Que ferez-vous donc pour l'obtenir?... C'est à vous d'y penser, car vous ne sauriez mieux faire, que ce que vous penserez vous-même de meilleur, puisque la dévotion vient du cœur, et non pas des livres ni des lèvres. Mon âme, que saurions-nous mieux penser que d'offrir notre cœur à ce saint, afin qu'il y mette les pensées, qu'il connaît mieux que nous, nous être nécessaires. Prenez, grand saint, prenez ce cœur, et le faites si bien penser à ce principe et à ce fondement de vos exercices spirituels, qu'il n'est au monde que pour servir son Dieu et se sauver, qu'il reconnaisse qu'il n'y a jamais pensé, et que c'est aujourd'hui qu'il faut commencer à y penser.

QUATRIÈME JOUR D'AOUT.

SAINT DOMINIQUE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS.

Le prophète Elie a paru au monde comme un feu, sa parole était ardente comme un flambeau [1].

Le Sujet appliquant ces paroles à saint Dominique, nous doit faire souvenir de la vision que sa mère eut de lui, lorsqu'elle en était enceinte. Il lui sembla que le fruit qu'elle portait dans son sein, était comme un petit chien, qui portait un flambeau, dont il éclairait et embrasait tout le monde. C'était un présage de ce qui est arrivé, car, en effet, ce grand saint a été un si admirable prédicateur, que c'était un homme tout de feu comme un autre Elie; ses prédications étaient comme autant de flambeaux, qui embrasaient les cœurs de ses auditeurs. Il était si zélé et si porté à échauffer les cœurs de tout le monde, du feu dont il brûlait, qu'il fonda un ordre de prédicateurs, à ce dessein qu'ils fussent autant de flambeaux pour éclairer, et embraser tout l'univers de leur doctrine et de leur saint exemple.

La Fin sera de reconnaître l'ardeur de charité qui régnait dans le cœur, et passait dans la bouche de saint Dominique, pour enflammer les cœurs; et d'apprendre à son exemple à être plus ardents que bouillants dans nos dévotions.

La Forme est en ces trois points :

1° De quatre sortes de personnes, touchant la ferveur et le zèle.

2° De l'excellence de saint Dominique en ce sujet.

3° De l'exemple que nous en pouvons prendre.

PREMIER POINT.

DE QUATRE SORTES DE PERSONNES TOUCHANT LA FERVEUR ET LE ZÈLE.

Parmi ce peu de personnes qui s'adonnent à la vraie dévotion, on en peut remarquer quatre sortes qui y participent diversement. Les uns en ont seulement des lumières et des con-

[1] Et surrexit Elias Propheta quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula ardebat. *Eccli.* XLVIII.

naissances, sans être nullement échauffés, pour faire avec ferveur ce qu'ils connaissent; c'est une dévotion luisante et non ardente. D'autres sont tout feu, sans beaucoup de lumière, ce n'est qu'ardeur à voir comment ils s'échauffent aussitôt qu'ils entendent parler de Jésus-Christ, ou qu'ils en méditent; mais comme ils ne se donnent pas le loisir de considérer, ils n'ont pas assez de lumière pour se conduire, et se consument parfois dans leur ardeur plus tôt qu'il ne faudrait. Les troisièmes ont de l'un et de l'autre, ils ont de claires lumières dans leur entendement, et de ferventes affections dans leur volonté, mais ils ne sont bons qu'à eux-mêmes, ils ne savent pas en faire part à personne. De sorte que les quatrièmes sont les plus excellents, qui sont tellement éclairés et embrasés, que sans se faire tort, ou sans rien perdre de leur feu, ils éclairent et embrasent les autres.

C'est ce feu que Jésus est venu apporter sur la terre, et il ne désire rien tant que de le voir allumé par tout le monde [1]. C'est de ce feu dont les disciples d'Emmaüs se sentaient échauffés, lorsqu'ils l'entendaient parler et interpréter les Ecritures [2]. C'est ce feu qui descendit en forme de langues sur les Apôtres, pour les faire parler au cœur [3]. C'est en ce sens que Notre-Seigneur disait de son précurseur, qu'il était comme une lampe ardente et luisante [4]. Et saint Bernard, prenant sujet de ces paroles d'étendre plus au long ce discours, confirme grandement ce que nous en avons dit, et assure hardiment, que de ne savoir que luire sans ardeur, ce n'est que vanité; que d'être ardent sans luire, c'est trop peu; mais que d'être luisant et ardent, c'est la perfection, quand, principalement, on sait en faire part aux autres, comme il y exhorte ses frères, en leur recommandant de parler comme un saint Jean, pour la défense de la justice, de ne point déguiser ou dissimuler les vices d'autrui, comme si cela ne nous touchait de rien. Car de s'en taire, dit-il, lorsqu'il faut

[1] Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ? S. *Luc.* XII.
[2] Ibid. XXIV.
[3] *Act.* II.
[4] Ille erat lucerna ardens et lucens. *S. Joan.* V.

parler, c'est les fomenter, c'est s'en rendre participant et se faire coupable du même vice [1]. Ah! Dieu, voudrions-nous bien faire les péchés que nous voyons être commis parmi les hommes? Et que sera-ce de nous, mon âme, si nous sommes participants d'autant de péchés que nous en devrions reprendre ?.... Il y a bien là de quoi nous faire reconnaître la nécessité de cette ardeur, puisque ce n'est que parce qu'on en manque, qu'on n'ose parler pour la vertu contre le vice.

DEUXIÈME POINT.

DE L'EXCELLENCE DE SAINT DOMINIQUE EN CE SUJET.

Si ce qu'on dit est vrai, qu'il ne faut que exceller dans une vertu pour acquérir toutes les autres, cela est bien plus véritable encore quand on excelle dans la première des vertus, qui est la charité et la vraie dévotion. D'où vous conclurez aisément la grandeur et l'excellence de la sainteté de saint Dominique, quand vous saurez qu'il a été excellent en celle-ci, qui n'est jamais sans les autres et qui les annoblit et les perfectionne toutes. Et pour comprendre comment il a été parfait entre ces parfaits et ces excellents hommes, qui sont luisants et ardents pour eux-mêmes et pour les autres, il ne faut que savoir qu'il avait trois sortes de connaissances, qui le rendaient un des plus capables et des plus habiles de son temps. L'une naturelle, ayant un excellent esprit et un si beau naturel, qu'il n'avait aucune passion qui le troublât et obscurcît en lui les lumières de la raison ; l'autre acquise, ayant étudié parfaitement dans les universités ; et la troisième infuse, ayant reçu de Notre-Seigneur, par le moyen de la très-sainte Vierge, de si claires et de si abondantes connaissances de tous les secrets de l'Evangile, que c'était l'oracle de son temps. Ce fut lui qui composa un beau livre

[1] Est tantum lucere vanum : tantum ardere, parum : ardere et lucere perfectum. Ferveat etiam in nobis zelus iste. Carissimi : Ferveat amor justitiæ odium iniquitatis. Nemo, fratres, vitia palpet; peccata dissimulet nemo. Est enim consentire, silere, cum arguere possis, et scimus quia similis pœna facientes maneat et consentientes. S. Bern. *in Nat. S. Joan.*

contre les hérétiques albigeois, qui s'élevèrent en ce temps-là ; ceux-ci ayant répondu à ce livre, le saint leur fit la proposition de mettre les livres de chaque parti dans le feu, et que celui qui ne serait point consumé, rendrait témoignage de la vérité qui se disputait alors entre eux. Ce qui ayant été convenu entre les deux partis, le livre du saint demeura en son entier, pendant que celui des hérétiques fut aussitôt réduit en cendres. Certes, c'était luire et briller que d'opérer de tels miracles !...

Mais son ardeur était encore bien plus éclatante et efficace, car il avançait davantage la gloire de Dieu et le salut des âmes, par son zèle et par sa ferveur, que par tous ses discours. Il ne fut pas plus tôt arrivé en France pour combattre cette hérésie, que dans la première maison où il logea, il se mit aussitôt à parler, et à parler si puissamment, qu'il convertit son hôte. N'était-ce pas là être bien ardent ; et pour montrer que ce n'était point un feu de paille, qui passe tout aussitôt, il était si content et si ferme dans son ardeur, qu'il ne se rebutait jamais de l'opiniâtreté des hérétiques ; il fut sept ans entiers à les prêcher, et il en convertit plus de cent mille. Quand on lui demandait où il apprenait ce qu'il prêchait, c'est, disait-il, dans le livre de la charité. Oh ! l'excellent livre, mais aussi l'excellent homme, qui s'était rendu maître dans tout ce qu'il y a de plus excellent dans la religion !...

Ce n'était pas seulement pour combattre l'impiété qu'il était si puissant, mais encore pour avancer la piété parmi les catholiques, ayant trouvé cette admirable invention du rosaire de Notre-Dame, qui est une des dévotions les plus efficaces, et les plus autorisées par l'Eglise, et pour toutes sortes de personnes. C'est elle qui obtint par un de ses premiers effets, la naissance de saint Louis, comme saint Dominique le prédit à la reine Blanche, en lui recommandant la dévotion du chapelet. Oh ! quelle obligation n'a pas toute la France à ce grand saint, puisqu'elle lui doit son saint Louis [1] !

Toute l'Eglise semblait s'écrouler et tomber en ruines, comme

[1] Voir Ribadéneira, *Vie de Saint Dominique.*

un Pape vit en songe l'édifice de Saint-Jean de Latran s'ouvrir de toutes parts, si saint Dominique et saint François ne l'eussent épaulée et soutenue. Le monde était venu à cette extrémité de malheurs, qu'on n'y voyait que des avares, des débauchés et des ambitieux ; de sorte que Jésus-Christ, justement irrité contre les hommes, était prêt à lancer trois javelots, qui les allaient tous perdre, si ces deux grands saints, présentés par Notre-Dame, n'eussent paré le coup, en s'opposant à la justice de Dieu, et en s'offrant de lui satisfaire par leurs pénitences et par de grands travaux, qui ramèneraient les hommes à leur devoir. Peut-être que le monde se fût abîmé en ce temps-là par ses débordements, et que nous n'eussions jamais été, si ces deux colonnes de sainteté ne l'eussent soutenu, et ne nous eussent mérité la prolongation de ce temps que nous avons, pour mériter l'éternité. Que de jeûnes ; que de veilles ; que de disciplines ; et que d'austérités ne fit-il pas, pour apaiser la colère de Dieu ! Sa vie était l'innocence même, et cependant, sa pénitence, à l'entendre parler, était celle d'un homme qui était la cause de tous les maux du monde, et qui voulait en porter la peine. Selon lui, il n'était pas assez ingénieux pour trouver de quoi mater son pauvre corps. Aussi, après avoir fait nommer un supérieur à l'ordre qu'il venait d'établir, voulut-il aller prêcher l'Evangile aux Maures, afin de donner sa vie pour Jésus-Christ. Sa plus grande joie eût été de mourir lentement au milieu des supplices, afin de pouvoir en souffrant prêcher encore, et d'une manière plus efficace, les vertus de notre sainte religion.

Mon âme, qu'eussions-nous fait, si nous l'eussions vu dans ces tourments ? Grand saint ! il me semble que je vous eusse prié, comme je le fais maintenant très-humblement, de me parler et de m'échauffer tellement par vos ardentes paroles, que je devienne, moi aussi, disposé à tout faire pour les intérêts du Sauveur qui est mort pour moi sur la croix.

TROISIÈME POINT.

DE L'EXEMPLE QUE NOUS EN DEVONS PRENDRE.

C'est cette ardeur que nous devons particulièrement apprendre de ce grand saint, et chacun doit considérer dans quelle action il en a le plus besoin, soit dans ses oraisons, soit dans ses communions ou dans ses discours, remarquant les lâchetés et les défauts qu'il y commet faute de ferveur. Remarquez surtout ce désordre, dont peut-être vous ne vous apercevez pas; c'est que vous êtes plus curieux que dévot, plus spéculatif que pratique, en un mot plutôt luisant que ardent. Il vous semble que quand vous avez de belles pensées de quelque vertu, ou sur quelque mystère, vous faites bien votre oraison. Et vous ne prenez pas garde que vous demeurez toujours dans vos imperfections, et que vous n'avancez que dans la connaissance de vertu, et non pas dans la pratique de la vertu. On vous l'a dit au début de cet ouvrage, parmi les avis qu'on a donnés pour bien méditer, que la bonne méditation ressemblait plutôt au feu qu'au soleil, c'est-à-dire qu'il y fallait plus d'ardeur que de lumière. Considérez bien les vérités pour les comprendre et les retenir, mais considérez-les surtout pour vous affectionner, pour en venir aux effets, car c'est le but où doivent tendre toutes nos considérations. Les chérubins sont des anges d'un ordre élevé, mais les séraphins sont plus grands, parce qu'ils ont plus d'ardeur. Ne croyez pas aussi que l'ardeur consiste à faire du bruit, ou même à éprouver de grands mouvements de dévotion. Non ; c'est à s'abstenir, à faire et à souffrir promptement, volontiers et constamment, tout ce qui est de votre condition.

Abstenez-vous toujours de suivre vos caprices. Saint Dominique disait qu'il aimerait mieux savoir se gouverner soi-même, que de savoir gouverner tout le monde ?...

Agissez par vertu aussi bien à la maison que dans l'Eglise, à l'exemple de ce saint, qui ne passait par aucune hôtellerie, et ne s'arrêtait dans aucune maison, sans y laisser des marques de

sa dévotion. Souffrez pour le moins les difficultés qui se présentent, si vous n'avez pas le courage d'en chercher ailleurs ; car c'est ainsi qu'il gagnait les personnes, en souffrant d'elles tout ce que l'impiété leur faisait avancer contre lui, avant de le connaître, ou avant qu'elles ne fussent converties. O mon Dieu, si j'avais seulement une étincelle de ce feu, que vous aviez allumé dans le cœur de ce grand Saint !... Mon fils, tu t'exposes trop au vent du monde, et l'étincelle du feu que tu demandes serait bientôt éteinte...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION

PREMIER POINT.

De quatre sortes de personnes touchant les sentiments de dévotion.

Il y en a qui luisent sans ardeur; d'autres ont assez de feu, mais sans lumière; ceux-là sont meilleurs qui ne manquent pas de considérations et de clarté dans leur entendement, mais qui ont encore plus d'ardeur que de clarté. Que s'ils viennent à communiquer aux autres ce qu'ils ont de lumière et de ferveur sans en rien perdre, c'est alors qu'ils sont parfaits, et qu'ils accomplissent le souhait de Jésus, qui ne désirait rien tant que d'allumer ce feu sur la terre. O mon Dieu, combien je crains de l'éteindre au lieu de l'allumer, et qu'ainsi je ne m'oppose à vos desseins !...

DEUXIÈME POINT.

De l'excellence de saint Dominique en ce sujet.

Saint Dominique s'est signalé dans ce sujet; et puisque selon saint Paul, la charité de ceux qui prêchent est la plus excellente qu'il y ait dans l'Eglise, on peut dire que ce saint fondateur des prédicateurs a été excellent dans l'excellence, étant si plein de science et d'ardeur qu'il était comme un flambeau pour éclairer, pour échauffer, et pour exciter à la vertu, tout le monde. Oh! que la France lui a d'obligation, d'avoir été délivrée par son moyen du plus grand mal, qui est l'hérésie; et d'avoir obtenu le plus grand bien, qui est d'avoir eu un roi très-chrétien et très-saint, l'admirable saint Louis. O grand saint! je vous prie que mon âme vous ait l'obligation d'être délivrée de son amour-propre, qui est son plus grand mal, et d'être embrasée de charité, ce qui serait son plus grand bien.

TROISIÈME POINT.

De l'exemple que nous en pouvons prendre.

Ce n'est pas tout de prier les saints, il faut les imiter. Apprenez de saint Dominique à ne vous contenter pas de savoir, mais à agir. Que s'il faut de l'ardeur pour faire son devoir, c'est aussi en remplissant son devoir qu'on doit mettre de l'ardeur. Il ne faudrait qu'une étincelle de charité, si nous savons la conserver, pour faire parfaitement tout, à l'exemple de ce grand saint; et rien n'est plus important pour la conserver que de ne rien négliger, et d'être comme saint Dominique exact en toutes choses. Mon Dieu, si ce saint a eu assez de faveur auprès de vous pour mériter des grâces à tout le monde, n'aura-t-il pas assez de crédit pour en faire découler aujourd'hui quelque peu sur ma pauvre âme.

SIXIÈME JOUR D'AOUT.

TRANSFIGURATION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Jésus ayant mené avec lui trois de ses Apôtres sur une montagne fort haute et écartée, se transfigura devant eux [1].

La Sujet. Nous avons déjà parlé [2] et plus loin encore [3] nous parlerons de la transfiguration. Ce mystère sera donc ici brièvement considéré pour en tirer des motifs de foi, d'espérance et de charité, qui nous y sont représentés, et qui seront considérés dans l'oraison de ce jour.

La Fin sera d'apprendre à se fortifier dans ces trois vertus théologales, par la considération de ce mystère.

La Forme est en ces trois points :

1° De la foi.

2° De l'espérance.

3° De la charité.

[1] Assumit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et ducit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos. *S. Matth.* XVII.

[2] Méditation pour le second dimanche du Carême (dans le second volume, page 414.)

[3] Méditation pour le jeudi de la quinzième semaine après la Pentecote (dans le sixième volume).

PREMIER POINT.

DE LA FOI.

Persuadez-vous avant tout qu'on peut et qu'on doit tâcher, avec la grâce, de croître en ces vertus théologales plus qu'en toutes les autres, à raison de leur mérite et de leur excellence. C'est un abus de mépriser, ou de ne pas faire assez de cas des choses qui nous sont les plus familières, si elles sont nécessaires et importantes, comme le sont ces trois vertus. Vous apprendrez donc à vous fortifier dans la foi par ce mystère, en considérant que la divinité de Jésus y est authentiquement attestée par le témoignage du Père, qui déclare qu'il est son Fils bien-aimé, en présence de Moïse et d'Elie, qui représentent la loi et les prophètes qui l'ont prédit, et en présence de trois Apôtres qu'il a choisis, pour nous en faire le rapport [1]. Il n'y a plus à douter, Jésus est le vrai Fils de Dieu, ne le croyez-vous pas? Faites-en des actes de foi par respect pour le Père qui l'a révélé, et priez-le qu'il augmente votre foi, ou plutôt qu'il corrige votre incrédulité [2]; car vous ne le croyez qu'à demi, et toutes les autres faiblesses que vous éprouvez en matière de foi, ne viennent que faute de cet article que vous ne croyez pas, comme vous devriez, que Jésus est vrai Dieu. Car vous savez bien que Dieu ne peut pas mentir, et quand il a dit quelque chose, il faut nécessairement qu'il en soit ainsi qu'il l'a dit. Voilà donc Jésus qui vous a dit que les pauvres sont bienheureux et les riches malheureux [3]; qu'il faut se réjouir dans les misères et tenir à bonheur d'être persécuté en faisant le bien [4]. Croyez-vous cela aussi fermement que vous croyez en Dieu? Vous n'oseriez l'assurer, et néanmoins c'est Jésus qui l'a dit : Et Jésus étant Dieu, ne saurait mentir; que répondrez-vous !...

Ecoutez avant que de parler, et sachez que si vous ne croyez pas ce que Jésus a dit, vous ne croyez pas qu'il soit Dieu; car

[1] Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi benè complacui.
[2] Credo Domine, adjuva incredulitatem meam. *Marci.* IX.
[3] S. *Matth.* V.
[4] S. *Luc.* VI.

vous ne doutez point que Dieu ne dise vrai. Affermissez-vous donc dans cette ferme créance de la divinité de Jésus, que l'Apôtre appelle l'auteur et le consommateur de notre foi [1] ; parce que, en croyant comme il faut en lui, il n'y a plus de difficulté à croire tout le reste, qu'il a révélé par lui-même ou par son Eglise ; nous ayant assuré par sa propre bouche, que quiconque n'y croirait pas, il fallait le tenir pour un païen [2]. O Père éternel ! qui avez si souvent dit à mon cœur que Jésus était votre fils ; comment se fait-il que je ne croie pas cette vérité comme elle mérite d'être crue ?... C'est, mon fils, que tu ne t'arrêtes pas assez à considérer, et à peser ce que je dis si souvent à ton cœur.

DEUXIÈME POINT.

DE L'ESPÉRANCE.

C'est la vie bienheureuse et la béatitude éternelle que nous espérons, ce sont les grâces et les moyens d'y arriver, et qu'au reste rien ne nous manquera de ce qui nous est nécessaire, ou s'il nous manque, il ne sera pas nécessaire. Voyez maintenant les sujets que vous avez dans ce mystère pour vous y fortifier. Regardez ce Jésus brillant comme un soleil [3], c'est un rayon de la béatitude qui vous est promise, vous serez un jour rayonnant comme cela. O jour ! ô bonheur éternel ! quand y serai-je ?... Ecoutez les Apôtres, comme ils se sentent épris d'un singulier contentement à la vue de ce spectacle ; ce sont les consolations et les secours que notre bon Jésus nous donne dès cette vie. Voyez Moïse et Elie à ses côtés qui le contemplent. Tous deux avaient instamment demandé de voir Dieu [4], et cette grâce leur est accordée, pour vous faire espérer et attendre que rien ne vous sera refusé, de ce que vous demanderez raisonnablement pour votre bien spirituel et éternel. Car, que vous refuserait celui

[1] Aspicientes in authorem fidei et consummatorem Jesum. *Hebr.* XII.

[2] Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus et Publicanus. *S. Matth.* XVIII.

[3] Resplenduit facies ejus sicut sol. Respondens autem Petrus, dixit ad Jesum : Domine bonum est nos hic esse. Erant autem Moyses et Elias visi in majestate. *S. Luc.* IX.

[4] Ostende mihi faciem tuam. *Ex.* XIII; III *Reg.* XIX *de Elia.*

qui se donne lui-même pour toujours, ou s'il vous refuse quelque chose, qu'avez-vous besoin de cette chose, ayant Dieu qui est tout.

Mais ! ô mon Dieu, je crains à cette parole que j'entends de votre bouche ; *Écoutez-le* [1]. Car il me semble que je n'écoute point ce Fils bien-aimé, et cependant il n'y a d'espérance d'être jamais bienheureux, qu'en l'écoutant et en lui obéissant..... Mon fils, la crainte est bonne, pourvu qu'elle soit efficace, et qu'elle te porte à faire ce que tu dois, de peur qu'en y manquant tu ne viennes à être exclus de ton espérance ; et même quoi que tu fasses, il est toujours bon de craindre que tu n'en fasses pas assez, afin que ton espérance soit bien réglée entre le désespoir et la présomption [2].....

TROISIÈME POINT.

DE LA CHARITÉ.

Apprenons encore ici à aimer, et pour l'apprendre comme il convient, considérons ce Fils bien-aimé qui nous a été donné du Père pour nous témoigner son amour, et pour provoquer le nôtre. Ah ! quel cœur n'aimerait celui qui nous a tant aimés, et si le Père nous déclare qu'il aime son Fils, n'est-ce pas pour nous faire entendre combien il est aimable ?... Et pourquoi ne l'aimerions-nous donc pas ?... Surtout en voyant qu'il nous témoigne tellement son amour, qu'au milieu de ses joies et de ses honneurs, il ne parle, avec les prophètes qui sont venus le trouver, que de sa Passion, que de la mort qu'il doit souffrir pour nous [3] ? Ah ! mort, ah ! croix, ah ! quelle différence de Jésus au Calvaire et sur le Thabor !... Mon Jésus, pourquoi permettez-vous tant de plaies difformes dans votre corps sur la croix, après l'avoir fait paraître si brillant et si divin ?... Ou, pourquoi le faites-vous paraître dans cette majesté, pour le faire voir

[1] Ipsum audite.

[2] Serva timorem illius, et in illo veterasce.

Metuentes Dominum sustinere misericordiam ejus. *Eccli.* II.

[3] Et dicebant excessum ejus quem completurus erat in Jerusalem.

ensuite dans l'infamie, et dans les horreurs d'une mort si cruelle?... Mon fils, si je parais aujourd'hui si éclatant de beauté et de gloire, c'est pour te faire voir ce que je laisse, afin de pouvoir souffrir et mourir pour ton amour, et afin que tu apprennes ainsi à m'aimer, en laissant tes plaisirs et tes inclinations, quand il les faut laisser pour me témoigner l'affection de ton cœur.

Entends-tu, mon âme, ce que c'est qu'aimer? C'est faire ce qu'a fait ton Bien-aimé; ce n'est pas quitter la gloire de ton corps que tu n'a pas comme lui, mais c'est quitter les plaisirs sensuels que tu peux prendre; et si tu ne les quittes pas; tu peux dire que tu ne l'aimes point. Mais pourras-tu bien souffrir ce reproche, de ne point aimer ton Jésus, d'être si attachée à tes plaisirs et à tes volontés, que cette considération n'est pas capable de t'en détacher? Ah! pour le moins, laisse-toi toucher par l'espérance des biens à venir, ou par la crainte de les perdre. Serais-tu bien assez misérable pour que ni la crainte, ni l'espérance, ni l'amour ne te puissent toucher?...

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

De la foi.

Apprenant à croire fermement que Jésus est Dieu, on apprend à croire aisément tout le reste; car on sait assez que Dieu ne peut mentir, et si vous voulez écouter ici le Père éternel comme il parle de Jésus, il vous dira qu'il est son Fils, que c'est celui qui est promis dans la loi et prédit par les prophètes. Croyez donc fermement qu'il est Dieu; et vous montrerez que vous le croyez, quand vous aimerez la pauvreté et que vous laisserez les richesses, car ce Dieu a dit que les pauvres étaient bienheureux, et les riches malheureux. Que si vous n'en croyez rien, vous ne croyez pas qu'il soit Dieu et que Dieu dise vrai, ou bien vous aimez mieux être malheureux que bienheureux. Qu'en pensez-vous?...

DEUXIÈME POINT.

De l'espérance.

Voyez-vous votre Jésus, comme il est rayonnant de gloire et de beauté? C'est l'image de la béatitude où il vous attend, et que vous devez espérer aussi assurément, si vous lui obéissez, qu'il est assuré qu'il vous l'a promise, et qu'il tient ses promesses. Mais, ô mon Dieu, il n'est pas assuré que je vous obéisse. Aussi mon fils, ne faut-il pas t'en assurer tellement que tu viennes à présumer de toi-même, au lieu d'espérer en moi; marche toujours avec crainte, de peur de présomption, mais aussi, invoque l'espérance contre le désespoir.

TROISIÈME POINT.

De la charité.

Voilà mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Peux-tu, mon âme, écouter ces paroles sans aimer celui qui parle, et celui dont il parle? Que si tu veux savoir ce que c'est qu'aimer, regarde ce que Jésus est aujourd'hui sur le Thabor, et ce qu'il sera ensuite sur le Calvaire; car c'est l'amour qui fait ce changement, c'est aimer que de quitter les biens du corps pour prendre les maux contraires, quand il faut témoigner son amour, et jusques à ce que tu en viennes là, tu n'auras point de véritable amour. Mon âme, n'est-il pas temps d'y venir? Voilà la crainte, l'espérance et l'amour qui t'y portent, seras-tu assez misérable pour ne pas apprendre à craindre, à espérer, ni à aimer?

DIXIÈME JOUR D'AOUT.

SAINT LAURENT

MARTYR.

Ne craignez point, quand vous serez jeté dans le feu vous ne serez point brûlé, et la flamme ne vous endommagera point [1].

Le Sujet fera voir d'après ces paroles, que saint Laurent a été plus favorisé et plus assisté de Dieu en mourant sur le feu, que si le feu eût perdu son ardeur et se fût éteint sous lui.

La Fin sera d'apprendre que c'est une plus grande faveur de Dieu, de souffrir avec courage et joyeusement les maux qui nous arrivent, que d'en être délivré.

La Forme est en ces trois ponts :

1° Martyre de saint Laurent.

2° En souffrant il a mieux été délivré du feu et favorisé de Dieu, que s'il n'eut pas souffert.

3° Que nous devons ainsi juger de nos peines, et souhaiter de les souffrir plutôt que de les éviter.

PREMIER POINT.

DU MARTYRE DE SAINT LAURENT.

Les deux circonstances des peines, qui sont plus capables de nous affliger en cette vie, sont la longueur et la grandeur du mal que nous souffrons. Elles ne se retrouvent pas souvent ensemble; car, si la douleur est grande, elle emporte la vie, et si elle est de longue durée, elle n'est pas grande ou véhémente. Néanmoins elles se sont rencontrées toutes deux dans le martyre de saint Laurent; car la peine était grande et sensible, étant une peine du feu, qui est la plus douloureuse qu'on puisse ressentir; et elle fut longue, parce qu'il ne fut brûlé et grillé qu'à

[1] Noli timere, cum ambulaveris in igne, non combureris et flamma non ardebit in te. *Isai.* XLIII.

petit feu[1]. Il voyait d'heure en heure les parties de son corps se détacher les unes des autres, se fondre et brûler, sans que lui-même fût consumé; il se voyait mourir en vivant, et vivre en mourant avec un sentiment de douleur d'autant plus vif qu'il avait toujours l'esprit libre pour considérer l'état ou il était, et que les parties nobles où réside la vie, étaient les plus éloignées du feu et les dernières à être atteintes, afin de durer davantage, et de donner plus de loisir à la douleur d'avoir tous ses effets.

Voyez-le donc sur son gril, au milieu de ces deux extrémités de douleurs, aussi content que s'il eût été dans son lit. Quelle patience! quel courage! quel amour! Que dit-il? que pense-t-il? que fait-il?...C'est sur quoi vous devez vous entretenir, et conclure ce point, en reconnaissant que si vous vous plaignez de la grandeur de vos peines, ce n'est pas qu'elles soient grandes, mais c'est que vous êtes lâche et trop délicat. Car, voilà un jeune homme qui en souffre incomparablement de plus grandes que vous, et qui ne se plaint point. O mon Dieu! c'était un saint, et je ne suis qu'un pécheur.... Mon fils, c'est pour cela que tu devrais mieux souffrir que tu ne l'as fait; car il est bien plus raisonnable que les pécheurs souffrent que les saints, et il n'y a point de meilleur moyen pour un pécheur, pour devenir un saint, que de souffrir joyeusement[2].

DEUXIÈME POINT.

SAINT LAURENT EN SOUFFRANT A ÉTÉ PLUS FAVORISÉ DE DIEU QUE S'IL N'EUT PAS SOUFFERT.

Mais d'où vient que Dieu ne le délivrait pas du feu, comme il avait sauvé les trois enfants jetés dans la fournaise de Babylone? Ne semble-t-il promettre à tous ses serviteurs par les paroles d'Isaïe, que quand ils seront jetés dans le feu, ils les en re-

[1] Non enim occisus est citò, sed cruciatus est in igne. Diu vivere permissus est, imò non diu vivere permissus est, sed tardè mori compulsus est. S. Aug.

[2] Que dites-vous là, mon fils. Cessez de vous plaindre à la vue de mes souffrances et de celles des autres saints. *Vous n'avez pas encore résisté jusqu'à l'effusion de votre sang.* (*Hebr.* XII, 4.) Vous ne souffrez que peu de chose en comparaison de ceux qui ont tant souffert. *Imitat.* liv. III, chap. XIX.

tirera, sans qu'ils en reçoivent aucun dommage ? Ne vous y trompez pas ; Dieu ne s'est pas obligé de délivrer tous ses serviteurs des peines corporelles qu'on leur fera souffrir, et la promesse qu'il a faite de les assister dans leur danger, doit plutôt s'entendre d'une assistance de grâce, pour les conserver dans la foi et dans la fidélité à son service, contre les craintes et les appréhensions naturelles qu'on a de souffrir, que d'une délivrance de corps qui les arrache aux souffrances. Car il n'y a proprement de dommage et de perte devant Dieu que la perte des âmes. Ce n'est pas se perdre que de donner son corps et sa vie pour Dieu, qui en rend une autre incomparablement meilleure. Mais c'est se perdre que de perdre son âme, sa foi et sa fidélité. Si Dieu délivra les enfants de la fournaise [1], ce fut pour faire voir aux Chaldéens, qui adoraient le feu, qu'il y avait un autre Dieu qu'il fallait reconnaître ; puisqu'il était plus puissant que leur feu, qui leur faisait assez voir leur impuissance, en ne pouvant toucher à ces enfants. De même, dans les autres miracles qu'il a voulu faire, en délivrant ceux qu'il lui a plu délivrer, il y a voulu montrer des effets de sa puissance, et faire savoir à tout le monde que si ses serviteurs souffraient, ce n'était pas manque de puissance chez leur Maître, puisqu'il pouvait les garantir de la peine quand il le voulait.

Mais pourquoi ne les voulait-il pas toujours ? O homme ! qui êtes vous pour demander raison des volontés de Dieu ? n'a-t-il pas la puissance de disposer de ses créatures comme il lui plaît [2]. Et, quand il n'aurait d'autre raison pour laisser mourir et tourmenter ses serviteurs, qu'afin de faire voir qu'il en est le maître et le seigneur si souverain et absolu, qu'il en peut disposer selon son bon plaisir, sans faire tort à personne, et sans qu'on puisse lui demander pourquoi il en ordonne ainsi, n'est-ce pas une assez bonne raison ?... Ce n'était pas une moindre marque de la

[1] *Dan.* III.

[2] Quid adhuc quæritur ? voluntati enim ejus quis resistit ? O homo, tu quis es, qui respondeas Deo, etc. *Rom.* IX.

puissance et de la grandeur de Dieu, de voir ses serviteurs si zélés pour son service, qu'ils aimaient mieux souffrir toutes sortes de peines que de lui manquer de fidélité, que si l'on eût vu les feux s'éteindre, les bêtes s'apprivoiser et les autres créatures céder à son pouvoir miraculeux. C'était ainsi que les saints montraient le cas qu'ils faisaient de leur Dieu et d'être sujets; et cette sujétion était plus honorable à Dieu, que celle que lui rendait les bêtes, et les autres créatures quand elles épargnaient les martyrs....

C'était aussi un plus grand avantage pour les saints qu'ils souffrissent pour leur Dieu, que d'être délivrés de leurs peines; car, en souffrant pour lui, ils lui témoignaient leur amour, ils se rendaient semblables à leur Jésus; ils s'acquéraient de grands trésors de gloire, dont ils jouissent maintenant dans le ciel, et dont ils seraient privés, s'ils n'eussent point souffert[1]. C'est ce que reconnaît fort bien saint Laurent, quand montant sur son gril, il dit si généreusement : Ah! mon Dieu, je vous rends grâces de ce qu'ils vous a plu de me faire entrer par vos portes[2]. Voyez-vous comme il appelle son gril la porte du Paradis, et qu'il se tient aussi heureux d'y brûler, que d'aller être heureux dans le ciel pour toujours? Et quel serait celui, qui étant à la porte du Paradis, voudrait en être chassé? C'est celui qui ne veut pas souffrir. Mon âme, c'est donc nous. Quoi? Est-il bien possible qu'étant dans le bon chemin et à la porte du Paradis, nous voulussions nous en retirer, ou qu'on nous en chassât; et néanmoins, si tu crois aujourd'hui à saint Laurent, il n'est pas plus vrai qu'il était à la porte du ciel en souffrant, qu'il est vrai que nous nous éloignons de cette porte en ne voulant point souffrir.

[1] Undè et beatus Laurentius non minori est gloria præferendus; si quidem illi in pœnarum suarum flammis ambulabant, hic et in ipso supplicii sui igne discumbit. Illi vestigiis pedum conculcarunt incendia, iste laterum suorum diffusione extinguit. S. Aug. ser. xxx, *de Sanctis*.

[2] Gratias tibi ago Domine, quia januas tuas ingredi merui. *In Actis* S. Laur.

[3] Quis nolit ad horam uti Laurentii igne, ut æternum gehennæ non patiatur incendium? S. Aug.

TROISIÈME POINT.

QUE NOUS DEVONS AINSI JUGER DE NOS PEINES ET SOUHAITER DE LES SOUFFRIR PLUTOT QUE DE LES ÉVITER.

Désabusons-nous donc, et prenons de plus nobles pensées des peines, que celles que nous en avons. Il suffit qu'un Dieu les ait divinisées dans sa personne pour les faires estimer. Mais parce que nous disons toujours qu'il etait Dieu, et que nous sommes des hommes? Eh! bien, voilà un homme de chair et d'os comme nous, le voilà qui ne demande pas d'être délivré de ses peines, au contraire, il ne craint rien tant que de ne pas souffrir. En effet, trois jours avant son martyre, voyant que le Pape Xiste, qu'il servait en qualité de lévite ou de diacre, avait eu ce bonheur d'être pris par les persécuteurs, et d'être conduit au lieu du supplice, il commença à pleurer et à s'écrier après lui, avec une tendresse de fils envers son père, non parce qu'il le voyait dans les peines et souffrances, mais plutôt parce qu'il ne s'y voyait pas avec lui [1]. Ce saint Pape ne le put apaiser qu'en lui promettant de la part de Dieu, que dans trois jours il le suivrait, et qu'il n'était réservé que pour souffrir davantage, et pour donner plus de gloire à Jésus par ses souffrances, Quelle consolation! dit à ce sujet saint Augustin, oh! que ce bon fils fut consolé de cette parole qu'il entendit, que dans trois jours il suivrait son bon père [2]. Et vous, appelleriez-vous cela consolation, si on vous disait que dans trois jours vous souffrirez beaucoup?... Répondez, et n'allez pas dire, que si c'était le martyre, ou qu'il fallût souffrir pour l'amour de Dieu, vous en seriez très-heureux et très-content; mais que pour le reste, vous priez Dieu qu'il vous en garde. Ah! si vous lisez la méditation commune à tous les saints martyrs [3], vous verrez qu'il ne tient

[1] Non prætereamus Sanctum Laurentium qui cum videret Xistum Episcopum suum ad martyrium duci, flere cœpit non passionem illius, sed suam remansionem, etc. S. Ambros. I *Off.* XLI.

[2] Dixerat autem illi Xistus martyr sanctus: Noli mœrere, sequeris me post triduum : o consolatio ! non ait, noli mœrere fil., desinet persecutio, et salvus eris : sed noli mœrere : quo ego præcedo, tu sequeris. S. Aug.

[3] Dans le huitième volume de ces méditations.

qu'à vous d'être martyr, de faire passer toutes vos peines en martyre, les endurant de bon cœur, puisqu'il plaît à Dieu de vous les envoyer, le bénissant et le glorifiant à ce sujet comme faisaient les saints martyrs dans leurs peines. Que si vous ne prenez pas ainsi vos peines en vue de Dieu, qui vous les envoie, vous n'accepteriez pas plus le martyre, si l'occasion s'en présentait, car il ne faudrait l'accepter que parce que Dieu l'envoie ; et si Dieu vous envoie d'autres peines, ne les faut-il pas accepter comme le martyre, quisque en toute sorte de peines, il n'y a rien qui doive être tant considéré que la main de Dieu, qui présente la peine.

Si saint Laurent eut voulu endurer le martyre de saint Xiste, et saint Xiste celui de saint Laurent, ils eussent tout perdu, et peut-être que l'un ni l'autre n'eut souffert. Laissons disposer des occasions de souffrir et de mériter à la providence de Dieu, et croyons toujours que celles-là sont les meilleures pour nous, qui nous sont ordonnées [1]. Et comme la plus grande consolation qu'on puisse avoir en les acceptant, c'est de voir qu'on suit les ordres de Dieu, qui les présente ; aussi n'y a-t-il rien qui nous doive tant affliger en fuyant les afflictions, que de nous voir éviter cet ordre divin. De sorte qu'il vaut mieux souffrir dans l'ordre, tout ce qui se présente à endurer, que de souffrir de s'en voir écarté. Mon Dieu, que de raisons, où il ne faudrait qu'un peu de foi. Grand saint, obtenez-m'en autant que j'en ai besoin, et que le feu que vous avez souffert si volontiers par amour pour Dieu, m'éclaire pour voir le grand bien qu'il y a de souffrir pour cet amour, et m'embrase du désir de souffrir tout ce que Dieu permettra.

[1] Non deflectatis ab illo, ne cadatis. *Eccli.* II.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

PREMIER POINT.

Du martyre de saint Laurent.

Représentez-vous saint Laurent couché sur son gril tout rouge de feu, et après avoir considéré la peine qu'il souffre si longtemps aussi joyeusement que vous êtes impatient dans vos souffrances, dites avec une grande confusion et componction de cœur : Oh! que je vois bien que ce n'est pas tant la grandeur de mes peines qui me fait plaindre, que la petitesse de mon cœur et de ma foi.

DEUXIÈME POINT.

Du bonheur de son martyre.

Dieu pouvait bien délivrer ce saint martyr de ce cruel tourment du feu, comme il délivra les trois enfants de la fournaise de Babylone, mais il ne le voulut pas. Quand il a promis qu'il assisterait ses bons serviteurs dans le péril du feu, de sorte qu'ils ne seraient point endommagés, il ne s'est pas tant obligé de les assister dans leurs corps que dans leurs âmes ; car le dommage du corps n'est rien devant Dieu. C'est bien délivrer une personne des inconvénients du feu, quand on la dliévre de la crainte et de l'inpatience naturelle, qu'elle pourrait avoir de tomber dans ses inconvénients, et qu'au lieu de fuir la peine, elle l'aime et s'en tient bienheureuse. Voilà comment saint Laurent se tenait bien plus obligé à son Dieu de mourir dans le feu pour son amour, que si Dieu eût éteint le feu, de peur qu'il ne mourût. En montant sur son gril il lui disait : O mon Dieu! je vous remercie, de ce que je me trouve sur ce gril comme à la porte du Paradis. N'en pourriez-vous pas dire autant de vos peines ; et si elles sont la porte du paradis, comment ne craignez-vous de vous retirer du paradis, en fuyant vos peines?

TROISIÈME POINT.

Du jugement pareil que nous devons faire de nos peines.

N'allez pas dire, que s'il était question de souffrir le martyre vous y consentiriez, mais que pour les peines ordinaires on ne s'y peut pas résoudre si aisément. Ce sont de vaines paroles, car pourquoi doit-on aimer le martyre, sinon parce que c'est la volonté de Dieu? Et si Dieu veut que vous souffriez seulement ces peines qui se présentent, et non pas d'autres,

n'est-ce pas dans cette occasion que vous devez faire paraître votre fidélité aussi bien que dans le martyre? N'est-ce pas ce que dit le pape Xiste à saint Laurent, qui voulait être martyrisé avec lui? Non, mon fils, ce ne sera pas encore aujourd'hui; ni du même tourment que moi; Dieu a d'autres desseins sur vous, attendez-les, et mettez votre martyre à l'attendre et à accomplir tous ses desseins. Oh! quelle consolation que de souffrir comme Dieu veut; mais, aussi quelle affliction, que de fuir les souffrances que Dieu envoie!....

QUINZIÈME JOUR D'AOUT.

L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Au reste, il n'y a qu'une chose nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée [1].

Le Sujet est pris sur l'Évangile du jour, Évangile qui mérite d'autant plus d'être médité, que tout d'abord il semble peu en rapport avec cette fête. Quel rapport y a-t-il, en effet, avec l'Assomption de Notre-Dame, que Marthe ait reçu Notre-Seigneur en sa maison, qu'elle le serve à table, qu'elle se plaigne de sa sœur Madeleine qui ne fait rien qu'écouter ce Seigneur; et que Jésus réponde à Marthe qu'elle est trop empressée, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, et que Marie a chosi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée [2]. Voilà l'Évangile du jour, qui ainsi que nous l'avons dit, ne semblerait pas avoir rien de commum avec la fête et avec la sainte Vierge, si on ne s'arrêtait un peu à le méditer. Mais aussi, en le considérant, vous reconnaîtrez que tout cela se peut si bien appli-

[1] Porro, unum est necessarium, Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea. *S. Luc.* x.

[2] Intravit in quoddam castellum, et mulier quædam Martha nomine excepit illum in domum suam, et huic erat soror nomine Maria quæ etiam sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius. Martha autem satagebat circa frequens ministerium, quæ stetit et ait : Domine, non est tibi curæ quod soror mea reliquit me solam ministrare, dic ergo illi ut me adjuvet. Et respondens, dixit illi Dominus : Martha, Martha! sollicita es et turbaris erga plurima; porro unum est necessarium, Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.

quer au mystère de ce jour, que vous ne sauriez mieux apprendre comment Notre-Dame a mérité de monter aujourd'hui en corps et en âme au plus haut des cieux, et d'être assise sur un trône à part, auprès de son Fils, qu'en considérant comme elle a été une Marthe, qui l'a servi sans s'empresser, et qu'elle été une Madeleine, tout ensemble, en choisissant *cet unique nécessaire*, et en s'y tenant continuellement attachée.

La Fin sera de reconnaître tellement le sujet de l'exaltation de la sainte Vierge, qu'on tâche de l'imiter. Et pour mieux arriver à cette fin, on aura soin de s'arrêter plutôt à de solides considérations sur le mérite et les vertus de Notre-Dame, qui l'ont faite si grande au ciel, qu'à des amusements d'esprit sur son entrée, et son triomphe.

La Forme est en ces trois points :

1° Comment la sainte Vierge est représentée par ces deux sœurs de Béthanie, Marthe et Madeleine, et quel est *cet unique nécessaire* qu'elle a choisi.

2° Comment la vie active et comtemplative qu'a menée la sainte Vierge, en se tenant inviolablement à *cet unique nécessaire*, est cause de son mérite sur la terre, et de son Assomption au ciel.

3° Comment chacun peut l'imiter selon son état de vie, en y gardant *cet unique nécessaire*, se disposant par là à être aussi grand dans le ciel, qu'il le gardera exactement sur la terre.

PREMIER POINT.

COMMENT LA SAINTE VIERGE EST REPRÉSENTÉE PAR CES DEUX SOEURS DE BÉTHANIE MARTHE ET MADELEINE, ET QUEL EST *cet unique nécessaire* QU'ELLE A CHOISI.

Elle est fort belle cette pensée de saint Anselme, qui montre que la sainte Vierge a été comme un château tout environné de murailles et garni de ses tours, où Notre-Seigneur a premièrement logé venant en ce monde, comme plus tard il allait se retirer dans le château de Béthanie, chez Marthe et Madeleine[1]. Ayant un peu réfléchi sur ce point, passez à une considération plus attentive de la vie différente de ces deux sœurs, et voyez comment la sainte Vierge joignait ensemble ces deux vies différentes. Marthe ne faisait que s'occuper du ménage, et Madeleine ne s'arrêtait qu'à regarder, qu'à écouter, et qu'à

[1] Est castellum quoddam in quod intravit Jesus, etc. S. Anselmus.

considérer son bon Maître. Elles faisaient bien toutes deux, mais l'une faisait mieux que l'autre. Et la sainte Vierge encore mieux qu'elles, faisant elle seule tout à la fois et en même temps, ce que faisaient Marthe et Madeleine séparément.

Je ne saurais mieux vous en faire la description, que par les pensées et les paroles que j'ai écrites au livres de l'*Ordre*[1], et, sans faire tort à personne, je crois que je vous ferai plaisir de les rapporter ici, avec le témoignage des saints Pères qui en parle conformément.

En effet, la sainte Vierge n'était-elle pas une Marthe, puisque toute sa vie elle a témoigné par ses actions, comme elle l'avait assuré par ses paroles, qu'elle était la servante de Dieu, dont elle était la Mère, et qu'elle a toujours montré qu'elle s'estimait aussi heureuse de servir Jésus-Christ, qu'elle l'avait été de l'enfanter[2]. Dès qu'il vint au monde, ne commença-t-elle pas à s'employer à ce saint exercice? Pensez-vous qu'elle demeurât les mains jointes pour l'adorer, quand elle le vit sortir de ses chastes entrailles? Non, ne le croyez pas; mais, tout en l'adorant, elle se mit à l'emmailloter dans ses langes, dit un Évangéliste, et à placer du mieux quelle pouvait, le foin dans la crèche, qui devait lui servir de berceau[3]. Tantôt elle le nourrissait de son lait; tantôt elle le réchauffait contre son cœur; tantôt elle lui rendait d'autres petits soins maternels[4]! Enfin, durant tout le temps qu'il vécut, elle lui rendit toutes sortes de services avec plus de soin que Marthe, mais non pas avec le trouble et l'empressement de cette dernière, puisque ce n'était

[1] I part. dist. IX, sect. II.

[2] Neminem moveat quod suscipiens mulier Dominum non Maria, sed Martha vocatur, quando in hac una et summa Maria et Martha negotium, et Mariæ non otiosum otium invenitur. S. Bern. serm. II *de Ass. B. Virg.*

[3] Et peperit filium suum primogenitum, et pannis eum involvit et reclinavit eum in præsepio. *S. Luc.* II.

[4] Et ut breviter sex illa misericordiæ opera percurramus, quæ cum uni ex minimis suis fiunt, Deus sibi facta confitetur. Ista non quælibet ex minimis sed summum hospitem suscepit, nudum carne, vel etiam pannis operuit, esurientem pavit, sitientem lacte potavit, infirmum per infantiam et jacentem non solum visitavit, sed etiam balneando, fovendo, leniendo, gestando frequentavit, ut merito de ea dicatur : Martha satagebat circa frequens ministerium. S. Anselmus.

pas par une certaine impétuosité de nature qu'elle les lui rendait, mais toujours selon l'ordre de la raison et de la grâce, autant seulement qu'elle le pouvait, et que Dieu le voulait, et pas davantage....

Elle le servait donc aussi bien que Marthe, mais non pas à la façon de Marthe; elle faisait ce que faisait Marthe, mais à la façon de Madeleine, c'est-à-dire, ne faisant rien que cette seule chose nécessaire, qui est de plaire à Dieu. D'un autre côté, elle faisait ce que faisait Madeleine, mais non pas comme Madeleine, qui se contentait de demeurer aux pieds de Jésus-Christ, pour prendre le plaisir de le considérer, de l'admirer, et de l'écouter; mais c'était plutôt à la façon de Marthe, mettant la main à l'œuvre, et s'occupant à lui apprêter ce dont il avait besoin. Cette reine des saints remplissait donc tout ensemble le rôle de Marthe et de Madeleine, sans le faire à la façon, ni de Marthe, ni de Madeleine, qui empêchait que l'une ne pût s'employer à l'œuvre de l'autre, sans quitter la sienne. Et, accordant ainsi dans sa vie ces deux vies si différentes, elle menait, dit Sophronius; une vie entièrement unie avec son Dieu, puisque toutes ses actions l'y unissaient aussi bien que ses pensées [1]. Or ses pensées ne se séparaient jamais de ce cher objet, n'en ayant aucune qui ne fût pour lui, et ne regardant en toutes choses que ses lois et ses ordonnances, sans se détourner jamais du côté du plaisir, de l'intérêt, de l'honneur, ou de toute autre considération naturelle; de sorte qu'elle se trouvait plus heureuse et plus satisfaite dans la pauvre étable de Bethléem, que dans le plus riche palais du monde,et qu'elle était aussi contente en Égypte, au milieu des infidèles et des idolâtres,que dans sa petite maison de Nazareth.

Ses actions ne lui servaient qu'à s'unir davantage à Dieu, et à seconder ses pensées ; puisqu'elle ne faisait justement que ce qu'elle devait faire, et que, ne s'arrêtant pas seulement à

[1] Quidquid cordis est et mentis humanæ si adhiberetur, non posset cogitare quam esset illa indesinenter affixa Deo ut in ea nihil esset mundanus quod violaret affectus. Sophr.

l'ouvrage extérieur qui l'occupait, elle pénétrait plus avant, et regardait toujours la fin pour laquelle elle le faisait, qui était pour plaire à son Dieu, et accomplir ses desseins. Ainsi, ne faisant jamais aucune de ses actions que pour faire la volonté de Dieu, comme Dieu se trouve là où se trouve sa volonté, elle s'unissait très-parfaitement à Dieu, en s'unissant à sa volonté, et en ne permettant jamais qu'aucune vue moins parfaite vînt se mettre entre les deux[1]. Il ne faut donc point douter qu'elle n'eût fort bien rencontré *cet unique nécessaire*, non pas seulement par le repos de la contemplation comme Madeleine, non pas aussi par le seul travail comme Marthe; mais en joignant le repos avec le travail, et en faisant autant toute seule, que Marthe et Madeleine ensemble. Elle montrait qu'elle était une Marthe en servant Jésus-Christ comme son fils, mais aussi qu'elle était une Madeleine en le servant comme son Dieu; elle le montrait d'une manière si relevée et si éminente, qu'elle n'avait point sa pareille dans l'action et dans la contemplation...

Comprenez-vous maintenant comment la sainte Vierge est bien représentée dans ces deux sœurs? Voyez-vous comme *cet unique nécessaire*, consiste à ne regarder que Dieu, en tout ce que l'on fait, pour lui plaire uniquement en accomplissant tous ses desseins? Mais en vérité, croyez-vous qu'il n'y ait que cela de nécessaire?... Ne pensez-vous point que vivre au milieu des richesses, des honneurs et avec toutes ses commodités, ne soit aussi nécessaire, que de n'avoir en vue que Dieu pour lui plaire et pour le contenter? Oh! qu'il y a peu de Marie parmi les âmes dévotes et spirituelles, qui aient bien trouvé *cet unique*, qui est tout ce qu'on devrait chercher. Vous trouverez assez de Marthe qui feront les empressées dans leurs dévotions, et s'y chercheront

[1] Nemo umquam sicut ista gustavit, quam suavis est Dominus. Inebriabatur ab ubertate domus Dei, et torrente voluptatis suæ potabatur; nec mirum, quoniam apud eam imò intra eam, erat fons vitæ, de quo manabat tanta perfectio utriusque vitæ. Circa plurima ut Martha occupabatur, circa unum ut Maria delectabatur. Singulariter igitur partem Marthæ peregit. S. Anselmus.

Singulares et simplices, id est, secreti a multitudine et turba nascentium rerum ac morientium, amatores æternitatis et unitatis esse debemus si uni Deo cupimus inhærere. S. Aug.

autant que Jésus-Christ; mais Marthe! Marthe, vous êtes trop soucieuse et trop empressée. De quoi sert tout ce que vous faites, puisqu'il n'y a qu'une chose à faire que vous ne faites pas, si vous vous cherchez même en servant Jésus-Christ, parce que cette chose nécessaire n'est que de lui plaire sans chercher autre chose? Et certes, c'est bien assez, et quiconque veut autre chose que plaire à Dieu, ne sait pas ce que c'est que de lui plaire; et, en voulant cette autre chose, il se rend indigne de lui plaire, et de faire aucun bien.

DEUXIÈME POINT.

COMMENT LA VIE ACTIVE ET CONTEMPLATIVE QU'A MENÉE LA SAINTE VIERGE, EN SE TENANT INVIOLABLEMENT *à cet unique nécessaire*, EST CAUSE DE SON MÉRITE SUR LA TERRE, ET DE SON ASSOMPTION AU CIEL.

Sachez avant tout que la sainte Vierge n'a pas été élevée au ciel, et ne s'est pas assise sur ce haut trône d'honneur où elle a été reçue aujourd'hui, pour avoir été simplement mère de Dieu; car s'il n'y eut eu que cela sans la grâce sanctifiante, elle n'y fût jamais entrée. Ce n'est pas non plus la grâce seule dont elle était remplie, qui lui a donné ce droit d'exaltation au-dessus de tous les anges. Mais c'est la considération de son mérite, parfait et accompli, qui n'est tel que par les actes des vertus qu'elle a exercées pendant sa vie; de sorte que nous pouvons dire que ces actes vertueux sont aussi bien la cause de son couronnement au ciel, que la grâce sanctifiante, puisqu'ils n'y sont pas moins considérés que cette grâce. Ce qui étant ainsi compris, reconnaissez comme cette vie active et contemplative que la sainte Vierge a menée sur cette terre, se tenant inviolablement à la pratique de *cet unique nécessaire*, s'est toute passée dans l'exercice des plus nobles vertus, et que, partant, c'est là-dessus qu'elle a élevé le trône de gloire qu'elle s'est préparé et sur lequel elle est assise.

Pour le reconnaître, il ne faut que considérer que tout le mérite de nos bonnes œuvres, et la gloire qui nous en revient au ciel, ne provient que de trois causes. L'une, de la quantité des

bonnes œuvres; l'autre, de leur qualité, et la troisième, selon l'avis de quelques-uns, de la sainteté de la personne qui fait ses bonnes œuvres [1]. D'où il suit que plus la personne sera sainte et agréable à Dieu, plus elle fera de bonnes œuvres et d'une qualité plus excellente, plus aussi cette personne méritera de grâces en ce monde, et de gloire dans le paradis [2]. Jugez maintenant si le mérite de Notre-Dame ne vient pas de sa vie ainsi passée, comme nous l'avons dit. Car, sans parler de la sainteté de sa personne, qui n'avait pas son égale sur la terre, après son fils Jésus, et pour ne considérer le mérite de ses œuvres que dans leur quantité et leur qualité, vous en trouverez une si grande quantité, qu'elle ne saurait être plus grande. En effet, en vertu de *cet unique nécessaire*, qu'elle envisageait incessamment, elle a autant fait d'actes de vertu et de mérite, qu'il y a eu de pensées, de paroles et d'actions dans sa vie; car elle ne faisait rien qu'en cette vue, et tout ce qui est ainsi fait, devient méritoire. Elle aurait bien pu vivre plus longtemps, si c'eut été la volonté de Dieu; mais, en admettant qu'elle n'ait pas eu plus de vie, plus de voyages à faire, et plus de temps pour mériter qu'elle n'en a eu, elle n'a pas pu mériter davantage en quantité de bonnes œuvres, si elle a employé, comme nous disons, parfaitement toutes les grâces qu'elle avait pour mériter, et qu'elle n'ait fait aucune opération de vie capable de mérite qui ne fût méritoire. Oh! l'excellente vie, que la vie de Marie ainsi passée.

Et pour la qualité des œuvres vertueuses et de leurs actes, on

[1] V. Cromb. *de Studio perfect.* lib. I postr. cc.

[2] Fecit rex Salomon thronum de ebore grandem, etc., et duæ manus hinc atque inde tenentes sedile. III *Reg.* x.

Duæ manus activam, et contemplativam vitam significant, quæ virginem propensiori diligentia ambierunt, adeo ut nec actio contemplationem minueret, et contemplatio non desereret actionem.

Recordare quia non erat ei locus in diversorio quomodo filium suum propriis lactaverit uberibus, et omnes vagientis parvuli sustinuerit actiones, et tunc intelliges quia plurimum manifestavit.

Considera quia ipsa est, quæ in contemplativæ dignitatis supervecta dulcedinem, in ipsius Dei substantiam lucidiores infixit obtutus. Læva ejus, inquit *Cant.* II., sub capite meo, et dextera illius amplexabitur me. Pet. Dam. I *de Nat. Virg.*

ne la peut mieux apprendre que par la même règle, qui nous a fait reconnaître la quantité. Car comme nous avons dit qu'elle a mérité par tous les actes de sa vie, n'en faisant aucun qui ne fût en vue de *cet unique nécessaire*, qui est de plaire à Dieu ; et qu'ainsi elle a mérité en quantité d'actes, autant qu'elle a pu mériter. Ainsi pouvons-nous dire qu'à chaque acte qu'elle faisait, elle méritait aussi excellemment et aussi dignement qu'elle pouvait mériter, puisqu'elle agissait selon toute l'étendue de la grâce, qui la portait au plus excellent acte de charité qu'il y ait, qui est de plaire uniquement à Dieu, comme son Fils Notre-Seigneur, le dit de lui-même[1]. Il suit de là que son mérite a été aussi excellent en qualité qu'en quantité ; et l'excellence de l'une et l'autre sorte de mérite n'étant fondée que sur *cet unique nécessaire* de l'Évangile, ne devons-nous pas conclure que c'est aussi sur ce fondement que repose toute la gloire de son Assomption, puisque la gloire répond de point en point au mérite, et qu'elle n'est, ce qu'elle est maintenant au ciel, que parce qu'elle a été ce qu'elle a été sur la terre, par la quantité et la qualité de son mérite ? Voyez donc jusques où va l'excellence de *cet unique nécessaire* bien entendu et bien pratiqué. Montez avec la sainte Vierge jusques où elle est montée, c'est-à-dire au plus haut lieu du ciel, qui est au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et dites que c'est jusques-là que monte le mérite de *cet unique nécessaire*[2].

Que si on reconnaît la grandeur et l'excellence de cette sainte pratique, par la grandeur et l'éminence de la gloire, où est parvenue la sainte Vierge par son moyen, nous pourrions aussi reconnaître la grandeur et l'éminence de la gloire où s'est élevée la Reine des hommes et des anges par cette même pratique. Car, ayant, comme nous l'avons dit, excellemment et prodigieusement mérité sur la terre, nous pouvons croire qu'elle a sur-

[1] Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper. *S. Joan.* VIII.

[2] Sic funes aureos quibus gloria virginis dimensa est, Martha Mariaque in terris texuerunt apte. Barrad. lib. VI, cap. XIII.

Sicut est incomparabile quod gessit, et ineffabile atque incomprehensibile præmium et gloria non dico inter cæteras sacras virgines, verum etiam ultra omnes sanctos quam promeruit. S. Ildeph. II *de Assumpt.*

passé en mérite tous les hommes et tous les anges, non-seulement pris à part et en détail, mais considérés tous ensemble; parce que tous étant assemblés n'ont point eu autant de grâces qu'elle seule, et n'ont point aussi continuellement opéré, selon toute l'étendue de la grâce, qu'elle la fait elle-même. On peut donc penser qu'elle a mérité et obtenu plus de joie, plus de gloire et plus de béatitude que n'en a tout le reste du paradis. C'est dans la plénitude des saints que je fais ma résidence, dit la Sagesse en son nom [1]; c'est ce qui fait aujourd'hui l'admiration des anges, et ce qui sert de sujet à leurs jubilations et à ces cantiques de joie et de magnificence, avec lesquels ils honorent le triomphe de leur reine. Quelle est celle-là, disent-ils, qui monte d'un désert avec l'affluence de tant de délices et de richesses [2]? Voyez comme ils appellent le monde un désert. N'est-ce point en comparaison du paradis, qui est bien plus vaste et plus peuplé que le monde? Ou plutôt n'est-ce point parce que le monde n'était que comme un désert pour la sainte Vierge? Elle y vivait parmi les hommes, comme si elle y eut été toute seule, dans la plus profonde solitude du monde, car elle n'y contemplait que son Dieu sous la figure de toutes les créatures, comme nous ne reconnaissons et n'adorons que Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles.

C'est encore ce qui faisait demander à ces bienheureux esprits, en la voyant entrer dans la gloire, d'une façon si singulière et si magnifique : Quelle est celle-là qui s'avance comme l'aurore, qui est belle comme la lune, choisie entre toutes les créatures comme le soleil, et qui est forte, terrible comme une armée rangée en bataille [3]. Remarquez quatre propriétés de l'Assomption de la sainte Vierge, exprimées dans ces quatre symboles. La première, que son âme entra premièrement dans le ciel sans le corps; et cette entrée ne fut que comme une aurore de sa gloire accidentelle, en comparaison du reste de son

[1] In plenitudo sanctorum detentio mea *Eccli.* XXIV.

[2] Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens? *Cant.* VIII.

[3] Quæ est ista quæ progreditur sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata? Ibid. VI.

triomphe qui vint ensuite. La seconde est que cette âme bienheureuse reprit son corps, et, lui communiquant tous les dons de gloire, l'enleva dans le ciel, et ce fut alors qu'elle parut belle comme la lune. La troisième, qu'étant ainsi montée en corps et en âme dans le ciel, elle y fut placée dans un trône à part, où elle est unique dans son rang, comme le soleil dans son espèce. La quatrième enfin, qu'elle est tellement sainte, bienheureuse et glorieuse au-dessus de tous les autres, qu'elle est comme une armée rangée, elle seule ayant tout ce que les autres saints n'ont qu'en partie. Non, dit saint Jérôme, il n'y a nul rayon de gloire dans aucun saint du paradis, qui ne se trouve dans Marie [1]; et qui plus est, il n'y a aucun saint qui ne reconnaisse lui devoir, après Dieu, ce qu'il a de grâce et de gloire, et qui ne se réjouisse autant et plus de sa gloire que de la sienne propre [2]. Ah! quelle joie pour tout le ciel, de posséder et de voir une telle beauté. Quelle tristesse pour la terre d'avoir perdu ce qu'elle avait de plus rare et de plus beau! Mais non, mon âme, réjouissons-nous avec le ciel; il vaut mieux pour nous-mêmes qu'elle y soit, que d'être demeurée parmi nous. Car qui voudrait mourir et quitter la terre, sachant que la Vierge y demeure? Mais maintenant qu'elle est au ciel, qui ne voudrait mourir et quitter tout pour la voir, et pour vivre avec elle... O sainte Vierge! attirez-nous, et nous courrons après vous, à l'odeur de vos parfums [3].

TROISIÈME POINT.

COMMENT CHACUN PEUT IMITER LA SAINTE VIERGE GARDANT *cet unique nécessaire.*

Remarquez ces mots du Cantique : *Nous courrons après vous*; et ajoutez-y celui-ci de l'Apôtre: Hâtons-nous d'entrer dans ce bienheureux repos [4]. Que pensez-vous que ce soit que courir, et que se hâter d'aller au ciel? C'est prendre un moyen sûr

[1] Nihil splendoris in cæteris, quod non effulgeat in Maria. S. Hieron.

[2] Quid mirum si omnis gratia in Mariam confluxit, per quem tanta gratia ad omnes defluxit. S. Bonav.

[3] Trahe me, post te : curremus in odorem unguentorum tuorum. *Cant.* I.

[4] **Festinemus ergo ingredi in illam requiem *Hebr.* IV.**

et facile qui nous y conduise et nous y avance, sans nous arrêter, et sans nous faire perdre le temps, qui est déjà trop court pour une éternité. Et quel est ce moyen, sinon d'imiter la sainte Vierge, d'aller après elle, de marcher sur ses pas à sa faveur, à l'odeur de ses parfums, et de réduire en pratique, à son exemple, *cet unique nécessaire* de l'Evangile, autant que chacun le peut dans sa condition? Considérez donc ici les trois grands avantages qu'offre ce saint exercice.

Le premier est la recommandation qu'en fait Notre-Seigneur, en nous assurant que c'était la meilleure part, c'est-à-dire le moyen le plus assuré pour être bienheureux. Qui le sait mieux que lui? Et, quand il n'y aurait pour nous l'assurer que la parole qu'il en donne, ne serait-il pas obligé d'accompagner cette sainte pratique de ses grâces et faveurs, afin que sa parole soit trouvée véritable. Faites-en un acte de foi, dites qu'il en est ainsi que Jésus l'a dit, qu'il n'y a qu'une chose nécessaire, et que cette vérité bien entendue, et bien pratiquée, est le moyen le plus sûr pour nous conduire au repos éternel.

Le second avantage se prend de l'imitation de la sainte Vierge ; car, outre que cette vérité est confirmée par son exemple, la pratique en est aussi facilitée par son assistance, puisqu'on ne peut douter qu'elle ne soit bien aise de nous voir suivre ses traces, ainsi qu'elle nous y exhorte dans la Sagesse [1], et qu'elle nous obtient des grâces pour cet effet. Ajoutez que vous ne sauriez mieux lui témoigner votre dévotion que par cette pratique, où elle a mis elle-même toute sa dévotion, et par laquelle elle voit que son fils est très-honoré, et votre âme avancée dans l'affaire de son salut. Quand il n'y aurait donc que pour imiter, que pour suivre, et pour servir ainsi la Vierge; ne serait-ce pas assez de vous y inviter... N'avez-vous pas ouï dire, que comme la reine Esther avait deux servantes, dont l'une était à son côté pour lui servir d'appui, et l'autre la suivait pour porter la queue de son manteau royal [2], de même la Reine des cieux a pour servantes la

[1] Nunc ergo, filii, audite me, beati qui custodiunt vias meas *Prov.* VIII.

[2] Assumpsit duas famulas, et super unam quidem innitebatur : altera autem sequebatur Dominam, defluentia in humum indumenta sustentans. *Esther.* I, 5.

nature angélique et la nature humaine ; et comme elle s'appuie aujourd'hui sur les anges pour monter au ciel, aussi doit-elle être suivie de nous, et puis qu'elle n'en peut pas mieux être suivie qu'en l'imitant, ne voulez-vous pas lui rendre ce service ?

Mais pour troisième avantage, c'est que quand vous ne considéreriez que la chose en soi, elle est telle, que sans faire tort à votre jugement, à votre volonté, et à votre mémoire, vous ne la sauriez refuser. Il n'y a aucun jugement sain qui ne voie et ne juge qu'en effet, puisqu'il y a un Dieu, à qui nous pouvons et devons plaire, et qu'il y a une éternité que nous pouvons acquérir ou perdre en cette vie ; ce ne soit une telle affaire d'y penser et de s'y appliquer, que tout le reste n'est rien en comparaison de cette affaire ; et que, par conséquent, c'est l'unique nécessaire qui doit nous occuper [1]. Car, perdez toutes les autres à l'exception de celle-là, vous ne perdez rien que vous ne retrouviez mieux au ciel ; gagnez-les toutes en perdant celle-là vous ne gagnez rien, que vous ne perdiez ensuite et pour toujours. Quel est donc l'homme de jugement qui ne sente cette vérité....

Que la volonté de l'homme ne cherche que le bien ; où le peut-elle trouver autre part, puisqu'il n'y a que *cet unique nécessaire*, et puisque le bien nécessaire est tellement estimé le plus grand bien, qu'il est l'unique bien ? Certes, ou il n'y a point du tout de vrais biens dans ce monde, ou il ne sont biens qu'en tant qu'ils nous servent de moyens pour arriver au souverain bien, pour lequel nous sommes faits. Puis donc que c'est par ce moyen qu'on y arrive, n'est-ce pas l'unique bien ? N'est-ce pas ce que la volonté doit uniquement desirer et rechercher ?...

La mémoire ne saurait s'en excuser, car s'il ne lui faut que peu de chose pour se bien souvenir, eh bien, il n'est question que d'une. Toute cette grande multitude d'instructions, cette variété de livres, cette multiplicité de raisons et d'exemples, et

[1] Quid enim prodest homini si mundum universum lucretur : animæ verò suæ detrimentum patiatur ? Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ? *Matth.* xv.

tout le reste est ramassé en *cet unique* [1]. Quand on le sait, on fait tout; et il est aussi aisé de l'apprendre et de s'en souvenir, que de n'importe quelle chose; car il n'y a rien qui aide tant la mémoire que la nécessité, et il n'y a que cette chose nécessaire. Ne dit-on pas qu'il se faut garder d'un homme qui n'a qu'une affaire, car il ne pense qu'à cela, il ne s'en distrait point; il l'a toujours présente; et, comme il n'y a que la multitude des affaires qui fait qu'elles se nuisent les unes aux autres, quand aussi l'on n'en a qu'une seule, et qu'on la peut aussi facilement faire qu'on le veut, il n'y a point d'excuse si on ne la fait pas. Que pourrez-vous donc dire si vous ne vous en acquittez?... Quoi! peut-être que vous avez d'autres affaires qui ne vous permettent pas de penser à Dieu, ni à votre salut. Eh bien, n'y pensez point; pensez, si vous le voulez, à ces affaires où votre état et votre condition vous portent. Mais ne sauriez-vous penser en commençant, ou en entreprenant ces affaires, que vous ne voulez les faire que pour plaire à Dieu, que pour le contenter, que parce qu'il n'y a que cette affaire importante pour vous, de chercher à lui plaire [2]? Dites la vérité, ne pouvez-vous pas raisonner ainsi, comme vous raisonnez sur les autres circonstances de vos affaires...? C'est tout ce que l'on vous demande pour être saint. Il n'est question que de faire ce que vous faites, mais de le faire autrement, ou par un autre motif que celui que vous avez pour l'ordinaire. Que ce soit sans amour-propre, par un pur désir de plaire à Dieu, comme Jésus nous a enseigné, comme la Vierge l'a pratiqué, comme la foi et la raison nous le persuadent, et tout est fait.... C'est ainsi que vous mériterez en tout, que votre mérite pourra s'élever à une haute sainteté, qui sera couronnée dignement dans le ciel. O Dieu!

[1] Celui qui trouve tout dans l'unité, qui rapporte tout à l'unité et qui voit tout dans l'unité, peut avoir le cœur stable et demeurer en paix avec Dieu. O vérité, qui êtes Dieu même, faites que je sois une même chose avec vous par une éternelle charité. Je m'ennuie souvent de lire, je me lasse d'entendre tant de choses; c'est en vous seule que je puis trouver tout ce que je désire. *Imitat.* liv. I, ch. III.

[2] Omne quodcumque facitis in verbo, aut in opere, omnia in nomine Domini Nostri Jesu Christi. *Coloss.* III.

qu'il faut être infidèle et endurci pour résister à tant de motifs dans une chose tellement nécessaire, qu'il ne faudrait que la considération de sa nécessité pour nous y obliger.

Sainte Vierge, on nous dit avec vérité, qu'il n'y a aucune nécessité dans cette vie, au milieu de laquelle vous n'assistiez au besoin ceux qui vous prient. Or, s'il n'y a qu'une seule chose vraiment nécessaire ainsi que votre Fils nous l'a enseigné, et que vous nous le montrez par votre exemple, n'avons-nous pas sujet d'espérer que vous nous y assisterez tout particulièrement, si nous vous en prions comme nous le devons? Mais, parce que nous ne vous en prierons jamais bien, si nous ne reconnaissons parfaitement cette vérité, je me défie toujours de moi-même, et j'ai sujet de craindre que je ne la croie pas assez, c'est pourquoi la première prière que je vous fais, c'est qu'il vous plaise d'augmenter en moi la foi et la croyance de la vérité de cette unique affaire, et j'aurai ensuite plus de ferveur et de grâce, pour vous prier de vouloir m'aider dans ce seul et *unique nécessaire*.

ABRÉGÉ DE LA MÉDITATION.

TROISIÈME POINT.

Comment la sainte Vierge est représentée par Marthe et Madeleine, et quel est cet unique nécessaire.

C'était une vie bien différente que celle de Marthe et de sa sœur Madeleine, quoique toutes deux fussent innocentes et saintes; et elles ont pour l'ordinaire un peu de peine à s'accorder. Mais la sainte Vierge avait si parfaitement bien uni ces deux vies, qu'elle servait son Jésus autant et plus que Marthe, et qu'elle lui était plus unie que Madeleine. Elle n'était point empressée comme Marthe, mais aussi elle n'était pas oisive comme Madeleine. Elle joignait le bien de Marthe avec celui de Madeleine sans mélange d'aucun mal. Elle travaillait avec l'esprit de Madeleine, et elle contemplait dans le travail de Marthe; de sorte que c'est cette Marie qui a proprement choisi la meilleure part, et qui n'a jamais eu en vue que *cet unique nécessaire*, de plaire à Dieu, en quelque état, en quelque lieu, et dans quelque

occupation qu'elle pût être. O sainte Vierge! rendez-nous participants de cette bonne part que vous avez si heureusement trouvée, vous n'y perdrez rien en la communiquant, parce qu'elle ne vous sera jamais ôtée.

DEUXIÈME POINT.

La vie active et contemplative de la sainte Vierge est cause de son mérite.

C'est cette vie active et contemplative que la sainte Vierge a menée incessamment dans la pratique de *cet unique nécessaire*, qui lui a mérité le haut trône d'honneur et de gloire où elle est montée aujourd'hui; cette gloire ne lui a pas été donnée précisément, parce qu'elle était mère de Dieu, mais parce qu'elle était digne mère de Dieu, et qu'elle s'en était rendue de jour en jour plus digne par ses grandes vertus. Or, la grandeur de ses vertus se doit prendre de la quantité, et de la qualité des actes qu'elle en a faits, et puisqu'elle n'a jamais rien fait qu'en vue de *cet unique* pour plaire à Dieu, n'étant en ce monde que comme dans un désert, où elle ne voyait que Dieu dans les créatures, comme nous n'adorons que Jésus dans l'hostie; il faut nécessairement dire que ces actes ont été aussi parfaits et accomplis en quantité qu'en qualité ; car ils ont été aussi nombreux et excellents qu'ils pouvaient être, selon le cours de la grâce et de la vie de la sainte Vierge.

Et que peut-on demander davantage d'une pure créature, que de n'avoir jamais rien fait que de bien, et d'avoir fait le plus grand bien? Il n'y a que la sainte Vierge qui mérite cet honneur, aussi n'y a-t-il qu'elle qui ait un trône à part près de son Fils dans le ciel, où elle est montée en corps et en âme, où elle est couronnée reine des hommes et des anges, et invoquée de tous. Oh! quelle joie pour le ciel, mais quelle perte pour la terre! Non, mon âme, la terre n'y perd rien, si nous ne voulons pas toujours y vivre; mais pour apprendre à n'y vouloir pas toujours vivre, souvenons-nous souvent que notre mère est dans les cieux, et qu'elle n'est montée que pour nous attirer après elle, et disons-lui : O notre mère! attirez-nous, et nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums.

TROISIÈME POINT.

Comment chacun la peut imiter selon sa condition.

Courir et se hâter pour arriver au ciel, c'est en prendre le chemin le plus court, le plus sûr et le plus aisé, où l'on ne s'arrête point, et où l'on avance toujours; or, il n'en est pas de meilleur que la pratique de cet *unique nécessaire*, si fortement recommandée par Notre-Seigneur, si parfai-

tement observée par la sainte Vierge. Cette pratique est si conforme à la raison, si propre à chacun, que nul jugement humain ne saurait s'élever contre elle; il s'agit en effet de servir Dieu et de sauver nos âmes. Toute volonté doit également l'embrasser puisque c'est le seul bien nécessaire; la mémoire ne saurait s'y opposer, car elle sait que c'est la seule affaire importante. Faites-en d'autres autant que votre condition le veut, pourvu que dans toutes vous n'ayez en vue que Dieu et votre salut; alors toutes vos affaires n'en seront qu'une, puisque toutes concourront au même but. Le temporel deviendra spirituel, et mieux vous rapporterez tout à cet *unique nécessaire*, plus aussi vous acquerrez de mérites et vous avancerez vers le ciel.

Vierge sainte, qui ne nous manquez jamais dans les choses nécessaires, celle-ci étant la plus nécessaire de toutes, nous sommes sûrs d'obtenir votre assistance, si nous avons soin de la réclamer. Mais, hélas! je crains avec raison de ne pas vous prier comme il faut. Daignez donc, je vous en conjure, m'obtenir avant tout la grâce d'être vivement convaincu qu'il n'y a que cet *unique nécessaire*, de servir Dieu et de me sauver; ensuite daignez m'aider à travailler, comme je le dois, à cette affaire si unique et si importante.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Pages

SEPTIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De la délivrance de trois maux dont on s'aperçoit le moins, sur la septième demande : *Délivrez-nous du mal.* Et sur l'Evangile du jour 1

Sujet des Méditations de la semaine 17

LUNDI. De la grande foi du centurion demandant à Notre-Seigneur la guérison de son serviteur, qui était paralytique 18

MARDI. Résurrection du fils de la veuve de Naïm ; espérance que nous donne ce miracle. 31

MERCREDI. De la conversion de la pécheresse, et de la charité. 44

JEUDI. Du démon aveugle et muet chassé par Notre-Seigneur, et de la vertu de force qui nous est enseignée par ce miracle 58

VENDREDI. Des paroles oiseuses et inutiles, dont nous rendrons compte, et de la tempérance qui modère notre langue 73

SAMEDI. De l'injuste procédé des Juifs, qui veulent voir d'autres miracles, que ceux que Jésus faisait devant eux; et de la vertu de justice . . . . . , 87

HUITIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De la parabole de l'économe qui, ayant mal administré le bien de son maître, pourvut sagement à son avenir; et de la prudence spirituelle qui nous est enseignée par cet exemple. 99

Pages.

Dessein des Meditations de cette semaine. 113

LUNDI. Parabole de la semence, dont la plus grande partie tombe dans une terre mauvaise et ne rapporte point de fruit 114

MARDI. Parabole de l'ivraie jetée parmi le bon grain . . . 125

MERCREDI. Parabole de la semence qui croît peu à peu, lors même que le laboureur qui l'a jetée en terre est endormi 138

JEUDI. Parabole du grain de moutarde et du levain, où nous voyons que la perfection chrétienne se trouve dans les petites choses 151

VENDREDI. Parabole du trésor caché et trouvé dans un champ. 163

SAMEDI. Parabole de la pierre précieuse, qui nous représente l'humilité pour laquelle Notre-Seigneur a tout donné. 175

NEUVIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Des larmes que Jésus-Christ versa sur la ville de Jérusalem. 189

Sujet des Méditations de la semaine 200

LUNDI. De trois sortes de personnes qui manquent à leur vocation, lesquelles représentent fidèlement les trois concupiscences, qui s'opposent aux bonnes entreprises et aux progrès dans la perfection. . . . 201

MARDI. De la tempête apaisée par le commandement de Notre-Seigneur, qui nous apprend à lui soumettre nos passions par cette obéissance, que lui rendent la mer et les vents. 210

MERCREDI. D'une légion de diables chassés d'un corps qui en était possédé, au premier commandement de Notre-Seigneur, auquel, à notre grande confusion, ils se montrent plus obéissants que nous-mêmes 219

JEUDI. Guérison de la femme malade d'un flux de sang . . 230

VENDREDI. Résurrection de la fille de Jaïre 240

SAMEDI. Notre-Seigneur rend la vue à deux aveugles . . . 248

DIXIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Du Pharisien et du Publicain 259

Sujet des Méditations de cette semaine. 272

LUNDI. De la prière nécessaire aux missionnaires, pour avancer le salut des âmes 272

MARDI. De la discrétion qu'il faut apporter au service du prochain, et à l'avancement du salut des âmes, conformément à l'état de chaque personne, et à l'ordre qu'elle en a pu recevoir 285

MERCRED De la paix, qui est un bien qu'il faut demander et procurer partout, avec le salut des âmes . . . 294

JEUDI. Ressemblance de la brebis, du serpent et de la colombe, avec ceux qui travaillent au salut du prochain 305

VENDREDI. De la constance particulièrement nécessaire à ceux qui s'emploient au salut des âmes, à raison des difficultés qui s'y rencontrent 315

SAMEDI. D'une certaine paix mauvaise, que Notre-Seigneur n'a point apportée en ce monde, et de laquelle par conséquent nous devons nous défier, comme d'un obstacle au salut des âmes 326

ONZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. De la surdité spirituelle, representée par le sourd que Notre-Seigneur guérit. 338

Sujet des Méditations de cette semaine. 346

LUNDI. De la soif de Notre-Seigneur, disant à la Samaritaine : *Donnez-moi à boire* 346

MARDI. [redacted]e la connaissance de soi-même, que Notre-Seigneur [redacted]ne à l'âme pour son salut et sa perfection. . 359

MERCREDI. De [redacted] connaissance que Notre-Seigneur donne de lui-même, à une âme qui se connaît bien elle-même. 369

JEUDI. De la connaissance que Notre-Seigneur donne de son Père céleste à l'âme qui l'écoute. . . . , 379

VENDREDI. De l'union de Jésus avec les âmes, sur ce mot qu'il a dit à la Samaritaine : *C'est moi qui vous parle* . 388

Pages.

SAMEDI. Du zèle qu'inspire la connaissance de Notre-Seigneur pour le faire connaître aux autres . . . 397

DOUZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Parabole du Samaritain qui vient au secours de cet homme, qui était tombé entre les mains des voleurs dans la vallée de Jéricho 406

Dessein des Méditations de la semaine. 416

LUNDI. Guérison du paralytique, à qui Notre-Seigneur fit cette demande : *Voulez-vous être guéri* 417

MARDI. Humilité généreuse de Jésus, jointe à l'éclat et à la grandeur du miracle qu'il venait de faire . . . 428

MERCREDI. De la grandeur et de l'humilité unies ensemble, dans toutes les autres parties de la vie de Notre-Seigneur 438

JEUDI. Grandeur du pouvoir de juger donné à Notre-Seigneur, et de l'humilité jointe à cette grandeur. . 449

VENDREDI. De la gloire de Notre-Seigneur, il ne l'attend pas des hommes, mais de Dieu 458

SAMEDI. Incompatibilité de la foi avec la vaine gloire . . . 469

TREIZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE. Guérison des dix lépreux appliquée à la confession. 479

Dessein des Méditations de cette semaine. 489

LUNDI. Retraite de Notre-Seigneur et des Apôtres dans la solitude 490

MARDI. De la multiplication des cinq pa[illegible]fection de cinq mille hommes, fi[illegible]cre-ment 501

MERCREDI. De la seconde tempête, où Jésu[illegible]t Pierre marchèrent sur les eaux 512

JEUDI. Du saint-Sacrement considéré comme pain de vie . 522

VENDREDI. Du saint-Sacrement en tant qu'il est le pain descendu du ciel, qui nous rend tout célestes. . . 532

Pages.

SAMEDI. De la manne, figure de la bonté divine et du saint-Sacrement qui nous rend hommes divins . . . 542

MÉDITATIONS POUR LA FÊTE DES SAINTS.

QUI PEUVENT TOMBER DU SEPTIÈME AU QUATORZIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUILLET. Sainte Marie-Madeleine 553

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUILLET. Saint Jacques, Apôtre 559

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUILLET. Sainte Anne, mère de la sainte Vierge 566

TRENTE ET UNIÈME JOUR DE JUILLET. Saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus. 575

QUATRIÈME JOUR D'AOUT. Saint Dominique, fondateur de l'ordre des Frères Prêcheurs 594

SIXIÈME JOUR D'AOUT. Transfiguration de Notre-Seigneur 601

DIXIÈME JOUR D'AOUT. Saint Laurent, martyr 607

QUINZIÈME JOUR D'AOUT. L'Assomption de la sainte Vierge. . . . 615

Saint-Quentin.— Imprimerie J. Moureau.